
VICTOR HUGO
ET SON TEMPS

VICTOR HUGO

ET

SON TEMPS



Imp A Quantin.

ALFRED BARBOU

VICTOR HUGO

ET

SON TEMPS

ÉDITION ILLUSTRÉE DE 120 DESSINS INÉDITS

PAR

MM. ÉMILE BAYARD, CLERGET,
FICHEL, JULES GARNIER, GERVEX, GIACOMELLI,
CH. GOSSELIN, JEAN-PAUL LAURENS, LIX,
OLIVIER MERSON, H. MEYER, ED. MORIN, SCOTT, VOGEL, ZIER, ETC.

ET D'UN

TRÈS GRAND NOMBRE DE DESSINS DE VICTOR HUGO

GRAVÉS PAR MÉAULLE

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1881

Paris — 23 décembre 1879

Monsieur,

je ne lirai pas en manuscrit le livre que vous publiez. J'ai toujours agi ainsi envers les diverses publications dont j'ai été le sujet; je n'ai lu en manuscrit aucun de ces livres, pas même l'ouvrage de madame Victor Hugo. Il me semble qu'en cette matière-là, comme en toute autre, je dois être du public.

S'il y a des erreurs, car il y en a, même dans le livre si noble et si touchant de madame Victor Hugo, elles peuvent toujours être corrigées. Ce que le public demande à l'auteur, c'est la vérité, la sincérité, la loyauté parfaite et profonde.

Ces qualités, monsieur, on les trouvera dans votre ouvrage. Vous avez un talent que j'honore, un esprit que j'aime, des convictions que je partage. Tous ces dons, vous me les offrez, dans cette œuvre où vous parlez de moi. Je vous remercie.

Quel que soit le jugement qu'on porte sur moi, je suis tranquille. Ma tentative littéraire, ma tentative politique,

ma tentative sociale, sont trois efforts vers le bien. Je n'ai jamais eu de colère que contre le mal.

Humanisons l'être. [illegible] avec tous ceux qui ont en eux le désir de voir décroître la souffrance humaine. Si diverses que soient les surfaces, le fond, le progrès, est toujours le même. Ce qu'a voulu Socrate, est voulu par Molière; ce qu'a voulu Jésus, est voulu par Voltaire.

Je presse vos mains cordiales.

Victor Hugo


VICTOR HUGO
ET SON TEMPS

VICTOR HUGO

ET

SON TEMPS

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

SOMMAIRE : Une fête à Besançon en décembre 1880. — La maison où est né Victor Hugo (26 février 1802). — Historique de cette maison. — Inauguration solennelle de la plaque commémorative de la naissance du poëte. — Réjouissances publiques. — Discours de M. Oudet, sénateur et maire de Besançon. — Discours de M. Rambaud, chef du cabinet du ministre de l'instruction publique. — Lettre de remerciement de Victor Hugo à ses compatriotes. — Couronnement du buste exécuté par David d'Angers. — Signification de cette cérémonie.

Le 27 décembre 1880, la ville de Besançon était en fête.

La pittoresque cité franc-comtoise, dont l'origine remonte plus loin que la conquête romaine, pavoisait ses maisons. Des fanfares jetaient leurs notes joyeuses au vent qui les emportait vers les collines entourant la ville d'une couronne de pierres. Partout, au bord du Doubs, dans les rues, dans les carrefours, une foule parée se promenait, devisant en attendant l'heure fixée pour une cérémonie à la fois imposante et touchante.

La fête avait commencé la veille, qui était un dimanche, par une magnifique retraite aux flambeaux acclamée par les habitants qu'une même pensée animait. Une gaieté sincère éclairait les visages; la fierté se lisait dans les regards. Le même nom se répétait avec orgueil de bouche en bouche, excitant des transports d'allégresse et provoquant des exclamations.

Cependant, poussés par un vent assez vif, les nuages couleur d'ardoise se heurtaient; la pluie, à laquelle personne ne semblait prendre garde, tombait fine et drue. Sous le ciel inclément, avec ses forts et sa citadelle que domine la Croix

du Treuchot, avec ses maisons de style flamand, ses sombres palais au fronton desquels se dessine l'aigle du Saint-Empire, non comme un témoignage de domination, mais comme un symbole des vieilles franchises et de la liberté municipale, Besançon aurait eu d'ordinaire un aspect sombre et triste; mais les drapeaux et les oriflammes flottant aux fenêtres, les banderoles aux éclatantes couleurs, semblaient se rire du vent et de la pluie et jamais, par un clair soleil, les Bisontins ne manifestèrent une joie plus communicative et plus franche.

A midi et demi, les principaux personnages de la ville et ceux qui étaient venus de Paris pour la fête se réunirent à la mairie. Ils se formèrent en cortège pour se rendre à la place Saint-Quentin, lieu du rendez-vous.

Le cortège était précédé par les musiques municipales, escorté par des soldats. En tête flottait le drapeau tricolore, entre le drapeau noir, or et rouge, qui est celui du Saint-Empire auquel Besançon a appartenu comme ville libre impériale, et le drapeau de la confédération helvétique. Les Francs-Comtois, dans toutes leurs fêtes, déploient de la sorte le drapeau helvétique à côté du drapeau national, de même que les Suisses promènent dans leurs solennités la bannière de Besançon. C'est en souvenir des anciennes alliances des deux peuples voisins.

M. Oudet, sénateur et maire, avait à sa droite M. Rambaud, chef du cabinet du ministre de l'instruction publique, et à sa gauche le général Wolff, commandant le corps d'armée. Venaient ensuite des députations du Sénat, de la Chambre des députés; des généraux, des universitaires, le premier président, le neveu du Président de la République, le recteur de l'Académie, le préfet, la municipalité, les membres des conseils, les représentants de la presse. M. Paul Meurice représentait Victor Hugo,

Sur le parcours du cortège les façades étaient enrubannées, à l'exception des demeures possédées par l'aristocratie, par les nobles cléricaux qui avaient trouvé de bon goût de ne se point mêler à une patriotique et populaire réjouissance.

Les députations s'arrêtèrent en face d'une maison de la grande rue vis-à-vis de la place Saint-Quentin, qu'embellit une fontaine monumentale et d'où l'on découvre l'arc de triomphe des empereurs de Rome, les ruines romaines du square archéologique et la vieille citadelle qu'a décrite Jules César.

Une vaste estrade toute garnie d'arbres verts se dressait au devant de la maison; elle était recouverte d'un vaste pavillon constellé des initiales V. H. en papier d'or. De tous côtés, des oriflammes, des bannières, des trophées. Les fenêtres étaient garnies de magnifiques camélias en fleur et surmontées d'écussons peints et dorés sur lesquels on lisait : *Ruy Blas*, *Hernani*, *les Orientales*, etc.

Une immense guirlande de buis, émaillée de roses, brodait la frise et la corniche du toit et encadrait, en retombant, la sixième croisée du premier étage qui date du XV[e] siècle et est formée de deux croisées jumelles à ogives.

Les personnages qui composaient le cortège prirent place sur l'estrade et



LA MAISON NATALE DE VICTOR HUGO, A BESANÇON

aussitôt le maire de la ville, dans un chaleureux discours, prononça le nom tant acclamé et tant fêté, le nom du poëte de France, de Victor Hugo.

Chose étrange! Alors que l'humble demeure où est né William Shakespeare à Stratford-sur-Avon est, depuis longtemps, un lieu de pèlerinage pour toute l'Angleterre intelligente, la maison natale de Victor Hugo était, jusqu'à présent, pour ainsi dire ignorée. Besançon, au nom de la France, a enfin réparé cet oubli et offert un pieux hommage à celui de ses fils qui a le plus de gloire, au chantre immortel, au défenseur le plus généreux de la République.

Le discours de M. Oudet, où nous puiserons des documents précis et intéressants, fut fréquemment interrompu par d'unanimes applaudissements.

Aux derniers mots de l'orateur, sur un signe de lui, un voile de velours cramoisi, placé entre deux des fenêtres du premier étage, tomba, et, tandis que la foule entassée sur la place, suspendue aux fenêtres et aux balcons, poussait des vivats, on découvrit la plaque commémorative qui désormais signalera le lieu de naissance de Victor Hugo au respect public.

Cette plaque, ou plutôt ce cartouche incrusté à la façade, est en bronze. Une lyre sur laquelle montent deux branches de laurier d'or dresse ses cinq cordes au-dessus d'une inscription qui, d'après le désir du poëte, se compose uniquement d'un nom et d'une date :

VICTOR HUGO

26 février 1802

La lyre est couronnée par la rayonnante figure d'une République étoilée.

Pendant que retentissaient les acclamations, une enfant, fille du propriétaire de la maison, apporta au maire, qui le remit à M. Paul Meurice, un superbe bouquet destiné à Victor Hugo.

Avant d'achever la description de cette fête vraiment nationale, il nous faut en quelques lignes retracer l'intéressant historique de la demeure à jamais célèbre où naquit un des plus puissants génies qui aient éclairé le monde.

Cet historique fait partie de la biographie même de Victor Hugo.

Il y a peu d'années encore, lorsque le touriste cherchait la maison natale du poëte, il se trouvait en présence de deux versions. Les uns citaient un des vieux hôtels de la petite rue Mairet, qui conduit au théâtre ; les autres, la place Saint-Quentin.

Les derniers avaient raison, ainsi que l'apprit le livre consacré aux premières années de Victor Hugo.

A M. Oudet, sénateur et maire de Besançon, était réservé l'honneur d'indiquer à la vénération du peuple le plus illustre des berceaux.

Dans une proposition faite à son conseil municipal, le 3 mars 1879, celui-ci déclara que la ville où était né Victor Hugo avait le droit de s'enorgueillir d'une telle naissance et le devoir d'en conserver et d'en transmettre la tradition.

Le 7 ventôse an X de la République française (26 février 1802), à dix heures et demie du soir, naquit, rappela-t-il à Besançon, un enfant du sexe masculin, fils légitime de Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, chef de bataillon de la 20e demi-brigade, demeurant en cette ville. L'enfant reçut les prénoms de Victor-Marie. L'acte de naissance, que nous reproduirons, fut rédigé le lendemain, sur le registre de l'état civil de la première section, par M. Ch. Seguin, adjoint au maire.

La maison où Victor Hugo vint au monde est d'assez belle construction; elle porte aujourd'hui le numéro 140 de la Grande-Rue et appartient à M. Arthaud, qui conserve comme un précieux héritage qu'il transmettra à ses enfants un rouleau de papier peint, du papier qui tapissait l'alcôve de Mme Hugo en 1802. Elle donne sur la place Saint-Quentin et fait face à la rue du Rondot-Saint-Quentin. C'est une construction correcte, sévère, aux grands murs noircis, aux fenêtres énormes à carreaux larges, comprenant trois étages auxquels on monte par de jolis escaliers à colonnettes en bois et à marches de pierre. L'appartement alors occupé par le commandant Hugo était au premier étage. Il a conservé presque entièrement le caractère de l'époque.

Le salon était éclairé par trois fenêtres; la chambre à coucher, par deux fenêtres sur la place Saint-Quentin. La glace à deux feuilles avec son cadre étroit en bois sculpté existe encore; les boiseries, quoique ayant été repeintes, sont intactes.

La construction de la maison remonte au commencement du XVIIIe siècle. Les héritiers Calf la vendirent en 1754, à Joseph Baratte, apothicaire, qui y organisa l'officine encore exploitée actuellement par M. Jacques et où l'on retrouve une collection de vieux pots de faïence, d'admirables vases de Rouen, des sculptures sur bois, et, dans l'arrière-boutique, une très belle cheminée de marbre rouge avec les attributs de l'art du pharmacien. Les bocaux ont encore leurs inscriptions de l'autre siècle.

Les sculptures sont fort belles.

M. de Rothschild, de Vienne, passant par là, proposa, mais en vain, d'acheter dix mille francs ces objets précieux au petit-fils de M. Arthaud, qui a conservé intacte cette demeure vendue à son grand-père par les enfants Baratte.

L'immeuble désormais historique fait partie de la Grande-Rue, comme nous l'avons dit, et borde en même temps la place Saint-Quentin, dont le nom sera conservé parce qu'il rappelle un des sept anciens quartiers de la ville et qu'il appartient à l'histoire locale; mais la rue du Rondot-Saint-Quentin qui, de l'autre côté de la place, tombe perpendiculairement sur la maison Arthaud, s'appelle maintenant et pour toujours rue *Victor-Hugo*.

Il avait été décidé en principe qu'une plaque de marbre noir portant pour inscription la date de la naissance du poëte serait placée sur la façade de la maison contre le jambage séparatif des deux fenêtres de la chambre à coucher du premier étage. M. Oudet obtint qu'au lieu d'une plaque on ferait faire un sujet allégorique en bronze. Nous avons décrit ce cartouche dont M. Laurent Pichat a loué la belle exécution et qui sert de frontispice à notre livre : la date de la naissance y est seulement remplacée par le sous-titre de notre ouvrage. Il est l'œuvre de M. Bérard, architecte de la ville de Besançon, à qui il fait le plus grand honneur, et a été exécuté par M. Willemot, ornemaniste.

Son inauguration a donné lieu à la solennité artistique et littéraire célébrée le 27 décembre 1880, et dont nous avons à achever le récit.

En quittant la place Saint-Quentin, le cortège se rendit au théâtre de Besançon et se rangea sur la scène, au milieu de laquelle se dressait le beau buste de Victor Hugo par David d'Angers.

Depuis longtemps déjà les loges du premier rang, le balcon et l'orchestre étaient occupés par les personnes admises sur lettres d'invitation. Aussitôt après l'arrivée du cortège on ouvrit les portes aux premiers arrivants d'une foule énorme, au public populaire, qui s'entassa aux étages supérieurs.

Quand le calme fut un peu rétabli, le maire sénateur résuma, dans une courte allocution, ce qui venait de se dire et de se faire devant la maison illustre. Puis il donna la parole à M. Rambaud qui parla non seulement comme délégué du ministre de l'instruction publique, mais aussi comme enfant de Besançon.

L'orateur esquissa à larges traits la vie du grand poëte et du grand combattant. Il dit les luttes que nous allons retracer, les batailles littéraires, les haines, la conquête progressive des esprits et des pensées, l'influence chaque jour grandissante et enfin le triomphe éclatant et l'acclamation universelle. Il raconta les combats intérieurs et les progrès du penseur et de l'homme politique, son exil, son duel de dix-huit ans avec l'Empire et sa victoire qui est la victoire de la République et de la libre pensée.

Dans cette conférence substantielle, animée, pittoresque, le jeune et savant universitaire M. Rambaud caractérisa l'œuvre lyrique et dramatique de Victor Hugo, la grande révolution littéraire dont il fut le promoteur, l'histoire de ses idées politiques et sociales, et le montra trouvant la récompense d'une vie bien remplie, traversée par tant de combats, d'épreuves et de deuils, dans le relèvement de la patrie, dans le progrès de la démocratie universelle, et enfin dans les joies du foyer, dans le sourire de ses petits-enfants.

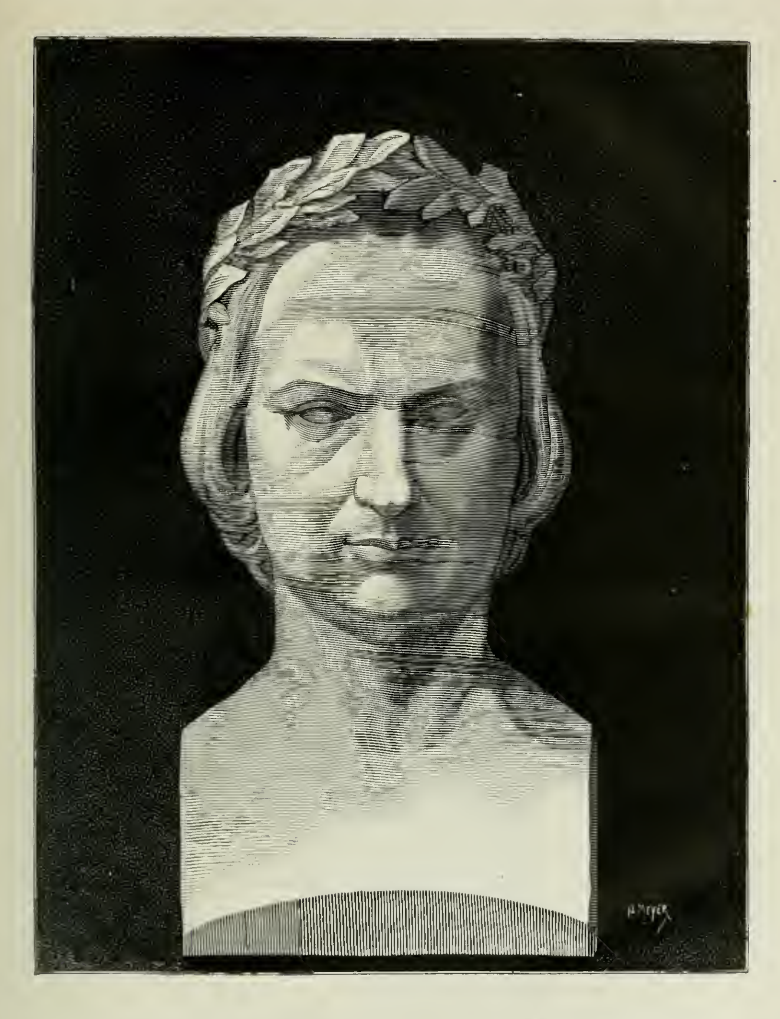
Le public interrompit fréquemment par ses applaudissements ce remarquable discours et l'orateur fut chaudement félicité par M. Paul Meurice, qui, après un brillant concert exclusivement composé de morceaux de musique composés sur les paroles du poëte et de la lecture de pièces choisies dans ses œuvres, lut la lettre de remerciement de Victor Hugo à ses compatriotes. Voici cette lettre :

Décembre 1880.

« Je remercie mes compatriotes avec une émotion profonde.

« Je suis une pierre de la route où marche l'humanité, mais c'est la bonne route. — L'homme n'est le maître ni de sa vie ni de sa mort. Il ne peut qu'offrir à ses concitoyens ses efforts pour diminuer la souffrance humaine, et qu'offrir à Dieu sa foi invincible dans l'accroissement de la liberté.

« VICTOR HUGO. »



Au milieu d'une véritable tempête de bravos le buste de marbre fut couronné d'un laurier d'or, et cent cinquante musiciens firent entendre la *Marseillaise* que toute l'assistance écouta debout ; puis la foule quitta le théâtre aux cris mille fois répétés de : « Vive Victor Hugo ! Vive la République ! »

Le soir, à sept heures et demie, un magnifique banquet réunit plus de cent convives dans la grande salle du palais Granvelle, admirablement décorée pour la circonstance par le jeune et habile architecte auquel on doit le dessin de la plaque commémorative. Sur un fond rouge se détachaient en lettres les initiales R. F. et V. H. Au dessert, M. Rambaud porta un toast à Victor Hugo, « poëte des États unis du monde »; M. Paul Meurice but à la ville de Besançon; M. Pelleport, « à Garibaldi qui empêcha l'ennemi d'envahir Besançon et à son fils Menotti qui porta le toast à Victor Hugo au banquet de Milan »; le général Wolff salua « le génie dans la personne de Victor Hugo »; M. Beauquier, député, s'inclina devant « le président de la république des lettres », et le préfet du Doubs rappela avec émotion les deux petits-enfants de l'absent, Georges et Jeanne.

Le recteur de l'Académie lut ensuite une remarquable pièce de vers de M. Grandmougin que nous aurons occasion de reproduire plus loin et, après le dîner, les convives passèrent dans un jardin d'hiver improvisé.

Dans la ville la fête se prolongeait et la foule continuait d'y prendre part, manifestant sa joie par ses nombreux vivats auxquels la musique militaire faisait écho.

A travers les rues, des arbres verts portant des lanternes vénitiennes. L'hôtel de ville et la maison de la place Saint-Quentin étaient brillamment illuminés. Du haut de la citadelle dominant Besançon, la ville apparaissait pleine de feux.

Le caractère de cette fête est unique.

« Est-ce une statue qu'on inaugurait? s'est écrié M. Rambaud. Est-ce que s'est réalisé pour Victor Hugo le vœu qu'il exprimait dans son ode à David d'Angers :

Que n'ai-je un de ces fronts sublimes,
David! mon corps fait pour souffrir,
Du moins sous tes mains magnanimes,
Renaîtrait pour ne plus mourir!
Du haut du temple ou du théâtre,
Colosse de bronze ou d'albâtre,
Salué d'un peuple idolâtre,
Je surgirais sur la cité,
Comme un géant en sentinelle
Couvrant la ville de mon aile
Dans quelque attitude éternelle
De génie et de majesté!

« Est-ce qu'un de ces sculpteurs de génie comme en produit la Franche-Comté, un de ces puissants pétrisseurs du marbre et du bronze qui s'appellent Jean Petit, Soitoux, Clésinger, a entrepris de faire revivre dans l'airain ce grand homme disparu?

« Non, celui qu'on fêtait le 27 décembre 1880 est un vivant, un militant dont la verte vieillesse annonce de longs jours et de nouvelles œuvres..... Nous avons mieux que sa statue, nous l'avons lui-même ; il est présent au milieu de nous par l'affection qu'il garde à sa ville natale, par M. Paul Meurice, l'ami qu'il nous a délégué pour le remplacer auprès de nous.

« Lettrés, saluons en lui une des plus grandes gloires littéraires de la France; travailleurs, que notre labeur soit celui de la main ou celui de la pensée, saluons en lui un des plus grands travailleurs de ce temps, un infatigable ouvrier du progrès; républicains, saluons en lui le vaillant citoyen qui a combattu cinquante ans pour la liberté, trente ans pour la République; fils de la Franche-Comté, fils de Besançon, saluons en lui un compatriote dont cette cité a le droit d'être fière, car — on peut reporter à Victor Hugo l'hommage que Dante rendait à Homère, et Victor Hugo à Dante — il est le poëte roi de son siècle, un poëte souverain. »

Il est impossible de mieux exprimer la grandeur et la signification de la fête célébrée à Besançon.

Il importait d'honorer de la sorte celui qui, suivant l'expression d'un poëte, est depuis longtemps « entré vivant dans l'immortalité ». Otez ce nom de Victor Hugo au XIXe siècle, la lumière de ce siècle diminue, son éclat s'affaiblit, sa gloire disparaît en partie.

Nous voulons dans cette œuvre consacrée à Victor Hugo et à son siècle, car ce siècle portera son nom, témoigner humblement, comme il convient, notre admiration et notre respect à l'homme dont les actes et les paroles sont des exemples, au prosateur qui infusa un sang nouveau à la langue française vieillie, au poëte qui purifia nos âmes en les charmant, à l'auteur dramatique dont l'admirable théâtre est dédié en quelque sorte aux déshérités, à l'historien qui marqua d'un fer rouge les crimes politiques de notre temps, au satirique, vengeur des consciences outragées, à l'orateur, défenseur de tous les droits et avocat de toutes les nobles causes, à l'exilé toujours debout pour la revendication de la justice, au Maître enfin, dont le génie a jeté sur la France un rayonnement de gloire.

Lourde est notre tâche, mais nous l'accomplirons avec soin et avec modestie, aidé par ceux qui vécurent de la vie de Victor Hugo et qui ont bien voulu nous confier leurs souvenirs.

Maintes fois nous avons eu le grand honneur d'entretenir le poëte chez lui. Dans ces conversations familières nous avons recueilli les plus curieux récits, des anecdotes inédites. C'est cette menue monnaie d'une grande histoire que nous avions pieusement amassée et que nous offrons à nos lecteurs. Faire des fouilles dans cette gigantesque existence n'est-ce point tenter l'œuvre la plus intéressante qui se puisse imaginer?

Si les contemporains d'Homère et de Dante vivaient encore, avec quelle curiosité, avec quel empressement, avec quel respect nous les interrogerions

pour savoir quoi que ce soit les concernant! Rien de ce qui touche de semblables hommes ne saurait être indifférent à personne. L'enthousiasme de ceux qui ont assisté aux fêtes de Besançon prouve à quel point le peuple a souci de ce qui concerne Victor Hugo.

Les maisons ont une âme, a écrit un de ses fils; de la maison de la place Saint-Quentin est sortie la plus grande âme de ce temps et c'est pour cela que son histoire devait servir de prologue à notre œuvre.

Le destin l'a faite digne de celui dont elle entendit les premiers cris, dont elle abrita les premiers sourires. Les restes d'un théâtre romain semblent être sortis de terre auprès d'elle pour saluer le créateur du théâtre moderne. Les ruines du passé rendent de la sorte hommage au génie français.





PORTRAIT DU GÉNÉRAL HUGO, PÈRE DE VICTOR HUGO

CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE : Les ancêtres. — Un arbre généalogique. — Les armes de la famille. — L'évêque de Ptolémaïde. — Le comte Léopold-Sigisbert Hugo, père du poëte — Sa mère. — Parenté maternelle. — Les parrains. — Acte de naissance de Victor Hugo. — Signification de son nom. — Quelques commentaires sur les vers des *Feuilles d'automne* : « Ce siècle avait deux ans. » — Affirmation des Bisontins. — Une poésie de M. Grandmougin. — Victor Hugo n'est jamais retourné à Besançon.

La famille Hugo, illustrée de nos jours dans les armes et dans les lettres, est originaire de Lorraine. Au siècle dernier, d'Hozier, dans le quatrième registre de l'Armorial de France, a pris soin de dresser l'arbre généalogique de cette famille.

Georges Hugo, fils de Jean Hugo, capitaine dans les troupes de René II, duc de Lorraine, demeurait à Rouvroi-sur-Meuse, lorsqu'il obtint le 14 avril 1535, du cardinal Jean de Lorraine, archevêque de Reims, des lettres d'anoblissement, pour lui et pour sa postérité, datées de Lillebonne en Normandie; Antoine, duc de Lorraine, frère du cardinal, confirma cet anoblissement le 16 octobre 1537, par autres lettres patentes datées de Nancy.

Ces lettres du prince de Lorraine attestent que Georges Hugo était jeune lorsqu'il les obtint, mais qu'il avait déjà fréquenté les guerres et qu'il s'était allié à une noble demoiselle de Blamont.

Leurs armes portent : d'azur, au chef d'argent, chargé de deux merlettes de sable. L'écu est sommé d'un vol banneret d'azur chargé d'une fasce d'argent. Trois merlettes d'argent figurant dans les armes de la maison de Lorraine, le duc ne pouvait faire davantage pour son capitaine.

Charles-Hyacinthe Hugo, issu de Georges au cinquième degré, obtint d'autres lettres patentes, et son petit-fils, Sigismond Hugo, entra au service en 1788.

Certains généalogistes ont contesté cette descendance et prétendu que le grand-père du général Hugo avait exercé un métier manuel, ce qui est possible, les plus illustres familles ayant eu des revers à subir; mais il n'en est pas moins exact que Victor Hugo, qui n'en tire point vanité, qui ne rougirait pas,

bien au contraire de la, plus humble extraction, qui estime qu'un homme ne vaut que par ce qu'il fait, que Victor Hugo, disons-nous, appartient à une famille de vieille noblesse, de cette noblesse vénérable devant ses titres aux services rendus au pays.

Au nombre de ses ancêtres célèbres on compte Charles-Louis Hugo, historien français, mort en 1739, qui se fit recevoir docteur en théologie, se livra pendant quelque temps à l'enseignement, et établit une imprimerie dans son monastère de l'ordre des prémontrés où il s'attacha à faire fleurir les études savantes.

Ce fut à la suite d'un assez long démêlé avec l'évêque de Toul que le pape Benoît XIII, se prononçant en sa faveur, lui donna le titre d'évêque de Ptolémaïde.

Charles-Louis Hugo, également connu sous le nom d'abbé d'Estival, publia plusieurs ouvrages, entre autres, sous le pseudonyme de *Balcicourt*, un traité historique et critique sur *l'origine et la généalogie de la maison de Lorraine*, ouvrage qui parut à Nancy en 1711 ; et sous le pseudonyme de *Jean-Pierre-Louis P. P.*, un autre ouvrage consacré à l'histoire de la Lorraine.

Le père du poëte avait du reste, par lui-même, étant donné son grade de général du premier Empire, le droit de prendre le titre de comte et de le rendre héréditaire en constituant un majorat; mais il n'usa point de ce droit, quoique Louis XVIII l'ait confirmé dans le grade de maréchal de camp, par ordonnance du 21 novembre 1814, pour prendre rang du 11 septembre 1813.

Le comte Hugo, fils de la Révolution, déposa son épée en 1815. Plus d'un de ses compagnons resta au service jusqu'en 1830 et même jusqu'en 1848; lui n'était point de ceux qui transigent avec leur foi.

Voilà pour le sang lorrain. Les pères

Avaient donjon sur roche et fief dans la campagne.

Quant à la mère, achevons cette brève généalogie, elle était fille d'un riche armateur de Nantes, petite-fille d'un des chefs de la grande bourgeoisie de cette province si vaillamment fidèle pendant longtemps à la royauté catholique; en outre elle était cousine germaine de Constantin François, comte de Chassebœuf, dont le pseudonyme est connu.

Le comte de Chassebœuf, historien et littérateur, signa *Volney* le livre intitulé: *Les Ruines*, livre vieilli et un peu oublié de nos jours, mais qui contient cependant de remarquables appréciations sur le sort des empires. Mme Hugo était également cousine germaine du comte Cornet, qui avant et pendant le premier Empire joua un rôle politique assez important.

Ce qu'étaient le père et la mère du poëte il le faut dire en peu de mots.

Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, né à Nancy, s'engagea comme cadet, en 1788, à l'âge de 14 ans. Il avait sept frères; cinq furent tués dès le début des guerres de la Révolution. Race de héros. Le sixième devint major d'infanterie ;

le dernier, général. C'est celui qui eut pour fils Victor Hugo, fils illustre, dont le XIXe siècle portera sans doute le nom, que l'histoire a recueilli depuis longtemps déjà.



Un instant attaché comme aide de camp et secrétaire au général Alexandre Beauharnais, le jeune officier Joseph Hugo le quitta pour suivre en Vendée son

ami intime le général Muscar. Ce fut sa compagnie qui, en 1795, prit Charette, dans les bois de la Chabotière.

Dans cette campagne, où il donna mille preuves de son héroïsme et de sa bonté, il gagna les épaulettes de capitaine-major.

Son service, qui l'appelait fréquemment à Nantes, le mit en relation avec un armateur appelé Trébuchet. Celui-ci avait trois filles dont l'une, Sophie, ne tarda pas à captiver le cœur du capitaine. Elle devint sa femme. Nous n'avons point à rappeler ici les détails de cette union ; ils sont connus et ont été racontés dans le livre de Mme Victor Hugo.

Le mariage eut lieu à Paris, où le fiancé avait été appelé comme rapporteur au premier conseil de guerre de la Seine. De ce mariage naquirent d'abord deux fils, Abel et Eugène. Peu après la naissance de ce dernier, le père dut partir pour la campagne du Rhin, comme attaché spécialement à la personne du général Moreau, qui avait pour chef d'état-major l'adjudant-général Victor Lahorie et pour aide de camp le chef de brigade Jacques Delelée, de Besançon. Le major Hugo se lia intimement avec tous les deux.

Son caractère, est-il dit dans la *Biographie des contemporains*, était un heureux mélange de franchise, de candeur et de bienveillance. Homme d'esprit, d'une conversation pleine de souvenirs intéressants, à la foi instructive et agréable.

Écrivain, il a laissé d'importants ouvrages relatifs à l'art militaire et que nous aurons plus tard à citer. Il donna à ses enfants l'exemple du devoir et leur enseigna l'honneur.

Quand il revint de la campagne du Rhin, il était chef de bataillon et, dans les premiers mois de 1801, il fut appelé en cette qualité au commandement du 4e bataillon de la 20e demi-brigade, alors en garnison à Besançon.

A cette époque, Jacques Delelée, l'aide de camp de Moreau, était rentré à Besançon où il habitait avec sa jeune femme, Marie-Anne Dessirier, dans une maison de la rue des Granges. Cette dame Delelée, morte à Besançon en 1850, a fait maintes fois à ses compatriotes le récit de la naissanee de Victor Hugo.

En arrivant dans cette ville, le commandant Hugo descendit chez son ami Delelée qui lui donna l'hospitalité pendant trois mois environ. Après quoi, ayant rappelé près de lui sa femme et ses deux enfants, il loua le premier étage de la maison de la place du Capitole dont nous avons retracé l'histoire.

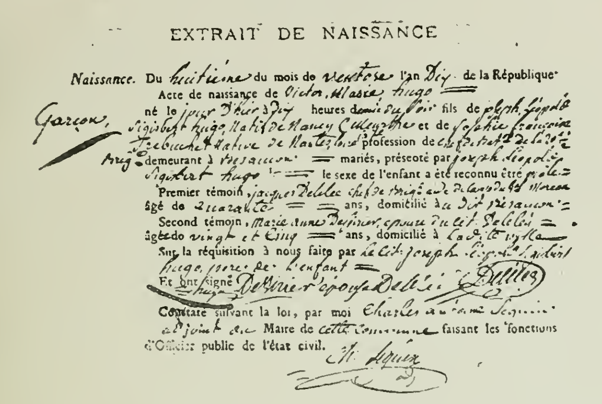
Mme Hugo, femme d'un soldat de la Révolution et de l'Empire, ami de Desaix, de Jourdan et de Joseph Bonaparte, était, elle, l'amie de Mme La Rochejaquelein ; Vendéenne, intelligente, douce et vaillante, catholique convaincue, elle n'était cependant point dévote. Elle fut le modèle des mères.

Quelque temps après qu'elle eut rejoint son mari, un troisième enfant s'annonça. Le père ayant déjà deux garçons désirait une fille qui se devait appeler Victorine. On chercha d'abord un parrain à l'enfant qui allait naître.

La marraine était toute trouvée. C'était Mme Delelée.

Pour le parrain on pensa au général Lahorie. Il était à Paris. Mme Hugo lui écrivit une lettre charmante, et le général répondit qu'il acceptait avec empressement.

L'enfant, le troisième fils, naquit, avons-nous dit, chétif, presque moribond. Plus il était faible, plus il fallait se hâter de le baptiser. On courut d'abord à la mairie où fut rédigé l'acte suivant :



EXTRAIT DE NAISSANCE

Naissance. Du huitième du mois de ventose l'an Dix de la République

Acte de naissance de Victor, Marie, hugo

Garçon, né le jour d'hier à dix heures demi du soir fils de Joseph, Léopold, Sigisbert hugo, natif de Nancy [illegible] et de Sophie françoise Trebuchet native de Nantes [illegible] profession de [illegible] demeurant à Besançon mariés, présenté par joseph Léopold Sigisbert hugo le sexe de l'enfant a été reconnu être mâle

Premier témoin, jacques Delelée chef de brigade [illegible] Moreau âgé de quarante ans, domicilié au dit Besançon

Second témoin, Marie Anne Dessirier, épouse du cit. Delelée âgée de vingt et cinq ans, domicilié à [illegible]

Sur la réquisition à nous faite par le cit. joseph Léopold Sigisbert hugo, père de l'enfant

Et ont signé hugo Dessirier épouse Delelée Delelée

Constaté suivant la loi, par moi Charles [illegible] adjoint au Maire de cette Commune faisant les fonctions d'Officier public de l'état civil.

[illegible]

Mme Delelée figure là comme témoin ; les femmes avaient alors ce droit. Mme Hugo se releva si rapidement de ses couches que, vingt-deux jours plus tard, elle assista à son tour, à la mairie de Besançon, à la rédaction de l'acte de naissance du fils d'un compagnon d'armes de son mari, acte qui porte sa signature. Elle avait alors vingt-cinq ans et le commandant Hugo vingt-huit.

A la première page des *Feuilles d'automne* le poëte a en quelque sorte écrit la magnifique paraphrase de son acte de naissance. Ces vers sont dans toutes les mémoires :

Ce siècle avait deux ans. . . . .
. . . .
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix,
Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un frêle roseau
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi. — Je vous dirai peut-être quelque jour
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour

Prodigués pour ma vie en naissant condamnée,
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée;
Ange qui, sur trois fils attachés à ses pas
Épandait son amour et ne mesurait pas!

Ces vers doivent être commentés, mais il importe de dire quelle est la signification de ce nom superbe : Victor Hugo.

En vieil allemand le mot *hugo* est l'équivalent du mot latin *spiritus*, souffle, âme, esprit. Les parrains ajoutèrent les prénoms de Victor-Marie; ce dernier était celui de la marraine ; l'autre celui du général Victor Faneau de Lahorie. « Hugo étant un mot du Nord devait être adouci par un mot du Midi; il fallait compléter le germain par le romain. »

Or, *Victor*, en latin, voulant dire vainqueur, Victor Hugo ne saurait se traduire autrement, d'après un commentaire d'Alexandre Dumas père, que par ces mots : « Esprit vainqueur, âme triomphante, souffle victorieux! »

Oui, il est l'âme triomphante de ce siècle et l'on comprend la fierté des Bisontins au milieu desquels il a vu le jour, par hasard, pour ainsi dire.

Ceux-ci disent que s'il est né d'un sang breton et lorrain à la fois il dut la vie non seulement aux soins de sa mère, mais encore à la salubrité du climat; ils veulent qu'il soit Franc-Comtois aussi, affirmant que c'est à l'air pur de leur pays qu'il doit son salut, air qui fait les constitutions solides, les caractères bien trempés et les âmes fortes.

Ils ajoutent que Besançon n'eut jamais d'espagnol que les apparences; qu'elle avait, avant de se donner à la France, vécu indépendante pendant des siècles, conservant intactes ses institutions municipales et transmettant de génération en génération, à ses enfants, avec le sang de leur race, et l'air de ses montagnes, ces principes d'égalité et de liberté que Victor Hugo suça avec le lait de sa nourrice.

M. Grandmougin, dans de belles strophes, lues au banquet du 27 décembre 1880, a exprimé ces sentiments; et pourtant, s'écrie-t-il, parlant à Victor Hugo,

Et pourtant, vous n'avez fait que naître en passant
Dans notre Besançon tout plein de vieilles gloires,
Qui fourmille, joyeux, sous ses murailles noires
Et dont ses fils, partout, gardent toujours l'accent!

Oui, votre enfance vagabonde
Ne put rêver au bord de nos grands fleuves clairs.
Votre père, héros qui parcourait le monde,
Au lieu d'une cité vous offrait l'univers!
Mais qu'importe? à votre âme il reste quelque chose
De ce qui l'entoura dans ses premiers moments,
De nos monts solennels au profil grandiose
Et de nos bois debout sur leurs escarpements!
. . . .

Et je pense parfois que dans votre génie
Nos torrents, ô poëte, ont mis leur harmonie,
Nos friches leurs parfums et nos rocs leur vigueur!
Et, s'il peut être vrai que, par un beau mystère,
Nous reflétions en nous tout un coin de la terre,
O vieux maître, c'est bien dans la Franche-Comté
Que vous avez puisé, pour toute votre vie,
Cette sublime soif, sans cesse inassouvie,
De justice suprême et d'âpre liberté!

Ces pensées charmantes contiennent sans doute quelque vérité; mais nous devons, historien impartial, tenir compte surtout de la robuste constitution de Victor Hugo. Il fut d'abord souffrant et malingre, mais il avait une poitrine large et de larges épaules; il était en un mot, qu'on nous pardonne cette expression vulgaire, solidement bâti.

C'est à cela et aux soins si tendres, à la vigilance infatigable de sa mère, qu'il dut la vie.

Quoi qu'il en soit, Victor Hugo n'est jamais retourné à Besançon, qu'il quitta, étant encore au maillot, et déjà inscrit parmi les enfants de troupe; il ne lui a même pas été permis de s'y rendre en décembre 1880. Plus d'une fois il forma le projet d'entreprendre ce voyage toujours retardé par l'âpre labeur quotidien.

Et alors que Lamartine, par exemple, dans ses œuvres, s'occupe si souvent de Milly et de Saint-Point où s'écoula son enfance, Victor Hugo n'a parlé qu'une fois de sa ville natale. On sait dans quels termes.

Il ne connaissait même qu'assez imparfaitement la demeure où il vit le jour; l'hommage rendu à cette demeure sur l'initiative du maire de la ville lui a appris des choses ignorées. Ces choses appartiennent maintenant à l'histoire.



CHAPITRE II

Sommaire : Première enfance de Victor Hugo. — Six semaines après sa naissance on l'emmène de Besançon à Marseille, et de là à l'Ile d'Elbe. — Premier séjour à Paris (1805). — La maison de la rue de Clichy. — Le puits de la cour. — Départ pour l'Italie (1807). — Souvenirs de voyage. — Impressions d'enfance. — Victor Hugo racontant les pérégrinations de sa jeunesse. — Le palais de marbre d'Avellino. — Le colonel Hugo suit en Espagne le roi Joseph Bonaparte. — Retour de sa famille à Paris.

Le nouveau-né, le troisième et le dernier enfant du commandant Hugo, ne ressemblait point à ses frères.

Tandis que l'aîné, Abel, réjouissait l'œil par sa santé robuste et que le cadet, Eugène, n'inspirait aucune inquiétude, lui était si faible que quinze mois après sa naissance il n'était pas parvenu à redresser sur ses épaules sa tête qui, « comme si elle eût déjà contenu toutes les pensées dont elle ne renfermait que le germe, s'obstinait à tomber sur sa poitrine ».

Sa mère, avec cette obstination admirable qui est l'apanage de toutes les mères dignes de ce nom, disputa et arracha son enfant à la mort. Non seulement il devait vivre d'une vie robuste et superbe, mais encore il a fait vivre tout un peuple de ses livres, de ses pensées, de son esprit, de son exemple. Les générations présentes ont son âme en elles, et les générations futures la posséderont à leur tour.

On ne savait point encore si se réaliserait la sinistre prophétie de l'accoucheur qui avait condamné à mort Victor Hugo, lorsque, six semaines après sa naissance, l'enfant malade quitta Besançon où il ne devait point revenir pour faire le fatigant et long voyage de Marseille. Et bientôt sa mère dut l'abandonner pour un assez long temps afin d'aller solliciter à Paris le changement de brigade de son mari.

Le pauvre petit souffrit cruellement de cette séparation nécessaire. Il arrosait de ses larmes les bonbons que lui donnait son père pour le consoler.

Il avait déjà quelques mois lorsque Mme Hugo, dont les démarches n'avaient point abouti, put enfin les rejoindre. Le commandant avait obtenu, en récompense de ses services, une sorte d'exil. Il reçut l'ordre d'aller prendre garnison à l'île d'Elbe.

L'auteur de l'*Ode à la colonne* ou plutôt des Odes à la colonne, ainsi que

l'a fait remarquer dans ses Mémoires Alexandre Dumas, que nous aurons plus d'une fois occasion de citer, devait commencer à vivre dans cette île où Napoléon devait commencer à mourir.

La première langue que parla l'enfant prédestiné fut donc la langue italienne, l'italien des îles.

Le premier mot qu'il prononça, après ces deux mots par lesquels débute toute voix, toute bouche, toute langue humaine, papa, maman, fut une apostrophe à sa bonne; *cattiva* (méchante), l'appela-t-il un jour, sans qu'on sût qui lui avait appris ce mot.

La famille voyagea d'une île à l'autre, allant de Porto-Ferrajo à Bastia. De ces pérégrinations pénibles il n'est resté à l'enfant aucuns souvenirs. Il n'y a point trace dans sa mémoire de ce premier séjour parmi les hommes, de cette première halte au seuil de l'existence.

Toutefois, « la première nature qui se réfléchit dans sa prunelle fut cette âpre et sévère physionomie d'un lieu peu remarqué alors, désormais célèbre. Cette jeune vie s'harmonisait déjà par des rapports anticipés et fortuits avec la grande destinée qu'elle devait célébrer en un jour ; ce frêle écheveau invisible se mêlait déjà à la trame splendide, et courait obscurément au bas de la pourpre encore neuve dont plus tard il rehaussa le lambeau[1] ».

Après une année passée en déplacements sans nombre le commandant dut rejoindre l'armée d'Italie. Le plénipotentiaire Joseph Bonaparte venait d'être nommé roi de Naples; il s'était souvenu de son ami le chef de bataillon de Lunéville et de Besançon, lequel habitait alors l'île d'Elbe et venait d'être promu au grade de lieutenant-colonel ou plutôt de gros-major comme on disait en ce temps-là.

Il lui fit proposer de s'attacher à sa fortune et de l'aider à fonder son trône dans la belle cité « qu'il faut voir avant de mourir, quitte à mourir quand on l'a vue. »

Le maître, l'empereur Napoléon si longtemps injuste pour un de ses officiers les plus dévoués, daigna autoriser ce changement de service en disant qu'il voyait avec plaisir l'élément français se mêler aux armées de ses frères, ailes de sa propre armée.

Le lieutenant-colonel Hugo suivit donc le roi Joseph; mais, comprenant à quel point cette existence errante pouvait compromettre la santé des siens, il envoya sa femme et ses trois enfants s'installer à Paris, au commencement de l'année 1806, ou vers la fin de 1805.

La jeune famille se logea rue de Clichy, numéro 24, dans une maison actuellement démolie, ainsi que presque toutes celles où demeura le poëte pendant sa première enfance. Sur son emplacement se trouve aujourd'hui le square qui entoure l'église de la Trinité.

1. *Biographie Rabbe et Boisjolin*, 1834.

Cette maison est la première dont Victor Hugo se soit souvenu. Il y avait, nous a-t-il dit à nous-même, une chèvre dans la cour et un puits surmonté d'un saule, et près du puits une auge.



C'est autour de ce puits qu'il jouait avec son jeune camarade Delon, frappé plus tard d'une condamnation capitale à la suite de l'affaire de Saumur et mort en Grèce commandant de l'artillerie de lord Byron.

On l'envoyait à l'école rue du Mont-Blanc, où l'on prenait grand soin de lui parce qu'il était toujours maladif et triste.

Sa mère seule savait le faire sourire.

Pendant ce temps, chargé de s'emparer du bandit patriote Fra-Diavolo qui disputait le royaume de Naples à Joseph Bonaparte, Joseph Hugo remplissait sa mission au prix de mille dangers et de mille fatigues. Il réduisit ensuite les bandes de la Pouille, et le roi, pour le récompenser, le nomma colonel de Royal Corse et gouverneur d'Avellino.

L'Italie étant pacifiée le colonel rappela près de lui sa femme et ses enfants au mois d'octobre 1807.

Ainsi se continuait cette série de pérégrinations qui commença pour Victor Hugo avant même qu'il sût marcher et qui se continua pour ainsi dire pendant toute sa vie. C'est de ce séjour en Italie qu'il rapporta ses premières sensations, ses observations d'enfant déjà réfléchi, ses premières impressions artistiques. Son père le fit plus d'une fois sans doute tressaillir en lui contant les exploits romanesques de Fra-Diavolo; mais ce qui est certain c'est qu'il n'oublia pas ce voyage entrepris à l'âge de cinq ans.

Le voyage de Paris à Naples, quoique très long et très pénible, fut rempli d'incidents intéressants. Quelques-uns ont été notés dans le beau livre de



LE JARDIN DES FEUILLANTINES.

Mme Victor Hugo, mais le poëte en a rappelé d'autres à Dumas qui fut de ses meilleurs amis :

« Bien souvent, à moi qui arrivais d'Italie, où j'ai fait quinze ou vingt voyages, Hugo, qui l'avait traversé seulement, cette belle Italie, parlait de grands aspects, restés dans sa mémoire, et restés aussi présents que s'il eût été mon compagnon dans mes nombreuses courses!

« Seulement, il voyait toujours les objets comme il les avait vus, non pas dans leur état normal, mais avec les accidents momentanés qui avaient produit dans ces objets des changements ou des altérations quelconques.

« Parme lui apparaissait au milieu d'une inondation; Aquapendente, détachant son rocher volcanique sur un orage tout plein d'éclairs ; la colonne Trajane, avec l'excavation qu'on était occupé à pratiquer à l'entour.

« De tout le reste, c'est-à-dire de Florence avec ses auberges crénelées, ses palais massifs, ses forteresses de granit; de Rome avec ses fontaines jaillissantes, ses obélisques qui semblent en faire une ville contemporaine de la vieille Égypte, et sa colonnade du Bernin qui en fait une sœur du Louvre; de Naples, avec ses promenades, son Pausilippe, sa rue de Tolède, sa baie, ses îles et son Vésuve, il avait une idée aussi exacte que possible.

. . . .

« Ce n'était point à Naples qu'était préparé le logement de Mme Hugo et de ses fils; c'était à Avellino, capitale de la province dont le colonel Hugo avait été nommé gouverneur.

« Ce logement était un palais et même un palais de marbre, comme la plupart des palais de pays, où le marbre est plus commun que la pierre; seulement ce palais présentait une singularité étrange qui ne pouvait ni échapper à l'œil d'un enfant, ni sortir de sa mémoire.

« Un de ces tremblements de terre si habituels dans la Péninsule italienne venait de secouer la Calabre de fond en comble; le palais de marbre d'Avellino avait été ébranlé comme les autres bâtiments; toutefois, plus solide qu'eux sur sa base, après avoir tremblé, oscillé, menacé un instant, il était resté debout, mais menacé des combles à ses fondations.

« La lézarde passait en diagonale à travers la muraille de la chambre de Victor; de sorte qu'il voyait à peu près aussi clairement — quoique d'une façon plus originale — la campagne à travers cette lézarde qu'à travers la fenêtre.

« Le palais était bâti sur une espèce de précipice tout garni de gigantesques noisetiers, produisant ces gigantesques noisettes nommées *avelines*, du pays d'où on les tire.

« Les enfants, à l'époque où ces fruits arrivaient à maturité, passaient leur vie errant au milieu des noisetiers, suspendus sur l'abîme, pour cueillir des grappes de noisettes.

« De là, sans doute, vient pour Hugo cette habitude des hauts lieux, ce mépris des précipices, et cette indifférence du vide qu'il possède plus que

personne, et qui fait mon admiration, à moi surtout qui ai le vertige à un balcon du premier étage. » (*Mémoires de Dumas.*)

Ces détails peuvent sembler puérils à quelques-uns, mais, ainsi que l'ajoute le brillant conteur, quand il s'agit d'un génie hors ligne comme Victor Hugo, qui a joué un rôle immense dans l'histoire littéraire et politique de son pays, c'est un devoir pour qui l'a connu de mettre sous les yeux des contemporains et de l'avenir ces jeux d'ombre et de lumière qui ont fait le caractère de l'homme et le génie du poëte.

Mme Hugo et ses enfants ne restèrent en Italie qu'un peu plus d'une année. En 1808, après que Napoléon eut décidé que les Bourbons d'Espagne avaient cessé de régner, le colonel Hugo suivit à Madrid Joseph Bonaparte qui de roi de Naples devenait roi d'Espagne, et, comme il y avait danger réel à entreprendre ce nouveau voyage, à s'installer dans un pays en pleine guerre, il se résigna, non sans douleur, à renvoyer à Paris les êtres qu'il chérissait. La santé de sa femme, l'éducation de ses fils avaient eu trop à souffrir déjà de toutes ces promenades à travers l'Europe.

Mme Hugo revint donc à Paris avec ses enfants, décidée à se consacrer tout entière à leur instruction. Elle avait pu apprécier pendant le temps passé au palais d'Avellino l'influence que pouvait avoir sur ces êtres chers une résidence bien aérée, un jardin où il leur fût permis de jouer et de courir.

Elle chercha donc un jardin avec des fleurs, mais elle le voulait dans le quartier des études ; et tout d'abord, un peu au hasard, elle se logea dans une maison voisine de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Victor Hugo ne sait plus au juste quelle est sa place. Existe-t-elle encore ? il ne peut le dire ; il sait seulement qu'on pénétrait dans le rez-de-chaussée qu'il habitait par une allée donnant sur la rue.

Le jardin suffisait aux ébats, mais les appartements étaient trop petits. Il fallut partir bien vite ; la jeune famille quitta ce campement pour s'installer définitivement dans une autre demeure située non loin de là et dont il faut rappeler l'histoire. Elle mérite qu'on s'y arrête.



CHAPITRE III

SOMMAIRE : La maison de l'impasse des Feuillantines. — Description de cette maison. — Le jardin. — Comment Victor Hugo s'est souvenu des Feuillantines. — Éducation maternelle. — Portrait de Mme Hugo. — Quelles défenses étaient faites aux enfants. — L'école et l'impasse. — Le général Lahorie. — De quelle façon il commentait Tacite. — Son arrestation et son exécution. — Départ pour l'Espagne.



u fond d'une sorte de cul-de-sac appelé impasse des Feuillantines, numéro 12, était placée la maison dont il s'agit.

Victor Hugo en a parlé à diverses reprises et nous citerons ce qu'il en a dit; mais il a bien voulu nous décrire lui-même les dispositions principales de cette habitation où il commença à grandir.

La voici, telle qu'il la revoit encore.

On franchissait d'abord une assez belle grille; ensuite on traversait une cour conduisant à la porte d'entrée, à droite de laquelle on entrait de plain-pied dans une chambre qui servait à jouer en temps de pluie.

Derrière la porte, un perron de quelques marches conduisait au salon donnant accès à gauche dans la chambre de Mme Hugo qui s'ouvrait sur la chambre des enfants. Deux autres pièces à côté de celles-là servaient, l'une de salle à manger, l'autre de chambre d'ami.

A l'extrémité du salon, très vaste et très élevé, un second perron par lequel on descendait au jardin. Sous les fenêtres, le parterre tout rempli des fleurs qu'aimait Mme Hugo. Ce parterre était bordé à gauche par un terrain vague, à peine cultivé, plein de trous et d'excavations; et dans ce terrain le « puisard », sorte de bassin peu profond, et sans eau. C'est là que Victor Hugo chaque jour tendait des pièges plus ingénieux les uns que les autres et destinés à prendre le *sourd*, cet animal fantastique que personne n'a jamais vu et qui n'existe que dans les imaginations enfantines. Plus loin une longue allée plantée de grands arbres conduisant à une sorte de petit bois, reste du parc de l'ancien couvent des Feuillantines. Tout au fond de ce parc une cha-

pelle en ruines et une escarpolette, « sous les marronniers. » A côté de la porte d'entrée de la maison, à gauche, un passage étroit était réservé au jardinier.

> Le jardin était grand, profond, mystérieux,
> Fermé par de hauts murs aux regards curieux,
> Semé de fleurs s'ouvrant ainsi que des paupières
> Et d'insectes vermeils qui couraient sur les pierres,
> Plein de bourdonnements et de confuses voix,
> Au milieu presqu'un champ, dans le fond presque un bois.

Le poëte l'a immortalisé de la sorte.

Plus tard, en 1875, il est revenu sur ses premières années et a écrit cette page émue :

« Au commencement de ce siècle, un enfant habitait, dans le quartier le plus désert de Paris, une grande maison qu'entourait et qu'isolait un grand jardin. Cette maison s'était appelée, avant la Révolution, le couvent des Feuillantines. Cet enfant vivait là seul, avec sa mère et ses deux frères, et un vieux prêtre, ancien oratorien, encore tout tremblant de 93, digne vieillard persécuté jadis et indulgent maintenant, qui était leur clément précepteur, et qui leur enseignait beaucoup de latin, un peu de grec et pas du tout d'histoire. Au fond du jardin il y avait de très grands arbres qui cachaient une ancienne chapelle à demi ruinée. Il était défendu aux enfants d'aller jusqu'à cette chapelle. Aujourd'hui ces arbres, cette chapelle et cette maison ont disparu. Les embellissements qui ont sévi sur le jardin du Luxembourg se sont prolongés jusqu'au Val-de-Grâce et ont détruit cette humble oasis. Une grande rue assez inutile passe par là. Il ne reste plus des Feuillantines qu'un peu d'herbe et un pan de mur décrépi encore visible entre deux hautes bâtisses neuves ; mais cela ne vaut plus la peine d'être regardé si ce n'est par l'œil profond du souvenir. En janvier 1871, une bombe prussienne a choisi ce coin de terre pour y tomber, continuation des embellissements et M. de Bismarck a achevé ce qu'avait commencé M. Haussmann.

« C'est dans cette maison que grandissaient sous le premier Empire les trois jeunes frères. Ils jouaient et travaillaient ensemble, ébauchant la vie, ignorant la destinée, enfances mêlées au printemps, attentifs aux livres, aux arbres, aux nuages, écoutant le vague et tumultueux concert des oiseaux, surveillés par un doux sourire. Sois bénie, ô ma mère !

« On voyait sur les murs, parmi les espaliers vermoulus et décloués, des niches de madones, des restes de croix, et çà et là cette inscription : *Propriété nationale.*

« .....Cette maison des Feuillantines est aujourd'hui le cher et religieux souvenir du plus jeune des trois frères. Elle lui apparaît couverte d'une sorte d'ombre sauvage. C'est là qu'au milieu des rayons et des roses se faisait en lui la mystérieuse ouverture de l'esprit. Rien de plus tranquille que cette haute

masure fleurie, jadis couvent, maintenant solitude, toujours asile. Le tumulte impérial y retentissait pourtant. Par intervalles, dans ces vastes chambres d'abbaye, dans ces décombres de monastère, sous ces voûtes de cloître démantelé, l'enfant voyait aller et venir, entre deux guerres dont il entendait le bruit, revenant de l'armée et repartant pour l'armée, un jeune général qui était son père et un jeune colonel qui était son oncle; ce charmant fracas paternel l'éblouissait un moment; puis, à un coup de clairon, ces visions de plumets et de sabres s'évanouissaient, et tout redevenait paix et silence dans cette ruine où il y avait une aurore.

« Ainsi vivait déjà sérieux, il y a soixante ans, cet enfant, qui était moi.

« Je me rappelle toutes ces choses, ému.

« ..... Je vivais dans les fleurs.

« Je vivais dans ce jardin des Feuillantines, j'y rôdais comme un enfant, j'y errais comme un homme, j'y regardais le vol des papillons et des abeilles, j'y cueillais des boutons d'or et des liserons, et je n'y voyais jamais personne que ma mère, mes deux frères, et le bon vieux prêtre, son livre sous le bras.

« Parfois je m'aventurais jusqu'au hallier farouche du fond du jardin; rien n'y remuait que le vent, rien n'y parlait que les nids, rien n'y vivait que les arbres; et je considérais à travers les branches la vieille chapelle dont les vitres défoncées laissaient voir la muraille intérieure bizarrement incrustée de coquillages marins. Les oiseaux entraient et sortaient par les fenêtres. Ils étaient là chez eux. Dieu et les oiseaux, cela va ensemble. »

Mme Hugo vivant très retirée, ne recevant que quelques amis intimes, décidée à ne pas voir le monde, ne songeait qu'à ses fils. Austère et tendre, grave et douce, dévouée et sévère, instruite, vigilante, attentive, pénétrée de la grandeur de ses devoirs maternels, cette femme d'un esprit supérieur, d'un caractère viril « et royal », eût dit Platon, remplit superbement sa mission. Une tendresse réservée, une discipline régulière, impérieuse, peu de familiarité, des entretiens suivis, instructifs et plus sérieux que l'enfance, tels étaient les grands traits de cet amour si profond, et de l'éducation qu'il lui dicta envers ses fils, envers le jeune Victor en particulier.

Elle sut leur donner des leçons fortes et saines, des enseignements où ne se glissaient ni le mysticisme ni le doute; elle contribua à en faire des hommes dignes de ce nom.

Bienheureux sont ceux qui grandissent à l'abri d'un semblable dévouement et d'un semblable amour! Ils sont éternellement protégés par cet exemple et par ce souvenir.

Toutes ses paroles étaient respectueusement écoutées, tous ses ordres exécutés sans discussion.

Il y avait beaucoup d'arbres à fruits dans le jardin, mais il était défendu de toucher aux fruits.

— Et ceux qui tombent? demanda Victor à ce propos.



LE GÉNÉRAL LAHORIE

— Vous les laisserez à terre.

— Et ceux qui pourrissent?

— Vous les laisserez pourrir.

Et on ne cueillait point les fruits, et on les laissait pourrir.

La maison du propriétaire, l'astronome Lalande, touchait à la maison de Mme Hugo et son jardin n'était séparé du parterre des Feuillantines que par un treillage; celui-ci redoutant les excursions des enfants voulait faire élever une barrière.

— Ne craignez rien, dit la mère, ils n'iront point chez vous, je le leur ai défendu.

Et quoiqu'il n'y eût point de barrière aucun des frères ne se permit de mettre le pied sur le terrain réservé au propriétaire.

Au début de ce séjour aux Feuillantines et avant l'arrivée du général Lahorie,



VOYAGE EN ESPAGNE

Abel Hugo, l'aîné, fut mis au collège. Les deux autres, jusqu'à leur départ pour l'Espagne, allèrent dans une école de la rue Saint-Jacques où un brave homme, le *père Larivière*, très instruit, malgré son humble situation, enseignait aux bambins du quartier, la lecture, l'écriture et les éléments de l'arithmétique.

Lorsque les deux enfants revenaient de l'école, ils passaient au milieu de groupes de gamins qui jouaient dans l'impasse. C'étaient les fils des ouvriers cotonniers du quartier, troupe nombreuse, car une grande fabrique de coton fonctionnait alors vis-à-vis de l'établissement des Sourds-Muets.

Victor et son frère se seraient volontiers mêlés aux parties bruyantes de ces gavroches qui avaient même âge et qui les invitaient joyeusement; mais cela, la mère l'avait encore défendu et il n'y fallait point songer. L'écolier Victor détournait la tête en soupirant un peu et fixait les yeux sur une ruine du XVIIe siècle, reste d'un établissement ecclésiastique, grand mur sombre qui bordait d'un côté la moitié de l'impasse des Feuillantines.

A cette heure passait régulièrement dans la rue une vieille marchande de balais dont le cri lui sonne encore dans l'oreille. Elle chantait mélancoliquement : « Qui veut des balais? Qui veut des *bouilleaux?* »

Tout ce passé enfantin est resté fidèlement gravé dans la mémoire de Victor Hugo ; il se rappelle comment il apprit ses lettres, tout seul, en les regardant ; de quelle façon il les forma de satisfaisante manière, sans efforts, et avec quelle facilité il vint à bout de l'orthographe.

Un incident grave, inoubliable, fut mêlé à cette existence de couvent. Le poëte avait promis jadis d'en révéler les détails, il a tenu parole. Son parrain, le général Lahorie, compromis en 1804 dans l'affaire de Moreau, était parvenu à se dérober aux poursuites en se cachant chez un ami. Il y tomba malade et un jour qu'il avait entrevu quelque inquiétude sur la physionomie de son hôte, craignant, tant était grande sa loyauté, de devenir un sujet de péril, sentant sa fièvre redoubler à la pensée que celui qui lui donnait asile pouvait être compromis, il se fit, le jour même, transporter sur un brancard dans la maison de la rue de Clichy, qu'habitait alors Mme Hugo. Celle-ci, généreuse et hardie, n'hésita pas à recueillir l'ami de son enfance ; mais lui, redoutant le danger d'une semblable hospitalité, partit au bout de trois jours, sa fièvre passée, et chercha une autre retraite. En 1809, après mille épreuves, fatigué de fuir, ayant épuisé tous les déguisements, il revint frapper à la porte de Mme Hugo, dans l'impasse des Feuillantines.

Cette fois l'asile était sûr, la retraite profonde. Il demeura là près de deux ans. Qui il était, comment il vécut pendant ce temps? Son filleul illustre s'est chargé de nous l'apprendre.

« Victor Fanneau de Lahorie était un gentilhomme breton rallié à la République. Il était l'ami de Moreau, Breton aussi. En Vendée, Lahorie connut mon père, plus jeune que lui de vingt-cinq ans. Plus tard, il fut son ami à l'armée du Rhin; il se noua entre eux une de ces fraternités d'armes qui font qu'on donne sa vie l'un pour l'autre. En 1801, Lahorie fut impliqué dans la conspiration de Moreau contre Bonaparte; sa tête fut mise à prix; il n'avait pas d'asile; mon père lui ouvrit sa maison ; la vieille chapelle des Feuillantines, ruine, était bonne à protéger cette autre ruine, un vaincu. Lahorie accepta l'asile comme il l'eût offert, simplement, et il vécut dans cette ombre, caché.

« Mon père et ma mère, seuls, savaient qu'il était là.

« Son apparition nous surprit fort, nous les enfants. Quant au vieux prêtre, il avait eu dans sa vie une quantité de proscription suffisante pour lui ôter l'étonnement. Quelqu'un qui était caché, c'était pour ce bonhomme quelqu'un qui savait à quel temps il avait affaire ; se cacher, c'était comprendre.

« Ma mère nous recommanda le silence que les enfants gardent si religieusement. A dater de ce jour cet inconnu cessa d'être mystérieux dans la maison. A quoi bon la continuation du mystère puisqu'il s'était montré? Il mangeait à la table de famille, il allait et venait dans le jardin et donnait çà et là

des coups de bêche, côte à côte avec le jardinier; il nous conseillait, il ajoutait ses leçons aux leçons du prêtre; il avait une façon de me prendre dans ses bras qui me faisait rire et qui me faisait peur; il m'élevait en l'air et me laissait presque retomber jusqu'à terre.

« ... Son nom historique, je l'ignorais. Ma mère lui disait *général*, je l'appelais *mon parrain*.

« Il habitait toujours la masure du fond du jardin, peu soucieux de la pluie et de la neige qui l'hiver entraient par les croisées sans vitres; il continuait dans cette chapelle son bivouac. Il avait derrière l'autel un lit de camp, avec ses pistolets dans un coin, et un Tacite qu'il me faisait expliquer.

« — Enfant, me disait-il, parlant de la République romaine, enfant, avant tout la liberté ! »

Telle est, esquissée par le poëte lui-même, cette grande figure qui n'a jamais disparu de son horizon et qui, en s'éloignant, n'a cessé de lui apparaître d'autant plus haute qu'elle était plus lointaine.

Grâce à ce précepteur, il échappa au *niveau* universitaire et suivit une libre méthode. A la suite d'une machination odieuse, Lahorie fut découvert, arrêté aux Feuillantines en 1811, et jeté dans un cachot d'où il ne sortit que pour mourir.

Lorsque, après un voyage en Espagne que nous relaterons, Mme Hugo revint aux Feuillantines avec ses deux plus jeunes fils, un soir d'octobre 1812, comme Victor passait, donnant la main à sa mère, devant l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, une grande affiche blanche était placardée sur une des colonnes du portail. « Les passants regardaient obliquement cette affiche, semblaient en avoir un peu peur, et après l'avoir entrevue doublaient le pas. »

La mère s'arrêta et dit à l'enfant : Lis. Il lut ceci :

« — Empire français. — Par sentence du premier conseil de guerre, ont été fusillés en plaine de Grenelle, pour crime de conspiration contre l'empire et l'empereur, les trois ex-généraux Malet, Guidal et Lahorie. »

Ce fut de la sorte que Victor Hugo apprit pour la première fois le nom de son parrain.

On comprend quelle impression profonde, amère, ineffaçable, cette exécution dut produire dans l'âme ardente de l'enfant.

Lahorie expiait encore son honnêteté dans un cachot de la Force lorsque ses élèves reçurent la visite de leur oncle, le général Louis Hugo, lequel venait de la part de son frère prier la famille de se mettre en route pour l'Espagne où le gouvernement du roi français semblait s'affermir.

Mme Hugo dit à ses enfants : « Il faut que vous sachiez l'espagnol dans trois mois. » Ceux-ci le parlaient après six semaines.

Ils quittèrent Paris le lendemain du jour où l'on fêtait la naissance du roi de Rome par des illuminations.

Ce fut la dernière vision de l'enfant avant son départ pour Madrid.

CHAPITRE IV

Sommaire : De Paris à Bayonne. — Amour d'enfant. — Dante, Byron, Gœthe, Chateaubriand, Lamartine ont chanté de semblables amours. — De Bayonne à Madrid. — Le trésor et le convoi. — Arrivée à Madrid. — Séjour au palais Masserano. — Le collège des nobles. — Combats d'écoliers. — Retour aux Feuillantines (1813). — L'enseignement de Larivière. — Dangers de l'éducation cléricale. — Tentative d'un proviseur « chauve, noir et effrayant ». — La petite Espagnole Pepita.

Partir pour Madrid, c'était une entreprise grave, périlleuse. Il fallait d'abord traverser la France de Paris à Bayonne. Aujourd'hui quelques heures suffisent, mais, en 1811, le trajet demandait neuf jours. Mme Hugo loua la diligence tout entière, une diligence qui, comme toutes les autres à cette époque, était peinte en vert, la couleur impériale, et contenait six places à l'intérieur et trois places dans le cabriolet de cuir placé à l'avant.

Victor demanda à s'installer dans le cabriolet pour le voyage, qu'il acheva à partir de Poitiers en compagnie de deux étrangers pressés dont l'un, nommé Isnel, grâce à ses attentions, a laissé au poëte un souvenir que le temps n'a pu altérer.

En arrivant à Bayonne les voyageurs apprirent qu'il fallait séjourner un mois dans cette ville pour attendre le *convoi*, c'est-à-dire le trésor destiné au roi Joseph et protégé pendant son passage à travers l'Espagne par une nombreuse escorte.

Victor Hugo n'a point oublié ce séjour à Bayonne. Il revoit encore le théâtre où sa mère le conduisit plusieurs fois de suite écouter la même pièce. C'est dans cette ville que son cœur battit pour la première fois. Il y fit connaissance d'une petite fille dont il devint profondément amoureux.

Sans doute presque tous les hommes pourraient raconter de semblables idylles, mais celles dont les illustres ont été les héros sont plus attachantes que les autres.

Ainsi Byron, à l'âge de neuf ans, s'éprit de belle passion pour Mary Duff, une fillette de son âge, et il s'étonna plus tard de l'étrangeté de cet attachement si tendre, alors qu'il ne pouvait ni connaître l'amour, ni même comprendre le sens de ce mot. Étrange chose que l'histoire de cette liaison, a-t-il écrit; nous n'étions à cette première époque de la vie, elle et moi, que de vrais petits enfants; je me suis depuis ce temps énamouré plus de cinquante fois et

cependant je me souviens de chaque mot que nous avons échangé ensemble; je la vois encore, je me rappelle ses traits, mon agitation, mes insomnies, et comme je harcelais la femme de chambre de ma mère pour qu'elle lui écrivît en mon nom, ce dont finalement elle s'acquitta pour avoir du repos; et nos promenades, et ce bonheur d'être assis à côté d'elle dans la chambre des enfants de la maison d'Aberdeen, tandis qu'Hélène, la plus jeune sœur, jouait à la poupée et nous regardait jouer aux amoureux. Assurément aucune mauvaise pensée ne me vint alors, ni plusieurs années après, et cependant ma passion pour cette enfant fut telle que je me prends à douter si j'ai vraiment aimé depuis.

Lorsque, à la fin du treizième siècle, par une matinée de printemps, l'adorable fille de messer Folco-Portinari vint au-devant de Dante, l'immortel Florentin avait neuf ans. Il la vit et il l'aima pour toujours.

Canova, Gœthe, Chateaubriand ont vu, eux aussi, apparaître à leur enfance ces poétiques et angéliques figures qu'ils nommèrent Mignon, Marguerite, Velléda, Cymodocée.

— Je me souviens, s'est écrié Lamartine à son tour, d'un violent amour conçu à dix ans pour une bergère de mes montagnes avant de savoir seulement le mot d'amour. Je l'aidais avec la sollicitude d'un amant à garder ses chevreaux sur les rochers de notre village. Je remplaçais avec orgueil son chien que le loup avait emporté. J'allumais, pour la réchauffer, le feu de bruyère, sous la grotte. Je n'entendais pas le son de sa voix sans frisson, et quand nous montions ensemble le roc escarpé qui mène aux pâturages, je marchais derrière elle et je posais avec intention mon pied sur la trace du sien pour que nos deux ombres du moins n'en fussent qu'une sur le chemin. Elle habite encore la même chaumière et je ne puis me défendre d'un certain attendrissement quand je la rencontre aujourd'hui, rapportant sur ses épaules les fagots de buis coupés sur les montagnes pour le foyer de ses enfants. —

Victor Hugo était tout entier à sa passion lorsqu'il fallut quitter celle qui la lui avait inspirée et qu'il n'a jamais revue.

La famille se mit en route pour Madrid.

Nous n'avons point à répéter ici des détails donnés par Mme Victor Hugo sur ce long voyage et nous relaterons seulement les incidents oubliés.

Joseph, comme on sait, était roi d'Espagne; mais sa royauté se bornait à Madrid et aux endroits occupés par l'armée française.

Tout le reste du pays était révolté.

Quand un corps d'armée quelconque faisait à travers l'insurrection une trouée dans le pays, l'insurrection se reformait en arrière.

Lever des contributions était chose impossible; « aussi le roi d'Espagne et des Indes qui, en réalité, ne possédait pas plus l'Espagne que les Indes, non seulement n'eût pas pu soutenir l'éclat de sa cour, mais encore serait mort de faim à Madrid, si, quatre fois par an, Napoléon n'eût pas envoyé ses *appointements* à ce préfet de l'empire ».

Les appointements du roi Joseph étaient de 48 millions.

En conséquence, tous les trois mois, on faisait un envoi de 12 millions, c'était là ce qu'on appelait le *trésor*. Trésor convoité amoureusement par les guerilleros espagnols, et qui, une fois ou deux, tomba entre leurs mains, malgré l'escorte sous la protection de laquelle se rangeaient les voyageurs qui allaient à Madrid.

— Mme Hugo avait acheté pour le voyage la seule voiture qui fût à vendre à Bayonne. C'était un de ces grands bahuts que l'on ne retrouverait aujourd'hui que dans les dessins de Piranèse, et peut-être aussi, par hasard, à la suite de quelque gala pontifical, dans les rues de Rome.

Qu'on se figure une caisse énorme, suspendue entre deux brancards, sur de colossales soupentes, avec des marchepieds soudés à ces brancards; de sorte que l'on commençait par monter sur le brancard, et que l'on finissait par descendre dans la voiture.

Cette voiture offrait, du reste, cet avantage, qu'à la rigueur elle pouvait se convertir en forteresse, les parois étant à l'épreuve de la balle et ne pouvant être démolis que par la mitraille ou les boulets... Après le trésor venaient environ trois cents voitures attelées les unes de quatre, les autres de six mules, et formant une ligne d'une lieue de long. La voiture de Mme Hugo marchait en tête derrière le trésor gardé par cinq cents hommes armes chargées.

Une file de soldats gardait la ligne. Et cinq cents autres hommes traînant une pièce de canon à l'arrière-garde formaient l'extrémité de l'immense reptile, qui, ainsi, mordait par la tête et piquait par la queue[1] —.

Après mille incidents, mille fatigues, mille dangers le convoi atteignit Madrid au bout de trois mois, au mois de juin 1811. Cette lente excursion à travers l'Espagne produisit sur le cerveau de l'enfant qui devait plus tard écrire tant de merveilleuses descriptions une impression ineffaçable.

L'Espagne me montrait ses couvents, ses bastilles;
Burgos, sa cathédrale aux gothiques aiguilles;
Irun, ses toits de bois; Vittoria, ses tours;
Et toi, Valladolid, tes palais de familles,
Fiers de laisser rouiller des chaînes dans leurs cours.
. . . .

Lorsque Mme Hugo parvint à Madrid son mari était absent. Celui-ci, devenu général, avec le titre de comte, était majordome du palais de Madrid et gouverneur de deux provinces; il venait de partir pour son gouvernement de Guadalaxara et tenait la campagne sur les bords du Tage guerroyant contre Juan Martin surnommé l'*Empecinado*, comme il avait fait en Vendée contre Charette, et en Calabre contre Fra-Diavolo.

1. Alexandre Dumas, *Mémoires*.

Lui-même a raconté avec modestie cette savante et stratégique expédition qui se termina par la capture et l'exécution du chef des guérillas.

Sa femme et ses enfants s'installèrent dans la résidence préparée pour eux au palais Masserano, magnifique construction du XVII[e] siècle, meublée avec magnificence, mais dans laquelle les hôtes étrangers comprirent vite quelle était la haine des Espagnols pour leurs vainqueurs. Dans toute l'Espagne Napoléon n'était appelé que Napoladron (napo-larron).

Les dorures du palais, les sculptures, les verres de Bohême frappèrent vivement l'imagination du jeune Victor. Il se rappela plus tard ces splendeurs et l'on sait comme il les a chantées.

Mais les enfants quittèrent vite ce plaisant séjour. Quand leur père revint il fit entrer l'aîné Abel dans les pages du roi Joseph, et, destinant les deux autres au même emploi, il les envoya au séminaire des nobles où ils restèrent un an, en compagnie de quelques petits gentilshommes d'Espagne. Ce séminaire est aujourd'hui transformé en hôpital.



Eugène et Victor s'ennuyèrent là mortellement, et n'y apprirent pour ainsi dire rien; leurs compagnons plus âgés en étaient encore aux éléments du latin. Ils avaient affaire en outre à un moine hypocrite et méchant dont ils eurent fort à se plaindre.

Cette année d'emprisonnement fut seulement marquée par quelques batailles. Les jeunes Espagnols n'aimaient point les jeunes Français; cela amena de petits duels. Dans l'un d'eux Eugène reçut une blessure au visage. Le poëte a fait quelque part mention de ces combats d'*enfants pour le grand empereur*.

— Ils avaient raison ces jeunes fils d'Espagne, dit-il plus tard à un de ses amis; ils défendaient leur pays... mais les enfants ne savent pas cela!

A la fin de 1812 et pendant les premiers mois de 1813 les événements devinrent menaçants. C'était le contre-coup des désastres de Russie. Les trônes échafaudés dans les capitales d'Europe commencèrent à s'écrouler.

M[me] Hugo, par prudence, dut quitter Madrid. Laissant près du général l'aîné déjà sous-lieutenant, elle ramena à Paris les deux collégiens heureux de redevenir libres, et, après un voyage semblable au premier, reprit son logement de la rue des Feuillantines qu'elle avait gardé à tout hasard.

On retrouva tout en place, le nid était toujours plein d'ombre et de lumière; les fleurs s'épanouissaient au soleil. Le fidèle Larivière, toujours vêtu de sa longue redingote, vint chaque jour donner ses leçons.

— Ce nom, a dit il y a peu d'années Victor Hugo, doit être prononcé avec respect.

Avoir été enseigné dans sa première enfance par un prêtre est un fait dont on ne doit parler qu'avec calme et douceur ; ce n'est ni la faute du prêtre, ni la vôtre. C'est, dans des conditions que ni l'enfant ni le prêtre n'ont choisies, une rencontre malsaine de deux intelligences, l'une petite, l'autre rapetissée, l'une



qui grandit, l'autre qui vieillit. La sénilité se gagne. Une âme d'enfant peut se rider de toutes les erreurs d'un vieillard.

..... Cet enseignement a cela de lugubre que tout ce qu'il fait pour l'enfant est fait contre l'enfant ; il donne lentement on ne sait quelle courbure à l'esprit ; c'est de l'orthopédie en sens inverse ; il fait torse ce que la nature a fait droit ; il lui arrive, affreux chef-d'œuvre, de fabriquer des âmes difformes, ainsi Torquemada ; il produit des intelligences inintelligentes, ainsi Joseph de Maistre ; ainsi tant d'autres, qui ont été les victimes de cet enseignement avant d'en être les bourreaux.



Cet enseignement inocule aux jeunes intelligences la vieillesse des préjugés. »

Oui, certes, tous les cerveaux d'enfants s'imprègnent des idées de ceux qui les élèvent. Les parents ou les précepteurs sèment, dans ce terrain fertile, des préjugés, graines que l'éducation développe, que l'affection fait mûrir et qui deviennent des plantes gigantesques dont l'homme, devenu grand et raisonnant tout seul, arrache péniblement les racines.

« Se tirer de l'éducation qu'on a reçue, ce n'est pas aisé. Pourtant l'éducation cléricale n'est pas toujours irrémédiable. Preuve Voltaire. »

L'enseignement périlleux du père Larivière était heureusement tempéré par la tendre et haute raison de la mère.

Le fond de la philosophie de cette mère, a écrit un de ses contemporains, était le voltairianisme, et, en femme positive, elle ne s'inquiéta pas d'y substituer une croyance pour ses fils.

Tous deux, le jeune Victor surtout, avaient rapporté de l'Espagne, outre la connaissance pratique et l'accent guttural de cette belle langue, quelque chose de la tenue castillane, un redoublement de sérieux, une tournure d'esprit haute et arrêtée, un sentiment supérieur et confiant, propice aux grandes choses. Ce soleil de la Sierra, en bronzant leur caractère, avait aussi doré leur imagination.

Non contente de soigner l'éducation morale et littéraire de ses enfants, Mme Hugo, voulant développer leurs forces physiques, les contraignait à jardiner, ce dont ils se plaignaient.

Mais ils jouissaient du bonheur de vivre libres et de s'instruire librement lorsqu'ils furent menacés d'être de nouveau enfermés dans un collège.

Cet attentat à leur liberté commis « par le proviseur d'un collège quelconque », le proviseur du lycée Napoléon, révolta le poète qui, vingt-six ans après, maudit, dans les *Rayons et les Ombres*, cet homme « chauve et noir, effrayant, qui apportait des avis », qui disait qu'il fallait enfermer les jeunes gens pour les faire travailler,

> Et qu'enfin il fallait aux enfants, — loin des mères, —
> Le joug, le dur travail et les larmes amères,
> Là-dessus, le collège, aimable et triomphant,
> Avec un doux sourire offrait au jeune enfant
> Ivre de liberté, d'air, de joie et de roses
> Ses bancs de chêne noir, ses longs dortoirs moroses,
> Ses salles qu'on verrouille et qu'à tous leurs piliers
> Sculpte avec un vieux clou l'ennui des écoliers,
> Ses magisters qui font, parmi les paperasses,
> Manger l'heure du jeu par les pensums voraces,
> Et sans eau, sans gazon, sans arbres, sans fruits mûrs
> Sa grande cour pavée entre quatre grands murs.

Toutes les *douces choses* qui étaient dans les fleurs, les marronniers, le

vent, parlèrent à la mère et lui dirent tout bas : « Laisse-nous ces enfants. »

La mère garda ses fils.

Elle continua de les faire travailler. Ils collaient eux-mêmes, au besoin, pendant les heures de récréation, du papier sur les murs.



On leur apprit de bonne heure à se servir de leurs mains. La littérature n'enrichit pas toujours ceux qui l'aiment; plus d'un de ceux qui l'ont cultivée ne serait point mort de faim, si on lui avait appris à tapisser ou à faire de la menuiserie.

Enseignement salutaire et prudent. Instruits de la sorte, les jeunes gens sont bien armés pour la bataille de la vie. Ils ne regardent point avec mépris ceux qui exercent de durs métiers ; ils n'ont pas, ainsi que la plupart des collégiens dont le cerveau seul travaille, un souverain dédain pour les professions dites non libérales, et leurs forces physiques se développant en même temps que leurs forces morales, ils sont à la fois plus agiles et plus réfléchis, plus intelligents et plus vigoureux. C'est dans la tête et dans les bras en même temps, disait Jean-Jacques, que l'enfant robuste doit faire des provisions pour l'avenir.

Victor exerçait volontiers ses bras, n'ayant, comme on sait, de dégoût que pour le jardinage. Rares cependant étaient ses distractions; sa mère ne voyait

personne, et peut-être se fût-il ennuyé si quelqu'un ne fût venu lui tenir compagnie.

Une fillette de treize à quatorze ans venait parfois jouer dans le jardin, et, ces jours-là, le cœur du jeune homme battait plus fort que de coutume.

Victor Hugo commença alors d'aimer d'un amour profond, sérieux et sincère celle qui devint sa femme.

Le récit de cette pure et exquise tendresse, il l'a fait dans un de ses livres émouvants, terribles, dans *le Dernier jour d'un condamné.* Sans doute en face des angoisses d'un homme qu'attend la guillotine, il s'est demandé quels avaient été ses bonheurs les plus profonds et quels regrets épouvantables l'assailliraient s'il fallait mourir de la sorte.

Jusqu'en 1848 la politique pouvait mener à l'échafaud aussi aisément que le crime.

Il s'est donc mis en présence de la mort pour regarder les joies de la vie ; il s'est retrouvé enfant, écolier rieur et frais.

Il s'est rappelé l'apparition, dans le solitaire jardin, de la petite Espagnole avec ses grands yeux et ses grands cheveux, sa peau brune et dorée, ses lèvres rouges et ses joues roses, l'Andalouse de quatorze ans — Pepita. Il a dit comment elle s'appuyait sur son bras et qu'il était tout fier, tout ému. Ils marchaient lentement dans les allées et se parlaient bas. Elle laissait tomber son mouchoir, il le ramassait. Leurs mains tremblaient en se touchant. Elle lui parlait des petits oiseaux, de l'étoile qu'on voit là-bas, du couchant vermeil derrière les arbres, ou bien de ses amies de pension, de sa robe et de ses rubans.

Ils disaient des choses innocentes et ils rougissaient tous deux.

Jamais il n'a oublié ce temps.

Le logis des Feuillantines tient une large place dans son cœur, et l'on comprend qu'il ait grondé en vers mélancoliques ce jardin qui auparavant s'était prêté à d'autres jeux et avait abrité d'autres amours.

Le meilleur de son enfance s'est écoulé là entre la mère et le précepteur, sous les grands arbres où jouait sa fiancée enfant.

Cette jeune fille se nommait Mlle Adèle Foucher ; elle fut la Pepita si tendrement chantée.



CHAPITRE V

SOMMAIRE : La rue du Cherche-Midi. — La retraite d'Espagne. — Rôle du général Hugo. — Défense de Thionville. — L'invasion. — Retour des Bourbons. — Un roi au lieu d'un empereur. — Libres études. — Royalisme de Mme Hugo. — Dissentiments domestiques. — La pension Cordier. — Deux écoliers tyrans. — Léon Gatayes et le prince des *chiens*. — Un mathématicien romantique. — Essais poétiques. — Représentations théâtrales. — *Les bêtises que Victor Hugo faisait avant sa naissance.*



ALHEUREUSEMENT ce second séjour aux Feuillantines devait être de courte durée.

La dernière saison qu'on y passa fut joyeuse. Mme Hugo avait offert l'hospitalité à la femme du général Lucotte, qu'elle avait connue en Espagne et qui, elle aussi, avait dû s'enfuir avec ses enfants. Ceux-ci devinrent les compagnons inséparables des fils de la maison, et les dernières parties faites dans le jardin ne furent pas les moins bruyantes.

La ville de Paris ayant eu besoin de la maison des Feuillantines pour prolonger la rue d'Ulm, on alla demeurer, le 31 décembre 1813, rue du Cherche-Midi, presque en face de l'hôtel des conseils de guerre où logeait M. Foucher. La nouvelle habitation était un ancien hôtel Louis XV. Mme Hugo, suivant son habitude, s'installa au rez-de-chaussée donnant sur un jardin, hélas! bien moins beau et moins grand que l'autre, et, le rez-de-chaussée lui-même étant trop petit, les enfants couchèrent au second étage.

Les jeux recommencèrent de plus belle. A la jeune bande se joignirent Victor Foucher et d'autres camarades. Il se fit rue du Cherche-Midi un de ces

tapages qui sont l'effroi des mères elles-mêmes. On grimpait sur le toit, on jouait au soldat ; les malles formaient des barricades prises d'assaut, non sans horions.

L'aîné des fils Hugo vint grossir cette troupe endiablée, car le général Hugo n'était point resté longtemps en Espagne après le départ de sa femme, et Abel, après avoir servi d'aide de camp à son père, après avoir pris part à ses côtés aux batailles de Salamanque et de Vittoria, c'est-à-dire à la dernière victoire et à la suprême défaite, Abel, lieutenant de quinze ans, s'était trouvé, par la force des choses, mis en disponibilité.

Il avait assisté à une lutte terrible dans laquelle la France ne pouvait invoquer le droit. Pour résister à un conquérant ivre de ses victoires, devenu fou d'orgueil, versant à flot le sang de ses sujets dans le but d'asservir les nations d'Europe et de grandir sa renommée, pour combattre celui qui voulait alors que la force primât le droit, le peuple espagnol fit des efforts héroïques et sublimes grâce auxquels il conserva son indépendance. Les femmes et les enfants saisirent une arme. Derrière chaque buisson un coup de fusil partait qui tuait à bout portant un envahisseur. Pas un défilé qui ne cachât une embûche, pas un rocher qui ne fût défendu par un patriote.

Grand exemple qui, hélas ! ne fut pas toujours imité par les peuples menacés d'invasion. Admirable défense du sol dont la glorification n'enlève rien à l'héroïsme de nos soldats du premier empire, contraints d'obéir à leur chef souverain.

Le général Hugo eut à conduire la retraite, retraite terrible. Les soldats placés sous ses ordres avaient à protéger environ vingt mille Français s'enfuyant de Madrid avec leurs bagages, émigrants épouvantés que l'ennemi assassinait sans pitié quand il en trouvait l'occasion. La dyssenterie et l'empoisonnement décimèrent les fuyards.

Le général, qui prit lui-même le fusil et remplit comme il fallait son devoir, ramena son fils à Paris, quand les infortunés confiés à sa garde furent en sûreté. Après quoi il reçut l'ordre d'aller prendre le commandement de Thionville, sur le point d'être assiégée.

Il défendit vaillamment cette forteresse, une des dernières sur lesquelles flotta le drapeau tricolore ; la citadelle fut rendue, non pas à l'ennemi, mais aux Bourbons, c'est-à-dire aux alliés, et le général français, pour s'être défendu contre les Hessois, fut accusé de trahison envers ceux qui s'intitulaient, comme ils s'intitulent encore, les souverains légitimes de la France.

Tandis que s'achevaient ces luttes suprêmes, les enfants continuaient de jouer et de travailler. Ils apprenaient tout librement, comme le voulait leur mère qui avait abonné Victor à un cabinet de lecture. Là, l'enfant dévora ce qui lui tomba sous la main, romans, ouvrages scientifiques et même, à ce qu'il paraît, *les Contemporaines* de Rétif de la Bretonne.

L'invasion vint, ramenant dans ses fourgons nos monarques de *droit divin*.

Alors la fièvre politique gagna jusqu'aux enfants, et ceux de la rue du Cherche-Midi laissèrent les cartes à jouer pour les cartes géographiques.

Le désir de se rendre compte des mouvements des troupes alliées fut cause que Victor Hugo, ayant à sa disposition la remarquable collection de plans du général Lucotte, apprit très bien sa géographie, comme il la faut apprendre, en regardant.

L'empire tombant, Mme Hugo ressentit une joie extrême qu'elle ne put s'empêcher d'exprimer. Cet événement portait une grave atteinte à la fortune de son mari; mais la Vendéenne avait dans le cœur un si ardent amour pour son prince, qu'il ne s'y trouvait plus place pour d'autres préoccupations.

Tandis que s'écroulait avec un fracas terrible le trône de celui qui avait versé sur mille champs de bataille tout le sang de la France et qui, résultat de ses prodigieuses victoires, laissait ouvertes aux armées étrangères les portes de Paris, Victor Hugo porta des lys à sa boutonnière. Il était convaincu que cela était bien puisque sa mère le voulait ainsi, mais il avait peine à ne pas considérer comme des ennemis les cosaques qui campaient avec leurs chevaux dans la cour du Cherche-Midi.

Ses douze ans se révoltèrent un moment à la pensée que la France était déchue en tombant d'un empereur à un roi; ce ne fut qu'une bouffée d'orgueil quoiqu'il n'ait jamais pu se défendre d'une certaine admiration pour le grand capitaine Bonaparte. L'éducation maternelle aidée de l'enseignement du prêtre l'avait bien préparé à aimer la royauté; il l'aima. Plus tard le père, *vieux soldat,* devait à son tour exercer son influence.

Après avoir assisté aux fêtes célébrées en l'honneur de la Restauration, Mme Hugo alla à Thionville où elle ne resta que peu de temps. Les différences d'opinions aggravées par les événements divisèrent les époux dont les âmes fières n'admettaient point qu'on transigeât avec une foi politique. Nous n'avons point à insister sur ce dissentiment domestique, résultat des tempêtes du commencement de ce siècle.

Napoléon revint de l'île d'Elbe. Pendant la période des Cent jours le général Hugo, redevenu influent, usa de son autorité et mit ses deux plus jeunes fils en pension, ce qui ne diminua point la haine de ceux-ci contre le gouvernement impérial. Victor se trouva privé de sa joie la plus grande, des douces soirées passées à regarder dans le salon de son père celle qu'il aimait en secret, la jeune Adèle Foucher. En outre, le jour même où il redevint un écolier prisonnier, il devait faire jouer par sa troupe de marionnettes une pièce superbe dont il était l'auteur, *le Palais enchanté.*

Aussi eut-il peine à retenir ses larmes lorsqu'il franchit avec son frère Eugène le seuil de la pension Cordier et Decotte, rue Sainte-Marguerite. Mais les enfants oublient vite leurs douleurs et le pensionnat lui-même eut ses jours heureux.

Eugène allait avoir quinze ans et Victor treize. Ils ne tardèrent pas à



REPRÉSENTATION THÉATRALE A LA PENSION DECOTTE

devenir les rois, les véritables rois de leurs condisciples divisés en deux camps, l'un obéissant à Eugène et qui s'appelait les *veaux*, l'autre reconnaissant l'autorité de Victor et se nommant les *chiens*. Cette division en deux nations donna lieu à de furieuses batailles. Mais, en temps de guerre comme en temps de paix, jamais l'autorité des chefs n'était méconnue.

Victor Hugo se plaît à rappeler en souriant qu'il était un enfant terriblement despote ; il ne souffrait pas la moindre désobéissance et allait jusqu'à infliger des châtiments corporels à quiconque n'exécutait point ses ordres.

Parmi les sujets les plus soumis se trouvait Léon Gatayes, le harpiste célèbre mort à Paris en 1877. Cet excellent Gatayes, qui fut en même temps qu'un virtuose un homme de goût et d'érudition, d'une loyauté à toute épreuve, un journaliste et un critique remarquable, Gatayes à la pension était un externe distrait.

Son roi Victor le chargeait de ses commissions au dehors et lui confiait chaque jour deux sous destinés à l'achat d'une tranche de fromage d'Italie, *moitié croûte et moitié gras*. Lorsqu'il arrivait avec la précieuse denrée le monarque examinait l'achat d'un œil sévère, et si c'était *tout gras*, une grêle de coups de poing s'abattait sur les épaules du commissionnaire oublieux, et si c'était tout maigre, le maladroit recevait dans le devant des jambes une avalanche de coups de pied.

— Vous souvenez-vous de ce bon temps? demandait l'artiste au poëte, cinquante ans plus tard. Les tibias me font encore mal.

— Et pourquoi, vous qui aviez alors la tête de plus que moi, ne me ripostiez-vous pas?

— Mais, j'étais coupable, et puis je n'osais pas. Vous me disiez : « Tu ne me feras plus mes commissions! » et cette menace me donnait tant envie de pleurer que je ne songeais pas à me venger.

Ce qui faisait tout pardonner au prince des *chiens*, très aimé malgré sa tyrannie effroyable, c'est qu'il donnait à son peuple l'exemple du travail.

Le général Hugo destinait les enfants à l'École polytechnique. Outre les leçons de la pension ils suivaient au collège Louis-le-Grand des cours de philosophie, de physique et de mathématiques. Leur aptitude pour les mathématiques les fit distinguer de leurs maîtres et ils obtinrent des accessits au grand concours de l'Université.

Mais Victor avait une façon de donner la solution des problèmes qui n'appartenait qu'à lui. Il ne suivait point les chemins battus, ne tenait pas compte de la méthode habituelle, des procédés enseignés ; il arrivait au résultat par des voies inattendues, indirectes, inventant la solution au lieu de la déduire suivant le mode classique. Il était, en un mot, un mathématicien *romantique*.

Cette hardiesse contrariait les professeurs de sciences exactes, grands amis de la routine. Mais ce n'était ni par les X ni par les Y que l'enfant se sentait

attiré. Il songeait à la poésie bien plus qu'à l'algèbre, et commença à treize ans, au hasard, ses premiers vers dans lesquels il était question de Roland et de la chevalerie; n'ayant point appris la prosodie, il l'inventa.

Tout le monde du reste, à cette époque, était possédé du désir de rimer : Larivière lui-même essayait des strophes, et le maître de pension Decotte, et Eugène, et vingt écoliers de la rue Sainte-Marguerite.

Non seulement à la pension l'on faisait des odes, mais encore des drames à grand spectacle, des pièces militaires. La grande classe servait aux représentations. Le dessus des tables rapprochées formait la scène; sous les tables les acteurs s'habillaient et attendaient, accroupis dans ces coulisses d'un nouveau genre, le moment de faire leur entrée. Le prince écolier imitait Molière. Il écrivait les drames et il en jouait le rôle principal. Pour cela les plus magnifiques costumes étaient nécessaires. Victor Hugo, qui n'a plus l'habitude de porter des décorations, s'en couvrait alors des pieds à la tête. Des croix de papier de toute couleur, de grands cordons en carton et des colliers de billes rehaussaient sa tenue de général en chef, sa toilette de chef d'emploi. Jamais le génie des costumiers à la mode n'inventa des uniformes comparables aux siens.

Non content de sacrifier ses récréations à des essais dramatiques, le jeune auteur employait une partie de ses nuits à traduire en vers français les odes d'Horace et les morceaux de Virgile qu'on lui faisait apprendre par cœur. Nous citerons plus loin quelques-uns de ces essais, de ces balbutiements d'un enfant qui doit être cité comme un des plus remarquables parmi les enfants précoces.

Déjà il se faisait en lui une transformation : ses cheveux, jusqu'alors très blonds, ses cheveux d'*enfant du Nord,* prenaient une teinte plus foncée; les traits du visage s'accentuaient; les yeux avaient une expression grave. Le poëte naissait.

Jetons un rapide coup d'œil sur ses tentatives de coups d'aile, sur ses essais lyriques qu'un accident lui permit de multiplier à son aise.

A la suite d'un grand combat que les *chiens* et les *veaux* se livrèrent près d'une mare à Auteuil, pendant une promenade, Victor fut grièvement blessé au genou; on parla de lui couper la jambe. Il refusa de dénoncer le *soldat* qui, dans la fièvre de la bataille, avait, en mettant une pierre dans son mouchoir, fait au *général ennemi* cette blessure sérieuse.

Heureux d'échapper pendant quelque temps à l'étude des mathématiques, l'éclopé utilisa les doux loisirs de sa maladie et jeta sur le papier des odes, des satires, des épîtres, des poëmes, des pièces étranges, langoureuses et chevaleresques, amoureuses et terribles.

Mme Victor Hugo retrouva une dizaine de cahiers de vers datés de 1815 et de 1816. Curieux sont ces premiers efforts vers l'art. Sur la première page du dernier cahier où déjà l'on remarque des qualités intéressantes, l'auteur du manuscrit a écrit : *Les bêtises que je faisais avant ma naissance.*

Au-dessous de cette inscription est dessiné un œuf dans lequel on devine quelque chose comme un oiseau. Le mot oiseau figure du reste au bas du dessin, l'explique et lui sert de légende.

L'apprenti poëte n'était pas toujours content de son œuvre. Une pièce porte cette annotation : *Un honnête homme peut lire tout ce qui n'est pas biffé*, et toute la pièce est biffée.

Quelques pages plus loin, au bas d'un conte sans titre on trouve cette autre remarque : *Mettra un titre qui pourra; j'en suis encore à chercher quel sujet j'ai voulu traiter.*



« LES BÊTISES QUE VICTOR HUGO FAISAIT AVANT SA NAISSANCE »

Malgré cette modestie, l'inspiration ne fait pas toujours défaut, et l'enfant constate lui-même, dans des annotations consciencienses, que s'il a commis de mauvais vers, d'autres passables, et quelques-uns dont il s'accuse en s'appelant « misérable! », en revanche il y en a d'autres qui sont bons.

Et notons que déjà il ne traite plus de petits sujets; son imagination ne se contente pas de bluettes. Après la seconde restauration, il compose une tragédie de circonstance, sur le retour de Louis XVIII, une tragédie intitulée *Irtamène*, avec des noms égyptiens. La lecture du théâtre de Voltaire avait développé en lui ce goût particulier. Quelques mois après une autre tragédie : *Athélie, ou les Scandinaves*, fut interrompue au troisième acte, son goût se développant à temps pour l'arrêter.

Les tragédies ne lui suffisent pas; il compose des élégies, des idylles, des romances, des fables, des madrigaux, des rébus, des *calembours* en quatrains! Il chante les bardes, les Canadiennes; il traduit Ausone et se permet même un opéra-comique!

Plusieurs de ses traductions ont été reproduites; on en peut lire des fragments dans le *Victor Hugo raconté* et dans *Littérature et philosophie mêlées*.

Nous avons retrouvé un passage inédit de l'*Énéide* et nous en citons quelques vers qui montreront suffisamment les qualités du traducteur. C'est le portrait de Cacus :

Vois sur ce mont désert ces rochers entassés,
Vois ces blocs suspendus, ces débris dispersés;
Là, dans un antre immense au jour inaccessible,
Vivait l'affreux Cacus, noir géant, monstre horrible.
A ses portes pendaient des crânes entr'ouverts,
Pâles, souillés de sang et de fange couverts.
Ses meurtres chaque jour faisaient fumer la terre.
De ce monstre hideux Vulcain était le père;
Sa gorge vomissait des tourbillons de feux
Et son énorme masse épouvantait nos yeux.

Ce Cacus effroyable, ce personnage de l'*Énéide*, n'est-il point un type romantique comparable à Han d'Islande? Mais Victor Hugo ne songeait alors qu'aux classiques, et, ce qu'il faut remarquer dans ses premières pièces originales, ce qui domine dans ces bégaiements charmants et remarquables, c'est l'amour des Bourbons qui, lui disait-on, voulaient la liberté. Il les aimait, de bonne foi, à quatorze ans.

Tous ces essais sont en quelque sorte l'écho de l'enseignement maternel, le résultat de la vénération pour la mère, qui, muse adorée, dicte, non pas les rimes, mais les idées.

Le fils n'avait ni le droit, ni le pouvoir de raisonner; il obéissait avec respect. Il ne pouvait pas supposer alors qu'on lui apprît autre chose que la vérité. Un enfant ne discute pas, il obéit. Sa pensée est l'image de la pensée de ceux qui l'instruisent et le conseillent.



CHAPITRE VI

Sommaire : Un pamphlétaire de treize ans. — Premiers rapports avec l'Académie française. — *L'enfant sublime*. — Chateaubriand a-t-il fait sien ce mot réclamé par Soumet? — Un roman écrit en quinze jours. — *Bug-Jargal*. — Ébauche des grands types créés par le poëte. — Remaniement et publication de l'œuvre. — La pièce qu'on en a tirée en 1880.



E la sorte inspiré, ne voyant le monde qu'à travers l'esprit de sa mère, Victor Hugo ne pouvait pas franchir le cercle dans lequel on l'avait enfermé. Ses passions étaient les passions de ses instituteurs; mais, écho retentissant, il grandissait le bruit perçu. Ainsi dans les montagnes la caisse frappée par la main d'un enfant produit un bruit comparable au fracas du tonnerre.

On lui avait dit justement : Napoléon est un despote ; aussitôt il voua ses haines à ce tyran, et, pamphlétaire de treize ans, il cria, indigné, parlant à l'empereur vaincu, quelques jours après la bataille de Waterloo :

Tremble ! voici l'instant où ta gloire odieuse
Subira du destin la main victorieuse.
Sombre, inquiet, en proie aux remords déchirants,
Aux remords qui toujours poursuivent les tyrans,
Tu voulus tout dompter dans ton brûlant delire,
Et pour mieux l'affermir, tu perdis ton empire;
Mais, du sang des Français cimentant tes malheurs,
Ta chute même, hélas! nous fit verser des pleurs.
O champs de Waterloo! bataille mémorable!
Jour à la fois pour nous heureux et déplorable!
. . . .

Ses opinions politiques, à ce moment, n'étaient, disons-nous, qu'un reflet; elles devaient se transformer avec l'âge; elles se résumaient, grâce à l'éducation reçue, en une pensée d'une adorable logique :

> Quand on hait les tyrans, on doit aimer les rois!

Telle était la conviction de la femme du général Hugo; elle croyait fermement que les Bourbons revenus avec l'invasion, en débarrassant la France de l'oppression impériale, lui apportaient la liberté. Mais comme elle aimait et admirait Voltaire, son fils, tout en chérissant Louis XVIII et en respectant la Charte, plaisantait dans ses satires les moines, bonnes âmes, qui, sous prétexte de sauver les hommes des flammes éternelles, faisaient brûler ceux qui mangeaient du gras aux jours défendus. Cette contradiction n'a pas cessé de hanter la pensée de Victor Hugo. Nous le verrons cessant d'être catholique, devenant libre penseur, mais demeurant, en dépit des évêques qui l'appelèrent athée, un déiste convaincu. Son œuvre philosophique, tard publiée, résume ses impressions d'enfance. Il croit à Dieu malgré les prêtres et à la liberté malgré tout!

Si les professions de foi du jeune écrivain flottaient au gré de ceux qui lui imposaient leurs idées, en revanche son talent poétique prenait seul et librement son essor.

Sans en rien dire à personne l'écolier de la pension Décotte s'avisa de concourir pour le prix de poésie que décerne chaque année l'Académie française. Il déposa timidement sa composition au secrétariat de l'Académie.

On était en 1817, en pleine Restauration. Sujet imposé : *Le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie.*

Le bonheur que procure l'ètude dans toutes les situations de la vie; cela était une excuse pour la Restauration, et les gens de lettres se consolèrent. Par bonheur le peuple ne fut pas longtemps de l'avis des gens de lettres.

Selon l'usage le concurrent avait mis son nom sous un pli cacheté, joint à sa pièce de vers.

La pièce était remarquable à plus d'un titre; en voici le début :

> Quand la fraîche rosée, au retour de l'aurore,
> Tremble encor sur le sein du lys qui vient d'éclore,
> Quand les oiseaux joyeux célèbrent par leurs chants
> L'astre aux rayons dorés qui féconde nos champs,
> Mon Virgile à la main, bocages verts et sombres,
> Que j'aime à m'égarer sous vos paisibles ombres!
> Que j'aime, en parcourant vos paisibles detours,
> A pleurer sur Didon, à plaindre ses amours!
> Là, mon âme tranquille et sans inquiétude
> S'ouvre avec plus d'ivresse au charme de l'étude;
> Là, mon cœur est plus tendre et sait mieux compatir
> A des maux... que, peut-être, il doit un jour sentir!
> . . . .

Malheureusement, plus loin, le concurrent parlait de son âge et disait :

> Moi qui toujours fuyant les cités et les cours
> De trois lustres à peine ai vu finir le cours...

Avec une adorable et enfantine naïveté ce futur philosophe se vantait d'avoir fui les cités et les cours, d'avoir évité la fréquentation des hommes et des princes, et il ajoutait qu'il avait quinze ans à peine : trois lustres, sous la Restauration, c'était la façon dont on comptait quinze ans à l'Académie.

Un tel aveu mit les juges en méfiance et les académiciens, dans leur sagesse, pensèrent qu'on se voulait moquer d'eux. Être plaisantés, cela révolta leur gravité.

Le prix se partagea donc entre Saintine et Lebrun d'abord; ensuite fut nommé Casimir Delavigne, puis Loyson qui eut un accessit, et enfin Victor Hugo qui, malgré son intention de mystifier l'Académie et quoiqu'il eût fait la pièce de vers la meilleure, obtint une mention honorable.

Saintine, Lebrun et Casimir Delavigne sont connus; leurs noms reparaîtront du reste dans cet ouvrage. Quant à Loyson, plus oublié, remarquons seulement que sa coterie reprocha en 1817 à l'Académie française de ne lui avoir donné qu'un accessit. Loyson, mort jeune, avait une valeur; on a écrit de lui que sa place était marquée entre Millevoye et Lamartine, mais qu'il s'approchait beaucoup plus de ce dernier par le spiritualisme de ses sentiments.

Le concours, comme on voit, avait été des plus brillants, mais en dépit du jugement ce furent les vers de Victor qui, lus en séance publique, furent le plus chaleureusement applaudis.

Le lauréat *de trois lustres* apprit son succès par son frère pendant une récréation et n'interrompit pas pour cela une intéressante partie de barres commencée en compagnie du fils du général Lecourbe, de Victor Jacquemont et des autres camarades.

Mme Hugo n'accepta pas sans protestation le paragraphe du rapport concernant son fils et ainsi conçu :

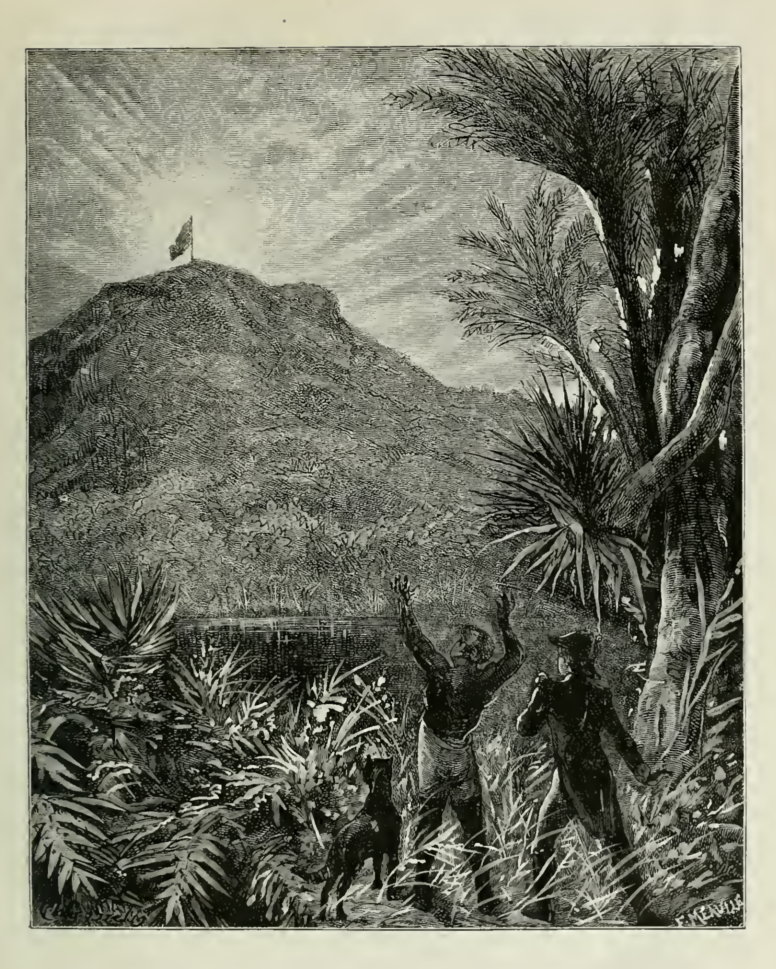
« Si véritablement M. Hugo n'a que cet âge l'Académie lui doit un encouragement. »

La mère indignée riposta par une affirmation catégorique et le rapporteur, M. Raynouard, secrétaire perpétuel, mis au pied du mur, répondit qu'il *fairait*, avec plaisir, la connaissance du jeune poëte, s'il n'avait point menti.

De plus en plus révoltée, Mme Hugo alla chercher son fils à la pension.

— Viens avec moi, lui dit-elle; je te veux montrer à ces gens qui t'accusent d'être un vieillard! j'ai ton acte de naissance dans ma poche.

Et on courut chez M. le secrétaire perpétuel, qui se confondit en excuses, qui, rougissant, troublé, ne trouva qu'une excuse : Il ne pouvait pas prévoir une semblable chose!



« LE DRAPEAU NOIR, SIGNAL DE L'EXÉCUTION DE *Bug-Jargal*,
FUT ARBORÉ SUR LA MONTAGNE »

L'infortuné M. Raynouard, poëte découvert et encouragé par Napoléon Ier, était un savant et un brave homme. Cette louange suffit à sa mémoire. Il fit représenter des tragédies commandées en quelque sorte par l'empereur et heureusement oubliées. Il ne lui fallait pas demander de deviner un génie naissant.

Quelques-uns de ses confrères se montrèrent plus perspicaces. Citons d'abord François de Neufchâteau, qui lui aussi avait été un enfant précoce et à qui Voltaire avait écrit, encourageant ses essais :

Il faut bien que l'on me succède,
Et j'aime en vous mon héritier.

Cet écrivain devenu un poëte contestable, un politique sceptique, mais dont le nom malgré tout doit être conservé, François de Neufchâteau se sentit ému, malgré sa vieillesse, en apprenant ce qui se passait. Il adressa des vers au lauréat, lui disant :

Tendre ami des neuf sœurs, mes bras vous sont ouverts,
Venez, j'aime toujours les vers.

Plus tard, il est vrai, ce brave M. de Neufchâteau fut épouvanté par les triomphes de l'enfant devenu homme; en apprenant ses succès retentissants, après avoir lu les *Odes* et *Ballades*, le pauvre homme terrifié ne put s'empêcher de dire : « Quel dommage! Il se perd! Il promettait tant! jamais il n'a fait si bien qu'au début. »

Un autre, qui succéda à Delille à l'Académie française et qui, fervent admirateur de Bernardin de Saint-Pierre, se devait signaler plus tard par sa haine contre le romantisme, Campenon, exprima de la sorte son admiration pour la pièce de Victor Hugo :

L'esprit et le bon goût nous ont rassasiés;
J'ai rencontré des cœurs de glace
Pour des vers pleins de charme et de verve et de grâce
Que Malfilatre eût enviés!

Le plus illustre de l'Académie de 1817, Chateaubriand, alla plus loin encore. Il dit : « Cet enfant est un enfant sublime. »

Ce mot, si souvent cité, a-t-il été en réalité prononcé pour la première fois par Chateaubriand? Cela a été contesté dans des circonstances qui méritent d'être rapportées, et le récit de la contestation a paru récemment dans un curieux recueil intitulé *l'Intermédiaire*.

« Combien de fois, écrit l'auteur de la note, n'ai-je pas entendu attribuer à Chateaubriand ce jugement célèbre? Tous les biographes de Victor Hugo ont

rappelé l'épithète « enfant sublime », et peu importe au poëte qui le premier a trouvé l'expression pour le peindre dans sa jeune gloire.

« Eh bien! ce mot arraché à une admiration sincère n'est point de Chateaubriand qui en a accepté le bénéfice.

« Un dimanche, il y a d'assez longues années de cela, je déjeunais chez Alexandre Soumet, le poëte de la *Divine épopée*... Émile et Antony Deschamps étaient présents. Je prononçai la phrase attribuée à Chateaubriand.



PORTRAIT DE CHATEAUBRIAND

— Halte-là, répondit Soumet; il ne faudrait pas que cette erreur se prolongeât plus longtemps. C'est moi qui, un jour, ai écrit à Chateaubriand pour lui parler de l'enfant sublime. J'en appelle à Émile et à Antony.

— C'est vrai, répondirent ceux-ci. »

Cette conversation fut rapportée à l'Abbaye-aux-Bois, chez Mme Récamier qui en informa Chateaubriand.

— Le mot est si vrai, riposta l'auteur du *Génie du Christianisme*, que tout le monde l'a pu écrire ou dire. Puisque Soumet se prévaut sur moi de quelque chose, il ne peut que gagner à ce qu'on lui rendre ce qu'il réclame. —

Cette discussion ne prouve qu'une chose, c'est que si Chateaubriand n'a pas en réalité prononcé le mot le premier, il a du moins pensé que Victor Hugo était « un enfant sublime. » Il n'a point cessé du reste de lui témoigner son amitié et son admiration, et il fut toujours un de ceux qui lui prouvèrent cette affection.

Chateaubriand avait imprimé sous son nom la qualification d'enfant sublime dans une note du *Conservateur*. Victor Hugo, conduit par M. Agier, l'alla remercier, et il s'ensuivit une liaison bienveillante d'une part, enthousiaste de l'autre qui, pendant quatre ou cinq années, fut très vive et très cultivée. Victor Hugo, dans son premier rêve de gloire, avait écrit en marge d'un de ses cahiers de classe : « Je veux être Chateaubriand ou rien. » On comprend combien lui fut sensible l'éloge de celui qu'il considérait comme son maître.

En 1817, une mention à un concours de l'Académie française était un événement dont s'occupaient les journaux. Le nom de Victor Hugo devint aussitôt sinon célèbre, du moins connu.

Sa pièce sur le bonheur que procure l'étude fut imprimée à part et est devenue une rare curiosité bibliographique. Sur un exemplaire se trouve une dédicace de six vers autographes à *M. D. L. R.* (M. de La Rivière) et signée *V. M. H.*

Nous citerons les autres succès qu'il obtint à cette époque en poésie. Parlons auparavant de son premier essai en prose, du roman qu'il écrivit avant de quitter la pension Decotte, de *Bug-Jargal*.

Il avait promis à quelques-uns de ses condisciples qui se réunissaient chaque mois dans une sorte de banquet littéraire, de n'employer que quinze jours à la composition de cet ouvrage. Il tint parole et leur lut son manuscrit à l'époque fixée.

Ce livre, quoique réécrit et remanié par lui en 1825, n'en est pas moins son premier ouvrage ; l'auteur raconte un épisode dramatique de la révolte des noirs de Saint-Domingue en 1791. Bug-Jargal, héros du récit, est un nègre esclave d'un colon de l'île ; il aime en secret la fille de son maître, poétique enfant fiancée à Léopold d'Auverney, son cousin. Celui-ci a sauvé la vie de l'esclave condamné à mort pour un acte de rébellion, et, lorsque éclatent les incendies et que commence le massacre des blancs, Bug-Jargal protège la jeune fille qu'il aime et sauve à son tour le fiancé qu'il hait. Grâce à son dévouement, les jeunes gens échappent à la féroce vengeance projetée par le généralissime de la révolte, Jean Biassou, et par le difforme et haineux Habibrah. Enfin, Bug-Jargal sacrifie sa vie après avoir sacrifié son amour et se fait fusiller par les blancs.

Ce qu'il importe de remarquer dans cet ouvrage dont nous sommes tenté de regretter la retouche, c'est qu'il contient l'ébauche de quelques-uns des types immortels créés par Victor Hugo, et, pour ainsi dire, les brouillons de quelques-unes de ses plus belles pages.

Bug-Jargal est, comme Ruy-Blas, un ver de terre amoureux d'une étoile. Il meurt, ainsi qu'Hernani, pour le point d'honneur. Le nain Habibrah laisse prévoir la laideur de Quasimodo et la haine de Triboulet ; on peut voir comme un essai de la description de la chute effrayante de Claude Frollo, précipité par le sonneur du haut d'une tour de Notre-Dame de Paris, dans la chute au fond

du gouffre de Saint-Domingue de l'*obi* se cramponnant à la racine d'un vieil arbre, comme l'archidiacre à un tuyau de gouttière.

Ces croquis d'un maître doivent être soigneusement regardés; ils permettent de suivre en quelque façon l'éclosion, la formation des chefs-d'œuvre; ils sont des esquisses intéressantes et curieuses. *Bug-Jargal* se peut considérer comme une première étape de la révolution littéraire de 1830 et ce premier cri du romancier de seize ans est un cri en faveur des opprimés, une défense de ceux qui souffrent, un éloge du dévouement, une apologie de la liberté.

Ce remarquable roman revu et corrigé ne parut en volume qu'au lendemain du jour où la terrifiante figure d'*Han d'Islande* venait d'effrayer les esprits, c'est-à-dire en 1825. L'œuvre parut alors plus pâle qu'elle ne l'était réellement, car elle contient d'admirables narrations qui figurèrent aussitôt dans les recueils de morceaux littéraires choisis parmi les plus remarquables récits du temps, ce sont des modèles du genre par la vivacité des expressions et l'harmoniedes phrases.

Un passage du récit du sergent Thadée suffira pour rappeler cette œuvre émouvante :

« Puisque vous le désirez, mon capitaine, il faut vous dire que quoique Bug-Jargal, dit Pierrot, fût un grand nègre bien doux, bien fort, bien courageux, et le premier brave de la terre, après vous, s'il vous plaît, mon capitaine, je n'en étais pas moins bien animé contre lui. Si bien qu'après avoir entendu annoncer votre mort pour le soir du second jour, j'entrai dans une furieuse colère contre ce pauvre homme, et ce fut avec un plaisir infernal que je lui annonçai que ce serait lui ou, à son défaut, dix des siens qui nous tiendraient compagnie et qui seraient fusillés en matière de représailles. A cette nouvelle il ne manifesta rien, sinon qu'une heure après il se sauva en pratiquant un grand trou. »

Bug-Jargal s'est évadé pour aller sauver la vie du capitaine d'Auverney: s'il ne revient pas quand un drapeau noir sera arboré sur la montagne, ses dix compagnons ne tarderont pas à être mis à mort.

« Lorsque, poursuit Thadée, on vit le grand drapeau noir sur la montagne, comme Bug-Jargal n'était pas revenu, on tira le coup de canon de signal et je fus chargé de conduire les dix nègres au lieu de l'exécution appelé la Bouche-du-Grand-Diable... Quand nous fûmes là, vous sentez bien que ce n'était pas pour leur donner la clef des champs; je les fis lier comme cela se pratique et je disposai mes pelotons. Voilà que je vois arriver de la forêt le grand nègre. Les bras m'en tombèrent. Il vint à moi tout essoufflé.

« — J'arrive à temps, dit-il. Bonjour Thadée.

« Il ne dit que cela et alla délier ses compatriotes. »

Ainsi se termine par l'exécution du généreux Bug-Jargal, qui ne saurait survivre à son amour, cette narration véritablement belle.

Victor Hugo, dans une préface datée de 1832, a déclaré que, semblable à ces voyageurs qui se retournent au milieu de leur chemin et cherchent à

découvrir encore dans les plis brumeux de l'horizon le lieu d'où ils sont partis, il a voulu, en rééditant cet ouvrage, donner un souvenir à cette époque de sérénité, d'audace et de confiance où il abordait de front ce si immense sujet : la révolte des noirs de Saint-Domingue en 1791, lutte de géants, trois mondes intéressés dans la question, l'Europe et l'Afrique pour combattants, l'Amérique pour champ de bataille.

La première édition de BUG-JARGAL portait ce sous-titre : Extrait d'un ouvrage intitulé les *Contes sous la tente.*

Ces contes n'ont jamais paru, pas plus que la *Quiquengrogne*, roman de Victor Hugo qui fut longtemps annoncé sur les catalogues de librairie.

Le récit primitif fut publié longtemps avant l'apparition du livre dans un recueil que nous décrirons, le *Conservateur littéraire;* le capitaine d'Auverney s'appelait alors Delmar.

Ce nom de d'Auverney, pseudonyme du poëte, était un nom que le général Hugo avait le droit de porter.

Bug-Jargal est donc le premier ouvrage de longue haleine écrit par Victor Hugo.

Il fut, en 1826, traduit en anglais.

Au mois de novembre 1880, MM. Richard Lesclide et Pierre Elzéar firent représenter au théâtre du Château-d'Eau un drame tiré de ce roman, drame qui réussit et dont le principal mérite est de ne pas avoir trop mutilé le livre que l'auteur n'a jamais relu depuis qu'il en a corrigé les épreuves.

Victor Hugo ne ressemble point à ce pâtre arabe qui, devenu vizir, se plaisait à contempler de temps à autre sa flûte de roseau et son sayon grossier.

Son premier essai se pouvait cependant relire avec fierté; il contient en germe son génie.



CHAPITRE VII

SOMMAIRE : Jeux Floraux de Toulouse. — Les vierges de Verdun. — Trait d'amour filial. — Une lettre de M. Soumet. — Refus d'entrer à l'École polytechnique. — Le général Hugo supprime la pension de ses fils. — Nombreux déménagements. — Publication des premières odes de Victor Hugo. — Le *Conservateur littéraire.* — Description de ce recueil. — Victor Hugo critique littéraire et dramatique. — Ses articles et ses pseudonymes. — Jugement sur les premières Méditations poétiques de Lamartine. — Première entrevue des deux poëtes.

A l'époque où il écrivait *Bug-Jargal* le pensionnaire de seize ans était non seulement lauréat de l'Académie, mais encore lauréat des Jeux Floraux. Il concourut, un an après avoir été couronné par l'Institut, à l'académie de Toulouse et obtint à ces jeux célèbres, qui datent du XIVe siècle et que favorisa Clémence Isaure, l'amaranthe, pour une ode intitulée : *les Vierges de Verdun.* Ce poëme fut inspiré par un souvenir historique. Pendant la première révolution, trois jeunes filles, trois sœurs nommées Henriette, Hélène et Agathe Watrin, avaient été condamnées à mort par Fouquier-Tinville parce qu'elles avaient présenté des fleurs aux Prussiens lors de leur entrée dans Verdun et qu'elles avaient distribué de l'argent et des secours aux émigrés.

Victor Hugo mérita peu de temps après le lis d'or pour une autre pièce dont le sujet imposé était le *Rétablissement de la statue de Henri IV*, statue que l'on venait de placer sur le Pont-Neuf et à l'installation de laquelle le jeune poëte avait assisté en curieux.

Son frère Abel, dont le talent littéraire donnait également les plus belles espérances, obtint plusieurs mentions à ces concours.

Victor composa en une nuit son ode sur la statue de Henri IV dans des circonstances particulièrement touchantes ; sa piété filiale la lui dicta : Voici comment.

Mme Hugo était atteinte d'une fluxion de poitrine et les deux fils restés près d'elle la veillaient tour à tour. Victor devait passer au chevet de la malade la nuit du 5 au 6 février 1819.

Sa mère, qui croyait ardemment à sa gloire future, lui demanda dans la soirée s'il avait envoyé sa pièce de vers à Toulouse. Les envois devaient être



VICTOR HUGO AU CHEVET DE SA MÈRE MALADE

faits le lendemain même ; c'était le dernier délai fixé par le règlement du concours.

Le jeune homme avoua que ses préoccupations l'avaient empêché de travailler. Il fut doucement grondé et la bien-aimée malade s'endormit triste.

Profitant de ce sommeil il se mit sans tarder à l'œuvre, travailla toute la nuit et, lorsqu'au matin elle s'éveilla, elle eut pour bonjour l'ode superbe. La feuille de papier qui fut adressée à Toulouse était mouillée de douces larmes.

Au concours suivant une nouvelle composition, *Moïse sur le Nil*, valut à Victor Hugo le grade de maître ès jeux floraux. Le directeur de l'académie de Toulouse lui écrivit : « Depuis que nous avons vos odes, monsieur, je n'entends parler autour de moi que de votre beau talent et des prodigieuses espérances que vous donnez à la littérature. Vos dix-sept ans ne trouvent ici que des admirateurs, presque des incrédules. Vous êtes pour nous une énigme dont les Muses ont le secret. »

Cependant le jeune homme devait franchir le seuil de l'École polytechnique pour laquelle ses études l'avaient suffisamment préparé. Cet avenir ne lui sembla point répondre à sa vocation. Il sollicita, ainsi que son frère, la permission de ne se pas présenter à l'examen et le général Hugo accorda cette faveur, non sans regret. Les soldats ne croient pas volontiers aux rêves littéraires de leurs enfants, et, d'ordinaire, ils ont raison.

Le général, se heurtant à un parti pris, à une volonté fermement exprimée, se résigna ; mais il supprima la modique pension qu'il faisait à ses deux plus jeunes fils et les abandonna à leurs propres forces.

Victor quitta donc la pension, prit ses inscriptions de droit, et retourna habiter avec sa mère, qui, depuis le changement de position de son mari, mis en demi-solde, avait dû, par économie, quitter, pour un logis plus modeste, l'appartement de la rue du Cherche-Midi.

Elle s'était d'abord logée rue des Vieilles-Tuileries, dans un rez-de-chaussée. Mme Lucotte occupait le premier étage de la maison. De là déménagement et nouvelle installation rue des Vieux-Augustins, dans une demeure depuis longtemps démolie, faisant corps avec le musée des Petits-Augustins, qui était jadis un couvent, sur l'emplacement aujourd'hui occupé par la cour du palais des Beaux-Arts.

C'est là que Mme Hugo tomba malade. Comme sa chambre à coucher se trouvait au troisième étage, elle attribua la lenteur de sa convalescence à la privation d'air, et, au commencement de l'année 1821, elle s'en fut habiter rue de Mézières, n° 10. Il y avait un jardin !

Cette maison n'existe plus qu'en partie. Nous avons dit que les démolitions ne respectèrent pas les demeures du poëte enfant.

En 1821 Victor Hugo commença d'être connu. Déjà depuis deux ans il s'était mis au travail avec ardeur.

Les années 1819 et 1820, est-il dit dans la biographie Rabbe, furent sans

doute les plus remplies, les plus laborieuses, les plus décisives de sa vie.

Il entreprenait à ce moment, avec une volonté de fer, la lutte contre le sort. Dans son âpre jeunesse vouée au labeur quotidien, il songeait à la gloire future, gloire qu'il voulait mériter par des efforts incessants.

Il fit alors à de courts intervalles les odes royalistes et religieuses qui formèrent son premier volume de poésies.

« On sait comment son royalisme lui était venu. Quant à la religion elle lui était entrée dans le cœur par l'imagination ; il y voyait avant tout la plus haute forme de la pensée humaine, la plus dominante des perspectives poétiques. Le genre de monde qu'il fréquentait alors et qui l'accueillait avec toutes sortes de caresses entretenait journellement l'espèce d'illusion qu'il se faisait à lui-même sur ses croyances. Mais le fond de sa doctrine politique était toujours



PORTRAIT DE LAMARTINE

l'indépendance personnelle ; et le philosophisme positif de sa première éducation, quoique recouvert des symboles catholiques, persistait obscurément dessous. »

Il collabora alors à un recueil périodique intitulé le *Conservateur littéraire.* Nous avons feuilleté à la Bibliothèque nationale ce recueil aujourd'hui presque introuvable et qui se compose de trois volumes in-8°, édités par Boucher de 1820 à 1821.

Cette revue fut fondée par les frères Hugo : Victor avait dix-huit ans; Eugène y a donné de nombreuses études et l'aîné, Abel, fournit quelques articles au troisième volume. Les autres collaborateurs étaient Ader, Théodore Pavie, J. Sainte-Marie, Jules de Saint-Félix, Mme Tastu, Alfred de Vigny, Émile Deschamps, Alexandre Soumet, etc. ; mais la bonne moitié des trois volumes revient aux trois frères Hugo, et un entier au plus jeune.

Sous le titre de *Journal des idées, des opinions et des lectures d'un jeune jacobite,* Victor Hugo a composé, en 1834, la première partie de son

livre *Littérature et philosophie mêlées*, de fragments choisis, corrigés, atténués de ses articles du *Conservateur;* mais, ainsi que l'a remarqué Ch. Asselineau, auteur de *Bibliographie romantique*, c'est dans le recueil même qu'il faut aller chercher le polémiste, poëte satirique et jacobite avec toute la vivacité et la verdeur de ses opinions et de son talent.

Les premières pages de chaque numéro étaient consacrées à la poésie. Au commencement du premier fascicule on trouve une satire signée V. M. Hugo et intitulée *l'Enrôleur politique*. Cette pièce porte pour épigraphe : Et la lumière a lui dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise!

C'est un dialogue entre l'adepte et l'enrôleur; l'adepte songe aux lettres avant tout et s'écrie :

Ah! je veux être un sot, et loin de vos drapeaux,
Rimer sans auditeurs, mais rimer en repos
Je veux ainsi qu'un ours, dans mon trou solitaire,
Penser avec Pascal et rire avec Voltaire...

A la fin du morceau l'auteur, qui donne la preuve d'une maturité surprenante, se fait, comme toujours alors, l'écho de l'inspiration maternelle. Il écrit une profession de foi royaliste et affirme des croyances qui ne devaient pas durer longtemps.

Dans ce premier numéro le *Conservateur littéraire* indique très nettement ses tendances satiriques et annonce qu'on met en vente un fonds de littérature, un cabinet d'homme de lettres bien connu dans lequel se trouve une collection complète de documents sur toutes les parties des connaissances humaines, extraits des meilleurs auteurs et copiés sur de petits carrés de papiers enfilés par ordre de matières dans de petites broches de fer.

Broche des oiseaux;

Broche des poissons, le grand serpent de mer compris;

Broche des roses;

Broche des coutumes anglaises;

Broche des flibustiers;

Broche des chiens célèbres. — Munito et le chien de Terre-Neuve viennent d'y être ajoutés.

Broche de la vertu conjugale, depuis Lucrèce.

Broche du désintéressement, broche peu garnie;

Broche de la bravoure;

Broche de la cuisine des anciens, etc., etc.

L'homme le moins intelligent, ajoute le *Conservateur,* peut de la sorte confectionner de suite tous les ouvrages d'éducation ou autres qui lui seraient commandés. Il suffit de copier textuellement à la suite les uns des autres les documents enfilés sur ces petites broches :

« L'homme de lettres qui désire vendre ce fonds n'a pas employé d'autre moyen pour la confection de ses livres. »

On voit que l'esprit, ou du moins la gaieté ne faisaient point défaut au *Conservateur littéraire.*

Le premier article en prose de Victor Hugo précède cette fantaisie plaisante. Il est signé d'un E et consacré à une étude très curieuse des œuvres complètes d'André Chénier. D'autres études sont signées d'un H; quelques-unes de ce pseudonyme bizarre, Publicola Petisot, au bas de deux lettres bouffonnes sur *l'Art politique,* poème de Berchoux.

V.-M. Hugo, à la fin, signe en toutes lettres; il en donne la raison dans une lettre adressée à ses collaborateurs à propos de la *Biographie nouvelle des Contemporains* : s'étant vu forcé à des attaques un peu vives il entendait s'en rendre responsable et accepter toutes les conséquences de ses jugements.

Mais auparavant vingt et un articles des plus divers sont signés d'un V seulement. Le plus grand nombre n'a jamais été reproduit. Il y a de la prose et des vers. La facture des vers est classique, ferme et pure. Les critiques consacrées à Casimir Delavigne, à Byron, à Moore, à Ancelot, à Gaspard de Pons, à Walter Scott, à Jacques Delille, à Chateaubriand, à Mme Desbordes Valmore, etc., sont d'excellentes études dans lesquelles l'écrivain se manifeste avec un fonds de lectures et de connaissances des plus riches. La forme est variée, spirituelle, le jugement sûr.

On devine dans le rédacteur du *Conservateur* l'étoffe d'un journaliste digne de ce nom et l'affirmation d'un sens critique qui se fût remarquablement développé si d'autres sujets n'avaient vite emporté bien au delà sa puissante imagination.

De place en place on trouve encore dans le *Conservateur* des fables, des traductions de Lucain et de Virgile par M. d'*Auverney.* Ce nom est emprunté au père par le fils. Auverney, ou Auverné est un village à douze kilomètres de Chateaubriant, dans la Loire-Inférieure, où le général Hugo possédait un bien patrimonial.

Ajoutons à ces travaux des comptes rendus dramatiques. Le futur auteur d'*Hernani* analysant, en 1820, *l'Homme poli,* comédie en cinq actes et en vers de M. Merville, des pièces de Dupin et Carmouche, le *Cadet-Roussel Procida* de la Porte-Saint-Martin, les vaudevilles de M. Pain ou de M. Bouilly, qu'on appelait aussi *Pain-Bouilly,* c'est là une bizarrerie ou, si l'on veut, une ironie de la destinée qu'il importe de rappeler.

Mais le plus curieux et le plus remarquable des articles de critique est consacré aux *Premières méditations poétiques* de Lamartine qui venaient de paraître sans nom d'auteur.

« Quand on lit de pareils vers, dit Victor Hugo, qui ne s'écrierait avec La Harpe : Entendez-vous le chant du poëte?... Je lus en entier ce livre singulier, je le relus encore, et, malgré les négligences, les néologismes, les répétitions et l'obscurité que je pus quelquefois y remarquer, je fus tenté de dire à l'auteur : Courage, jeune homme! vous êtes de ceux que Platon voulait combler

d'honneurs et bannir de sa république. Vous devez vous attendre aussi à vous voir banni de notre terre d'anarchie et d'ignorance ; et il manquera à votre exil le triomphe que Platon accordait du moins aux poëtes, les palmes, les fanfares et la couronne de fleurs ! »

Et avec une sincérité enthousiaste, le critique s'étonne de l'apparition d'un semblable livre ; il salue la gloire naissante du chantre inspiré et, malgré sa sévérité puriste, il plaint le siècle qui, craint-il, raillera le noble inconnu.

Il ne devait pas tarder à entrer en relations avec Lamartine. Celui-ci s'est souvenu de cette première entrevue dans son cours de littérature.

« C'est la jeunesse qui fait les amitiés, a-t-il écrit déjà vieux. J'aime Hugo parce que je l'ai connu et aimé dans l'âge où le cœur se forme et grandit encore dans la poitrine... Je me souviens encore comme d'hier du jour où le beau duc de Rohan, alors mousquetaire, depuis cardinal, me dit, en venant me prendre dans ma caserne du quai d'Orsay :

« — Venez avec moi voir un phénomène qui promet un grand homme à la France. Chateaubriand l'a déjà surnommé enfant sublime. Vous serez fier aussi un jour d'avoir vu le chêne dans le gland.

« Nous partîmes. J'entrai sur les pas du duc de Rohan, dans une maison obscure, au fond d'une cour, au rez-de-chaussée.

« ... Là une mère grave, triste, affairée, faisait réciter des devoirs à des enfants de différents âges : c'étaient ses fils.

« Elle nous ouvrit une salle basse, un peu isolée, au fond de laquelle un adolescent studieux, d'une belle tête, lourde et sérieuse, écrivait ou lisait : c'était Victor Hugo, celui dont la plume aujourd'hui fait le charme ou l'effroi du monde.

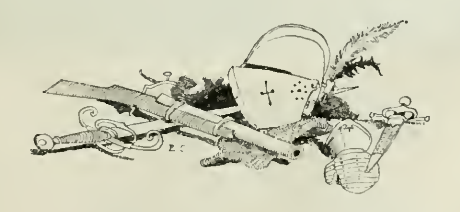
« Il avait déjà écrit des élégies et ses inspirations étaient évidemment les pressentiments d'un grand poëte. Tout ce qui avait une âme sous un cœur quelconque était ému. »

Nous verrons plus loin quelles furent les restrictions de Lamartine.

Mais alors il ne ménageait pas son admiration.

Ce que nous devons constater en ce moment, c'est que les essais mêmes de Victor Hugo attirèrent sur lui l'attention de quiconque aimait les lettres.

Nous l'allons voir grandir vite.



CHAPITRE VIII

SOMMAIRE : Les brochures de 1819. — Une séparation cruelle. — Apparition des premières odes — Labeur acharné. — Mort de la mère. — Touchantes fiançailles. — La demande en mariage — Duel avec un garde du corps. — Une pauvreté fièrement supportée. — Le budget d'un poëte de vingt ans. — Publication des *Odes et Ballades* (1822). — Leur succès. — Ce qu'en pense l'auteur. — Différentes préfaces. — Le logis de la rue du Dragon. — Histoire d'une pension royale.

Les ébauches lyriques qui datent de 1819 n'ont été réimprimées qu'en partie ; on les retrouve seulement dans les revues littéraires du temps et elles n'offrent d'intérêt qu'aux lettrés. Les morceaux publiés en brochure sont devenus si rares que seuls les gourmets de littérature sont parvenus à se les procurer. Charles Monselet a découvert en 1880 une satire sur le *Télégraphe,* brochure in-8° de douze pages, terminée par des notes en prose, datée de 1819 et signée V.-M. Hugo. Monselet a vainement offert au libraire de payer cette brochure au poids de l'or, mais il l'a lue et il a jugé que si le ton au début était un peu suranné et que, si les premières pages pouvaient être signées Ancelot, en revanche, dans la seconde partie, le souffle s'élève, et les images colorées commencent à faire pressentir l'auteur des *Odes et Ballades.*

Le jeune poëte travaillait alors avec une énergie croissante. Toute sa joie était d'accompagner sa mère chez M. Foucher et de regarder en silence pendant de longues soirées celle à qui appartenait tout son cœur. Ces tendres regards furent à la fin surpris par les parents ; cette grande passion leur apparut dangereuse ; comme il était vraiment impossible d'unir des enfants de cet âge, les deux familles, d'un commun accord, se séparèrent momentanément.

Victor Hugo exprima la douleur que lui causa cette absence dans une pièce empreinte d'une fierté douce et triste et intitulée : *Premier soupir.*

> Sois heureuse, ô ma douce amie,
> Salue en paix la vie et jouis de tes beaux jours ;
> Sur le fleuve du temps, mollement endormie,
> Laisse les flots suivre leur cours.
> Bientôt tu peux m'être ravie ;
> Peut-être, loin de toi, demain j'irai languir.
> Quoi ! déjà tout est sombre et fatal dans ma vie.
> J'ai dû t'aimer, je dois te fuir !



UNE PROVOCATION

Malgré cette résignation apparente sa passion grandit en face des obstacles, et l'absence, au lieu de diminuer son amour, le rendit plus violent. En proie à une sorte de fièvre, il imagina mille ruses pour entrevoir de temps à autre celle sans laquelle il ne pouvait vivre; il inventa des combinaisons sans nombre, il trouva des plans ingénieux. Cette passion fut un roman d'une fraîcheur exquise, une idylle.

Un des mystérieux complots des amoureux a été dévoilé. Le livre intitulé *Han d'Islande*, qui ne parut qu'en 1823 et que nous analyserons plus loin, fut commencé dès 1820; il ne devait être compris que d'une seule jeune fille, et, sous les horreurs du tableau, derrière le récit des crimes, sous l'entassement d'effroyables aventures se cachait, comme un billet doux dans un gouffre, un tendre message. Les pages sombres étaient pour les geôliers et les pages d'amour pour Elle.

L'espoir ne l'abandonnait pas; il croyait fermement à un bonheur prochain lorsqu'un coup terrible et inattendu le vint frapper au cœur.

Mme Hugo prit froid; une nouvelle fluxion de poitrine se déclara, et cette fois le dévouement des enfants ne put conjurer le mal. La mère bien-aimée mourut le 27 juin 1821.

L'aîné des fils, Abel, fut appelé en toute hâte et les trois frères conduisirent la morte à l'église Saint-Sulpice et de là au cimetière Montparnasse.

Victor revint dans la maison vide, ne pouvant croire qu'il était privé pour toujours de l'amour maternel :

. . . . Amour que nul n'oublie,
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie!
Table toujours servie au paternel foyer!
Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier.

Il n'en aurait plus sa part. Il était à jamais séparé de celle qui avait été deux fois sa mère et qui lui avait inspiré le culte du beau et le respect du devoir.

Le soir de l'enterrement il retourna au cimetière, errant le long des murs, sanglotant, anéanti ; après s'être longtemps promené, appelant la morte tout bas, évoquant la chère image, il se sentit invinciblement attiré vers la jeune fille qui seule pouvait adoucir son désespoir. Il lui fallait une tendresse pour remplacer la tendresse absente.

Il courut rue du Cherche-Midi et aperçut, à travers une fenêtre, Mlle Adèle Foucher qui dansait, couronnée de fleurs.

C'était sa fête et elle ne savait rien: son père, pour ne la pas priver d'un plaisir, lui avait caché la triste nouvelle.

Le lendemain Victor Hugo vint la voir. Ils pleurèrent ensemble et ce furent leurs fiançailles définitives.

Mlle Foucher n'avait pas été plus insensible que son ami à la sépa-

ration des deux familles; elle n'avait cessé de soupirer en secret, et lorsque celui-ci tout en deuil, de plus en plus attristé par la solitude vint, quelques semaines plus tard, faire sa demande officielle, la jeune fille répondit simplement qu'elle se considérait comme fiancée. Ses parents s'inclinèrent devant cette volonté si ferme, comprenant qu'il serait inutile de résister à une affection si profonde et si sincère. Mais, comme les deux jeunes gens n'avaient aucune fortune, leur union fut ajournée à une époque où les ressources de l'écrivain permettraient de suffire aux besoins du ménage.

Cette promesse rendit à Victor Hugo son courage.

Peu de jours auparavant il avait failli être victime d'une aventure. Cherchant à distraire sa tristesse, il avait fait le voyage de Versailles. Il venait de déjeuner dans un café et tenait à la main un journal que, préoccupé par ses souvenirs, il ne lisait pas.

Un garde du corps assis à côté de lui, impatienté sans doute par la lenteur de cette lecture et désireux de connaître les nouvelles du jour, saisit brutalement la gazette. Le jeune homme, qui paraissait être un enfant, pâlit à cette insulte et provoqua le soldat mal élevé.

Un duel fut décidé et la rencontre eut lieu le jour même.

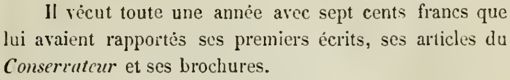
On se battit dans une salle attenant à une des principales casernes de Versailles. Afin d'éviter tout désagrément, une compagnie faisait l'exercice devant la porte. Gaspard de Pons, officier de la garde royale, devenu un fervent romantique, et Alfred de Vigny furent les témoins de Victor Hugo qui, dès la seconde passe, reçut un joli coup d'épée dans le bras gauche, au-dessous de l'épaule. Quand il apprit qu'il avait blessé l'*enfant sublime*, le garde du corps manifesta un désespoir sincère. « Si je l'avais su, disait-il, je me serais laissé embrocher. »

La blessure fut guérie au bout de quinze jours et le poëte se remit à l'œuvre.

La situation n'était pas des plus brillantes. Il était, on le sait, privé de la pension paternelle, et par conséquent sans autres ressources que son travail. Mais sa fierté, sa foi en l'avenir, lui firent dignement supporter la pauvreté.

Il subit cette admirable et terrible épreuve « dont les faibles sortent infâmes et dont les forts sortent sublimes ».

Plus tard il devait raconter dans *les Misérables* les débuts de Marius, débuts qui furent à peu près les siens. Il a dit, dans son admirable langage, le moment de sa vie où il balayait son palier, où il achetait un sou de fromage de Brie chez la fruitière, où il attendait que la brune tombât pour s'introduire chez le boulanger et acheter un pain qu'il emportait furtivement dans son grenier, comme s'il l'eût volé; comment il se glissait alors dans la boucherie du coin, au milieu des cuisinières goguenardes qui le coudoyaient, gauche, portant des livres sous son bras, l'air timide et furieux, ôtant son chapeau de son front où perlait la sueur, faisant un profond salut à la bouchère étonnée, un autre salut au garçon boucher, demandant une côtelette de mouton, et vivant trois jours avec cette côtelette qu'il faisait cuire lui-même.



Il vécut toute une année avec sept cents francs que lui avaient rapportés ses premiers écrits, ses articles du *Conservateur* et ses brochures.

Enfin, sur les conseils de son frère, il se décida à réunir ses odes en un volume. Les *Méditations* de Lamartine avaient été publiées, avons-nous dit, deux ans auparavant, en 1820; il s'agissait d'obtenir un égal succès.

Ce premier volume des *Odes et Ballades*, imprimé chez Guiraudet, rue Saint-Honoré, et vendu chez Pelicier, place du Palais-Royal, nº 245, n'offre rien de remarquable pour le bibliophile. Une vilaine impression et un mauvais papier.

C'est bien vraiment là le livre de jeunesse de l'auteur. Il y a dans cette première édition des *Odes* des pièces supprimées plus tard : *Raymond d'Assoli,* élégie; *les Derniers bardes,* poëme; *Idylle* (entre un vieillard et un jeune homme). Cette dernière pièce a été insérée dans le tome troisième des *Annales romantiques,* sous le titre *les Deux âges.*

Le volume eut aussitôt un retentissement considérable, non seulement à Paris, mais dans toute la France. Il fut réédité d'année en année. L'édition de 1829 contient, à côté de l'*Ode à la colonne,* un très curieux portrait de Hugo vêtu d'une redingote longue et accoudé sur les coussins d'un canapé; à droite, dans un rayon prismatique, la colonne de la place Vendôme, autour de laquelle tournoie un vol d'aigles; à terre des papiers et un globe terrestre.

Il serait trop long d'énumérer toutes les formes bibliographiques de cette œuvre qui plaça aussitôt son auteur au premier rang, et dont le retentissement fut cause que quelques bonnes âmes s'efforcèrent d'exciter la jalousie de



Lamartine. Nous ne savons pas si, malgré ses protestations, Lamartine s'émut; mais malgré la différence de la manière de ces poëtes, malgré la divergence de leurs opinions qui devint vive plus tard, on ne parvint jamais à brouiller ces deux grands hommes faits pour s'aimer et pour se comprendre. L'envie est un sentiment vil qui jamais ne s'est glissé dans l'âme haute de Victor Hugo.

Sans doute il y a dans les Odes et les Ballades bien des pensées désapprouvées maintenant, mais le poëte a hautement déclaré qu'on peut, avec un orgueil légitime et une conscience satisfaite, montrer ses odes royalistes d'enfant et d'adolescent, à côté des poëmes et des livres démocratiques de l'homme fait; parce que, dit-il, dans l'âpre lutte des préjugés sucés avec le lait, dans la lente et rude élévation du faux au vrai, qui fait en quelque sorte de la vie d'un homme et du développement d'une conscience le symbole abrégé du progrès humain, à chaque échelon qu'on a franchi, on a dû payer d'un sacrifice matériel son accroissement moral, abandonner quelque intérêt, dépouiller quelque vanité, renoncer aux biens et aux honneurs du monde, risquer son foyer, risquer sa vie.

De ce labeur accompli il lui est permis d'être d'autant plus fier que, à vingt ans, non envié encore, remarqué par les puissants du jour, encouragé par les plus grands personnages de la Restauration, Victor Hugo aurait pu aisément profiter de ses relations. Le parti royaliste arrivant aux affaires avait grand besoin d'hommes de valeur, de talents jeunes et énergiques. Mais le poëte se montra fidèle à l'amour de l'art. Il rêvait un avenir glorieux; et, quoique sa fortune dépendît de sa complaisance, quoique la pauvreté contre laquelle il luttait fût le seul obstacle à son mariage, c'est-à-dire à son bonheur, il ne fut même pas tenté d'écouter les propositions qu'on lui fit; il se tint à l'écart de toutes les intrigues; il marcha le front haut, sans rougir de sa gêne, donnant la preuve de la dignité morale qui fut la règle de sa vie.

Et puis il aimait trop la poésie. Il voulait que toute son âme fût dans ses odes et toute son imagination dans ses ballades, et dès la première édition de l'œuvre, en 1822, il indiqua nettement son but en littérature.

Il affirma à vingt ans que si, jusqu'alors, l'ode française avait paru peu propre à retracer ce que les trente dernières années de notre histoire présentaient de touchant et de terrible, de sombre et d'éclatant, de monstrueux et de merveilleux, cette froideur n'était pas dans l'essence de l'ode, mais seulement dans la forme que lui donnaient les poëtes lyriques.

Il lui sembla que la cause de cette monotonie était dans l'abus des apostrophes, des exclamations, des prosopopées et autres figures véhémentes que l'on prodiguait dans l'ode; moyens de chaleur qui glacent lorsqu'ils sont trop multipliés et étourdissent au lieu d'émouvoir. Il pensa donc que, si l'on plaçait le mouvement de l'ode dans les idées plutôt que dans les mots, si, de plus, on asseyait la composition sur une idée fondamentale appropriée au sujet, en substituant aux couleurs usées de la mythologie païenne les couleurs neuves

de la théologie chrétienne, on pourrait jeter dans l'ode quelque chose de l'intérêt du drame et lui faire parler en outre un langage austère et consolant.

Voilà la première déclaration de guerre à la littérature qualifiée classique; c'est le prélude de batailles sans nombre; mais il est permis dès maintenant de juger vers quel but le poëte s'avance d'un pas ferme; il veut, il va planter le drapeau de la liberté dans l'art.

Pour cela ses efforts seront incessants.

Les feuilles manuscrites des *Odes et Ballades* sont couvertes de corrections d'améliorations de style; leurs variantes, en partie citées dans l'édition définitive du maître, consistent, ainsi que l'a dit M. Paul Meurice, dans des vers refaits, dans des strophes remaniées ou replacées. On n'a pas jugé utile de reproduire dans l'édition *ne varietur* certains vers de l'adolescent condamnés et corrigés par l'homme.

Celui-ci au début de sa carrière se montre difficile pour lui-même; il veut qu'on l'estime et il travaille avec opiniâtreté.

Il était resté, après la mort de sa mère, rue Mézières, dans une petite chambre qu'il abandonna pour aller demeurer rue du Dragon (ancienne rue du Sépulcre), au nº 30, dans un appartement composé de deux pièces louées en commun, avec un de ses cousins étudiant en droit, tout en haut de la maison.

La première pièce, qui avait une fenêtre sur la rue, servait de salon de réception; une table et quelques chaises la meublaient; au-dessus de la cheminée les palmes conquises aux Jeux Floraux. Venait ensuite la chambre à coucher donnant sur une cour et dans laquelle deux couchettes en bois se faisaient vis-à-vis.

L'auteur des *Odes et Ballades* possédait alors trois chemises blanches, ce qui ne l'empêchait pas d'être irréprochablement propre. Il avait même acheté sur son capital un bel habit bleu barbeau à boutons d'or avec lequel il allait dîner en ville. Négligeant les plaisirs faciles, il recherchait des relations dignes de lui; on l'invitait et on le choyait dans des salons d'un difficile abord. Les lettrés du monde sentaient qu'il fallait encourager ce poëte fier qui ne demandait l'aide de personne et était jaloux de prouver à son père qu'il se pouvait suffire. La société polie et lettrée du commencement de ce siècle s'intéressa donc à des débuts qui promettaient tant et qui tinrent si brillamment leurs promesses. Des amitiés sincères vinrent encourager l'écrivain, et c'étaient des hommes comme Soumet, Alexandre Guiraud, Pichat, Jules Lefèvre, Émile Deschamps, Alfred de Vigny, qui l'allaient visiter dans sa mansarde et l'écoutaient lire de sa voix vibrante ses premières et superbes strophes.

La première édition des *Odes* avait valu sept cents francs à l'auteur, on en fit immédiatement une seconde, et comme un bonheur n'arrive jamais seul, Louis XVIII eut l'heureuse pensée de faire au poëte une pension de mille francs sur sa cassette. Le roi s'était trouvé flatté de quelques vers où l'on parlait de

lui, et que lui avait signalés son lecteur; il avait, pour se montrer généreux, une autre raison que l'on saura plus tard.

Cette pension venait à point. Elle allait permettre à Victor Hugo, devenu *riche*, de renouveler sa demande en mariage. Pendant les mois qui précédèrent son union il alla demeurer chez son frère Abel, rue du Vieux-Colombier, dans une maison qu'il a vainement cherché à reconnaître depuis, mais qui, d'après ses souvenirs, était située à côté de la caserne des pompiers.

A cette époque le jeune poëte, qui n'avait eu que de rares occasions de voir sa fiancée (il allait seulement une fois par semaine chez son père et la rencontrait de temps à autre au Luxembourg grâce à la complaisance de Mme Foucher), le poëte obtint d'aller passer un été près d'elle, dans sa famille, à Gentilly, tout près de Bicêtre. Des fenêtres de la maison on avait vue sur la vallée de la Bièvre alors verdoyante. L'été s'écoula en douces promenades. L'avenir souriait.

C'était la fin des premières épreuves pour le jeune homme qui, dans ses lettres à Elle, s'était parfois plaint de la cruauté du destin, déclarant que la patience n'était pas sa vertu. Il définissait l'amour dans son acception divine et véritable, comme un sentiment élevant tous les autres au-dessus de la misérable sphère humaine, parce qu'on est lié à un ange qui nous soulève vers le ciel.

Cet amour tant partagé ne devait pas tarder à être sa récompense.

Victor Hugo demanda l'autorisation de son père, qui, depuis quelque temps déjà, avait contracté une seconde union et s'était retiré à Blois. Le général, qui commençait à avoir confiance dans la valeur de son fils, accueillit favorablement sa demande.

Un prêtre illustre, qui se devait convertir à la démocratie et rejeter au nom de la raison ses croyances catholiques, Lamennais, à qui le poëte avait été présenté par M. de Rohan, donna à son jeune ami son billet de confession. Lamennais, coïncidence bizarre, habitait à cette époque le logis de l'impasse des Feuillantines. Déjà, maintes fois, dans des lettres citées par Mme Victor Hugo, il avait hautement témoigné son estime à celui qui devait écrire, dans sa vieillesse, *Religions et Religion*. Ces deux vastes intelligences devaient suivre sur le terrain philosophique des chemins presque parallèles.

On sait que, sans avoir fait aucune démarche, Victor Hugo venait de recevoir un brevet de pension signé de Louis XVIII. Le poëte attribuait cette générosité à la publication de ses odes; il y avait autre chose.

En 1822 éclata la conspiration de Saumur. Au nombre des conjurés se trouvaient d'abord Berton, puis Cafe, qui s'ouvrit les veines avec un morceau de verre, et un jeune homme nommé Delon, lequel, dans la cour de la rue de Clichy, avait plus d'une fois promené sur ses épaules Victor alors enfant.

Le père de Delon, ancien officier, ayant servi sous les ordres du général Hugo, avait été le rapporteur du procès Lahorie. Les familles Hugo et Delon ces-



LA CHAMBRE DE LA RUE DU DRAGON

sèrent aussitôt de se voir; mais Victor Hugo n'avait pas oublié son camarade d'enfance, et, sans hésiter, quand il apprit le danger qui le menaçait, il lui offrit asile.

Il écrivit à la mère de Delon, femme du lieutenant du roi à Saint-Denis, lui disant : « J'habite rue du Dragon; mais j'ai une chambre encore disponible rue Mézières; que votre fils s'y vienne cacher; on me sait trop dévoué aux Bourbons pour le venir chercher dans cette retraite. »

Et, croyant au secret des lettres, il mit à la poste sa missive adressée à la mère d'un homme qui avait toute la police à ses trousses! Victor Hugo, pendant plusieurs soirs, alla se poster dans la rue, près de l'asile qu'il offrait avec une candeur généreuse; il croyait voir son ami dans chaque passant qui rasait les murs; mais l'ami ne vint pas et fit bien.

Sa lettre, naturellement décachetée dans le cabinet noir de l'époque, avait été mise sous les yeux de Louis XVIII qui dit en souriant : « Ce jeune homme a un grand talent et un bon cœur; il se conduit en ceci avec honneur; je lui donne la prochaine pension qui vaquera. »

Cela peut passer pour un beau trait de générosité royale; mais la lettre remise, toujours *naturellement*, à la poste, parvint à son adresse, et si Delon avait accepté la proposition, il eût été arrêté, jugé, et sans nul doute exécuté.

Victor Hugo apprit plus tard cette histoire de la bouche même du directeur général des postes, M. Roger, auteur dramatique tout à fait oublié, non sans raison, et qui joignit à ses fonctions administratives le titre d'académicien. « Les Postes et l'Académie, disait-on alors, en plaisantant, ont fait de M. Roger presque un homme de lettres. »

Le poëte s'enfuit du cabinet du directeur des postes, jetant un cri d'effroi à la pensée que sa pension aurait pu être considérée comme le prix du sang.

Delon, plus au courant des habitudes policières, n'avait eu garde de quitter le sol étranger. Il était en sûreté. Mais Victor Hugo commença alors à douter de la loyauté des princes.

Cependant la pension lui permit d'être heureux et de quitter l'humble logis de la rue du Dragon pour contracter l'union si longtemps désirée.



CHAPITRE IX

SOMMAIRE : Mariage du poëte (octobre 1822). — La maladie et la mort d'Eugène Hugo. — Le général Hugo vient à Paris. — Son influence sur les croyances politiques de son fils. — *Han d'Islande* (1823). — Pour qui avait été écrit cet ouvrage. — Comment il fut accueilli par la critique. — Appréciation de Charles Nodier. — Los défenseurs du livre nouveau. — Un drame tiré de *Han d'Islande*. — La fortune sourit au poëte. — La maison de la rue de Vaugirard. — La *Revue française*. — Voltaire jugé par Victor Hugo, en 1824. — Jugements sur Lamennais, Walter Scott et Byron. — Achille Devéria et Louis Boulanger.

Le mariage de Victor Hugo se célébra, au mois d'octobre 1822, dans la chapelle de l'église Saint-Sulpice où, dix-huit mois auparararant, avaient eu lieu les obsèques de sa mère.

Les témoins étaient MM. Soumet et Ancelot. Alfred de Vigny y assista.

La noce se fit chez M. Foucher, le père de la fiancée, qui habitait toujours l'hôtel du Conseil de guerre. C'est là que l'hospitalité fut d'abord offerte aux époux qui comptaient trente-cinq ans à eux deux, et qui entraient en ménage sans dot. Le marié, avec sept ou huit billets de cent francs composant toute sa fortune, avait acheté à sa femme un cachemire français. Un cachemire payé par *les Odes et les Ballades!* Quelle reine a jamais pu se vanter d'en posséder un d'un tissu plus précieux!

Le repas qui suivit la cérémonie religieuse eut lieu, par une coïncidence étrange, dans la salle même où le général Lahorie avait entendu prononcer sa sentence de mort.

Dans la gigantesque existence dont nous retraçons les faits principaux les douleurs toujours accompagnent les joies. Un affreux évènement suivit le mariage. Le frère de Victor, qui depuis quelque temps donnait les marques d'une grande surexcitation d'esprit, Eugène Hugo, fut frappé d'aliénation mentale à la fin du festin nuptial.

Ce jeune homme de lettres, qui avait collaboré au *Conservateur littéraire* et aux *Annales romantiques*, qui avait précédé Victor dans la carrière poétique, promettait de devenir illustre. Il n'a laissé que quelques nouvelles et quelques pièces de vers qui, a dit un critique, étaient un symbole de lugubre destinée. « Ses nombreux articles dans lesquels il jugeait les ouvrages et les drames

nouveaux respirent une conscience profonde et accusent comme un souci effaré de l'avenir. »

Doué d'une imagination trop vive il était en proie à une mélancolie naturelle qui se transforma en un profond chagrin à la suite d'une passion malheureuse. Le docteur Esquirol tenta vainement de le guérir. Il ne tarda pas à mourir de son mal.

Le général Hugo, qui n'avait point assisté au mariage, vint à Paris pour embrasser une dernière fois le second de ses fils et, pendant ce douloureux séjour, il témoigna à Victor toute son affection ; nous avons dit quelle différence profonde d'opinions existait entre le soldat de l'Empire et le fils de la Vendéenne, qui dans la tourmente de 1793 avait sauvé dix-neuf prêtres. Ce dissentiment devait cesser.

Déjà deux ans auparavant, Victor Hugo, dans une lettre adressée à un ami intime, disait que, un jour, comme il venait de soutenir en présence de son père ses opinions royalistes, celui-ci, après avoir écouté en silence, s'était tourné vers le général L..., qui était là, et avait riposté :

« Laissons faire le temps ; l'enfant est de l'opinion de sa mère, l'homme sera de l'opinion de son père. »

Cette prédiction avait fait réfléchir le poëte. Il avait constaté que les jeunes gens s'éveillant alors aux idées politiques se trouvaient dans une perplexité étrange, leurs pères ne voyant dans Napoléon que l'homme qui leur donnait des épaulettes, et les mères ne voyant dans Bonaparte que l'homme qui leur prenait leurs fils.

« Nous autres enfants, nés sous le Consulat, ajoutait-il dans sa lettre, nous avons tous grandi sur les genoux de nos mères ; — nos pères étaient au camp ; — et bien souvent, privées par la fantaisie conquérante d'un homme, de leur mari, de leur frère, elles ont fixé sur nous, frais écoliers de huit ou dix ans, leurs doux yeux maternels remplis de larmes, en songeant que nous aurions dix-huit ans en 1820, et qu'en 1825, nous serions colonels ou morts.

« L'acclamation qui a salué Louis XVIII en 1814 a été le cri de joie des mères.

« En général, il est peu d'adolescents de notre génération qui n'aient sucé, avec le lait de leur mère, la haine des deux époques violentes qui ont précédé la Restauration. Le Croquemitaine des enfants de 1803, c'était Robespierre ; le Croquemitaine des enfants de 1815, c'était Bonaparte. »

Et Victor Hugo concluait en admettant que, si l'expérience peut modifier l'impression que nous fait le premier aspect des choses à notre entrée dans la vie, l'honnête homme est sûr de ne pas errer en soumettant toutes ces modifications à la sévère critique de sa conscience.

C'est sa conscience que, en effet, il consulta toujours. Mais s'il ne renonça pas tout d'un coup à la haine qu'on lui avait inspirée contre le conquérant, il se laissa gagner peu à peu par les récits enthousiastes de son père, et il donna

bientôt raison à la prédiction en chantant les glorieuses armées qui immortalisèrent un *chef prodigieux*, en célébrant l'Arc-de-l'Étoile, ce portique de victoire.

Cette évolution prévue était en quelque sorte fatale. Le fils, séduit par toutes ces grandes choses, devait pour quelque temps embrasser la cause paternelle; la conscience du poëte, devenant de jour en jour plus éclairée, lui dictera peu de temps après une autre conduite.

Victor Hugo, qui toute sa vie a été laborieux, infatigable, se remit au travail dès le lendemain de son mariage et termina en quelques mois le roman intitulé *Han d'Islande.*

Il en vendit mille francs la première édition anonyme qui parut en 1823. Les jeunes auteurs ne signaient pas alors leurs ouvrages; *les premières Méditations* avaient été publiées sans nom d'auteur, et à la même époque M. Thiers, qui débutait, publiait sous le pseudonyme de Félix Bodin son *Histoire de la Révolution française.*

L'édition princeps d'*Han d'Islande* comprend quatre volumes ; elle fut un moment interrompue parce que l'éditeur suspendit ses payements, ce qui amena un échange de lettres entre l'auteur et le libraire. Cette correspondance assez acerbe se trouve en partie dans l'*Éclair*, journal royaliste, et en partie dans le *Miroir*, journal libéral de Mai 1823.

Malgré ces difficultés matérielles, l'œuvre excita vivement la curiosité publique. Le poëte révèle son imagination puissante dans ce récit qui contient des descriptions saisissantes, des paysages superbes, des études historiques savantes et consciencieuses; et, à côté d'une accumulation de crimes monstrueux, une suave peinture de l'amour chaste et idéal.

C'est un livre de jeune homme et de très jeune homme, a dit Victor Hugo lui-même. On sent en le lisant que l'enfant qui commença à l'écrire dans ses accès de fièvre en 1821 n'avait encore aucune expérience des choses, aucune expérience des hommes, aucune expérience des idées, et qu'il cherchait à deviner tout cela.

L'auteur a avoué qu'il ne considère *Han d'Islande* que comme un roman fantastique dans lequel il n'y a qu'une chose sentie, l'amour du jeune homme; et qu'une chose observée, l'amour de la jeune fille.

On sait que, « n'osant confier à aucune créature humaine les secrets de son âme pleine d'amour, de douleur et de jeunesse », il avait choisi le papier pour confident à l'heure où on le séparait de celle qu'il aimait.

L'action de *Han d'Islande*, dont certaines pages rappellent directement la manière de Walter Scott, roule tout entière sur la recherche, tentée par le jeune capitaine Ordener, de papiers qui doivent sauver la vie du chancelier Schumaker, père d'Estel, sa fiancée. Le nœud de la situation est une conspiration de mineurs dans laquelle le vieillard est faussement impliqué.

Le héros, le légendaire Han d'Islande, est un monstre qui ne boit que de

l'eau de mer et du sang dans le crâne de son fils et remplit de terreur toute la contrée. C'est à lui que, à la fin, Ordener vient disputer les papiers précieux, et le monstre n'échappe à la fureur du capitaine que grâce à l'intervention d'un ours.

La critique accueillit cet ouvrage avec un étonnement plein de colère, avec une sévérité qui alla jusqu'à l'injure. Cependant des écrivains de talent, des esprits judicieux ne craignirent pas d'en prendre la défense.

Charles Nodier, bien loin de blâmer cette tentative, la signala avec enthousiasme. Il dit à ses amis que l'auteur inconnu avait atteint l'idéal du cauchemar, et il écrivit dans la *Quotidienne* un long article dans lequel il affirme qu'il appartient à un petit nombre d'hommes de commencer par de pareilles erreurs et de ne laisser d'autres torts à reprendre que ceux qu'ils se sont volontairement donnés. Nodier, heureux de voir qu'on rompait en visière à la littérature classique, prédit un immense succès à *Han d'Islande* qui, selon lui, contient beaucoup d'érudition et beaucoup d'esprit, et dans lequel on trouve un style vif, pittoresque, plein de nerf, une délicatesse de tact et une finesse de sentiment qui contrastent d'une manière surprenante avec des jeux barbares d'imagination.

Victor Hugo alla sans tarder remercier le bienveillant Nodier, qui recula étonné en voyant que l'auteur d'un drame si sombre et si terrible était le poëte des *Odes et Ballades;* au lieu d'un misanthrope ou d'un vieillard, il découvrait un jeune homme, presque un enfant.

Revenu de sa stupéfaction, il ouvrit ses bras. Ainsi commença une amitié qui jamais ne s'altéra.

Méry se montra également un des plus énergiques défenseurs de la production tant attaquée. L'auteur d'un si grand nombre de livres charmants et durables, le collaborateur de Barthélemy à la *Némésis,* Méry, feuilletoniste incomparable, improvisateur brillant, venait de débarquer à Paris, après avoir quitté Marseille à la suite de prodigieuses aventures.

Il se joignit à M. Rabbe, qui écrivait alors son *Histoire des Papes,* pour soutenir dans les *Tablettes universelles* que *Han d'Islande* était un livre méritant d'être étudié et signalé à l'attention publique. Les éloges de Méry, joints à ceux de Charles Nodier, nous permettent de passer sous silence les appréciations sévères ou même injurieuses de quelques critiques sans autorité.

M. Rabbe, lui, ne ménageait point son admiration pour *Han d'Islande.* Nous avons cité quelques lignes de son jugement sur les jeunes années de Victor Hugo, dont il fut le premier biographe et l'ami dévoué. Il mourut jeune, emporté par une horrible maladie qui le défigura et empoisonna son existence. Armand Carrel a apprécié son noble caractère, son existence remplie par le travail et par la douleur; il a dit qu'il était bon, aimant, généreux, toujours prêt à recommencer la vie; qu'il renonça pour son compte à la réputation dont il lui était si douloureux de se sentir digne, et que la plus douce récompense

du talent, celle qui se recueille au sein d'un monde brillant, et que dans son langage figuré il appelait la gloire *argent comptant,* cette gloire-là devait toujours manquer à Rabbe.

La maladie l'avait ruiné, et, tout en désirant la mort, il écrivait pour vivre; mais Rabbe fut un grand cœur, et ce n'est pas sans émotion que Victor Hugo se souvient de son affection.

Han d'Islande, devenant l'objet de polémiques ardentes, ne tarda pas à être réédité, et l'auteur, dans un avis plaisant, remercie les huit ou dix (?) personnes qui ont eu la bonté de lire son ouvrage en entier, comme le constate le succès vraiment prodigieux qu'il a obtenu. Il témoigne également toute sa gratitude à celles de ses jolies lectrices qui, lui assure-t-on, ont bien voulu se faire, d'après son livre, un certain idéal de l'auteur de *Han d'Islande.* Il est infiniment flatté qu'elles veuillent bien lui accorder des cheveux rouges, une barbe crêpue et des yeux hagards; il est confus qu'elles daignent lui faire l'honneur de croire qu'il ne coupe jamais ses ongles; mais il les supplie à genoux d'être bien convaincues qu'il ne pousse pas encore la férocité jusqu'à dévorer les petits enfants vivants. Du reste, il assure que tous ces faits seront fixés lorsque sa renommée sera montée au niveau de celles des auteurs de *Lolotte et Fanfan* ou de *Monsieur Botte.*

L'ironie de la défense indique la violence de l'attaque. Les classiques disaient que les journaux où pouvait être jugé par hasard *Han d'Islande* étaient rédigés par des maçons, des chaudronniers et des perruquiers.

Une belle réponse fut faite à ces furibonds critiques. Les libraires Lecointre et Durey achetèrent dix mille francs la seconde édition de *Han d'Islande.*

La fortune souriait au poëte; c'était pour les jeunes époux une véritable pluie d'or. A la même époque, le roi doubla la pension qu'il faisait à Victor Hugo et le jeune ménage, qui depuis quelque temps s'était mis *chez lui* dans un petit appartement de la rue du Cherche-Midi, s'installa définitivement au numéro 90 de la rue de Vaugirard.

C'est là que Nodier vint sans façon pendre la crémaillère avec sa femme et sa fille Marie.

Nodier, désigné à la fois par son royalisme et par sa valeur littéraire, était sur le point d'être nommé bibliothécaire de l'Arsenal. Cet écrivain aimable et ingénieux savait ménager sa réputation et sa gloire. Il était en relation bienveillante avec tous ceux qui se firent un nom pendant la grande période littéraire de la Restauration. Il fut, de son vivant, entouré des amitiés les plus illustres.

Dans son salon de l'Arsenal, écrivit Jules Janin, « dans ce somptueux appartement qui avait abrité M. de Sully lui-même, il reçevait tous ceux qui tenaient honorablement une plume, un burin, une palette, un ébauchoir. En cette capitale du bel esprit, de l'agréable causerie et des amusements littéraires, venaient chaque dimanche les poëtes tout brillants de leur fortune naissante.

Il était l'ami de Lamartine, il était le confident de Victor Hugo, jeune homme, il encourageait le jeune Alexandre Dumas et le jeune Frédéric Soulié. »

A ce moment où Victor Hugo, qui l'appelait son maître, allait devenir le chef de la nouvelle école, Charles Nodier réunissait chez lui les classiques et les romantiques, les libéraux et les royalistes.

Celui qui a été surnommé *un des pères de l'église romantique*, qui avait



PORTRAIT DE CH. NODIER.

prévu et annoncé le romantisme et qui lui resta fidèle, témoignait également une grande amitié à Alfred de Musset.

Souvent nous rendions matinal
L'Arsenal...

a écrit le poëte des *Nuits*.

Mais Nodier montrait à l'auteur de *Han d'Islande* une préférence particulière ; il fut un des premiers qui s'inclinèrent devant son œuvre, et il ne cessa de témoigner au poëte son estime et son admiration.

Un souvenir terminera l'histoire anecdotique de *Han d'Islande*.

En 1832, le 25 janvier, un mélodrame en trois actes et en huit tableaux, à grand spectacle, tiré de ce roman, fut représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Ambigu-Comique. Les auteurs responsables de cette adaptation se nommaient Palmir, Octo et Rameau. La musique était de M. Adrien, les décors de M. Desfontaines, et le divertissement de M. Théodore. Le divertissement consistait en une fête villageoise qui ne fait pas grand honneur à l'imagination de M. Théodore.



HAN D'ISLANDE

Le héros, presque toujours vêtu de peaux et armé de sa hache, se signale surtout à l'attention par les rugissements qui accompagnent ses entrées et ses sorties. Le rôle devait être difficile à tenir.

L'utilité de ce mélodrame bizarre ne se faisait point sentir et l'œuvre de Victor Hugo y est mal respectée, malgré les excellentes intentions des auteurs. Une particularité signale seulement cette pièce à l'attention des amateurs de spectacles. M. Montigny, qui devint l'intelligent et remarquable directeur du Gymnase dramatique, *doublait* le rôle de Han d'Islande créé par M. Francisque.

Notre devoir d'historien ne nous permettait point de passer sous silence cette curiosité dramatique.

Pendant l'année qui suivit son mariage, Victor Hugo collabora à un recueil intitulé *la Revue française,* fondée par Soumet, Guiraud et Émile Deschamps. La revue eut une éphémère durée.

Mais le jeune écrivain donnait déjà la preuve de son savoir et de sa force, de son bon sens littéraire et de son imagination. Quiconque appartenait au monde artistique cherchait l'occasion de le connaître. Au nombre des artistes qui l'aimèrent alors le plus sincèrement et qui pressentirent son avenir, il faut citer Achille Devéria, qui fit de si belles vignettes pour les premières éditions des *Odes et Ballades,* de *Bug-Jargal* et de *Hernani.*

Achille Devéria, ce grand cœur et ce grand talent, fit briller d'un vif éclat l'illustration, art nouveau en 1825, art bien français, et, grâce à son érudition profonde, la Bibliothèque a pu commencer à organiser, de manière savante, habile et pratique, le cabinet des estampes. Il eut pour élèves son frère Eugène, qui ne tint pas ses brillantes promesses, et Louis Boulanger, qui se montra en peinture le premier apôtre convaincu de l'école romantique. Louis Boulanger devait faire plus tard un remarquable portrait de Victor Hugo qui, après l'avoir pris sous son patronage, lui dédia dans la suite des vers inoubliables.

En retour, le peintre s'inspira souvent du poëte et commenta ses œuvres avec le crayon et avec le pinceau.

Doué d'une imagination inépuisable, ce triomphateur de l'école de 1830 fit, sur des scènes tirées de *Notre-Dame de Paris* et de *Lucrèce Borgia*, des toiles brillantes et justement remarquées.

Victor Hugo l'appela son peintre et son ami.

Mais Achille Devéria, avons-nous dit, fut, au début, le plus intime compagnon. En 1825, les deux familles se voyaient chaque jour. Hugo dînait chez Devéria, et Devéria dînait chez Hugo.

Les repas n'étaient point, à ce qu'il paraît, dignes de Lucullus. L'esprit suppléait au rôti, la gaieté remplaçait l'entremets et l'espérance pétillait dans les coupes remplies d'un vin peu généreux. Le poëte devenu vieux ne parle pas de ce joyeux temps sans une émotion profonde.

A cette époque, le poëte fut chargé d'écrire une notice sur Voltaire, notice

réimprimée dans ses *Mélanges de Littérature*. L'éloge du philosophe, écrit par un royaliste catholique, ne pouvait être que fort modéré; toutefois, malgré ses restrictions et ses préventions, et après avoir affirmé que Voltaire développa le germe la maladie de son siècle et en exaspéra les accès, Victor Hugo rendait hommage au merveilleux esprit dont il ne faisait alors qu'entrevoir la puissance; il lui concède de l'agrément et point de grâce, du prestige et point de charme, de l'éclat et point de majesté. En un mot, il ne lui a pas encore été permis de comprendre l'œuvre de Voltaire.

Cinquante-quatre ans après, il portera un autre jugement à l'occasion du centenaire de l'immortel auteur de l'*Essai sur les mœurs*, et il glorifiera celui « qui fit la guerre du juste contre l'injuste, la guerre pour l'opprimé contre l'oppresseur, la guerre de la bonté, la guerre de la douceur; celui qui a eu la tendresse d'une femme et la colère d'un héros, qui a été un grand esprit et un immense cœur ». Ces différences d'opinion se doivent souligner à chaque occasion, et Victor Hugo a pris soin de les rappeler maintes fois, de mettre franchement en lumière les contradictions, plutôt superficielles que radicales, de sa vie, et de montrer par quels rapports mystérieux et intimes les idées, divergentes en apparence, se rattachent à la pensée unique et centrale qui s'est peu à peu dégagée du milieu d'elles et qui a fini par les résorber toutes.

Il faut, selon lui, quand on est un écrivain consciencieux, « faire ces sortes d'examen de conscience avec bonne foi et candeur ».

Comment, et par quelles séries d'expériences successives, s'est-il demandé, le royaliste est-il devenu révolutionnaire? Cela pourrait s'appeler *Histoire des révolutions intérieures d'une opinion politique honnête*.

Cette révolution intérieure, cette transformation de croyances, se déduira logiquement des faits, car la vie de Victor Hugo est bien réellement le symbole abrégé du progrès humain; « à chaque échelon qu'on a franchi on a dû payer d'un sacrifice matériel son accroissement moral, abandonner quelque intérêt, dépouiller quelque vanité, renoncer aux biens et aux honneurs du monde, risquer sa fortune, risquer son foyer, risquer sa vie ». Aussi, de ce labeur accompli, lui est-il permis d'être fier.

Si, dans ses études critiques de 1824, il montrait quelque sévérité pour Voltaire, en revanche, il ne marchandait point les louanges à son illustre ami, Lamennais, qui venait de publier l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Victor Hugo dit alors de l'abbé Fr. de Lamennais, que ce prêtre vénérable semble n'avoir rencontré la gloire qu'en passant, mais qu'il parvint, dès ses premiers pas, au sommet de l'illustration littéraire. Il ajouta : « Cet écrivain majestueux et passionné, simple et magnifique, grave et véhément, profond et sublime, s'adresse au cœur par toutes les tendresses, à l'esprit par tous les artifices, à l'âme par tous les enthousiasmes... On a adressé à cet auteur une foule de reproches que chacun en particulier aurait dû adresser à sa conscience. Tous les vices qu'il veut chasser du cœur humain crient comme les vendeurs

chassés du temple... Nous avons entendu dire que son livre austère attristait la vie, que ce prêtre morose arrachait les fleurs du sentier de l'homme. D'accord. Mais les fleurs qu'il arrache sont celles qui cachaient l'abîme. »

Avant cette appréciation sur Lamennais, son ami, le jeune critique juge Walter Scott, et affirme que *Quentin Durward* est un livre qui montre combien la loyauté, même dans un être obscur, jeune et pauvre, arrive plus sûrement à son but que la perfidie, fût-elle aidée de toutes les ressources du pouvoir, de la richesse et de l'expérience.

Ensuite, en juin 1824, il exprime sa pensée sur lord Byron, qui vient de mourir victime de la noble ambition qui s'était emparée de lui, la régénération de la Grèce.

Le poëte de France salue noblement le poëte d'Angleterre. Il rappelle avec fierté comment les portes orgueilleuses de Westminster s'ouvrirent comme d'elles-mêmes afin que la tombe de Byron honorât le sépulcre des rois, et il s'indigne que Paris montre du dédain pour ce cercueil.

L'école de Byron était, au commencement de ce siècle, qualifiée une école satanique. A cette appréciation, Victor Hugo, dans une note, répond spirituellement que par les mots littérature d'un siècle, on doit entendre non seulement l'ensemble des ouvrages produits durant ce siècle, mais encore l'ordre général d'idées et de sentiments qui — le plus souvent à l'insu des auteurs mêmes — a présidé à leur composition.

Cet article sur Byron contient des déclarations importantes. A vingt-deux ans, l'auteur des *Odes et Ballades*, heureux d'avoir noué de poëtiques amitiés avec les principaux esprits de son époque, regrette de n'avoir point connu lord Byron, à qui il adresse ce beau vers, dont un poëte de son école saluait l'ombre généreuse d'André Chénier :

Adieu donc, jeune ami que je n'ai pas connu.

Et puis il s'étonne que des esprits faux continuent à croire que la littérature nommée classique soit considérée comme existant encore ; il déclare que les littératures antérieures, tout en laissant des monuments immortels, ont dû disparaître et ont disparu avec les générations dont elles ont exprimé les habitudes sociales et les émotions politiques.

Là est le commencement de la guerre. A ce moment précis, le Rubicon est franchi, le javelot est lancé, et nous allons maintenant raconter les batailles dont le poëte sortit vainqueur et glorieux.

CHAPITRE X

SOMMAIRE : Le voyage à Blois. — Le poëte est fait chevalier de la Légion d'honneur. — Sacre de Charles X à Reims. — Une visite à la Martinique. — Récit d'une pérégrination à travers les Alpes. — Retour à Paris (janvier 1826.) — Proclamation de la liberté littéraire. — Naissance du romantisme. — Colères des classiques. — La littérature du premier empire et la renaissance au commencement de ce siècle. — Préludes d'une grande guerre. — Portrait d'un classique par Victor Hugo. — L'ode à la colonne.



'ESPÈRE, avait dit à Victor le général Hugo en quittant Paris, où il était venu on sait pour quelle raison grave et triste, j'espère te voir bientôt à Blois. » C'est là que le soldat du premier empire vivait dans une calme retraite, consacrant ses loisirs à d'utiles travaux.

Le voyage eut lieu au mois d'avril 1826. Le poëte retint, dans la diligence qui allait à Bordeaux, trois places ; il emmenait avec lui sa femme et une petite fille née en 1824, en même temps que le nouveau volume des *Odes*, la charmante Léopoldine, qui devait mourir si tristement en face du château de Villequier, le lendemain de son mariage.

Au moment du départ, comme il s'apprêtait à gravir le marchepied de la voiture, Victor Hugo vit venir au galop une ordonnance qui était arrivée chez lui quelques minutes trop tard, et qui lui remit un pli portant le sceau de la maison du roi.

C'était un brevet de chevalier de la Légion d'honneur. Alexandre Dumas a rappelé l'histoire de cette décoration.

Victor Hugo et Lamartine avaient été d'abord confondus dans une promotion générale, dans ce qu'on appelle une *fournée*, et Charles X avait rayé ces deux noms.

M. de La Rochefoucauld, directeur des Beaux-Arts, qui avait fait la liste et qui portait un grand intérêt au jeune poëte, se permit de s'étonner, et le monarque répondit que les noms étaient trop illustres pour être traités comme les autres et méritaient un rapport à part, une promotion particulière.

Le brevet que reçut Victor Hugo était accompagné d'une épître officielle du comte de La Rochefoucauld et d'une lettre charmante du secrétaire du comte, M. de Beauchesne, esprit délicat, cœur loyal et poëte distingué.

En arrivant à Blois le fils, qui dans la diligence avait composé la ballade des *Deux Archers,* se jeta au cou de son père et lui montra, joyeusement ému, les précieuses missives.

Alors le général alla détacher d'un de ses uniformes son ruban noblement gagné sur les champs de bataille, et il l'attacha lui-même sur la poitrine de son enfant.

Quelques jours heureux s'écoulèrent dans l'humble demeure du soldat de l'empire, dans cette maison

> Qu'on voit bâtie en pierre et d'ardoises couverte,
> Blanche et carrée au bas de la colline verte,
> Et qui, fermée à peine aux regards étrangers,
> S'épanouit charmante entre ses deux vergers :
> . . . . C'est le toit de mon père,
> C'est ici qu'il s'en vint dormir après la guerre.

Cette visite resserra les liens d'amitié de la famille, mais elle fut de courte durée. Le jeune homme n'était point détaché de la royauté ; il avait foi dans les promesses libérales du successeur de Louis XVIII, dans les affirmations de ce prince qui voulait, au moment de son avènement, non seulement des réformes, mais encore l'abolition de la censure !

Victor Hugo reçut à Blois une invitation de Charles X, qui désirait le voir assister à son sacre à Reims. Il partit sans hésitation, laissant sa femme et sa fille.

Il fit le trajet de Paris à Reims, trajet qui dura quatre jours, en compagnie de Charles Nodier. Les incidents de ce voyage ont été relatés par Mme Victor Hugo, nous ne les reproduirons pas ; rappelons seulement que si le poëte trouva la cérémonie du sacre très belle, il fut choqué de ce que le roi, dans la cathédrale, se courba, conformément au cérémonial, aux pieds de l'archevêque.

Une semblable solennité semblerait aujourd'hui ridicule. Mais ce sacre de Charles X a du moins fourni à Gérard le sujet d'un tableau remarquable, dans lequel n'est pas reproduite la raideur de personnages vêtus de costumes trop superbes et d'ordinaire groupés dans des attitudes compassées.

Tous les souverains furent représentés par leurs ambassadeurs dans cette fête, à laquelle assista la duchesse d'Orléans, et qui fut la cause d'une mesure

de clémence en faveur des condamnés politiques. Armand Carrel profita de cette amnistie pour rentrer en France.

Victor Hugo trouva Lamartine à Reims ; les deux poëtes payèrent royalement l'invitation royale ; l'un, qui avait déjà célébré en même temps, mais mieux que Chateaubriand, les funérailles de Louis XVIII, fit l'Ode à Charles X, et l'autre le Chant du sacre.

Ils achevèrent de se bien connaître. Lamartine rappela à son émule la promesse qu'il lui avait faite d'aller à Saint-Point, et celui-ci s'engagea à tenir promptement sa parole.

Nodier fut du voyage. Chacun des deux amis était accompagné de sa famille. Victor Hugo avait placé dans sa berline le berceau de sa fille.

Une fois à Mâcon, on trouva l'occasion favorable pour aller visiter les Alpes, et il fut convenu qu'on couvrirait les frais de cette pérégrination à l'aide d'un volume fait en commun.

Un livre signé de Lamartine, de Victor Hugo et de Charles Nodier, c'était un succès assuré, et on trouva aussitôt un libraire, qui eut le tort de se ruiner avant la publication projetée. Mais Victor Hugo en avait écrit sa part et raconté ses impressions de Sallenches à Chamonix.

Pittoresque, saisissant, rempli d'épisodes tantôt charmants et tantôt dramatiques, de descriptions exactes et colorées, ce récit parut plus tard dans la *Revue des Deux Mondes* et a été reproduit par M[me] Hugo.

Au retour de cette pérégrination au Mont-Blanc, en janvier 1826, les travaux recommencèrent,

Une nouvelle édition des *Odes*, séparées des *Ballades* par une division marquée, affirma dans la préface le principe de la liberté littéraire. L'heure est proche où la littérature française se va transformer, et l'écrivain expose ses croyances.

Il ne comprend pas pourquoi, à propos des productions littéraires, on entend parler tous les jours de la *dignité* de tel genre, des *convenances* de tel autre, des *limites* de celui-ci, des *latitudes* de celui-là.

Il ne s'explique pas ces distinctions et trouve que ce sont là des mots sans aucun sens, car, à son avis, ce qui est réellement beau et vrai est beau et vrai partout, et les œuvres de l'esprit sont simplement bonnes ou mauvaises.

Toutefois, ajoute-t-il, on ne doit pas conclure que cette liberté doive produire le désordre ; « la liberté ne doit jamais être l'anarchie, l'originalité ne peut, en aucun cas, servir de prétexte à l'incorrection. Dans une œuvre littéraire, l'exécution doit être d'autant plus irréprochable que la conception est plus hardie. »

Ces paroles si sages, si pacifiques ne sauraient être considérées aujourd'hui comme une déclaration de guerre ; mais au moment où elles se firent entendre, elles excitèrent les cris de rage des partisans de la vieille littérature, qui se traînaient dans les sentiers poudreux de la routine et de l'imitation.



LE ROMANTISME

Le romantisme naissant allait chasser du temple les vendeurs de prose insipide; les classiques, qui, comprenant que c'en était fait d'eux, injuriaient les novateurs.

Il était temps d'infuser un sang nouveau aux lettres françaises, malgré les hurlements des eunuques qui gardaient les nécropoles de la tradition. L'art devait sortir rayonnant de son tombeau, secouant ses chaînes; la Muse victorieuse s'apprêtait à prendre son vol, renversant d'un coup d'aile ses gardiens lugubres.

On ne saurait imaginer à quel degré d'insignifiance et de nullité en était arrivée notre littérature.

Pendant toute la durée de l'empire, le bruit du canon avait couvert la voix des écrivains. Napoléon I[er] considérait les poëtes comme des arrangeurs de mots, utiles seulement s'ils chantaient sa gloire.

Le grand empereur, cependant, n'entendait point qu'on négligeât les lettres; il songeait même à les restaurer, de temps à autre, entre deux batailles. Les lauriers de Louis XIV l'empêchaient quelquefois de dormir, pendant les armistices; il rêvait alors de donner son nom à son siècle et d'ajouter, pour cela, quelque chose à ses conquêtes. Il réclama des créations tragiques, ayant promis à Talma un parterre de rois, qu'il lui donna du reste; mais Talma n'eut à interpréter avec succès que les chefs-d'œuvre classiques déjà applaudis au temps du « grand Roi ».

Bonaparte, qui proscrivit Chateaubriand et M[me] de Staël, eût voulu qu'on lui fournît des auteurs dramatiques comme on lui fournissait des conscrits. Il ne songeait point qu'en réclamant chaque année trois cent mille jeunes gens, il courait grand risque de faire tuer bon nombre de jeunes dramaturges.

Parmi ceux qui, déjà vieux, ou trop faibles pour faire des soldats, échappèrent aux massacres, il faut citer Alexandre Duval, Baour-Lormian, Mercier et surtout Raynouard, qui fut le plus illustre des auteurs impériaux. Ajoutons le célèbre Luce de Lancival et le grand Delrieu, qui ne pardonna jamais aux comédiens du Théâtre-Français de choisir, pour jouer ses pièces, les jours où l'on ne faisait pas de recette, et notre liste est presque complète. Les auteurs dramatiques ne contribuèrent pas à la gloire du conquérant.

Les autres genres de littérature étaient représentés de manière presque semblable. Les productions de l'esprit devenaient de plus en plus faibles, décolorées, insignifiantes; on eût dit que la pensée avait disparu du cerveau humain et que l'esprit, l'imagination, l'enthousiasme, n'existaient plus.

En peinture comme en poésie, rien qui ne fût banal et poncif. Alors, sous le drapeau du romantisme, des jeunes gens s'élancèrent à l'assaut des citadelles classiques en poussant un hurrah littéraire, un cri d'indépendance.

Ce mot romantisme, qui n'a plus aujourd'hui qu'un sens historique, n'exprime que des doctrines mal définies; c'est un nom de guerre qui désigne un parti, et de fait les romantiques étaient des partisans hardis, aventu-

reux, exaltés par l'amour de l'art et prêts à tous les combats pour le triomphe de leurs instincts, de leurs tendances, de leurs aspirations vers l'idéal.

D'où venait le romantisme? — Il paraît avoir pris naissance en Allemagne, vers la fin du XVIIIe siècle, avec l'école politique dont Louis Tieck fut l'un des principaux chefs.

Sans avoir jamais perdu son originalité propre, son cachet distinctif, notre littérature subit à différentes époques l'influence des littératures étrangères ; en d'autres temps elle devint au contraire dominante, et donna le ton à l'Europe. La littérature allemande, qui n'avait été que le reflet de la nôtre pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle, prit, au commencement du XIXe, une allure nouvelle ; elle s'éleva, elle se vivifia grâce à Klopstock, à Herder, à Schiller, à Gœthe, dont le *Faust* contient tout, selon l'expression de Mme de Staël, « et même quelque chose d'un peu plus que tout ».

Cependant, ainsi que l'a remarqué Philarète Chasles, entre l'Allemagne et la France le Rhin coulait toujours. C'est à Mme de Staël que revient la gloire d'avoir fait franchir cette barrière aux lettres allemandes, accueillies sur sa présentation, chez nous, au commencement de ce siècle, avec un enthousiasme qui a porté et porte encore ses fruits.

Mme de Staël rapporta donc de l'Allemagne et naturalisa chez nous le romantisme, qu'elle définit : La poésie dont les chants des troubadours ont été l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme.

D'après cette définition, le romantisme peut être considéré comme l'esprit des races romanes opposé à l'esprit antique, c'est-à-dire le génie moderne en lutte avec l'inspiration du génie grec et romain ; mais il n'est en réalité, Victor Hugo l'a maintes fois affirmé, et Champfleury et cent autres après lui, il n'est autre chose que le libéralisme en littérature.

A l'époque où l'Allemagne commençait ce grand mouvement d'émancipation, en Angleterre, Byron, « le satanique », avait grandi, et ses poëmes colorés révélaient des mondes inconnus aux jeunes gens de France, qui commençaient à découvrir Shakespeare et à rêver à des œuvres puissantes, originales.

Chateaubriand, en même temps que Mme de Staël, commença en France la rénovation, avec *le Génie du christianisme, Atala, René,* la traduction du *Paradis perdu, les Martyrs.* Ses œuvres, rafraîchies à une source nouvelle, firent aimer non seulement les gothiques cathédrales, mais encore la passion et la nature.

Le chemin une fois tracé, une foule de jeunes gens se précipitèrent.

« Quand on se rappelle d'où est partie cette génération, dit Asselineau dans sa *Bibliographie romantique ;* quand on songe à ce qu'elle a remplacé, à ce qu'elle a renouvelé, à ce qu'elle a vivifié, on n'a pas assez de bénédictions pour le vieux drapeau qu'elle défendit, drapeau déchiré et mutilé au vent des combats, qu'il faudrait suspendre pieusement aux voûtes d'un panthéon ; car il a sauvé la patrie, la république des lettres !

« Ceux qui l'ont porté ont été les conquérants. Si le roman est sorti des

fadeurs et des frivolités de la fin du dernier siècle ; s'il est devenu une œuvre virile et sociale qu'on a pu lire et écouter sans honte ; si le drame a surpris et ému ; si le vers a retenti deux fois sur l'enclume ; si la prose a guéri des langueurs et des chloroses du style académique ; si elle a repris la vigueur et l'éclat de la santé, c'est à ceux-là que nous le devons ; c'est à leur franchise, à leur courageuse horreur de l'ennui, à leur amour sincère du nouveau, de la joie, de la vie, et enfin à cette témérité juvénile qui n'a reculé ni devant le ridicule, ni même devant l'absurde, pour assurer au XIXe siècle la précieuse conquête de la liberté dans l'art. »

Les grands noms de la pléiade, Asselineau les énumère ensuite avec orgueil : après Chateaubriand et Mme de Staël, ce sont Victor Hugo, Lamartine, Alexandre Dumas, Charles Nodier, Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, Émile et Antony Deschamps, Balzac, Auguste Barbier, George Sand, Théophile Gautier, Mérimée, Philarète Chasles, Alfred de Musset, Jules Janin, Marceline Valmore.

Tous ces écrivains ont été flétris de l'épithète de romantiques ; je dis flétris, car quiconque voulait appeler les choses par leur nom, ne point faire marcher les vers deux à deux, « comme les bœufs », était considéré par les classiques comme un être sans goût, sans pudeur, comme un homme fou à lier.

« Le romantisme, écrivait l'académicien Duvergier de Hauranne, n'est pas un ridicule ; c'est une maladie comme le somnambulisme ou l'épilepsie. Un romantique est un homme dont l'esprit commence à s'aliéner. Il faut le plaindre, lui parler raison, le ramener peu à peu ; mais on ne peut en faire le sujet d'une comédie ; c'est tout au plus celui d'une thèse de médecine. »

Ainsi étaient traités les jeunes écrivains qui osaient braver le public et s'imposer à lui, et l'empêcher de bâiller au nez des livres ; qui voulaient que notre littérature cessât d'être ennuyeuse. Rude tâche, celle qui consiste à changer les habitudes d'un peuple. Notre bourgeoisie n'aime point que l'on change ses habitudes, qu'on dérange ses idées, qu'on lui découvre un nouvel horizon, qu'on la fasse réfléchir à des choses nouvelles. Elle était, au commencement de ce siècle, accoutumée à vénérer le genre classique ; cela ne l'amusait pas, mais l'usage le voulait ainsi, et il fallait un véritable courage pour battre en brèche la coutume, pour déplacer l'admiration accordée à des productions méritant la confiance à cause de leur ancienneté.

La foule se révolte d'ordinaire, lorsqu'au lieu de prendre d'elle le mot d'ordre, on entend le lui donner, lorsqu'au lieu de la flatter on prétend l'instruire ; elle n'aime l'audace qu'après que l'audace a réussi.

Au moment de la réforme qui nous occupe, les classiques, menacés de disparaître, excitaient la colère des hommes d'ordre et signalaient les novateurs à l'indignation publique.

Si les romantiques, nous a dit Victor Hugo, avaient été des voleurs, des assassins, des monstres chargés de tous les crimes et de toutes les iniquités, on les eût en vérité moins maltraités.

On comprend que le poëte n'ait point professé pour les *philistins* une admiration sans réserve.

Un jour qu'il rencontra, aux environs de Bingen, un ours échappé d'une ménagerie, il s'avisa de lui trouver on ne sait quoi d'honnête, de béat, de résigné et d'endormi, rappelant la commune physionomie des vieux habitués de théâtre qui écoutent des tragédies.



UN CLASSIQUE

(Dessin de Victor Hugo.)

Plus tard, dans un moment de bonne humeur, il crayonna sur une marge du livre de M. Auguste Vacquerie, *Profils et grimaces,* cette « charge » d'un classique, que nous reproduisons.

Quel est ce vieux fat, qui place en ricanant son pouce dans les entournures de son gilet, et qui, insolent, satisfait, dédaigneux, déclare ne point aimer la poésie nébuleuse? Est-ce le *satirique* Destigny, qui a qualifié les romantiques de gens ridicules et frénétiques

> Comme un troupeau de fous sortis de Charenton?

Est-ce Duvergier de Hauranne? Est-ce l'illustre Viennet, qui fut, avec Baour-Lormian, un des chefs les plus indécrottables et les plus superbement

bêtes de la résistance absolue, de la lutte à outrance contre le romantisme?

Ce pauvre Viennet, nous lui devons en passant un souvenir.

Il voulait le repos de l'État, « parce que le sien en dépendait ».

Il servit de tête de Turc à plusieurs générations, mais il se moquait bien des sarcasmes et des épigrammes.

— Une fable de moi suffit, disait-il, à réduire mes ennemis en poudre.

Il fut le plus illustre représentant de la sottise satisfaite d'elle-même, et ne supposa jamais que quelqu'un lui fut supérieur.

Sa vanité l'empêchait même de comprendre ce qu'on pensait de lui.

Un soir, dans un salon, il se vantait, avec l'air d'impertinence qui lui était particulier, d'avoir terminé un poëme de trente mille vers.

— Que dites-vous de cela? demanda-t-il, en se dandinant, à quelqu'un.

— Je dis, répondit l'interlocuteur, qu'il faudra quinze mille hommes pour lire ces trente mille vers.

Et Viennet s'éloigna souriant.

Une autre fois, chez Mme Gay, il soutint que Lamartine se croyait le premier homme politique de son époque, et n'en était pas même le premier poëte.

— Il n'en est pas non plus le dernier, riposta Mme Gay, la place est prise.

Le dessin de Victor Hugo pourrait donc, comme il convient, rappeler la physionomie de M. Viennet.

Ou bien cette caricature personnifie un autre *immortel*, qui appela les romantiques des pourceaux.

Ou bien encore elle représente le célèbre Népomucène Lemercier, qui signala les œuvres de la nouvelle école à la justice de son pays, et enfanta, plein d'indignation, cet alexandrin formidable :

Avec impunité les Hugo font des vers!

Nous en sommes réduits à des suppositions, mais il faut avouer que le poëte s'est suffisamment vengé. Il a fait mieux encore, il a pardonné ; il ne se souvient plus de ces colères impuissantes et ridicules.

Ce sont là les premiers engagements d'une lutte épique, amusante et héroïque, qui se terminera par l'éclatante victoire du romantisme et de son général en chef.

Mais au moment où Victor Hugo s'attirait les haines littéraires, il s'aliénait les sympathies des royalistes à la suite d'un incident politique qui eut un grand retentissement.

C'était au mois de février 1827.

L'ambassadeur d'Autriche à Paris donna une soirée à laquelle il invita les plus illustres personnages de France. Les maréchaux, anoblis par Napoléon Ier,

se rendirent à cette fête. L'huissier de l'ambassadeur, qui avait reçu sa consigne, supprima les titres de noblesse; quand le duc de Dalmatie se présenta, il annonça, ayant bien appris sa leçon : M. le maréchal Soult; au lieu du duc de Trévise, il dit : le maréchal Mortier; au lieu du duc de Raguse, le maréchal Marmont, et ainsi de suite pour le duc de Reggio, le duc de Tarente et tous les autres ducs de création impériale qui, quoique chacun d'eux eût donné son nom de duc, furent annoncés sous leur nom de famille.

Cela était une insulte à l'armée tout entière. L'Autriche se vengeait des victoires de l'empereur. Les maréchaux se retirèrent silencieux; mais l'aventure fit scandale, et Victor Hugo, outré de l'injure faite aux compagnons d'armes de son père, se chargea de la vengeance et riposta à l'affront.

Il écrivit aussitôt l'*Ode à la colonne Vendôme,* qui fut imprimée à part, ainsi qu'un grand nombre de ses poésies politiques.

Il célébra le monument vengeur, la colonne étincelante, le bronze souverain, et s'écria indigné :

Que l'Autriche, en rampant, de nœuds nous environne,
Les deux géants de France ont foulé sa couronne!
L'histoire qui des temps ouvre le Panthéon
Montre empreints aux deux fronts du vautour d'Allemagne
La sandale de Charlemagne
L'éperon de Napoléon!

Il chanta la colonne d'où si haut parle la renommée, et que l'étranger admirait avec effroi, n'osant pas étaler ses parades oisives devant ses batailles d'airain.

Ses accents indignés, qui font pressentir le poëte des *Châtiments*, le firent accuser de désertion, de trahison par les amis des Bourbons revenus en France à la suite des Autrichiens.

Le jeune homme partageait alors l'opinion de son père et donnait raison pour quelque temps à la prédiction.

L'insulte faite à des soldats héroïques l'avait transformé, il flagellait nos envahisseurs, courageusement, sans souci des inimitiés terribles qu'il se préparait. Les royalistes, dès lors, non seulement l'abandonnèrent, mais encore le calomnièrent; il doublait fièrement le nombre de ses ennemis à l'heure de la bataille décisive.

CHAPITRE XI

Sommaire : Le Cénacle. — Apparition de Sainte-Beuve. — M. Taylor. — Une conversation avec Talma. — *Cromwell* (1827). — Préface de cette œuvre; les polémiques qu'elle soulève. — L'ouvrage analysé par son auteur. — Jugements divers. — Mort de Mme Foucher. — Mariage d'Abel Hugo. — Mort du général Hugo (28 janvier 1828). — *Amy Robsart.*

Sainte-Beuve figure au nombre des principaux critiques qui, dans les journaux datant de la fin de la Restauration, étudièrent et apprécièrent les premières œuvres de Victor Hugo.

Ses comptes rendus relatifs aux productions de la nouvelle école furent remarqués et lui ouvrirent les portes du Cénacle, nom donné par les fervents du romantisme à une réunion dont le poëte des *Odes et Ballades* était le chef incontesté. Les membres du Cénacle, dans leur ferveur enthousiaste, se considéraient comme les apôtres de l'art nouveau ; ils s'étaient d'abord groupés autour du recueil intitulé *la Muse française*, et se réunissaient fréquemment. C'étaient Alfred de Vigny, Jules de Rességuier, Émile et Antony Deschamps, Ulrich Guttinger et vingt autres.

On s'appelait par son nom de baptême; l'hiver on se donnait rendez-vous, ici ou là, pour se lire des vers; l'été on allait se promener en bande à la campagne, ou bien l'on montait au haut des tours de Notre-Dame pour contempler le coucher du soleil, pour admirer ses derniers feux et les voir s'éteindre dans la Seine.

Le Cénacle se dispersa après la chute politique de Chateaubriand, mais on continua de se voir isolément, jusqu'au moment où triompha le romantisme et où Victor Hugo fut absorbé par les préoccupations du théâtre.

Cette réunion, qui avait toutes les ardeurs généreuses de la jeunesse, ne pouvait guère vivre qu'une saison, mais cette saison fut une magnifique aurore littéraire.

Sainte-Beuve, dans ses *Portraits contemporains*, s'est souvenu de ce temps, des illusions charmantes et des travaux féconds des jeunes gens du Cénacle,



CROMWELL ET SES CAVALIERS.

auxquels il a consacré, dans son *Joseph Delorme*, une pièce de vers émue dont voici la dernière strophe :

Ils étaient grands et bons. L'amère jalousie
Jamais chez eux n'arma le miel de poésie
De son grêle aiguillon.
Et jamais, dans son cours, leur gloire éblouissante
Ne brûla d'un dédain l'humble fleur pâlissante,
Le bluet du sillon.

Avant de se jeter tête baissée dans la grande mêlée romantique, Sainte-Beuve, qui débuta comme il devait finir, par la critique, avait fait ses réserves sur les *Odes et Ballades*. Il avait constaté chez Victor Hugo une inspiration première, constamment vraie et profonde, en regrettant des comparaisons outrées, des raffinements d'analyse et des incidences prosaïques au milieu de la plus éclatante poésie.

Victor Hugo, qui toujours a déclaré que ses œuvres appartenaient à la critique, ne se montra point fâché d'un semblable jugement et bientôt il devint l'ami du jeune journaliste.

Les détails du commencement de cette amitié d'assez courte durée se trouvent dans une lettre fort peu connue écrite par Sainte-Beuve à la fin de sa vie.

« J'ai connu Victor Hugo avant les *Orientales*, dit-il. J'étais entré critique au *Globe*, sous M. Dubois, dès 1826 et 1827. J'y fus chargé d'y rendre compte des *Odes et Ballades*, sans connaître l'auteur que de nom. Je fis deux articles. Victor Hugo vint à cette occasion pour me remercier; nous étions voisins, rue de Vaugirard, à deux portes près, sans le savoir (lui au numéro 90, moi au numéro 94). Je trouvai son nom, n'étant pas chez moi. Le lendemain j'allai lui rendre sa visite, et de là une prompte intimité. Je lui confiai des vers que j'avais gardés jusque-là *in petto*, sentant que le milieu du *Globe* était plutôt critique que poétique. On était très raide dans ce coin-là ; je l'étais aussi alors. Je ne me serais pas fait présenter pour tout l'or du monde à un poëte dont j'avais à juger les œuvres. J'avais dès ce moment le signe et la marque du critique. Il y eut quelques années d'oubli et de suspension de cette faculté... »

Ce dernier aveu est précieux à retenir. En effet, Sainte-Beuve entra avec foi dans le mouvement romantique, se montra un néophyte plein d'ardeur, et, une fois rallié, il alla plus loin que le maître et exagéra sa manière. Plus tard, il brûla ce qu'il avait adoré; il s'excusa d'avoir passé par le monde de Victor Hugo, affirmant avec une superbe vanité qu'il avait eu seulement *l'air de s'y fondre*.

Nous aurons à juger sévèrement, non pas l'apostasie littéraire, mais l'ingratitude et le caractère odieux de Sainte-Beuve, qui, comme on sait, en 1827, recherchait l'amitié et les conseils de Victor Hugor à qui il lisait *Joseph Delorme* et les *Consolations*.

A cette époque, le poëte songeait au théâtre ; la révolution poétique était

pour ainsi dire faite, mais la révolution dramatique restait tout entière à faire.

M. Taylor était en ce temps-là commissaire royal à la Comédie française. Il avait écrit avec Charles Nodier, en 1821, une traduction de *Bertram*, pièce de Mathurin, le célèbre auteur dramatique irlandais, l'ami de Walter Scott et de Byron. Cette tragédie avait eu à Londres, en 1814, un succès sans précédent; la traduction fut jouée deux cents fois à Paris.

M. Taylor, ancien aide de camp du général d'Orsay, avait pris sa retraite avec le grade de chef d'escadron. Nature ardente, énergique, il devait s'occuper de l'art avec passion jusqu'à la fin de sa longue et noble existence, si bien remplie. Familiarisé avec les hardiesses de la littérature anglaise, indépendant, ennemi de la routine, professant une grande largeur d'idées et une impartialité complète au milieu des querelles littéraires, il eut l'honneur de favoriser aux romantiques l'accès de la première scène française.

Ce fut lui qui, le premier, demanda à Victor Hugo pourquoi il ne s'occupait pas de théâtre.

— J'ai commencé, répondit le poëte, un drame sur Cromwell.

Un seul acteur pouvait alors jouer le rôle de Cromwell; c'était Talma. M. Taylor réunit, dans un dîner, Talma et Victor Hugo qui s'entretinrent longuement.

Le célèbre tragédien, déjà vieux et sur le point de mourir, se plaignit avec amertume de sa profession. Sans doute il admirait la tragédie à laquelle il devait sa réputation, mais il n'avait cessé de désirer autant de grandeur avec plus de réalité. Il rêvait de représenter des rois qui fussent des hommes, d'exprimer des souffrances vraiment humaines. Il demandait des œuvres nouvelles; il réclamait Shakespeare et on lui donnait Ducis! Il en était réduit à chercher le réalisme dans le costume.

Il ajouta :

— Personne ne sait ce que j'aurais été si j'avais trouvé l'auteur que j'ai cherché. L'acteur n'est rien sans le rôle. Je mourrai sans avoir joué une seule fois. Vous, monsieur Hugo, qui êtes jeune et hardi, vous devriez me faire un rôle. Taylor m'a dit que vous faisiez un *Cromwell*. J'ai toujours eu envie de jouer Cromwell. Qu'est-ce que c'est que votre pièce? Ça ne doit pas ressembler aux pièces des autres.

— Ce que vous rêvez de jouer, répondit Victor Hugo, c'est justement ce que je rêve d'écrire.

Et il développa les idées qu'il comptait exprimer dans la préface du drame commencé.

Il dit qu'il entendait proclamer pour l'écrivain le droit de n'accepter en fait d'autre règle que sa propre fantaisie, et d'envisager toute chose à son point de vue personnel.

« La poésie a trois âges, dont chacun correspond à une époque de la société : l'ode, l'épopée, le drame. Les temps primitifs sont lyriques, les temps

antiques sont épiques, les temps modernes sont dramatiques. L'ode chante l'éternité, l'épopée solennise l'histoire, le drame peint la vie. Le caractère de la première poésie est la naïveté, le caractère de la seconde est la simplicité, le caractère de la troisième, la vérité. Les rapsodes marquent la transition des poëtes lyriques aux poëtes épiques, comme les romanciers la transition des poëtes épiques aux poëtes dramatiques. Les historiens naissent avec la seconde époque ; les chroniqueurs et les critiques avec la troisième. Les personnages de l'ode sont des colosses : Adam, Caïn, Noé ; ceux de l'épopée sont des géants : Achille, Atrée, Oreste ; ceux du drame sont des hommes : Hamlet, Macbeth, Othello. L'ode vit de l'idéal, l'épopée du grandiose, le drame du réel. Enfin cettre triple poésie découle de trois grandes sources : la Bible, Homère, Shakespeare.

« ... La société, en effet, commence par chanter ce qu'elle rêve, puis raconte ce qu'elle fait, et enfin se met à peindre ce qu'elle pense.

« ... La poésie de notre temps est donc le drame dont le caractère, le réel, résulte de la combinaison toute naturelle de deux types : le sublime et le grotesque, qui se croisent dans le drame comme ils se croisent dans la vie et dans la création. Car la poésie vraie, la poésie complète, est dans l'harmonie des contraires, *et tout ce qui est dans la nature est dans l'art.* »

Avec une éloquence et une précision remarquables, Victor Hugo développa cette page de sa préface ; Talma applaudit à ses théories, aux citations que fit le poëte de son œuvre inachevée, œuvre qu'il promit de jouer. Il mourut quelques mois plus tard.

Victor Hugo n'ayant plus d'interprète développa son ouvrage en sept mille vers, ce qui en rendit la représentation impossible.

Mais il put de la sorte étudier à son aise, et mettre bien debout, en lumière, une des plus grandes figures de l'histoire.

A sa suite, ainsi que l'a remarqué Alphonse Esquiros, *nous entrons dans l'intérieur de Cromwell;* nous épions chaque idée qui passe dans les yeux et sur le front du protecteur de la république d'Angleterre, de ce génie étrange, mélange extraordinaire de grandeur et de bassesse, de désirs despotiques et d'amour de la liberté, de foi et d'hypocrisie ; nous l'entendons prier, rire, dicter un arrêt de mort ; nous sondons toutes les plaies vives et saignantes de son cœur ; enfin nous l'avons tout entier dans ce grand coup de pinceau :

Cromwell, un Attila fait par Machiavel!

Ainsi la puissance du génie dramatique anime et fait revivre un héros ; elle initie la foule aux secrets d'un cœur plus grand que les autres cœurs ; elle éclaire les profondeurs d'une conscience ; elle fait des fouilles dans une âme humaine afin de mettre à nu des passions qui deviennent l'objet d'un enseignement fécond et attachant.

Victor Hugo a pris soin d'analyser lui-même son ouvrage, d'expliquer son intention en ces termes :

« Il y a surtout dans la vie de Cromwell une époque où ce caractère singulier se développe sous toutes ses formes. Ce n'est pas, comme on le croirait au premier coup d'œil, celle du procès de Charles Ier, toute palpitante qu'elle est d'un intérêt sombre et terrible ; c'est le moment où l'ambitieux essaya de cueillir le fruit de cette mort. C'est l'instant où Cromwell, arrivé à ce qui eût été pour quelque autre la sommité d'une fortune possible, maître de l'Angleterre, maître de l'Europe par ses flottes, par ses armées, par sa diplomatie, essaye enfin d'accomplir le premier rêve de son enfance, le dernier but de sa vie, de se faire roi. L'histoire n'a jamais caché plus haute leçon sous un drame plus haut. Le protecteur se fait d'abord prier ; l'auguste farce commence par des adresses de communautés, des adresses de villes, des adresses de comtés, puis c'est un bill du Parlement. Cromwell, auteur anonyme de la pièce, en veut paraître mécontent ; on le voit avancer la main vers le sceptre et la retirer ; il s'approche à pas obliques de ce trône dont il a balayé la dynastie. Enfin, il se décide brusquement ; par son ordre Wesminster est pavoisé, l'estrade est dressée, la couronne est commandée à l'orfèvre, le jour de la cérémonie est fixé. Dénouement étrange ! C'est ce jour-là même, devant le peuple, la milice, les communes, dans cette grande salle de Westminster, sur cette estrade dont il comptait descendre roi, que, subitement, comme en sursaut, il semble se réveiller à l'aspect de la couronne, demande s'il rêve et que veut dire cette cérémonie, et, dans un discours qui dure trois heures, refuse la dignité royale. — Pourquoi !... Nul document contemporain ne l'explique. Tant mieux ; la liberté du poëte est plus entière, et le drame gagne à ces latitudes que lui laisse l'histoire. On voit qu'il est immense et unique ; c'est bien là l'heure décisive, la grande péripétie de la vie de Cromwell. C'est le moment où sa chimère lui échappe, où le présent lui tue l'avenir, où, pour employer une vulgarité énergique, sa destinée *rate*.

« Tout Cromwell est en jeu dans cette comédie qui se joue entre l'Angleterre et lui. — Voilà donc l'homme, voilà donc l'époque qu'on a tenté d'esquisser dans ce livre. »

La pièce fut publiée à la fin de l'année 1827.

On discuta beaucoup plus sur la préface que sur le poëme. C'est qu'en effet, cette préface contenait une poétique nouvelle ; elle est un des grands événements littéraires de ce siècle.

Le poëme a une forme neuve, hardie, et contient mille beautés ; les vers offrent d'audacieux et superbes enjambements, mais la préface est un manifeste éclatant, qui expose les règles de l'art dramatique moderne, *impitoyablement*, a dit un classique.

Dans sa déclaration de principes, Victor Hugo, se faisant critique pour les besoins de sa cause, renverse, à l'aide d'arguments spirituels autant que

brillants et solides, l'échafaudage des règles arbitraires qui voulaient qu'on coulât toutes les pensées dans un même moule. Il s'égaye aux dépens d'une semblable prétention.

Réformateur, il part de ce point : Le drame est un miroir où se réfléchit la nature ; un foyer d'optique où tout doit et peut se réfléchir, *tout ce qui existe*, dans le monde, dans l'histoire, dans la vie, dans l'homme.

Avec sa baguette magique, l'art feuillette les siècles, feuillette la nature, interroge les chroniques, s'étudie à reproduire *la réalité des faits*, surtout celle des mœurs et des caractères. Rien ne doit être négligé ni abandonné.

Ce programme est tracé d'un bout à l'autre avec la vigueur de touche qui caractérisait déjà le puissant esprit du jeune maître, et, remarque utile à faire, il renferme toutes les théories que les prétendus chefs de l'école réaliste et naturaliste ont prétendu inventer ces temps derniers. Non seulement Victor Hugo veut qu'on s'occupe du beau, mais encore du vulgaire et du trivial, toute figure devant être ramenée à son trait saillant le plus individuel et le plus précis.

Les naturalistes, comme on voit, n'ont rien découvert, ils ont répété simplement ce qui, depuis 1830, est considéré comme une loi, comme une règle, comme un droit acquis à l'écrivain ; ils ont, sans motif, occupé le public d'une querelle inutile autant que bruyante.

Longtemps avant eux le chef du romantisme pensait et écrivait que la nature allie le drame à la comédie et que le poëte ou l'auteur dramatique a mission de représenter *la nature :* il doit donc laisser à Cromwell ses bouffons et à Henri IV ses jurons, montrer la faiblesse dans le héros et dans le tyran des retours d'humanité, mêler les pleurs aux sourires, mettre le beau à côté du laid, et à côté de l'âme la bête, parce que la vérité le veut ainsi.

Et Victor Hugo va plus loin encore dans la préface fameuse. Il dit qu'une langue ne se fixe pas, que la langue française n'est pas fixe et ne se fixera pas plus que les autres. « La langue de Montaigne n'est plus celle de Rabelais, celle de Pascal n'est plus celle de Montaigne, celle de Montesquieu n'est plus celle de Pascal. Chacune de ces quatre langues, prises en soi, est admirable parce qu'elle est originale... Toute époque a ses idées propres, il faut qu'elle ait aussi les mots propres à ses idées... Nos Josué littéraires crient à la langue de s'arrêter ; les langues et le soleil ne s'arrêtent plus. Le jour où elles se fixent, c'est qu'elles meurent... L'écrivain peut donc oser, hasarder, inventer son style ; il en a le droit... », mais à la condition de bien écrire, car « Racine contient Vaugelas ».

Et il réclame pour le vers, qui ne saurait *faire la petite bouche*, la même liberté que pour la prose. Il rend un respectueux hommage à Corneille, à Racine, à Molière, aux maîtres des temps passés qu'on lui opposait. Ces hommes étaient de grands poëtes ; ils étaient même, ainsi que l'a justement observé Théodore de Banville, des géants, des créatures surhumaines ; mais c'est à force

de génie qu'ils ont fait des chefs-d'œuvre immortels, car la versification comme ils la savaient, « l'art dont ils se servaient était si mauvais qu'après les avoir gênés et torturés tout le temps de leur vie, il n'a pu, après eux, servir utilement à personne, tandis que, grâce à Victor Hugo et à ses disciples, l'outil que nous avons à notre disposition est si bon, qu'un imbécile même, à qui on a appris à s'en servir, peut, en s'appliquant, faire de bons vers[1] ».

Enfin, dans la préface de Cromwell sont répudiées deux des trois unités consacrées par les classiques : l'*unité de lieu,* qui est absurde et contraire à la vraisemblance ; l'*unité de temps,* qui est grotesque, parce qu'elle veut encadrer de force une action dans les vingt-quatre heures. Une seule unité est reconnue juste : l'*unité d'action,* qui exclut les deux autres, parce qu'elle résulte de ce fait : l'œil ni l'esprit humain ne sauraient saisir plus d'un ensemble à la fois ; cela était également l'opinion de Gœthe, qui n'admettait que l'unité d'ensemble, *das fassliche.*

« Il serait trop extraordinaire, disait Nodier, appréciant dans *la Revue de Paris* les idées de ce manifeste, que la liberté étant à peu près universellement reconnue bonne, on l'interdît exceptionnellement à celle de nos facultés qui en est la plus altérée, à l'imagination. »

On devine quelles polémiques ardentes, passionnées, excitèrent de telles affirmations qui jetaient bas un édifice considéré comme éternel. Nous aurions besoin d'un volume pour résumer seulement les brochures et les feuilletons dans lesquels le révolutionnaire fut pris violemment à partie. Jamais la méchanceté, la sottise hargneuse, ne se donnèrent semblable carrière.

« Ces bizarreries, imprimait avec componction la *Gazette de France,* n'ont rien de sérieux au fond ; elles ont même un côté plaisant dont on s'amuserait si elles étaient présentées avec talent ; il faut être doué de quelque force pour s'attaquer à des géants, et lorsqu'on entreprend de détrôner des écrivains que des *générations tout entières sont convenues d'admirer,* il faudrait les combattre avec des armes, sinon égales, du moins dans un style assez élégant et assez pur pour montrer qu'on les comprend et que ce n'est pas uniquement par impuissance qu'on s'attaque à eux ; mais quel tort peut-on espérer leur faire *quand on écrit comme l'auteur de la préface dont nous parlons ?...* »

Ce mot de la fin suffit à peindre la rage des classiques.

Victor Hugo eut à subir une tempête de sarcasmes et de quolibets.

Cependant, s'il y eut attaque virulente, il y eut défense chaleureuse.

Dans le *Globe,* journal modéré et *juste-milieu,* comme on disait en ce temps-là, M. de Rémusat écrivit un jugement sensé, résumant cette opinion de Voltaire : La querelle des anciens et des modernes est une question encore pendante.

D'autres feuilles, plus hardies, exprimèrent leur enthousiasme, et la

1. Banville, *Traité de poésie française.*



DIDIER dans *Marion de Lorme.*

préface de *Cromwell* devint en quelque sorte le mot de ralliement des jeunes.

Théophile Gautier, qui n'était pas encore affilié à la bande romantique, et qui dessinait des académies dans l'atelier de Rioult, entrait dans des colères féroces en lisant les injures des petits journaux classiques.



UNE VIEILLE MAISON A BLOIS
(Dessin de Victor Hugo.)

A ses yeux, et aux yeux de ses compagnons, la *Préface* rayonnait « comme les Tables de la Loi sur le Sinaï » ; les arguments leur semblaient sans réplique.

Ces quelques notes suffisent, croyons-nous, à indiquer l'émotion produite par l'œuvre qui parut dans les premiers jours de janvier 1828, chez l'éditeur

Ambroise Dupont, avec cette dédicace : « A mon père ; que le livre lui soit dédié comme l'auteur lui est dévoué. »

Le général Hugo, à qui le gouvernement avait rendu son grade et son traitement, se trouvait alors momentanément à Paris.

Il avait quitté Blois, la ville aux vieilles maisons, aux pittoresques manoirs, que Victor Hugo, pendant son séjour chez son père, se plaisait à dessiner.

Il était venu, accompagné de sa seconde femme, assister au mariage de son fils Abel avec Mlle Julie de Monferrier, et il comptait rester quelque temps près de ses enfants et de ses petits-enfants.

Victor Hugo en possédait déjà deux : Léopoldine et Charles ; un troisième, Victor (François), allait naître. Le général s'était logé près de cette jeune famille afin de la voir tous les jours.

Dans la nuit du 28 au 29 janvier on vint réveiller le poëte, qui avait dîné avec son père ; celui-ci venait d'être foudroyé par une attaque d'apoplexie.

Quelques mois auparavant Mme Foucher était morte. Les deuils, comme toujours, succédaient aux fêtes.

Le général Hugo, nous l'avons dit, était, en même temps qu'un grand soldat, un remarquable écrivain militaire. Il a laissé, outre le Journal historique du blocus de Thionville, un mémoire sur les moyens de suppléer à la traite des nègres par des individus libres; deux volumes de Mémoires souvent consultés encore, et qui, d'après Michaud, sont écrits avec clarté et méthode et contiennent beaucoup de détails utiles pour l'histoire de la Vendée, de Naples, et surtout de l'Espagne. En outre, un roman en trois volumes publié sous le nom de *Sigisbert* et intitulé *l'Aventure tyrolienne*. Enfin un grand traité des places fortes, dont il s'occupait depuis longtemps.

On assure qu'un gouvernement étranger, ayant eu connaissance de l'importance et du mérite de ce travail, chercha à se l'approprier en offrant une somme considérable au général Hugo, qui repoussa cette proposition avec indignation. Cependant le manuscrit, dont le gouvernement français avait demandé la communication, resta enfoui dans les cartons du ministère, par suite de l'impéritie de l'administration.

Le général ne s'était pas plaint. Il fut un grand cœur et un vaillant homme. Le poëte le pleura, puis continua sa tâche.

Avant de continuer le récit de ses luttes, il nous faut rappeler qu'une pièce à laquelle il avait collaboré en compagnie de Soumet, fut outrageusement sifflée à l'Odéon. Cette pièce se nommait *Amy Robsart*. Elle était tirée d'un roman de Walter Scott, *le Château de Kenilworth*, et Victor Hugo avait dix-neuf ans quand il en écrivit les trois premiers actes, dont M. Soumet ne fut pas satisfait, ce qui décida Victor Hugo à la terminer à sa guise.

Il n'y songeait plus depuis longtemps, lorsque le succès obtenu par la représentation des drames de Shakespeare à Paris fit croire à M. Paul Foucher qu'une pièce dans laquelle le comique s'alliait au tragique pourrait réussir.

Ces représentations de Shakespeare avaient décidé Victor Hugo aux affirmations hardies contenues dans la préface de *Cromwell;* il laissa agir son jeune beau-frère, M. Paul Foucher, qui prêta son nom à l'œuvre, mais, nous le répétons, la chute fut éclatante. Aussitôt l'auteur, qui avait défendu qu'on le nommât, réclama fièrement sa part de l'insuccès ; toutefois il ne publia jamais *Amy Robsart* dans ses œuvres.

Victor Hugo fit cadeau du manuscrit à Alexandre Dumas, qui l'eut longtemps en sa possession.



CHAPITRE XII

SOMMAIRE : L'enfantement d'une grande œuvre. — Le temps qu'il fallut pour écrire *Marion de Lorme*, en juin 1829. — Une lecture chez Devéria. — Trait de sensibilité d'Alexandre Dumas. — Le pardon de Didier. — Un mot d'Émile Deschamps. — Steeple-chase de directeurs de théâtre. — La censure de Charles X. — Audience royale. — Interdiction sans appel. — Le roi offre au poëte un dédommagement. — Refus de pension. — Embarras de M. Taylor. — *Hernani.* — Mademoiselle Mars pendant les répétitions. — Les rapports des censeurs.

Convaincu, ainsi qu'il l'a toujours affirmé avec énergie, que l'écrivain doit corriger un ouvrage faible ou contesté par une production meilleure, il fit *Marion Delorme.*

Deux ouvrages importants précédèrent ce drame : *les Orientales* et *le Dernier jour d'un condamné.* Nous les étudierons plus loin et nous abandonnons pour un moment l'ordre chronologique des productions du poëte, afin d'examiner son œuvre dramatique.

Au commencement de 1829, grâce à la libérale influence de M. Taylor, le Théâtre-Français s'était permis une tentative hardie; il avait joué *Henri III*, le beau drame « romantique » d'Alexandre Dumas. *Henri III* avait obtenu un succès considérable. Ce fut à la première représentation de cette pièce que le brillant écrivain fit la connaissance d'Alfred de Vigny et de Victor Hugo.

Celui-ci, encouragé par la réussite de cet ouvrage, dit à l'heureux auteur : « Maintenant, à mon tour. »

Et, le lendemain, il choisit, parmi les différentes physionomies historiques qui tentaient son esprit et son imagination, la figure de Marion de Lorme.

Quelque temps il vécut en face d'elle, méditant, créant ses personnages. Ce mode de travail appartient aux grands artistes; ils ne saisissent la plume ou le pinceau que lorsque les êtres auxquels ils veulent prêter la vie ont déjà leur forme définitive. De même que Minerve sortit tout armée de la tête de Jupiter, ainsi les héros, fils des poëtes, jaillissent avec leurs passions, avec leurs vices et leurs vertus, du cerveau de leurs pères.

Aucune œuvre importante de Victor Hugo n'a été écrite avant d'avoir été pensée, faite d'avance; les plus superbes de ses strophes, les plus admirables

de ses scènes n'ont pas une rature sur le manuscrit. La main court sur le papier, traduisant l'inspiration, obéissant au créateur.

Quatre mois et demi après la représentation de *Henri III*, le 1er juin 1829, il pensa qu'il était prêt à écrire *Marion de Lorme* et il se mit à l'œuvre; le 19 juin, les trois premiers actes étaient terminés; le 20, il commença le quatrième, qui lui demanda vingt-quatre heures pendant lesquelles il ne dormit ni ne mangea; le 24 juin l'œuvre fut achevée; enfin, le 27, il y mit la dernière main.

Le poëte, cette fois, avait voulu faire un drame jouable, car il avait reconnu que *Cromwell* était impossible à mettre à la scène. Le bruit s'en répandit aussitôt et il résolut, après quelques hésitations, à lire son drame chez Devéria.

L'assistance était nombreuse quand commença la lecture que voulut entendre toute la pléiade : Taylor, de Vigny, Émile Deschamps, Sainte-Beuve, Soumet, Boulanger, Beauchesne, Alexandre Dumas, Balzac, Eugène Delacroix, Alfred de Musset, Mme Tastu, Villemain, Mérimée, Frédéric Soulié, etc., etc.

La pièce, qui s'appelait alors *Un Duel sous Richelieu*, fut acclamée par cet auditoire, qui, à tous les points de vue, valait mieux qu'un parterre de rois.

Dumas, qui jamais ne porta envie à personne, manifesta l'enthousiasme le plus sincère.

« J'écoutais, a-t-il raconté plus tard, avec une profonde admiration mêlée cependant de quelque tristesse; je sentais que j'étais loin de cette forme-là... J'étais près de Taylor.

« Au dernier vers de la pièce il se pencha vers moi.

« — Eh bien, me demanda-t-il, que pensez-vous de cela?

« — Je dis que nous sommes tous flambés si Victor n'a pas fait aujourd'hui sa meilleure pièce; seulement je crois qu'il l'a faite parce qu'il y a dans *Marion de Lorme* toutes les qualités de l'homme mûr et aucune des fautes du jeune homme.

« Je félicitai Hugo bien sincèrement, bien consciencieusement; je n'avais jamais rien entendu de pareil à ces vers; j'étais écrasé sous la magnificence de ce style, moi à qui le style manquait surtout. On m'eût demandé dix ans de ma vie en me promettant qu'en échange j'atteindrais un jour à cette forme, je n'eusse point hésité, je les eusse donnés à l'instant même. »

Mais une chose blessait profondément ce brave Dumas, c'était que Didier marchât à la mort sans pardonner à Marion. Il se joignit à Mérimée et à Sainte-Beuve pour solliciter le pardon de la courtisane réhabilitée par son amour, et il l'obtint.

Nous sommes tenté de dire, c'est dommage; à notre avis, l'idée première du poëte était plus puissante et plus logique. L'amour vrai, l'amour sincère peut certes faire pardonner à celles qui ont beaucoup aimé, mais il ne saurait les réhabiliter et Didier n'a qu'une excuse à son pardon, c'est qu'il va mourir.

Il sait qu'il ne pourrait vivre auprès de celle qui, dans deux vers supprimés aux représentations, par crainte du pudibondage public, s'écriait :

. . . . Faire au premier venu
Pour y dormir une heure offre de mon sein nu!

Il comprend qu'il n'est pas possible d'aimer une femme avilie, quand on se nomme Didier et qu'on est l'incarnation de l'honneur; que la courtisane se ment à elle-même en disant :

Fût-ce pour te sauver redevenir infâme,
Je ne le puis! — Ton souffle a relevé mon âme.
Mon Didier! près de toi rien de moi n'est resté,
Et ton amour m'a fait une virginité!

Certes, elle croit cela à l'heure terrible où elle va être séparée pour toujours de l'être qu'elle chérit sincèrement et cette illusion superbe lui est permise, mais ce n'est qu'une illusion, une espérance de désespérée.

Le poëte a eu raison de se plaindre que ces quatre vers, comme les deux qui les précèdent, aient été sacrifiés aux susceptibilités inqualifiables de la portion la moins respectable du public qui devrait être pénétré de la pureté sereine de l'art et savoir écouter des paroles chastes avec de chastes oreilles; son devoir strict était d'écrire ce que pensait Marion affolée par la passion, de se faire l'écho de son rêve d'un jour. Le génie a tous les droits.

Marion, d'après le jugement de M. Auguste Vacquerie, a vu un honnête homme qui cherchait une femme impossible et elle a généreusement entrepris de la lui donner. Soit. — Seulement l'entreprise est vaine et Didier, inflexible, eût peut-être paru plus grand. L'échafaud, nous le répétons, explique seul sa clémence. — Lui sauvé, quel lendemain!

Non, jamais le repentir n'égalera l'innocence et la vertu. Il ne faut pas insulter les femmes qui tombent, mais il n'en faut pas faire les pareilles de celles qui ne tombent pas et laisser briller à leurs yeux la récompense possible de la débauche.

Marion châtiée, malgré son héroïsme et son repentir, nous eût évité peut-être des sensibleries heureusement démodées aujourd'hui, mais qui dépravèrent le goût pendant longtemps et qui prêtèrent aux *Dames aux camélias* et aux *Mimis* de la vie de bohème un intérêt qu'elles ne méritent point.

Quoi qu'il en soit, l'émotion produite par la lecture de *Marion de Lorme* se répandit dans Paris. Les membres du Cénacle s'en furent en tous lieux exprimer leur admiration. Émile Deschamps passant le soir devant le Théâtre-Français lut sur l'affiche : *Britannicus*. — Ils vont jouer cela! fit-il avec un sourire de pitié et en haussant les épaules.



DONA SOL dans *Hernani*.

Les directeurs de théâtre accoururent dans la maison du jeune auteur dramatique.

Le premier qui se présenta fut M. Harel, directeur de l'Odéon.

En entrant, il aperçut le manuscrit, et, s'emparant d'une plume, écrivit sur la première page : « Pièce reçue au théâtre de l'Odéon, le 14 juillet 1829. »

Victor Hugo, arrivant sur ces entrefaites, fit observer à Harel que M. Taylor avait réclamé l'œuvre pour la Comédie-Française, et que Mlle Mars jouerait Marion.

Harel se retira, non sans insister sur sa prise de possession.

Deux jours plus tard M. Crosnier, régisseur général de la Porte-Saint-Martin, se présenta de la part de son directeur, M. Jouslin de Lassalle.

Il trouva Victor Hugo dans le salon, et, ne s'imaginant pas que ce jeune homme imberbe pût être l'écrivain célèbre, le poëte autour duquel il se faisait tant de bruit depuis plusieurs années déjà, il lui demanda s'il pouvait parler à son père.

Le poëte répondit que son père était mort depuis un an et que c'était sans doute au fils que le visiteur avait l'intention de parler.

M. Crosnier, après s'être confondu en excuses, expliqua le motif qui l'amenait. Il réclamait *Marion de Lorme* pour la Porte-Saint-Martin. Victor Hugo, en souriant, lui montra l'engagement d'Harel qui déjà était venu trop tard.

— Bah! répondit Crosnier, sait-on jamais d'avance où une pièce sera jouée. Permettez-moi de signer à mon tour. Il se peut que le dernier venu soit, en dépit des probabilités, le plus heureux des trois concurrents. Je m'inscris donc, si vous le voulez bien. Et il s'inscrivit. Les événements devaient donner raison à ce curieux pressentiment. Deux ans plus tard, M. Crosnier faisait représenter *Marion de Lorme* sur son théâtre.

Cependant, après une réception enthousiaste, les répétitions du drame commencèrent immédiatement à la Comédier-Fançaise pendant l'été de 1829. Mlle Mars était chargée du rôle de Marion, Firmin de celui de Didier; Joanny interprétait le personnage de Nangis, Menjaud, Saverny, etc.

Déjà la mise en scène se réglait, les décors s'achevaient, tous les rôles étaient sus, lorsque soudain le bruit se répandit que la censure s'opposait à la répétition de la pièce.

Éternels courtisans du pouvoir auquel ils doivent leurs places inutiles, les censeurs donnaient, pour motiver leur *veto*, cette raison que le quatrième acte faisait du roi Louis XIII un prince ridicule, faible, cruel, superstitieux; et les censeurs, qui ont été, sont et seront toujours aussi prudents que grotesques, ajoutaient qu'une telle peinture prêterait aisément à la malignité publique et amènerait des comparaisons désagréables pour Sa Majesté Charles X.

M. Taylor, qui savait son monde, avait manifesté à cet égard quelques craintes; mais le poëte, à juste raison, s'était opposé à supprimer une peinture

historique d'une vérité saisissante, d'une exactitude absolue, à remanier un acte qui à lui seul est un chef-d'œuvre.

Sachant que parfois avec de l'énergie on se peut tirer des griffes des censeurs eux-mêmes, se souvenant que le *Henri III* de Dumas avait été interdit d'abord, puis autorisé à la suite d'une protestation hardie, Victor Hugo alla voir M. de Martignac.

Ce ministre, sur le point de tomber à cause de ses tendances *trop libérales*, passait alors pour un ami des lettres, pour un homme d'État indépendant : il protégeait Casimir Delavigne et Scribe dont il avait été le collaborateur; mais aller plus loin que Scribe et que Casimir Delavigne, cela lui paraissait grave et même impossible.

Il reçut très froidement l'auteur de *Marion de Lorme* et maintint le refus d'autorisation. Un aïeul de Charles X était en cause; Charles X, seul, avait le droit de se prononcer.

Victor Hugo alors, supplié par M. Taylor, demanda une audience royale et dut se résoudre à endosser l'habit à la française et à mettre l'épée au côté; ce travestissement était nécessaire pour aborder un roi de France, en 1829.

Après avoir longtemps attendu dans l'antichambre du palais de Saint-Cloud, le poëte fut introduit dans le salon d'audiences et affirma au roi ce qu'il n'a jamais cessé d'affirmer à tous, c'est-à-dire que dans sa bonne foi d'artiste il avait voulu peindre Louis XIII et non tel de ses descendants.

Plus tard, dans une pièce de vers bien connue, il a raconté lui-même cette entrevue et commenté les raisons politiques et littéraires qui le firent condamner sans appel :

Or, entre le poëte et le vieux roi courbé,
De quoi s'agissait-il? D'un pauvre ange tombé
Dont l'amour refaisait l'âme avec son haleine :
De Marion, lavée ainsi que Madeleine,
Qui boitait et traînait son pas estropié,
La Censure, serpent, l'ayant mordue au pied.

Et Charles X, hésitant, répondait qu'il ne fallait pas remuer son ancêtre mort dans sa tombe, que

. . . . d'une comédie
Peut jaillir l'étincelle aux livides rayons
Qui met le feu dans l'ombre aux révolutions!

Il trouvait, prêt à chercher le salut dans la répression de la liberté, prêt à chasser M. de Martignac pour confier les destinées du trône au ministère Polignac, de lugubre mémoire, il trouvait que tout s'en allait dans trop de liberté; qu'il était temps,

. . . . après quinze ans d'épreuve,
De relever la digue et d'arrêter le fleuve.

En vain le poëte, remplissant sa mission d'avertisseur, de prophète, lui dit :

. . . que les temps ont des flots souverains;
Que rien, ni ponts hardis, ni canaux souterrains,
Jamais, excepté Dieu, rien n'arrête et ne dompte
Le peuple qui grandit ou l'Océan qui monte.

En vain il rappela que sous Louis XIV Racine était heureux et Molière était libre. Charles X, arrivé à cette heure où l'on n'écoute ni les conseils ni les prophéties, se montra poli, aimable, gracieux; il alla même jusqu'à s'excuser; mais, en fin de compte, il maintint le refus et la pièce ne fut pas jouée pendant son règne.

Le roi, voulant indemniser l'auteur dramatique, porta sa pension, qui était de 2,000 francs, à 6,000 francs.

Sans hésiter une minute, le poëte répondit au monarque par un refus péremptoire.

Ce refus excita la verve des journaux ministériels, indignés qu'un homme de lettres eût assez de fierté et d'audace pour repousser un présent offert par une main souveraine. En revanche, les journaux de l'opposition approuvèrent hautement la conduite du poëte et quelques-uns des disciples du romantisme célébrèrent en vers cette noble action.

Nombreux sont les écrivains de talent, amis de Victor Hugo et chantres de sa gloire naissante; parmi ces oubliés du XIXe siècle, qui méritent d'être lus et relus, à côté d'Ernest Fouinet, de Dovalle, de Regnier-Destourbet, de Jean Polonius, d'Ulric Guttinguer, de Drouineau, de Théodore Carlier, de Jules de Saint-Félix et d'Arvers, dont un sonnet magnifique a survécu, il faut citer Fontaney, qui, lui aussi, adressa à Victor Hugo, le 19 août 1829, à propos de l'indemnité rejetée, un sonnet longtemps célèbre comme un des premiers sonnets *parfaits* produits par la nouvelle renaissance poétique.

Cette pièce a été retrouvée sur les marges du fameux *Ronsard-Album* dédié par Sainte-Beuve à l'auteur des *Odes et Ballades*.

Nous en détachons deux strophes qui marquent l'enthousiasme inspiré par le jeune maître.

. . . .

Quoi! sur ton char de gloire en te voyant passer,
Par cet appât vulgaire ils pensaient te séduire,
Et que dans ton chemin cet or qu'ils faisaient luire,
Comme un prix de tes chants tu l'irais ramasser!

Majesté du génie, à toi le diadème
Radieux, éternel! tu l'as conquis toi-même,
Et tu sais le porter, et tu ne le vends pas!

. . . .

Mais malgré les félicitations et les témoignages d'admiration, *Marion de Lorme* ne se pouvait jouer et M. Taylor, qui comptait sur cette pièce pour sa saison d'hiver, se lamentait et se désespérait.

— Nous n'avons rien dans nos cartons, répétait-il tristement.

Car il comptait pour rien dix ou douze pièces de M. Viennet, un *Pertinax* de M. Arnault, un *Julien* de M. de Jouy et une quinzaine d'autres œuvres de Delrieu ou de Lemercier.

Le voyant si découragé Victor Hugo lui dit :

— Nous sommes au mois d'août; vous ne comptiez pas commencer les répétitions de *Marion* avant le mois d'octobre; revenez me voir le 1er octobre.

M. Taylor vint à la date fixée et le poëte lui donna un manuscrit nouveau, *Hernani*.

Ce drame, commencé le 17 septembre, avait été terminé le 25, en une semaine.

Hernani, reçu par acclamation, eut, comme *Marion de Lorme*, maille à partir avec la censure.

On a retrouvé le rapport signé par le baron Trouvé, surintendant des théâtres, et par les commissaires Brifaut, Chéron, Laya et Sauvo. Ce rapport, véritable monument de sottise, se termine ainsi :

« Quelle que soit l'étendue de notre analyse, elle ne peut donner qu'une idée imparfaite de *Hernani*, de la bizarrerie de cette conception et des vices de son exécution. Elle nous a semblé un tissu d'extravagances, auxquelles l'auteur s'efforce vainement de donner un caractère d'élévation et qui ne sont que triviales et souvent grossières. Cette pièce abonde en inconvenances de toute nature. Le roi s'exprime souvent comme un bandit, le bandit traite le roi comme un brigand. La fille d'un grand d'Espagne n'est qu'une dévergondée, sans dignité ni pudeur, etc. Toutefois, malgré tant de vices capitaux, nous sommes d'avis que, non-seulement il n'y a aucun inconvénient à autoriser la représentation de cette pièce, mais qu'il est d'une sage politique de n'en pas retrancher un seul mot. Il est bon que le public voie jusqu'à quel point d'égarement peut aller l'esprit humain affranchi de toute règle en de toute bienséance. »

Malgré l'avis de la commission le baron Trouvé indiqua dans une note les corrections ou suppressions demandées par M. Rives. Il pensait qu'il convenait d'exiger :

1° Le retranchement du nom de *Jésus*, partout où il se trouve;

2° De substituer aux expressions insolentes et inconvenantes « *Vous êtes un lâche, un insensé* » adressées au roi, des mots moins durs et moins pénétrants;

3° Changer le vers :

Crois-tu donc que les rois, à moi, me soient sacrés!

4° Supprimer ou changer ce commencement de vers : « *Un mauvais roi* ». On peut rester, par réticence, sur la fin du vers précédent : « *Roi, don Carlos, vous êtes...* » Mais on craindrait d'odieuses allusions à ce passage.

5° Remplacement de ces deux vers, dont le sens est trop amer et l'expression trop dure, en parlant des courtisans :

Basse-cour où le roi, mendié sans pudeur,
A tous ces affamés émiette la grandeur.

6° La tirade commençant par ce vers :

Pauvres fous (les rois), qui l'œil fier, le front haut, visent droit
A l'empire......

Et se terminant par celui-ci :

Au nécromant du coin vont demander leur route,

qui n'est qu'une paraphrase du mot de Frédéric : « Dieu est du côté des gros bataillons, » semble devoir être retranchée à cause du ton général du couplet du *Droit* attaqué et de l'*Échafaud*. Le sens et le commentaire tolérables de cette pensée se trouvent suffisamment dans les vers qui précèdent ceux-ci. »

Un semblable document méritait d'être conservé par l'histoire, car les censeurs, « qui ne surent jamais échapper à l'odieux que par le ridicule », eurent raison contre le poëte et les vers signalés durent être changés pour la représentation.

M. Vitet, depuis académicien, et l'un des plus grands enthousiastes du premier drame joué de Victor Hugo, avait lu *Hernani* dans les bureaux de la censure, au ministère de l'intérieur. A la fin de la lecture, le secrétaire du ministre formula ainsi son avis : « C'est stupide ! »

Toutefois, on n'osa pas aller jusqu'à l'interdiction et la pièce entra immédiatement en répétitions. Le rôle de Hernani fut confié à M. Firmin, celui de don Carlos à Michelot et celui de dona Sol à Mlle Mars.

Ces répétitions, qui eurent lieu pendant le terrible hiver de 1829 à 1830, ne marchèrent point sans encombres. Les artistes du Théâtre-Français n'avaient qu'une médiocre sympathie pour la littérature romantique et Mlle Mars ne cachait qu'à demi son dédain. Ses cinquante ans augmentaient sa maussaderie. De là des querelles dont le récit appartient à Dumas, le fidèle admirateur de Hugo.

Les choses se passaient à peu près ainsi :

« Au milieu de la répétition, Mlle Mars s'arrêtait tout à coup.

— Pardon, mon ami, disait-elle à un de ses camarades, j'ai un mot à dire à l'auteur.

« Elle s'avançait jusque sur la rampe, mettait sa main sur ses yeux, et,

quoiqu'elle sût très bien à quel endroit de l'orchestre était l'auteur, elle faisait semblant de le chercher. C'était sa petite mise en scène, à elle.

— M. Hugo, demandait-elle, M. Hugo est-il là?

— Me voici, madame, répondait M. Hugo en se levant.

— Ah! très bien! merci... Dites-moi, monsieur Hugo.



PORTRAIT D'ALEXANDRE DUMAS

— Madame!

— J'ai à dire ce vers-là :

> Vous êtes, mon lion, superbe et généreux!

« Oui, madame, Hernani vous dit :

> Hélas! j'aime pourtant d'une amour bien profonde!
> Ne pleure pas... Mourons plutôt! que n'ai-je un monde,
> Je te le donnerais! je suis bien malheureux!

et vous lui répondez :

> Vous êtes, mon lion, superbe et généreux!

— Est-ce que vous aimez cela, monsieur Hugo?

— Quoi?

— Vous êtes, *mon lion!*...

— Je l'ai écrit ainsi, madame, donc j'ai cru que c'était bien.

— Alors, vous y tenez, à votre *lion?*

— J'y tiens et je n'y tiens pas, madame; trouvez-moi quelque chose de mieux et je mettrai cette autre chose à la place.

— Ce n'est pas à moi à trouver cela; je ne suis pas l'auteur, moi.

— Eh bien, alors, madame, puisqu'il en est ainsi, laissons tout uniment ce qui est écrit.

— C'est qu'en vérité cela me semble si drôle d'appeler M. Firmin, *mon lion!*

— Ah! parce qu'en jouant le rôle de dona Sol, vous voulez rester M[lle] Mars; si vous étiez vraiment la pupille de Ruy Gomez de Sylva, c'est-à-dire une noble Castillane du XVI[e] siècle, vous ne verriez point dans Hernani M. Firmin; vous y verriez un de ces terribles chefs de bande qui faisaient trembler Charles-Quint jusque dans sa capitale; alors, vous comprendriez qu'une telle femme peut appeler un tel homme son *lion,* et cela vous semblerait moins drôle!

— C'est bien! répondait de sa voix sèche la célèbre tragédienne. Puisque vous tenez à votre lion, n'en parlons plus. Je suis ici pour dire ce qui est écrit; il y a dans le manuscrit « mon lion! » je dirai : « mon lion! » moi... Mon Dieu, cela m'est bien égal! — Allons, Firmin!

Vous êtes, *mon lion*, superbe et généreux!

« Et la répétition continuait. »

Mais le lendemain la même scène se reproduisait. M[lle] Mars tenait à remplacer « mon lion » par « monseigneur ». Et puis survenaient d'autres chicanes, de nouvelles interruptions à tout propos.

A la fin l'auteur se fâcha, et, entendant être traité avec le respect qui lui était dû, il pria M[lle] Mars de lui rendre le rôle. Celle-ci, accoutumée au respect des écrivains de l'empire à genoux devant son talent, comprit à qui elle avait affaire. Elle garda le rôle et devint polie, promit de jouer comme personne ne pourrait jouer et tint parole quand l'heure du combat fut venue.



LES JEUNES-FRANCE FAISANT QUEUE A LA PORTE DU THÉATRE-FRANÇAIS,
LE JOUR DE LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION D'*Hernani*.

CHAPITRE XIII

Sommaire : Première représentation d'*Hernani*. — Une pétition des *Classiques* à S. M. Charles X. — Basses intrigues des *Philistins*. — Apparition des *Jeunes-France*. — La légende du gilet rouge de Théophile Gautier. — La bande de barbares qui fit queue, le 25 février 1830, à la porte du Théâtre-Français. — Sept heures d'attente. — Spectacle dans la salle. — Hommage à la beauté. — La bataille. — *Vieil as de pique!* — A la guillotine les genoux! — Le chapeau de Mlle Mars. — Un mot d'enfant. — Le triomphe du romantisme. — Les parodies d'*Hernani*. — La presse en 1830. — Le lendemain de la victoire.

Le jour de la première représentation d'*Hernani*, qui fut fixée au 25 février 1830, a laissé un souvenir unique, ineffaçable, dans les annales théâtrales. Cette grande bataille compte presque autant d'historiens que la bataille de Marengo ou celle d'Austerlitz; toutes les péripéties n'en sont cependant pas connues.

L'interdiction de *Marion de Lorme* et le bruit qui s'était fait pendant les répétitions d'*Hernani* avaient au plus haut point excité la curiosité publique. Les classiques mirent tout en œuvre pour empêcher la représentation de la pièce. Leur acharnement aisément s'explique; les novateurs tentaient de les déposséder d'une scène qu'ils considéraient comme leur propriété absolue, et sept académiciens, fournisseurs habituels du *Théâtre-Français*, vieux débris de la littérature impériale, adressèrent au roi une pétition demandant que le *Théâtre-Français* fût fermé aux productions de l'école nouvelle; qu'il fût réservé exclusivement aux écrivains qui comprenaient le *vrai beau*; et que, notamment, les représentations d'*Hernani* fussent interdites.

Charles X fit une jolie réponse à ces sots personnages.

« — Messieurs, répondit-il, en fait de littérature je n'ai, comme chacun de vous, que ma place au parterre. »

Les braves gens ne se tinrent pas pour battus; ils disposaient de toutes les influences des bureaux et ils purent faire mettre à l'index pendant les premières années du règne de Louis-Philippe toute l'œuvre théâtrale de Victor Hugo; mais, en 1830, *Hernani* s'allait jouer et il importait qu'il fût accueilli par des huées.

On surprit un classique qui, on ne sait comment, était parvenu, trompant la consigne la plus stricte, à se cacher dans un coin obscur du théâtre pendant une répétition. Son but, on le devine; connaître la pièce à l'avance, en colporter çà et là des vers défigurés, s'efforcer, en ridiculisant l'œuvre, de la faire tomber à plat. Une parodie d'*Hernani* fut jouée au *Vaudeville* plusieurs jours avant la représentation au *Théâtre-Français.*

La censure elle-même, alliée à la cabale, abusa d'étrange sorte du manuscrit qui forcément lui avait été communiqué.

Ces manœuvres sont dévoilées dans un très curieux article du *Journal des Débats* daté du 24 février 1830, et qui prouve quelle foi il faut accorder à la parole de certains censeurs.

Un de ceux-ci, celui qui étudia *Marion de Lorme* à son point de vue, disait au poëte à cette époque : « Le censeur qui, méchamment, divulguerait les détails de l'ouvrage qu'il a censuré ne serait ni moins indigne ni moins odieux que le prêtre qui révélerait le secret de la confession. »

Malgré cette énergique affirmation, des indiscrétions furent commises, des vers furent publiés, la plupart travestis ou rendus grotesques; or ces indiscrétions-là ne venaient pas du théâtre. Le poëte, sachant d'où partaient les coups, se plaignit au censeur incorruptible; cet honnête homme lui écrivit une lettre que Victor Hugo, faisant preuve d'une générosité trop grande, n'a jamais voulu publier, mais dans laquelle se trouve le passage suivant :

« De quoi s'agit-il, monsieur? que vous ont dit vos espions? que j'ai révélé le secret de la comédie? que j'ai cité vos vers en les tournant en ridicule? Eh bien! quand cela serait? où est mon tort? Vos ouvrages sont-ils sacrés?..... Quant aux vers cités, ils ne sont pas au delà de trois. »

La jolie excuse! Elle rappelle ces vieux vers du voleur pris sur le fait et qui se félicite dans *Jodelle* de n'avoir pris que trois louis d'or quand il avait un monceau à sa disposition.

L'honnête censeur avait toute honte bue.

Assister à la *première* d'*Hernani* devint, on le comprend, l'unique préoccupation de « tout Paris ». Les plus petites loges se disputèrent avec acharnement.

M. Thiers, Benjamin Constant, quiconque s'intéressait aux lettres, écrivit à l'auteur pour solliciter des places.

La veille du jour fameux, au grand effroi des acteurs du *Théâtre-Français*, Victor Hugo refusa la *claque*. Non seulement les applaudissements de commande répugnaient à sa fierté, mais encore il se méfiait des claqueurs habituels des classiques. Ce n'est pas une des moindres curiosités de ces temps héroïques : plus d'un des chevaliers du lustre eût été capable, n'écoutant que sa passion, son amour des tragédies, de siffler au lieu d'applaudir.

Pour remplacer ces mercenaires douteux, la jeunesse lettrée vint s'offrir

d'elle-même, pleine d'une ardeur indescriptible, d'un dévouement à toute épreuve.

Gérard de Nerval se chargea de recruter et d'enrégimenter cette jeunesse pour la soirée qui se préparait orageuse et menaçante.

Gérard, écrivain délicat et charmant, nature loyale et vaillante, était reçu par Victor Hugo et jouissait justement de sa confiance. Il alla voir lui-même « les chefs de tribus », ceux dont il était sûr et qui devaient se charger de grouper autour d'eux des camarades solides. A son appel accoururent Petrus Borel, Balzac, Berlioz, Auguste Maquet, Préault, Jehan du Seigneur, Joseph Bouchardy et mille autres, résolus à répondre au cor d'Hernani, « à s'engager à sa suite dans l'âpre montagne du romantisme et à en défendre vaillamment les défilés contre les attaques des classiques ». De Nerval leur distribua des billets, de petits carrés de papier rouge au coin desquels était imprimé avec une griffe le mot espagnol *hierro,* qui signifie fer.

Le plus heureux, le plus fier, parmi les chefs de tribus choisis fut sans contredit Théophile Gautier qui depuis longtemps brûlait du désir de combattre l'*hydre du perruquinisme.*

L'aimable poëte et le grand cœur!

Avec quel enthousiasme fanatique il exigea de ceux qu'il emmena avec lui le serment de ne faire aucun quartier aux Philistins! Avec quelle foi sans pareille il aimait celui à qui, tout jeune, il dit, comme Dante à Virgile : « Tu es mon maître et mon auteur! » Quelles pages émues, pleines de fougue, exubérantes et passionnées, il a consacrées à l'immortelle journée d'*Hernani* et avec quelle ferveur il pressa sur sa poitrine la devise castillane *hierro* qui pour lui voulait dire : se montrer dans la lutte franc, brave et fidèle comme l'épée.

Une fois certain de pouvoir bien combattre, Théophile Gautier songea qu'il lui fallait un costume spécial. Point ne lui semblait décent de se montrer vêtu comme un bourgeois. Il médita longtemps, rêvant des pourpoints fantastiques, une armure féodale. Après de longues hésitations, Théophile Gautier, qui avait alors dix-neuf ans, résolut de se faire faire un gilet rouge. Il avait, a-t-il dit lui-même, ce goût particulier, l'amour du rouge, cette noble couleur déshonorée par les fureurs politiques, cette couleur qui est la pourpre, le sang, la vie, la lumière, la chaleur, et qui se marie si bien à l'or et au marbre, et cela était pour lui un vrai chagrin de la voir disparaître de la vie moderne et même de la peinture.

Hernani, pensa-t-il, est une occasion sublime pour réintégrer le rouge dans la place qu'il n'aurait jamais dû cesser d'occuper. Un jeune *rapin* à cœur de lion se doit faire le chevalier du rouge et secouer le flamboiement de la couleur odieuse aux *grisâtres,* sur un tas de classiques ennemis des splendeurs de la poésie. Ces bœufs verront du rouge et entendront des vers d'Hugo!

Et, sa résolution prise, il fit venir son tailleur qui se nommait M. Gaulois.

Le tailleur fit d'abord d'honnêtes objections : le gilet devait s'agrafer dans

le dos et avait une coupe insolite ; ce n'était pas son affaire. Gautier lui donna un patron en toile grise, dessiné, coupé et faufilé par lui-même ; mais quand il montra l'étoffe en satin cerise ou vermillon de la Chine, M. Gaulois crut que son client avait perdu la raison.



THÉOPHILE GAUTIER EN 1860.

Le client tint bon et le gilet se fit.

Le reste du costume, décrit dans l'*Histoire du Romantisme*, se composait d'un pantalon vert d'eau très pâle, bordé sur la couture d'une bande de velours noir, d'un habit noir à revers de velours largement renversés, et d'un ample pardessus gris doublé de satin vert. Un ruban de moire, servant de cravate et de col de chemise, entourait le cou.

Ce gilet rouge! on en parlera encore dans les âges futurs.....

« ... Qui connaît le caractère français conviendra que cette action de se produire dans une salle de spectacle où se trouve rassemblé ce qu'on appelle *tout Paris*, avec des cheveux aussi longs que ceux d'Albert Dürer et un gilet aussi rouge que la *muleta* d'un *torrero* andalou, exige un autre courage et une autre force d'âme que de monter à l'assaut d'une redoute hérissée de canons vomissant la mort. Car dans chaque guerre une foule de braves exécutent, sans se faire prier, cette facile prouesse, tandis qu'il ne s'est trouvé jusqu'à présent qu'un seul Français capable de mettre sur sa poitrine un morceau d'étoffe d'une nuance si insolite, si agressive, si éclatante.....

« ... Après avoir essayé de déchirer ce gilet de *Nessus* qui s'incrustait à notre peau, nous l'acceptâmes bravement devant l'imagination des bourgeois dont l'œil halluciné ne nous voit jamais habillé d'une autre couleur, malgré les paletots tête-de-nègre, vert bronze, marron, mâchefer, suie d'usine, fumée de Londres, gris fer, olive pourrie, saumure tournée et autres teintes de bon goût, dans les gammes neutres, comme en peut trouver, à la suite de méditations, une civilisation qui n'est pas coloriste.

« Il en est de même de nos cheveux. Nous les avons portés courts, mais cela n'a servi à rien : ils passaient toujours pour longs, et eussions-nous arrondi à l'orchestre, sous l'artillerie des lorgnettes, un crâne au ton d'ivoire nu et luisant comme un œuf d'autruche, toujours on eût assuré que sur nos épaules roulaient à grands flots des cascades de cheveux mérovingiennes[1]. »

Les costumes des autres défenseurs d'*Hernani* n'étaient guère moins excentriques. Ces jeunes gens avaient demandé à entrer dans la salle avant le public, afin de se placer à leur guise, dans les recoins les plus obscurs, à tous les endroits où pouvaient s'embusquer les siffleurs. On leur accorda cette faveur à la condition qu'ils viendraient l'après-midi, avant trois heures. Ils devaient se réunir devant la porte de la rue de Valois; mais, craignant une surprise, ils arrivèrent trop tôt et se groupèrent dès midi dans la rue.

Les passants aussitôt s'arrêtèrent comme pétrifiés. Jamais ils n'avaient vu pareil assemblage d'êtres bizarres.

Les uns portaient des feutres mous et des vareuses; les autres montraient des habits de satin ou de velours, avec des brandebourgs, des soutaches, des parements de fourrures. Ceux-ci, drapés dans des manteaux espagnols, se campaient fièrement le poing sur la hanche; ceux-là s'étaient coiffés de toques invraisemblables. On eût dit que le magasin d'un costumier bien approvisionné avait été mis au pillage et que les Jeunes-France s'en étaient, au hasard, partagé les dépouilles, avec le désir de ressembler à des personnages de Rubens, de Velasquez, et même à des héros de la Révolution.

Et non seulement ces braves outrageaient le *bon goût* des bourgeois, mais encore ils avaient des cheveux tombant sur leurs épaules, très bas, et, chose

1. Th. Gautier, *la Légende du gilet rouge.*

horrible, quelques-uns portaient toute leur barbe. Et la barbe au commencement de 1830 était, on le sait, si mal portée, que pas un jeune homme, de n'importe quel monde, n'eût trouvé à se marier avec des moustaches et des favoris. Les frères Deveria, les premiers, vers 1825, avaient arboré sur leurs joues l'*étendard de la révolte*; et ils s'étaient permis cette audace, parce que Victor Hugo, leur ami, les y avait encouragés. Fatal exemple, audacieusement suivi!

Les cheveux longs et la barbe révoltèrent, plus que les costumes, les bourgeois qui passaient. Quoique les chevelures fussent soigneusement peignées et les fines moustaches élégamment relevées, on cria au scandale, et les grands et les petits journaux du temps déclarèrent avec effroi qu'une bande de truands sordides, hérissés, farouches et malpropres formait l'état-major de la poésie romantique. Ces brigands de la pensée, suivant l'expression de Philothée O'Neddy, étaient seuls capables de prendre fait et cause pour *Hernani*.

Cependant presque tous ces brigands, poëtes, critiques, journalistes, architectes, peintres, sculpteurs, appartenaient à de bonnes familles et étaient instruits, bien élevés, amoureux de l'art et de la liberté. Le malheur voulut qu'ils songèrent, pour affirmer leur désir de révolte et pour prouver leur haine du poncif qui les étouffait, qu'ils songèrent, disons-nous, à s'habiller étrangement.

Cela leur valut de terribles attaques. Tandis qu'ils faisaient queue dans la rue de Valois on jeta sur eux des projectiles de toute nature, des ordures, des trognons de chou. Balzac lui-même fut atteint au visage.

Une riposte de ces vaillants eût amené une rixe, c'est-à-dire l'intervention de la police; ils le comprirent et se laissèrent éclabousser en riant. On ne donne pas de coups de pied aux chiens qui aboient quand le clairon sonne l'heure du combat.

A deux heures de l'après-midi on fit ouvrir les portes du théâtre et la bande s'y précipita, cherchant dans l'obscurité les recoins les plus obscurs, ceux dans lesquels se pouvait cacher l'ennemi armé d'une clef ou d'un sifflet. Les uns choisirent le parterre, les autres la seconde galerie ou les loges. Aux plus mauvaises places s'installèrent les plus dévoués.

Il y avait environ sept heures à attendre avant le lever du rideau, et les classiques, à ce qu'il paraît, avaient encore compté sur cette attente. Comment se conduiraient les « jeunes fous » pendant ce long temps?

Ils se conduisirent mal, à coup sur; les prévoyants, les futurs notaires, avaient apporté des vivres et de la boisson, des saucissons à l'œil, des œufs durs, des bouteilles de vin. Ils mangèrent et ils burent, et ils causèrent, et ils chantèrent des scies d'atelier. Les heures étaient lentes à venir.

On causait à haute voix; on énumérait les divers titres qu'avait dû porter la pièce; Hugo avait songé à : *Trois pour une!* titre romantique, par excellence, superbe défi aux tragiques, disaient quelques-uns, les moins nombreux;

d'autres admiraient cette dénomination, l'*Honneur castillan* qui contient l'idée de la pièce et l'explique en quelque sorte. Mais la plupart préférait *Hernani* tout court et c'est le titre qui est resté, quoique la première édition de Mame (1830) soit intitulée *Hernani* ou l'*Honneur castillan*.

Et on rappelait comment Victor Hugo enfant, en revenant d'Espagne, avait traversé le bourg d'Ernani et gardé dans sa mémoire ce nom éclatant et sonore. Et on récitait des tirades du drame que quelques intimes savaient déjà par cœur. Mais enfin, de déclamations en chansons et de saucissons en petits pains, le moment solennel approcha.

Le lustre s'alluma et bientôt, avant le lever du rideau, le spectacle commença dans la salle. Aussitôt que s'ouvrait la porte d'une loge, tous les regards des Jeunes-France se dirigeaient vers cette loge et si c'était une jolie femme qui y prenait place les applaudissements éclataient de toutes parts.

Les artistes épris de la forme n'acclamaient pas les bijoux et les riches toilettes. Quand parut Mlle Delphine Gay, qui devint Mme de Girardin, ce fut une triple salve d'applaudissements que provoquèrent sa sculpturale beauté, ses cheveux blonds et la grâce achevée de son ajustement. Elle portait une simple robe de mousseline blanche coupée par une écharpe bleue. « Toute ma toilette, disait-elle le lendemain au duc de Montmorency, ne me coûtait pas plus de vingt-huit francs. »

Mais la couleur de l'écharpe, la coupe de la robe et la suave physionomie de celle qui la portait formaient l'ensemble gracieux qui causa un si grand enthousiasme.

Bientôt arrivèrent les classiques, les *Académiques* dont les crânes « pavèrent l'orchestre », et immédiatement la lutte commença. La foule agitée murmurait et grondait dans la salle. Deux armées se trouvaient en présence et, comme on l'a dit justement, deux civilisations. Les adversaires, le front haut, la rage au cœur, se mesuraient du regard et échangeaient des injures. Le gilet rouge de Gautier, devenu le point de mire des spectateurs, excitait des rumeurs étranges; le jeune romantique, debout au parterre, souriait avec dédain et haussait les épaules, prêt à répondre au besoin par un coup de poing à une provocation directe.

Doué d'une force prodigieuse, il n'attendait qu'une occasion de traiter les *Philistins* comme les traitait Samson.

L'orage grondait, le tumulte grandissait, les invectives se croisaient et sans nul doute on en fût venu aux mains si tout d'un coup le rideau, se levant, après les trois coups traditionnels, n'avait pour un moment calmé l'exaltation du public.

Mais dès que la vieille dona Josefa Duarte, après avoir fermé les rideaux cramoisis de la fenêtre de la chambre à coucher qui forme le décor du premier acte, eut dit, écoutant à la porte secrète les coups qu'y frappait, d'habitude, Hernani, attendu par sa maîtresse :



TRIBOULET DANS LE *Roi s'amuse.*

Serait-ce déjà lui? — C'est bien à l'escalier
Dérobé...,

la querelle s'engagea et des protestations se firent entendre.

Comprenait-on, dans le camp classique, une audace semblable! Rejeter avec ce sans-gêne un mot pareil au commencement du second vers!

« — Mais c'est une beauté, riposta immédiatement un peintre à cheveux rouges. Ce mot *dérobé*, suspendu en dehors du vers, peint admirablement l'escalier d'amour et de mystère qui enfonce sa spirale dans la muraille du manoir!

Des *chut* énergiques, des *à la porte* firent taire le défenseur du rejet; mais le silence ne dura pas longtemps.

Il serait difficile, a écrit Théophile Gautier, qu'il faut citer de nouveau parce qu'il fut le témoin le plus sincère et le combattant le plus énergique de cette grande bataille, « il serait difficile de décrire, maintenant que les esprits sont habitués à regarder comme des morceaux pour ainsi dire classiques les nouveautés qui semblaient alors de pures barbaries, l'effet que produisaient sur l'auditoire ces vers si singuliers, si mâles, si forts, d'un tour si étrange, d'une allure si cornélienne et si shakespearienne à la fois. Il faut d'abord bien se figurer qu'à cette époque, en France, dans la poésie et même aussi dans la prose, l'honneur du mot propre était poussé à un degré inimaginable. Quoi qu'on fasse, on ne peut concevoir cette horreur qu'au point de vue historique, comme certains préjugés dont les motifs ou les prétextes ont disparu.

« Quand on assiste aujourd'hui à une représentation d'*Hernani*, en suivant le jeu des acteurs sur un vieil exemplaire marqué à coups d'ongle à la marge, pour désigner les endroits tumultueux, interrompus ou sifflés, d'où partent d'ordinaire maintenant les applaudissements comme des vols d'oiseaux avec de grands bruits d'ailes et qui étaient jadis des champs de bataille piétinés, des redoutes prises et reprises, des embuscades où l'on s'attendait au détour d'une épithète, des relais de meutes pour sauter à la gorge d'une métaphore poursuivie, on éprouve une surprise indicible que les générations actuelles, débarrassées de ces niaiseries par nos vaillants efforts, ne comprendront jamais tout à fait. Comment s'imaginer qu'un vers comme celui-ci :

Est-il minuit? — Minuit bientôt.

ait soulevé des tempêtes et qu'on se soit battu trois jours autour de cet hémistiche? »

Tout était prétexte à hurlement. Le cri de colère que jette Hernani à la fin du premier acte : *De ta suite — j'en suis!* fit entrer ***l'immense tribu des glabres*** dans une fureur sans nom.

Mais l'on se montrait aussi passionné, et parfois aussi fou, dans la défense que dans l'attaque.

Ainsi, au moment où Ruy Gomez, sur le point d'épouser dona Sol, sa nièce, qu'il aime, la confie au roi Carlos, Hernani crie à Ruy Gomez : « Vieillard stupide! il l'aime », un parfait classique, M. Parseval de Grandmaison, qui avait l'oreille dure, entendit : « Vieil as de pique, il l'aime ! »

— Ah! pour cette fois, gémit de Parseval indigné, c'est trop fort !

— Que dites-vous! riposta Lassailly à son voisin de stalle, qui n'avait entendu que l'interruption.

— Je dis, monsieur, qu'il n'est point permis d'appeler un vieillard respectable, comme l'est Ruy Gomez de Silva, « vieil as de pique! »

— Monsieur, il en a le droit; les cartes étaient inventées... Les cartes ont été inventées sous Charles VI, monsieur l'académicien! Si vous ne savez pas cela, je vous l'apprends, moi... Bravo pour le « vieil as de pique », bravo Hugo[1]! »

Et quand les grognements des *Philistins* devenaient trop insupportables « A la guillotine, les genoux! » leur criait-on du parterre.

En dépit des vociférations, la redoute fut prise d'assaut; le romantisme qui, d'après Baudelaire, est l'expression la plus récente de la beauté, le romantisme triompha, et le nom de son chef vainqueur fut proclamé à la fin de la représentation, au milieu d'acclamations qui étouffèrent les huées et les bordées de sifflets.

Le lendemain, Chateaubriand écrivit à Victor Hugo pour lui témoigner son admiration, pour saluer, au moment de *s'en aller,* celui qui venait.

A la fin du quatrième acte, le soir de la première représentation, un éditeur, M. Mame, pria Victor Hugo de lui accorder, dans la rue, quelques minutes d'entretien. Il lui proposa de lui acheter six mille francs le manuscrit. Le marché fut conclu et la somme payée séance tenante dans un bureau de tabac. Cet argent n'était point inutile, car Victor Hugo, qui nous a lui-même rappelé ce fait, possédait encore ce soir-là une cinquantaine de francs.

Il rentra joyeux dans la salle.

Les interprètes s'étaient vaillamment conduits, et le poëte leur rendit hommage. Il dit de Mlle Mars qu'on ne peut se faire, à moins de l'avoir vue, une idée de l'effet que la grande actrice produisit dans le rôle de dona Sol, auquel elle donna un développement immense, parcourant en quelques instants toute la gamme de son talent, du gracieux au sublime, et du sublime au pathétique le plus déchirant.

Cependant Mlle Mars n'avait pu se résigner à dire à M. Firmin : « Vous êtes mon lion » ; elle remplaça *mon lion* par « Monseigneur », qui lui sembla plus convenable. En outre, elle ne souffrit aucune observation relative à sa toilette,

1. *Mémoires de Dumas.*

et on la vit paraître sur la scène vêtue de blanc, mais coiffée d'un de ces petits chapeaux bizarres qui étaient à la mode en 1830. On s'imagine l'effet de cette coiffure sur la tête d'une jeune fille espagnole au commencement du XVIe siècle. Rien de plus comique, de plus ridicule. Son costume, digne de figurer dans une collection de caricatures, se trouve dans une des collections de la Bibliothèque nationale.

En dépit de tout, la pièce eut du succès et se maintint sur l'affiche avec les recettes les plus brillantes, mais chaque soir les sifflets et les rires s'efforçaient de couvrir le bruit des applaudissements.

Victor Hugo s'assura, le manuscrit à la main, que, tout compte fait, pas un seul vers, pas un seul hémistiche, n'échappa aux huées. Sa belle-sœur, qui était tout enfant encore et que l'on conduisit un soir au Théâtre-Français, demanda innocemment en rentrant :

— Ma sœur, les sifflets que l'on joue pendant les entr'actes, est-ce que ça compte?

Cela ne rassurait pas Mme Victor Hugo qui, chez elle, attendait tremblante le récit de la soirée.

Les colères du public étaient excitées par les critiques de la presse, qui jamais ne se montra plus injustement passionnée. A l'exception du *Journal des Débats* et d'une ou de deux Revues, aucune feuille ne défendit l'œuvre. Nous ne pouvons malheureusement reproduire ici les injures adressées au poëte en 1830; on ne saurait s'imaginer avec quelle violence et quel dégoût furent accueillies ses audaces romantiques. Les femmes étaient révoltées et criaient à l'immoralité, trouvant monstrueux, horrible, qu'on se permît de salir leur imagination par de honteux tableaux. Au nom de la dignité de la nation et du respect de la langue et du culte du beau, les plus éminents critiques traitaient les romantiques de scélérats, de gens malpropres, d'ivrognes, de fous furieux, et qualifiaient *Hernani* une œuvre abominable et ordurière.

Au premier rang figura Armand Carrel qui, dans les premiers mois de sa collaboration au *National*, se livra à de formidables attaques.

Le poëte, après avoir lu le premier article de Carrel sur les représentations d'*Hernani*, lui écrivit une lettre explicative dans laquelle il lui rappela les singulières prétentions des soi-disant classiques de 1830. Carrel répondit aussitôt :

« Je suis pour les classiques, il est vrai, monsieur; mais les classiques que je me fais l'honneur de reconnaître pour tels sont morts depuis longtemps. »

Et ce brillant polémiste ajoutait qu'on ne saurait attaquer par trop d'endroits à la fois une production pareille, capable d'inspirer une déplorable émulation même à des esprits délicats et naturellement justes.

Carrel, aveuglé par la passion, ne soupçonnait pas alors que Victor Hugo deviendrait le plus grand des classiques, c'est-à-dire celui qui, en rendant au drame le lyrisme, le rattacha à Corneille et à Shakespeare chez les modernes, et chez les anciens à Eschyle, à Sophocle et à Euripide.

La querelle littéraire prit une telle importance qu'elle occupa l'opinion publique à peu près au même degré que l'avènement du ministère Polignac.

Elle eut en province un si grand retentissement qu'un jeune homme, à la suite d'une querelle pour *Hernani*, se battit en duel et fut tué.

Victor Hugo reçut de nombreuses lettres anonymes pleines d'injures et contenant même des menaces de mort. Ses amis, prenant ces menaces au sérieux, l'attendaient chaque soir à la sortie du théâtre et le reconduisaient jusque chez lui.

Quant aux parodies, on ne les saurait énumérer toutes : les plus curieuses s'intitulent : *Harnali ou la contrainte par cor*, par A. de Lauzanne ; *N. I. Ni, ou le danger des Castilles*, amphigouri romantique, par Carmouche et Dupeuty ; *Fanfan le troubadour à la représentation d'Hernani*, etc. Innombrables aussi sont les brochures « des *rococos* armés en guerre contre les prétentions des Vandales partisans du *Goth* ».

Nous sommes loin maintenant de ces haines. Le temps auquel Eschyle dédiait ses tragédies a prouvé une fois de plus que le génie toujours ramène les esprits à lui. Et, a dit un grand écrivain, Paul de Saint-Victor, ce sera l'honneur de Victor Hugo d'avoir grandi dans l'orage. Sa gloire est faite d'insultes tout autant que d'acclamations... « Le drapeau de la liberté dans l'art, *Hernani* le planta le premier sur la scène, comme à la brèche d'une place prise d'assaut. Ce que le *Cid* fut pour l'ancien théâtre, *Hernani* le fut au nouveau ; une révolution et une renaissance. Lorsqu'il surgit en 1830, il s'agissait de renverser la fausse tragédie classique que Corneille avait faite de marbre, et que, de Campistron à M. de Jouy, ses successeurs avaient refaite en plâtras. *Hernani* sonna du cor, comme Josué de la trompette, et les trois unités croulèrent. Une armée de personnages originaux et vivants, violents et superbes, fantasques et lyriques, d'allures étranges et de costumes pittoresques, vinrent, de tous les points de l'histoire, camper à la place où des rois abstraits racontaient à leurs doublures des songes incolores..... Ce que cette grande réforme littéraire détruisit et voulut détruire, c'est la tragédie de redite et de pacotille, la comédie de convention et de lieux communs, la rhétorique singeant l'éloquence. On a comparé les romantiques aux barbares ; ils pouvaient accepter la comparaison. Là où passait le cheval d'Attila, l'herbe ne poussait plus ; là où le drame de Victor Hugo a passé, les tristes chardons et les fleurs artificielles du faux style classique n'ont plus repoussé.

Une renaissance magnifique renouvela toutes les formes du langage et de la pensée. »

Le congé de Mlle Mars interrompit les représentations d'*Hernani*, qui ne fut repris que huit ans plus tard.

CHAPITRE XIV

Sommaire : La révolution de Juillet 1830. — Représentation de *Marion de Lorme* (11 août 1831). — Pour quelles raisons le poëte retarda les représentations de ce drame. — Accueil du public. — Quelques parodies. — Cri d'indignation de Jules Janin. — *Le Roi s'amuse.* — Première représentation, le 22 novembre 1832. — Un critique sévère. — Interdiction immédiate de ce drame. — Causes de cette interdiction. — Le libéralisme des ministres de Louis-Philippe. — Procès devant le tribunal de commerce. — Polémique honteuse des journaux. — Réponse du poëte. — *Lucrèce Borgia.* — Ses interprètes. — Retentissant succès de ce drame. — Un duel évité.



OMBATTRE pour la liberté, telle était la devise romantique qui devint le mot d'ordre du peuple. Paris, indigné par la publication des ordonnances de Charles X et par les actes du ministère Polignac, se souleva à la fin de juillet 1830, et pria le roi de France d'aller méditer en exil sur les inconvénients du despotisme. En même temps que la révolution littéraire, une révolution politique s'accomplissait. Malheureusement le parti républicain n'était point encore parvenu à se reconstituer assez puissamment, et la couronne changea seulement de front. Elle passa de la branche aînée à la branche cadette des Bourbons. Louis-Philippe, après s'être sournoisement glissé derrière le trône, parvint à en gravir les degrés et essaya d'acclimater en France un gouvernement bâtard et désormais impossible, la monarchie constitutionnelle.

Nous dirons quels furent les rapports de Victor Hugo avec le roi Louis-Philippe, mais auparavant, fidèle à notre programme, nous résumons tous les incidents relatifs à son œuvre dramatique.

Charles X chassé, rien ne s'opposait plus à la représentation de *Marion de Lorme,* interdite en 1829, on ne l'a pas oublié, par la censure et par le véto royal.

Après la révolution de 1830, le théâtre ayant conquis sa liberté, la Comédie française songea à *Marion de Lorme*, et l'auteur reçut des lettres et de nombreuses visites ; on le pressait de laisser mettre à la scène son ouvrage, et l'on supposait, non sans raison, que le quatrième acte, défendu par Charles X, aurait, à cette époque de réaction politique, un succès éclatant.

Ce fut précisément, ainsi qu'il l'a écrit dans une des préfaces de la pièce, — ce fut précisément la possibilité d'un succès de réaction politique qui le détermina à garder pour quelque temps encore son ouvrage en portefeuille. Il sentit qu'il était, lui, dans un cas particulier. Quoique placé depuis plusieurs années dans les rangs les plus laborieux de l'opposition, quoique dévoué et acquis, depuis qu'il avait âge d'homme, à toutes les idées de progrès, d'amélioration, de liberté, quoique leur ayant donné quelques gages précisément à propos de cette même *Marion de Lorme,* il se souvint que, jeté à seize ans dans le monde littéraire par des passions politiques, ses premières opinions, c'est-à-dire ses premières illusions, avaient été royalistes et vendéennes ; il se souvint qu'il avait écrit une *Ode du Sacre* à une époque, il est vrai, où Charles X, roi populaire, disait aux acclamations de tous : *Plus de censure ! Plus de hallebardes !* Il ne voulut pas qu'un jour on pût lui reprocher ce passé, passé d'erreur sans doute, mais aussi de conviction, de conscience et de désintéressement.

Il comprit que sa voix pouvait se mêler à celles qui applaudissaient le peuple, non à celles qui maudissaient le roi. Il fit son devoir. Il refusa d'abord d'autoriser la représentation de sa pièce, n'aimant ni les succès de scandale cherché, ni les allusions politiques. —

Quand, après une année écoulée, on eut absolument oublié Charles X et sa censure, rien ne pouvait plus s'opposer à la représentation d'une pièce historique dans laquelle Louis XIII était mis en scène.

Victor Hugo, comprenant que son œuvre ne pouvait plus être considérée comme une offense aux Bourbons en exil, en fit commencer les répétitions, qui eurent lieu, malgré les prières du directeur du Théâtre-Français, et les supplications de Mlle Mars, au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Ainsi se réalisait la prédiction faite à l'auteur par M. Crosnier, devenu directeur de ce théâtre.

La sourde hostilité qu'on ne cessait de faire, rue Richelieu, aux ouvrages romantiques avait décidé Victor Hugo à ce changement de scène. Il voulait un directeur responsable, et il s'engagea à donner à M. Crosnier deux pièces par an, à la condition que celui-ci ferait annoncer sur les affiches que les ouvrages de M. Hugo ne seraient pas soumis à la censure.

Le rôle de Marion de Lorme échut à Mme Dorval, et le rôle de Didier à M. Bocage.

La première représentation eut lieu le 11 août 1831, et succéda aux représentations d'*Antony*, d'Alexandre Dumas.

Le public se montra aussi bruyant et aussi passionné qu'à la première d'*Hernani*, et le succès fut incontestable. Toutefois les recettes furent inférieures à celles d'*Hernani*. Les ennemis du jeune maître n'avaient point désarmé, mais il ne faut pas attribuer seulement à leur haine la demi-réussite de cette pièce aujourd'hui universellement acclamée, de ces cinq actes en vers si superbes, et dans lesquels le rire, la pitié, la terreur égayent, charment et émeuvent tour à tour les spectateurs.

A l'exception des trois principaux rôles, les autres, les plus courts même, qui devraient être joués par des artistes de premier ordre, étaient interprétés sans talent, sans autorité.

Le goût public n'était pas encore changé, et il fallait encore bien des luttes pour que Victor Hugo atteignît son but et régénérât le théâtre.

En outre, les préoccupations politiques étaient graves, et l'on s'entretenait beaucoup plus des discours de La Fayette, de Cavaignac ou de Cabet que des drames et de la poésie. Le *Journal officiel* du 12 août ne mentionne même pas la représentation de *Marion de Lorme*, et tous les journaux pour ainsi dire attaquèrent la pièce, à l'exception du *Journal des Débats*, qui cependant se moutra sévère.

C'est dans une diligence de Normandie que Dumas, qui revenait de Trouville pour assister à la « première », apprit qu'il était trop tard, par un rédacteur des *Débats*, qui (chose bien naturelle chez un écrivain appartenant à une feuille toute dévouée à Victor Hugo) s'écria, pour consoler Alexandre Dumas :

— Vous n'y perdrez pas grand'chose! L'accueil du public a été froid, très froid ; on ne fait pas d'argent ; comme poésie, c'est plus faible qu'*Hernani ;* enfin, l'intrigue est prise au roman de de Vigny!

Et disant cela, le critique se frottait les mains. Si son interlocuteur l'eût un peu pressé, il eût ajouté que Victor Hugo n'avait pas même de talent. Le *Moniteur*, analysant la pièce le 15 août, dit que le talent ne pouvait s'affranchir des règles du goût et qu'on ne saurait trop répéter cela « à M. Victor Hugo, qui ne paraît pas plus disposé qu'aux *jours si gais* d'*Hernani* à reconnaître cette vérité ; de maladroits, d'imberbes séides de sa manière essayent de lui persuader qu'il ne procède que par chefs-d'œuvre, afin de le retenir abaissé à leur niveau ; aussi jamais n'a-t-il imaginé rien de plus faible que *Marion de Lorme*, sujet commun, exigu et plein de singularités! »

La *Revue des Deux Mondes* se hasarda à riposter que jamais Victor Hugo n'avait été plus poëte, n'avait vu de plus haut, n'avait jugé plus largement.

A côté des attaques de la presse, les parodies des petits théâtres. Aux *Variétés*, *Une nuit de Marion de Lorme*, par Théric et Girau ; au *Vaudeville*, la *Gothon du passage Delorme*, par Dupeuty et Duvert. On ne saurait imaginer quelles plaisanteries stupides, ignobles, grossières, contenaient ces pièces. De la boue jetée sur le manteau du poëte.

Cela fut si malpropre que, à la fin, Jules Janin se fâcha et protesta, indigné, contre ces inepties ordurières.

Mais le poëte ne daignait pas s'apercevoir de ces injures parties de si bas; il savait qu'il avait assez de puissance pour mépriser ses détracteurs, pour conquérir la renommée en violant les règles reçues, pour mériter l'admiration malgré le public et malgré la critique. Et en définitive, de toutes ces querelles, son nom sortit plus grand que jamais ; impassible, il continua son œuvre.

L'ouvrage qui suivit *Marion de Lorme* fut *le Roi s'amuse*, que Victor Hugo commença le 1er juin 1832 et qu'il acheva pendant une de ces émeutes si fréquentes sous le règne de Louis-Philippe. Aussitôt après il écrivit *Lucrèce Borgia.*

M. Taylor fut informé de l'achèvement de ces deux drames, le premier en vers, le second en prose, et il réclama le premier.

L'auteur accéda à cette demande, et la pièce se répéta sans retard, avec M. Ligier dans le rôle de *Triboulet*, M. Joanny dans celui de Saint-Vallier, M. Perrier dans celui de François Ier, et Mlle Anaïs dans celui de Blanche. Les répétitions, commencées en été, furent menées assez mollement.

En novembre on fut prêt. M. d'Argout, ministre, fit alors demander à l'auteur communication du manuscrit. Celui-ci refusa, la censure devant être définitivement abolie; mais il alla voir le ministre à qui on l'avait dénoncé, disant que *le Roi s'amuse* contenait des allusions contre le roi Louis-Philippe. Le poëte démentit comme il convenait cette supposition ; il n'avait pas plus songé à Louis-Philippe en peignant François Ier qu'à Charles X en peignant Louis XIII avec les couleurs de la vérité historique.

Le ministre s'inclina, et la représentation eut lieu le 22 novembre 1832.

Les jeunes gens étaient, comme d'habitude, à leur poste, ayant à leur tête Théophile Gautier et Célestin Nanteuil; mais les jeunes gens commençaient à s'occuper de politique et, au lieu d'accueillir l'entrée des élégantes dans les loges par des applaudissements, ils les saluèrent en chantant la *Marseillaise* et la *Carmagnole*. On devine l'effet produit sur les habitués du Théâtre-Français.

Ajoutons que, avant le lever du rideau, on apprit qu'un coup de pistolet venait d'être tiré sur le roi. De bruyantes conversations s'engagèrent et la salle devint tumultueuse.

Toutefois, quand la pièce commença, les fidèles *bousingots*, les héros de la bataille d'*Hernani*, tinrent vigoureusement tête aux farouches amis des tragédies.

Le Roi s'amuse fut plus sifflé que *Hernani* et que *Marion de Lorme*, et la critique se montra impitoyable.

La haine littéraire avait à ce point aveuglé les esprits, que les journaux appartenant à l'opinion la plus libérale et qui faisaient une vive opposition au gouvernement de Louis-Philippe, ces journaux mêmes prirent parti contre le poëte, dont s'éloignèrent à ce moment quelques-uns de ses amis sur lesquels il croyait pouvoir compter.

Dès le lendemain de la première représentation, les accusations les plus inattendues se produisirent, des jugements sévères et comiques à la fois furent publiés.

Un critique anonyme se plaignit d'avoir vainement essayé jusqu'alors de faire entendre de *bonnes vérités* à M. Hugo, dont les essais révélaient une *impuissance et une stérilité absolue dans la conception*, un système *vicieux* qui, au lieu de le conduire à l'original, le poussait au *trivial et à l'absurde.*

« M. Hugo, continuait le critique, M. Hugo, dans ses drames précédents, avait encore, en donnant dans le bizarre, conservé quelque principe du vrai et du beau, quelque sentiment de la morale et des convenances. Dans *le Roi s'amuse* il s'est affranchi de tout; il a tout foulé aux pieds : histoire, raison, morale, dignité de l'art, délicatesse. Il y a progrès... — ... Il calomnie des personnages historiques : François Ier et le poëte Clément Marot... les conversations des gens de cour sont peu édifiantes. — ... La pièce est monstrueuse; l'histoire est méprisée ; les plus nobles caractères sont avilis, calomniés... Dans cette pièce manquant absolument d'intérêt, se mêlent, comme dans un chaos, l'horrible, l'ignoble, l'immoral...

« La représentation a offert les scandales d'admirateurs forcenés et tumultueux qui, à chaque coup de sifflet qui se faisait entendre, s'écriaient : « A bas « les stupides! A la porte les brutes! » C'était une cohorte nombreuse d'amis introduite dans la salle avant l'heure accoutumée, une cohorte bien disciplinée et applaudissant à outrance tout ce qui donnait au public un véritable dégoût. Cependant, malgré cette claque extraordinaire, les sifflets ont été assez forts pour que le nom de M. Victor Hugo n'ait été jeté que dans le tumulte.

« Malgré cette chute éclatante, on annonce pour jeudi une seconde représentation. »

Ainsi était traitée une des œuvres les plus admirables du théâtre moderne et un des plus beaux poëmes tragiques qui jamais aient été conçus.

Mais l'auteur de cet article venimeux qui dénonçait à la police l'immoralité ajoutait en *post-scriptum*, avec une joie mal déguisée :

« Nous apprenons ce soir que M. le ministre a donné l'ordre de cesser la représentation de cette pièce. »

Si inouïe qu'elle puisse sembler aujourd'hui, la nouvelle était vraie.

La monarchie constitutionnelle agissait comme la monarchie du droit divin.

Des académiciens et des députés étaient allés sans retard trouver le ministre, et lui avaient dit que *le Roi s'amuse outrageait la morale publique, portait atteinte aux bonnes mœurs*, que c'était *chose indécente*, et que Louis-Philippe y était bafoué, par allusion, au moment même où des assassins prenaient pour cible sa précieuse tête.

Le ministre aussitôt avait réuni le conseil, qui ne voulut point tolérer un pareil scandale, et, à l'heure du déjeuner, on remit à Victor Hugo un billet de

M. Jouslin de la Salle, l'ancien directeur de la Porte-Saint-Martin, devenu directeur de la scène au Théâtre-Français. Le billet était ainsi conçu :

« Il est dix heures et demie, et je reçois à l'instant l'ordre de suspendre les représentations du *Roi s'amuse*. C'est M. Taylor qui me communique cet ordre de la part du ministre. — Ce 23 novembre. »

Le premier mouvement de l'auteur, a dit M. Victor Hugo lui-même, fut de douter. Ne pouvant croire à tant de d'insolence et de folie, il courut au théâtre. Là, le fait lui fut confirmé de toutes parts. « Le ministre avait en effet, de son droit divin de ministre, intimé l'*ordre* en question. Le ministre n'avait pas de raison à donner... »

La Comédie française, qui auparavant avait proposé à Victor Hugo de soumettre son drame à la censure, proposition énergiquement repoussée, la Comédie française, « stupéfaite et consternée », tenta de vaines démarches pour obtenir qu'on revînt sur cette étrange décision. Non seulement on lui confirma la suspension, mais encore on lui signifia la défense formelle. Ces quatre mots « redoutables », *le Roi s'amuse*, durent être rayés de l'affiche, avec injonction de silence sous peine de retrait du privilège.

Le poëte, à qui l'on prenait son droit et sa chose, ne s'humilia point dans les antichambres. Il pensa que demander grâce au pouvoir c'était le reconnaître et qu'un droit ne se traite pas comme une faveur. Il s'adressa au pays, choisissant deux voies pour obtenir justice : l'opinion publique et les tribunaux. « Il paraît, écrivit-il pour le public, il paraît que nos faiseurs de censure se prétendent scandalisés dans leur morale par *le Roi s'amuse ;* cette pièce a révolté la pudeur des gendarmes; la brigade Léotaud y était et l'a trouvée obscène ; le bureau des mœurs s'est voilé la face ; M. Vidocq a rougi. Enfin, le mot d'ordre que la censure a donné à la police, et que l'on balbutie depuis quelques jours autour de nous, le voici tout net : *C'est que la pièce est immorale*. — Holà ! mes maîtres, silence sur ce point.

« La pièce est immorale, croyez-vous ? Est-ce par le fond ? Voici le fond : Triboulet est difforme, Triboulet est malade, Triboulet est bouffon de cour ; triple misère qui le rend méchant. Triboulet hait le roi, parce qu'il est le roi, les seigneurs parce qu'ils sont les seigneurs, les hommes parce qu'ils n'ont pas tous une bosse sur le dos. Il déprave le roi, il le corrompt, il l'abrutit ; il le pousse à la tyrannie, à l'ignorance, au vice ; il le lâche à travers toutes les familles de gentilshommes, lui montrant sans cesse du doigt la femme à séduire, la sœur à enlever, la fille à déshonorer. Un jour, au milieu d'une fête, au moment même où Triboulet pousse le roi à enlever la femme de M. de Cossé, M. de Saint-Vallier pénètre jusqu'au roi et lui reproche hautement le déshonneur de Diane de Poitiers. Ce père, auquel le roi a pris sa fille, Triboulet le raille et l'insulte. Le père lève le bras et maudit Triboulet. De ceci découle toute la pièce.

« Cette malédiction tombe sur Triboulet, qui est homme, qui a un cœur,

qui a une fille qu'il cache à tous les yeux dans un quartier désert, dans une maison solitaire. Il élève son enfant dans l'innocence, dans la foi et dans la pudeur. Sa plus grande crainte est qu'elle ne tombe dans le mal, car il sait, lui méchant, tout ce qu'on y souffre. Eh bien, la malédiction du vieillard atteindra



PORTRAIT DE MADEMOISELLE GEORGES.
(Rôle de Lucrèce Borgia.)

Triboulet dans la seule chose qu'il aime au monde, dans sa fille. Ce même roi, que Triboulet pousse au rapt, ravira sa fille à Triboulet Le bouffon sera frappé par la Providence, exactement de la même manière que M. de Saint-Vallier. Et puis, une fois sa fille séduite et perdue, il tendra un piège au roi pour la venger; c'est sa fille qui y tombera. Ainsi Triboulet a deux élèves : le roi et sa fille ; le roi qu'il dresse au vice, sa fille qu'il fait croître pour la vertu. L'un

perdra l'autre. Il veut enlever pour le roi Mme de Cossé ; c'est sa fille qu'il enlève. Il veut assassiner le roi pour venger sa fille ; c'est sa fille qu'il assassine. Le châtiment ne s'arrête pas à moitié chemin ; la malédiction du père de Diane s'accomplit sur le père de Blanche.



PORTRAIT DE MADEMOISELLE JULIETTE.
(Rôle de la princesse Negroni dans *Lucrèce Borgia.*)

« Sans doute ce n'est pas à nous de décider si c'est là une idée dramatique, mais à coup sûr c'est là une idée morale. »

Et, dans la longue préface datée du 30 novembre 1832, après avoir donné au pouvoir mal inspiré une leçon de sagesse et de dignité, le poëte ajoute qu'il ne s'agit pas là seulement d'un méchant petit coup d'État littéraire, mais de la liberté et de la propriété de tous. Aussi, annonce-t-il l'intention de plaider son

droit fermement, juridiquement et d'intenter un procès devant le tribunal de commerce, pour contraindre le Théâtre-Français à représenter, et le gouvernement à laisser représenter *le Roi s'amuse*. L'affaire s'engagea le 19 décembre.

Ce jour-là, lit-on dans les journaux du temps, et notamment dans les *Débats*, une foule considérable vint à l'audience. Dès neuf heures du matin, des centaines de personnes faisaient queue dans les vastes galeries du palais de la Bourse, où siégeait alors le tribunal de commerce.

La salle d'audience était divisée en quatre parties : l'enceinte du prétoire qui, longtemps avant l'heure fixée pour les débats, se garnit d'un public choisi, composé en majeure partie de femmes élégantes en grande toilette, le *barreau* réservé aux agréés, aux avocats, aux personnages politiques, une partie plus reculée, dans laquelle les spectateurs restaient debout comme au parterre des théâtres, et derrière eux, dans le fond du prétoire, le menu peuple.

A midi, on ouvrit les portes, et l'auditoire fut envahi en un clin d'œil. La salle des Pas-Perdus elle-même, vaste vestibule séparé de l'auditoire proprement dit par des portes vitrées, était encombrée par une multitude de curieux.

L'entrée de Victor Hugo et de ses conseils fut accueillie par des applaudissements.

Les spectateurs montèrent sur des banquettes, et ce fut au milieu d'une vive agitation que le tribunal, présidé par M. Aubé, prit séance et appela les deux causes :

1° La demande formée par M. Victor Hugo contre le Théâtre-Français ;

2° L'action rescisoire des comédiens contre M. le ministre du commerce et des travaux publics, M. d'Argout, de qui les théâtres ressortissaient alors.

M. Chaix d'Est-Ange, avocat du ministre, prit aussitôt des conclusions tendant à ce que le tribunal se déclarât incompétent, attendu qu'il n'avait point à connaître des actes administratifs.

M. Odilon Barrot, avocat de Victor Hugo, riposta à ces conclusions par une brillante plaidoirie. Il dit quelle était la mission de son client, mission reçue du talent et du génie, et revendiqua pour lui, pour tous, le droit de la liberté de la pensée, de la liberté des représentations théâtrales. Il excita les protestations et les rires ironiques de l'assistance en faisant lire par l'avocat de la Comédie française l'arrêté par lequel le comte d'Argout interdisait les représentations du *Roi s'amuse*, parce que « dans des passages nombreux de ce drame les mœurs étaient outragées ! » Il rappela que la censure avait été abolie par la Charte de 1830 et que M. de Montalivet, alors ministre de l'intérieur, avait écrit dans un projet relatif à la police des théâtres : « La censure est morte. » Enfin il réclama à la Comédie française des dommages-intérêts pour inexécution de ses engagements.

La riposte du défenseur de la Comédie produisit un tel tumulte que le président dut donner l'ordre de faire évacuer un partie de la salle et de fermer le vestibule.

Victor Hugo prit alors la parole, et dans une superbe harangue, écrite à l'avance, il prouva qu'il n'y avait au fond de ce procès qu'un ordre illégal que le ministre avait eu tort de donner et que le théâtre avait eu tort d'exécuter. Il constata que le gouvernement était en train de retirer petit à petit aux Français ce que quarante ans de révolution avaient acquis de droit et de franchises, et il conclut en ces termes : « Aujourd'hui on me fait prendre ma liberté de poëte par un censeur; demain on me fera prendre ma liberté de citoyen par un gendarme. Aujourd'hui on me bannit du théâtre; demain on me bannira du pays. Aujourd'hui on me bâillonne ; demain on me déportera. Aujourd'hui l'état de siège est dans la littérature ; demain il sera dans la cité. De libertés, de garanties, de Charte, de droit public, plus un mot. Néant. Si le gouvernement, mieux conseillé, ne s'arrête sur cette pente, pendant qu'il en est temps encore, avant peu nous aurons le despotisme de 1807, sans sa gloire... »

Ces prophétiques et grandes paroles furent accueillies par des applaudissements redoublés.

M. Chaix d'Est-d'Ange répliqua ; l'audience fut levée ; la foule, qui attendait Victor Hugo à son passage, le salua de ses acclamations, et quinze jours plus tard le tribunal prononça son jugement qui, bien entendu, donna gain de cause au ministre.

Cet arrêt prévu ne découragea pas le poëte. Le génie est patient ; il sait qu'il peut attendre ; rien ne le détourne de sa route.

Le soir de la première représentation du *Roi s'amuse,* qui fut une véritable tempête, après que le nom de Hugo, a écrit M. Paul Foucher dans son intéressant livre intitulé : *Entre cour et jardin,* après que le nom de Hugo eut été jeté à la mer rugissante des spectateurs, l'abattement n'altéra pas plus le visage de l'auteur que la passion n'avait paru l'enflammer durant la lutte. Son front olympien avait opposé à ces flots furieux la résistance du roc. Il était allé, après la toile baissée, porter des remerciements et des encouragements à ses acteurs et leur avait dit :

« Vous vous épouvantez de peu ; ce sera bien autre chose après-demain ! »

Il croyait un peu plus à sa pièce depuis qu'elle avait été sifflée, mais il ne devait pas y avoir de lendemain pour elle.

Hernani avait eu cinquante-trois représentations, *Marion de Lorme* soixante et une ; *le Roi s'amuse* n'en eut qu'une et n'a pas reparu depuis à la scène. Maintes fois, depuis son retour d'exil, le poëte a été sollicité, supplié, d'en permettre la reprise ; mais jusqu'à présent, malgré sa bonne volonté, cette reprise n'a pu avoir lieu. Le rôle de Triboulet est lourd à porter ; on craint qu'il ne soit écrasant pour l'acteur chargé de l'interpréter. En outre, mais ceci n'est qu'une supposition, on dit actuellement qu'il est demandé par plusieurs artistes d'une égale valeur et que cette rivalité est un obstacle. Nous espérons que l'obstacle ne sera pas insurmontable et qu'il nous sera permis bientôt d'applaudir ce chef-d'œuvre, jadis attaqué avec une ridicule férocité.

Nous sommes en République et *le Roi s'amuse* n'effraie que les souverains. Par exemple, il les effraie terriblement, car ils l'ont banni de leur royaume : tout récemment encore, au commencement de l'année 1881, le czar de toutes les Russies, l'infortuné qui succomba sous les bombes des nihilistes, interdisait par un ukase, quelques semaines avant sa fin tragique, la traduction russe, par Lobanof, du drame dans lequel notre roi François Ier est représenté sous ses traits véritables.

En 1832, les scribes à la solde du ministère ne furent pas satisfaits par l'interdiction définitive du drame. Indignés par la fière attitude de Victor Hugo, les journalistes officieux reprochèrent à ce persécuté de continuer à toucher sa première pension littéraire de deux mille francs, que Louis XVIII lui avait accordée en même temps qu'à Lamartine.

Déjà le poëte, nous l'avons dit, avait refusé, pour ne pas engager sa conscience, une augmentation de pension que lui avait proposée Charles X, à titre de dédommagement de l'interdiction de *Marion de Lorme*

Il avait pu croire jusqu'alors qu'une subvention littéraire venant de la nation devait d'être acceptée par un écrivain ; mais en présence des honteuses attaques de certains journaux, il y renonça simplement, dans une lettre pleine de dignité, de réserve et de modération. En dépit de l'insistance de M. d'Argout, il maintint son refus, malgré les ressources peu considérables dont il disposait alors.

La critique ne devint pas pour cela plus bienveillante. Toutefois, si l'on contestait encore la puissance de l'auteur dramatique, on commençait à rendre universellement justice au poëte, et l'un de ses ennemis les plus acharnés, Gustave Planche, n'avait pu se défendre d'avouer que pour le maniement de la langue, Victor Hugo n'a pas de rival, parce qu'il fait de notre idiome ce qu'il veut, « il le forge, il le rend solide, âpre et rude comme le fer, il le trempe comme l'acier, le fond comme le bronze, le ciselle comme l'argent ou le marbre, les lames de Tolède, les médailles florentines, ne sont pas plus acérées ou plus délicates que les strophes qu'il lui plaît d'*ouvrer...* »

Et enfin Planche, le haineux et malpropre Planche, confessait que, en présence de la douleur de Triboulet, il fallait se résigner aux larmes et à l'admiration.

Point n'est besoin d'autre éloge pour l'auteur dramatique dont le seul but est d'émouvoir les spectateurs.

Les manifestations violentes qui avaient accueilli la dernière œuvre de Victor Hugo ne découragèrent pas longtemps les directeurs de théâtre, et M. Harel vint, à la fin de l'année 1832, demander à Victor Hugo la permission de jouer son drame inédit : *le Souper à Ferrare*.

Tel était le premier titre de *Lucrèce Borgia*.

M. Harel avait dans sa troupe Frédérick-Lemaître et Mlle Georges.

Quoique déjà elle ne fût plus jeune (elle était née en 1786), Mlle Georges



GOULATROMBA. (Dessin de Victor Hugo.)

C'est un homme fort doux et de vie élégante,
Un seigneur dont jamais un juron ne tomba,
Et mon ami de cœur, nommé Goulatromba. (*Ruy Blas.*)

avait conservé la plus étonnante, la plus éclatante beauté. Non seulement elle était restée « une statue digne de Phidias, une forme merveilleuse et parfaite, mais l'intelligence, la passion, le génie animaient ce beau corps ; une âme brûlait dans cette perfection sculpturale. »

Frédérick-Lemaître était en pleine possession de son talent, de son génie. Victor Hugo accepta la proposition de M. Harel, et les répétitions commencèrent aussitôt. Delafosse eut le rôle de don Alphonse d'Este et M[lle] Juliette celui de la princesse Negroni.

La répétition s'étudia à huis clos, et la veille de la première représentation l'auteur ne permit pas à son frère Abel de pénétrer dans la salle pour assister à la répétition générale. La fureur de ses détracteurs pouvait être servie par une indiscrétion ; il ne voulait pas qu'on allât de nouveau colporter à l'avance par la ville les principales scènes de son drame dans le but de chercher à les rendre ridicules à l'avance. Cependant il ne put résister aux sollicitations de Sainte-Beuve, qui se disait son ami le plus sincère et le plus dévoué. Sainte-Beuve vint, écouta attentivement, félicita chaleureusement l'auteur et, à peine dehors, alla répétant à qui le voulait entendre que *Lucrèce Borgia* était une absurdité.

Ce beau trait peint l'homme.

Grâce à ce bavardage perfide, les journaux, une fois encore, parlèrent de la pièce le matin du jour où elle fut jouée, et dirent qu'elle offrait le comble de l'obscénité et donnait le spectacle de l'orgie la plus indécente et la plus épouvantable qu'on pût rêver.

La représentation cependant fut un triomphe. Le public, non seulement acclama le nom de l'auteur, mais encore voulut le faire venir sur la scène, ce qu'il refusa malgré les supplications de M. Harel. La foule, qui l'attendait à la sortie, détela le fiacre dans lequel il était monté, et il dut revenir à pied, escorté par des milliers de spectateurs.

Ainsi fidèle à la promesse qu'il s'était faite, Victor Hugo était revenu à l'occupation de toute sa vie, à l'art ; — il avait repris ses travaux avant même d'en avoir tout à fait fini avec les petits adversaires politiques qui étaient venus le distraire deux mois auparavant.

Il avait mis au jour un nouveau drame six semaines après le drame proscrit, ce qui était une manière de dire son fait au gouvernement, lui montrer qu'il perdait sa peine, lui prouver que l'art et la liberté peuvent repousser en une nuit sous le pied maladroit qui les écrase.

Il comptait désormais, tant que besoin serait, poursuivre la lutte politique et l'œuvre littéraire. — On peut faire en même temps son devoir et sa tâche. L'un ne nuit pas à l'autre. L'homme a deux mains. —

Victor Hugo, en analysant son œuvre dramatique, a prédit que *le Roi s'amuse* et *Lucrèce Borgia* seraient peut-être un jour, l'un, la principale date politique, l'autre, la principale date littéraire de sa vie.

Il a ajouté que l'idée qui produisit ces deux ouvrages, si différents par le fond, par la forme et par la destinée, est au fond la même.

Ce sont deux difformités ; l'une *physique*, hideuse, repoussante, et complète. Mais à une misérable créature, à Triboulet, une âme est jetée, et dans cette âme apparaît le sentiment le plus pur qui soit donné à l'homme, le sentiment paternel. Et ce sentiment sublime transforme la créature dégradée.

Lucrèce Borgia est également une difformité hideuse, repoussante et complète, mais elle est une difformité morale relevée par le sentiment le plus pur que la femme puisse éprouver, le sentiment maternel.

« Dans ce monstre, mettez une mère, et le monstre intéressera, et le monstre fera pleurer..... Ainsi la paternité sanctifiant la difformité physique, voilà *le Roi s'amuse* ; la maternité purifiant la difformité morale, voilà *Lucrèce Borgia.* »

Victor Hugo, convaincu que les questions sociales sont en partie contenues dans les questions littéraires, s'est plu à rappeler que la multitude ne doit pas sortir du spectacle sans emporter avec elle quelque moralité austère et profonde; mais quand on a besoin d'étaler les plaies et les misères de l'humanité, il importe que le voile d'une idée consolante et grave soit jeté sur ce que ces nudités ont de trop odieux.

La portée philosophique des ouvrages dramatiques du poëte n'échappe plus aujourd'hui à personne, mais *Lucrèce Borgia* fut une victoire dont il importe de retenir la date. L'auteur avait alors trente ans.

Malgré l'enthousiasme du public, les classiques ne se tinrent cependant point pour battus. Armand Carrel, toujours au rang des irréconciliables, fit des restrictions convenables et ne put nier que le drame, habilement charpenté, était conforme aux traditions historiques, et que, grâce à lui, revivait véritablement la Lucrèce Borgia de la légende, la Lucrèce qui avait dans les veines du sang de courtisane et du sang de pape, la Lucrèce émouvante et terrible.

Les parodies ne manquèrent pas non plus ; elles ne méritent pas d'être citées ; mais nous devons signaler, parmi les satires, celle d'un poëte impitoyable et indigné, de Destigny, dont nous avons déjà cité le nom.

Ce barde terrible appela Victor Hugo :

Un Homère assidu de la fille de joie!

Et il ne se contenta pas de cette qualification sévère, il ajouta, après la représentation de *Lucrèce Borgia,* dans des vers inoubliables :

Voilà les fruits certains du drame moyen âge!
Vous qui prêchez le crime et le concubinage,
L'humanité vous somme aujourd'hui par ma voix
De ne plus exhumer les horreurs d'autrefois!

Laissez vos Borgia dans leur sale poussière!
. . . .
Car, vous l'avez compris, dramaturges infâmes,
C'est vous qui dépravez la jeunesse et les femmes.

Et, terminant cette imprécation, Destigny, grand justicier de l'Éternel, prédit aux romantiques en général et à Victor Hugo en particulier :

. . Le tourment de bitume et de flammes
Où nos prédicateurs précipitent les âmes!

C'était anticiper un peu sur le jugement dernier, et *Lucrèce Borgia*, malgré ces attaques grotesques, obtint un succès considérable ; l'auteur fut heureux de pouvoir, sans restriction, féliciter tous ses interprètes.

Il salua Frédérick-Lemaître qui, élégant et familier, plein de grandeur et plein de grâce, redoutable et doux, enfant et homme, modeste, sévère et terrible, réalisa le Gennaro qu'il avait rêvé. Il remercia Mlle Georges, grande tragédienne pendant l'insulte, grande tragédienne pendant la vengeance, grande tragédienne pendant le châtiment. Il remercia Mlle Juliette, qui sut, tout en n'étant qu'une apparition, jeter sur la figure belle, jeune et fatale de la princesse Negroni un éclat extraordinaire, et révéler dans les quelques mots qu'elle avait à dire un talent plein d'âme, de passion et de vérité.

Depuis longtemps le théâtre de la Porte-Saint-Martin n'avait réalisé de recettes semblables à celles produites par *Lucrèce Borgia*. Aussi, son directeur réclama à Victor Hugo une nouvelle pièce ; mais il fit sa réclamation de telle façon que l'auteur se fâcha, et les choses s'envenimèrent à ce point qu'une rencontre fut décidée.

L'affaire s'arrangea au moment où les témoins s'allaient mettre en rapport. M. Harel daigna convenir de ses torts, mais il réclama sa pièce, et à la fin du mois d'août suivant Victor Hugo prévint son irascible directeur qu'il avait terminé et qu'il tenait à sa disposition une nouvelle pièce : *Marie Tudor*.

Afin de terminer ce qui est relatif à *Lucrèce Borgia*, ou du moins à l'époque où elle fut jouée pour la première fois (car nous aurons occasion de parler des reprises des drames de Victor Hugo), disons qu'un opéra, intitulé *Lucrezzia Borgia* et dont Donizetti fit la musique, fut représenté en 1834 sur le théâtre de la Scala, à Milan. Plus tard on joua cet opéra au Théâtre-Italien de Paris, et Victor Hugo dut revendiquer son droit de propriété littéraire.

Cette difficulté, qui se présenta également pour *Ernani*, fut facilement aplanie par la suite.

CHAPITRE XV

SOMMAIRE : *Marie Tudor.* — Mlle Georges. — *Angelo.* — Rivalité de Mlle Mars et de Mme Dorval. — *La Esmeralda.* — Fatalité. — *Ruy Blas.* — M. Auguste Vacquerie vient à la première représentation. — *Les Burgraves.* — Résolution de Victor Hugo après la chute de cette pièce. — Ouvrages inédits. — Secrètes menées des fournisseurs de tragédies de la Comédie française. — La *Lucrèce* de M. Ponsard. — L'amour dans le théâtre classique. — Des *types* en littérature. — Un procès gagné.



arie Tudor, qui primitivement s'appelait *Marie d'Angleterre*, fut représentée sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin le 6 novembre 1833.

Nous ne pouvons analyser ici cette œuvre considérable; disons seulement que le poignant intérêt de ce drame historique réside « dans la réalité terrible de ce formidable triangle posé largement sur la scène et qui apparaît si souvent dans l'histoire : une reine, un favori, un bourreau ».

Cette pièce, en trois journées, en prose, est émouvante, pleine de situations neuves, hardies, et expose dans un style vigoureux l'effrayant tableau des discordes civiles en Angleterre.

Elle ne fut représentée qu'à la suite d'embarras sans nombre que suscita le directeur Harel; mais malgré les sifflets qui jamais ne manquèrent aux « premières » de Victor Hugo, elle obtint un immense succès.

Mlle Georges interpréta Marie Tudor avec son habituelle passion et son magnifique talent.

« C'est toujours avec éblouissement que nous nous rappelons le sourire par lequel elle ouvrait le second acte, à demi couchée sur une pile de carreaux, vêtue de velours nacarat à crevés de brocart d'argent, sa main royale effleurant les cheveux bruns de Fabiano Fabiani agenouillé. Son profil nacré se découpait sur un fond d'une richesse sombre; elle étincelait, elle nageait dans la lumière; elle avait des fulgurations de beauté, des élancements d'éclat, et

représentait comme dans un rêve la puissance enivrée par l'amour. Avant qu'elle eût dit un mot, des tonnerres d'applaudissements qui ne pouvaient s'apaiser retentissaient du parterre au cintre[1]. »

Mais les applaudissements ne se continuaient pas pendant toute la durée de la pièce et Mlle Georges elle-même fut sifflée ainsi que l'actrice qui jouait *Jane*, Mlle Juliette, qui tomba gravement malade le lendemain de la première représentation. En dépit des anicroches, des sifflets et des ridicules critiques de Gustave Planche et de ses confrères, la pièce fit de belles recettes et se maintint longtemps sur l'affiche.

Ce ne fut que près de deux ans plus tard, le 28 avril 1835, que fut joué, au Théâtre-Français, *Angelo*, drame également en prose.

L'auteur a déclaré avoir voulu mettre en présence, dans cette action, deux graves et douloureuses figures : la femme dans la société et la femme hors de la société ; défendre l'une contre le despotisme, l'autre contre le mépris ; enseigner à quelles épreuves résiste la vertu de l'une, à quelles larmes se lave la souillure de l'autre ; rendre la faute à qui est la faute, c'est-à-dire à l'homme qui est fort et au fait social qui est absurde ; en regard de ces deux femmes poser deux hommes, le mari et l'amant, le souverain et le proscrit, et résumer en eux par mille développements secondaires toutes les relations régulières et irrégulières que l'homme peut avoir avec la femme d'une part et la société de l'autre.

C'est toujours par l'antithèse sociale que procède le grand écrivain, dans ses œuvres dramatiques si pleines d'intérêt et d'enseignements.

Chaque scène de ce chef-d'œuvre déborde de passion ; il est écrit d'un style admirable, coloré, étincelant. Il fut un triomphe pour l'auteur et pour les acteurs.

Les situations s'y succèdent rapides, ingénieuses, émouvantes, imprévues, énergiques et gracieuses, naïves et pathétiques.

Angelo, accueilli par des acclamations et des larmes, donna lieu à une piquante rivalité entre deux grandes artistes, Mlle Mars et Mme Dorval.

Mme Dorval, si appréciée du poëte dans sa magnifique création de *Marion de Lorme*, se trouvait libre de tout engagement au moment où *Angelo* fut mis à la scène. Victor Hugo obtint qu'elle entrât à la Comédie française pour jouer dans sa pièce le rôle de la chaste Catarina. Mme Dorval ainsi que Frédérick-Lemaître personnifia le génie romantique et réalisa en quelque sorte l'idéal rêvé par les écrivains de cette époque de renaissance ; sa sensibilité, sa passion, son enthousiasme soulevaient les salles. Elle avait des cris d'une vérité poignante, des sanglots à briser la poitrine, des intonations si naturelles, des larmes si sincères, que le théâtre était oublié et qu'on ne pouvait croire à une douleur de convention..... Son talent était essentiellement moderne ; elle vivait avec les

1. Théophile Gautier, *Notices romantiques*.

idées, les passions, les amours, les erreurs et les défauts de son temps; dramatique et non tragique, elle suivit la fortune des novateurs et s'en trouva bien.

On comprend qu'une semblable rivale dut porter ombrage à Mlle Mars dont la douceur et la bonté n'étaient pas les vertus principales. La tragédienne se montra aussi désagréable que possible pour la comédienne, et sa mauvaise humeur éclata de telle sorte pendant les répétitions que Victor Hugo se vit contraint d'intervenir avec vigueur. Mlle Mars ne s'adoucit qu'après la menace sérieuse de se voir retirer son rôle; mais comme toujours elle oublia ses rancunes quand elle fut devant le public, et malgré la coiffure ridicule qu'elle s'obstinait à porter comme au temps où elle jouait dona Sol, elle mérita ainsi que sa rivale l'ovation du public. Rachel, plus tard, obtint à son tour un triomphe dans le rôle de Mlle Mars.

Peu de temps après le retentissant succès d'*Angelo*, Victor Hugo tira de son roman *Notre-Dame de Paris*, sur les sollicitations de ses amis, le libretto d'un opéra intitulé *la Esmeralda*, dont Mlle Bertin, fille du directeur du *Journal des Débats*, fit la musique qui fut sifflée à l'Académie royale de musique, le 14 novembre 1836.

Le libretto, plein de poésie, de passion, de vie, finissait par ce mot: fatalité.

Mme Victor Hugo a curieusement fait observer que ce fut une première fatalité que cet écrasement d'un ouvrage qui avait pour chanteurs M. Nourrit et Mlle Falcon, pour musicienne une femme de talent, pour librettiste Victor Hugo, et pour sujet *Notre-Dame de Paris*. La fatalité s'attacha aux acteurs eux-mêmes. Mlle Falcon y perdit sa voix. M. Nourrit ne tarda pas à s'aller tuer en Italie. A la même époque un navire appelé *Esmeralda*, faisant la traversée d'Angleterre en Irlande, se perdit corps et biens. Le duc d'Orléans avait nommé Esmeralda une jument de grand prix; dans une course au clocher elle se rencontra avec un cheval au galop et eut la tête fracassée.

Il s'écoula plus de deux années avant que Victor Hugo fît représenter *Ruy Blas*, le 8 novembre 1838, sur la scène de la Renaissance, théâtre destiné en principe à l'art romantique et construit par privilège royal.

Ruy Blas, drame en cinq actes et en vers, fut écrit pendant le mois de juillet et la première partie du mois d'août 1838.

Le sujet philosophique développé par Victor Hugo, — c'est le peuple aspirant aux régions élevées; le sujet humain, c'est un homme qui aime une femme; le sujet dramatique, c'est un laquais qui aime une reine. —

Ce drame, sur lequel nous aurons occasion de revenir ainsi que sur les autres quand viendra l'époque des éclatantes reprises, ce drame fut un des plus contestés. Malgré Frédérick-Lemaître, qui joua avec son cœur et avec son génie le rôle du laquais Ruy Blas, ce valet aimé d'une reine, ce valet grand ministre, la pièce n'eut que cinquante représentations environ, et on siffla tous les soirs.

M. Auguste Vacquerie, qui depuis quelque temps déjà connaissait Victor

Hugo dont il devait rester, ainsi que M. Paul Meurice et M. Paul Foucher, au nombre des plus sûrs, des plus dévoués, des plus intimes amis de Victor Hugo, M. Vacquerie avait fait quatre-vingts lieues pour assister à la première représentation de *Ruy Blas;* mais le dévouement et l'admiration des lettrés ne pouvaient rien alors contre le goût dépravé de la foule.

Il fallait quelques années encore avant que ces ouvrages immortels fussent compris, appréciés, admirés comme ils doivent l'être, comme ils le sont maintenant et pour toujours. Mais si la lutte a été longue et rude, la victoire définitive a depuis longtemps consolé le poëte des injustices des contemporains de sa jeunesse.

Il faut aller jusqu'au 8 mars 1843 pour trouver une nouvelle représentation à la Comédie française, celle des *Burgraves*, cette grande épopée qui a été la dernière œuvre dramatique dont Victor Hugo ait autorisé la représentation. Cette splendide *trilogie,* qui fit justement comparer à Eschyle notre grand poëte tragique, devait être, elle aussi, méconnue. Eschyle, le premier des tragiques grecs, après avoir longtemps passionné le peuple d'Athènes, s'était vu abandonner. On lui préférait Sophocle ; il s'exila, le cœur plein de tristesse en disant : « Je consacre mes œuvres au temps. » Le temps lui donna raison, mais il ne vécut point assez pour jouir de son triomphe.

De même qu'Eschyle, Victor Hugo se vit préférer par les Athéniens de Paris un Sophocle de petite taille et de modeste talent qui se nommait M. Ponsard. On jouait alors la *Lucrèce* de ce poëte médiocre et on en exagérait le succès, dans un certain monde, pour préparer la chute des *Burgraves*.

Jules Janin, après *Lucrèce,* avait présenté Ponsard à Lamartine qui accueillit le nouveau venu avec une grande bienveillance.

« Ce fut presque un événement. Hugo, Lamartine, Vigny et Sainte-Beuve avaient passé pour les chefs de l'école romantique. Nous en étions tous alors, nous les jeunes. Notre instinct nous avait entraînés vers le vrai, et nous nous faisions les servants de ce Shakespeare qui se révélait par les splendeurs d'*Hernani,* de *Marion Delorme,* du *Roi s'amuse* et de *Ruy Blas.*

« Le parti classique s'empara des quelques beautés de *Lucrèce* et crut venger son interrègne en les exagérant et en opposant Ponsard à Hugo, c'est-à-dire un prince constitutionnel à Charlemagne. Notre foi romantique était une des expressions de notre amour pour la liberté. Nous fûmes indignés quand Lamartine patronna Ponsard, et nous l'accusâmes presque de défection. Heureuse époque où la guerre civile n'était qu'entre ceux qui se maintenaient dans les trois règles et ceux qui voulaient en sortir! Les qualités personnelles de l'homme et même du poëte, disons-le maintenant, nous firent peu à peu pardonner à Lamartine les faveurs dont il comblait Ponsard [1]. »

Ainsi, M. de Lacretelle, admirateur et ami dévoué de Lamartine, laissant

1 Henri de Lacretelle, *Lamartine et ses amis*

échapper un aveu précieux, a résumé l'état des esprits à l'époque de l'apparition des *Burgraves.*

Les classiques relevaient la tête au nom de Ponsard et il est regrettable de trouver le nom de Lamartine mêlé à leurs tentatives de résurrection.

Inquiets de ces menées, Auguste Vacquerie et Paul Meurice cherchèrent à reconstituer les jeunes bandes de 1830 et allèrent demander à Célestin Nanteuil « trois cents Spartiates déterminés à vaincre ou à mourir plutôt que de laisser franchir les Thermopyles à l'armée barbare ».

Nanteuil, qui avait combattu avec tant de courage dans toutes les grandes batailles, Nanteuil secoua sa longue chevelure et répondit en soupirant à Vacquerie qui avait pris la parole : « Jeune homme, allez dire à votre maître qu'il n'y a plus de jeunesse ! Je ne puis fournir les trois cents jeunes gens. »

Et cela était vrai; les jeunes gens n'étaient plus épris de poésie; ils songeaient à s'enrichir, ils étaient *embourgeoisés.*

La représentation des *Burgraves* suscita des disputes et provoqua des collisions, quoique le talent du jeune maître eût encore grandi et pour ainsi dire atteint son apogée dans cette œuvre puissante, *titanique*; les ricanements et les sifflets se mêlèrent aux applaudissements et *les Burgraves* eurent trente représentations.

Victor Hugo subit les critiques aigres-douces de la *Revue des Deux Mondes* et celles de la *Gazette de France*, qui ne lui pardonnait pas d'affirmer en politique des idées indépendantes.

Deux journaux seulement se montrèrent favorables à l'œuvre, le *Messager* dans lequel M. Édouard Thierry écrivit qu'on voulait bannir Victor Hugo du théâtre comme autrefois à Athènes on exilait les renommées qui duraient trop ; et la *Presse* où M. Théophile Gautier publia les lignes suivantes :

« Quelle merveilleuse puissance il a fallu pour faire revivre ainsi une époque évanouie, perdue dans la nuit d'un passé douteux ! Rebâtir pierre à pierre, avec une puissance d'architecte du moyen âge, ce burg inaccessible et formidable, aux murailles où circulent des couloirs ténébreux, aux caveaux pleins de mystère et de terreur, avec ses vieux portraits de famille, ses panoplies qui rendent d'étranges murmures et qui semblent être remplies par les âmes dont elles ont revêtu le corps! quelle force de réalisation il a fallu pour mêler ainsi les fantômes de la légende aux personnages naturels, et mettre dans ces bouches impériales des discours dignes d'elles! Soutenir ainsi ce ton d'épopée, ce bel élan lyrique pendant trois grands actes, M. Hugo seul pouvait le faire aujourd'hui..... A chaque instant un vers magnifique, d'un grand coup de son aile d'aigle, vous enlève dans les plus hauts cieux de la poésie lyrique. C'est une variété de ton, une souplesse de rythme, une facilité de passer du tendre au terrible, du plus frais sourire à la plus profonde terreur, que nul écrivain n'a possédées au même degré..... »

Ce jugement est maintenant celui de la postérité, mais Victor Hugo,

jugeant qu'il n'était plus utile de s'exposer à des contestations de ce genre, se promit de ne plus faire jouer de pièces nouvelles.

Il a tenu parole et n'a donné au théâtre aucun ouvrage inédit.

A ceux qui lui objectent respectueusement qu'il ne doit pas priver le pays des drames qu'il a achevés, qu'il n'a plus à redouter les sifflets, il répond invariablement :

« Sous aucun prétexte, ma résolution est formelle, on ne jouera mes autres drames avant ma mort. »

Ces pièces sont enfermées avec d'autres manuscrits dans une caisse en fer et quelques amis seulement les ont entendu lire au maître, qui lit avec une rare perfection ; elles s'intitulent : *Torquemada*, *la Grand'Mère*, *l'Épée*, *Peut-être frère de Gavroche ;* il s'y trouve une féérie, *la Forêt mouillée*, dans laquelle parlent les arbres et les fleurs.

Nous avons indiqué la portée philosophique du théâtre de Victor Hugo ; il nous reste à souligner d'un trait un de ses résultats ; il ressuscita en quelque sorte l'amour au théâtre.

Charles Nodier, résumant l'histoire littéraire des temps classiques, avait, avant 1830, remarqué que l'amour ne tenait pas une grande place dans cette histoire, et que depuis Malherbe, « qui vint enfin et qui aurait pu sans inconvénient se dispenser de venir », les classiques avaient tous été antipathiques avec l'amour.

A part un petit nombre de scènes admirables de Molière, constatait le critique délicat, à part un petit nombre d'effusions admirables de La Fontaine, quelques élans de Phèdre et d'Ariane et quelques pleurs d'Andromaque, de beaux mouvements du Cid et un hémistiche sublime de Sertorius, les classiques n'ont pas plus entendu l'amour que la liberté.

Et, dans son style étincelant, Nodier s'indignait qu'une littérature qui doit reposer sur l'amour poétique ne fût plus comprise de ses interprètes naturels ; il se demandait avec colère comment une métaphysique plus précieuse que subtile s'était introduite chez les gens bien nés dans le commerce du cœur et pourquoi la sensibilité était devenue pédante comme la philosophie des encyclopédistes, et la volupté sale et brutale comme les spinthrées du Parc-aux-Cerfs.

Certain que l'amour ne se mêlait plus de rien, n'était mêlé ni aux productions littéraires du commencement de ce siècle, ni aux accouplements de la bourgeoisie, Charles Nodier affirmait enfin que l'amour s'était réfugié dans le peuple, « où se réfugient les hautes pensées de l'homme quand la société s'en va, parce que c'est dans le peuple que se conservent, se développent et se raniment tous les éléments de la civilisation, comme c'est dans la terre que se cachent pour renaître tous ces germes créateurs, dont la florissante résurrection renouvelle au printemps l'aspect de la nature ».

Avec le romantisme et avec Victor Hugo renaquit l'amour dont les héros

tirés du peuple, animés des grandes passions du peuple, se nomment, au théâtre, Hernani, Didier, Marion Delorme, Ruy Blas.

Ces personnages, qui aiment, qui pleurent, qui souffrent, qui vivent enfin d'une véritable vie humaine, sont devenus des types, c'est-à-dire l'expression d'une vérité, la représentation d'une idée, et en même temps la marque, le signe de la création.

Or la création, l'invention, est le sceau du génie. L'artiste banal imite; l'artiste vrai enfante, anime un être qui résume en lui un groupe, une famille d'êtres. Les classiques avaient continué la reproduction des *types* de l'antiquité et s'étaient condamnés à copier, à recopier, à imiter. Un certain genre de beau en littérature, comme en peinture, leur semblant le beau consacré par une longue admiration, ils ne se hasardaient pas à en concevoir un autre. Pourquoi cesser d'admirer ce que la foule admirait avant eux?

Être banal, flatter la foule et ses usages, cela est le moyen de parvenir et de réussir vite, mais la contrarier au risque d'être sifflé, cela est inutile, hardi, téméraire.

Les romantiques eurent cependant cette témérité; ils pensèrent que le moment était venu de produire quelque chose de nouveau, au risque de mécontenter les convenances; ils crurent qu'il ne fallait pas plus longtemps laisser contester à la nation française le génie d'invention qu'elle possède plus qu'aucun peuple; ils affirmèrent enfin que la liberté en littérature ne devait pas être un vain mot, quoique cette liberté eût été disputée en France à la littérature, depuis que notre littérature existe, tantôt au nom des Grecs et d'Aristote, tantôt au nom de la Sorbonne, de l'Université ou de l'Académie, tantôt enfin au nom de la liberté elle-même.

Ils devinrent créateurs à leur tour après de puissants esprits, après Rabelais, Molière et d'autres, et parmi eux « Victor Hugo se montra un des génies les plus originalement inventeurs qui aient apparu à aucune des époques de la littérature française [1] ».

Son génie explique les haines des impuissants qui parvinrent, à force d'intrigues, à se maintenir au Théâtre-Français pendant de longues années durant lesquelles *le Roi s'amuse*, *Hernani*, *Marion Delorme* et *Angelo* furent bannis de cette scène.

C'était une persécution littéraire cachée sous une tracasserie politique; il est étrange, dit Victor Hugo, parlant de ce fait, qu'en ce temps les préjugés littéraires, les animosités et les intrigues littéraires aient eu encore assez de consistance et de solidité pour qu'on pût, en les amoncelant, en faire une barricade devant la porte d'un théâtre.

Il dut briser cette barricade, qui resta debout pendant les premières années du règne de Louis-Philippe, et au mois de novembre 1837, il fit devant

1. Nodier, *Miscellanées*

le tribunal de commerce un procès ayant pour but de contraindre la Comédie française à exécuter ses engagements, c'est-à-dire à représenter ses drames ainsi qu'elle l'avait promis, et à indemniser l'auteur pour le long temps qu'elle avait tenu ses œuvres à l'écart.

M. Paillard de Villeneuve, chargé de la plaidoirie, s'acquitta brillamment de sa tâche. Il demanda si un théâtre subventionné par l'État devait être le monopole exclusif de quelques auteurs, pâles satellites d'un grand siècle, et si la scène ne devait pas être ouverte à une nouvelle école, qui voulait que le XIXe siècle eût son cachet original et son horizon de gloire et d'immortalité.

Il rappela la série d'intrigues qui avaient enveloppé le chef de l'école nouvelle pendant sept années ; il énuméra toutes les violations de traités faites par la Comédie française, qui, pendant ces sept années, refusa, en dépit des clauses de ses traités, de reprendre les drames de Victor Hugo ; il prouva que cette obstination déloyale était le résultat des manœuvres de quelques députés *classiques* qui, au moment de la discussion du budget, menaçaient le Théâtre français de lui retirer une subvention qu'il voulait *profaner au contact des novateurs littéraires!*

Il dit enfin que jamais pièces n'avaient été d'un meilleur rapport et combien il était étrange que la Comédie-Française condamnât au silence et à l'oubli un écrivain dont les ouvrages dramatiques, déjà traduits dans toutes les langues, étaient représentés sur les divers théâtres de l'Europe, à Londres, à Vienne, à Madrid, à Valladolid, à Moscou, partout, excepté à Paris, excepté dans la langue française.

Le poëte, dans une courte improvisation, rappela à son tour les sollicitations du directeur du Théâtre-Français pour obtenir ses pièces, et demanda pourquoi ce directeur avait deux visages, ou plutôt deux masques, l'un avec lequel il trompait les auteurs, l'autre avec lequel il voulait tromper la justice.

Le tribunal de commerce lui donna gain de cause et condamna la Comédie francaise à payer six mille francs de dommages-intérêts et à représenter dans un court délai *Hernani*, *Marion Delorme* et *Angelo.*

La cause vint en appel devant la cour royale de Paris, au mois de décembre 1837.

Victor Hugo, une fois encore, prit la parole pour montrer ses adversaires, une petite coterie embusquée derrière les bureaux du ministère de l'intérieur, coterie prétendant fermer la porte du Théâtre-Français à toute une littérature, parce que cette littérature ne lui convenait point.

La Cour, au milieu des marques unanimes de satisfaction des assistants, maintint la décision des premiers juges.

Justice fut faite de la coterie ministérielle. On reprit *Hernani*, qui fut applaudi de tous, ce qu'un classique expliqua en disant que Victor Hugo en avait changé tous les vers !



SARA LA BAIGNEUSE.

. . . .
Elle bat d'un pied timide
        L'onde humide
Où tremble un mouvant tableau,
Fait rougir son pied d'albâtre
        Et, folâtre,
Rit de la fraicheur de l'eau.

(*Les Orientales.*)

CHAPITRE XVI

Sommaire : *Les Orientales.* — Un portrait de Victor Hugo signé Théophile Gautier. — Respect inspiré par le poëte. — Nouveaux changements de demeure. — La maison de la rue Jean-Goujon. — Une tentative d'assassinat. — Négociations relatives à la *Revue des Deux Mondes.* — M. Buloz. — M. Xavier Marmier. — La vie de famille. — *Les Feuilles d'automne* (1831). — Manuscrits. — *Les Chants du crépuscule* (1835). — *Les Voix intérieures* (1837). — *Les Rayons et les Ombres* (1838).

Avant de se faire le champion de la liberté politique, Victor Hugo fit donc triompher la liberté littéraire ; tous ses actes, toutes ses paroles ont eu un but, l'émancipation humaine.

Nous avons cru devoir grouper ce qu'il nomme « sa tentative » dramatique, afin qu'on pût embrasser l'ensemble la portée considérable de cette œuvre : pour cela il fallait abandonner l'ordre chronologique des publications du poëte. Retournant de quelques années en arrière, nous allons maintenant poursuivre l'examen de ses premières œuvres lyriques. Nous revenons à 1829, époque où furent publiées *les Orientales.*

Ces poésies magnifiquement colorées, lumineuses, étincelantes, pleines de soleil, marquent ce qu'il nous est permis d'appeler la seconde manière lyrique de Victor Hugo ; elles sont une suite de visions des pays de l'Orient, visions revêtues d'images éclatantes, d'une forme pure autant que belle ; sous les rimes harmonieuses et sonores, sous les riches couleurs d'un artiste incomparable, s'animent les paysages orientaux, et en même temps qu'il peint la nature, le poëte chante, exalte les plus généreux sentiments de l'homme, l'amour de l'indépendance, le culte de la patrie. Il décrit le feu du ciel et Navarin, puis passe, avec une constante variété de forme et de ton, de la fière réponse de l'enfant grec qui veut de la poudre et des balles aux rêves paresseux et charmants de Sara la baigneuse.

Jamais le côté matériel et extérieur des choses, a dit un critique, n'avait été rendu avec autant de relief et de couleur; jamais la versification française n'avait atteint ce degré de richesse pittoresque, d'harmonie savante, d'ampleur mélodieuse.

On a reproché à l'auteur des *Orientales* d'avoir peint un Orient imaginaire, non réel, non historique, créé par sa rêverie ardente. On a lui a demandé à quoi rimait cet Orient et à quoi bon ces *Orientales?* Il a répondu qu'il n'en savait rien, que c'était une idée qui lui avait pris d'une façon assez ridicule, en été, en allant voir coucher le soleil à Vanves. Il ne croit pas qu'il y ait, dans le jardin de la poésie, des fruits défendus.

Les attaques n'empêchèrent pas le livre de parvenir, en quelques semaines, à la septième édition; dans cette œuvre Victor Hugo a, pour la première fois, donné libre carrière à son imagination en la maintenant dans la perfection absolue de la forme.

Les Orientales, a-t-on écrit, ressemblent à l'architecture gothique du xve siècle, comme elle, ornées, amusantes, épanouies. Elles sont un trône merveilleux dressé à l'art pur. Toutes les formes de la conception poétique y apparaissent; depuis les ballades amoureuses jusqu'aux chants de combat, chacune des pièces est un bijou finement ciselé, soigneusement serti; jamais aucun poëte français ne mania le vers avec autant de souplesse et de fécondité.

Les Orientales, publiées en 1829 par l'éditeur Gosselin, redoublèrent l'admiration des jeunes disciples de Victor Hugo. Une année après cette publication, quelque temps après la représentation d'*Hernani*, le plus enthousiaste de tous, Théophile Gautier, sollicita l'honneur d'être présenté « au grand chef ».

Le récit de cette entrevue doit être cité dans ce livre. C'est une adorable page et un admirable portrait de Victor Hugo à cette époque :

« Nous en avions presque le droit, après nos campagnes, raconte donc Gautier. Rien n'était plus simple; Gérard de Nerval ou Petrus Borel n'avaient qu'à nous mener chez lui. Mais à cette idée nous nous sentions pris de timidités invincibles. Nous redoutions l'accomplissement de ce désir longtemps caressé. Lorsqu'un incident quelconque faisait manquer les rendez-vous arrangés avec Gérard ou Petrus pour la présentation, nous éprouvions un sentiment de bien-être, notre poitrine était soulagée d'un grand poids, nous respirions librement.

« Deux fois nous montâmes son escalier lentement, comme si nos bottes eussent eu des semelles de plomb. L'haleine nous manquait; nous entendions notre cœur battre et des moiteurs glacées nous baignaient les tempes. Arrivé devant la porte, au moment de tirer le cordon de la sonnette, pris d'une terreur folle, nous tournâmes les talons et nous descendîmes les degrés quatre à quatre, poursuivi par nos acolytes qui riaient aux éclats.

« Une troisième tentative fut plus heureuse : nous avions demandé à nos compagnons quelques minutes pour nous remettre et nous étions assis sur une

des marches de l'escalier, car nos jambes flageolaient sous nous et refusaient de nous porter; mais voici que la porte s'ouvrit et qu'au milieu d'un flot de lumière, tel que Phœbus-Apollon franchissant les portes de l'Aurore, apparut sur l'obscur palier, qui? Victor Hugo lui-même, dans sa gloire!

« Comme Esther devant Assuérus, nous faillîmes nous évanouir. Hugo ne put, comme le satrape vers la belle Juive, étendre vers nous, pour nous



PORTRAIT DE VICTOR HUGO, A VINGT-HUIT ANS.

rassurer, son long sceptre d'or, ce qui nous étonna. Il sourit, mais ne parut pas surpris, ayant l'habitude de rencontrer journellement sur son passage de petits poëtes en pâmoison, des rapins rouges comme des coqs ou pâles comme des morts, et même des hommes faits interdits et balbutiant. Il nous releva de la manière la plus gracieuse et la plus courtoise, car il fut toujours d'une exquise politesse, et, renonçant à sa promenade, il rentra avec nous dans son cabinet.

« Henri Heine raconte que, s'étant proposé de voir le grand Gœthe, il



LES FEUILLES D'AUTOMNE.

avait longtemps préparé dans sa tête les superbes discours qu'il lui tiendrait, mais qu'arrivé devant lui il n'avait rien trouvé à lui dire, sinon « que les pruniers sur la route d'Iéna à Weimar portent des prunes excellentes contre la soif »; ce qui avait fait sourire doucement le Jupiter Mansuetus de la poésie allemande, plus flatté peut-être de cette ânerie éperdue que d'un éloge ingénieusement et froidement tourné. Notre éloquence ne dépassa pas le mutisme, quoique, nous aussi, nous eussions rêvé pendant de longues soirées aux apostrophes lyriques par lesquelles nous aborderions Hugo pour la première fois.

« On peut regarder les dieux, les rois, les jolies femmes, les grands poëtes un peu plus fixement que les autres personnages, sans qu'ils s'en fâchent, et nous examinions Victor Hugo avec une intensité admirative dont il ne paraissait pas gêné.

« Ce qui frappait d'abord dans Victor Hugo, alors âgé de vingt-huit ans, c'était le front vraiment monumental qui couronnait, comme un fronton de marbre blanc, son visage d'une placidité sérieuse; il était vraiment d'une beauté et d'une ampleur surhumaines; les plus vastes pensées pouvaient s'y écrire, les couronnes d'or et de laurier s'y poser comme sur un front de dieu ou de césar. Des cheveux châtain clair l'encadraient et retombaient un peu longs. Une face soigneusement rasée, d'une pâleur particulière, trouée et illuminée de deux yeux fauves pareils à des prunelles d'aigle, et une bouche à lèvres sinueuses, à coins surbaissés, d'un dessin ferme et volontaire qui, en s'entr'ouvant pour sourire, découvrait des dents d'une blancheur étincelante. Pour costume une redingote noire, un pantalon gris, un petit col de chemise rabattu; la tenue la plus exacte et la plus correcte.

« On n'aurait vraiment pas soupçonné dans ce parfait gentleman le chef de ces bandes échevelées et barbues, terreur des bourgeois à menton glabre. Tel Victor Hugo nous apparut à cette première rencontre, et l'image est restée ineffaçable dans notre souvenir. Nous gardons précieusement ce portrait beau, jeune, souriant, qui rayonnait de génie et répandait comme une phosphorescence de gloire[1]. »

Cette page si débordante d'enthousiasme donne nettement l'idée du respect qu'imposait Victor Hugo à l'âge où les poëtes, d'ordinaire, commencent à peine à se faire connaître. Il avait inspiré déjà à des hommes qui n'étaient guère moins jeunes que lui une vénération complète, absolue. Cela tenait non seulement à la valeur incontestable de ses premières œuvres, mais encore à la dignité de sa vie privée, à la grandeur de son caractère. Quoique mêlé au cénacle, quoique vivant dans une parfaite intimité avec les hommes de lettres, ses contemporains, il ne s'écartait jamais d'une réserve aimable, d'une gravité affable. Il se montrait bon mais sérieux, gai mais non familier. Il comptait des amis fervents mais qui jamais ne passaient de l'amitié à la camaraderie; per-

1. Théophile Gautier, *Notices romantiques.*

sonne en dehors de ses proches parents ne l'a jamais tutoyé. On l'a injurié, calomnié, on ne l'a jamais traité avec mépris. Nous verrons plus tard à quelle émotion ont toujours été en proie ceux qui lui ont été présentés.

Dès 1828, alors qu'il avait quitté la rue de Vaugirard pour s'installer rue Notre-Dame-des-Champs, au numéro 11, les hommes de lettres qui le venaient voir le considéraient comme leur maître. Parmi les plus assidus étaient Louis Boulanger et surtout Sainte-Beuve qui a reconnu que Victor Hugo lui enseigna un procédé d'art poétique, et lui ouvrit un jour sur le style et sur la facture du vers, et qui, c'est son aveu même, avait été conquis dès le premier jour au chef du romantisme.

Les soirées se passaient en lectures que la petite Léopoldine et le gros Charles, qu'on appelait Charlot, écoutaient en silence. Victor tout petit dormait dans son berceau. — Parfois venaient Alfred de Musset, Émile Deschamps, Gustave Planche, Mérimée, Béranger et Paul Foucher, cet écrivain de mérite à l'imagination si ardente, au cœur noble et généreux, qui ne cessa de témoigner à son beau-frère illustre une admiration pleine de tendresse.

Cette petite maison de la rue Notre-Dame-des-Champs sous le toit de laquelle tant de beaux vers s'écrivirent est aujourd'hui démolie. Elle était située entre cour et jardin ; la propriétaire habitait le rez-de-chaussée, la famille Hugo le premier étage. On y entrait par une longue avenue plantée d'arbres, bordée de murailles, et qui conduisait à la cour. Mme Victor Hugo se plaisait là beaucoup, mais il lui fallut déménager en toute hâte après les représentations d'*Hernani*. La propriétaire se plaignait de ne pouvoir dormir à son rez-de-chaussée depuis que le poëte recevait après minuit de nombreuses visites. Elle s'imaginait avoir loué à des gens tranquilles, à un ménage rangé, et ces gens recevaient six cents personnes par jour. Cela ne pouvait faire l'affaire d'une brave femme qui s'était retirée du commerce pour vivre tranquille dans sa maison et qui aimait à se coucher de bonne heure. Elle donna congé à ses locataires qui transportèrent leurs pénates dans une rue projetée du quartier François Ier. Il n'y avait alors dans cette rue, la rue Jean-Goujon, qu'une maison qui devait porter plus tard le n° 9, la maison du poëte ; tout autour des jardins, et les Champs-Élysées alors très déserts, mais dont la solitude était favorable aux promenades et aux rêveries de Victor Hugo qui a toujours aimé à travailler en marchant. La seule chose remarquable dans cette voie non construite était un grand jeu de boules, entouré de planches, que fréquentaient les bourgeois le dimanche.

L'installation ne se fit pas tranquillement ; elle commençait à peine lorsqu'éclata la révolution de 1830. On se battit aux Champs-Élysées ; les balles sifflèrent autour de la maison isolée de la rue Jean-Goujon ; les nouveaux habitants durent envoyer leurs objets précieux rue du Cherche-Midi.

Puis le calme revint et les travaux recommencèrent.

Victor Hugo, à cette époque, avait coutume de sortir dans la soirée,

d'errer au hasard pendant de longues heures, de rêver, de composer une pièce de vers, une scène, un chapitre et d'écrire en rentrant. Il sortait seul, malgré les menaces qu'on lui adressait. *Hernani* avait suscité de formidables colères ; le poëte reçut un cartel d'un auteur dramatique dont le nom est si parfaitement inconnu que, malgré sa prodigieuse mémoire, il l'a complètement oublié; on lui envoyait chaque jour des lettres non seulement injurieuses, mais terribles. L'une d'elles, que Mme Hugo a reproduite dans son livre, était à peu près conçue en ces termes : « Si tu ne retires pas ta sale pièce, on te fera passer le goût du pain. »

Victor Hugo riait de ces sottises. Une nuit, après avoir composé au dehors une page des *Feuilles d'automne*, il rentra vers deux heures, alluma sa lampe et la plaça sur la table de son cabinet de travail dont les fenêtres donnaient sur la rue, au second étage. A peine s'était-il assis et avait-il tracé quelques lignes lorsqu'une détonation retentit et une vitre vola en éclats près de sa tête. Il ouvrit la croisée, personne. Il se retourna. Une balle avait troué derrière lui, passant à quelques centimètres au-dessus de son front, un tableau de Boulanger accroché au mur. Il souffla sa lampa et alla se coucher.

Jamais le poëte ne voulut porter plainte contre l'assassin qui ne renouvela pas sa tentative.

La maison de la rue Jean-Goujon était habitée au premier par la propriétaire, au second par Victor Hugo. Au-dessus se trouvaient encore deux étages, l'un occupé par le général vicomte de Cavaignac, oncle de Godefroy et d'Eugène Cavaignac, et dont le fils fut nommé pair de France.

Au-dessus encore le baron de Mortemart de Boisse, dont Émile Deschamps, qui aimait à rire, disait : Il n'est ni baron, ni mort, ni de Boisse, il est *emart*.

Ce Mortemart de Boisse, beau-frère du vicomte de Cavaignac, était alors rédacteur du recueil périodique intitulé : la *Revue des Deux-Mondes*, fondé en 1829 par Ségur-Duperron et Mauroy. La *Revue* devenue fameuse était en ce temps-là une publication de peu d'importance et s'occupait presque spécialement de géographie. M. de Boisse apprit à Victor Hugo que les fondateurs ne demandaient qu'à vendre cette publication et lui demanda s'il connaissait un acquéreur. Justement M. Buloz, le célèbre Buloz, venait d'hériter d'une vingtaine de mille francs et cherchait à créer un journal. Le poëte, qui l'avait souvent rencontré, lui fit part de ce qui se passait, et c'est ainsi qu'il fut mêlé à la vente de la *Revue des Deux Mondes*. L'acquisition se fit après des pourparlers très courts, et aussitôt Buloz demanda à Victor Hugo sa collaboration ; celui-ci refusa en principe, mais permit de publier exceptionnellement le récit du voyage aux Alpes qu'il avait fait avec Nodier.

Le succès de la *Revue* commençant à se dessiner, son directeur revint à la charge disant :

« Mes abonnés m'écrivent qu'ils vous désirent. Je leur dis : Hugo est le plus grand poëte du monde. Rien de plus naturel qu'ils me répondent :

Donnez-nous du Hugo.

— Je ne veux pas écrire dans les Revues, répondait invariablement le poëte.

— Eh bien! s'écria un jour Buloz, désespérant de vaincre cette volonté ferme, eh bien, je vous préviens, monsieur, que mon journal ne peut plus être votre journal. »

Et, en effet, dans la *Revue des Deux Mondes* succédèrent immédiatement, aux éloges sans bornes, les attaques furieuses. Buloz n'a jamais pardonné.

Un soir d'hiver, en 1831, un jeune homme qui devait devenir un des écrivains distingués de la *Revue* et un académicien, M. Xavier Marmier, alors passionné pour la poésie, se présenta rue Jean-Goujon. Il n'avait ni recommandation, ni lettre d'introduction; il venait apporter au poëte un volume de vers, intitulé *Esquisses poétiques*. Il savait que quiconque s'occupait d'art et de poésie était certain d'être bien accueilli, d'emporter un avis sincère, une opinion franche, un conseil utile. On l'introduisit dans une grande salle meublée simplement, mais avec élégance et bon goût, un intérieur d'artiste et de poëte. Près de la cheminée était assise une jeune femme d'une beauté rare, Mme Victor Hugo, qui tenait un enfant sur ses genoux. Le maître de la maison lisait, assis près d'elle. Il était dans toute la plénitude de sa jeunesse et de son talent. Le visiteur resta dans l'admiration de ce groupe lui rappelant un des plus beaux tableaux de Van Dyck; il conserva une impression si profonde que le souvenir lui en est resté vivant après cinquante années.

Le poëte, qui toujours a gardé au plus profond de son cœur le culte sacré de la famille, apparaît sous son aspect nouveau. La paternité a pris la place de l'amour. C'est le temps où, dans *les Feuilles d'automne*, qui parurent en 1831, il chanta, non plus la femme, mais la mère, et c'est à l'enfant qu'iront désormais ses tendresses infinies, aux petits dont les grâces bruyantes et adorables égayent sa pensée, mais chargent son front de paternels soucis.

Les Feuilles d'automne passent encore, non sans raison, pour le plus touchant de ses recueils lyriques.

Il conte les joies intimes, il chante, ainsi que l'a justement remarqué M. Alfred Nettement dans son *Histoire de la littérature française sous le gouvernement de Juillet*, il chante ce qu'il a senti, ce qu'il a vu, ce qu'il aime; sa femme, cher et doux ornement de son foyer, ses enfants à la tête blonde, les paysages dont les frais horizons fuient devant son regard, les sentiers embaumés des fleurs qu'il a cueillies, les arbres à l'ombre desquels il a rêvé. — Le charme de ce volume, c'est d'avoir été écrit par un mari, par un père, par un amant de la nature, avec la vivacité d'impressions réelles; ce qu'il y a de plus poétique dans *les Feuilles d'automne*, c'est ce qu'il y a de plus vrai, ce qui sort le plus directement du cœur humain, l'accent du père de famille, l'extase du jeune homme devant la beauté chaste et pure, le sentiment reconnaissant du fils.

C'est dans cette œuvre, la plus parfaite peut-être, qu'il évoque le souvenir de sa naissance maladive, de sa mère bien-aimée, la mémoire de son père vénéré. En même temps que se montre le progrès merveilleux de son style apparaissent des sentiments d'une grandeur et d'une beauté inconnues. La vie lui apparaît, sous son véritable jour, pleine de désillusions et de tristesses, mais consolée par les seules joies réelles de l'homme, par les joies fortifiantes et fécondes de la famille.

Déjà il mesure le chemin parcouru, il regarde derrière lui les rêves envolés; il s'étonne que les heures heureuses se soient écoulées si vite; il s'écrie, les yeux pleins de larmes :

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années,
Pour m'avoir fui si vite et vous être éloignées,
Me croyant satisfait?
Hélas! pour revenir m'apparaître si belles,
Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes,
Que vous ai-je donc fait?

Il se demande où est le bonheur pour l'humanité égarée et souffrante; il s'épouvante du sort qui lui est réservé, et il murmure cette parole de résignation :

Oublions, oublions! Quand la jeunesse est morte,
Laissons-nous emporter par le vent qui l'emporte
A l'horizon obscur.
Rien ne reste de nous; notre œuvre est un problème;
L'homme, fantôme errant, passe sans laisser même
Son ombre sur le mur.



Cette sombre et majestueuse philosophie n'est cependant pas un cri de désespérance.

Le poëte, miroir de l'humanité, souffre et gémit, mais ses larmes sont séchées par la contemplation de ceux qu'il aime, par le sourire des êtres qui lui sont chers. Il se plaint du sort à nous réservé, mais il aime.

A la première jeunesse, à la croyance ardente, à la virginale prière d'une âme stoïque et chrétienne, à la mystique idolâtrie pour un seul être voilé, ont succédé un sentiment amèrement vrai du néant des choses, un inépuisable adieu à la jeunesse qui s'enfuit.

Cette constatation est de Sainte-Beuve, qui se montrait encore son ami et son admirateur, mais qui, chose surprenante pour un homme destiné à finir comme un libre-penseur convaincu, reprochait à Victor Hugo de ne plus assez songer à Dieu, à Victor Hugo qui devait rester, quoique débarrassé des superstitions de son enfance, un fervent croyant en l'immortalité en l'âme.

Les Feuilles d'automne, quoique paraissant à la suite d'une révolution, à un moment politique grave, furent, en dépit de la politique, en dépit des critiques, parmi lesquels Planche se montra, comme d'habitude, le plus injuste et le plus haineux, *les Feuilles d'automne* furent bientôt dans toutes les mains. Elles s'adressaient à l'homme, elles étaient le reflet de ses bonheurs et de ses souffrances ; elles furent comprises de tous, tant est grand le charme de la poésie véritable, tant sont saisissantes la rêverie du génie et la mélodie des beaux vers.

C'est une œuvre de maturité dans laquelle il est aisé de saisir la transformation des croyances et qui marque que l'esprit de Victor Hugo a fait un grand pas en avant.

Heureux du labeur accompli, mais ne se reposant jamais, il continue sa tâche, et, en même temps qu'il régénère le théâtre, qu'il écrit des romans d'une portée et d'une valeur considérables, il poursuit son œuvre de poëte.

En 1835 paraissent *les Chants du crépuscule.* Pourquoi ce titre ?

— Parce qu'alors, « dans les idées, dans les choses, dans la société comme dans l'individu, tout était à l'état de crépuscule ; parce que tout s'agite confusément à ce moment du siècle où un point d'interrogation se dresse à la fin de tout ».

Le poëte a toujours les mêmes pensées avec d'autres soucis, le même front avec d'autres rides, la même vie avec un autre âge. Il s'interroge, il se demande ce que vont devenir les esprits, il cherche à percer la brume qui l'entoure et l'incertitude qui lui pèse. Il se plaint de ce il ne sait quoi d'à demi éclairé qui l'environne, et il explique ainsi ses cris d'espoir mêlés d'hésitation, ses chants d'amour coupés de plaintes, sa sérénité pénétrée de tristesse. Grâce au crépuscule qui empêche la nation de voir clair dans ce qu'elle pense et dans ce qu'elle croit, le poëte, écho du peuple, a des défaillances qui se relèvent soudain ; il est parfois troublé, mais il contemple avec calme les tumultes poli-

tiques, et au moment où il craint que tout n'aille s'obscurcissant, il se reprend à croire avec une foi joyeuse à l'épanouissement possible de l'humanité.

Dans les opinions religieuses, dans les opinions politiques, il se glisse une incertitude continuelle. C'est une époque de transition et d'attente que traverse la société, et le poëte traduit, répercute le bruit des flots humains, tantôt paisibles et tantôt tumultueux, ainsi que le vent de la mer emporte au-dessus des montagnes les murmures des vagues tranquilles ou les mugissements de la tempête.

Placé entre la négation et l'affirmation, n'ayant plus de croyances absolues, il ne se prononce ni pour le doute ni pour le contraire, il dit qu'il espère.

Il ne sait quels bienfaits produira la révolution de 1830 tant acclamée ; il devine, il pressent qu'elle n'est point une forme de gouvernement bonne pour le progrès, mais il ne sait ce qui la remplacera.

Et qu'importe! bien loin de ce qui doit nous suivre
Le destin nous emporte éveillés ou dormant.
Que ce soit pour mourir ou que ce soit pour vivre
Notre siècle va voir un accomplissement.

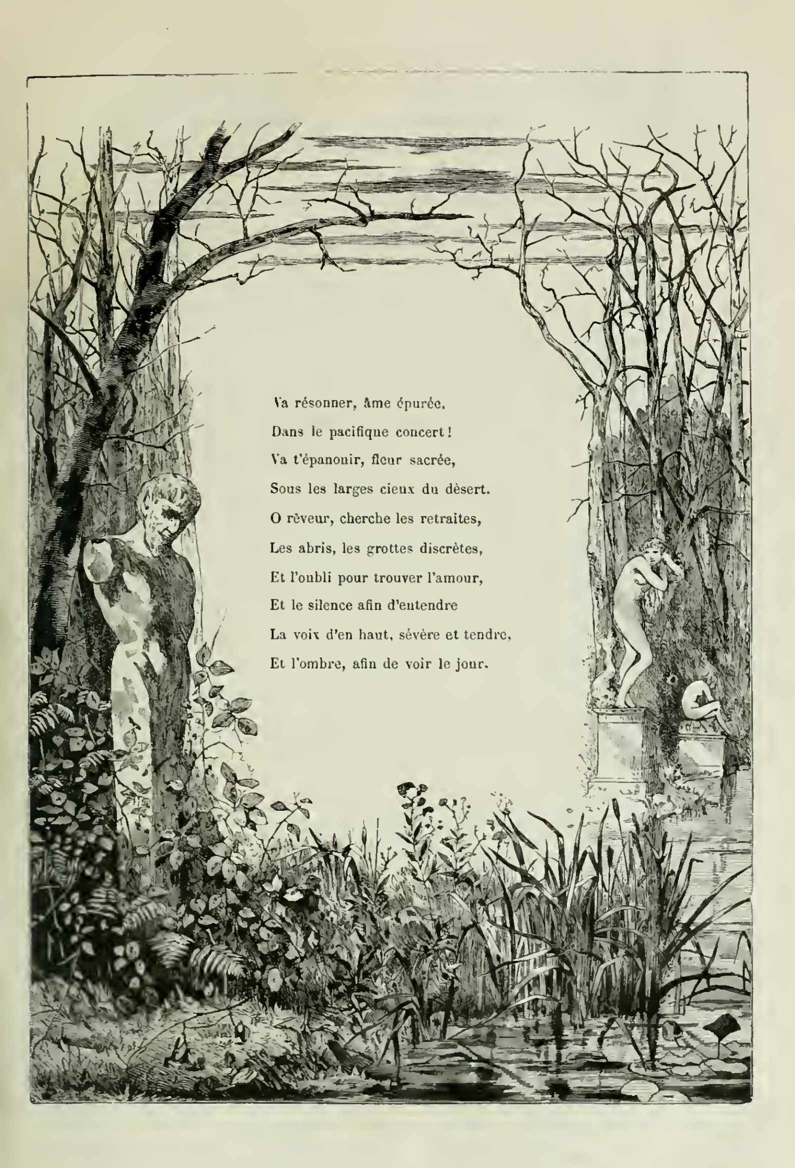
Cet horizon, qu'emplit un bruit vague et sonore,
Doit-il pâlir bientôt? doit-il bientôt rougir?
Esprit de l'homme! attends quelques instants encore :
Ou l'ombre va descendre, ou l'astre va surgir!

Vers l'orient douteux tourné comme les autres,
Recueillant tous les bruits formidables et doux,
Les murmures d'en haut qui répondent aux nôtres,
Le soupir de chacun et la rumeur de tous,

Le poëte, en ses chants où l'amertume abonde,
Reflétait, écho triste et calme cependant,
Tout ce que l'âme rêve et tout ce que le monde
Chante, bégaye ou dit dans l'ombre en attendant!

A ces préoccupations graves se mêlent des chants de colère et de pitié ; il attache au pilori l'homme qui a livré une femme, la duchesse de Berri, et il ne veut pas qu'on insulte les femmes qui tombent. Il médite, il réfléchit, il travaille.

Il veut que de la poésie sorte un enseignement ; il dira à son âme, dans *les Rayons et les Ombres:*



Va résonner, âme épurée,
Dans le pacifique concert!
Va t'épanouir, fleur sacrée,
Sous les larges cieux du désert.
O rêveur, cherche les retraites,
Les abris, les grottes discrètes,
Et l'oubli pour trouver l'amour,
Et le silence afin d'entendre
La voix d'en haut, sévère et tendre,
Et l'ombre, afin de voir le jour.

Mais d'abord, dans *les Voix intérieures*, qui parurent en 1837, et qu'il dédia à son père, NON INSCRIT sur l'arc de l'Étoile (réclamation à laquelle le gouvernement de Louis-Philippe fit droit aussitôt), dans *les Voix intérieures* Victor Hugo poursuit son étude philosophique et sociale. Il envisage le triple aspect de la vie : le foyer, le champ, la vie.

Il examine la fonction du poëte qui, jetant sur ses contemporains ce tranquille regard que l'histoire jette sur le passé, doit, sans se laisser tromper aux illusions d'optique, se montrer au-dessus du tumulte, inébranlable, austère et bienveillant; impartial toujours, sans rien concéder aux petites colères ni aux petites vanités ; attentif à tout, sincère en tout, désintéressé sur tout.

Le résultat de l'art étant pour lui l'adoucissement des esprits et des mœurs, la civilisation même, il entend s'efforcer d'atteindre ce résultat par toutes les voies ouvertes à sa pensée, par le théâtre comme par le livre, par le roman comme par le drame, par l'histoire comme par la poésie.

Partout il voit marcher l'idée en mission à travers son siècle, il veut être le défenseur de l'idée.

Les Voix intérieures, que l'inévitable Planche, en quelques lignes, condamna dédaigneusement à l'oubli, sont animées d'un souffle plus puissant et vivent d'une inspiration encore plus élevée que les œuvres précédentes ; elles contiennent des pages magnifiques, de hautes et superbes méditations sur le sort des rois et des empires, et à côté, de délicieux élans de tendresse adressés à l'enfant « ce bandit aux lèvres roses ».

Il adresse à ses enfants des reproches, il les gronde un moment parce qu'ils ont brûlé quelques-uns de ses vers, mais il rappelle bien vite ces oiseaux envolés, tant il s'ennuie quand il n'entend plus leurs gazouillements, et il leur demande pardon de les avoir grondés. Revenez, s'écrie-t-il.

Enfants, vous dont la vie est faite d'espérance,
Enfants, vous dont la joie est faite d'ignorance,
Vous n'avez pas souffert et vous ne savez pas
Quand la pensée en nous a marché pas à pas
Sur le poëte morne et fatigué d'écrire
Quelle douce chaleur répand votre sourire !

Son œuvre, il la définit ainsi :

Pierre à pierre en songeant aux croyances éteintes,
Sous la société qui tremble à tous les vents,
Le penseur reconstruit ces deux colonnes saintes :
Le respect des vieillards et l'amour des enfants

Plus tard, en 1840, dans *les Rayons et les Ombres*, que Victor Hugo lut chez M. de Lacretelle où se réunissaient Lamartine, Émile Deschamps, Jules Le Fèvre et tant d'autres, dans *les Rayons et les Ombres* le poëte réclame

le droit d'être libre dans sa bienveillance pour ceux qui travaillent, dans son aversion pour ceux qui nuisent, dans son amour pour ceux qui servent, dans sa pitié pour ceux qui souffrent; libre de se pencher sur toutes les misères; libre de s'agenouiller devant tout les dévouements.

La liberté de la pensée, tel est le thème de ses revendications poétiques, le but de sa vie. Nous avons laissé volontairement de côté, pour un moment, ses affirmations politiques qui seront étudiées dans un chapitre spécial et bien mises en lumière, afin qu'il soit permis de juger la conscience de l'homme. Nous n'examinons en ce moment que la première partie de l'œuvre lyrique de Victor Hugo.

Au reste, dans le volume qui termine cette série d'ouvrages, dans *les Rayons et les Ombres*, on trouve peu de pièces politiques proprement dites, quoique presque toutes se rapportent aux découragements de l'heure présente. Ne trouvant dans la vie de la nation aucun sujet de nature à l'enthousiasmer, Victor Hugo continue à chanter les joies du foyer domestique, à peindre en vers immortels les admirables spectacles de la nature. Il jette un regard attendri sur le passé qui s'éloigne, il évoque ses souvenirs d'enfance. L'enclos des Feuillantines, où il a passé ses jeunes années, est maintenant habité par d'autres; ce n'est plus pour lui que les oiseaux chantent et que les arbres reverdissent dans ce jardin témoin de ses premiers jeux, dans cette demeure où sa mère souriait, où l'amour chaste lui apparut. L'amas de ses souvenirs s'est dispersé au vent; la maison qu'il a été revoir l'a regardé et ne l'a pas reconnu. D'autres, des indifférents, possèdent sa retraite chérie.

L'impassible nature a déjà tout repris.

Les feuilles et les fleurs l'ont oublié, mais lui se souvient avec une tristesse pénétrante et profonde. La richesse musicale de la rime, la magnificence des descriptions, la grandeur des images, le luxe des ciselures, donnent à ce livre, comme à tous ses livres de vers, un enchantement pour l'oreille, un charme pour l'esprit.

Victor Hugo ne cesse de plaindre les souffrants et les déshérités; il gémit sur le sort de ceux qui n'ont point d'armes pour combattre dans la grande bataille de la vie. Après s'être demandé quelle est la fin de tout, la vie ou bien la tombe, après avoir, dans *les Voix intérieures*, flagelle le pauvre riche qui vit pour l'or, sans cœur, sans pensée et sans foi, sourd à toutes les pensées généreuses, il regarde, dans *les Rayons et les Ombres*, à travers la lucarne d'une mansarde, une jeune fille du peuple, une ouvrière, dont le mouchoir est pudiquement noué, dont le regard est limpide, qui chante et qui travaille, simple et sans crainte, et il lui conseille d'être gaie, laborieuse et pure, et de n'écouter que les fortifiants conseils de la vertu.

Il proteste, malgré son admiration pour Voltaire, contre le scepticisme

voltairien, devenu le mot d'ordre de la bourgeoisie sous Louis-Philippe, contre l'admiration malsaine des mauvaises œuvres de ce grand esprit. Les romantiques, alors, quoique ayant déclaré la guerre à l'ancien régime littéraire, n'admettaient pas encore le nouveau régime philosophique; mais ils étaient pleins de pitié pour la femme à qui la faim, « empoisonneuse infâme », a conseillé de vendre son âme, et ils comparaient celles qui, grâce au destin, n'ont jamais eu à combattre contre le mal, à celles que la misère condamne à l'infamie.

Victor Hugo, socialiste, apparaît luttant en faveur des souffrances du peuple dès les premières années du gouvernement de Juillet. A mesure qu'il réfléchit, sa pitié s'accroît; et il est aisé de suivre, à travers les progressions de sa pensée, les révolutions de sa conscience, l'enchaînement de ses idées, la trace de ce qu'on peut appeler son perfectionnement moral.

Sa tâche et sa mission, il l'a comprise et il l'a expliquée.

Il désire vivre dans la nature, et habiter avec la société.

Il veut penser et faire penser avec un cœur plein d'effusion et un regard rempli de paix, pleurer pour consoler, méditer pour guérir, étudier les codes humains pour les adoucir, et n'être jamais troublé dans sa contemplation profonde et austère.

A ses yeux, un haut enseignement se dégage des crimes royaux et des vices populaires; mais il entend que les exceptions honteuses soient voilées à dessein, et que l'écrivain ne cesse d'inspirer la vénération pour la vieillesse, la compassion pour la femme, le respect pour la paternité et pour les pauvres, la tendresse pour les misérables et, au-dessus de tout, l'espérance, la poésie et l'amour.

Le poëte dont il a défini l'action, le poëte qu'il rêve, et qu'il a été et qu'il est, doit accomplir une œuvre ressemblant à l'œuvre de la terre : « des productions de toute sorte, une seule idée première pour toutes les conceptions, des fleurs de toute espèce, une même sève pour toutes les racines ».

Déjà, longtemps avant son exil, Victor Hugo affirme que le poëte doit avoir en lui le culte de la conscience, comme Juvénal, lequel sentait jour et nuit « un témoin en lui-même » ; le culte de la pensée, comme Dante, qui nomme les damnés « ceux qui ne pensent plus »; le culte de la nature, comme saint Augustin, qui, sans crainte d'être déclaré panthéiste, appelle le ciel « une créature intelligente ».

Victor Hugo appréciant *les Rayons et les Ombres* affirme qu'il a toujours la même manière de voir les faits et les hommes, et qu'il continue l'œuvre entreprise depuis plus de dix ans, quoique peut-être en regardant un horizon plus élargi, un ciel plus bleu, quoique jouissant d'un calme relativement plus profond.

Mais il ne s'est jamais laissé aller au hasard de l'inspiration; il croit, sinon à la valeur, du moins à l'unité de son œuvre; il ne dit pas qu'il a été un artiste civilisateur, mais il dit qu'il a eu cela pour idéal, pour but,pour ambition,

pour principe et pour fin, et qu'il tente un noble effort avec persévérance et loyauté.

Ce qu'il tente d'écrire, c'est le poëme de l'homme. Il ne s'imagine pas avoir écrit ce poëme, mais il déclare qu'un poëte véritable doit contenir la somme des idées de son temps et avoir un chant en lui-même, le chant de l'humanité.

Pour lui, il aime le soleil, la clarté. La Bible a été son livre, Virgile et Dante ont été ses maîtres. Pendant son enfance il avait rêvé et il avait appris; il a voulu ensuite concilier l'exact et le poétique, parce qu'il faut savoir avant de penser, et penser avant de rêver, et parce que savoir, penser et rêver, cela est le secret de la force.

Ses œuvres ont répondu comme il convenait aux détracteurs que la gloire attachait à ses pas et dont il a eu tort de regretter les colères, qui n'ont servi qu'à le grandir plus vite. Aujourd'hui, quiconque sait lire le lit, quiconque a un cœur l'aime. Il a accompli ce qu'il rêvait d'accomplir, il a recueilli les fruits de sa moisson.

Ses ennemis n'ont point retardé sa marche; il a pu souffrir de leurs attaques, mais il ne s'est point arrêté. Il savait qu'il lui était permis d'avoir foi en l'avenir, qui maintenant a jugé.

On peut embrasser d'un regard cette première partie de sa carrière, apprécier déjà l'œuvre grandiose accomplie, comprendre l'homme dont la vie est fière, pure, grave, honorable, indépendante, l'homme dont les idées morales se sont transformées avec la maturité, dont les idées en art se sont agrandies, en qui demeure toujours ardent le culte de la liberté.

CHAPITRE XVII

SOMMAIRE : *Littérature et Philosophie mêlées.* — Le journal d'un jacobite de 1819 et les opinions d'un révolutionnaire de 1830. — Les premières œuvres de Victor Hugo jugées par lui-même. — Étude d'une conscience. — Réflexions sur l'art. — Histoire de la langue française. — Le poëte candidat à l'Académie. — Trois échecs successifs. — La haine de Casimir Delavigne. — La colère de M. Alexandre Duval. — Chateaubriand et Viennet. — Réception solennelle (3 juin 1841). — Un quatrain satirique. — Discours du récipiendaire.

D'autres œuvres avaient paru pendant cette magnifique période d'efflorescence poétique. Non seulement Victor Hugo avait publié *Notre-Dame de Paris*, dont nous résumerons plus loin l'histoire, mais encore, faisant un retour sur lui-même, il avait au grand jour examiné sa conscience et regardé, en 1834, la route littéraire et la route politique déjà parcourues par lui. Pour nous, abandonnant un moment l'aspect politique de l'homme, nous achevons d'examiner l'écrivain consciencieux qui, sentant le besoin de compter avec le passé, classe en ordre et date « les diverses empreintes qu'il a prises de la forme de son esprit à différentes époques, coordonne, tout en les mettant franchement en lumière, les contradictions plutôt superficielles que radicales de sa vie, et montre par quels rapports mystérieux et intimes les idées divergentes en apparence de sa première jeunesse se rattachent à la pensée unique et centrale qui s'est peu à peu dégagée du milieu d'elles et qui a fini par les résorber toutes ».

Réunissant les notes qu'il a écrites, *depuis quinze ans qu'il marche*, Victor Hugo permet à chacun de voir de quelle façon et à quel point un esprit loyal peut se transformer par la critique de lui-même, dans un temps de révolution sociale et intellectuelle.

Cette réunion, en deux volumes, de notes, de jugements, de fragments d'œuvres s'intitule *Littérature et Philosophie mêlées;* le premier livre commence par le *Journal d'un jacobite de 1819* et dit les croyances de l'auteur de *Han d'Islande*. Par quelle série de réflexions et d'expériences passe l'écrivain qui, plus loin, expose les opinions d'un révolutionnaire de 1830? Il est permis de s'en rendre compte, puisque l'homme qui a subi ces transformations prend pour juge la foule, et, éclairant sa conscience, indique les états succes-

sifs de son esprit. Il montre tous les échelons de l'échelle par lui gravie de 1819 à 1834 et veut qu'on compare les changements successifs de son style et de sa pensée, les élargissements de son horizon, espérant prouver par comparaison qu'il est en progrès.

Il croit avec raison qu'en se reportant à ses débuts, qu'en examinant l'état de son esprit au commencement de ce siècle, il permet qu'on comprenne l'état de l'esprit d'une fraction assez notable de la génération d'alors. En généralisant de la sorte, on n'a plus seulement devant soi un royaliste adolescent, mais un document historique.

Et regardant le profil à demi effacé de tout ce qu'il se figurait en 1819, le travail qui s'opérait dans son cerveau, il apprécie de la sorte ses œuvres premières :

« Il y a des recherches historiques et des rêveries, des élégies et des feuilletons, de la critique et de la poésie; pauvre critique, pauvre poésie surtout! Il y a de petits vers badins et de grands vers pleureurs; d'honorables et furieuses déclamations contre les tueurs de rois; des épîtres où les hommes de 1793 sont égratignés avec des épigrammes de 1754, espèces de petites satires sans poésie qui caractérisent assez bien le royalisme voltairien de 1818, nuance perdue aujourd'hui. Il y a des rêves de réforme pour le théâtre et des vœux d'immobilité pour l'État; tous les styles qui s'essayent à la fois, depuis le sarcasme de pamphlet jusqu'à l'ampoule oratoire; toutes sortes d'instincts classiques mis au service d'une pensée d'innovation littéraire; des plans de tragédies faits au collège; des plans de gouvernement faits à l'école. »

C'est avec cette sévérité que Victor Hugo apprécie ses essais littéraires, mais il ajoute que, au milieu de toutes les idées contradictoires qui bruissent à la fois dans ce chaos d'illusions généreuses et de préjugés loyaux, sous le flot le plus obscur, sous l'entassement le plus désordonné, on sent poindre et se mouvoir un élément qui s'assimilera un jour tous les autres, l'esprit de liberté que les instincts de l'auteur appliqueront d'abord à l'art, puis, par un irrésistible entraînement de logique, à la société; de façon que chez lui, dans un temps donné, aidées il est vrai par l'expérience et la récolte des faits de chaque jour, les idées littéraires corrigeront les idées politiques.

Victor Hugo tout entier est expliqué par ces quelques lignes, et ce qu'il nomme « une sorte d'herbier où il a déposé sous étiquette un échantillon tel quel de ses diverses floraisons successives », le recueil *Littérature et Philosophie mêlées* offre un grand intérêt à qui veut comprendre l'enchaînement, la succession, le perfectionnement d'un des plus grands esprits qui jamais ait existé.

Dans la préface de ce livre si intéressant, Victor Hugo résume, en des pages trop courtes, ses opinions sur l'art.

Il se défend d'avoir jamais prononcé sérieusement les appellations de *classiques* et de *romantiques*, et se félicite d'avoir vu finir les batailles litté-

raires des dernières années de la Restauration, parce que c'est un grand progrès dans une discussion quand les mots de parti sont hors de combat. Ensuite, définissant l'art, il affirme que la forme est chose absolue, qu'une idée ne saurait être présentée sous des formes diverses, et que rien n'est plus inséparable que l'idée et l'expression de l'idée, en poésie. « Otez sa forme à Homère, vous avez Bitaubé. » Cela constaté, il résume avec une précision et une clarté vraiment admirables l'histoire de la langue française depuis le XVI[e] siècle. Il examine les progrès accomplis, demande qu'on en accomplisse d'autres encore, mais à la condition que les écrivains conservent dans leur manière d'écrire des habitudes dignes et sévères, parce que l'avenir littéraire n'appartient qu'aux hommes de style, parce que dans tout grand écrivain il doit y avoir un grand grammairien.

Enfin, faisant à ceux qui se destinent aux lettres la plus magnifique leçon, il leur dit d'écrire en sorte que leurs œuvres soient hautes et grandes, et vivantes, et fécondes, et aillent toujours au fond des âmes.

Pour peu que l'on réfléchisse à ces déclarations, à ces affirmations, il est aisé de surprendre, pour ainsi dire, le secret de la pensée de Victor Hugo. A mesure qu'il avance en âge, à mesure que grandit et se développe sa superbe intelligence, à mesure qu'il réfléchit à la mission de l'art et qu'il médite sur le sort de l'humanité, son horizon s'élargit; il ne se contente plus de chanter, il veut agir, il veut se mêler aux luttes publiques afin d'apporter à l'étude des questions sociales l'appui de son expérience et de son talent.

Pour cela, aborder la tribune lui semble nécessaire. Mais il n'y avait sous Louis-Philippe que deux sortes de tribunes, celle de la Chambre des députés et celle de la Chambre des pairs. Être nommé député, le poëte ne le pouvait pas; il n'était propriétaire d'aucune maison, sa fortune ne le lui permettait pas, et la propriété était une des conditions de l'éligibilité.

La porte de la pairie lui pouvait être ouverte à la condition qu'il figurât dans un des corps parmi lesquels le roi pouvait recruter ses pairs. Or l'Académie était au nombre de ces corps, et Victor Hugo se présenta à l'Académie, en 1836.

Ce fut, a remarqué plaisamment Dumas, une fantaisie étrange, de la part de l'auteur des *Odes et Ballades*, de *Marion Delorme* et de *Notre-Dame de Paris*, celle de vouloir devenir le collègue de M. Droz, de M. Brifaut et de M. Viennet.

Mais quoique ce titre ne lui parût devoir rien ajouter à la gloire de son illustre ami, Dumas ne s'en montra pas moins zélé pour satisfaire ce qu'il appelait un caprice et il se chargea de récolter quelques suffrages. Il alla voir Casimir Delavigne, s'imaginant que l'auteur des *Messéniennes* regarderait comme un devoir de sa position de faire asseoir près de lui un rival aussi glorieux que l'était le candidat qui faisait à l'Académie l'honneur de lui demander un fauteuil.



LA ESMERALDA.

L'excellent Dumas se trompait et il a conté avec son adorable franchise comment Delavigne, qui l'aimait, lui offrit sa voix, mais la refusa pour Victor Hugo avec une véhémence inimaginable.

Ni instances, ni supplications ne purent vaincre cette volonté implacable. Casimir Delavigne, qui n'avait de haine pour personne, haïssait Victor Hugo de toute son âme. Alexandre Dumas s'est vainement demandé le secret de cette antipathie profonde, tout en rappelant que Delavigne, faible de complexion, n'avait produit qu'une œuvre poitrinaire. Point n'est besoin d'autre explication.

Le plus beau poëte de l'ère impériale était faible, essoufflé, haletant; il détestait Victor Hugo à cause de sa vigueur, de sa force et de sa puissance.

Cependant les académiciens n'avaient pas le choix des candidats; ils étaient même fort embarrassés. En désespoir de cause ils nommèrent Dupaty dont le bagage littéraire était si léger qu'il ne pèse plus aujourd'hui dans la mémoire de personne.

Victor Hugo se consola de son échec par un mot :

« Je croyais, dit-il, qu'on allait à l'Académie par le pont des Arts; je me trompais, on y va par le Pont-Neuf. »

En 1839, un nouveau fauteuil se trouvant vacant, le poëte recommença ses visites. Il alla, suivant l'usage, de porte *d'immortel* en porte *d'immortel*, bien reçu, mais avec une froideur marquée.

La plupart des académiciens n'étaient-ils pas ses adversaires acharnés, ces classiques et pédants écrivains auxquels sa renommée inspirait tant de colère?

Cependant il ne regrette pas, nous a-t-il gaiement rappelé, ses frais de cabriolet. Voir en robe de chambre ces pontifes hargneux qui affectaient un si grand dédain pour ses œuvres, cela l'amusait infiniment.

Il se souvient encore de l'attitude de Briffaut, de la mine de Lacuée de Cessac. Le jour où il alla chez le célèbre Baour-Lormian le concierge avait quitté sa loge; comme il errait à travers les étages, il aperçut au pied d'une porte une paire de souliers si immense qu'il n'hésita pas à frapper à cette porte. Il n'y avait que Baour qui pût chausser ces souliers-là.

Il se rappelle aussi l'attitude d'Alexandre Duval qui l'accueillit avec une hostilité mal déguisée.

« Qu'aviez-vous donc fait à cet académicien? lui avons-nous demandé récemment.

— Je lui avais fait *Hernani* », nous répondit-il en souriant.

Ce Duval, perclus, à demi mort, se fit, en 1839, porter dans une chaise à l'Académie, pour voter contre Victor Hugo. Royer-Collard apercevant ce malheureux à l'œil éteint, qui geignait tandis que des domestiques le descendaient sur leurs bras, s'écria : « Quel est l'infâme candidat qui est cause qu'on apporte ici ce moribond? Dites-moi son nom afin que je vote toujours contre lui! »

Royer-Collard, quand il sut le nom du candidat, s'excusa; en effet, il vota pour lui. Mais en 1839 M. Molé fut élu.

Une troisième fois, en 1840, nouvelle vacance et nouvel échec: les académiciens s'adjoignirent M. Flourens.

Enfin, en 1841, la « docte compagnie » daigna admettre dans son sein le poëte des *Feuilles d'automne*. Ceux qui votèrent pour lui se nomment : Lamartine, Chateaubriand, Royer-Collard, Villemain, Ch. Nodier, Ph. de Ségur, Lacretelle, Salvandy, Molé, Pongerville, Soumet, Mignet, Cousin, Lebrun, Dupin ainé, Thiers et Viennet. Ceux qui votèrent contre sont : Casimir Delavigne, Scribe, Dupaty, Roger, Jouy, Jay, Briffaut, Campenon, Feletz, Étienne, Tissot, Lacuée de Cessac, Flourens et Baour.

M. Guizot était arrivé trop tard pour prendre part au vote. Chateaubriand, qui n'allait jamais à l'Académie, avait pris ses précautions pour venir à l'heure; il avait trouvé utile de se déranger cette fois-là comme les précédentes, car quatre fois il vint donner sa voix à celui dont il avait prédit le grand avenir, et quatre fois il écrivit au candidat pour lui dire qu'il considérait ce vote comme un juste hommage.

Cela n'a pas empêché plus tard M. de Loménie (*l'homme de rien*, de la GALERIE DES CONTEMPORAINS ILLUSTRES), de contester une fois encore la qualification « d'enfant sublime » donnée jadis par Chateaubriand au lauréat des jeux Floraux.

M. de Loménie affirme que M. de Chateaubriand, au moment de la réception du poëte, déclara en termes assez vifs à M. de Salvandy chargé de répondre au récipiendaire, qu'il n'avait jamais dit une chose semblable. L'attitude de l'auteur du *Génie du Christianisme*, son aveu que nous avons enregistré au début de ce livre, prouvent quelle foi il faut accorder au racontar de M. de Loménie.

Un autre nom à remarquer parmi ceux des votants favorables est celui de M. Viennet, lequel, à l'époque où Victor Hugo fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, avait, dans une lettre peu connue, déclaré qu'il voulait, non pas cesser de porter sa décoration, mais réclamer, « pour ceux qui auraient le courage de lire jusqu'au bout les vers ou la prose des romantiques, la croix de chevalier, et la croix d'officier pour ceux qui les auraient compris ».

Il faut pardonner à ce pauvre Viennet; il s'était converti.

Un candidat avait refusé de se porter contre Victor Hugo. Ce candidat se nomme Balzac, qui plus tard, en 1849, se présentant à son tour, se vit préférer M. de Noailles dont la valeur littéraire était insignifiante, et qui, découragé, écrivit à M. Laurant Jan pour le prier de remercier les *deux* académiciens qui l'avaient honoré de leurs suffrages : « L'Académie m'a préféré M. de Noailles; comme écrivain, il vaut mieux que moi; mais comme noblesse et genre grand seigneur, je vaux mieux que lui, car autrefois je me suis retiré devant la candidature d'Hugo! »

L'Académie française, dont certes les choix ont été dictés en maintes circonstances par des rancunes littéraires ou des *nécessités* politiques, compte parmi les siens assez de noms illustres pour mériter d'être respectée.

Mais la malignité publique, qui ne respecte rien, ne lui a pas ménagé les épigrammes, et ne considère pas le titre d'académicien comme indispensable à la consécration du talent.

Victor Hugo lui-même ne fut pas félicité par tous, et, le jour de son élection, un inconnu lui remit sous pli cacheté le quatrain suivant :

LE POETE ET L'EMPEREUR.

Pleins de gloire en dépit de cent rivaux perfides,
Tous deux, en même temps, ils ont atteint le but;
Lorsque Napoléon prend place aux Invalides,
Victor Hugo peut bien entrer à l'Institut.

Il y prit place le 3 juin 1841, succédant à Népomucène Lemercier.

Son discours de réception commence par un magnifique tableau de la puissance de Napoléon I[er], devant qui tout s'inclinait, tout, « excepté six poëtes, excepté six penseurs restés seuls debout, devant l'univers agenouillé : Ducis, Delille, M[me] de Staël, Benjamin Constant, Chateaubriand, Lemercier. « Que signifiait cette résistance? Au milieu de cette France qui avait la victoire, la force, la puissance, l'empire, la domination, la splendeur; au milieu de cette Europe émerveillée et vaincue, qui, devenue presque française, participait elle-même du rayonnement de la France, que représentaient ces six esprits révoltés contre un génie, ces six renommées indignées contre la gloire, ces six poëtes irrités contre un héros? — Ils représentaient en Europe la seule chose qui manquât alors à l'Europe, l'indépendance; ils représentaient en France la seule chose qui manquât alors à la France, la liberté. »

De là, naturellement, l'académicien passe à l'éloge de son prédécesseur. Il raconte l'indépendance et la noblesse de la vie de Népomucène Lemercier, ami du consul Bonaparte qu'il tutoyait, et dont il devint l'ennemi quand Bonaparte s'appela Napoléon et se fit couronner empereur.

Enfin, rappelant que Lemercier sacrifia son œuvre à sa dignité d'écrivain, Victor Hugo conclut que la tâche de tous les écrivains est de propager la civilisation; il rappelle ce qui n'a cessé d'être, pour lui, poëte, sa règle, sa loi, son principe et son but : — dévouer sa pensée au développement continu de la sociabilité humaine; avoir les populaces en dédain et le peuple en amour; respecter dans les partis, tout en s'écartant d'eux quelquefois, les innombrables formes qu'a le droit de prendre l'initiative multiple et féconde de la liberté; répandre largement ses encouragements et ses sympathies sur ces générations encore couvertes d'ombre, qui languissent faute d'air et d'espace, et que nous entendons heurter tumultueusement de leurs passions, de leurs souffrances et de leurs idées, les portes profondes de l'avenir....

Il veut que tout vrai penseur songe à l'éducation des masses par les écoles,

les ateliers et les bibliothèques; à l'amélioration graduelle de l'homme par la loi et par l'enseignement

Le beau discours du nouvel élu fut chaleureusement applaudi à l'Académie, beaucoup plus chaleureusement que la pâle réponse de M. de Salvandy, qui ne professait pas, pour les théories littéraires hardies, une profonde estime.

Les journaux indépendants louèrent la belle page consacrée à l'apologie de la liberté littéraire.

Deux ans après, au moment où, suivant l'ordre établi, Victor Hugo était à son tour président de l'Académie française, Casimir Delavigne mourut et le poëte se trouva obligé de prononcer au cimetière l'oraison funèbre de celui qui lui avait donné la preuve d'une inexplicable inimitié.

La rancune était loin de son cœur. Il honora en quelques mots le grand talent de Casimir Delavigne, à qui il reconnut une âme élevée et sereine, un cœur doux et bon, un esprit consciencieux. Il s'écria : Que les petites haines qui poursuivent les grandes renommées, que les divisions d'écoles, que les rumeurs des partis, que les passions et les ingratitudes littéraires fassent silence autour du poëte endormi!

Le 16 janvier 1845, Victor Hugo, académicien, eut à répondre au discours de M. Saint-Marc Girardin, appelé à remplacer M. Campenon. Enfin, c'est sa dernière harangue académique, il répondit au discours de Sainte-Beuve le 27 février de la même année. Louer Sainte-Beuve, cela était pour le poëte une tâche difficile et presque cruelle. L'ancien ami, le disciple enthousiaste avait fait place à un ennemi vil, à un critique injuste. Déjà le 18 septembre 1835, Sainte-Beuve écrivait à M. Louis Noël, un autre ancien disciple de Victor Hugo : « Vous vous êtes fait, je crois, un peu d'illusion dans le temps sur Hugo..... Il n'était pas tel autrefois que l'amitié le rêvait..... Après avoir été plus que personne sous le premier charme, j'en suis venu à savoir bien le vrai sur ce caractère... Son plus grand tort est dans l'orgueil immense et l'égoïsme infini d'une existence qui ne connaît qu'elle : tout le mal vient de là; quant aux autres faiblesses, elles appellent l'indulgence, tant qu'elles ne sont que des faiblesses. »

Et Sainte-Beuve ne s'en tint pas à ces insinuations perfides. Il alla jusqu'à publier dans un livre, qu'il nommait lui-même ses *Poisons*, les calomnies les plus odieuses, les mensonges les plus infâmes contre celui qui l'avait accueilli fraternellement à son foyer de famille.

Victor Hugo l'avait chassé. Il avait juré de se venger; il se vengeait à sa manière. Il disait que la réputation du poëte était surfaite, et, le 1er mars 1840, il osa publier, dans la *Revue des Deux Mondes*, un article intitulé *Dix ans après en littérature*, qui est le modèle de la perfidie littéraire. La difficulté de cet article n'était pas petite. Il s'agissait pour le critique de se démentir, de renier toutes ses affirmations précédentes. Il fit assez malproprement sa besogne; on en jugera par quelques lignes :

« Nous qui avons prêché autrefois plus d'une croisade, et pas toujours des plus orthodoxes assurément, commence-t-il, nous qui avons poussé, je le crains, à de trop vives aventures, au rapt d'Hélène et à l'imprudent assaut, nous venons conseiller comme urgent, opportun et pas trop difficile, un acte de seconde union, une espèce de mariage de raison, pour tout dire, entre les talents mûris. »

Cette union entre romantiques et classiques est une aimable pensée ; la proposition signifie ceci, en termes clairs : Les romantiques n'ont point tenu leurs promesses ; la littérature française n'a de ressource qu'en leur alliance avec les classiques.

Et après avoir exalté Chateaubriand, qu'il considère « comme le premier en date et en rang. comme le plus durable, comme l'aïeul debout, qui a vu naître, passer et choir bien des fils et des petits-fils devant lui » ; après cet éloge pompeux, Sainte-Beuve loue également Guizot, Cousin, Villemain lui-même, et M. Augustin Thierry, et M. Thiers et M. Jouffroy ! Il flatte Lamennais et Lamartine ; puis, arrivé à Victor Hugo, il blâme *sa raideur singulière que rien n'a fléchie,* et il s'écrie : « En ces dix ans qui s'achèvent, M. Hugo a donné à la fois les plus belles marques de son génie lyrique dans *les Feuilles d'automne* et de son talent de prosateur dans sa *Notre-Dame de Paris*... Mais, on est tenté d'oublier ces promesses magnifiques quand on songe à tant d'autres récidives simplement opiniâtres, à cette absence totale de modification et de nuance dans des théories individuelles que l'épreuve publique a déjà coup sur coup jugées, à ce refus d'admettre, non point en les louant au besoin (ce qui est trop facile), mais en daignant les connaître et en y prenant un intérêt sérieux, les travaux qui s'accomplissent, les idées qui s'élaborent, les jugements qui se rassoient et auxquels un art qui s'humanise devrait se proportionner. On peut dire que le genre de déviation propre à M. Hugo depuis dix ans, c'est sa persistance. Est-il disposé à le sentir aujourd'hui ? Ces sortes de natures si entières se corrigent-elles jamais et ne mettent-elles pas leur point d'honneur à être ou à paraître jusqu'au bout invincibles ?... Dans ce mouvement de retour, dans cette combinaison modérée que nous invoquons, M. Hugo, jusqu'à présent inaccessible, demeure naturellement en dehors ; il reste un de ces grands exemples qu'on admire en partie, qui éclairent *par réflexion, à distance,* et *qui hâtent la maturité de ceux qui en sont capables.* Ceux-ci, par bonheur, sont assez nombreux..... »

Le trait du Parthe est-il assez habilement lancé ? La flèche a-t-elle assez amoureusement été trempée dans le poison ? — Victor Hugo n'est plus un chef d'école, ce n'est plus celui dont Sainte-Beuve disait, dix ans auparavant : « Il y a, dans tous les livres de notre grand poëte, progrès d'art, progrès de génie lyrique, progrès d'émotions approfondies..... »

Non, le grand poëte n'est plus qu'un homme éclairant à distance, pouvant hâter la maturité de ceux qui sont capables de maturité.

Voilà à quel point un esprit clairvoyant d'ordinaire peut être aveuglé par la haine et à quel degré d'abaissement peut tomber un écrivain dont le cœur n'est point haut placé !

Victor Hugo répondant à Sainte-Beuve, qui remplaçait Casimir Delavigne, cela excita, comme on se l'imagine, la curiosité publique. Les cartes d'entrée pour la séance se disputèrent avec acharnement, mais satisfaction ne fut pas donnée à la malignité des spectateurs. Il n'y eut pas, dans le discours du poëte, une seule allusion, si ce n'est peut-être cette phrase qu'on peut diversement interpréter : « Vous savez, vous poëte, que ceux qui souffrent se retirent et se cachent avec je ne sais quel sentiment farouche et inquiet, qui est de la honte dans les âmes tombées et de la pudeur dans les âmes pures... »

Achevons d'un trait la silhouette de Victor Hugo académicien.

Il se montra, pendant les dix premières années qu'il siégea, de 1841 à 1851, un académicien sérieux, assistant à toutes les séances. Il eut, comme ses confrères, à étudier les volumes dont les auteurs sollicitaient des prix, à distribuer des prix de vertu, mais il ne consentit pas à faire des rapports écrits. Il se contenta de dire ce qu'il pensait.

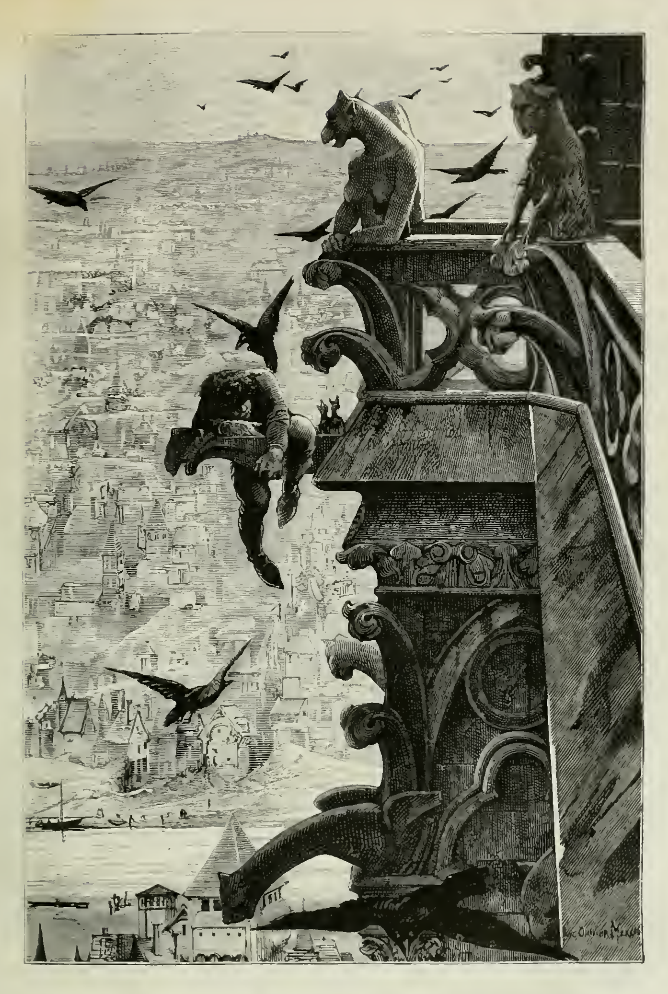
Il était quelquefois, au sein de la vénérable assemblée, tout seul de son avis, mais presque toujours son avis était le bon.

Un jour qu'on parlait du fameux dictionnaire historique que prépare depuis si longtemps l'Académie, il dit : « Au train dont on marche, il faudra trois mille ans pour l'achever. »

M. E. Renan, à qui on avait répété le mot, et qui devait devenir le collègue du poëte, M. Renan lui dit : « Je croyais votre calcul un peu exagéré, mais je viens de le vérifier, il est strictement juste ! »

L'enchaînement de notre récit nous a fait laisser de côté l'œuvre intitulée *Notre-Dame de Paris*, que nous allons maintenant étudier.





NOTRE-DAME DE PARIS

CHAPITRE XVIII

Sommaire : *Notre-Dame de Paris* (1831). — Histoire d'un tricot et d'une bouteille d'encre. — Le but que s'est proposé l'auteur de *Notre-Dame*. — Archéologie et philosophie. — Les critiques de l'œuvre. — Jugements de Sainte-Beuve et de Jules Janin. — Questions de mots. — L'érudition de Victor Hugo. — Son vocabulaire. — Querelles de *savants*. — Un cicerone bien informé. — Pièces tirées de *Notre-Dame de Paris*. — Romans projetés. — *Le Rhin*. — Un touriste consciencieux. — L'architecture du moyen âge.

Dix ans avant d'entrer à l'Académie française, à l'époque où il livrait bataille au théâtre qu'il régénérait en rajeunissant le drame, en élargissant et en renouvelant la forme dramatique, à l'époque où il donnait à la poésie une puissance nouvelle, Victor Hugo avait fait paraître en 1831 un roman en deux volumes, *Notre-Dame de Paris,* qui suffirait à immortaliser son nom.

Le poëte s'était engagé depuis longtemps déjà à donner cette œuvre à un de ses éditeurs, M. Gosselin; mais le temps lui manquant pour tenir sa promesse, il s'était mis en retard et M. Gosselin, mécontent de n'avoir pas édité *Hernani,* le mit en demeure de tenir immédiatement ses engagements. Le manuscrit devait être terminé en 1829; il n'était pas commencé en juillet 1830. On convint qu'il serait prêt pour le mois de décembre suivant, et l'auteur se mit à l'œuvre au moment où la révolution éclata. La maison de la rue Jean-Goujon étant menacée, nous l'avons dit, Victor Hugo fit porter ses manuscrits rue du Cherche-Midi, et dans ce déménagement précipité, un cahier de notes qui lui avait demandé plus de deux mois de recherches fut égaré.

Ces chapitres égarés, qui s'intitulaient : *Impopularité*, *Abbas beati Martini* et *Ceci tuera cela,* ne parurent qu'en 1832, dans la huitième édition de *Notre-Dame de Paris*, après que l'auteur les eut retrouvés. Selon lui ils n'entament en rien le fond du drame et du roman, mais il les a remis à leur place afin de compléter sa pensée d'esthétique et de philosophie. Dans l'intérêt de l'œuvre M. Gosselin accorda un nouveau délai de deux mois et n'exigea le manuscrit que pour le premier février 1831.

Cinq mois et demi restaient à l'écrivain; il s'acheta, ainsi que nous l'a appris le *témoin de sa vie,* — une bouteille d'encre et un gros tricot de laine

grise qui l'enveloppait du cou à l'orteil, mit ses habits sous clef pour n'avoir pas la tentation de sortir, et entra dans son roman comme dans une prison... Dès lors il ne quitta plus sa table que pour manger et pour dormir. Sa seule distraction était une heure de causerie après dîner avec quelques amis qui venaient le voir, M. Pierre Leroux entre autres, et auxquels il lisait parfois ses pages de la journée. —

Quelques jours avant l'achèvement de *Notre-Dame de Paris,* M. Gosselin écrivit à Victor Hugo pour savoir en quels termes il pouvait faire annoncer ce livre impatiemment attendu.

« ... — C'est, répondit l'auteur, une peinture de Paris au xve siècle, et du xve siècle à propos de Paris. Louis XI y figure dans un chapitre. C'est lui qui termine le dénouement. Le livre n'a aucune prétention historique, si ce n'est de peindre peut-être avec quelque science et quelque conscience, mais uniquement par aperçus et par échappées, l'état des mœurs, des croyances, des lois, des arts, de la civilisation enfin, au xve siècle. Au reste ce n'est pas là ce qui importe dans le livre. S'il a un mérite, c'est d'être œuvre d'imagination, de caprice et de fantaisie. »

Nous n'avons point pour tâche d'analyser cette œuvre puissante qui est connue du monde entier; nous voulons seulement rappeler la pensée de l'auteur qui, s'efforçant d'ouvrir quelques perspectives vraies sur l'art du moyen âge, a ressuscité cette époque.

C'est un archéologue savant qui a fait revivre pour nous, dans ce livre, les monuments du vieux Paris, qui a fouillé, fureté la cathédrale, dont les fondations et les premières constructions remontent au xiie siècle, et laquelle, après les agrandissements et les mutilations des siècles suivants, est devenue et est restée un des plus purs chefs-d'œuvre de l'architecture religieuse, de cette architecture qui, depuis l'origine des choses jusqu'à la découverte de l'imprimerie, est « le grand livre de l'humanité, l'expression principale de l'homme à ses divers états de développement, soit comme force, soit comme intelligence ».

Victor Hugo a toujours eu le respect profond de l'architecture nationale; il a toujours défendu nos vieux monuments contre le vandalisme des architectes modernes, et la sombre et magnifique cathédrale de Paris, symbole suprême de l'art et de la pensée des générations disparues, est la principale héroïne de son œuvre.

C'est un historien érudit qui a étudié et remis en lumière les superstitions du peuple parisien au moyen âge, ranimant les physionomies intéressantes et curieuses des écoliers, des truands, des alchimistes, des poëtes, des marchands, des magistrats, nous promenant à travers les ruelles et le Palais de Justice, du cloître à la place de Grève, du parvis Notre-Dame à la Cour des Miracles pleine de tapage et dans laquelle fourmillent des bandits parlant une langue inconnue ou plutôt oubliée.

'Ανάγκη, la Fatalité, dirige cette cohue d'hommes à qui la civilisation n'a encore appris ni le devoir, ni le droit. L'inexorable déesse antique dont Victor Hugo a pris le nom pour épigraphe de Notre-Dame, nom qu'il avait déchiffré sur le mur d'une cellule des tours, la Fatalité seule livre le prêtre à l'amour, la bohémienne au prêtre et contraint la mère à conduire sa fille au gibet.

C'est à la Fatalité qu'obéissent Gringoire, qui personnifie la misère littéraire de l'époque, Jehan Frollo l'écolier, Trouillefou, roi des Truands, Quasimodo, difformité idéale, et la Esmeralda, idéal de la grâce, de la jeunesse et de la beauté, qui dansait sur le parvis avec sa jupe bariolée et son corsage d'or au milieu d'un cercle de badauds, arrondissant ses bras, faisant ronfler le tambour de basque, un vieux tapis de Perse sous son pied d'une petitesse andalouse, la jeune fille à la taille élancée, à la peau brune et dorée dont la rayonnante figure laissait voir, quand elle tourbillonnait, un éclair dans ses grands yeux noirs.

L'idée première du livre est l'art, l'architecture, mais dans le cadre magnifique de la cathédrale se passe un drame saisissant.

— Style et magie de l'art, facilité, souplesse et abondance pour tout dire, regard scrutateur pour beaucoup démêler, connaissance profonde de la foule, de l'homme vain, vide, glorieux, mendiant, vagabond, savant, sensuel ; intelligence inouïe de la forme, expression sans égale de la grâce, de la beauté matérielle et de la grandeur ; reproduction équivalente et indestructible d'un gigantesque monument ; gentillesse, babil, gazouillement de jeune fille et d'ondine, entrailles de louve et de mère, bouillonnement dans un cerveau viril de passions poussées au délire, l'auteur possède et manie à son gré tout cela. —

Ainsi le jugeait Sainte-Beuve encore impartial.

Alfred de Musset, lui, feignit de ne pas comprendre la portée de cette œuvre colossale.

D'autres critiques furent plus audacieux. Un d'eux, appartenant à un grand journal parisien, écrivit : « *Notre-Dame de Paris* n'est qu'une plate copie de la *Mérope* de Voltaire. C'est une mère qui retrouve sa fille. Donc, du côté de l'invention, néant. »

Telle n'était pas l'opinion de Jules Janin, qui s'écria enthousiasmé :

« *Notre-Dame de Paris* est une terrible et puissante lecture, dont l'esprit se souvient comme d'un horrible cauchemar, avec terreur. C'est là surtout que la verve, le génie, l'audace, l'inflexible sang-froid et l'incroyable volonté du poëte s'étalent dans toute leur puissance.

« Que de malheurs entassés dans ces lugubres pages ! Que de ruines relevées, que de passions terribles, que d'événements incroyables ! Toute la fange et toute la croyance du moyen âge sont pétries, remuées et mêlées ensemble avec une truelle d'or et de fer. Le poëte a soufflé sur toutes ces ruines qui, à

sa voix, se sont dressées de toute leur hauteur sur le sol parisien. Dans ces rues étroites, dans ces places remplies et populaires, dans ces coupe-gorges, dans cette milice, dans ces marchands, dans ces églises, que de passions circulent, toutes brûlantes, toutes vivantes, toutes armées! Chacune d'elles a son vêtement qui lui est propre, robe de femme ou robe de prêtre, armure ou bonnet; ou bien la passion est toute nue et en haillons et toute misérable comme une passion de bête féroce... Victor Hugo a obéi à sa double vocation de poëte et d'architecte, d'historien et de romancier; il a vécu à la fois d'invention et de souvenirs. Il a fait mugir à la fois toutes les cloches de la grande ville, et il en a fait battre tous les cœurs, excepté le cœur de Louis XI. Voilà ce livre, brillante page arrachée à notre histoire, qui jettera le plus grand éclat dans la vie littéraire de l'auteur. »

Insister sur la valeur de cette œuvre louée hautement par Eugène Sue et par Béranger est aujourd'hui chose inutile. Tout le monde a lu, relu, admiré ce monument littéraire digne de la cathédrale de Paris.

Personne n'ose plus traiter avec dédain ce roman sans égal et on n'en conteste plus que certaines locutions, que l'emploi de termes techniques, de locutions inusitées ou du moins peu généralement employées.

Il est certain que Victor Hugo se sert d'un vocabulaire considérable et n'hésite jamais à mettre à leur place des mots dont le sens échappe au vulgaire. Il s'est donné la peine de lire les dictionnaires, de les étudier; il ne se contente pas pour rendre sa pensée des expressions communément usitées; quoique son style soit d'ordinaire d'une clarté et d'une concision rares, il aime à écrire quand cela lui semble nécessaire les mots qui font image, qui peignent, les mots dont on se servait à l'époque où vivaient les personnages mis en scène par lui. L'érudition ne lui semble point indigne de l'écrivain.

Il lui a paru utile pour *Notre-Dame de Paris*, par exemple, de fouiller le glossaire du moyen âge, de se l'assimiler afin de faire revivre d'une manière exacte et pittoresque les mœurs et le langage de ce temps. Alors certains commentateurs ont prétendu qu'un semblable vocabulaire s'étayait sur une science de mauvais aloi, utile à contrôler, et qui infligerait aux Saumaise futurs des tortures cruelles. Ces commentateurs ont choisi des exemples dans *Notre-Dame*. Ils se sont vainement demandé ce que signifiaient ces termes : « la casaque à mahoitres », « les voulgiers », « les craacquiniers », « le gallimard taché d'encre », « le hasteur », etc., etc.

Les savants dignes de ce nom n'ont pas eu grandes recherches à faire pour prouver aux malveillants critiques leur parfaite ignorance. Ils ont répondu simplement que, sous Louis XI, époque à laquelle se passe *Notre-Dame de Paris*, la casaque à *mahoitres* était une casaque à manches bouffantes, et qu'on lisait dans la chronique de Jacques Duclerc (1467) que les nobles dames de la cour de Philippe le Bon portaient à leurs robes « gros mahoitres sur leurs épaules pour les faire apparoir plus fournies et de plus belle encolure ». Ainsi

pour les *voulgiers*, qui étaient des fantassins armés de la *voulge* ou *vouge*, lame à un seul tranchant emmanchée à l'extrémité d'un long bâton; pour les *cranequiniers*, arbalétriers qui se servaient du *cranequin* pour bander les plus fortes arbalètes; ainsi pour le *gallimard taché d'encre*, qui n'est autre qu'un encrier; ainsi pour le *hasteur* dont on trouve aisément, comme pour tant d'autres mots, la signification et l'étymologie dans le dictionnaire si connu de Ducange, dans le *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*. Le « hasteur » est tout simplement un rôtisseur.

Le poëte, ainsi que l'a justement fait remarquer un des correspondants du curieux recueil intitulé *l'Intermédiaire*, le poëte ayant à employer des expressions du moyen âge, afin de donner une couleur archaïque au style de *Notre-Dame de Paris*, a puisé aux sources et dans l'*Histoire des Français des divers états* de Monteil et dans l'*Histoire des antiquités de Paris* de Sauval, et dans *le Glossaire roman* de Roquefort, des expressions et des documents. Le grand promoteur du mouvement archéologique auquel sont dues tant d'admirables études sur le moyen âge a trouvé ailleurs encore des expressions et des particularités que les textes justifient.

Suivant une expression d'Alfred Delvau, si nous avons bonne mémoire, les commentateurs, chercheurs et ergoteurs de tout poil ont tort de s'amuser, ainsi que des singes, à « éplucher la vermine de la peau du lion ».

Ils ne se sont pas contentés cependant d'accuser Victor Hugo de pédantisme, ils lui ont encore reproché de ne pas savoir la grammaire.

En 1842, toujours à propos de *Notre-Dame de Paris*, un membre de l'Université remarquait avec indignation que le poëte, contrairement à toutes les règles, faisait féminin le mot amulette qui est du masculin, et ajoutait que Victor Hugo, en fait de langage, n'avait aucune autorité.

Nous pourrions nous contenter de faire observer qu'un mot employé par Victor Hugo a force de loi pour la langue française. Mais si le membre de l'Université est encore vivant, il lui suffira d'ouvrir la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie française pour voir que maintenant, conformément à l'analogie des désinences et ainsi que l'a voulu Victor Hugo après d'Aubigné et Chateaubriand, amulette est du féminin.

Ces exemples suffisent, croyons-nous; un travail complet sur le glossaire de Victor Hugo prouverait aisément que l'illustre écrivain s'est servi de mots qui tous ont leur explication et auxquels il a prêté, par la façon dont il les a employés, une signification précise et une valeur particulière.

Malgré les craintes que manifesta au début l'éditeur de *Notre-Dame de Paris*, ce livre admirable eut un succès immédiat. Dès 1832, il avait atteint sa huitième édition dans laquelle les eaux-fortes de Célestin Nanteuil [1] rem-

1. Ces eaux-fortes, au nombre de quatre, ont été payées 60 francs, au total, à Célestin Nanteuil. Cela donne une idée de la générosité des éditeurs en 1832.



UN CHATEAU DU MOYEN AGE SUR LE RHIN

(Dessin de Victor Hugo.)

plaçaient les premières vignettes de Tony Johannot. Le nombre des éditions qui suivirent est pour ainsi dire incalculable.

Le retentissement de l'ouvrage au moment de son apparition attira une foule de curieux à la vieille basilique de Philippe-Auguste, et le cicerone de l'établissement exploita l'empressement des visiteurs.

Un jour que Victor Hugo était allé montrer « sa cathédrale » à des dames, le cicerone en question se chargea de faire à sa façon les honneurs du monument. Arrivé près de la porte du sonneur qui se trouve au-dessus de la galerie supérieure, il ouvrit la porte d'une cellule et dit : « C'est là que l'illustre Victor Hugo a écrit l'histoire de Notre-Dame. Il n'est pas sorti avant d'avoir achevé sa tâche. Voilà sa table, voilà sa chaise, voilà son lit. Il se contentait de peu pour la nourriture ; notre ordinaire lui suffisait. »

— Mon ami, répondit gravement le poëte avec politesse, je vous remercie de nous avoir bien voulu fournir ces détails *historiques!* »

Et, le saluant, il lui mit un bon pourboire dans la main.

Le roman de *Notre-Dame de Paris*, aussitôt qu'il fut publié, tenta un dramaturge.

Le 1er juin 1832, fut représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Temple, un drame en trois actes et sept tableaux, tiré du livre de Victor Hugo, par Dubois, artiste du théâtre de Versailles. Les catalogues ne font point mention de cette œuvre oubliée et dans laquelle Quasimodo, principal personnage, est qualifié jeune premier.

Nous citons comme curiosité cette pièce imprimée en 1838 à Paris et à Versailles, chez les libraires marchands de nouveautés ; elle eut, du reste, un fort petit nombre de représentations.

Tout autre est l'œuvre remarquable de M. Paul Foucher, beau-frère de Victor Hugo, qui fit jouer à Paris, en 1850, un drame intitulé *Notre-Dame de Paris*, drame en cinq actes et quinze tableaux, lequel obtint un succès mérité. M. Paul Meurice retoucha plus tard la pièce, la refit en partie, serrant l'œuvre de plus près ; elle devint ainsi meilleure encore et eut en 1879 un grand nombre de représentations à la Porte Saint-Martin.

Victor Hugo, sollicité par M. Gosselin et par tous les éditeurs, avait l'intention d'écrire d'autres romans qui furent annoncés pendant quelque temps sur les catalogues de Renduel. Parmi les titres figurait *la Quiquengrogne*, « donjon qui devait faire pendant à la cathédrale », roman qui devait peindre, après le moyen âge sacerdotal, le moyen âge féodal. *Le Fils de la Bossue*, dans la pensée du poëte, suivrait *la Quiquengrogne*.

Ces deux livres, projetés il y a près de soixante ans, n'ont jamais été faits. Le roman qui fut écrit après *Notre-Dame de Paris* s'appela *les Misérables*.

Toute l'œuvre de Victor Hugo, à l'exception du *Dernier jour d'un condamné* et de *Claude Gueux* qui seront l'objet d'un chapitre spécial sur la peine de mort, est maintenant résumée jusqu'en 1840.

On sait comment le poëte marquait alors son rang dans tous les genres, à la tête des écrivains de son temps, on connaît ses luttes quotidiennes, la fécondité et la hardiesse de ses productions.

En ce même temps parut *le Rhin*, qui montre pour ainsi dire une autre face du génie de Victor Hugo et qui fut publié de 1843 à 1845. *Le Rhin* se compose de lettres à un ami ; c'est un récit de voyage humoristique et archéologique; la forme en est familière, spirituelle et l'auteur y donne la preuve de sa surprenante érudition.

Un savant aimable et gai nous promène avec lui d'Aix-la-Chapelle à Cologne et de Mayence à Francfort, visitant tous les monuments, racontant les légendes des villes, des châteaux forts et des hameaux, énonçant des sentences, se laissant aller à des digressions philosophiques et politiques; faisant des récits pittoresques, remplis d'incidents et de surprises, de réflexions sérieuses ou amusantes.

Chemin faisant, il dessine et ses compositions trahissent sa constante admiration pour les paysages et les *burgs* du bord du Rhin.

Il va, touriste intrépide, s'accrochant aux broussailles et aux touffes d'herbes, gravissant seul les pentes dangereuses qui conduisent aux ruines.

Il décrit les architectures qu'il aime et se plaît à manifester sa haine des façades blanches à contrevents verts, trouvant admirable ce que les autres appellent effroyable, avouant que questionner un édifice de près, c'est sa manie, et qu'il se plaît à retourner les pierres brisées pour y rechercher les inscriptions et les sculptures, qu'il consent à être accusé de faire trop souvent le portrait de sa ruine, afin de se charmer lui-même, au risque d'ennuyer les autres comme un amant qui fait sans cesse le portrait de sa maîtresse.

Il s'indigne s'il trouve des volutes mêlées aux ogives, mais il s'émeut, s'il rencontre des fontaines qui ressemblent à des arabesques dessinées par Raphaël. Il s'arrête ici devant un charmant petit portail trilobé, il admire ailleurs les splendides fleurs de l'architecture gothique.

Toujours à l'aide d'adorables descriptions, il compose d'adorables tableaux. Le peintre apparaît dans le poëte à chaque pas du *Voyage sur le Rhin*.

Mais qu'il ne rencontre point de choses banales ! Il aime le moyen âge, qu'il a en quelque sorte ressuscité ; il chérit les broussailles et les plafonds effondrés et les fenêtres défoncées au-dessus desquelles se dressent de grandes diablesses de tours, noires, éventrées, formidables, fantômes mystérieux auxquels il demande leurs noms, s'ils ressemblent à des fantômes, mais qu'il flétrit énergiquement si les architectes ont tenté de les embellir, utilisant les ruines en Allemagne comme en France, afin de faire avec les vieux palais des cabanes neuves.

CHAPITRE XIX

SOMMAIRE : La place Royale. — Son histoire. — La maison du poëte. — Description de l'appartement célèbre. — Auguste de Châtillon. — Le salon de Victor Hugo. — Une pièce de vers de Méry. — Un dais légendaire. — La société littéraire de la place Royale. — Nouvelles querelles des anciens et des modernes. — Présentation d'Auguste Vacquerie. — Intimité. — Paul Meurice. — Mme Victor Hugo. — Mariage de Charles Vacquerie et de Léopoldine Hugo, au printemps de 1843. — Cinq mois après. — La catastrophe de Villequier. — Un poëte noctambule. — L'attentat de la rue des Tournelles.

Au mois d'octobre 1832, pendant les répétitions du *Roi s'amuse*, Victor Hugo avait quitté la rue Jean-Goujon pour aller demeurer place Royale.

Cette place fut commencée en 1604, sur l'emplacement jadis occupé par l'hôtel des Tournelles. Henri IV en ordonna la construction et fit bâtir à ses frais le côté qui borde la rue Saint-Antoine et le pavillon qui fait face à la rue de Birague. Le reste des terrains ne fut vendu qu'à la condition que les propriétaires y feraient élever des maisons d'un aspect extérieur absolument semblable à la construction royale, avec des fenêtres hautes, des mansardes et des toits d'ardoise. Une galerie cintrée à piliers massifs court autour de la place dans laquelle on pénètre par deux voûtes ménagées au-dessous de deux pavillons principaux.

Là se donnaient rendez-vous les duellistes au XVIIe siècle, là Bussy fut tué par Montmorency de Bouteville, que Richelieu fit décapiter pour ce fait; là, mourut de la main du duc de Guise, petit-fils du Balafré, le second petit-fils de l'amiral Coligny.

C'était alors le quartier à la mode, le faubourg Saint-Germain de l'époque; les habitations devinrent le séjour des plus grands noms de France, des Rohan, des d'Aligre, des Rotrou, des Guéméné; Corneille, Condé, Saint-Vincent de Paul, Molière, Turenne, Mme de Longueville, de Thou, Cinq-Mars, et le cardinal de Richelieu lui-même, après qu'il eut fait don au roi du Palais-Royal, vinrent demeurer autour de cette place célèbre.

Elle changea souvent de nom; pendant la première révolution, on l'appela place des Fédérés, puis place de l'Indivisibilité; ensuite place des Vosges à la

suite d'un décret de l'an VII, déclarant qu'on donnerait à la principale place de Paris le nom du département qui payerait le plus vite ses contributions ; le département des Vosges l'emporta.

La Restauration rétablit nécessairement le nom primitif qui resta jusqu'en 1848 ; en 1848, nouvelle appellation de place des Vosges ; le second empire rétablit la dénomination première, et enfin la troisième république maintient la décision prise en 1848.

La place s'appelait donc place Royale lorsque, en 1832, Victor Hugo s'y installa au numéro 6, dans la maison qu'occupa, dit-on, Marion de Lorme. Il était attiré dans ce quartier par le voisinage de Charles Nodier, logé à l'Arsenal, et presque en même temps Théophile Gautier s'installa dans l'habitation formant encoignure vis-à-vis de celle de Victor Hugo.

L'appartement du poëte se trouvait au second étage. On y parvenait par un large et bel escalier de pierre. Une grande entrée donnait accès dans la salle à manger, où se trouvait une magnifique tapisserie représentant des scènes du Roman de la Rose, et au fond de laquelle s'ouvraient deux portes, l'une conduisant au salon, l'autre à un couloir sur lequel donnaient les chambres à coucher. Après les avoir traversées, on parvenait au cabinet de travail, rempli de meubles curieux et donnant sur une cour intérieure.

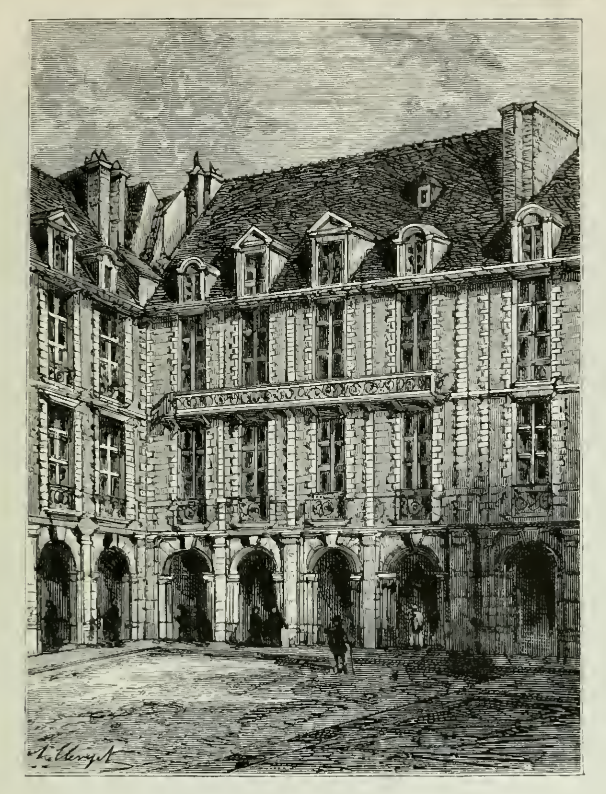
Le plafond de ce cabinet était décoré d'une toile curieuse d'Auguste de Châtillon, le *Moine rouge,* tableau presque aussi étrange que la *Ronde du sabbat*, de Louis Boulanger. Ce moine, vêtu d'une robe rouge flamboyante, de coloration inusitée, était représenté de grandeur naturelle, couché auprès d'une femme nue sur le flanc de laquelle il lisait gravement la bible.

Le *Moine rouge*, après avoir plus tard suivi le poëte, rue de la Tour-d'Auvergne, fut vendu aux enchères, avec tout le mobilier, après le coup d'État, et devint, on ne sait comment, la propriété de Timothée Trimm, qui en fit un tapis.

Auguste de Châtillon, peintre, poëte, musicien et sculpteur, est une des plus curieuses figures de la galerie romantique. Après 1830 il avait conquis sinon la renommée, du moins une certaine réputation. Jouissant d'amitiés illustres, expert en tous les arts, il promettait plus qu'il n'a tenu ; il éparpilla son intelligence et son talent et, après une longue existence malheureuse, il mourut pauvre, très pauvre, laissant un volume de poésies intitulé : la *Grand'Pinte*, poésies réalistes d'une originalité incontestable, mais d'une valeur secondaire, quoique Théophile Gautier leur ait consacré une de ses plus étincelantes préfaces.

Châtillon s'occupait surtout de peinture vers 1832, et c'est à ce titre qu'il tient une place importante dans l'histoire du salon de la place Royale.

Il peignit en ce temps-là, en 1836, un tableau représentant la première communion de la fille aînée de Victor Hugo, dans l'église de Fourqueux, près de Saint-Germain en Laye.



MAISON HABITÉE PAR VICTOR HUGO PLACE ROYALE

Ce tableau non sans valeur n'est pas connu. Il n'a jamais quitté la chambre à coucher de Mme Victor Hugo à qui il rappelait un cruel et touchant souvenir ; il est encore à Guernesey.

D'autres toiles de Châtillon ornaient le grand salon du poëte, à la place Royale. La principale était le portrait de Victor Hugo, portrait auquel Méry a dédié en 1838, dans ses *Mélodies poétiques,* ces belles strophes qui résument la vie du Maître :

Comme le noble enfant que le peintre Lawrence
Couronna d'avenir, de gloire et d'espérance,
Loin des jeux du collége il s'asseyait souvent,
Et parmi les jasmins qui pendent de la treille,
Sous le ciel espagnol il ouvrait son oreille
Aux voix qui parlent dans le vent.

. . . .

Puis il est revenu rapportant dans sa tête
Un souvenir immense, un monde de poëte,
Étincelant chaos, arabesque sans fin.

. . . .

Dans sa vive jeunesse, ardemment occupée,
Il a chanté tous ceux qui sont morts par l'épée,
Tous ceux qui furent grands, les peuples ou les rois,
Il a chanté la Grèce et les mille hécatombes
Que l'Archipel scella dans ses humides tombes,
Ouvertes au nom de la croix;

Il nous a fait rêver sous l'ogive gothique,
Où le prêtre romain entonne son cantique,
Sous le cintre païen d'un vieux temple toscan
Muse sainte ou profane ont soufflé sur sa tête
Ces sons mystérieux qui viennent au poëte
De l'Olympe ou du Vatican.

Un jour le front chargé de rêveuse tristesse,
Debout, sur Notre-Dame, il contempla Lutèce;
Il évoqua les morts qui passaient sous ses yeux;
Puis il laissa tomber du haut des tours jumelles
Des pages de granit, colossales comme elles,
Écrites la main dans les cieux.

Par lui, l'hymne lyrique a réchauffé nos âmes,
Il a des feux de l'ode embrasé tous ses drames.
Il a voué sa vie au triomphe de l'art.
Quand on le voit passer, quand un ami le nomme,
On reste confondu de trouver un jeune homme
Lorsqu'on attendait un vieillard.

Si de libres chemins s'ouvrent devant ce maître,
Et s'il nous donne tout, car il peut tout promettre,
Ce fils du ciel moderne et de l'olympe ancien,
Aucun des monuments qui restent sur la terre
Pour marquer tous les pas de l'art héréditaire
Ne sera plus beau que le sien.

Et nous, pour adoucir cette longue agonie
Qui dévore le cœur des hommes de génie,
Pour passer devant eux sans honte et sans remords,
Quand ils vivent, brûlons sur le seuil de leur porte
Un peu de cet encens que la foule leur porte
A pleines mains quand ils sont morts

D'autres toiles encore transformaient le salon en une sorte de musée, dans lequel tous les artistes, Achille Devéria, Célestin Nanteuil, David d'Angers, Jehan du Seigneur, etc., etc., se disputaient l'honneur d'exposer quelques-unes de leurs œuvres.

Au fond de la pièce historique se dressait une de ces hautes cheminées que

LE SALON DE LA PLACE ROYALE

le poëte a toujours aimées, qui était recouverte de draperies aux tons éclatants et sur laquelle étaient placés de grands vases de Chine.

A gauche se trouvait un dais qui mérite une description spéciale, parce qu'il a donné naissance à la plus grotesque des légendes.

On a prétendu que Victor Hugo, plein d'orgueil, s'asseyait sous ce dais, dans un fauteuil placé sur une estrade élevée et que là, il trônait, donnait sa main à baiser comme un empereur et bénissait ses adorateurs à genoux le long des marches.

Or il n'y avait ni marches ni estrade. Le dais existait en effet, formé de quelques draperies artistiques, ayant pour fond un étendard qui avait été rapporté en 1830 du palais du dey d'Alger (ce qui faisait faire aux familiers et au maître de la maison lui-même de plaisants jeux de mots), mais sous le *dais* du *dey*, on voyait un modeste divan sur lequel l'un ou l'autre s'asseyait quand il n'y avait plus place ailleurs, un divan qui servit plus d'une fois de lit aux amis attardés.

Le buste de Victor Hugo prit place, vers 1840, à la gauche du dais, dans le salon dont quelques fauteuils Louis XV, en bois doré, garnis de tapisseries, complétaient l'ameublement.

En face du *trône*, trois grandes fenêtres de plain-pied avec un balcon se prolongeant devant la salle à manger et dominant la place; sur ce balcon en été, on prenait le café et l'on continuait la causerie qui se prolongeait tard, surtout le dimanche, jour habituel des réceptions nombreuses. Ce balcon de pierre n'existe plus; il s'écroula quelque temps après le départ du poëte pour l'exil.

Jamais salon ne fut plus hospitalier. Tous ceux qui avaient un nom dans les lettres et dans les arts y venaient d'ordinaire; à côté des amis que nous avons souvent nommés déjà, Balzac, Mme Tastu, cent autres écrivains accouraient tour à tour attirés par la gloire du maître et surtout par sa bienveillance, par son affabilité, par sa simplicité. A quiconque frappait, la porte s'ouvrait. Pierre Dupont, alors ignoré, trouva là, comme tant d'autres, un foyer simple où le futur auteur des *Bœufs* chauffa ses ailes, un milieu discret et charmant, où, selon la jolie expression de Baudelaire, les fleurs de son cerveau purent s'épanouir.

Victor Hugo, qui jadis avait fréquenté le salon de Mme Ancelot, laquelle le nommait le grand révolté, ce salon grave que troublèrent longtemps les plaisanteries saugrenues de Stendhal, Victor Hugo commençait à sortir très peu et à recevoir beaucoup. A peine allait-il de temps en temps chez Nodier, son voisin.

Les nouveaux venus, les jeunes gens qui fréquentèrent la place Royale jetèrent quelque trouble parmi les amis déjà anciens.

Cela excita quelques petites querelles dont on retrouve le souvenir dans Sainte-Beuve, à qui le hasard fit acquérir, plusieurs années plus tard, une



LA CATASTROPHE DE VILLEQUIER

preuve certaine de l'effarouchement véritable que produisit, dans le monde même de Victor Hugo et chez une partie de ses premiers amis, l'invasion, en apparence barbare, de ces jeunes recrues et de cette génération romantique toute nouvelle. Un homme d'esprit et d'étude, M. Auguste Le Prevost, l'antiquaire normand, était, ainsi que son compatriote, l'aimable poëte Ulric Guttinger, des plus anciens amis littéraires de Hugo, des amis qui dataient de 1824 environ, qui s'étaient ralliés à lui pour tant de belles odes et de jolies ballades, pour ses inspirations du moyen âge et du gothique, pour ses colères et anathèmes contre la bande noire, etc.

« Déjà, nous-même, ajoute Sainte-Beuve, nouveaux venus de 1828, nous les avions bien étonnés un peu ; mais ils nous adoptèrent vite, je puis même dire qu'ils nous acceptèrent d'emblée, et notre amitié n'eut pas de peine à répondre aussitôt à la leur.

« Ce fut autre chose quand vinrent ce que j'appelle les recrues de 1831-1833 et quand la bohème de l'impasse du Doyenné apparut à l'horizon.

« Ulric Guttinger, un jour qu'il était allé chez Hugo, place Royale, fut très choqué de la distraction qu'il crut trouver à son égard chez le grand poëte, et de l'attention marquée qu'on témoignait au contraire à ces nouveaux poëtes barbus, à ces artistes à tous crins. Il avait même juré en sortant qu'il n'y retournerait plus et il était reparti pour la Normandie. Auguste Le Prevost, alors son ami intime, et qui le blâmait de tant de susceptibilité, me faisait confidence de cette zizanie et des termes qui ouvrent un jour sur l'intérieur romantique de ce temps-là :

« J'ai joué de malheur avec notre ami Ulric. En arrivant ici (*à Rouen*), j'ai appris qu'il en était parti la veille. Cette circonstance m'a contrarié encore plus qu'à l'ordinaire, à cause du besoin que j'éprouvais de lui parler de vous et de nos douces causeries. Je m'en suis dédommagé autant que je l'ai pu en lui écrivant ; mais je vois avec bien du regret qu'il persiste à ne point retourner chez Victor. C'est sur vous que je compte pour triompher de ses résolutions à ce sujet. Notre ami se trompe en voulant demander à une pareille puissance les soins et les petites attentions de l'amitié. Ce n'est pas ainsi, ce me semble, qu'il faut juger des hommes tels que Hugo ; ce n'est pas avec cette obstination qu'il faut refuser de franchir leur porte, quand ils veulent bien nous l'ouvrir. Cette conduite me paraît encore plus dure depuis que j'ai lu le magnifique article de l'*Europe littéraire* que vous m'aviez si justement vanté et qu'on dirait avoir été écrit par un géant. Pour moi, je ne penserai jamais à faire un ami de l'homme qui a écrit ces trois ou quatre pages, parce que je le trouve trop grand pour pouvoir communément me donner le bras ; mais tant qu'il voudra bien me recevoir chez lui, j'accepterai, au risque d'y rencontrer M. Gautier ou tout autre ambassadeur bousingot. »

On voit à quel point il y avait méprise ; la singularité du costume donnait le change sur la nature des opinions. Auguste Le Prevost méconnaissait la

jeune France; il appelait *bousingot* ce qu'il y avait de plus opposé à cette catégorie de politiques tapageurs et communs. Lui-même, homme d'ordre avant tout, il allait devenir député, et un excellent député du centre, du juste milieu. La lettre est datée de Rouen, du 23 juin 1833. C'était l'époque des grandes batailles romantiques au théâtre, et il n'était que trop naturel que les admirateurs de 1825 cédassent le pas, dans l'action, aux jeunes admirateurs, plus effectifs et plus utiles, qui payaient de leur personne. Combien de moments différents, combien de ces petites crises intérieures au sein de ce monde et de cette école poétique!

Elles se perdent et disparaissent aujourd'hui dans l'ensemble du mouvement; elles sont déjà oubliées de ceux même qui y assistèrent, et il faut, pour les y ramener avec précision, qu'une page d'une lettre toute jaunie, retrouvée entre deux feuillets d'un livre, vienne avertir et réveiller de plus loin leur mémoire. —

Remarque mélancolique autant que juste. Nous vivons sans prendre garde à la manière dont s'écoulent nos jours et lorsque nous jetons un regard sur le passé lointain, nos actions, nos œuvres, notre vie même ne nous apparaissent plus que cachés par une ombre, et lorsque nous faisons appel à notre mémoire, il est trop tard, les souvenirs se sont enfuis.

C'est pour cela qu'il importe que des contemporains recueillent soigneusement tous les documents relatifs à leurs contemporains illustres.

La lettre d'Ulrich Guttinger, contenant sa plainte et la preuve de son amitié froissée, éclaire avec une lumière véritable la société littéraire qui se pressait autour du maître.

Parmi les jeunes, nouveaux arrivés, un des principaux, tant à cause de son talent que de l'affection qui ne cessa de l'unir à Victor Hugo, un des plus assidus fut Auguste Vacquerie.

Auguste Vacquerie était venu à Paris pour connaître Victor Hugo; il a lui-même conté dans un volume de vers, plein de choses exquises et intitulé : *Mes premières années de Paris*, les émotions et les aspirations de sa jeunesse. Né à Villequier dans la Seine-Inférieure en 1820, M. Vacquerie avait commencé ses classes au lycée de Rouen. Ses succès scolaires lui inspirèrent le désir d'aller compléter ses études dans « la ville du genre humain », de se vouer à l'art.

Ainsi qu'il l'a dit, dans une pièce dédiée à Paul Meurice :

Causer avec les voix dont le monde est l'écho
Était mon but; Paris, c'était surtout Hugo.
Mes monuments, mes parcs, mes princes et mes femmes,
C'étaient ses vers, c'étaient ses romans et ses drames.
Les tours de Notre-Dame étaient l'H de son nom!

Il obtint de son père, armateur du Havre, la permission qu'il désirait. Des voyageurs bizarres parcouraient la province à cette époque, pour choisir dans

les meilleurs collèges les jeunes gens, auxquels de brillantes aptitudes pouvaient permettre de remporter des prix au concours général, prix qui jetaient sur les pensions parisiennes un éclat productif; un de ces voyageurs en lauréats offrit au nom de la pension Favart, à M. Vacquerie, la gratuité pour son fils, proposition qui fut refusée, mais celui-ci choisit la pension Favart, parce qu'elle était située près de la place Royale, à quelques pas de la maison de Victor Hugo.

Le directeur de cet établissement voulut d'abord faire redoubler au lycéen de Rouen sa classe de seconde, pensant que de la sorte son élève ne manquerait pas de remporter au concours les plus brillants succès. Auguste Vacquerie consentit à cela avec sa modestie habituelle, mais le hasard lui donna pour professeur un homme étrange, fantasque, qui avait, sans raison aucune, la Normandie et les Normands en horreur et qui, à la première composition, plaça le jeune Rouennais au second rang, en lui déclarant que « c'était bien pour la dernière fois ».

Justement mécontent de cette promesse formelle et inattendue, l'élève de seconde alla trouver le chef de l'institution et lui déclara qu'il voulait entrer en rhétorique, comme c'était son droit.

Le maître de pension ne put vaincre cette résolution, mais s'imaginant qu'une espérance lui échappait, il chercha le moyen de punir l'insoumis. Le moyen était facile. Si l'on faisait de fortes études dans l'institution, en revanche on y mangeait une nourriture déplorable et Auguste Vacquerie avait un tel dégoût des mets qu'on lui servait, qu'il se condamnait d'ordinaire au pain sec. De là, des punitions sans nombre.

Un jour que le potage était encore plus mauvais que de coutume, il eut à subir les reproches les plus durs; à ce moment on apporta au directeur irrité la liste des places obtenues par ses élèves au collège Charlemagne; il y jeta les yeux et lut : premier, M. Vacquerie. Sa colère soudain se calma; il s'approcha du jeune homme, goûta sa soupe et dit : « Mais elle est exécrable. Je chasserai le cuisinier, s'il continue à vous traiter de la sorte, mon ami ! »

L'ordinaire s'améliora quelque peu, et dès lors l'élève fut traité avec des égards que méritèrent ses succès.

Auguste Vacquerie dut à son passage en rhétorique de connaître Paul Meurice qui s'y trouvait, et de cette rencontre naquit une amitié sincère et tendre qui grandit avec le temps et que rien n'altéra jamais.

Paul Meurice, ce grand talent et ce noble cœur, était fils d'un orfèvre et frère utérin de Froment Meurice, l'artiste célèbre.

Les deux jeunes gens se trouvèrent « logés dans le même poëte ». Ils avaient les mêmes rêves et les mêmes admirations. Ils chérissaient avec fierté le maître dont le nom signifiait pour eux l'art et la liberté. Ils se proclamaient ses disciples indépendants et respectueux, ils travaillèrent ensemble.

Cependant Auguste Vacquerie n'oubliait pas le but principal de sa venue à

Paris, voir Victor Hugo. Il alla porter, place Royale, une épître en vers dans laquelle il faisait au poëte l'aveu de sa pensée, de son ambition.

Le poëte, qui toujours a été plein de douceur et de bonté pour les humbles et pour les inconnus, répondit au disciple enthousiaste qu'il attendait sa visite.

Dire la joie et l'orgueil du rhétoricien est chose impossible. Il courut place Royale, tremblant comme Théophile Gautier, heureux comme s'il venait de conquérir le monde. Victor Hugo comprit et apprécia cette affection filiale, ce dévouement qui s'offrait avec la foi de la jeunesse.

Il invita chaque semaine à dîner Auguste Vacquerie, qui bientôt amena son ami Paul Meurice. Les relations peu à peu devinrent intimes. Les deux camarades ne connaissaient pas de joie plus grande que celle de passer la soirée dans le salon fréquenté par les hôtes les plus remarquables et le dimanche ils allaient promener les fils du poëte.

A la fin de ses études Auguste Vacquerie tomba malade. Cette maladie resserra les liens qui l'attachaient à la famille de Victor Hugo. La femme du poëte, qui jamais ne cessa d'être affectueuse et prévenante, faisait porter chaque jour à l'ami bientôt convalescent et fraternellement soigné par Paul Meurice quelques mets choisis sur sa table. M. Vacquerie désirant témoigner sa reconnaissance aux illustres amis de son fils écrivit pour mettre, pendant le temps des vacances, sa propriété de Villequier à la disposition de Mme Victor Hugo, qui n'hésita pas à lui faire ce plaisir. Elle quitta Paris avec ses quatre enfants heureux d'aller voir la Normandie.

Ce fut pendant ces vacances-là que Charles Vacquerie, le frère d'Auguste, connut Mlle Léopoldine Hugo. Ces jeunes gens, aussitôt qu'ils se rencontrèrent, s'aimèrent. Leurs fiançailles au bout de peu de temps furent décidées et le mariage eut lieu au printemps suivant, en 1843; le repas de noces se célébra place Royale.

Le poëte, dans des vers qui appartinrent plus tard au recueil des *Contemplations*, adressa à sa fille ses souhaits de bonheur.

Aime celui qui t'aime et sois heureuse en lui.

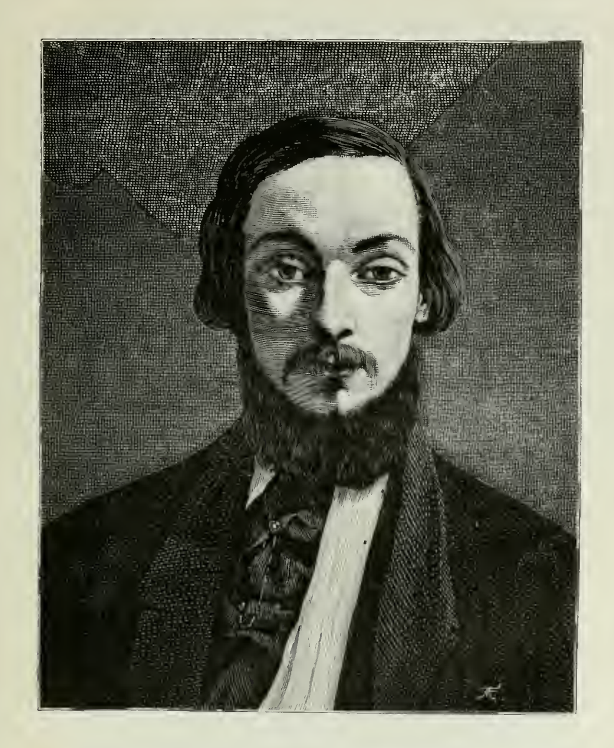
. . . .

Ici l'on te retient, là-bas on te désire.
Fille, épouse, ange, enfant, fais ton double devoir;
Donne-nous un regret, donne-leur un espoir,
Sors avec une larme! entre avec un sourire!

Cinq mois plus tard, le destin effroyable rompit cet hymen.

La propriété de la famille Vacquerie est bordée par la Seine, à Villequier. La marée qui remonte jusqu'à Rouen agite régulièrement le fleuve, mais on n'avait pas chez l'armateur la crainte des flots et, chaque jour, pour ainsi dire, on s'allait promener en barque de Villequier à Caudebec.

Le 4 septembre 1843 une promenade fut décidée. Il s'agissait d'essayer une grande barque dans laquelle montèrent M. Charles Vacquerie, sa jeune femme, un oncle et un cousin. On partit gaiement pour l'habituelle promenade qui ne présentait aucun danger. On s'embarqua joyeux. Un coup de vent survint; la barque chavira. Mme Léopoldine à qui maintes fois on avait répété



PORTRAIT DE CHARLES VACQUERIE

qu'en cas de naufrage il fallait saisir le bord de la barque et ne le point abandonner, Mme Léopoldine se cramponna désespérément au bord. Les vagues lui firent perdre connaissance; son mari, nageur intrépide, la saisit, et vainement pendant quelques minutes terribles s'efforça de l'arracher à cette barque qui pouvait être son salut et qui devait être sa perte; ses efforts furent vains; les

ongles de l'infortunée avaient pénétré dans la planche; il voulut lui briser les mains et n'y pouvant parvenir, quoiqu'il fût à quelques mètres du rivage. comprenant que sa bien-aimée était perdue, il ouvrit les bras, ne pouvant pas lui survivre, se laissa couler et disparut avec elle. On retrouva leurs cadavres quelques heures après.

Ils reposent maintenant dans le petit cimetière de Villequier, à côté de la mère de Léopoldine, à côté de Mme Victor Hugo dont le cadavre a été, suivant sa volonté dernière, ramené de Bruxelles, en 1870, par ses pieux amis Charles Vacquerie et Paul Meurice.

Que de larmes versa cette pauvre femme, cette mère désespérée! Elle était l'ange du foyer, elle était l'orgueil de la place Royale, cette Adèle Foucher, la muse prédestinée du poëte. Quelque chose de la beauté brune, andalouse, sculpturale et dorée de Mme Victor Hugo flotte derrière toutes les émotions de femmes familières à son mari, la Esmeralda, dona Sol, Sarah la baigneuse, la Thisbé et toutes ces autres filles aux cheveux noirs dont se compose le sérail poétique de M. Victor Hugo. Raphaël, le peintre, en revenait toujours dans ses tableaux à la tête de la Fornarina. M. Victor Hugo donna le premier exemple, fort naturel sans doute, mais moins dans nos mœurs, d'un poëte chantant sa femme.

Depuis ce temps, écrivit un contemporain dans la galerie intitulée *les Jolies Femmes de Paris et de la province,* depuis ce temps il n'a cessé de rendre immortelle dans ses vers impérissables la gardienne de sa demeure, la compagne assidue de ses jours mauvais. Sans cesse il parle d'elle et s'écrie :

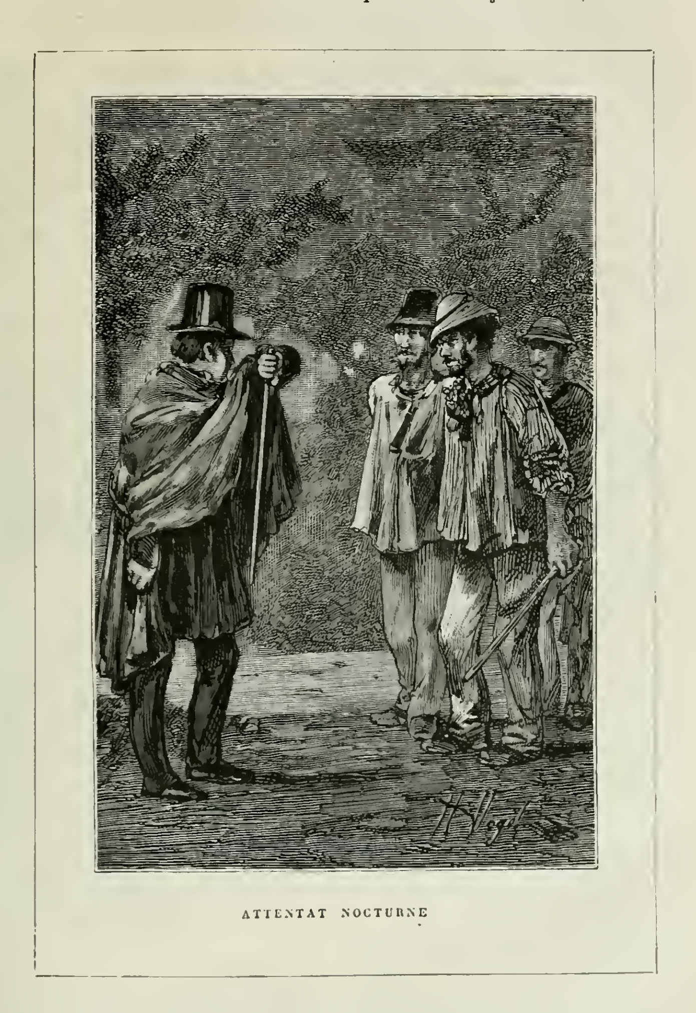
A toi, toujours à toi, que chantera ma lyre!
. . . .
Au-dessus des passions
Au-dessus de la colère,
Ton noble esprit ne sait faire
Que de nobles actions.

Oh! qui que vous soyez, bénissez-la : c'est elle,
La sœur visible aux yeux de mon âme immortelle,
Mon orgueil, mon espoir, mon abri, mon recours,
Toit de mes jeunes ans qu'espèrent mes vieux jours!
C'est elle, la vertu, sur ma tête penchée,
La figure d'albâtre en ma maison cachée!

Et mille autres vers admirables; en les lisant, l'on ne sait vraiment plus qui l'on doit remercier, ou du poëte si grand qui les a faits ou de la femme si belle qui les a inspirés.

Les premières années de ce mariage s'écoulèrent, on sait comment, saintes et calmes, au milieu des joies de l'amour et des enfants.

Mme Victor Hugo répandait sur son intérieur ce calme, ce rayonnement de beauté et cette chaste affection de femme qui attirent toujours.



ATTENTAT NOCTURNE

Les premières années furent toutes parfumées de bonheur et de poésie. Mais la renommée de Victor Hugo grandissant chaque jour, l'intérieur de la maison fut un peu troublé de toute cette gloire. Les angoisses, les tourments,

les soucis pénétrèrent dans cette vie si bien murée et jusque-là si habilement défendue.

Mme Hugo à la place Royale vécut tranquille, grave et sereine au milieu des quatre enfants qui faisaient son orgueil.

Un ami de la maison, M. Louis Boulanger, fit le portrait de la charmante femme du poëte, qui fut exposé au Salon et qu'à cette époque on apprécia de la sorte : « La gorge pleine, développée et chaste ; un bras vigoureusement relevé en ombre et en lumière, d'un dessin merveilleux, d'une beauté parfaite, un bras blanc et nu qu'on sent naître sous un bout de manche se termine par les plus ravissantes mains qu'on ait jamais vues, des mains potelées et fines, qu'envieraient des bras de reine; les hanches relevées, saillantes et fortes, font merveilleusement valoir la taille qui est d'un contour correct et flexible. »

Telle était la compagne que Victor Hugo ne cessa d'entourer de sa vénération.

Elle savait avec une grâce infinie faire les honneurs de ce salon dans lequel passèrent tant de gloires : Lamartine lui-même, qui écrivit sur l'album plus d'un quatrain, et aussi Mlle Delphine Gay devenue Mme de Girardin et qui signait alors dans *la Presse* les spirituelles et inimitables lettres du vicomte de Launay.

C'est dans ce journal qu'elle conta, de manière si piquante et si émue à la fois, la réception de Victor Hugo à l'Académie, qu'elle étudia son œuvre dramatique, et qu'elle flagella Sainte-Beuve, comme une femme de cœur et de talent peut seule flageller un homme.

Tous les soirs les visiteurs affluaient dans l'hospitalière demeure, attirés par la simplicité gracieuse de la femme, par la distinction, par la bonté et par l'humeur joyeuse du poëte ; celui-ci, après que chacun s'était retiré, sortait d'ordinaire. Il était alors noctambule. Il s'en allait, armé d'une canne à bec recourbé, traversait Paris et remontait à travers les Champs-Élysées jusqu'à l'arc de triomphe. C'était l'heure où il aimait à travailler, au milieu du silence de la nuit, en marchant. Il se plaisait seul avec ses pensées, à travers les rues silencieuses, sous les arbres des Champs-Élysées, et trouvait de la sorte, il nous l'a maintes fois répété, mieux que dans son cabinet d'étude, les plus belles images poétiques, les réflexions les plus profondes.

Pendant longtemps aucune aventure ne troubla ses promenades. Une fois seulement, il se heurta dans l'avenue à un amas de chaises, qui barrait la chaussée et qu'il fallut escalader.

Mais quelques jours après il eut à subir, près de la rue des Tournelles, une attaque plus grave. Une bande de filous l'attendait au coin de la rue et se précipita sur lui. Il fut renversé et allait être dépouillé, lorsque des passants dérangèrent les voleurs qui s'enfuirent en injuriant tout bas la victime, qui leur échappait.

Le poëte, se relevant, les poursuivit sa canne à la main, leur disant, tout bas aussi : Voleurs, assassins !

Cette aventure ne l'empêcha pas de continuer ses promenades.

Il devait avoir affaire plus tard à des bandits autrement terribles et jamais ce petit événement nocturne qu'il n'a raconté qu'à ses proches ne l'a empêché de croire que Paris est la ville du monde où l'on est le plus en sûreté quand les faiseurs de coups d'État ne s'y embusquent point.



CHAPITRE XX

SOMMAIRE : Rôle politique de Victor Hugo pendant le règne de Louis-Philippe. — Les convictions du poëte en 1830; son respect pour le passé, sa foi en l'avenir. — Ses affirmations révolutionnaires au moment de l'établissement de la monarchie constitutionnelle. — Après la liberté littéraire, la liberté politique. — Rapports avec la presse. — Transformation et unité des croyances. — Relations avec le roi. — Un portrait de Louis-Philippe. — La cour fait des avances au poëte. — Deux remarquables causeurs. — La pairie (avril 1845). — Premiers discours à la tribune. — Préludes de la révolution de 1848.

« Je n'ai pas vieilli d'un jour sans m'amender d'une erreur », s'est écrié un jour un écrivain illustre et sincère. « Je suis fils de ce siècle, a ajouté le poëte,

> . . . . une erreur, chaque année,
> S'en va de mon esprit, d'elle-même étonnée.

Cette parole résume l'histoire des croyances politiques de Victor Hugo qui, ayant, c'est son aveu, traversé beaucoup d'erreurs, veut que sa vie soit ouverte à deux battants à ses contemporains. Après avoir subi les conséquences de son éducation première, après avoir été, comme presque tous les hommes du commencement de ce siècle, illogique et probe, légitimiste et voltairien, chrétien littéraire, bonapartiste libéral, socialiste à tâtons dans la royauté, il croit que, malgré ses aberrations successives, malgré les erreurs de son esprit, à la suite des luttes dans son âme entre la royauté à lui imposée par un prêtre et par sa mère, et la liberté à lui recommandée par un soldat républicain, la liberté contre laquelle il n'a jamais écrit une ligne, a fini par vaincre. De là, selon lui, l'unité de sa vie, l'amour immuable de la liberté qui dans la philosophie est la Raison; dans l'art, l'Inspiration; et dans la politique, le Droit.

Le récit de la marche de son esprit vers la vérité, sans jamais un pas en arrière, l'histoire des révolutions intérieures de sa conscience, si résumée qu'elle puisse être ici, prouvera la sincérité de son affirmation.

En 1830 il ne lui était plus permis depuis longtemps déjà de croire aux promesses des Bourbons; rien ne pouvait l'empêcher de prêter serment à Louis-Philippe. Mais, plein de respect pour un passé qui avait eu la foi de sa jeunesse, il voulait qu'on prononçât avec gravité le nom de Bourbon alors que le vieillard, qui avait été le roi, n'avait plus sur la tête que des cheveux blancs. Il pleurait sur la race morte, mais sa vénération ne pouvait l'empêcher de juger les fautes commises et de considérer comme un progrès le changement qui venait de s'accomplir.

Ayant été jusqu'alors un homme littéraire avant tout, ayant opéré dans le domaine des lettres une révolution complète, absolue, et montré l'organisation la plus brillante et la plus superbe qu'ait jamais vu paraître la littérature française, il se rallia à la révolution politique de juillet plutôt d'abord parce qu'elle satisfaisait ses instincts de libéralisme que parce qu'elle l'enthousiasmait.

Son honnêteté toujours apparaît absolue; il est sollicité par des principes contraires, mais la loyauté de son caractère ne se dément jamais et, en dépit de ses hésitations, de ses fluctuations apparentes, c'est toujours vers le même but qu'il se dirige, et c'est ce but qu'il atteindra. Louis Blanc a eu raison d'affirmer que l'unité de sa vie est dans sa marche non interrompue vers le bien, dans l'ascension continuelle de son esprit vers la lumière; et M. Spuller a bien fait d'ajouter, dans un récent éloge, que trois hommes, trois poëtes, trois génies français du XIX[e] siècle, Chateaubriand, Lamartine et Victor Hugo, tous les trois nés en dehors des partis de la Révolution, élevés pour la maudire et la combattre, sont venus à la démocratie pour la défendre, la servir et la glorifier.

Ces prétendus rêveurs ont été des prophètes, des penseurs profonds, et entre les trois, certes, Victor Hugo est et demeurera le plus grand, car il a annoncé l'avenir et défendu dans toutes ses œuvres les vérités sociales qui seront la loi des sociétés futures.

Mais, avant de devenir l'apôtre fervent de la République, il ne croit pas encore en 1830 son établissement possible.

Il écrit alors dans le *Journal de ses idées et de ses opinions révolutionnaires :*

« Il nous faut la chose République et le mot Monarchie.

« Les rois ont le jour, les peuples ont le lendemain.

« La République comme l'entendent certaines gens, c'est la guerre de ceux qui n'ont ni un sou, ni une idée, ni une vertu, contre quiconque a l'âme de ces trois sortes de choses.

« La République, selon moi, la République qui n'est pas encore mûre, mais qui aura l'Europe dans un siècle, c'est la société souveraine de la société; se protégeant, garde nationale; se jugeant, jury; s'administrant, commune; se gouvernant, collège électoral.

« Les quatre membres de la monarchie, l'armée, la magistrature, l'admi-

nistration, la pairie, ne sont pour cette république que quatre excroissances gênantes qui s'atrophient et meurent bientôt.

« Très bonne loi électorale, quand le peuple saura lire :

« Article premier. — Tout Français est électeur.

« Art. II. — Tout Français est éligible.

« Si le clergé n'y prend garde et ne change de vie, on ne croira bientôt plus en France à d'autre trinité qu'à celle du drapeau tricolore.

« Une révolution est la larve d'une civilisation. »

Voilà des affirmations bien nettes et qui devancent l'opinion publique; car, en 1830, le roi-citoyen semblait, aux yeux de la majeure partie de la nation, représenter la meilleure des républiques, et les républicains, se contentant de souvenirs et d'aspirations, n'avaient plus ni force ni cohésion.

Victor Hugo, comme presque tout le monde en France, considérait la monarchie nouvelle comme une aurore à laquelle rien ne manquait, « pas même le coq ».

Son ancienne conviction royaliste et catholique s'était écroulée pièce à pièce devant l'âge et l'expérience, et, il l'a constaté lui-même, s'il en restait encore quelque chose dans son esprit, ce n'était plus qu'une religieuse et poétique ruine qu'il se détournait quelquefois pour considérer avec respect, mais devant laquelle il n'allait plus prier; et il a eu raison d'ajouter que c'est faire un mauvais éloge d'un homme que de dire : « Son opinion politique n'a pas varié depuis quarante ans. » C'est-à-dire que, pour cet homme, il n'y a eu ni expérience de chaque jour, ni réflexion, ni repli de la pensée sur les faits. C'est louer une eau d'être stagnante, un arbre d'être mort; c'est préférer l'huître à l'aigle. — Tout est variable dans l'opinion, rien n'est absolu dans les choses politiques, excepté la moralité intérieure de ces choses. — Le mouvement étant essentiellement vital, humain et social, l'opinion d'un homme peut donc changer honorablement, pourvu que sa conscience ne change pas, et pourvu qu'il ne subordonne point ses convictions à son intérêt.

Qui de nous n'a vu se transformer ses croyances politiques ou religieuses à mesure que la raison a éclairé nos esprits?

Le travail qui s'accomplit en Victor Hugo est d'autant plus louable qu'il conquit pour ainsi dire chaque parcelle de vérité par un effort incessant sur lui-même, par un persévérant désir de comprendre le juste, et il ne s'améliora qu'au prix des plus cruels sacrifices.

Combien parmi ceux qui, perfidement ou niaisement, répètent : « Il est le plus grand des poëtes, mais comme homme politique il ne compte pas », combien n'ont eu ni sa clairvoyance, ni sa fermeté, ni son honnêteté! Combien, parmi ceux qui lui reprochent sa prétendue versatilité, ont été les courtisans de Louis-Philippe, ont ensuite baisé la main de Napoléon, devenu empereur grâce au crime, et ont accepté de l'homme de Décembre des places grassement rétribuées, des dignités et des honneurs, tandis que, proscrit volontaire, Victor

Hugo, debout, protestait seul au nom de la conscience insultée, de la loi violée, du droit outragé!

Il commença par planter le drapeau de la liberté littéraire, et marcha ensuite à la découverte de la vérité politique et sociale.

Reflétant, après 1830, les impressions populaires, ressentant les émotions de la nation durant la période trouble du règne de Louis-Philippe, alors que la France, gênée dans ses aspirations, ne savait au juste si elle était en république ou en monarchie, alors que des esprits de bonne foi confondaient le bonapartisme avec le libéralisme, et n'envisageaient le progrès qu'avec hésitation, il hésita comme le peuple, mais il pressentit l'avenir mieux que le peuple.

En présence de l'agitation universelle, des mouvements de l'opinion, des révoltes qui grondaient au sein d'une société nouvelle, il pensa que son devoir était de se mêler à la lutte :

Honte au penseur qui se mutile
Et s'en va, chanteur inutile,
Par la porte de la cité!

Il se demanda ce qui adviendrait d'un gouvernement né d'une ruade populaire. Dès 1832, à la suite d'une de ces insurrections si fréquentes à cette époque, Paris étant mis en état de siège, une réaction sanglante étant à craindre, *le National* résolut de publier une protestation revêtue de signatures; Victor Hugo, prévenu de la part d'Armand Carrel, écrivit à un de ses amis :

« ... J'espère qu'on n'osera pas jeter aux murs de Grenelle de jeunes cervelles trop chaudes, mais généreuses. Si les faiseurs d'ordre public essayaient d'une exécution politique, et que quatre hommes de cœur voulussent faire une émeute pour sauver les victimes, je serais le cinquième.

« ... Nous aurons un jour une république, et quand elle viendra, elle sera bonne. Mais ne cueillons pas en mai le fruit qui ne sera mûr qu'en août. Sachons attendre. La république proclamée par la France en Europe, ce sera la couronne de nos cheveux blancs. »

Et il termine sa lettre en priant qu'on place sa signature au bas de la protestation. Malgré la foule des sentiments qui s'agitent, se combattent et se confondent encore en lui, on devine déjà le Victor Hugo de Jersey et de Guernesey; il lève le front; déjà, quelqu'un l'a justement fait observer, « le tribun perce sous le songeur ».

Il affirme qu'il serait indigne de lui de se désintéresser des questions politiques, et aussitôt les journaux sollicitent l'appui de son nom, de son caractère et de son talent.

Le 1er juillet 1836, Émile de Girardin, faisant une révolution dans le journalisme quotidien, fonde *la Presse,* et il veut que cette feuille destinée à exercer sur l'opinion une action considérable ait pour parrain Victor Hugo.

Le poëte rédige le prospectus. On lit dans ce document :

« Tâchons de rallier à l'idée applicable du progrès tous les hommes d'élite et d'entrain, un *parti supérieur* qui semble la civilisation de tous les partis inférieurs qui ne savent ce qu'ils veulent. »

Il était impossible de parler alors un langage plus élevé et plus libéral ; un parti formé dans de telles conditions, c'était et c'est encore le rêve des honnêtes gens fatigués des révolutions et des réactions.

De cette époque datent les relations fréquentes de Victor Hugo avec Émile de Girardin qui, c'est le jugement porté devant nous par le poëte, en avril 1881, au moment de la mort du publiciste fécond et vaillant, du maître journaliste de notre siècle, « qui a toujours eu le grand honneur de croire à la liberté, de considérer la liberté comme une règle immuable, et qui certes vaut mieux que la réputation qu'on a voulu lui faire ».

Que, si l'on relit avec soin les préfaces des immortels recueils de vers que Victor Hugo publia durant les premières années de la monarchie constitutionnelle, on y retrouve sa constante préoccupation politique.

En 1831, quand paraissent les *Feuilles d'automne,* il considère les révolutions comme de glorieux changements d'âge de l'humanité, il se déclare partisan de toute liberté, de toute amélioration, de tout progrès ; dans la préface de *Marion de Lorme,* il se plaît à affirmer que la secousse produite par la révolution de juillet est une tentative d'affranchissement qui a été utile et nécessaire à l'art ; dans la préface des *Rayons et des Ombres*, il veut n'avoir aucune haine contre le roi dans son affection pour le peuple ; et dans la préface des *Contemplations*, il se considère comme un esprit marchant de lueur en lueur après avoir traversé le tumulte, la rumeur, le rêve et la lutte.

Peu à peu sa transformation s'opère ; l'étude constante, la réflexion portent leurs fruits ; il voit la République éclairant les siècles à venir et il explique en ces termes sa conversion à un vieil ami de sa famille qui se plaignait qu'on lui eût changé son élève :

Parce qu'adolescent, âme à faux jours guidée,
J'ai trop peu vu la France et trop vu la Vendée ;
Parce que j'ai loué l'héroïsme breton,
Chouan et non Marceau, Stofflet et non Danton,
Que les grands paysans m'ont caché les grands hommes,
Et que j'ai fort mal lu d'abord l'ère où nous sommes ;
Parce que j'ai vagi des chants de royauté,
Suis-je toujours rivé dans l'imbécillité ?
Dois-je crier : Arrière ! à mon siècle, à l'idée ;
Non, à la vérité : Va-t'en, dévergondée !
L'arbre doit-il pour moi n'être qu'un goupillon ?
Au sein de la nature, immense tourbillon,
Dois-je vivre, portant l'ignorance en écharpe,
Cloîtré dans Loriquet et muré dans La Harpe ?



LOUIS-PHILIPPE RECONDUISANT VICTOR HUGO

Toute l'histoire de son évolution, qui l'honore et le grandit, est résumée dans ces vers. La transformation de ses croyances est si logique, si naturelle, si absolument honnête qu'il ne nous semble pas permis d'insister davantage sur ce point. Victor Hugo a prouvé le progrès en marchant, il s'est acheminé vers la lumière lentement, en tâtonnant, ainsi que presque tous ses contemporains et c'est avec fierté qu'il peut maintenant regarder le chemin parcouru.

Cependant, ses rapports avec Louis-Philippe ne tardèrent pas à devenir presque intimes. Le roi, qui d'abord n'aimait que l'écrivain, aima l'homme quand il le connut.

Ce que Victor Hugo pense du monarque chacun le sait. L'auteur des *Misérables* l'a dit dans un long et magnifique chapitre.

Il a déposé devant l'histoire en faveur de ce roi qui eut contre lui le trône et pour lui la bonté. Le poëte a jugé le prince comme il convenait, sans dédain et sans partialité, juste en présence du monarque, doux en face de l'homme.

D'autres se sont montrés plus sévères que lui et ont regretté avec raison que Louis-Philippe ne se soit pas donné la tâche d'organiser la démocratie; qu'il n'ait ni compris ni aimé les classes laborieuses.

D'après Daniel Stern (Mme d'Agoult), qui a écrit la plus belle des histoires de la révolution de 1848, ce prince a voulu retenir une nation magnanime au niveau d'une bourgeoisie parvenue qui, dans ce qu'elle avait de plus étroit et de plus égoïste, lui fournissait le type et, pour ainsi parler, la matière de son gouvernement.

Il n'aimait même pas cette bourgeoisie à laquelle il s'efforçait de complaire, car il s'employa sans relâche à l'asservir en l'avilissant.

S'enrichir devint, pour la classe moyenne, une maxime de corruption, et c'est pour cela qu'après ses fautes, au jour de la lutte, il ne trouva ni courage, ni dévouement, ni convictions désintéressées, ni passions nobles, ni sentiments élevés. Ceux dont il avait cru se servir habilement l'abandonnèrent avec indifférence quand vint le réveil de la France démocratique.

En littérature Louis-Philippe se montrait sceptique comme en toute chose. Les arts le laissaient indifférent.

Sur ce point les journaux de l'opposition le taquinaient volontiers et reprochaient à la cour de Juillet le dédain avec lequel elle traitait nos grands talents littéraires.

La cour, comprenant la justesse de ces reproches, essaya de se montrer coquette et prévenante pour les poëtes.

Au moment où se célébrèrent les fêtes du mariage du duc d'Orléans, Victor Hugo fut invité à Versailles. Il refusa d'abord. Mais le duc lui écrivit, sous l'inspiration de sa jeune femme, dit-on, une lettre aimable, pressante, qui le fit changer de résolution.

« Le moyen, fit remarquer alors le vicomte de Launay, dans une de ses lettres spirituelles, le moyen de n'être pas entraîné par la séduisante ad-

miration d'une jeune femme, d'une flatteuse étrangère, venant d'un lointain pays vous apporter les preuves de votre renommée! »

Victor Hugo alla à Versailles et fut présenté à la duchesse d'Orléans, qui accueillit par ces mots gracieux l'auteur de *Notre-Dame de Paris :* « Le premier édifice que j'ai visité à Paris, monsieur, c'est votre église. »

Cela fit remarquer à l'aimable feuilletoniste, racontant ce fait, que les princes s'avisaient de flatter les poëtes mieux que les poëtes ne flattaient les princes autrefois; mais à dire vrai ce nouveau genre de flatterie est le plus facile.

De cette présentation, c'est-à-dire du mois de juin 1837, datent les entrevues de Victor Hugo avec Louis-Philippe, entrevues qui devinrent nombreuses par la suite.

On sait que l'illustre écrivain était depuis longtemps décidé à se mêler aux luttes politiques. Il songea un moment, malgré les difficultés du cens, à se présenter à la députation, et le frère de Paul Meurice, Froment Meurice, lui proposa de lui prêter son appui. Cet artiste merveilleux, restaurateur d'un art jadis illustré par de si grands maîtres, mais trop longtemps demeuré en décadence, cet orfèvre dont les coffrets, les vases, les aiguières et les épées sont des chefs-d'œuvre véritables, Froment Meurice joaillier de la ville de Paris, jouissait d'une grande influence, qu'il mit à la disposition du poëte après quelques conversations, dans lesquelles furent étudiées les chances de cette candidature. Victor Hugo, les élections étant ajournées, renonça à ce projet.

Bientôt le titre d'académicien rendit possible sa nomination de pair. Il avait pu jadis hériter de deux pairies, sa mère ayant eu pour cousins germains deux pairs de France, M. de Chassebœuf (Volney) et M. Cornet. M. de Chassebœuf aurait volontiers laissé son titre à son jeune parent, s'il ne lui avait trouvé des opinions trop avancées. Quant à M. Cornet, il était décidé malgré tout à cette transmission de noblesse; mais Mme Hugo défendit à son fils d'ajouter à son nom ce nom ridicule de Cornet. « Hugo-Cornet, lui avait-elle dit : jamais! »

N'ayant donc pas hérité de la pairie, le poëte pénétra dans la noble Chambre par une autre porte. Comprenant un peu tard que l'appui d'une semblable intelligence pouvait lui être de quelque secours, Louis-Philippe pria Victor Hugo de le venir voir, et les visites se multiplièrent peu à peu. Un soir, le roi, qui était lui-même un causeur intéressant et remarquable, trouva dans la conversation de son interlocuteur un charme tel qu'il oublia l'heure. C'était aux Tuileries. Les gens du château croyaient le souverain couché; ils avaient partout éteint les lumières et s'étaient retirés chez eux.

Lorsque son visiteur se leva pour partir Louis-Philippe se vit obligé de prendre un candélabre pour l'éclairer dans l'escalier, et la conversation continua pendant quelque temps sur les marches.

Le poëte, en effet, parle avec un grande facilité. Sa phrase est aisée,

riche, savante; sa mémoire prodigieuse, sa puissance d'imagination, la vivacité de son esprit en font un des causeurs les plus attachants qu'on connaisse, et l'on retrouve souvent dans son langage les antithèses de son style, corrélation qui n'existe que chez un très petit nombre d'individualités. Combien d'écrivains ne sont maîtres d'eux et de leurs pensées qu'en présence de leur encrier!

Lui, possède en outre ce grand art de la conversation qui consiste à faire trouver de l'esprit aux autres et l'on ne sort jamais d'un entretien particulier sans être autant charmé par ses paroles que par sa bonne grâce.

Son succès s'explique donc aisément près de Louis-Philippe, à qui l'on a pu reprocher de n'avoir commencé à faire cas des poëtes que quand les poëtes commencèrent à faire de la politique, mais qui du moins témoigna à Victor Hugo une amitié particulière.

Le salon de la place Royale s'était peu à peu transformé en un salon politique lorsque, le 13 avril 1845, Victor Hugo fut nommé pair de France. Ce choix fut accueilli avec une grande satisfaction par l'opinion publique. Seuls quelques républicains qui n'avaient dans le libéralisme de la Chambre des pairs qu'une médiocre confiance manifestèrent un mécontentement qui se traduisit en épigrammes. Un satirique inconnu lança contre lui de petits vers en forme de fusée à la congrève qui se terminaient ainsi :

Grand, petit,
Tout finit,
Loi suprême!
Hugo même
La subit.
Vivace
Il passe
Pair!

Victor Hugo, qui déjà se rapprochait de la république, qui avait si puissamment contribué à chasser l'ancien régime littéraire, n'avait cependant pas pour la pairie, reste de l'ancien régime politique, une affection profonde. Mais, nous le répétons, il ne s'offrait point à lui d'autre moyen de se mêler aux affaires publiques. En acceptant cette dignité il ne transigea donc pas plus avec sa conscience que ne transigèrent plus tard les représentants de la démocratie qui prêtèrent serment à l'Empire parce qu'ils n'auraient pu sans cela défendre les droits de la démocratie.

Le nouvel homme d'État s'assit, cela donne une idée de l'âge vénérable des pairs de France à cette époque, s'assit à côté du vicomte de Pontécoulant qui avait voté la mort de Louis XVI. Devant lui se trouvait le maréchal Soult qui était maréchal en 1802. Son président était le duc Pasquier qui, jeune conseiller, avait jugé Beaumarchais mort en 1799.

Il se montra d'abord conservateur, mais avec une entière indépendance;

il rendit justice au sage couronné qui laissait tomber du haut de son trône des paroles de paix universelle, mais il ne s'asservit pas à la politique du ministère.

Le 18 février 1846 il monta pour la première fois à la tribune où ses deux émules, Chateaubriand et Lamartine, avaient fait entendre leur voix retentissante. Il défendit les droits des artistes et la propriété de leurs œuvres.

Quelques jours plus tard, le 10 mars, il prononça en faveur de la Pologne son premier discours politique.

M. Guizot pensait que la France ne pouvait rien pour la reconstitution des droits de la nationalité polonaise. Victor Hugo n'hésita pas à combattre hautement cette politique égoïste, réclamant, non pas une intervention matérielle, mais une intervention morale, protestant, au nom de la civilisation européenne dont le peuple français a été le missionnaire et le peuple polonais le chevalier, rappelant que, à certains jours, devant une invasion formidable de la barbarie, la Pologne avait eu Sobieski comme la Grèce avait eu Léonidas; revendiquant pour un peuple qui avait travaillé pour les autres peuples, en défendant la liberté, la reconnaissance et l'affection, l'autorité morale de la France.

Affirmer devant la Chambre des pairs que quand un peuple est opprimé la justice souffre et la vérité du droit est offensée, c'était parler dans le désert. Le discours fut froidement accueilli. Bientôt il donna sur la consolidation et la défense de notre littoral des détails techniques, de savants avis et provoqua d'utiles mesures.

En juin 1847 il appuya la pétition du prince Jérôme-Napoléon Bonaparte demandant aux Chambres la rentrée de sa famille en France. Il conseilla au parlement d'être à la fois magnanime et intelligent, de se montrer fort en se montrant grand. Il ne voulait plus ni exil ni proscription pour des Français; il estimait que c'est peu de chose qu'un prétendant en présence d'une nation libre, qui travaille et qui pense, et que la bonté c'est de l'habileté.

Le soir même, après avoir lu ce discours si généreux, Louis-Philippe déclara au maréchal Soult, président du conseil des ministres, qu'il entendait autoriser la famille Bonaparte à rentrer en France.

Un peu plus tard, dans les premiers jours de 1848, au moment où Pie IX passait non sans raison pour un révolutionnaire donnant à la liberté des espérances que ne devait pas réaliser le pape du *Syllabus*, Victor Hugo soutint, malgré des attaques violentes, la cause de la reconstitution de l'unité italienne.

En même temps qu'il se mêlait ardemment aux luttes du Parlement, le poëte continuait ses travaux et exerçait son action puissante sur la littérature. Il ne négligeait pas non plus ceux qui lui étaient chers; il obtenait qu'on confiât le feuilleton dramatique de *l'Époque* à son ami Auguste Vacquerie, « à ce jeune et rare talent » qu'il estimait à sa valeur.

Il envoyait, en même temps que Lamartine, son adhésion à Louis Blanc qui allait fonder la *Revue du Progrès*, écrivant que la grande œuvre générale

prochaine serait la formation paisible, lente et logique d'un ordre social où les principes nouveaux, dégagés par la Révolution française, trouveraient enfin leur mode de combinaison avec les principes éternels et primordiaux de toute civilisation, à condition qu'on substituât les questions sociales aux questions politiques.

Déjà précédemment il avait averti le pouvoir de s'occuper plus activement des masses, de ces classes nombreuses et laborieuses où il y a tant de courage, tant d'intelligence, tant de patriotisme; déjà il avait constaté les résultats du gouvernement de Juillet; il voyait les consciences qui se dégradaient, la corruption qui s'étendait, les positions les plus hautes envahies par les passions les plus basses, et il gémissait sur les misères de ce temps.

Si le gouvernement de Louis-Philippe avait tenu ses promesses, favorisé la liberté, travaillé à la solution des questions sociales, sans doute le grand poëte, plein de bienveillance et de bonté, serait resté un philosophe humanitaire, ému, attentif, se contentant d'enseigner et d'avertir. Mais lorsque à la suite des fautes commises, le peuple se souleva; lorsque se déchaîna la tempête qui, en balayant un trône, fit faire au progrès un pas en avant, Victor Hugo, se souvenant de son serment, proposa d'abord la régence de la duchesse d'Orléans, puis, marchant avec les esprits de son temps, donna son assentiment à ce qu'il a défini une forme sociale majestueuse, à la République, que nos pères ont vue grande et terrible dans le passé et qu'il voulait voir grande et bienfaisante dans l'avenir.



CHAPITRE XXI

Sommaire : Élections à la Constituante (23 avril et juin 1848). — Profession de foi de Victor Hugo. — Ses discours à l'Assemblée. — Affirmations socialistes. — Jugement sur les journées de juin. — Croyances républicaines. — Pardon aux vaincus. — Le poëte sauve quelques insurgés. — Victor Schœlcher. — Votes indépendants. — Publication de *l'Événement*. — Programme et influence de ce journal. — Dissolution de la *Constituante*. — L'Assemblée *Législative* (mai 1849). — Bonaparte président de la République. — Ses menées et son attitude. — *Napoléon le Petit*. — Le coup d'État.

En 1848, il a pris soin de le rappeler récemment, Victor Hugo ne prit pas sans hésiter son parti sur la forme sociale définitive ; la liberté quelque temps « lui masqua la République », qu'il devait si ardemment aimer et défendre.

Au mois de mars des électeurs lui écrivirent pour lui proposer la candidature à l'Assemblée nationale.

Il leur répondit que son pays pouvait disposer de lui ; qu'on connaissait sa vie ; qu'il avait écrit trente-deux volumes, fait jouer huit pièces de théâtre ; que ses discours politiques se trouvaient au *Moniteur*, que tout cela était au grand jour, livré à tous et qu'on pouvait si on l'en jugeait digne lui imposer le devoir de rentrer dans la vie politique.

D'après la nouvelle loi électorale, base du suffrage universel, loi la plus largement démocratique qui eût encore été appliquée dans aucun pays, les élections par scutin de liste, pour l'Assemblée constituante, furent fixées au 23 avril par le gouvernement provisoire.

Le premier nom qui sortit de l'urne avec 259,800 voix fut celui de Lamartine ; les noms de Dupont (de l'Eure), d'Arago, de Garnier Pagès, d'Armand Marast, de Marie et de Crémieux venaient après. Victor Hugo ne fut pas élu ; il figurait le quarante-huitième sur la liste de Paris, avec 59,446 suffrages, un peu après Barbès et Lacordaire non élus non plus, un peu avant le général Changarnier, avant Raspail et Pierre Leroux.

Quelques jours plus tard, le 5 juin, à la suite de démissions et d'élections doubles, Paris eut de nouveau à nommer onze représentants du peuple. Cette

fois, croyant avoir à répondre à l'appel de ses soixante mille électeurs, Victor Hugo se présenta.

Il développa son programme en une belle harangue prononcée peu de jours avant l'élection dans la séance des cinq associations d'art et d'industrie. Il fut acclamé et obtint le jour de l'élection 86,965 voix. Son nom figurait, étrange rapprochement, sur la liste des nouveaux élus, entre les noms de Pierre Leroux et de Louis-Napoléon Bonaparte ; Caussidière, le général Changarnier, Thiers et Proudhon furent élus en même temps que lui. Représentant du peuple à la Constituante, le poëte, sincère, convaincu, exempt d'ambition et de parti pris, hésita avant de choisir la place qui lui convenait au milieu d'une cohue d'hommes nouvellement appelés aux affaires ; il se contenta d'abord de voter avec indépendance, ne s'enfermant dans aucun groupe, votant tantôt avec la droite, tantôt avec la gauche, selon sa conscience.

Dans une première allocution prononcée le 20 juin 1848, il étudia la question des ateliers nationaux qui, à son avis, depuis quatre mois qu'ils fonctionnaient n'avaient produit que des résultats fâcheux à tous les points de vue. Il pouvait à la rigueur admettre qu'ils étaient nés d'une nécessité, mais il constatait la funeste perturbation qu'ils faisaient peser sur les affaires, il signalait le danger qu'ils offraient, non seulement pour les finances, mais encore pour le peuple de Paris. Se proclamant socialiste, il s'adressait aux socialistes et les suppliait de travailler à cette solution : soulager ceux qui souffrent, ceux qui ont froid et qui ont faim ; sans effrayer personne, en rassurant tout le monde, en appelant les classes déshéritées, comme on les nomme, aux jouissances sociales, à l'éducation, au bien-être, à la consommation abondante, à la vie à bon marché, à la propriété rendue facile, en un mot en faisant descendre la richesse au lieu de faire monter la misère. Enfin il recommandait la patience au peuple et la sagesse et la fraternité à ceux en qui le peuple croyait, à ceux qui avaient le doux et cher bonheur d'être les conseillers des pauvres et des déshérités.

Ce discours marque nettement la rupture avec le parti réactionnaire.

De si grandes, de si généreuses pensées trouvèrent un écho ; c'est en soutenant toujours, depuis cette époque, la cause sainte des misérables que Victor Hugo a mérité la reconnaissance du peuple et conquis son amour.

Le représentant du peuple se joignit aux défenseurs de l'ordre. Il alla de barricade en barricade, abordant les insurgés, les suppliant et les sommant au nom de l'Assemblée nationale de mettre bas les armes, cherchant à arrêter l'effusion du sang. Rue Saint-Louis, rue Vieille-du-Temple il s'efforça d'intervenir, au péril de sa vie. Sa tentative fut vaine. Survinrent les tragiques journées de juin. Cette insurrection terrible avait-elle raison ? Telle est la question que s'est posée Victor Hugo au début de son livre intitulé *Depuis l'exil.*

Il y répond en ces termes :

— On serait tenté de dire oui et non.



« L'ENFANT AVAIT REÇU DEUX BALLES DANS LA TÊTE. »
(Épisode du coup d'État.)

(Les Châtiments.)

Oui, l'insurrection de juin avait raison, si on considère le but qui était la réalisation de la République; non, si on considère le moyen qui était le meurtre de la République, elle tuait ce qu'elle voulait sauver. Méprise fatale.

... L'insurrection de juin faisait fausse route..., elle avait tort.

Hélas! ce qui la fit terrible, c'est qu'elle était vénérable.

Au fond de cette immense erreur on sentait la souffrance du peuple. C'était la révolte des désespérés. La République avait un premier devoir, réprimer cette insurrection, et un dernier devoir, l'amnistier. L'Assemblée nationale fit le premier devoir et ne fit pas le second, faute dont elle répondra devant l'histoire... —

Victor Hugo dira plus tard les mêmes choses après l'insurrection de la Commune en 1870.

En 1848, mettant en pratique ses principes de pardon aux vaincus, il sauva la vie de plusieurs insurgés.

Lorsqu'il revint dans son appartement de la place Royale, que les révoltés avaient envahi pour y chercher des armes, sans se permettre ni un larcin ni une dévastation, la maison était occupée par les soldats de l'ordre.

Le concierge, accusé d'avoir ouvert aux insurgés une porte de derrière, était à genoux contre le mur, sur le point d'être fusillé. Victor Hugo fit comprendre aux gardes nationaux que ces représailles souillent la victoire, et le concierge eut la vie sauve.

Le poëte arracha également à une justice trop sommaire un homme de lettres dont le nom nous échappe, un architecte nommé Roland, Georges Biscarrat, neveu de l'ancien maître d'étude de la pension Cordier, le comte de Fouchécourt, légitimiste, qui s'était activement mêlé à l'insurrection, et quatre insurgés, qu'il conduisit un à un, non sans danger, à travers les postes, en les faisant passer pour ses domestiques.

Il ne se borna pas à sauver ceux que le hasard plaça sur sa route; il proposa, quelques jours plus tard, dans une réunion de représentants du peuple, une amnistie pleine, entière, absolue. Un homme se leva et vint l'embrasser. Cet homme était Victor Schœlcher, dont Lamartine a dit : « Il n'a point passé une heure sans s'oublier. La justice est sa respiration; le sacrifice est son geste; le droit est son verbe. Chacune de ses inflexions fait penser à ce que nous nommons le ciel. Et il est matérialiste, et il ne croit pas en Dieu. Comment l'homme peut-il tirer tant de vertu de lui-même? »

Victor Schœlcher, ce vénérable penseur, qui s'est fait l'apôtre de la délivrance de la race noire, est resté un des plus fidèles amis du poëte. Sur un seul point ils ne s'entendent pas, sur le spiritualisme. Nous avons entendu ces deux grands esprits discuter leurs croyances; souvenir ineffaçable pour nous. Ils ont même cœur; leur foi diffère, mais leur bonté est la même.

Sous l'administration du général Cavaignac, Victor Hugo ne se sépara pas complètement de la nuance modérée. Il repousa les demandes en autorisation

de poursuites contre Louis Blanc et Caussidière; il refusa de déclarer que Cavaignac avait bien mérité de la patrie, et repoussa l'ensemble de la *Constitution* proposée, parce que, partisan de l'institution de deux Chambres, il considérait celle d'une Chambre unique comme extrêment périlleuse, comme une calamité.

Cette dernière opinion a été controversée, combattue par de puissantes raisons. On doit cependant reconnaître que, à cette époque, une seconde Chambre aurait probablement opposé au coup d'État un obstacle invincible.

Il réclama ensuite la liberté de la presse, un moment suspendue par l'état de siège, plaida en faveur de l'abolition de la peine de mort et repoussa avec un grand nombre de ses collègues, lesquels, hélas! ne prévoyaient pas l'avenir, l'amendement Grévy, qui, en supprimant la présidence de la République, eût également rendu l'établissement de l'Empire impossible.

Décidé à combattre par tous les moyens en faveur de la liberté, Victor Hugo fonda le 1er avril 1848 un journal intitulé *l'Événement*, qui eut pour épigraphe cette pensée : « Haine vigoureuse de l'anarchie, tendre et profond amour du peuple. »

Cette feuille, qui devait d'abord s'appeler *la Pensée*, est un des monuments les plus curieux du journalisme en France. Le programme, rédigé par le poëte, dit quelle était l'entreprise :

« Ce sera l'accès de fièvre quotidien d'une nation en travail de civilisation. Mais, espérons-le, la France sera bientôt délivrée, la Constitution naîtra, et alors les jours tranquilles reparaîtront. Les constitutions ont besoin de l'orage pour naître et de la paix pour vivre. Il en est du cœur humain comme du sol : la charrue commence, le soleil achève.

« Nous voulons chercher comment on pourrait assurer le travail, qui donne à l'individu le pain du corps, et développer l'art, qui donne à l'humanité le pain de l'âme ; dissiper enfin dans le monde libre et lumineux de notre République les dernières fatalités et les dernières ténèbres de l'ignorance, qui est la nuit de l'esprit, et de la haine, qui est la nuit du cœur... »

Au journal collaboraient Auguste Vacquerie, ce ferme et ardent esprit plein d'éclat, d'énergie et de conviction ; Paul Meurice, dont tout le monde connaît la valeur et le talent, et qui déjà avait publié tant d'œuvres remarquables ; Théophile Gautier, Charles et François Victor Hugo, Auguste Vitu, etc., etc.

On a dit que *l'Événement* avait été fondé dans l'intérêt exclusif de la personnalité du poëte ; cette assertion est fausse.

Victor Hugo, admiré, respecté, vénéré et, mieux encore, aimé du peuple, ne songeait qn'aux moyens de rendre le peuple heureux ; il n'avait ni les rêves ni les visées ambitieuses qui hantaient Lamartine, patronné par *le Bien public*.

L'Événement, tout en s'efforçant de déraciner ce « préjugé absurde et vulgaire qu'un poëte est inhabile et incompétent dans les affaires humaines » ; tout en disant de son chef, avec un enthousiasme aisé à comprendre, qu'il était

« bras et tête, cœur et pensée, glaive et flambeau, doux et fort, conquérant et législateur, roi et prophète, lyre et épée, apôtre et messie » ; *l'Événement*, disons-nous, malgré ces métaphores enfantées par un dévouement sincère, défendit surtout la cause de la révolution. Cela, nous le verrons, devait porter malheur à cette feuille vaillante dont le succès fut très grand.

L'ancien pair de France, au milieu des murmures de la gauche, demanda, le 29 janvier 1849, à la Constituante, de se dissoudre et de faire place à une Assemblée législative, au nom de l'intérêt public.

La dissolution fut votée, mais ce fut sous les auspices du parti réactionnaire que Victor Hugo dut se présenter aux élections de mai 1849 ; il fut élu le dixième sur la liste des vingt-huit députés de Paris.

Dans cette Assemblée nouvelle, son attitude d'hésitante devint résolue ; il se rendit compte des nécessités sociales et politiques, ses perplexités cessèrent, la vérité lui apparut, et il ne tarda pas, se séparant résolument et pour toujours de ses anciens amis, à devenir l'organe le plus retentissant du parti républicain.

Cette année 1849, il l'a déclaré, il l'a écrit, est une grande date pour lui. Toutes les questions se présentaient, tous les problèmes étaient à résoudre, toutes les libertés à conquérir, toutes les réformes à opérer.

Après le triomphe des coalitions ennemies du progrès, quand il vit la majorité hypocrite jeter le masque avec une joie cynique, il comprit. « Une morte était à terre ; on criait : C'est la République ! Il alla à cette morte et reconnut que c'était la liberté. Alors il se pencha vers ce cadavre et il l'épousa. Il vit devant lui la chute, la défaite, la ruine, l'affront, la proscription, et il dit : C'est bien... A partir de ce jour la jonction fut faite dans son âme entre la République et la liberté..... Telle est l'histoire de ce qu'on a appelé son apostasie[1]. »

Devenu le défenseur ardent et convaincu de la démocratie, ayant rompu d'une manière éclatante et définitive avec ses anciens amis, il monta souvent à la tribune pour y défendre ses opinions relatives à l'enseignement, à la réforme électorale, à la déportation, au cautionnement des journaux, à la revision de la Constitution. Ses discours véhéments, sa parole puissante, son éloquence vigoureuse, hautaine, entraînante, excitant l'admiration et l'enthousiasme des uns, l'indignation et la fureur des autres, déchaînèrent dans l'Assemblée des orages indescriptibles, des tumultes immenses.

Ce fut pendant près de trois années une succession de duels de tribune, de joutes brillantes autant que passionnées. Quand, dans un discours qui est un chef-d'œuvre et une bonne action, Victor Hugo soutint qu'on peut détruire la misère, cette assertion excita les dénégations de la droite tout entière, et M. Poujoulat, interrompant l'orateur, s'écria : « C'est une erreur profonde ! »

1. *Le droit et la loi.*

et M. Benoît-d'Azy soutint, aux applaudissements de la majorité, qu'une semblable affirmation était ridicule.

Lorsque se produisit le triste épisode de l'histoire de Rome, lorsque, afin de détruire la République romaine, la capitale de l'Italie fut prise par nos soldats et le pape restauré à l'ombre du drapeau tricolore, Victor Hugo dut se montrer sévère en appréciant le nouveau rôle de Pie IX en qui il avait cru voir pendant un moment un homme de liberté, et il dit que depuis trop longtemps la papauté s'isolait de la marche de l'esprit humain et de tous les progrès du continent ; qu'il fallait qu'elle comprît son peuple et son siècle.

Le tableau des infamies, fruit de la domination ecclésiastique, excita les colères de M. de Montalembert, qui lui reprocha avec un chœur de bruyants interrupteurs ce qu'il nommait sa trahison, qui lui cita, pour l'embarrasser, des vers de sa jeunesse, et qui le plaignit de subir ce châtiment : les applaudissements des républicains.

La réponse du poëte fut simple :

— Ce châtiment je l'accepte et je m'en honore, dit-il. Il est d'autres applaudissements que je laisse à qui veut les prendre. Ce sont ceux des bourreaux de la Hongrie et des oppresseurs de l'Italie. Il fut un temps, — que M. de Montalembert me permette de le lui dire avec un profond regret pour lui-même, — il fut un temps où il employait mieux son beau talent. Il défendait la Pologne comme je défends l'Italie. J'étais avec lui alors, il est contre moi aujourd'hui. Cela tient à une raison bien simple : c'est qu'il a passé du côté de ceux qui oppriment, et que, moi, je reste du côté de ceux qui sont opprimés. —

M. de Montalembert devint moins bruyant, mais ses amis continuèrent leurs huées et leurs injures. Des hommes qui devaient prêter serment à l'Empire l'appelaient infâme calomniateur et adorateur du soleil levant ; alors qu'il signalait la dictature menaçante et le jour qu'il osa prononcer le mot : les États-Unis d'Europe, M. Molé, indigné, se leva et sortit, croyant être suivi de la majorité qui resta à sa place, ce qui força M. Molé à rentrer confus.

Adossé à la tribune, au milieu du tumulte, des sifflets, des éclats de rire qui parfois duraient longtemps, l'orateur fermait à demi les yeux, méditait, et quand le tapage s'apaisait, il continuait grave, calme, répondant victorieusement aux accusations, ne cessant d'invoquer les principes de justice et de générosité, s'indignant en présence des mesures réactionnaires chaque jour proposées, signalant au mépris public les palinodies dont il était témoin, accomplissant son devoir en honnête homme et vendant sa conscience de cette façon singulière : en risquant pour la défense du peuple et de ses droits sa fortune, sa liberté et sa vie.

Quand le parti catholique, devenu tout-puissant, fit nommer M. de Falloux ministre de l'instruction publique et que l'Assemblée discuta en janvier 1850 la loi sur l'enseignement, qui, sous prétexte d'organiser la liberté d'enseigner, donnait au clergé le monopole de l'instruction publique, Victor Hugo, ainsi que

M. Barthélemy Saint-Hilaire, se montra un des adversaires les plus éloquents de cette loi néfaste.

Il affirma le *droit de l'enfant*, droit plus sacré encore que le droit du père, l'instruction gratuite et obligatoire, Après avoir magnifiquement exprimé ses croyances en l'immortalité de l'âme, il demanda que l'enseignement clérical eût pour but le ciel et non la terre, que l'Église restât chez elle et l'État chez lui et jugea de la sorte le projet présenté par M. de Falloux : « Votre loi est une loi qui a un masque. Elle dit une chose et elle en fait une autre. C'est une pensée d'asservissement qui prend les allures de la liberté. C'est une confiscation intitulée donation. Je n'en veux pas ; du reste, c'est votre habitude : toutes les fois que vous forgez une chaîne, vous dites : Voilà une liberté. »

Cinq mois plus tard, en avril 1850, alors que Bonaparte, encore président de la République, préparait son crime et avait remplacé un ministère indépendant par un ministère servile dans lequel M. Rouher occupait le département de la justice, Victor Hugo eut à combattre le projet de loi sur la déportation, qui avait pour but non seulement d'envoyer à Noukahiva les condamnés politiques, mais encore de les y enfermer dans des citadelles. C'était établir ce que le déporté Tronçon-Ducoudray a justement appelé la guillotine sèche.

Le discours du poëte, plein de mouvements oratoires d'une incomparable beauté, de pensées justes, élevées, de rapprochements historiques concluants, faisait appel à la clémence pour les vaincus et avertissait les vainqueurs de ne point décréter des peines dont ils pourraient avoir à souffrir plus tard à leur tour, quand elles se retourneraient contre eux. Il s'écria qu'il y avait à faire des heures un emploi meilleur, qu'il était dangereux de songer à créer des bagnes politiques, et qu'alors qu'on avait à résoudre tous les problèmes de la civilisation, on n'avait pas le temps de se haïr.

Le lendemain du jour où cet admirable discours fut prononcé, une souscription s'ouvrit pour le répandre dans toute la France. Émile de Girardin demanda qu'une médaille fût frappée à l'effigie de l'orateur et portât pour inscriptions ces prophétiques paroles extraites du discours : « Quand les hommes mettent dans une loi l'injustice, Dieu y met la justice et il frappe avec cette loi ceux qui l'ont faite ».

Le gouvernement ne put interdire la médaille, mais il défendit l'inscription.

Le moment approchait où M. Thiers allait pouvoir dire : « L'Empire est fait » ; où allait se commettre l'attentat le plus odieux et un des plus sanglants qu'ait jamais enregistrés l'histoire.

Depuis longtemps déjà Victor Hugo avait compris quel danger menaçait la République. Dans les jours qui suivirent la révolution de 1848, il avait attaqué et fait attaquer dans son journal *l'Événement* le général Cavaignac dont il redoutait la dictature et il avait défendu la candidature du prince Louis-Napoléon Bonaparte pour lequel il vota et dont il favorisa l'élection. Ce fut une

erreur chèrement payée, mais combien partageaient alors cette erreur!

Le prince n'inspirait aucune inquiétude. On le considérait généralement comme un prince révolutionnaire, issu de la Révolution; ce n'était pas Napoléon qu'on voyait en lui, mais un démocrate. Il avait écrit et publié en prison, pendant son exil, des livres qui semblaient inspirés par un ardent désir du progrès, par des pensées sincèrement démocratiques, par l'amour du socialisme : l'*Extinction du paupérisme*, l'*Analyse de la question des sucres*, les *Idées napoléoniennes*.

Il se disait humanitaire, citoyen avant d'être Bonaparte; il se déclarait dans les *Rêveries politiques* républicain convaincu ; il avait acclamé la République après la révolution de Février, s'était fait nommer représentant du peuple à l'Assemblée constituante, avait affirmé à la tribune que toute sa vie serait consacrée à l'affermissement de la République, qu'il ne songeait qu'à la liberté.

Louis Blanc avait été séduit par ses doctrines et aussi Degeorges, Peaucher, et d'autres républicains qui l'étaient allés voir à Ham. Il s'occupait de l'extinction du paupérisme. On ne croyait pas qu'il fût doué d'une grande intelligence, mais on s'accordait à lui reconnaître un esprit juste, éclairé par ses malheurs et par l'avortement de ses aventures. On le représentait comme une victime de Louis-Philippe, et la presse républicaine applaudissait les articles qu'il publiait dans la *Revue du Pas-de-Calais*. Les classes pauvres étaient séduites par ses promesses et la légende napoléonienne lui prêtait une auréole. Les représentants du peuple en 1848 l'avaient favorablement accueilli, ne le croyant pas dangereux. Ceux qui se méfiaient de ses convictions l'appelaient *idiot*. Il avait été voir, en revenant d'exil, Victor Hugo et lui avait dit : « Que pourrais-je recommencer de Napoléon? Une seule chose. Un crime. La belle ambition! Pourquoi me supposer fou? La République étant donnée, je ne suis pas un grand homme, je ne copierai pas Napoléon, mais je suis un honnête homme, j'imiterai Washington. »

L'académicien Saint-Priest fut témoin de cette protestation, à laquelle il accorda confiance comme tant d'autres.

Ceux qui ont la droiture pour règle croient difficilement à la perfidie. Élu président de la République, Bonaparte, la main sur son cœur, jura solennellement fidélité à la Constitution et se plut à répéter dans de nombreux manifestes qu'il était lié par son serment.

Mais bientôt commencèrent les tortueuses intrigues et les esprits clairvoyants s'inquiétèrent. Proudhon écrivit que le peuple avait voulu se passer une fantaisie princière, et que le citoyen Bonaparte, qui n'était la veille qu'un point noir dans un ciel en feu, un ballon gonflé de fumée, était devenu un nuage portant dans ses flancs la foudre et la tempête.

Les yeux de Victor Hugo s'ouvrirent alors. Il comprit qu'il avait été dupe d'un menteur sinistre.

Il monta à la tribune pour défendre le suffrage universel que les partisans

de l'Empire s'apprêtaient à mutiler, et il en fit un si superbe éloge que jamais depuis on n'a fourni en sa faveur d'arguments plus concluants, que jamais on n'a dépassé cette superbe éloquence. Le premier, il dit au peuple : « Quand tu auras le droit de vote, tu seras souverain, tu ne feras plus d'émeutes. »

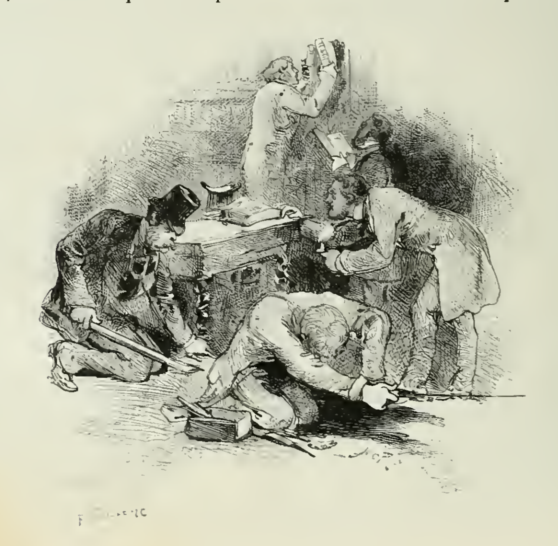
Sans cesse, chaque fois qu'une liberté était menacée par ceux qui projetaient de tuer la liberté et qui parvinrent à étrangler la nation, il se dressait pour la défendre, et au milieu d'orages indescriptibles, le front haut, pâle et grave au milieu du tumulte, souriant avec mépris aux interrupteurs qui le couvraient d'injures, il revendiquait la liberté de la presse et disait les bienfaits de la Révolution.

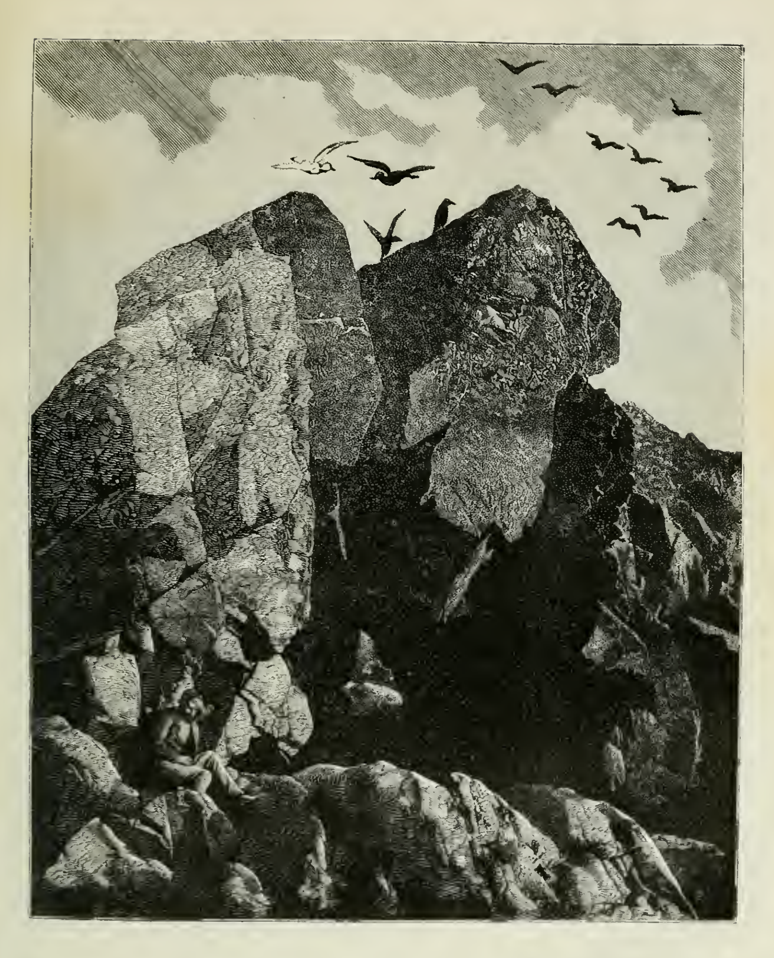
Le coup d'État ne le surprit pas, puisqu'il l'avait prédit, dénoncé, démasqué. Il continua, quand sonna l'heure de la bataille suprême, de faire son devoir, tout son devoir. Il s'efforça d'organiser la résistance alors que les balles de soldats stipendiés par leur chef criminel tuaient à travers les rues les femmes et les enfants, alors que les agents de police fouillaient avec des pinces les parquets des représentants du peuple, violaient les domiciles des citoyens qui défendaient la loi.

Cette dernière lutte, il l'a racontée dans la formidable trilogie qui s'intitule *Napoléon le Petit*, — *les Châtiments*, — l'*Histoire d'un crime*.

Ce sont les premières œuvres de l'exil. L'indignation ajouta « une corde d'airain à sa lyre ».

A mesure que se déroule cette grande existence, les belles actions se multiplient, des actions qui seront pour les hommes d'éternels exemples.





LE ROCHER DES PROSCRITS, A GUERNESEY.

(D'après une photographie de M. Auguste Vacquerie.)

CHAPITRE XXII

SOMMAIRE : La préface de l'exil. — La tête de Victor Hugo mise à prix. — Promenade terrible à travers Paris mitraillé. — Le dévouement d'une noble femme. — Ce que faisaient les fils et les amis de Victor Hugo pendant qu'on fusillait le peuple. — Arrivée du poëte à Bruxelles. — L'*Histoire d'un crime*. — *Les Hommes de l'exil*. — Proposition faite à la Société des gens de lettres de France. — La maison de la place de l'Hôtel-de-Ville, à Bruxelles. — *Napoléon le Petit*. — Effroi du gouvernement belge. — Bannissement d'un banni.

L'exil, lieu de châtiment, fut la récompense de l'honnêteté.

Victor Hugo ayant combattu le crime fut châtié par le crime. Il avait demandé à une Assemblée soumise et impopulaire, en majorité, si la France, après avoir eu Napoléon le Grand, devait avoir Napoléon le Petit. Il avait demandé aux partisans de la royauté pourquoi leur main se plaçait dans la main de l'Empire et leur avait fait observer que les impérialistes ayant tué le duc d'Enghien et les légitimistes ayant fusillé Murat, ces mains en se touchant mêlaient des taches de sang.

Prévoyant l'avenir et proclamant la vérité, il s'était écrié du haut de la tribune que la République est invincible et indestructible parce qu'elle est la somme du labeur des générations et le produit accumulé de leurs efforts, parce qu'en France, elle s'identifie d'un côté avec le siècle et de l'autre avec le peuple.

Dans le plus magnifique langage, à la fois prophète et justicier, il avait fait entendre à la nation sa grande voix frémissante et indignée. Bonaparte plaça son nom en tête des listes de proscription.

Nous ne nous permettrons pas de retracer après lui la lutte qu'il soutint ; ce serait résumer l'*Histoire d'un crime*, histoire que chacun connaît, que chacun a lue.

Après avoir été représentant du peuple, chassé du Palais-Bourbon ainsi que tous les membres de la gauche, après avoir largement pris part aux efforts du comité de résistance et rédigé les protestations qu'on placarda sur les murs, et qui déclaraient la déchéance du prince traître à son serment, il fallut, la lutte

finie, le droit n'ayant plus de combattants, le peuple étant terrifié, Paris au pouvoir des sbires, il fallut songer à fuir.

La tête de Victor Hugo était mise à prix : vingt-cinq mille francs à qui l'arrêterait ou le tuerait. Le sacrifice de sa vie devenant inutile, il se cacha pour échapper aux assassins.

Il quitta sa maison et sa famille et erra en fiacre à travers la ville.

Une noble et vaillante femme, Mme Drouet, s'efforça de lui trouver un asile, frappant à toutes les portes, ne se décourageant point des refus, ayant recours à toutes les ruses, ne quittant pas le poëte d'une minute, veillant sur son salut avec une énergie indomptable, avec un admirable dévouement.

Ah ! la terrible promenade au milieu des barricades démolies, des canons braqués, des patrouilles ivres et avides de carnage, des agents de police en quête d'honnêtes gens à arrêter ! De temps à autre on s'arrêtait, et tandis que Victor Hugo se rencognait dans la voiture, Mme Drouet gravissait en hâte quelques étages, cherchant un abri sûr, faisant appel à un ami des jours heureux, au courage de qui n'était point compromis, à la reconnaissance de ceux qu'elle avait obligés ou secourus. Les portes restaient closes, les amitiés avaient peur et la reconnaissance avait oublié.

Enfin, après de longues heures de cette pérégrination effroyable, épuisés par la fatigue et par la faim, presque à bout de forces et commençant à désespérer, les fugitifs trouvèrent une maison amie, celle d'un marquis parent de Victor Hugo et directeur d'un journal légitimiste. Cet honnête homme n'hésita pas à braver le péril, cacha Victor Hugo chez lui pendant cinq jours, lui procura un passeport et, le 12 décembre, accompagna à la gare du Nord le proscrit déguisé.

Le lendemain au point du jour, le poëte arrivait à Bruxelles et écrivait à ses sauveurs et à sa famille qu'il était en sûreté.

Ses fils n'avaient pu lui venir en aide ; ils étaient rédacteurs de *l'Événement* et les rédacteurs de *l'Événement*, au nombre de six, se trouvaient tous les six en prison.

Charles était enfermé depuis quatre mois déjà à la Conciergerie pour avoir attaqué la peine de mort, à propos de l'horrible exécution du banquier Montcharmont. François (dont le véritable prénom était Victor, prénom abandonné par lui afin que ses livres ne portassent pas la même signature que ceux de son père), François subissait dans le même lieu la même peine parce qu'il s'était permis de défendre les proscrits ; Paul Meurice, non seulement rédacteur mais encore gérant du journal, poste dangereux, était leur voisin de cachot pour neuf mois ; et Auguste Vacquerie avait fait « le nécessaire » pour les suivre. Vacquerie s'était permis de défendre le journal déjà condamné trois fois : *l'Événement* étant suspendu pour un mois, Vacquerie s'était imaginé de transformer le titre en celui d'*Avènement... du peuple ;* la justice, qui n'aime point ces supercheries, lui avait intenté un procès reposant pour ce fait sur cinq chefs d'accusation dont un entraînait la peine de mort. La modération du ministère public, qui hésita, non

pas devant les conséquences mais devant le ridicule de la loi, condamna le journaliste audacieux à six mois de prison, simplement.

A la Conciergerie se trouvaient également Louis Jourdan, représentant *le Siècle*, Proudhon *le Peuple*, Nefftzer *la Presse*, et cent autres journalistes.

C'était le moyen le plus sûr qu'avait trouvé Bonaparte de supprimer les journaux ; il enfermait les journalistes.

De leurs cellules de la Conciergerie les amis et les fils de Victor Hugo entendirent les coups de canon, le crépitement de la mitraille ; ils virent entrer par groupes des blessés, des mourants, que l'on emprisonnait craignant qu'il ne leur restât assez de forces pour dresser leurs mains sanglantes vers la patrie qu'on violait, vers la liberté qu'on tuait.

Victor Hugo échappa à la geôle, parce que son mandat le rendait inviolable, jusqu'au jour où Bonaparte, gêné par cette inviolabilité des représentants, les fit saisir la nuit dans leur lit ; on sait comment il échappa à la mort et arriva en Belgique à l'heure où Meurice, se taisant pour ne point effrayer les fils, le croyait fusillé.

Le poëte s'installa sur la grande place de Bruxelles, appela près de lui sa femme et continua sa tâche.

La destinée lui imposait un nouveau devoir : après avoir chanté l'humanité, la femme, l'enfant, après avoir été le consolateur de ceux qui souffrent et qui désespèrent, il devint le vengeur, il prit un fouet dont les lanières étaient si longues qu'elles allèrent frapper au visage Napoléon et ses acolytes triomphants aux Tuileries ; il devint Juvénal et Tacite et eut des accents plus puissants que les leurs parce que son indignation était plus grande et sa colère plus juste.

Dès le lendemain de son arrivée à Bruxelles, le 14 décembre, il commença l'histoire du crime, retraçant dans leur réalité terrible les événements dont il venait d'être témoin, les diverses phases de l'attentat.

Chaque matin on frappait à la porte de la petite chambre qu'il occupait, et des proscrits parvenus à s'échapper apportaient au représentant qui écrivait sa déposition pour l'histoire des renseignements précis et des documents nouveaux.

Cournet vint raconter comment il avait étranglé dans un fiacre le mouchard qui l'avait arrêté et qui le menait à la fusillade. Camille Berru, ancien rédacteur de *l'Événement*, dit ce qu'il avait vu. Noël Parfait qui, pouvant rester à Paris, alla chercher en exil la pauvreté, parce que c'était le devoir, abandonna sa femme et son fils, Paul Parfait, devenu un écrivain de talent, et vint à Bruxelles sans ressources. Honnête homme et républicain invariable, il vint serrer la main de Victor Hugo et alla chez Dumas, dont il était l'ami et dont il se fit le secrétaire, le copiste ; dur labeur, rappelé par Charles Hugo dans son charmant livre intitulé *les Hommes de l'exil*.

Dumas habitait la capitale de la Belgique depuis quelque temps déjà, non pour raison politique, mais parce qu'il voulait travailler plus encore que de cou-

tume. Dumas n'a jamais eu le souci de la politique, mais en voyant Victor Hugo proscrit il se promit de ne plus revoir le prince Louis, qu'il avait intimement connu, et tint parole; il n'alla jamais ni à Compiègne ni aux Tuileries.

C'est à cette époque que le fécond romancier écrivait ses *Mémoires* et racontait, pour ainsi dire, sous la dictée de Victor Hugo, qu'il voyait presque chaque jour, les détails relatifs à l'enfance et à la jeunesse du poëte.

Victor Schœlcher, déguisé en prêtre pour la fuite, vint lui aussi serrer sur son cœur l'ancien pair de France, lui demandant pardon de s'être méfié de lui pendant quelques années, de n'avoir pas compris d'abord de quel profond amour de la démocratie le cœur de l'exilé était rempli. Le témoignage de cet homme vénérable, qui personnifie la probité et l'honneur, s'ajouta aux autres témoignages.

C'est en s'appuyant sur des témoignages et en écrivant ce qu'il avait vu lui-même que le poëte acheva en cinq mois, de décembre 1851 à mai 1852, l'*Histoire d'un crime*, qui ne fut publiée qu'après la chute de l'Empire, en 1877, lorsqu'on put craindre que la réaction allait tenter un nouveau coup d'État.

Quand, ce livre terminé, Victor Hugo écrivit *Napoléon le Petit*, les visites devinrent de plus en plus nombreuses. La porte de son cabinet n'était jamais fermée; quiconque frappait entrait. L'historien courbé sur ses pages ne détournait pas la tête; il faisait signe à l'entrant de s'asseoir, continuait son chapitre, et le chapitre terminé causait. Parmi les plus assidus figurait le général Lamoricière, qui, vociférant contre le coup d'État, jurait toute la journée à travers les rues de Bruxelles, donnant le bras tantôt à Charras, tantôt à Bedeau ou à Hetzel réfugiés comme lui.

Lamoricière, tous les matins, entrait dans la chambre de travail de Victor Hugo, allumait une pipe, s'étendait sur le canapé, tordait sa moustache et suppliait l'écrivain vengeur de lui lire une page de *Napoléon le Petit*. Après avoir entendu cette lecture, faite de bonne grâce, Lamoricière s'en allait calmé pour quelques heures, comme un homme à qui l'on a mis de l'éther sur une dent malade. Ce soldat chevaleresque, dont Charles Hugo a dit qu'il était captivé par la monarchie et tenté par la république, ce héros des champs de bataille, devait plus tard mettre son épée au service du pape, auquel il ne croyait guère, mais il se montrait en 1852, grâce à ses illustres compagnons d'exil, tout prêt à embrasser la cause républicaine. La foi lui manqua.

Émile de Girardin, lui aussi, s'était réfugié à Bruxelles, à l'hôtel de Bellevue. Éloigné pour un moment de la polémique, qui était sa vie, il étudiait des questions qui le touchaient de près; il examinait l'enfant au point de vue de l'état civil ; il écrivait, sur la femme et sur le mariage, un de ses livres les plus intéressants. Mais Girardin ne pouvait vivre longtemps loin de la patrie, de la grande presse, loin de Paris, où l'on lutte avec la plume quand les fusils se taisent. Il ne résista pas longtemps au désir de continuer en France sa polémique habituelle.

Il y rentra au moment où un courtisan du coup d'État, écrivain sans consé-

quence, proposait à la Société des gens de lettres de Paris de rayer de sa liste l'auteur de *Notre-Dame de Paris* et des *Feuilles d'automne,* et aussi le doux Villemain, un des fondateurs de cette Société. La proposition fut bien accueillie. La peur avait enfanté l'aplatissement des esprits.

Cependant Bruxelles n'était pas précisément un lieu d'hospitalité. Sur sept mille proscrits parvenus à se réfugier en Belgique, deux cent quarante-sept seulement parvinrent à y séjourner pendant quelques mois. On comptait dans ce nombre des généraux, des officiers, des propriétaires, des ouvriers, des magistrats, des notaires, des huissiers, des avocats, des négociants, des banquiers, des artistes.

Les noms de ces fugitifs sont consignés dans le livre ému consacré par Charles Hugo aux hommes de l'exil. Dans cette pléiade d'honnêtes gens que les courtisans du coup d'État appelaient des buveurs de sang figurent à côté des obscurs les plus illustres et les plus vaillants : à Bruxelles ou ailleurs s'étaient réfugiés le sculpteur David, Ledru-Rollin, Michel de Bourges, Bancel, Louis Blanc, Eugène Sue, Charras, Barbès, Pauline Rolland. Le talent et le génie, la vertu et l'honneur, la probité et l'intelligence, toutes les forces vives d'une nation, tout ce qui en constitue la gloire et la puissance était chassé de France par l'Empire et venait à l'étranger gagner péniblement le pain amer de l'exil.

Victor Hugo étant le plus illustre se montra le plus courageux. Il opposa à l'adversité un front souriant, et à la fois plein de mépris et de bonté, de colère et de douceur, lutteur indomptable il combattit pour la vengeance et pour la vie.

Ses fils, aussitôt qu'ils furent libres, accoururent près de lui. Ils le trouvèrent installé au mois de janvier 1852 sur la grande place de Bruxelles, dans son troisième domicile. Là, au numéro 27, sous l'enseigne d'un bureau de tabac, en face de ce merveilleux hôtel de ville qui est le plus beau monument de la Belgique, le poëte occupait, au premier étage d'une maison maintenant historique, une chambre assez vaste, haute de plafond, meublée d'un divan qui servait de lit, d'une table servant à la fois au repas et au travail et d'un vieux miroir surmontant une cheminée.

L'hôtel de ville suffisait à réjouir la vue de l'exilé, ami des architectures grandioses. Il se proposait de vivre dans sa pauvre demeure aussi longtemps que Sa Majesté Napoléon III logerait aux Tuileries. La destinée ne le voulut pas.

Au moment de son arrivée à Bruxelles, Victor Hugo, qui était chevalier de l'ordre de Léopold, titre au respect des Belges, Victor Hugo fut bien accueilli par le gouvernement. Le peuple l'aimait, le bourgmestre lui faisait une visite quotidienne; les proscrits avaient recours à son appui qui jamais ne leur faisait défaut; sa bienfaisante influence permit à plus d'un de ne point mourir de faim.

Mais les peuples trop gouvernés ne sont point libres de leurs sympathies et de leurs affections.

L'Empire triomphant fit peur aux hommes d'État de Bruxelles.

Avec une bouteille d'encre qui a été longtemps conservée comme une relique par le prince Napoléon, le poëte avait écrit une œuvre qui fit trembler la cour de Bonaparte.

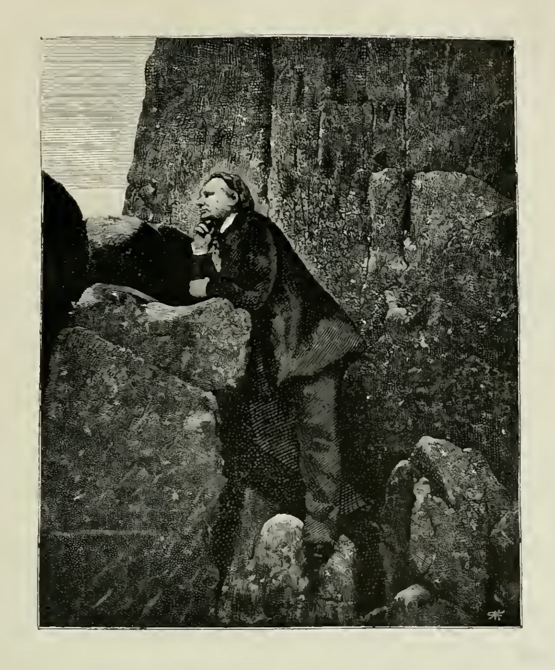
Napoléon le Petit produisit une telle impression dans le monde entier et se répandit à un si grand nombre d'exemplaires que le gouvernement belge s'effraya. Il eut peur de Napoléon III et n'hésita pas à exiler Victor Hugo exilé. Il fallait une loi pour se permettre cette violation du droit d'asile dans un pays de liberté ; la Chambre belge fit cette loi, qui porte encore le nom de son inventeur : c'est la loi Faider, l'œuvre d'un magistrat retors qui en 1852 eût obtenu à Paris un avancement rapide. Armé de cette loi le gouvernement belge expulsa Victor Hugo, qui dut chercher un autre refuge. Il alla à Anvers, d'où il s'embarqua pour l'Angleterre.

Les proscrits français l'accompagnèrent jusqu'au port, accompagnés des libéraux de Belgique, des représentants illustres de ce peuple non responsable des fautes de ses princes et de ses hommes d'État.

Au moment de la séparation solennelle entre ces hommes dont plusieurs devaient mourir en exil, Victor Hugo prononça des paroles d'adieu ; s'adressant à Madier-Montjau, à Charras, à Deschanel, à Dussoubs, à Perdiguier et à ses amis de Belgique, il dit qu'après s'être colleté avec la trahison il se trouvait banni deux fois, traqué à Paris et traqué à Bruxelles, mais que sa reconnaissance ne manquait point à la terre hospitalière qui l'avait accueilli.

Il s'embarqua au milieu des vivats et des sanglots, cherchant une terre où la loi fût enfin respectée.





VICTOR HUGO DANS LES ROCHERS DE JERSEY.

. . . .

J'accepte l'âpre exil, n'eût-il ni fin ni terme,
Sans chercher à savoir et sans considérer
Si quelqu'un a plié, qu'on aurait cru plus ferme,
Et si plusieurs s'en vont qui devraient demeurer.

Si l'on n'est plus que mille, eh bien, j'en suis! Si même
Ils ne sont plus que cent, je brave encor Sylla;
S'il en demeure dix je serai le dixième;
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là!

. . . .

CHAPITRE XXIII

SOMMAIRE : Jersey. — Réception des proscrits français. — Les ressources de Victor Hugo. — Comment son mobilier avait été vendu à l'encan. — L'appartement de la rue de La Tour-d'Auvergne. — Marine-Terrace. — Auguste Vacquerie photographe. — Rigorisme jersiais. — Les privilèges d'un pair de France. — Le faux-col de la famille. — Un malicieux aventurier. — La chemise de Vacquerie et la pudeur anglaise. — Un mouchard impérial.

Victor Hugo ne fit que traverser l'Angleterre; le 5 août 1852, il débarqua à Jersey et fut reçu à son arrivée par le groupe des proscrits français qui l'attendaient sur le quai de Saint-Hélier. Le poëte, en quelques paroles émues, les remercia de cette fraternelle bienvenue, fit appel à la concorde des exilés, disant qu'il fallait s'unir et s'aimer quand on partageait la même douleur et la même espérance.

Ces exilés, accourus à Jersey après le coup d'État, formaient un groupe peu nombreux. Jersey, cette forêt transformée en jardin, Jersey, île jadis française et depuis longtemps placée sous le protectorat de l'Angleterre, jouit d'une Constitution à elle propre et est régie par des lois locales qui semblaient de nature à protéger les droits de bannis n'ayant qu'un but : vivre de leur travail, pratiquer leur industrie.

Cette colonie paisible ne devait pas tarder à être dispersée ; mais quand le poëte arriva on ne menaçait ni sa liberté morale, ni sa liberté matérielle.

Victor Hugo loua au bord de la mer une maison isolée connue sous le nom de Marine-Terrace, une sorte de cottage à toit plat; un seul étage, des balcons et des terrasses, un jardin; l'océan mugissait au pied de cette modeste demeure dont la location coûtait quinze cents francs par an. Les ressources du poëte ne lui permettaient pas d'habiter un logis plus somptueux. Toute sa fortune se composait d'environ sept mille francs de rente et il avait neuf personnes à soutenir.

Aucun argent à gagner en France; *Hernani*, *Ruy Blas*, *Marion de Lorme* étaient devenus des pièces sévèrement interdites, comme un danger public, par le futur historien de César qui, un moment, rêva d'entrer à l'Académie. Plus de traitements et plus de droits d'auteur. Les poëmes même étaient, sinon interdits, du moins décriés et persécutés. Avoir chez soi les *Contemplations* ou

les *Feuilles d'automne*, cela eût été vouloir se rendre suspect à César triomphant. Les courtisans avaient brûlé ou caché *Notre-Dame de Paris* et les *Odes et Ballades*. Les préfets faisaient la guerre à ces livres incendiaires. Prononcer le nom de Victor Hugo, c'était désirer perdre sa place: le louer, c'était risquer d'être emprisonné. Dans les lycées, les professeurs oubliaient le nom de ce poëte quand ils racontaient l'histoire de la littérature française. La conspiration du silence était organisée par les ministres de l'empereur tout-puissant que le nom de Hugo faisait trembler dans son Louvre; Napoléon III se consolait en rêvant de mettre des menottes au génie.

Sa police y parvint pour quelque temps. A l'étranger, tirer profit de ses œuvres était dans les premières années de l'Empire une chose impossible pour un proscrit.

L'*Histoire d'un crime*, qui ne parut qu'en 1877, quand cette œuvre fut *urgente*, l'*Histoire d'un crime* n'était point publiée. *Napoléon le Petit*, imprimé dans des imprimeries clandestines à Bruxelles, était tiré à un nombre considérable d'exemplaires vendus en cachette, mais ne rapportait aucuns droits à l'auteur; les libraires seuls y trouvaient bénéfice. Les Belges, si probes et si honnêtes en général, comptent, hélas! chacun le sait, quelques éditeurs dont l'absence de scrupules est légendaire. *Napoléon le Petit* et plus tard *les Châtiments* enrichirent un certain nombre de ces industriels à conscience large, mais ne mirent pas un billet de banque dans l'escarcelle du proscrit.

Victor Hugo accepta la gène comme il avait accepté l'opulence, avec simplicité.

La mission qu'il avait à remplir lui donna le courage de supporter gaiement l'épreuve. Travailler étant son but, la misère ne le pouvait effrayer.

Cependant, à Jersey, il fallait tenir son rang. Un secours inattendu lui vint: le produit de la vente du mobilier qu'il avait laissé à Paris.

Le poëte, après 1848, avait quitté la place Royale. Il avait emménagé provisoirement rue de l'Isly, n° 5, à côté de la gare Saint-Lazare, et de là s'était installé rue de La Tour-d'Auvergne, n° 37, dans un appartement d'où il découvrait tout Paris. C'est là qu'il se trouvait quand survint le coup d'État; c'est là qu'étaient toutes les richesses artistiques lentement amassées par lui et qui furent vendues à l'encan après son départ.

Théophile Gautier, dans un feuilleton de *la Presse*, s'était chargé d'annoncer la vente de ces meubles précieux.

Il espérait qu'une souscription empêcherait cette triste dispersion et permettrait de rendre à son propriétaire ce mobilier composé de reliques.

Son appel courageux ne fut point écouté : qui donc eût été assez brave en 1852 pour s'inscrire sur la liste d'une souscription semblable?

L'appartement de la rue de La Tour-d'Auvergne, situé au premier étage, au fond d'une cour déserte, laissait voir, avons-nous dit, le panorama de Paris. La maison était isolée, silencieuse.

La demeure du poëte était meublée à sa fantaisie, c'est-à-dire remplie d'objets d'art curieux, de choses rares.

Une antichambre ; un petit salon d'attente dont les murs étaient revêtus de cuir de Cordoue gaufré et doré (tapisserie favorite du poëte), dont les fenêtres étaient garnies de vitraux gothiques, et au milieu duquel se dressait un lutrin mobile, supportant une vieille bible aux belles enluminures.

Au mur, un superbe dessin de Victor Hugo représentant les bords du Rhin.

Ce petit salon donnait accès à la chambre à coucher du poëte dont la cheminée, composée de morceaux de bas-reliefs raccordés, était le principal ornement. D'immenses chenets de fer garnissaient l'âtre. Des potiches, des sculptures, des ivoires garnissaient les étages et se reflétaient dans des miroirs de Venise. Pour canapé, un banc de chêne merveilleusement sculpté.

Dans la salle à manger et dans le grand salon, d'autres étagères surchargées de porcelaines du Japon, de faïences de tous les pays, de verres aux éclatantes couleurs.

C'était le mobilier de la place Royale auquel s'étaient ajoutés les bibelots curieux que le poëte avait ramassés un à un en voyageant à travers les quartiers du vieux Paris.

Toutes ces richesses empruntant à leur possesseur une valeur toute particulière se vendirent à bas prix. L'or se fait rare après les coups d'État. Seuls quelques amis, parmi lesquels, comme d'habitude, se trouvait Paul Meurice, arrachèrent aux marchands les souvenirs les plus précieux. Mais les enchères ne montèrent pas bien haut et le modeste pécule de l'exil ne fut pas sensiblement grossi par cette vente. Parmi les acheteurs se glissèrent du reste quelques amateurs peu scrupuleux qui mirent dans leur poche ce qui leur tomba sous la main.

Victor Hugo s'installa donc dans l'île de Jersey à Marine-Terrace avec des ressources à peine suffisantes pour faire vivre sa famille. La pauvreté, compagne de sa jeunesse, ne pouvait l'attrister ; sa femme et ses enfants avaient le cœur assez haut placé pour ne point redouter plus que lui l'infortune. Il lui fallait recommencer la lutte étant meurtri ; reconstruire l'édifice de sa vie, édifice de gloire laborieusement élevé et jeté bas par un coup inattendu du destin. Il recommença, il travailla. Son œuvre n'était pas achevée.

Les proscrits accueillirent sa venue avec un touchant enthousiasme, et les habitants de Jersey, qui parlent une langue bizarre, écrivirent dans une de leurs feuilles littéraires cette information curieuse :

« Avant-hier débarqua dans l'île M. Victor Hugo, *un de nos muses les plus distingués.* »

Fier de cet accueil, le poëte meubla sa maison comme il put, c'est-à-dire avec une simplicité digne d'un Spartiate.

Marine-Terrace, occupée actuellement par un bourgeois de Jersey, contient un assez grand nombre de pièces.

Auguste Vacquerie, qui volontairement s'en fut partager l'exil du maître, de son ami, a pris soin de reproduire l'habitation dans laquelle il vécut comme fils aîné.

Pour occuper ses loisirs, il n'hésita pas à se faire photographe et dans un très curieux volume offert respectueusement par lui à Mme Paul Meurice, et que nous avons pu feuilleter grâce à une bienveillance qui nous honore ; ce livre est un exemplaire de *Profils et Grimaces :* sur tous les blancs du volume l'auteur a collé des photographies faites par lui à Jersey ou à Guernesey, des dessins de Charles Hugo et des charges dessinées par Victor Hugo.

Ce rare et curieux volume est précédé d'une dédicace en vers inédits, dédiée à Mme Paul Meurice et qui dit :

Notre exil vous doit bien au moins une visite!
Donc, figures, maison, jardin, nous voici tous.
C'est Jersey qui soudain dans Paris ressuscite,
C'est la mer qui vous dit : Comment vous portez-vous?

. . . .

Le soleil s'est fait peintre exprès pour vous.....
Ce livre est illustré par le divin rayon,
Plus ou moins bien aidé, suivant que l'on préfère
L'albumine de Charle ou mon collodion.

L'esprit de Vacquerie anime les annotations ; au bas d'un portrait de Victor Hugo endormi, portrait collé au-dessus du chapitre de *Profils et Grimaces* intitulé *Phèdre*, il écrit : Effet de *Phèdre* sur le Génie ; et à la fin de ce chapitre il place le chat de la maison, également endormi, avec cette note : Effet de *Phèdre* sur les bêtes.

Nous reproduirons quelques-unes des charges les plus amusantes que le poëte, pour se reposer, aimait à esquisser d'un trait de plume en causant le soir avec les siens, et nous ferons quelques emprunts à cette galerie intime signée de Charles Hugo et surtout de Vacquerie qui nous a conservé la physionomie de Marine-Terrace.

Il a fait plus de dix portraits de Victor Hugo, ceux de Mme Hugo, de la chère Léopoldine et d'Adèle Hugo, de Charles et de François-Victor, de Paul Meurice et de sa femme, de Mme de Girardin, d'Ernest Lefèvre, jusqu'au portrait de Anson, le barbier du poëte à Jersey ; tout le monde se trouve dans cette collection unique et rare, pieusement conservée par une main amie en souvenir de l'exil commun.

La maison était meublée avec une simplicité rare.

De sa chambre à coucher, dont le mobilier se composait d'une couchette en fer et d'une table, le poëte regardait la mer ; l'océan le consolait et l'inspirait.

La vie en famille, régulière, laborieuse, recommença là à s'écouler paisible.

Victor Hugo, fidèle à ses habitudes, se levait avec le jour, travaillait debout jusqu'à midi. Après déjeuner, la promenade, tandis que Mme Victor Hugo se plaisait à faire la sieste dans une petite serre, principal ornement du jardin de Marine-Terrace. C'était là son coin préféré, l'asile embaumé où elle se retirait pour rêver.

Les hommes, au retour de la promenade ou du bain, faisaient des armes ou bien quelquefois jouaient au billard, et puis s'enfermaient de nouveau dans leurs chambres pour travailler.

Heureuse existence, à laquelle il ne manquait qu'un seul bonheur, mais le plus grand de tous, la patrie!



LA CHAMBRE A COUCHER DE VICTOR HUGO, A MARINE-TERRACE.

(D'après un croquis de Ch. Hugo.)

Marine-Terrace était placée dans la paroisse de Saint-Hélier; car Jersey est divisé en trois paroisses, c'est-à-dire en trois communes, qui chacune, sur cette terre de liberté communale, ont un gouvernement particulier. Mais l'île tout entière est sous la domination impitoyable du rigorisme.

Le dimanche, il n'est pas permis de sortir de chez soi, on doit lire la bible. Les proscrits, qui pour se délasser des labeurs de la semaine allaient jouer ce jour-là sur le billard de Marine-Terrace, prenaient soin de fermer les volets et choquaient les billes le plus doucement qu'ils pouvaient.

Les Jersiais dévots, s'ils avaient entendu ce bruit païen, auraient pu se fâcher. Ils poussent la pruderie religieuse à ce point, que la reine d'Angleterre, la souveraine qu'ils aiment et qu'ils vénèrent, s'étant permis d'arriver un dimanche dans l'île, la foule hostile, mécontente, la regarda sans la saluer! Seul Victor Hugo, qui se trouvait par hasard sur le pont, s'inclina devant cette femme qui débarquait.

Cependant Victor Hugo était respecté de cette population fort aimable pendant six jours de la semaine, et il jouissait même de certains privilèges, non pas, dit-il en riant quand il se souvient de ce temps, parce qu'il se nommait Victor Hugo, mais parce qu'il était pair de France.

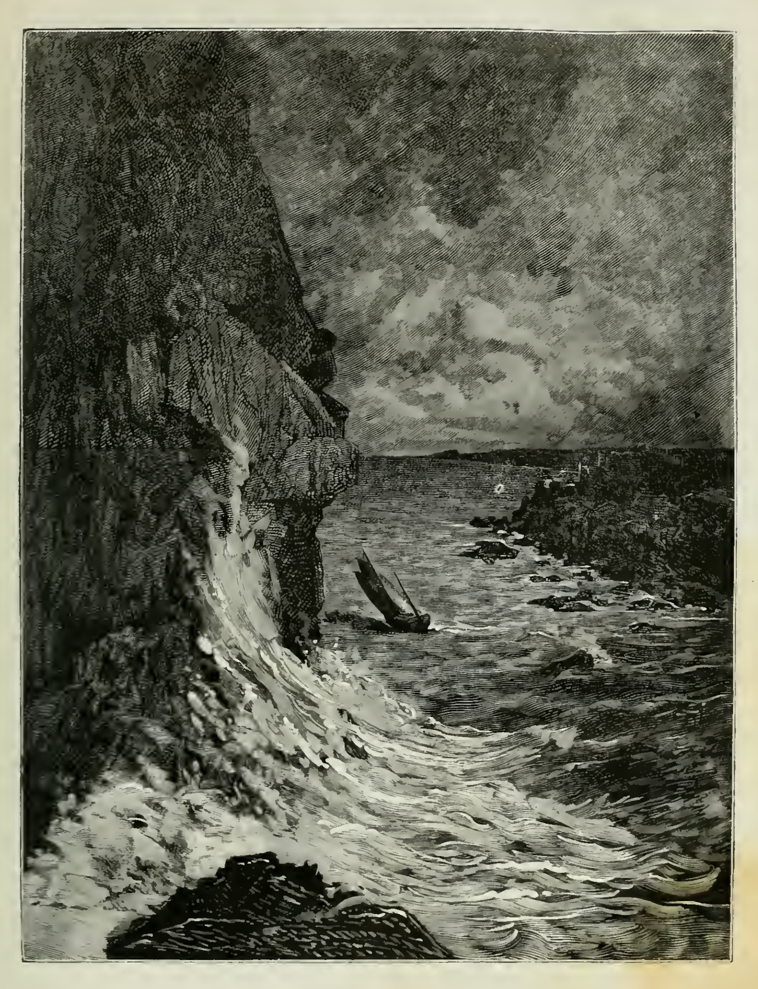
En cette qualité, a rappelé Gustave Rivet dans une œuvre intitulée *Victor Hugo chez lui,* le poëte avait le droit de ne pas faire balayer le devant de sa maison et de ne pas faire arracher l'herbe qui croissait devant sa porte. Qui plus est son titre de pair lui donnait le droit de mettre la jambe dans le lit de la reine, droit dont il n'usa pas.



LA SERRE, A MARINE-TERRACE.

En revanche il devait à la suzeraine du duché de Normandie deux poules chaque année et le dîmeur ne manquait point de venir chercher le prix de cette redevance. Les habitants appelaient le « muse distingué » milord, et le gouverneur de l'île se trouvait en droit son inférieur.

La famille Hugo recevait peu ; la raideur anglaise l'intimidait ; toutefois il fallait de temps à autre faire ou accueillir quelques visites. Quand on se présentait dans une demeure sévère pour une de ces ennuyeuses corvées, Mme Hugo ne manquait jamais de faire entrer le premier son fils Charles, qui avait quelque recherche dans sa toilette. — Va devant, lui disait-elle ; tu es le faux col de la famille !



LES ROCHERS DE JERSEY



Et Charles s'avançait d'un pas grave, suivi de ses parents et de son frère.

Cet antagonisme entre la gaieté française et la raideur britanique donna lieu à mille incidents comiques, dont Vacquerie fut le principal héros.

Le futur rédacteur en chef du *Rappel*, qui vécut volontairement en exil pendant si longtemps à côté de Victor Hugo, se montrait à l'égard des habitants de Jersey d'une irrévérence sans égale.

Leur jouer quelque tour, cela était la préoccupation de son esprit.

On le rencontrait dans les rues vêtu de costumes étranges, affectant une allure négligée. Il y avait au fond de son cœur une rage sourde contre ces gens gourmés, bridés, qui ne savent pas rire et qui vivent d'ordinaire avec le compagnon le plus insupportable de la vie, l'ennui.

Dans un des plus amusants chapitres de ses *Miettes de l'histoire*, livre charmant qu'on doit lire si l'on veut connaître l'histoire de Jersey et relire parce qu'il est plein d'esprit, Vacquerie a raconté mille incidents charmants, entre autres celui du bain.

Se baigner, dans cette île, est toute une affaire.

Le mot *caleçon* ne se trouvant pas dans le dictionnaire jersiais, parce que ce mot est considéré comme obscène, la pudeur exige qu'on se baigne nu.

Point de cabines sur la plage pour se déshabiller ; il y a bien quelques cabanes à roues que des chevaux traînent presque dans le flot, mais quand il faut revenir sur la plage, le flot s'étant retiré, on regagne comme on peut l'endroit où l'on a laissé ses vêtements.

Les jeunes filles de la ville se baignent à côté des jeunes gens, et les élégantes, s'asseyant sur des pliants au bord de l'eau, contemplent les ébats des nageurs qui passent à pied devant elles sans que leur pudeur s'effarouche un moment. Par exemple elles rougiraient et elles s'enfuiraient si elles apercevaient un homme vêtu d'un costume. A leurs yeux, la nature seule est chaste.

Quoique fort contrarié de cette coutume, Vacquerie ne résistait point au plaisir de s'aller baigner et Victor Hugo l'accompagnait souvent.

Un jour le compagnon du poëte lui fit remarquer, tandis qu'ils fendaient les vagues d'un bras nerveux, un groupe de dames qui, armées de lorgnettes, les contemplaient. Ces curieuses désiraient vérifier une chose qu'elles avaient lue dans un journal venant de France ; cette feuille, dévouée à Sa Majesté Napoléon III, appelait Victor Hugo un ivrogne, un fou, un assassin, et elle ajoutait qu'il était bossu ; ce que lisant il s'était décrit lui-même en un distique :

> Voici les quatre aspects de cet homme féroce,
> Folie, assassinat, ivrognerie et bosse !

Et ce qui avait armé de lorgnettes les bras des dames anglaises, c'était le désir de savoir si Victor Hugo était réellement bossu.

Quand il sortit de l'onde, les jeunes filles, car elles étaient jeunes,

se tenaient dans l'attitude d'un astronome qui guette le passage d'un astre.

Impatienté par cette curiosité, Auguste Vacquerie, dans son costume primitif et réglementaire, se détacha de ses compagnons, s'avança vers le groupe, se planta sur ses deux jambes en face d'une adorable miss qui avait l'air plus curieux encore que les autres, et lui demanda quelle heure il était. Après quoi il tourna le dos et s'éloigna d'un pas tranquille, les bras ballants.

Les journaux de l'île racontèrent le fait et appelèrent le héros de cette anecdote « un malicieux aventurier ».

Ce ne fut pas la seule fois que le brillant et spirituel écrivain scandalisa les Jersiais. Quelques mois plus tard, une après-midi qu'il s'en allait droit devant lui à travers la campagne, flânant, cherchant des rimes, vêtu d'un petit paletot de toile et coiffé d'un chapeau de paille, il arriva après mille détours jusqu'à une plaine servant de champ de courses. C'était fête sportique.

Fourvoyé au milieu des équipages, des chevaux et des toilettes, le promeneur, désagréablement arraché à sa rêverie, allait continuer sa route, lorsque la rencontre d'un Français ami le força à s'arrêter au milieu de la foule. Il ne remarqua pas, tandis qu'il causait, que tous les regards se détournaient de lui : son interlocuteur non plus ne prit pas garde à l'attitude particulière de la compagnie élégante qui les entourait.

La conversation terminée, Vacquerie reprit sa course. Il avait à traverser un bois : quelle ne fut pas sa surprise en se voyant suivi par un gentleman de tenue correcte qui, s'attachant à ses pas, s'engageait derrière lui dans les sentiers les plus étroits. De temps à autre il détournait la tête, non sans inquiétude, se demandant si c'était un criminel qui le poursuivait. Enfin après de longues minutes le gentleman hâta le pas, s'approcha de l'écrivain et lui dit : « Monsieur, votre vêtement est en désordre. »

Le poursuivi se tâta, et constata que sa chemise, à la suite de sa longue marche, avait remonté, s'était échappée du pantalon et se laissait voir sous le paletot trop court.

Décemment un Jersiais ne se pouvait permettre de lui signaler en public ce choquant désordre, mais il importait de le faire cesser au plus vite : et c'est au nom de la pudeur offensée que le gentleman s'était permis, la rougeur au front, dans un lieu solitaire, d'apprendre au coupable l'affreuse aventure.

Vacquerie remercia, salua et remit les choses en ordre.

Ces deux anecdotes suffisent à peindre les mœurs et le caractère de la population qui donna pendant quelques années asile à des proscrits français.

Au milieu de cette société « dont le puritanisme a sa grandeur », Victor Hugo continua de se montrer simple et grand, bienveillant et doux. Il se lia peu d'abord avec les insulaires, mais il y avait à Jersey des réfugiés de tous les pays qui formaient une société suffisamment choisie : Schœlcher, Pierre Leroux, le général Meszaros, le général Percsel, le général Leflô, Sandor Téléki, Mézaise, Théophile Guérin, Barbier, Bonnet-Duverdier, Kesler, Émile Allix, Xavier Derrieu.

Victor Hugo était bien entouré. Près de lui se trouvaient non seulement MM. Vacquerie, Paul Meurice, Ribeyrolles, mais encore sa vaillante femme, ses fils, et d'autres compagnons d'infortune pleins de tendresse pour l'illustre exilé.

Aussi ne se plaignait-il point. Il ne se révolta pas contre le destin et dédaigna les calomnies et les insultes. Le travail étant sa loi, sa vie, il vécut, regardant le soleil et contemplant la mer, « méditant sur l'émeute éternelle des flots contre le rivage et des impostures contre la vérité ».



UN PAYSAGE A JERSEY

Jersey, qu'il a appelée une idylle en pleine mer, est le séjour le plus délicieux qu'on puisse imaginer. Du village de Saint-Aubin au château de Montorgueil, c'est-à-dire d'une pointe de l'île à l'autre, c'est pour le promeneur, pendant la saison d'été, un enchantement perpétuel.

Environnée d'une ceinture de rochers, Jersey offre au visiteur les sites les plus pittoresques, les campagnes les plus fleuries, les plages les plus douces. Les routes ressemblent à des allées de parc ; elles sont étroites, tortueuses, ombragées, bien entretenues ; à travers leurs rideaux d'arbres se dessinent à chaque instant des paysages d'un aspect nouveau : tantôt d'élégantes villas couronnent les crêtes des vertes collines, tantôt un château du moyen âge,

d'énormes tours, des arsenaux dressant leurs créneaux de pierre, rappellent les luttes qui ensanglantèrent Jersey pendant les siècles derniers.

D'instant en instant, quand on parcourt la campagne, on aperçoit des églises destinées aux cultes les plus différents ; et pour ainsi dire à chaque pas des cottages élégants, de jolies maisonnettes construites en granit, aux façades peintes de couleurs vives, ornées tantôt d'un portique à colonnes élégantes, tantôt d'un perron. Devant, un jardinet bien ratissé, plein de roses et de chèvrefeuilles.

Pénétrez dans ces cottages qui sont les fermes de Jersey vous serez réjoui par l'éclatante propreté avec laquelle ils sont tenus. Les parquets en sapin sont lavés avec du savon ; les pots reluisent sur les tables, et dans chaque *home* une pièce, une sorte de salon, est réservée à la réunion de famille, à la lecture. Un cultivateur jersiais tient à avoir ses aises comme un gentleman ; son cottage ressemble à une jolie maison de campagne et non à une de ces odieuses et malpropres fermes comme on en rencontre en Normandie et dans la cour desquelles on ne peut pénétrer qu'en enfonçant jusqu'à la cheville dans une boue formée par les eaux que le fumier laisse couler.

Les Jersiais ont évidemment le respect d'eux-mêmes, le soin de leur dignité ; ils sont propres et fiers. Leurs chevaux sont solides et bien soignés ; leurs voitures de travail fraîchement peintes, tout, jusqu'aux barils qui servent à transporter les pommes de .terre qu'ils récoltent deux fois chaque année (sans préjudice d'une troisième récolte de fourrages), tout est nettoyé avec un soin méticuleux.

Les touristes, charmés par la luxuriante végétation de cette émeraude de l'Angleterre qui fut l'émeraude de la France, ne se lassent point de se promener à travers ce jardin plein de surprises.

Soudain, au détour d'un sentier dans lequel les voitures ont peine à passer et que les arbres en bordure protègent d'un impénétrable berceau de feuillage, voilà la pleine mer, et de hautes et sauvages falaises, des côtes escarpées, des rochers gigantesques, des grottes pittoresques ; parfois des déchirements du roc forment des cavités terribles au fond desquelles les flots viennent se briser en mugissant, couvrant les énormes blocs de pierres d'une blanche écume qui se transforme en perles blanches.

De tous côtés des grèves, des baies, des carrières, des accidents de terrain ravissants et grandioses. Toutes les beautés de la nature, les sauvages et les charmantes, réunies en un coin de terre sur laquelle poussent librement, à l'air, des camélias gros comme des arbres.

La capitale de l'île, Saint-Hélier, qui compte actuellement un peu plus de vingt-cinq mille habitants, n'offre rien de particulièrement intéressant. On y parle français presque aussi couramment qu'anglais et les coutumes offrent un mélange assez singulier des mœurs des deux peuples.

La vie y est à bon marché, et l'hôtel français qui abrita tant de Parisiens

célèbres, la *Pomme d'or*, est une honnête maison, *Marine-Terrace* était située, avons-nous dit, sur le bord de la mer, à l'extrémité de la ville ; l'habitation fait maintenant partie du faubourg, mais en 1852 elle était isolée. La plage commence au bas du petit jardin de cet humble cottage où Victor Hugo aurait vécu heureux avec les siens si trop souvent ses regards ne s'étaient tournés vers les côtes de France. Si douce et si belle que soit la terre d'exil jamais elle ne remplace la patrie : *non ubi bene, non ibi patria;* non ce n'est pas là qu'on est bien qu'est la patrie ; un lien mystérieux attache l'homme à la terre où il est né.

Et malgré la beauté des sites et la douceur du climat, malgré les fleurs si belles le poëte songeait à ce qu'il ne pouvait plus voir:

Proscrit, regarde les roses;
Mais joyeux do l'aube en pleurs
Les reçoit toutes écloses;
Proscrit, regarde les fleurs.

— Je pense
Aux roses que je semai.
Le mois de Mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de Mai.

Maintes fois, lorsque, la journée finie, il causait avec les siens des choses passées, maintes fois des larmes s'échappèrent de ses yeux. Quelques lieues seulement le séparaient du rivage aimé, mais il ne savait pas si jamais il lui serait permis de revoir ce rivage.

Le désespoir parfois s'emparait de lui. Il n'était pas entouré que d'amis. Des traîtres se glissaient dans les rangs des proscrits.

Le gouvernement français avait ses espions à Jersey, et la crainte de se confier à un misérable n'était pas une des moindres tortures des exilés. Ils se sentaient comme enveloppés par une surveillance invisible; ils comprenaient qu'ils étaient épiés, surveillés, guettés, que des piéges se dressaient sous leurs pas.

Les lettres qu'ils écrivaient étaient décachetées à la frontière ainsi que celles qu'ils recevaient de Paris.

Ils vivaient sur une terre libre, mais cette terre était placée sous la domination de l'Angleterre, et l'Angleterre avait pour allié l'empereur des Français.

Aussi les réfugiés, quoique confiants, quoique protégés par les institutions de Jersey, se demandaient quelle menace invisible les attristait, et ils constataient avec douleur la trahison de Français qui paraissaient proscrits comme eux.

La jalousie d'une femme fit découvrir un jour un mouchard impérial.

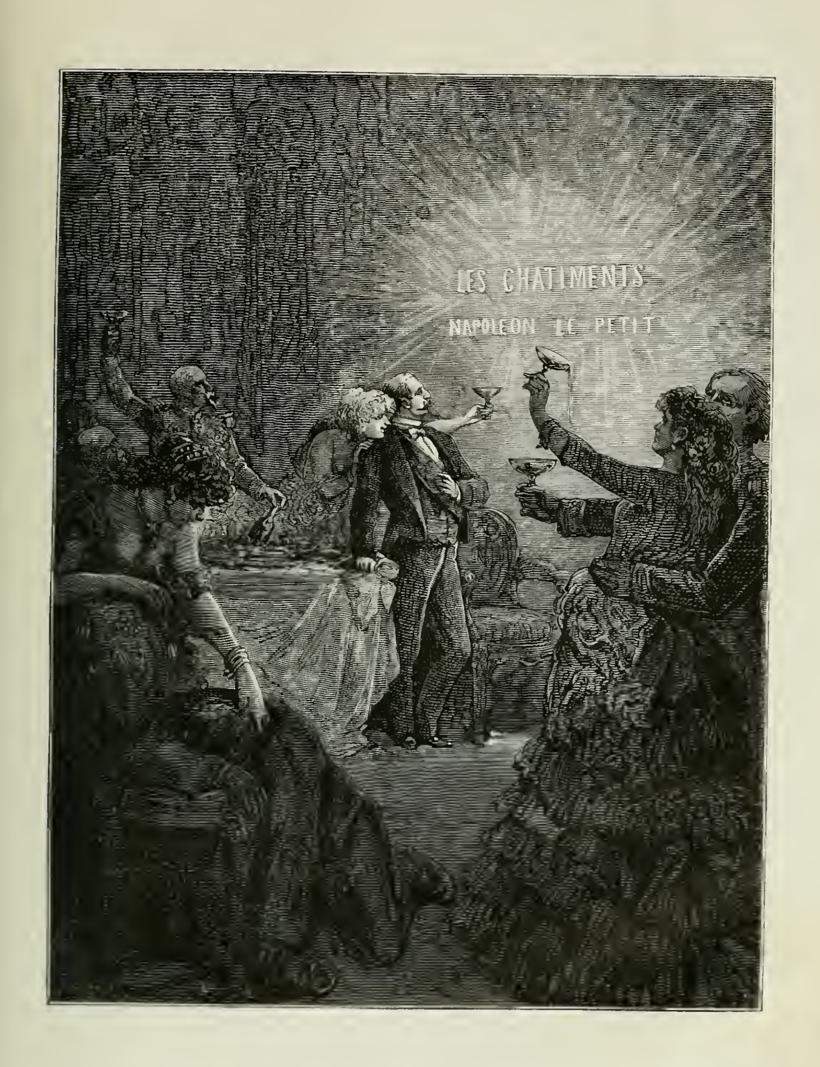
Ce misérable se nommait Damascène Hubert. Nul plus que lui n'affichait la haine de Napoléon III : un beau jour on acquit la preuve qu'il envoyait à la police de Paris des rapports sur les proscrits.

Ceux qu'il avait trompés se réunirent en conseil et plus d'un déjà avait décidé la mort du traître, lorsque Victor Hugo, prévenu à la hâte pendant la nuit, intervint et fut assez heureux pour obtenir qu'on se contentât de la prison.

Damascène Hubert avait des dettes ; il devait même surtout à ses compatriotes ; on porta plainte et il fut enfermé.

Seulement, au bout de quelques mois, comme chacun à son tour payait la rente du prisonnier, Victor Hugo, d'accord avec Auguste Vacquerie, ne paya pas la rente et Hubert parvint à quitter Jersey, où le poëte ne devait pas du reste rester pendant longtemps.




LES CHATIMENTS
NAPOLEON LE PETIT



CHAPITRE XXIV

Sommaire : *Les Châtiments.* — Les éditions de 1853 et ce qu'elles rapportèrent à l'auteur. — Comment ce livre entrait en France. — Attitude des proscrits à Jersey. — Discours prononcés par Victor Hugo aux funérailles des exilés. — Affirmations énergiques. — Rôle du gouvernement anglais. — Un « individu » et un « distingué personnage ». — Menaces de sir Robert Peel. — Riposte de Ribeyrolles. — Le journal *l'Homme.* — Une lettre de Félix Pyat — Nouvel attentat à la pudeur britannique. — Outrage à la souveraine. — Meeting à Saint-Hélier dans le but de faire respecter « le sexe auquel on doit le jour et dont la reine Victoria est le plus bel ornement ». — Menaces de mort. — Guerre aux proscrits. — Avertissement et protestation de Victor Hugo. — Seconde expulsion des expulsés.

Une des œuvres capitales de Victor Hugo se publia à Jersey, *les Châtiments.* Jamais poëte ne fut plus puissamment inspiré par l'indignation et par le patriotisme. La muse vengeresse châtie, dans des vers qui les marquent au front, les criminels qui ont confisqué la France pendant vingt ans ; elle devance l'histoire et la justice lente à venir. Sur tous les tons, sous toutes les formes, dans des odes, dans des chansons, dans des satires, dans des épopées, le poëte frappe à la joue les auteurs et les complices du coup d'État, les lâches qui sont à genoux devant la puissance infâme qui triomphe, les prêtres qui s'enrouent à chanter des *Te Deum* aux pieds du César qu'ils méprisent. Tantôt il se montre plein de pitié pour les victimes de l'agression lâche et sanglante, accompagne de ses lamentations et de ses consolations ceux que les pontons emportent vers Cayenne et vers Lambessa, lieux d'infamie où, sous un climat mortel, les condamnés politiques furent plus durement traités que les voleurs et que les assassins. Il sait à quelle mort horrible sont condamnés les vaillants qui ont combattu pour l'honneur et pour le droit, et il chante leurs vertus dans des strophes éclatantes, en même temps que, sans chercher à maîtriser son inspiration, il flagelle les grands hommes du second Empire, qu'il montre costumés en écuyers du cirque, en avaleurs de sabres, en Robert-Macaire. Pas une de ces poésies vengeresses qui ne cloue à l'éternel pilori l'homme dont elle parle.

Décrit-il le cimetière Montmartre, il interroge les victimes innocentes du guet-apens et leur demande quelles étaient leurs dernières pensées.

O morts! Que disiez-vous à Dieu dans ces ténèbres?
On eût dit, en voyant ces morts mystérieux,
Le cou hors de la terre et le regard aux cieux,
Que, dans le cimetière où le cyprès frissonne,
Entendant le clairon du jugement qui sonne,
Tous ces assassinés s'éveillaient brusquement,
Qu'ils voyaient Bonaparte, au seuil du firmament,
Amener devant Dieu son âme horrible et fausse,
Et que, pour témoigner, ils sortaient du tombeau

Le recueil est divisé en sept livres dont les titres indiquent avec une ironie sanglante les différentes phases du coup d'État : *la Société est sauvée*, *l'Ordre est rétabli*, *la Famille est restaurée*, *la Religion est glorifiée*, *l'Autorité est sacrée*, *la Stabilité est assurée*, *les Sauveurs se sauveront*.

Il est sans pitié pour les coupables, mais il prédit, ayant la sublime vision de l'humanité toujours en marche, que le progrès détruira la tyrannie, et, après ses invectives et ses malédictions, il chante l'avenir qui sera meilleur.

Ce chef-d'œuvre éternel, enfanté par une juste colère, plaide la cause d'un grand peuple un moment aveuglé, mais qui devait racheter sa faiblesse. Le jour annoncé devait venir, le jour où les hommes, honteux d'avoir eu peur, relevèrent la tête, encouragés par des chants qu'inspirait la passion la plus généreuse.

Rien n'était perdu, a-t-on justement remarqué, puisque du milieu des abaissements les plus extrêmes une telle voix parlait encore.

Cet admirable livre, auquel les littératures d'aucun peuple n'offrent rien de comparable, et qu'il faudrait plus longuement analyser s'il n'était dans toutes les mémoires, si on ne le considérait aujourd'hui comme un ouvrage d'éducation pour les peuples, ce livre ranima les courages et releva les consciences.

On le poursuivit donc, et la première édition, qui parut à Bruxelles en 1853, ne fut qu'une édition tronquée par ordre.

Cette première édition belge fut celle in-32 publiée par Henri Samuel; elle est incomplète, le gouvernement de Belgique s'opposant à la publication d'un certain nombre de pièces; atteinte à la liberté contre laquelle le poëte protesta, disant : « Ce sera un des plus douloureux étonnements de l'avenir que, dans de nobles pays qui, au milieu de la prostration de l'Europe, avaient maintenu leur Constitution et semblaient être les derniers et sacrés asiles de la probité et de la liberté, ce sera l'étonnement de l'avenir que, dans ces pays-là, il ait été fait des lois pour protéger ce que toutes les lois humaines, d'accord avec toutes les lois divines, ont dans tous les temps appelé crime. »

Sa Majesté Napoléon inspirait à ses voisins une frayeur explicable; cette frayeur fut cause qu'on viola les constitutions et les lois pour lui plaire.

La seconde édition, reconnue et revue par l'auteur, fut imprimée à Saint-

Hélier la même année, et contient les parties qui faisaient défaut dans l'édition de Bruxelles.

Cette édition, mise en vente en 1853, à Genève et à New-York, fut l'objet d'un compte rendu des plus élogieux dans l'*Illustrated London*, et l'œuvre se répandit dans le monde, en dépit des poursuites de la police.

Plus *les Châtiments* étaient traqués et plus ils pénétraient en France. Le livre se déguisait comme un proscrit; on l'introduisait sous des vêtements bizarres, affublé d'une boîte à sardines ou recouvert d'une pelote de laine; il passait la frontière tantôt entier, tantôt en morceaux, caché dans des bustes de plâtre, dans des pendules, cousu sous les robes des femmes, dissimulé entre une double semelle au fond des bottes des hommes.

Cependant on fouillait et on faisait déshabiller les voyageurs et les voyageuses; à la frontière maritime on fouillait minutieusement les tas de warech que débarquaient les pêcheurs, et c'est par milliers que l'écrit vengeur, se moquant des douaniers et des agents, venait jusqu'au milieu de Paris faire tressaillir Napoléon le Petit. Dans les ateliers, dans les cafés, au quartier latin et au faubourg Saint-Antoine, derrière les comptoirs des magasins, dans les salons, partout enfin parvenaient *les Châtiments*, qui rarement étaient saisis, excepté lorsqu'on les expédiait par ballots trop gros ou lorsque le hasard servait la police.

Ce chef-d'œuvre utile, parce que, outre la perfection d'expression et de beauté, il contient une idée de justice et de progrès, ce chef-d'œuvre étant à la fois beau et vrai, atteint l'idéal de l'art. A ceux qui objectaient que l'histoire peut-être ne porterait pas un jugement si passionné sur le second Empire, Victor Hugo avait raison de déclarer que le grand écrivain, le prophète, rugissant, non pas contre les lions, mais contre les tyrans, ne fait jamais tomber à faux le châtiment. Ce qui se méprend, c'est le panégyrique ; ainsi Horace et Virgile se trompent sur Auguste et Pline le Jeune se trompe sur Trajan, mais Isaïe et Ézéchiel ne se trompent pas sur les Pharaons, Dante ne se trompe pas sur les papes, Tacite ne se trompe pas sur Tibère et Juvénal ne se trompe pas sur Néron.

Victor Hugo ne se trompa pas sur Napoléon. Le doux chantre des enfants et des mères, l'amant inspiré de la nature s'était transformé en un juge impitoyable et ses accents nouveaux trouvèrent un écho dans tous les cœurs justes et fiers.

A Jersey comme à Bruxelles il se vendait un nombre considérable d'exemplaires des *Châtiments*. Mais ces exemplaires ne lui rapportaient pas de droits d'auteur, pas plus que ses deux volumes d'œuvres oratoires ne lui en rapportèrent pendant les longues années qu'il passa en Belgique. Il avait payé l'impression deux mille cinq cents francs et ne parvint pas même à recouvrer cette somme; il perdit un procès qu'il fit sur les instances de Victor Schœlcher, indigné de cette atteinte à la propriété littéraire. *Les Châtiments* n'enrichirent

que les libraires, mais ils préparèrent du moins la révolte des consciences; c'était le seul but que voulait atteindre le poëte.

Les précautions prises par la police impériale prouvent assez la frayeur que causait l'œuvre, et Napoléon, trouvant que Victor Hugo était trop près de la France, s'efforça de le faire chasser de Jersey. Il y parvint au bout de quelque temps.

Les proscrits ne cessaient, dans l'île où ils s'étaient réfugiés, de multiplier leurs protestations, de célébrer les anniversaires républicains et de prononcer, à chaque occasion, des discours reproduits par les journaux étrangers.

Jusqu'en 1855 on ne s'émut pas en Angleterre de ces récriminations incessantes.

La colonie de Jersey vivait paisible et usait de son droit.

Quand un exilé français mourait, les exilés de l'île se réunissaient dans le cimetière Saint-Jean, cimetière indépendant, pour louer les vertus du mort, et Victor Hugo prenait presque toujours la parole au nom de ses compatriotes.

Il salua de l'adieu suprême Jean Bousquet, énergique soldat de la démocratie, qui mourut à trente-quatre ans, tué par la douleur de vivre loin de la France.

Il s'écria que le jour où les républicains, qui réclamaient la justice et non la vengeance, rentreraient dans leur patrie, ils ne réclameraient pas pour leurs assassins la peine du talion, et que pas une éclaboussure d'échafaud ne tacherait la robe de la République. Pour lui, une seule récompense était due à la dure épreuve qu'il subissait : la délivrance de tous les peuples et l'affranchissement de tous les hommes.

Trois mois plus tard, en juillet 1853, il prononça au même cimetière l'éloge funèbre de Louise Julien, cette vaillante femme du peuple, emprisonnée, chassée, tuée par Bonaparte, parce qu'elle avait un cœur plein d'amour et de foi. Il dit que de ce tombeau sortaient le cri déchirant de l'humanité, la dénonciation et le témoignage, l'accusation inexorable qui fait pâlir l'accusé couronné, et lança la malédiction aux violateurs du droit humain, aux proscripteurs, aux pourvoyeurs des pontons, jurant d'exécrer les bourreaux pour consoler les victimes, honorant les femmes qui, n'ayant droit ni à la puissance ni à la grandeur des hommes, s'associent à eux dans les souffrances, dans les dénuements et dans les détresses.

Il éleva la voix à tous les anniversaires de la révolution polonaise que l'on célébrait à Jersey, et célébra l'avenir des peuples : l'Humanité.

Il prit la parole pour honorer le cinquième anniversaire de la révolution de 1848, réclamant, pour préparer la civilisation, l'instruction gratuite et obligatoire, des ateliers et des écoles.

Quand Félix Bony mourut, en 1854, condamné à mort par l'exil, lui aussi, Victor Hugo exalta le courage des exilés, évoquant l'avenir vers lequel marchait la fière colonie des proscrits, ayant en tête des cercueils.

Ensuite il signala la situation faite à l'Europe par la guerre d'Orient et les épouvantables tortures auxquelles le manque de soins condamnait nos soldats blessés.

Toutes ces protestations vaillantes et superbes ne semblaient point de nature à émouvoir le gouvernement anglais qui, d'ordinaire, se montre le défenseur de toute liberté. Un événement inattendu fut cause qu'on porta atteinte aux droits des réfugiés.

La colonie française habitait Jersey depuis trois ans et quatre mois lorsque un écrivain de talent, Félix Pyat, réfugié à Londres, publia, au sujet du voyage de la reine Victoria en France, une lettre qu'il lut dans un meeting sans soulever de protestations.

Mais le gouvernement anglais ayant trouvé en Napoléon III un allié utile se sépara de la nation, et, excité par les agents de Bonaparte, résolut de s'opposer à ce qu'on insultât l'ami indispensable.

Déjà en 1854, à la suite du discours prononcé aux funérailles de Bony, oubliant les jugements sévères portés par les principaux écrivains anglais sur le coup d'État et l'indignation du peuple contre cet attentat, sir Robert Peel avait dit à la Chambre des communes :

« Un individu (il s'agissait de l'auteur des *Châtiments*) a une sorte de querelle personnelle avec le distingué personnage que le peuple français s'est choisi pour son souverain, et il a dit au peuple de Jersey que notre alliance avec l'empereur des Français était une dégradation morale pour l'Angleterre. En quoi tout cela regarde-t-il M. Victor Hugo? Si de misérables niaiseries de ce genre doivent encore être dites au peuple anglais par des étrangers qui ont trouvé asile dans ce pays, je croirai devoir demander au secrétaire d'État à l'intérieur s'il n'y aurait pas de moyen possible pour y mettre un terme. »

Cette claire menace attira une verte riposte.

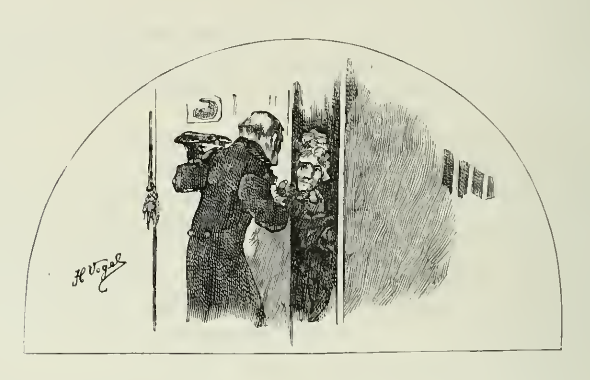
Le journal français de Jersey, *l'Homme*, rédigé par tous les journalistes proscrits, par Jules Cahaigne, Philippe Favre, Kesler, Taillandier, Hippolyte Magin, Martin Bernard, Delescluze, Pascal Duprat, Esquiros, Étienne Arago, Madier-Montjau, Marc Dufraisse, Edgard Quinet, Bancel, etc., *l'Homme* avait pour rédacteur en chef Ribeyrolles, cet intrépide esprit, ce talent vigoureux original, qui figure au premier rang parmi les polémistes. Ribeyrolles, qui devait quelques années plus tard, toujours exilé, mourir au Brésil, répondit dans son journal à la menace de sir Robert Peel et demanda si l'Angleterre se laisserait égarer par la peur, s'accouplerait au crime et chasserait ceux que le malheur frappait. Il ajouta que, s'ils partaient, du haut des navires du second exil ils jetteraient ce dernier adieu : « Il n'y a plus d'Angleterre ! »

Elle devait du moins s'oublier au point d'expulser des citoyens qui lui demandaient asile.

A son tour Victor Hugo éleva la voix et publia un avertissement, qui ne parvint point en France et qui disait :

— « Je préviens M. Bonaparte que je me rends parfaitement compte des ressorts qu'il fait mouvoir, et qui sont à sa taille, et que j'ai lu avec intérêt les choses dites à mon sujet dans le Parlement anglais. M. Bonaparte m'a chassé de France pour avoir pris les armes contre son crime, comme c'était mon droit de citoyen et mon devoir de représentant du peuple; il m'a chassé de Belgique pour *Napoléon le Petit;* il me chassera peut-être d'Angleterre pour les protestations que j'y ai faites, que j'y fais et que je continuerai d'y faire. Soit. Cela regarde l'Angleterre plus que moi. Un triple exil n'est rien. Quant à moi l'Amérique est bonne, et, si elle convient à M. Bonaparte, elle me convient aussi.

« J'avertis seulement M. Bonaparte qu'il n'aura pas plus raison de moi qui suis l'atome, qu'il n'aura raison de la vérité et de la justice, qui sont Dieu



AVERTISSEMENT D'EXPULSION

même. Je déclare au Deux-Décembre, en sa personne, que l'expiation viendra, et que, de France, de Belgique, d'Angleterre, d'Amérique, du fond de la tombe, si les âmes vivent, comme je le crois et l'affirme, j'en hâterai l'heure. M. Bonaparte a raison : il y a, en effet, entre moi et lui, une *querelle personnelle*, la vieille querelle personnelle du juge sur son siège et de l'accusé sur son banc. »

L'avertissement passa sans encombre, mais à Jersey comme en Angleterre, on commençait à refléchir aux bénéfices de l'alliance avec Napoléon; peu à peu les journaux de l'île se tournaient contre les proscrits, auxquels ils s'étaient longtemps montrés favorables, et la situation était déjà tendue lorsque fut reproduite dans *l'Homme*, peu de mois après l'incident Robert Peel, la lettre de Félix Pyat dont nous avons parlé.

Cette lettre était adressée, avons-nous dit, à la reine d'Angleterre. Pyat faisait des réflexions piquantes sur le voyage de la souveraine en France. Il la



PORTRAIT DE MADAME VICTOR HUGO.

félicitait d'être revenue saine et sauve, d'avoir assisté aux bals, aux concerts, aux illuminations, aux fêtes célébrées en l'honneur de la guerre de Crimée; mais il reprochait à la reine constitutionnelle d'être allée voir un tyran parvenu, d'avoir mis sa main dans la main de cet allié, d'avoir sacrifié sa dignité, ses scrupules, son orgueil, son rang, sa race, son sexe, pour l'amour de cet allié. Enfin, chose grave, il la plaisantait d'avoir mis Canrobert au *Bain*.

Cet inoffensif calembour mit le feu aux poudres. Jersey s'émut.

On accusait sa chère souveraine d'impudicité; on insinuait qu'elle avait déshabillé un homme et l'avait mis nu dans une baignoire!

La police révoltée provoqua un meeting d'indignation; le coup d'État avait trouvé son prétexte. Sur tous les murs de Jersey furent collées aussitôt des affiches gigantesques et de toutes couleurs, ainsi conçues :

HABITANTS DE JERSEY

A QUELQUE NATION QUE VOUS APPARTENIEZ

NATIFS OU ÉTRANGERS

Vous tous qui respectez le sexe

Auquel vous devez le jour, et dont

LA REINE VICTORIA

Est l'ornement, accourez au meeting qui sera tenu

DEMAIN SOIR SAMEDI, dans les

QUEEN'S ASSEMBLY ROOMS

Sous la présidence

DU CONNETABLE DE SAINT-HÉLIER

« *Venez tous manifester votre réprobation, votre mépris, votre dégoût, pour un infâme libelle, imprimé et publié mercredi dernier, et que l'on a l'effronterie de vendre encore aujourd'hui au n° 32, Roseville street, malgré l'expression de l'opinion publique indignée.*

« *Et ce sont des hommes dont vous avez accueilli le malheur, ne les connaissant pas, pour lesquels vous ouvrîtes des bazars de bienfaisance... qui traitent votre reine chérie et révérée comme ils traiteraient la créature la plus abjecte !!! Voilà la récompense de votre généreuse hospitalité.*

« JERSIAIS!

« *Vos pères se distinguèrent de siècle en siècle pour leur loyauté et leur fidélité à leurs souverains. Réunissez-vous demain pour prouver que vous n'avez pas dégénéré.* »

D'autres affiches étaient plus violentes encore. Des agents bonapartistes parcouraient les rues, entraient dans les maisons pour exciter les Jersiais au

nom du prétendu outrage fait à la reine. Ces excitations obtinrent le résultat qu'on en attendait.

Le samedi 13 octobre 1855, à sept heures du soir, la grande salle des *Queen's assembly rooms* avait peine à contenir une foule exaltée, fanatisée, environ deux mille hommes poussant des cris farouches.

Le connétable de Saint-Hélier, dans un violent discours, demanda qu'on jugeât ensemble tous les exilés également responsables de l'offense, et au milieu d'applaudissements frénétiques, un soldat, le capitaine Childers, proposa qu'on fît sentir à tous ces proscrits que Jersey n'était plus un lieu de sûreté pour eux.

Aussitôt l'auditoire, au comble de l'exaltation, s'écria : « Balayez-les! Balayez-les! Qu'on les pende! qu'on les pende! La loi de Lynch! A bas les rouges! A bas les rouges! »

En vain quelques timides défenses se firent entendre. La populace, en proie à la fureur, se rua hors de la salle et courut à l'imprimerie du journal infâme.

Charles Hugo, dans *les Hommes de l'exil*, a donné sur cette lugubre soirée les détails les plus complets.

Sans la pluie qui vint disperser la foule, sans l'énergie d'un policeman, qui défendit qu'on portât atteinte à la propriété, il est probable, il est certain que les rues de Saint-Hélier eussent été ensanglantées.

Les ouvriers de l'imprimerie, armés de barres de fer, s'étaient barricadés, décidés à se défendre énergiquement. L'effusion du sang fut épargnée, mais le meeting avait pris des résolutions accueillies par trois hourras pour la reine Victoria, trois hourras pour l'empereur des Français, trois hourras pour l'impératrice Eugénie et trois grognements pour le journal *l'Homme*.

En conséquence, le meeting demandait qu'on supprimât une feuille qui prêchait l'incrédulité, provoquait au renversement de toute autorité constituée, insultait l'allié puissant et cordial de l'Angleterre, exaltait les meurtriers politiques, insultait bassement et ridiculement la souveraine du royaume; qu'on fît disparaître un journal dont la publication était un malheur pour l'île, dont elle outrageait les lois morales d'hospitalité et les sentiments chrétiens.

Satisfaction devait être donnée à ce vœu.

Pendant que se passaient près de l'imprimerie les scènes tumultueuses dont nous avons parlé, les proscrits, enfermés dans leurs maisons, n'étaient pas sans inquiétude, et Victor Hugo était prévenu d'avoir à se mettre en garde contre un attentat. Un crime eût pu être facilement commis dans cette maison de Marine-Terrace, isolée; le bruit des flots eût facilement couvert le cri des victimes.

Le poëte avait absolument refusé de se protéger; habitué à se promener sans armes sur la grève, le jour et la nuit, il ne consentit pas à prendre de précautions exceptionnelles.

La vie, disait-il, lui importait peu; il craignait seulement qu'on ne détruisît ses manuscrits.

Un proscrit, condamné à mort du Deux-Décembre, Préveraud, entendant manifester cette crainte, se déguisa en ouvrier, acheta une charrette à bras et vint pendant la nuit chercher la lourde malle noire bardée de fer qui renfermait alors à *Marine-Terrace* le travail de vingt années, *les Contemplations*, qui allaient paraître, et *la Légende des Siècles*, et les premiers livres des *Misérables*. Préveraud chargea le précieux fardeau sur la charrette, qu'il traîna jusqu'à sa demeure, et mit les chefs-d'œuvre en sûreté. La précaution n'était pas inutile.

Les Vêpres jersiaises, ainsi que disait Charles Hugo, étaient prêchées non seulement par les journaux de l'île, mais encore par ceux de Londres, et l'on pouvait s'attendre à tout.

Plus inquiets que Victor Hugo, ses plus fidèles amis, Théophile Guérin, Hennet de Kesler, Charles Ribeyrolles, étaient venus se joindre pour le défendre à ses deux fils et à Auguste Vacquerie.

Le centenier Asplet qui, ainsi qu'un petit groupe de Jersiais, témoignait au poëte une affection profonde, un dévouement qui lui avait attiré les menaces d'un représentant du gouvernement anglais, le centenier, peu rassuré par l'insouciance de Victor Hugo, vint s'offrir pour protéger la maison menacée.

Il avertit Mme Victor Hugo du péril. Cette noble et vaillante femme, dont le courage grandissait avec le danger, refusa de quitter Marine-Terrace. Sa place était auprès de son mari. Elle attendait d'un cœur ferme, à ses côtés, les fanatiques que s'efforçait d'armer la police impériale et qui, au dernier moment, reculèrent devant l'accomplissement de leurs sinistres projets.

Les esprits étaient si violemment excités en Angleterre, que le *Times*, dans son numéro du 17 octobre, publia cette note : « Nous en avons assez dit des révolutionnaires, pour le public, mais nous recommandons à lord Palmerston la lecture attentive de la lettre de M. Félix Pyat. Nous croyons savoir que le premier ministre a déjà menacé ces incendiaires de la déportation. »

Les proscrits n'étaient pas seulement menacés.

Le 15 octobre, le lendemain du meeting, le connétable de Saint-Hélier s'était présenté chez les trois personnes responsables de la publication du journal *l'Homme*, chez Ribeyrolles, rédacteur, chez Pianciani, administrateur, et chez Thomas, vendeur du journal, et il leur avait signifié que Son Excellence le lieutenant gouverneur ne pouvait tolérer plus longtemps leur présence dans l'île de Jersey.

On ne supprimait pas *l'Homme*, on supprimait seulement les hommes qui le publiaient, procédé déjà employé par Bonaparte pour les journaux français.

Ribeyrolles, Pianciani et Thomas avaient une semaine pour se préparer au départ. Ils n'attendirent pas ce délai et quittèrent Jersey dès le lendemain.

Les exilés étaient trop solidaires les uns des autres pour ne point se sentir atteints par cette mesure qui violait la loi anglaise.

Ils résolurent de protester et Victor Hugo fut chargé de rédiger la déclaration.

« ..... Le coup d'État, écrivit-il, vient de faire son entrée dans les libertés anglaises. L'Angleterre en est arrivée à ce point : proscrire des proscrits. Encore un pas et l'Angleterre sera une annexe de l'empire français, et Jersey sera un canton de l'arrondissement de Coutances ; à l'heure qu'il est, nos amis sont partis, l'expulsion est consommée.

« L'avenir qualifiera le fait ; nous nous bornons à le constater. Nous en prenons acte ; rien de plus. En mettant à part le droit outragé, les violences dont nos personnes sont l'objet nous font sourire.

. . . .

« Seulement pas d'équivoque.

« Voici ce que nous disons nous, proscrits de France, à vous gouvernement anglais :

« M. Bonaparte, votre « allié puissant et cordial », n'a pas d'autre existence légale que celle-ci : prévenu du crime de haute trahison.

« M. Bonaparte, depuis quatre ans, est sous le coup d'un mandat d'amener signé :

« Hardouin, président de la haute-cour de justice, Delapalme, Pataille, Moreau (de la Seine), Cauchy, juges, et contresigné : Renouard, procureur général.

« M. Bonaparte a prêté serment comme fonctionnaire à la République et s'est parjuré : ..... il a violé les lois, emprisonné les représentants du peuple inviolables, chassé les juges.....

« M. Bonaparte a proscrit, banni, chassé, expulsé, déporté en Afrique, déporté à Cayenne, déporté en exil quarante mille citoyens, du nombre desquels sont les signataires de cette déclaration.

« Haute trahison, faux serment, parjure, subornation des fonctionnaires, séquestration des citoyens, spoliation, vol, meurtre ce sont là des crimes prévus par tous les codes chez tous les peuples ; punis en Angleterre de l'échafaud. punis en France, où la République a aboli la peine de mort, du bagne. La cour d'assises attend M. Bonaparte.

. . . .

« Voilà ce que nous disions hier, et la presse anglaise en masse le disait avec nous ; voilà ce que nous dirons toujours.....

« Et maintenant, expulsez-nous.

« VICTOR HUGO.

« Jersey, 17 octobre 1855. »

Au bas de cette déclaration s'apposèrent aussitôt trente-six signatures. De Londres V. Schœlcher envoya son adhésion, rappelant que la presse anglaise avait pendant dix-huit mois appelé unanimement L. Bonaparte un assassin et protestant au nom de la morale éternelle. Louis Blanc, de son côté, signala, en approuvant énergiquement la déclaration, la colère incompréhensible excitée contre les hôtes de l'Angleterre et flétrissant au nom de la loi anglaise des excès dont, citoyen anglais, il eût été honteux, des excès qu'il déplorait comme honnête homme.

Greppo et Chevassus, anciens représentants du peuple, protestèrent avec la même énergie.

Lorsque le texte de la déclaration parvint en Angleterre, la colère redoubla ; les citoyens de Londres, jaloux de ne s'être point montrés d'abord aussi susceptibles que les Jersiais, réclamèrent un châtiment immédiat. Le *Times* annonça qu'un navire du gouvernement français (ce navire, peint en blanc, n'était autre que l'*Ariel*) se trouvait dans le port de Jersey et qu'on supposait qu'il avait l'intention d'embarquer les réfugiés français ; les autres journaux, le *Morning-Herald*, le *Morning-Post*, le *Morning-Chronicle* reproduisirent la nouvelle sans commentaires, et l'*Illustrated-London-News* ajouta simplement que les expulsés avaient mérité la mort.

L'effervescence de la population était telle que les citoyens anglais, si fiers d'ordinaire, si nobles et si généreux, étaient prêts à accepter qu'on livrât les proscrits à Sa Majesté Napoléon III.

Toutefois pendant une semaine le gouvernement d'Angleterre, fort embarrassé, ne prit aucune mesure. Il n'avait en effet rien à alléguer ; la protestation ne faisait pas mention de la lettre dans laquelle la reine était nommée ; il ne s'agissait que de protester sur une terre de liberté contre cet acte illégal d'expulsion.

Mais l'Empire français était assez puissant pour imposer ses volontés qu'il fit connaître à Londres. On en a la preuve évidente. C'est dans le *Moniteur officiel* de Paris, daté du vendredi 26 octobre, que fut annoncée d'abord la nouvelle de l'expulsion de Victor Hugo et des signataires de la protestation et l'expulsion ne fut signifiée aux intéressés que le samedi 27.

Ce jour-là le connétable de Saint-Clément sonna à la porte de Marine-Terrace et fit connaître au poëte les résolutions de son gouvernement, l'ordre de quitter l'île avant le 2 novembre.

En dépit des lois, malgré la Constitution, l'autorité militaire, ne tenant compte ni des franchises locales ni de la Charte britannique, commettait à son tour un coup d'État.

Victor Hugo relut avec le connétable sa déclaration ; il lui fit constater qu'elle ne contenait qu'une page d'histoire, que la rigoureuse vérité ; qu'il n'avait pas dépassé les limites de la liberté locale.

Il ajouta :

— Je suis prêt à partir : allez, monsieur, rendre compte de l'exécution de votre mandat à votre supérieur, le lieutenant gouverneur, qui en rendra compte à son supérieur le gouvernement anglais, qui en rendra compte à son supérieur M. Bonaparte. Soyez tranquille, je n'attendrai pas l'expiration du délai. J'ai hâte de quitter une terre où il n'y a plus d'honneur et qui me brûle les pieds. —

Les autres proscrits, prévenus en même temps, abandonnèrent l'asile qu'ils avaient choisi, où ils avaient essayé de se refaire une patrie. Ils étaient pour la plupart privés de ressources. Qu'importait cela ? C'est la loi de l'exil.





JEANNIE (Dessin de Victor Hugo).

. . . .
Elle prend sa lanterne et sa cape. C'est l'heure
D'aller voir s'il revient, si la mer est meilleure,
S'il fait jour, si la flamme est en haut du signal.
« Allons. » — Et la voilà qui part.....
(Légende des Siècles).

LE CÈDRE

(LÉGENDE DES SIÈCLES)



. . . .

Et, frissonnant, brisant le dur rocher de marbre,
Dressant ses bras ainsi qu'un vaisseau ses agrès,
Fendant la vieille terre, aïeule des forêts,
Le grand Cèdre, arrachant aux profondes crevasses
Son tronc et sa racine, et ses ongles vivaces,
S'envola comme un sombre et formidable oiseau.

. . . .

CHAPITRE XXV

SOMMAIRE : Derniers adieux. — Départ de Jersey. — Joie des journaux bonapartistes. — Où vont les proscrits. — Les *Contemplations.* (Mai 1856.) — Une âme qui se raconte. — Souvenirs et impressions. — Jugements portés sur les *Contemplations.* — L'appréciation de la *Revue des Deux Mondes.* — *La Légende des siècles,* première partie (1859). — Idée générale de l'ouvrage. — Accueil fait en France aux œuvres poétiques de l'exil.. — Une correspondance avec Charles Baudelaire.

Avant de quitter Jersey les proscrits allèrent dire adieu à leurs morts dans ce petit cimetière de Saint-Jean qu'on appelle le cimetière des Indépendants et où sont enterrés les restes de ceux qui ne sont les fidèles d'aucune des vingt-sept chapelles de l'île. C'est là que Victor Hugo était venu accompagner à leur dernière demeure les martyrs du droit et célébrer leurs vertus.

Les Français que leur empereur voulait faire taire s'embarquèrent les uns pour Londres, les autres pour l'Espagne, les autres pour Guernesey.

Le mercredi 31 octobre le *packet* emporta vers cette île Victor Hugo, sa famille et ses amis. En dépit de tout ce n'était point sans regrets que le poëte la quittait cette Jersey charmante, dont il devait décrire les sites dans *les Travailleurs de la mer* : « ce bouquet grand comme la ville de Londres, où tout est parfum, rayon et sourire », et qu'il a ainsi chantée :

Jersey dort dans les flots, ces éternels grondeurs,
Et dans sa petitesse elle a les deux grandeurs,
Ile, elle a l'Océan ; roche, elle est la montagne.
Par le sud Normandie et par le nord Bretagne,
Elle est pour nous la France, et, dans son lit de fleurs,
Elle en a le sourire et quelquefois les pleurs.

Si l'exilé était victime des machinations de l'Empire et si la presse anglaise et jersiaise s'étaient prêtées à la satisfaction d'une vengeance basse, le peuple n'en était point coupable, ce grand peuple anglais qui, a dit Victor Hugo lui-même, est la majesté dans la probité.

Il se plaisait sur ce coin de terre, sur « ce morceau de Gaule cassé par la mer », au VIIIe siècle, dans cet antique lieu d'asile ; il y comptait des amis, des admirateurs sincères et naïfs même, qui lui portaient des toasts de ce genre : « A Victor Hugo si digne de ce nom. »

Cependant l'expulsion donna lieu à un malentendu. Un certain nombre de Jersiais crurent que Victor Hugo était responsable de la mesure prise contre ses compatriotes et l'accusèrent d'avoir été cause de ce qui arriva. La grandeur de la protestation échappa à cette partie de la population qui du reste est anti-française et qui se félicitait publiquement au moment de la guerre de 1870 d'appartenir à un pays ne leur demandant pas de contingents militaires et n'exposant pas ses sujets à des contributions exceptionnelles.

A côté de ces Anglais pratiques il y a à Jersey des Anglais de cœur, qui savent quels liens les attachent à nous et qui au moment où la colonie française quitta leur île accompagnèrent les expulsés jusqu'au port, leur témoignant une sincère affection et ne cherchant point à cacher une émotion profonde.

Quand le paquebot se mit en marche, ceux-là saluèrent le départ d'un cri touchant ; ils crièrent : Vive la République ! L'hommage était délicat. Ceux-là rougissaient de l'atteinte portéeà la liberté et ne devaient pas tarder à prier le poëte de revenir chez eux, pour lui rendre publiquement hommage.

Il n'y avait ni haine ni colère dans le cœur de ceux qui partaient.

Ils disaient par la bouche d'Auguste Vacquerie : « Cela n'est point la faute de Jersey. Sois donc acquittée de l'expulsion et sois remerciée des trois ans que tu nous a donnés, île charmante, fleur de la mer, patrie des expatriés qui te tiens à la porte de France pour être la première à offrir un asile à ceux qui en sortent ; qui, pour consoler les proscrits, leur montre, le jour, de Mont-Orgueil, la flèche de Coutances, et, la nuit, de Saint-Clément, le phare de Saint-Malo ; qui fais plus que de leur montrer la patrie, qui la leur rends, qui rends à l'un ses vallées touffues, ses pommiers trempant dans les blés, ses prairies en fleurs, ses nids dans les haies ; à l'autre ses landes, ses bruyères, et ses grands rochers qui combattent la mer. »

Tandis que se dispersaient, jouets du destin, ces hommes qui n'avaient de haine que contre le mal, les journaux bonapartistes manifestaient à Paris une joie bruyante. Les *reptiles* de ce temps tenaient à gagner leur argent, et la tâche était pour eux facile puisqu'il s'agissait d'injurier et de salir ceux qui osaient encore parler de droit et de devoir. L'impression produite par *les Châtiments* sur cette bande de scribes à gages avait été telle que Louis Veuillot, abandonnant pour un moment ses habitudes de prudence catholique, écrivit dans *l'Univers* du 7 décembre 1853, à propos de la pièce à lui dédiée et intitulée, *Un autre*, pièce à laquelle *le Siècle* avait fait allusion dans un article : « Je pourrais demander au *Siècle* le compte que je demanderai certainement à M. Victor Hugo s'il reparaît sur le sol français et s'il existe encore des juges quand il reparaîtra. »

Il paraît que Louis Veuillot croit qu'il n'existe plus de juges, car, depuis sa rentrée en France, Victor Hugo n'a pas entendu parler de cette menace faite de loin.

A Veuillot se joignait toute la meute des officieux. L'empereur plaisantait les *libelles;* il disait avec dédain : « M. Victor Hugo le *Grand* s'occupe de Napoléon le *Petit* ! » Cela faisait rire les courtisans et servait de thème aux plaisanteries des feuilles soumises et dévouées. Mais le fouet n'en cinglait pas moins vigoureusement les épaules du souverain des Tuileries.

En même temps qu'il accomplissait sa mission de vengeur le poëte préparait d'autres œuvres, et c'est à Jersey que furent écrites les *Contemplations* et, presque en entier, la première partie de *la Légende des siècles.*

Les *Contemplations* parurent à Paris, au mois de mai 1856, chez Michel Lévy et Pagnerre. Le poëte raconte dans ces deux volumes vingt-cinq années vécues par lui ; il a, dit-il, laissé pour ainsi dire se faire en lui ce livre que la vie, en filtrant goutte à goutte à travers les événements et les souffrances, a déposé dans son cœur. C'est sa destinée. C'est son âme qui se raconte. Homme, en parlant de lui il sait qu'il parle des autres hommes puisque nous avons de communes joies et de communes douleurs, puisque nous traversons les mêmes tumultes, les mêmes travaux et les mêmes épreuves, et il rappelle tous ses souvenirs, toutes ses impressions, toutes les réalités, tous les fantômes vagues, riants ou funèbres.

Autrefois, tel est le titre du premier volume ; *Aujourd'hui*, le titre du second. *Aurore*, *l'Ame en fleurs*, *Pauca mea*, *En marche*, *Au bord de l'infini*, tels sont les différents titres placés en tête de chacune des six parties dont se composent ces deux volumes.

Mesurant le chemin parcouru il repasse, jour par jour, page par page, le livre de son existence. Il se souvient de sa fille, de ses deux filles quand elles étaient petites,

L'une, pareille au cygne et l'autre à la colombe.

Il refait l'histoire de ses croyances et répond à ses accusateurs ; il se souvient de ses jeunes amours, du jardin des Feuillantines, et dédie ses rêveries à ses amis, à Auguste Vacquerie, à Alexandre Dumas, à Paul Meurice, à propos de son drame, *Paris*, à Froment Meurice ; puis il pleure encore la fille qui est morte ; il lui adresse les mots les plus doux, les plus tendres ; il chante le dévouement de son époux :

Leurs âmes se parlaient sous les vagues rumeurs.
« Que fais-tu ? » disait-elle. Et lui disait : « Tu meurs,
Il faut bien aussi que je meure ! »
Et les bras enlacés, doux couple frissonnant,
Ils se sont en allés dans l'ombre; et maintenant
On entend le fleuve qui pleure.

Puisque tu fus si grand, puisque tu fus si doux
Que de vouloir mourir, jeune homme, amant, époux,
Qu'à jamais l'aube en ta nuit brille!
Aie à jamais sur toi l'ombre de Dieu penché!
Sois béni sous la pierre où te voilà couché!
Dors, mon fils, auprès de ma fille!

Mais ce n'est pas seulement tout le problème terrestre que le poëte agite « depuis la plainte du brin d'herbe jusqu'au sanglot du père », il y a dans les *Contemplations* une large part faite à la polémique littéraire, à la polémique politique et aussi à la philosophie.

Sa poésie intime, simple, vraie, émeut; elle pénètre au fond du cœur, mais elle n'attendrit pas seulement, elle console et elle enseigne.

Le livre dont, seuls, les critiques courageux se hasardèrent à faire l'éloge ne fut pas loué par la *Revue des Deux Mondes*. Ici rentre en scène le fameux Gustave Planche, dont les années ont augmenté la bile.

Planche pense que si les vers émus sont suffisants, en revanche, la partie philosophique des *Contemplations* mérite l'indulgence et le sourire. Il ne saurait prendre au sérieux les prétentions de Victor Hugo dans le domaine de la raison pure. A ses yeux, lorsqu'au lieu de raconter ses émotions personnelles et de dépeindre ce qu'il a vu, le poëte essaye d'expliquer l'origine du monde, la destination de l'homme, ses droits, ses devoirs, les châtiments attachés à chacune de ses fautes, il se laisse aller à des enfantillages qui ne manqueraient pas d'amuser s'ils étaient écrits dans une langue plus claire. Malheureusement, poursuit le critique, l'obscurité de la forme s'ajoute à la *puérilité* de l'idée.

Planche ajoute que ces caprices de poëte ne sauraient l'étonner, mais qu'il est singulier que ces *messieurs* ne consentent pas à se condamner à l'étude, pour apprendre la philosophie et acquérir l'intelligence des vérités éternelles.

Le jour où il écrivit cette page, le critique était évidemment aveuglé par son inimitié. Quelle philosophie est donc plus claire, plus douce, plus consolante, plus élevée, que celle enseignée par Victor Hugo? Il dit à ceux qui souffrent d'espérer; il sait des remèdes contre la douleur et dit comment il faut lutter contre le mal. Le lire, c'est vouloir devenir meilleur, c'est élever son esprit au-dessus des luttes terribles de la vie, développer sa raison, envisager le rôle et la mission de l'homme sous leurs aspects nobles, par leurs côtés généreux. Quelle philosophie vaut celle-là?

Malgré les attaques violentes des écrivains de mauvaise foi, les *Contemplations* furent reçues en France avec une faveur marquée et appréciées à leur valeur. La forme du poëte n'était plus contestée et ses idées s'imposaient malgré tout. Chaque œuvre nouvelle, depuis les premières jusqu'aux dernières, devait paraître plus belle que la précédente. Le génie sans cesse se montre supérieur à lui-même.

Les éditions des *Contemplations* furent nombreuses. La France, accablée

sous le despotisme, se sentait revivre en lisant les vers de son fils illustre. Et si l'envie essayait de porter atteinte à ses œuvres, en revanche, quiconque n'avait point l'âme basse se plaisait à louer la grande voix qui se faisait entendre de l'exil.

Parmi ceux qui prouvèrent le mieux la gratitude de leur admiration, il faut citer Jules Janin qui, pendant toute la durée de l'Empire, ne manqua pas une occasion de parler avec un respectueux enthousiasme du proscrit qu'il aimait et qu'il vénérait.

Victor Hugo avait envoyé à ce fidèle un magnifique et curieux exemplaire des *Contemplations*, contenant un dessin signé de lui, dessin à la sépia, très intéressant et représentant Victor Hugo assis, pensif, sur un rocher au bord de la mer, au soleil couchant; des fleurs brisées sont aux pieds du poëte; deux anges ailés soutiennent dans les airs le médaillon de sa fille Léopoldine, encadré par des guirlandes de fleurs. Des photographies de différents sites sont placées en regard des pièces de vers qui les mentionnent. Une lettre de quatre pages pleines, signée Victor Hugo, ajoute à la valeur de ce livre, qui fut vendu mille francs à la vente de Jules Janin.

C'est à l'étincelant critique que l'exilé envoyait encore, trois années plus tard, un des premiers exemplaires de *la Légende des siècles*, avec cette dédicace :

« A celui qui, comme poëte et comme ami, est inépuisable.

« A la plume vaillante et ailée.

« Au noble cœur qui comprend et qui célèbre la victoire des vaincus.

« A l'homme qui, depuis trente ans, est un des éblouissements de Paris.

« A Jules Janin. »

Ce livre, orné d'un frontispice, dessiné en couleur par l'auteur lui-même, s'est vendu 635 francs.

Nous dirons, en quelques mots, ce qu'est *la Légende des siècles*, dont la première partie, en deux volumes, complète l'œuvre lyrique des premières années de l'exil.

La Légende des siècles parut à Paris, chez Michel Lévy, en 1859. Elle est dédiée à la France en ces termes :

Livre, qu'un vent t'emporte
En France, où je suis né!
L'arbre déraciné
Donne sa feuille morte.

Jamais cet arbre n'avait eu plus de sève et n'avait poussé de plus magnifiques rameaux. Cette fois encore on s'écria que ces pages étaient les premières de toutes.

Dans cette œuvre gigantesque le poëte, sans cesse attiré par des conceptions grandioses, s'est proposé d'écrire une histoire entière de l'humanité, en choisissant les époques saillantes et typiques, d'indiquer, suivant l'ordre des

âges, les changements de physionomie des peuples, de prendre des empreintes successives du profil humain, de date en date, depuis Ève, mère des hommes, jusqu'à la Révolution, mère des peuples; empreintes de la barbarie, de la civilisation, moulées sur le masque des siècles.

« Exprimer, dit-il, l'humanité dans une espèce d'œuvre cyclique; la peindre successivement et simultanément sous tous ses aspects, histoire, fable, philosophie, religion, science, lesquels se résument en un seul et immense mouvement d'ascension vers la lumière; faire apparaître dans une sorte de miroir sombre et clair cette grande figure, une et multiple, lugubre et rayonnante, fatale et sacrée, l'Homme; voilà de quelle pensée, de quelle ambition, si l'on veut, est sortie *la Légende des siècles*...

« L'épanouissement du genre humain de siècle en siècle, l'homme montant des ténèbres à l'idéal, la transfiguration paradisiaque de l'enfer terrestre, l'éclosion lente et suprême de la liberté, droit pour cette vie, responsabilité pour l'autre; une espèce d'hymne religieux à mille strophes, ayant dans ses entrailles une foi profonde, et sur son sommet une haute prière; le drame de la création éclairé par le visage du créateur, voilà ce que sera, terminé, ce poëme dans son ensemble! »

Fidèle à cet immense programme, Victor Hugo a choisi dans les grandes époques, l'antiquité biblique, les temps chevaleresques, le moyen âge, l'ère moderne, un fait saillant qu'il a mis en lumière.

L'antiquité biblique est représentée par trois grands poëmes, le *Sacre de la femme*, qui chante les joies de l'Éden et les splendeurs de la création; la *Conscience*, poëme qui emprunte à Dante ses plus sombres couleurs pour peindre le supplice de Caïn, et la *Première rencontre du Christ avec le tombeau*, page traduite de l'Évangile, ou plutôt inspirée par lui, et qui dépasse en grandeur et en poésie le récit du livre sacré.

Passant aux légendes du Nord, il place à côté de Caïn, Kanut le parricide, qu'il fait errer éternellement dans la nuit, vêtu d'un manteau de neige, sur lequel tombe sans cesse une goutte de sang.

Ces conceptions sont en dehors de tous les cadres épiques, et l'on peut affirmer que, dans son ensemble, *la Légende des Siècles* est le plus beau et le plus complet des recueils de Victor Hugo.

Qu'il interpelle le lion d'Androclès ou qu'il prête la parole au Cèdre qui, sur un ordre d'Omer, s'en va couvrir Jean de son ombre, toujours plein d'une vigueur surhumaine et d'une puissance incomparable de pensée, il prend son vol à travers le temps et l'espace.

Parfois il s'arrête pour pleurer avec les *Pauvres gens*, pour s'attendrir avec Jeannie, la femme du pêcheur, et, dans ces compositions émouvantes et simples, il se montre également admirable.

On comprend l'émotion que produisit en France l'apparition de *la Légende des Siècles*.

Tous les poëtes de France écrivirent au Maître pour lui témoigner leur admiration.

Victor Hugo qui a toujours eu l'habitude de répondre à quiconque lui adresse une lettre, échangea à cette époque avec les premiers de nos littérateurs une correspondance intéressante à tous égards.

Entre autres il faut citer quelques billets échangés avec Ch. Baudelaire, l'auteur des *Fleurs du Mal.*

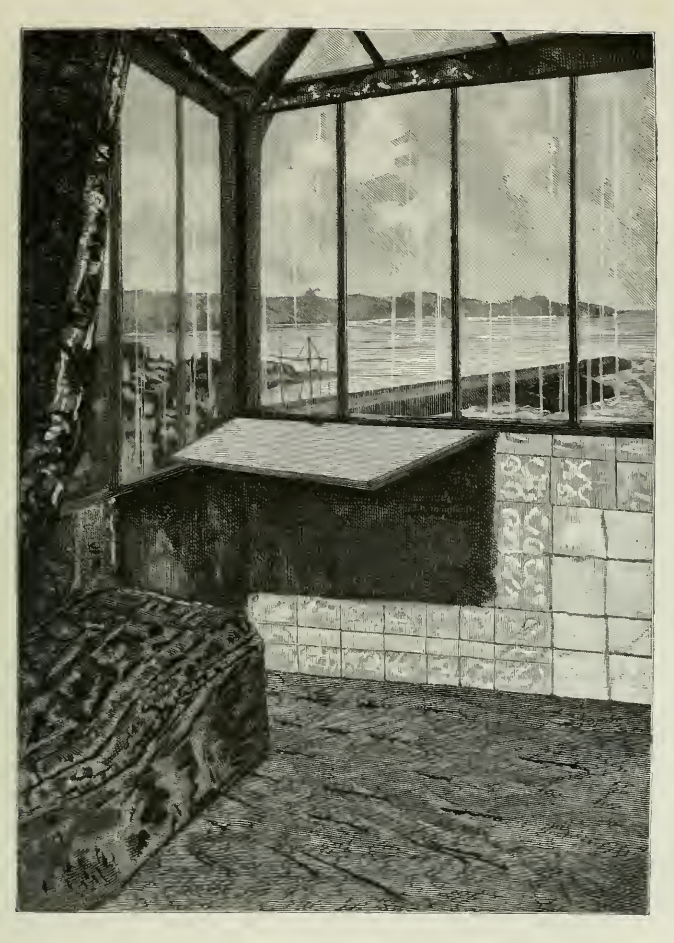
Baudelaire avait été émerveillé et Victor Hugo lui répondit : « Merci, poëte. Vous me parlez merveilleusement de *la Légende des siècles.* Votre lettre est toute marquée de votre cœur sincère et de votre profond esprit. Plus vous penserez à ce que je vous ai écrit, plus vous verrez que nous sommes d'accord : marcher du même pas au même but. Rallions-nous sous l'idéal, but sublime vers lequel l'humanité dirige son double et éternel effort : l'art et le progrès. »

Et la correspondance se continuant Baudelaire promet à son maître de lui envoyer sa traduction d'Edgard Poë, mais il le supplie de ne point lire d'autre exemplaire que celui qu'il lui enverra, parce qu'il reste quelques corrections à faire.

Ce à quoi répond encore Victor Hugo : Soyez tranquille, j'attendrai. Je comprends votre susceptibilité, moi qui ai fait faire, pour des virgules, onze cartons à *la Légende des siècles.*

Cette confidence est bonne à recueillir. Elle dit le soin que les grands artistes apportent à leurs œuvres, toujours imparfaites, à leurs yeux.





LE *look-out* DE HAUTEVILLE-HOUSE

Cabinet de travail de Victor Hugo.

CHAPITRE XXVI

Sommaire : Guernesey. — Saint-Pierre-le-Port, capitale de l'île. — Hauteville-House. — Description de cette maison célèbre. — Les vestibules et la salle à manger. — Les salons du premier étage. — La grande galerie de chêne. — La chambre de Garibaldi. — Le cabinet de travail. — Ce qu'on faisait à Hauteville-House. — Les bêtes de la maison. — *Les Misérables* (1872). — Lamartine et son *Cours de littérature*. — Lettre de Victor Hugo. — Le dîner des enfants pauvres. — Le banquet de Bruxelles.

L'île de Guernesey, d'une étendue moindre que celle de Jersey, ne compte guère plus de trente mille habitants. Elle a la forme d'un triangle, ou plutôt d'une lyre. Le climat, tempéré par les brises de la mer, est également très doux. Guernesey « est un avril répandu ». Les aloès, les camélias, les figuiers, les fuchsias, y poussent en profusion. D'énormes blocs de rochers, des îlots de pierre, en rendent l'abord difficile, mais donnent aux paysages une grandeur sauvage. Un port petit, mais très animé, où fourmillent des sloops, des bricks, des trois-mâts, des bateaux à vapeur, des barques de pêche. Elle ressemble plus à la Bretagne qu'à la Normandie. L'île est charmante, comme sa voisine, mais moins aimable, « plus revêche ». De ses rivages on voit Aurigny, Jersey, les îles Jethou, Herm et Serck, ces trois blocs roses et rocheux qui font que le panorama vu de Guernesey rappelle le panorama vu de Gênes.

En face de cet archipel de la Manche, le rocher de Saint-Malo, sur lequel se dresse le tombeau de Chateaubriand, qui, blessé d'un éclat d'obus à l'armée de Condé, vint, pour quelque temps, demander asile à Guernesey.

Cette île se trouve, comme sa voisine, sous le protectorat de l'Angleterre, qui respecte l'antiquité de ses coutumes, attestée par un document écrit en français et datant du XIVe siècle. L'idiome le plus répandu est un patois normand défiguré par des emprunts successifs faits à différentes langues, surtout à la langue anglaise ; la bourgeoisie parle l'anglais pur. Toutefois Guernesey est restée plus française que Jersey ; on y plaide encore en français et les fermes ont conservé l'usage des fenêtres françaises, qu'on ne voit nulle part à Jersey. Il existe entre les habitants de ces deux îles une inimitié curieuse à constater et datant de longtemps. L'expulsion devait donc être un titre à la sympathie de

Guernesey, et les proscrits furent reçus avec plaisir lorsqu'ils débarquèrent dans le chef-lieu de l'île, à Saint-Pierre-le-Port (*Peterport*).

Cette petite capitale n'a aucune ressemblance avec Saint-Hélier. Elle est construite en amphithéâtre et a plusieurs étages comme Granville; ainsi que l'a écrit Auguste Vacquerie, on dirait « Caudebec sur les épaules d'Honfleur ». — Une église gothique, des rues vieilles, étroites, irrégulières, fantasques, amusantes, coupées d'escaliers, grimpant et dégringolant, les maisons les unes sur les autres, afin que toutes voient la mer.

Victor Hugo trouva en arrivant une habitation à louer, habitation vaste et très commode, qu'il ne tarda pas à acquérir et qui, maintenant, est à jamais célèbre, *Hauteville-House*.

Cette demeure était vide depuis neuf ans quand il s'y installa; les Guernesiais la croyaient redoutable. On prétendait qu'une femme, qui s'y était tuée, y revenait chaque nuit, et personne n'osait y loger. Le poëte ne se laissa pas intimider par la légende redoutable et s'occupa avec ardeur de son aménagement, agrandissant les appartements, les ornant selon sa fantaisie, imprimant en quelque sorte sa marque à tous les objets qui l'entouraient.

Cette installation, faite aux heures de repos, demanda environ trois ans; elle ne cessait de préoccuper Victor Hugo qui, à cette époque, écrivit à Jules Janin cette lettre curieuse et inédite :

« Figurez-vous qu'en ce moment je fais bâtir presque une maison ; n'ayant plus la patrie, je veux avoir le toit. L'Angleterre n'est pourtant guère meilleure gardienne de mon foyer que la France. Ce pauvre foyer, la France l'a brisé, la Belgique l'a brisé, Jersey l'a brisé ; je le rebâtis avec une patience de fourmi. Cette fois, si l'on me rechasse encore, je veux forcer l'honnête prude Albion à faire une grosse chose ; je veux la forcer à fouler aux pieds un *at home*..... Le curieux, c'est que c'est la littérature qui m'a fourni les frais de cette expérience politique.

« La maison de Guernesey, avec ses trois étages, son toit, son jardin, son perron, sa crypte, sa basse-cour, son *look out* et sa plate-forme, sort tout entière des *Contemplations*. Depuis la dernière poutre jusqu'à la dernière tuile, les *Contemplations* payeront tout. Ce livre m'a donné un toit, et un jour que vous aurez du temps à perdre et à nous faire gagner, vous qui avez aimé le poëme, vous viendrez voir le logis. »

Hauteville-House, ainsi que son nom l'indique, est située au haut de la ville, au sommet d'une falaise, dans une petite rue tortueuse, étroite, assez laide. La façade nue, peinte en noir, est triste. Mais à peine a-t-il franchi la porte, le visiteur ressent une impression saisissante, une émotion dont ne peut se défendre ni celui qui vient là en pèlerinage littéraire, ni le touriste indifférent.

Chacun se découvre en pénétrant dans cette demeure romantique, asile de la poésie française exilée.



LA GALERIE DE CHÊNE DE HAUTEVILLE-HOUSE

On pénètre d'abord dans un vestibule, au milieu duquel se dresse une élégante colonne corinthienne, en chêne sculpté, soutenant un panneau également sculpté et représentant les principales scènes de *Notre-Dame de Paris.*

A l'extrémité de cette première pièce, derrière la colonnette, une porte donnant accès à un second vestibule contenant une grande statue en bois, revêtu de panneaux en chêne sculpté, et dans lequel se trouve l'escalier.

Au fond une porte s'ouvrant sur la salle à manger dont les murailles sont couvertes de faïence blanche ornée de quatre grands motifs qui représentent de magnifiques vases de fleurs. De place en place, des assiettes rares, précieuses, des émaux, des porcelaines, des montants en chêne.

Tout autour des bancs de chêne aux dossiers élevés, sur lesquels sont appliquées de vieilles peintures de genre flamand, représentant des motifs guerriers, des épisopes sanglants auxquels le poëte a donné pour titre : la mort du prêtre, la mort du soldat, etc.

Au milieu, une grande table carrée en chêne. Au fond, deux fenêtres donnant sur le jardin et entre lesquelles est fixé à la muraille un immense fauteuil en chêne, appelé le fauteuil des ancêtres, fermé par une chaîne. C'est la *sella defunctorum,* le siège d'où les ancêtres morts président le repas de famille. A gauche, un grand poêle de faïence, au-dessus duquel est une statuette très intéressante et représentant une Notre-Dame-des-Victoires qui tient son enfant entre ses bras. Pour ôter à ce bibelot précieux son caractère de trop grande sainteté, le poëte a en quelque sorte métamorphosé la statue de la Vierge en une statue de la Liberté ; pour cela il a gravé dans la planche de chêne qui se trouve au-dessous du socle cette inscription qui fait de l'enfant au globe l'image du peuple naissant :

Le peuple est petit, mais il sera grand,
Dans tes bras sacrés, ô mère féconde.
O liberté sainte, au pas conquérant,
Tu portes l'enfant qui porte le monde.

Un vers latin placé à côté de ce quatrain résume la même pensée :

Libertas populum, populus dum sustinet orbem.

Le peuple porte le monde et la liberté porte le peuple.

Le jardin qu'on aperçoit à travers les fenêtres n'est pas très grand, mais il est charmant, rempli de plantes exotiques. La flore du midi tout entière y est représentée.

A droite, dans le second vestibule, existe un couloir qui conduit à ce jardin, et dans la partie droite du rez-de-chaussée sont trois pièces, dont l'une sert de fumoir et dont les autres servent aux réunions de iamille. Des divans, des tables composent l'aménagement de ces pièces.

A gauche, avons-nous dit, commence l'escalier circulaire, éclairé par en haut, et dans le premier pan coupé duquel se trouve la chambre qu'habitait Auguste Vacquerie.

Au premier étage, à droite, les appartements particuliers donnant sur le jardin, les chambres à coucher de Mme Hugo, de ses fils et de sa fille Adèle. Là sont les souvenirs de famille, les portraits, des aquarelles de Charles Hugo. Cette partie de la maison ne s'ouvre point au visiteur banal.

De l'autre côté du palier, deux salons, l'un rouge et l'autre bleu. Dans le salon rouge, d'où l'on voit la mer, des torchères, des meubles de toutes les époques, de larges divans, des fauteuils, au plafond une vieille et magnifique tapisserie d'un grand effet. On en remarque de semblables dans presque toutes les pièces.

Les murs et le plafond du salon bleu sont tendus de tentures en perles tissées, tentures italiennes remarquablement belles et précieuses, introuvables aujourd'hui. Au milieu du salon bleu, une table célèbre et dont souvent on a conté l'histoire. Avant l'exil, les organisateurs d'une vente de charité étaient venus trouver Victor Hugo et lui avaient demandé son encrier pour le mettre aux enchères. Le poëte ne se contenta pas de ce modeste don ; il écrivit à Lamartine, à George Sand et à Alexandre Dumas père, les invitant à augmenter son offrande d'une offrande semblable. Les trois célèbres écrivains répondirent à son appel ; il fit enchâsser les quatre encriers aux quatre coins d'une élégante table de chêne, et, quand vint le jour de la vente, il racheta, moyennant une somme importante, ce meuble précieux, conservé à Hauteville-House dans le salon rouge, où se trouvent à profusion les objets d'art, les curiosités recueillies une à une.

Le second étage est entièrement occupé par la fameuse galerie de chêne qui attire particulièrement l'attention. C'est le musée le plus curieux qu'on puisse imaginer.

D'un côté cinq grandes fenêtres laissant voir la mer. Au centre un immense chandelier en chêne, portant des branches sans nombre, et surmonté d'une statuette en chêne sculpté par Victor Hugo. Derrière une balustrade également en chêne, découpée à jour, et après la balustrade un vaste divan, sorte de lit destiné à Garibaldi, à qui le poëte, vers le temps de Mentana, avait offert l'hospitalité en ces vers inoubliables :

Oui, viens, chacun de nous, frère à l'âme meurtrie,
Veut avec son exil te faire une patrie.
Viens, assieds-toi chez ceux qui n'ont plus de foyer.
Viens, toi qu'on n'a pu vaincre et qu'on n'a pu ployer.
Nous chercherons quel est le nom de l'Espérance ;
Nous dirons : Italie, et tu répondras, France.
Et nous regarderons, car le soir fait rêver,
En attendant les droits, les astres se lever.

Il ne fut pas possible au grand patriote italien d'accepter cette invitation ; le destin n'a point permis que deux émancipateurs de peuples se rencontrassent jamais, mais cette partie de la galerie de chêne n'a point cessé de s'appeler la chambre de Garibaldi.

Auprès de la balustrade deux colonnes autour desquelles s'enroulent des feuilles de vigne en or, et peintes, l'une en rouge, avec cette épigraphe : *Lætitia* (joie), et l'autre en noir, image de la tristesse, *Mœtitia.*

A l'extrémité opposée, une cheminée monumentale. Partout des tableaux, des peintures, des dessins, des tapisseries, des inscriptions latines. Un groupement de meubles de toutes sortes, une réunion de toutes les élégances, italiennes et florentines, romantiques et Moyen Age, Renaissance et modernes.

Enfin, au troisième étage, le cabinet de travail, sorte de belvédère, garni de glaces sans tain, formant le plafond et les murailles.

C'est là qu'en face de la pleine mer et sous le soleil, le poëte, se tenant debout suivant sa coutume, écrivait chaque jour ses pages immortelles.

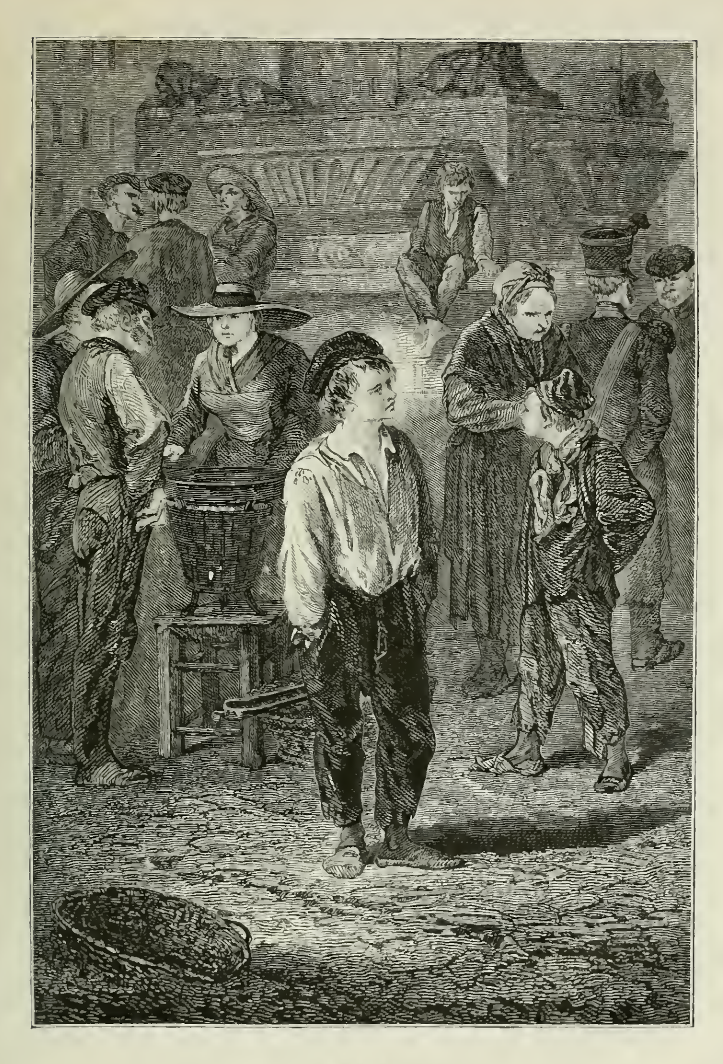
C'est dans ce cabinet, d'où l'on aperçoit la petite ville de Saint-Sampson et son pittoresque promontoire, que le poëte accomplissait sa tâche ; tandis qu'il travaillait, les livres ouverts à ses pieds gisaient sur le plancher, les feuilles manuscrites s'éparpillaient au hasard sur le divan, couvert d'un tapis turc, ou sur le poêle de faïence, et personne, sans sa permission, ne pénétrait dans cette retraite inviolable.

A côté de ce cabinet sont quelques pièces remplies de livres et de documents, une chambre à coucher dans laquelle le poëte se reposait souvent sur un lit de fer, et aussi le modeste appartement que s'est réservé Mme Chenay, la belle-sœur de Victor Hugo qui, depuis 1870, habite seule à Hauteville-House.

A ce troisième étage finit l'escalier tournant, garni du haut jusqu'en bas de feutres à fleurs, et éclairé en haut par une sorte de lentille garnie d'une planche en chêne sur laquelle le maître de la maison a peint des oiseaux et des fleurs. Au-dessous de cette planche, une grande et magnifique glace encadrée de noir et entourée de tapisseries.

Dans toute la maison règne un demi-jour qui prête quelque chose de mystérieux à cette demeure, qui fait songer à l'habitation décrite par Walter Scott, mais qui porte partout l'empreinte de l'homme qui l'a habitée et qui reflète pour ainsi dire son œuvre et son génie. *Hauteville-House* est sa création, son logis véritable; elle a été sinon construite, du moins ornée par sa fantaisie, par son imagination ; il l'a peuplée de ses souvenirs, de ses dessins; architecte, menuisier, tapissier, peintre, sculpteur, collectionneur patient, décorateur infatigable, il a fait de ce logis, témoin de sa vie d'exil, une demeure historique qui rend Guernesey à jamais célèbre.

Ce qu'on faisait à Hauteville-House, on le sait. Tout le monde y travaillait. La fille composait de la musique charmante. Le fils aîné écrivait ses romans et ses drames ; son frère traduisait Shakespeare, nous donnant enfin l'esprit et la



GAVROCHE (*les Misérables*).

lettre de ce géant de la tragédie, faisant, comme l'a constaté son père, des fouilles dans ce génie. Mme Victor Hugo, recueillant des notes sur son mari, commençait ce beau livre que la mort ne lui a, hélas! pas permis d'achever. Auguste Vacquerie amassait au jour le jour des études littéraires, pittoresques, savantes, humoristiques, qu'il a depuis réunies sous ces titres que chacun connaît : *les Miettes de l'histoire* et les *Profils et Grimaces.*

Il écrivait en 1856 à Ernest Lefèvre : « J'ai une bibliothèque unique. Sais-tu ce que j'ai lu cette année ? En fait de poëmes : *Dieu, la Fin de Satan, les Petites Épopées;* en drames : *Homo, le Théâtre en liberté, les Drames de l'invisible*; en lyrisme, les *Contemplations* et les *Chansons des rues et des bois;* en philosophie, un livre que vingt-cinq ans de méditation n'ont pas encore achevé, et qui s'appellera : *Essai d'explication;* — j'ai pour bibliothèque les manuscrits de Victor Hugo! Je vais et je viens dans ces chefs-d'œuvre où nul n'a pénétré. J'ai des *Ruy Blas* à moi! Émotion inexprimable, d'être seul dans ces mondes inédits, dans ces strophes non touchées, dans la pureté de ces créations, dans la virginité de ces aurores! Joie effarée d'Adam le premier jour de l'Éden. »

Victor Hugo, de son côté, a rappelé ces années de travail fécond. Il a dit, parlant de ses fils, qu'ils faisaient une chose simple, leur devoir.

Ils servaient leur patrie et la glorifiaient, vivant pour elle et loin d'elle. Vénérant leur mère, pleurant leur sœur morte, aimant leur sœur vivante, aidant leur père, proscrit, à porter la proscription, se faisant les frères de leurs compagnons d'adversité, ils se montraient dignes du poëte, ils savaient souffrir et lutter.

Hauteville-House était une sorte de lieu d'asile. Quiconque y frappait était certain d'être accueilli. Une des chambres placées à côté du cabinet de travail de Victor Hugo s'offrait à tout homme de lettres français qui désirait écrire un livre dans la tranquillité de l'exil. Gérard de Nerval, Ourliac, Balzac, et, plus tard, ce charmant poëte, qui devait mourir si jeune, Albert Glatigny, dix autres, habitèrent cette chambrette, appelée le *Radeau de la Méduse* par Victor Hugo, qui, fournissant le repas en même temps que le gîte, entendait égayer son hospitalité.

La maison n'était pas seulement pleine d'amis, elle était encore pleine d'animaux, qui se trouvaient bien là. — Je suis content, disait Vacquerie, que la maison du génie soit la maison des bêtes.

Ces bêtes aiment qui les aime, elles vont droit aux meilleurs d'entre nous.

L'auteur des *Profils et Grimaces* n'a pas craint de consacrer quelques pages émues à ces habitants à quatre pattes.

Il s'est fait l'historien de Ponto, un bel épagneul aimable et peu fidèle ; de Chougna, la chienne de garde, qui se montrait brutalement tendre ; de Lux, la chienne favorite de Charles Hugo ; de Mouche, la chatte blanche et noire, défiante et silencieuse.

Mme Hugo avait amené de Belgique un superbe lévrier, qu'on peut voir maintenant empaillé à Hauteville-House, qu'il n'avait pas quitté après la mort de sa maîtresse.

Ce lévrier portait, gravé sur son collier, un distique du maître lui-même; deux vers ayant pour but d'empêcher qu'il se perdît :

Je voudrais qu'au logis quelqu'un me ramenât.
— Mon état? Chien. — Mon maître? Hugo. — Mon nom? Sénat.

Le souvenir du Sénat du second Empire avait dicté ce nom, sans doute. On était à Hauteville-House, lorsqu'on songeait au passé, assez convaincu de la vérité de cette parole de Mme de Staël : « Plus j'ai connu les hommes, plus j'ai aimé les chiens. »

Mais cela n'empêchait point de faire aux hommes tout le bien possible.

Telle était la maison du poëte de *la Légende des Siècles.*

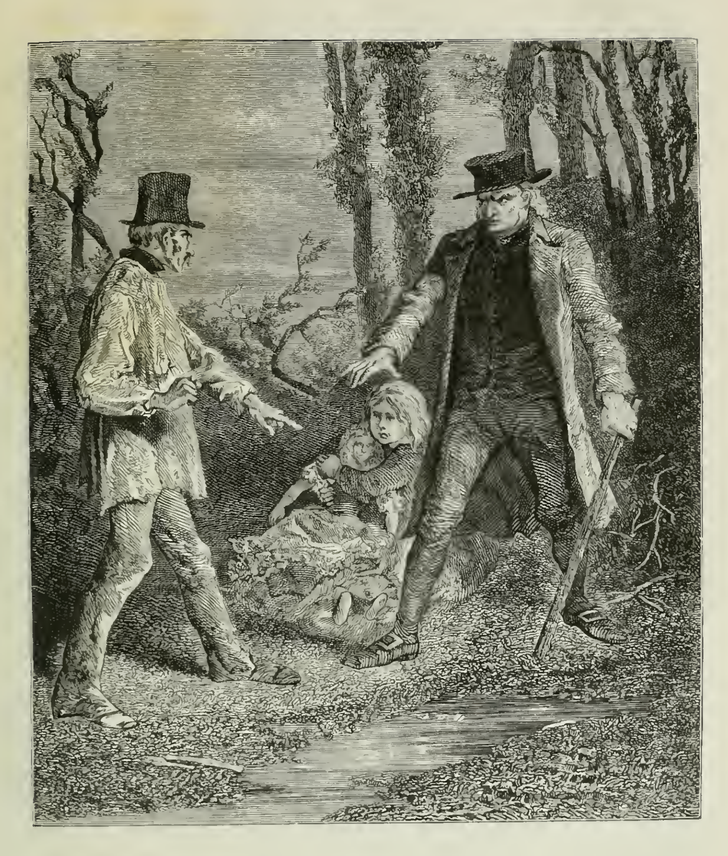
Dans cette demeure hospitalière et douce il demeurait fidèle à la règle qu'il s'était imposée, il travaillait depuis le matin jusqu'au soir.

C'est à Hauteville-House que fut terminée une œuvre qu'on a, non sans raison, appelée l'œuvre du siècle, et qui est universellement connue. nous voulons parler des *Misérables.*

Le manuscrit des *Misérables* avait été commencé place Royale, et le livre devait, vers 1848, être publié par les éditeurs Gosselin et Renduel. Une des parties de ce roman s'intitulait alors *le Manuscrit de l'Évêque.* Les événements politiques interrompirent l'ouvrage, qui ne fut terminé qu'à Hauteville-House, après avoir été l'objet de développements considérables. A mesure qu'il travaillait, le poëte, entraîné par son imagination, se complaisait dans l'agrandissement de son œuvre, ne se lassait point d'écrire des chapitres et des épisodes nouveaux, d'ajouter à des pages émouvantes d'autres pages plus émouvantes.

Une année encore avant l'apparition des *Misérables,* au mois d'août 1861, dans une lettre datée de Schiedam, en Hollande, Victor Hugo écrivait à Paul Foucher, qui lui demandait l'autorisation de faire un drame de son livre : « Mon fils Charles a déjà pris date pour cela....., mais il y a peut-être dans *les Misérables* matière à plus d'un drame. L'ouvrage paraîtra en trois parties, qui auront chacune un titre spécial et qui seront comme trois romans. Pourtant l'œuvre entière gravite autour d'un personnage central. C'est une sorte de système planétaire autour d'une âme géante, qui résume toute la misère sociale actuelle. »

Lorsqu'enfin *les Misérables* furent mis en vente, en 1862, ils comprenaient cinq parties : *Fantine, Cosette, Marius, l'Idylle rue Plumet et l'épopée rue Saint-Denis, Jean Valjean.* Ils avaient dix volumes in-8°, au lieu des deux volumes annoncés plusieurs années auparavant.



JEAN VALJEAN (*les Misérables*).

Ce roman gigantesque parut le même jour à Paris, à Bruxelles, à Leipzig, à Londres, à Milan, à Madrid, à Rotterdam, à Varsovie, à Pesth, à Rio-Janeiro.

L'édition originale de Paris, éditée par Pagnerre et imprimée par Claye, fut d'abord tirée à sept mille exemplaires. Mise en vente le 3 avril, elle était enlevée en deux jours. L'imprimeur Claye avait heureusement pris sur lui de faire des empreintes, ce qui permit de mettre un nouveau tirage en vente, le 17 avril.

La première édition de Paris atteignit donc immédiatement le chiffre de quinze mille exemplaires ; celle de Bruxelles, imprimée par Lacroix, douze mille ; celle de Leipzig, trois mille.

Les autres traductions étrangères, publiées en même temps, fournirent vingt-cinq mille neuf cent cinquante exemplaires, sans compter les contrefaçons, et il parut peu après deux éditions illustrées. Depuis, une nouvelle et merveilleuse édition, également illustrée, a été publiée par la librairie Hughes, et c'est par centaines de mille qu'il faut maintenant compter la vente des *Misérables* qui, dès leur apparition, doivent être considérés comme le plus colossal des succès de librairie.

Ce succès est facile à expliquer. La grande voix de Victor Hugo s'élevant en faveur des déshérités devait se faire entendre dans le monde entier. Dans cette œuvre, qui apparaît comme le point culminant de son évolution sociale, il a mis son âme tout entière, son ardent amour du peuple, sa bonté, sa raison.

Plein de pitié pour les faibles écrasés par le destin, il défend les misérables, se montrant plein de sympathie pour ceux qui se relèvent après la chute ; il tend la main à ceux que les lois sociales accablent ; il ne veut pas qu'on soit sans pardon pour ceux que l'hérédité du vice ou de mauvais exemples ont rendus criminels.

Toute la philosophie de cette œuvre superbe est résumée dans quinze lignes de préface.

— Tant qu'il existera, dit l'auteur, par le fait des lois et des mœurs, une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers, et compliquant d'une fatalité humaine la fatalité qui est divine ; tant que les trois problèmes du siècle : la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit, ne seront pas résolus ; tant que dans certaines régions l'asphyxie sociale sera possible ; en d'autres termes et à un point de vue plus étendu encore, tant qu'il y aura ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci ne seront pas inutiles.

Nous ne nous permettrons pas d'analyser un livre admiré par ceux qui nous lisent. Depuis Jean Valjean jusqu'à Gavroche, tous les personnages, tous les types des héros des *Misérables* sont universellement connus.

Personne qui n'ait été ému par la grâce et la tendresse des peintures, par le relief des physionomies et la netteté des caractères, par la vigueur des tableaux. La grandeur de cet ensemble émouvant, l'art de la composition, la hardiesse et la richesse du style expliquent pourquoi, non seulement en France, mais encore partout où les hommes savent lire, on lut *les Misérables*.

« Il y a, nous disait un jour le poëte, il y a, entre la foule et moi, je ne sais quoi qui fait que nous nous comprenons. »

C'est le cœur des peuples qui va droit à son cœur.

Les Misérables se répandirent dans tous les pays.

Au cours d'un de ses voyages dans la Russie orientale, M. Alfred Rambaud trouva chez un libraire dans une ville moitié russe et moitié tartare, à Kazan, la traduction russe de l'impérissable ouvrage.

La nièce du général Lee a raconté que, pendant la guerre de la sécession, les soldats américains avaient dans leur sac une traduction anglaise des *Misérables*, et la lisaient à la lueur des bivouacs, entre deux batailles. Cette édition s'appelait *édition des volontaires ;* ceux-ci se plaisaient à se donner entre eux les noms de Marius, de Myriel, de Valjean, etc. Un nombre incalculable d'exemplaires est répandu dans les républiques du Sud.

Il existe même des traductions japonaises.

Au moment de l'apparition du livre en France, tous les critiques lui consacrèrent de longues et consciencieuses études. Barbey d'Aurevilly, Voirsuon, Courtat, Perrot de Chézelles, Charles Jeoffrin, Mario Proth, Montégut, publièrent des analyses curieuses et intéressantes, que nous ne pourrions examiner que dans un volume spécial.

Nous nous arrêterons seulement aux pages consacrées aux *Misérables* par Lamartine dans son *Cours de littérature*.

Les entretiens familiers de Lamartine concernant ce sujet sont intitulés : *Considérations sur un chef-d'œuvre ou le danger du génie*.

Le poëte des *Méditations* était, il le confesse d'abord, pressé d'écrire ce qu'il pensait d'une critique éloquente, passionnée, radicale, de la société. Mais il avait écrit d'abord à Victor Hugo pour lui dire qu'il l'avait lu et qu'il était tour à tour ravi du tableau, blessé du système, que la critique radicale de la société, chose sacrée parce qu'elle est nécessaire, chose imparfaite parce qu'elle était humaine, lui était antipathique ; que, s'il écrivait sur *les Misérables*, il respecterait avant tout l'homme, l'amitié, le suprême talent, le génie, cette épopée du talent ; mais qu'en confessant son admiration pour le talent, il lui serait impossible de ne pas combattre, à armes cordiales, le système, et qu'en combattant le système il froisserait involontairement l'homme et l'œuvre, que par conséquent il attendrait une réponse avant d'écrire une ligne de l'admiration et de la réprobation qui bouillonnaient en lui.

Victor Hugo répondit deux ou trois fois, « comme un homme fort », en octroyant pleine licence à Lamartine. Il lui dit, entre autres choses :

« .... Si le *radical*, c'est l'*idéal*, oui, je suis radical : oui, à tous les points de vue, je comprends, je veux et j'appelle le mieux ; le mieux, quoique dénoncé par un proverbe, n'est pas l'ennemi du bien, car cela reviendrait à dire : le mieux est l'ami du mal...

« Oui, une société qui admet la misère... oui, une humanité qui admet la guerre, me semblent une société, une humanité inférieures, et c'est vers la société d'en haut, vers l'humanité d'en haut que je tends ; société sans rois, humanité sans frontières.....

« Je veux universaliser la propriété, ce qui est le contraire de l'abolir, en supprimant le parasitisme, c'est-à-dire arriver à ce but : tout homme propriétaire et aucun homme maître. Voilà pour moi la véritable économie sociale, et parce que le but est éloigné, c'est une raison pour n'y pas marcher?....

« Oui, autant qu'il est permis à l'homme de vouloir, je veux détruire la fatalité humaine ; je condamne l'esclavage, je chasse la misère, j'enseigne l'ignorance, je traite la maladie, j'éclaire la nuit, je hais la haine..... Voilà ce que je suis et voilà pourquoi j'ai écrit *les Misérables*.

« Dans ma pensée *les Misérables* ne sont autre chose qu'un livre ayant la fraternité pour base et le progrès pour cime.

« Maintenant prenez ce livre et pesez-le. Les conversations littéraires entre lettrés sont ridicules ; mais le débat politique et social entre pairs, c'est-à-dire entre philosophes, est grave et fécond.

« Vous voulez évidemment, en grande partie du moins, ce que je veux. Seulement, peut-être souhaitez-vous la pente encore plus adoucie ; quant à moi, les violences et les représailles sévèrement écartées, j'avoue que, voyant tant de souffrances, j'opterai pour le plus court chemin ! »

Et dans une autre missive non moins précieuse, comme Lamartine hésitait encore, l'exilé lui dit :

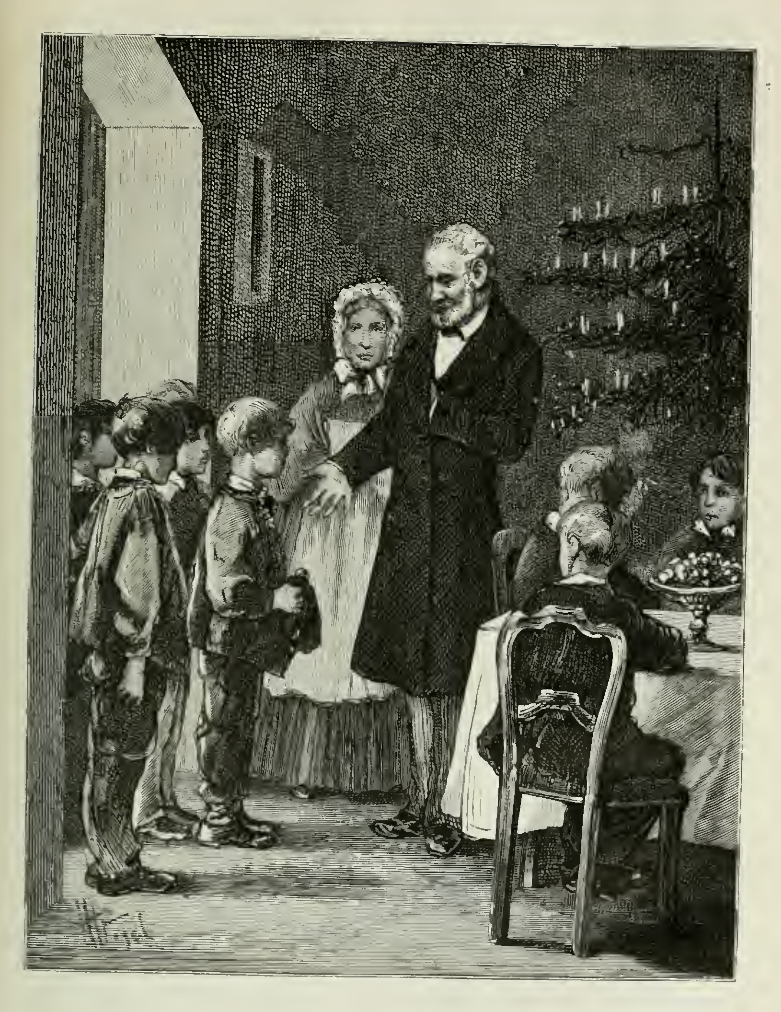
« Cher Lamartine,

« Il y a longtemps, en 1820, mon premier bégayement de poëte adolescent fut un cri d'enthousiasme devant votre éblouissant soleil se levant sur le monde. Cette page est dans mes œuvres et je l'aime ; elle est là avec beaucoup d'autres qui vous glorifient. Aujourd'hui vous pensez que l'heure est venue de parler de moi, j'en suis fier ; *nous nous aimons depuis quarante ans et nous ne sommes pas morts*. Vous ne voudrez gâter ni ce passé ni cet avenir, j'en suis sûr ; faites donc de mon livre ce que vous voudrez : il ne peut sortir de vos mains que de la lumière !

« Votre vieil ami,

« VICTOR HUGO. »

Lamartine alors se décida en annonçant l'intention de démontrer ce qu'il croyait la vérité sociale à tous les hommes et même à tous les génies. Disons-le hardiment, il ne fut pas à la hauteur de sa tâche.



LE DINER DES ENFANTS PAUVRES

Dans un interminable dialogue entre lui et un forçat nommé Baptistin, il s'efforce de prouver que *les Misérables* seraient beaucoup mieux intitulés *les Coupables, les Scélérats, les Paresseux*, ou même *l'Épopée de la canaille*, ou encore, *l'Homme contre la société*.

Il se plaint que ce livre ne puisse inspirer qu'une passion, la passion de trouver en faute la société, de la renouveler et de la renverser, pour la refondre sur le type des rêves d'un écrivain de génie.

Cela le conduit à faire avec une sévérité surprenante le procès de Platon, de Jean-Jacques Rousseau, de Saint-Simon et de Proudhon, et aussi de Victor Hugo qu'il représente comme ayant le vertige, comme pleurant, avec une sensibilité maladive, des larmes de colère sur son Patmos de l'Océan, comme un saint Jean du peuple, qui, en croyant écrire pour le peuple, écrit contre le peuple.

Il se défend de l'envie, de l'ignoble jalousie de métier; il déclare bien haut que Hugo est un souverain artiste, qui força quelquefois la note ou le crayon, mais qui ne laissa guère une de ses pensées ou une de ses inspirations sans en avoir fait un immortel chef-d'œuvre; il rappelle et reconnaît comme juste et vrai ce mot de Victor Hugo qu'on lui a rapporté : « J'ai eu un avantage sur Lamartine, c'est que je le comprends tout entier, et qu'il ne comprend pas la partie dramatique de mon talent »; et il ajoute que, en effet, il s'accuse de n'avoir jamais compris ni *Hernani*, ni *Ruy Blas*; mais il entend comprendre la société et voici comment.

S'il n'a pas renoncé à son espérance pour le genre humain, du moins, comme un avare plusieurs fois volé, il l'a placé, comme son trésor, dans un autre monde où les hommes ne seront plus des hommes, mais des êtres de lumière et de justice, sans inconstance, sans ignorance, sans passions, sans faiblesses, sans infirmités, sans misères, sans mort, c'est-à-dire le contraire de ce qu'ils sont ici-bas; le monde des utopistes, le paradis des belles imaginations, la société d'Hugo et de ses pareils.

On avouera que ce beau rêve, digne de Lamartine, donne une singulière idée de ses préoccupations sociales. A ses yeux, la société telle qu'elle est n'est pas habitable, mais il la trouve constituée comme elle doit être et ne veut pas que l'homme lui reproche son malheur.

Entre Victor Hugo et Lamartine, il existait une différence. L'un avait marché en avant, l'autre avait reculé. Lamartine, toujours épris de sa politique, reproche à l'ami, qu'il prétend aimer toujours, de n'être pas resté, comme lui, aux professions de foi de 1848, aux affirmations de ce temps où les deux fils de Victor Hugo travaillaient, dans son cabinet, aux affaires étrangères. Lamartine déplore, après avoir fait sa propre apologie, que le poëte des *Châtiments* soit allé plus loin que lui, qu'il ait écrit des poésies vengeresses « dont il n'admire que la verve, diatribes du génie qui stigmatisent des noms propres, que la colère peut écrire d'une main, mais que l'autre main doit raturer, car en politique on peut combattre, jamais insulter. »

Enfin, il déclare que *les Misérables* sont une critique excessive, radicale et quelquefois injuste d'une société qui porte l'homme à haïr ce qui le sauve, l'ordre social, et à délirer pour ce qui le perd : *le rêve antisocial de l'idéal indéfini.*

Lamartine, en un mot, malgré les précautions qu'il emploie et les fleurs qu'il sème, juge et condamne toute l'œuvre dramatique, toute l'œuvre d'exil du poëte.

Il en est arrivé, il le confesse, hélas ! non à son honneur, il en est arrivé à s'incliner devant la *force des choses*, devant la société, « grand fait accompli des siècles ». Pour lui, Victor Hugo est un utopiste, et les utopistes sont plus à craindre que les scélérats eux-mêmes, parce qu'on ne s'en défie pas et qu'on aime leurs flatteries, et il termine son jugement par ce mot : *les Misérables* sont un livre très dangereux, non seulement parce qu'il fait trop craindre aux heureux, mais parce qu'il fait trop espérer aux malheureux.

Cette critique est pénible à lire ; elle est la preuve de l'affaiblissement d'un grand esprit. Lamartine est entré dans cette triste vieillesse qui devait ternir sa gloire ; la générosité s'échappe de son cœur ; il ne croit plus au progrès humain. Déjà peut-être il comprend l'impuissance de son œuvre si belle ; déjà il sent peser sur lui l'oubli qui l'accable maintenant. Ce poëte admirable fut un mystique, un rêveur qui n'avait point foi dans l'avenir des hommes. Avec son égoïsme bourgeois il dirait, si on le poussait à bout : Le peuple est fait pour souffrir, c'est la loi naturelle.

Victor Hugo a, dans son âme, d'autres trésors de tendresse pour ceux qui pleurent et ceux qui souffrent. Il n'entend point que l'humanité soit condamnée à l'éternelle douleur ; il veut qu'on améliore son sort, et il tient compte des efforts que l'on tente pour cela.

Son génie est fait de bonté ; celui de Lamartine était fait d'harmonie.

Victor Hugo ne se contentait point, à Guernesey, de plaider dans ses livres la cause des misérables. Depuis 1861, il réunissait, à Hauteville-House, des enfants pauvres que leurs mères amenaient. Il y en eut d'abord huit, puis quinze, puis vingt-deux, puis quarante qui, chaque semaine, venaient s'asseoir à sa table. Le poëte, sa femme, sa fille, sa belle-sœur, ses fils, ses domestiques, distribuaient à ces enfants des tranches de rosbif, leur versaient du vin. On invitait les petits convives « à la joie et au rire ». Il semblait à Victor Hugo que cette idée pratique devait être repandue. — Ceci, pensait-il, n'est pas de l'aumône, c'est de la fraternité. Cette pénétration des familles indigentes dans les nôtres nous profite comme à eux ; elle ébauche la solidarité, elle met en action et en mouvement, et fait pour ainsi dire marcher devant nous la sainte formule démocratique : Liberté, Égalité, Fraternité. C'est la communion avec nos frères moins heureux. Nous apprenons à les servir et ils apprennent à nous aimer. —

A Noël, il y avait dans la demeure du poëte grande fête, Christmas, distribution de jouets, de vêtements et de gâteaux.

Cette institution charmante et pratique s'était peu à peu répandue. Aussi Victor Hugo put-il bientôt se féliciter de voir que, grâce à son initiative et au soin qu'il avait pris de recommander sa tentative modeste, on donnait en Angleterre et en Amérique, par centaines de mille, des dîners de viande et de vin aux enfants pauvres. Hauteville-House avait été le point de départ d'une œuvre pour laquelle on construisit à Londres de vastes et belles salles.

Bientôt Victor Hugo, constatant les résultats obtenus, s'écriait avec joie au commencement d'une des fêtes de Christmas : — C'est faire un acte de délivrance que d'assister l'enfance. Dans l'assainissement et dans l'éducation il y a de la libération. Fortifiant ce pauvre petit corps souffrant, développant cette douce intelligence naissante, que faisons-nous? Nous affranchissons de la maladie le corps et de l'ignorance l'esprit. L'idée du dîner des enfants pauvres a été partout bien accueillie. L'accord s'est fait tout de suite sur cette institution de fraternité. Pourquoi? C'est qu'elle est conforme pour les chrétiens à l'esprit de l'Évangile et pour les démocrates à l'esprit de la Révolution... Exerçons la sainte fraternité du présent sur l'avenir. Ce que nous aurons fait pour l'enfance, l'avenir le rendra au centuple. Ce jeune esprit, l'enfant, est le champ de la moisson future. Il contient la société nouvelle.

Ensemençons cet esprit; mettons-y la justice; mettons-y la joie.

En élevant l'enfant, nous élevons l'avenir! —

Les journaux anglais se plurent à reconnaître que leur pays devait beaucoup de bonnes idées aux exilés politiques français. Le *Times* constata que la santé des enfants était devenue meilleure à l'*École des déguenillés de Westminster,* depuis qu'on leur donnait, comme à Hauteville-House, une fois par semaine, un repas fortifiant.

Nous avons tenu à parler de ce dîner des enfants pauvres après avoir rappelé *les Misérables;* ces deux œuvres se complètent.

A l'époque de l'apparition du livre, une fête grave et solennelle fut célébrée à Bruxelles, où se trouvait Victor Hugo.

Le 16 septembre 1862 ses éditeurs, Lacroix et Verboeckhoven, lui offrirent un banquet dont l'annonce devint un événement européen. La police impériale tressaillit à Paris.

On courut de toutes parts à Bruxelles, d'Angleterre, d'Espagne, d'Italie et de France surtout.

La plupart de ceux qui s'étaient faits dans la presse, dans la littérature, les soldats de la cause ou les disciples du talent de Victor Hugo tinrent à honneur d'assister à ce banquet.

M. Lowe représentait la presse anglaise, M. Ferrari la presse italienne. A leurs côtés se trouvaient MM. Louis Blanc, Eugène Pelletan, Nefftzer, Texier, Théodore de Banville, Champfleury, Desmarets, Hector Malot, Mahias, Habeneck, Legault, Mario Proth, Henri Rochefort, Chassin, Morel, Pagnerre, Claye, Noël

Parfait, le docteur Laussédat, Labrousse, Brives, Ferrier, Carjat, Nadar, Royer, Mazure, etc.

Les journaux belges étaient tous représentés et les principaux magistrats de Bruxelles se trouvaient présents. Le repas eut lieu chez l'éditeur Lacroix, dans un immense salon qui eut peine à contenir les quatre-vingts convives.

Victor Hugo ayant à sa droite le bourgmestre de Bruxelles et à sa gauche le président de la Chambre des représentants, Victor Hugo présidait ce banquet mémorable, qui fait partie de l'histoire politique et littéraire de notre temps et que M. Frédérix a raconté dans une intéressante brochure.

Cette manifestation, qui ne donna lieu à aucun accident, doit être considérée comme une rencontre d'intelligences et de renommées venues de tous les points du monde civilisé pour protester autour d'un proscrit contre l'Empire. Différents discours furent prononcés. MM. Lacroix et Verboeckhoven remercièrent l'auteur du livre au nom de la librairie internationale ; M. Nefftzer parla au nom du *Temps*, M. Berardi au nom de l'*Indépendance belge*, M. Pelletan au nom du *Siècle*. Louis Blanc prononça quelques paroles émues, puis Champfleury salua Victor Hugo au nom des prosateurs et Théodore de Banville le salua au nom des poëtes. Ce furent d'attendrissantes et de nobles harangues ; elles firent verser des larmes à l'exilé, qui dit à ses amis de France :

« Il y a onze ans vous avez vu partir presque un jeune homme ; vous retrouvez un vieillard. Les cheveux ont changé, le cœur non ; je vous remercie d'être venus ; accueillez mon profond attendrissement. Il me semble que je respire parmi vous l'air natal, il me semble que chacun de vous m'apporte un peu de France, il me semble que je vois sortir de toutes vos âmes groupées autour de moi quelque chose de charmant et d'auguste, qui ressemble à une lumière et qui est le sourire de la patrie. »

Après cette harangue, couverte d'acclamations, M. Fontainas, le bourgmestre de Bruxelles, porta un dernier toast à Victor Hugo, qui lui répondit par quelques mots attendris, et l'assistance se sépara emportant dans son cœur un impérissable souvenir.

La France était venue rendre hommage au proscrit illustre, à l'auteur des *Misérables*.

Pendant ce temps, les critiques continuaient leur œuvre, et un homme d'une grande valeur littéraire, M. Grenier, rédacteur en chef du *Constitutionnel*, reprenant pour son compte la thèse soutenue par Lamartine, écrivit à son tour :

« Dans la pensée de M. Hugo, la société est l'auteur de tous les crimes qui épouvantent et de toutes les misères qui nous affligent ; c'est la ligue des forts, unis par un impitoyable intérêt, contre les faibles isolés et circonvenus ; c'est le système universel d'oppression, d'iniquité et de mensonge, qui recouvre du nom spécieux de lois et d'un vernis de feinte justice les abus les plus criants et les désordres les plus cruels. Le crime n'a d'autre refuge que le crime, la

honte d'autre avenir que la honte, la misère d'autre essor que la misère.....

« Telle est au fond la doctrine des *Misérables*.

« Cette doctrine méconnaît la nature humaine ; elle se confine dans l'étude de certains faits douloureux que tout le monde déplore et qu'il n'appartient à personne de changer. »

Les changer est précisément le but au contraire, et l'honneur est à ceux qui, considérant en effet la société comme responsable de tous les malheurs de l'humanité, s'efforcent d'en perfectionner les lois. Les progrès obtenus ont été lents, mais qui saurait les contester ?

M. Grenier, après son affirmation philosophique, se hâtait d'ajouter que le livre étincelait de véritables beautés, était par endroits d'une sereine et chaste éloquence, que la physionomie de Fantine était touchante et que le poëte apparaissait tout entier dans la peinture de Waterloo.

Justice complète devait plus tard être rendue au livre qu'on a appelé *l'Évangile du peuple*.



FANTINE

CHAPITRE XXVII

SOMMAIRE : Victor Hugo et la peine de mort. — *Le Dernier jour d'un Condamné. Claude Gueux.* — Le quatrain qui sauva la vie de Barbès. — Un mot de Louis-Philippe. — Discours à l'Assemblée constituante de 1848. — Procès de Charles Hugo, en 1851. — La plaidoirie de son père. — Le poëte en exil continue à poursuivre l'abolition de la peine de mort. — Les protestations de Jersey. — Une lettre à lord Palmerston. — Georges Brown et l'Amérique. — Le débat de la république de Genève. — Pour un soldat !



De toutes les causes que défendit Victor Hugo, la cause de l'abolition de la peine de mort est sans contredit celle à laquelle il se consacra le plus ardemment.

Dès 1829 il publiait le livre intitulé *le Dernier jour d'un Condamné*, qui parut d'abord anonyme, ce qui fit supposer à certains critiques que l'auteur était Anglais ou Américain. Dans ce livre, écrit à la suite d'une exécution en place de Grève, sont développées, analysées l'une après l'autre, toutes les souffrances physiques, toutes les tortures morales que doit éprouver un homme condamné à mort pendant les heures qui précèdent son exécution. Dans une préface ajoutée, en 1832, à ce plaidoyer terriblement émouvant et qui fut passionnément lu, on lit ceci :

« Ce que l'auteur a eu dessein de faire, ce qu'il voudrait que la postérité vît dans son œuvre, ce n'est pas la défense spéciale, et toujours facile, et toujours transitoire, de tel ou tel criminel choisi ; c'est la plaidoirie générale et permanente pour tous les accusés présents et à venir ; c'est le grand point de droit de l'humanité allégué et plaidé à toute voix devant la société..., c'est la

question de vie et de mort déshabillée, dénudée, dépouillée des entortillages sonores du parquet, brutalement mise au jour et posée où il faut qu'on la voie, et où il faut qu'elle soit et où elle est réellement, dans son vrai milieu, dans son milieu horrible, non au tribunal, mais à l'échaufaud, non chez le juge, mais chez le bourreau. »

C'est le plus éloquent des plaidoyers en faveur de cette réforme, de cette transformation de la pénalité que nos législateurs n'ont point encore admise.

Jamais Victor Hugo n'a rencontré un échaufaud sur sa route sans protester au nom de l'inviolabitilé de la vie humaine.

En 1834, il écrivit *Claude Gueux*, récit palpitant d'un assassinat excusable, cas particulier assez fréquent où la victime est moins intéressante que le criminel.

Claude Gueux parut d'abord dans la *Revue de Paris*, dont le directeur était M. Buloz. Il y avait déjà deux ans que le malheureux Claude, pour qui le poëte intercéda vainement, avait été exécuté.

Cette narration terrible se termine par une objurgation touchante aux membres de la Chambre, que l'écrivain prie de démonter la vieille échelle boiteuse de crimes et de peines et de la refaire. « Messieurs, leur dit-il, il se coupe trop de têtes par an en France ; puisque vous êtes en train de faire des économies, faites-en là-dessus et payez des maîtres d'école... Tel a assassiné sur les grandes routes, qui, mieux dirigé, eût été le plus excellent serviteur de la cité. Cette tête de l'homme du peuple cultivez-la, défrichez-la, arrosez-la, fécondez-la, éclairez-la, utilisez-la ; vous n'aurez pas besoin de la couper. »

Et à chaque occasion nouvelle il protesta contre cette peine, indigne à ses yeux d'une nation civilisée. Le 13 mai 1839, tandis qu'il assistait à une représentation de *la Esmeralda,* il apprit que Barbès, à la suite de l'insurrection par lui provoquée, venait d'être condamné à mort et allait être exécuté. Aussitôt il monta au foyer des artistes, saisit une feuille de papier, et, faisant allusion à la mort récente de la petite princesse Marie et à la naissance du comte de Paris, il écrivit à Louis-Philippe le quatrain suivant :

Par votre ange envolée ainsi qu'une colombe!
Par ce royal enfant, doux et frêle roseau!
Grâce encore une fois! grâce au nom de la tombe!
Grâce au nom du berceau!

Le roi, qui avait résisté aux instances du duc et de la duchesse, céda à la prière du poëte. Il lui écrivit : « Je vous accorde cette grâce, il ne me reste plus qu'à l'obtenir de mon ministère. » Les ministres consentirent à épargner la vie de Barbès.

Victor Hugo, dans le VII[e] volume des *Misérables*, a rappelé cet événement, et Barbès lui envoya ce remerciement : « ..... Je fus fier, dans mon heure de danger, de me voir protégé par un rayon de votre flamme. Je ne pouvais



JOHN BROWN

« Pro Christo, sicut Christus. »

mourir puisque vous me défendiez. Que n'ai-je pas eu la puissance de montrer que j'étais digne que votre bras s'étendît sur moi ! mais chacun a sa destinée, et tous ceux qu'Achille a sauvés n'étaient pas des héros... Puisque je prends la parole, merci, mille fois merci pour notre sainte cause et pour la France, du grand livre que vous venez de faire. Je dis « la France », car il me semble que cette chère patrie de Jeanne d'Arc et de la Révolution était seule capable d'enfanter votre cœur et votre génie ; fils heureux, vous avez fixé sur le front de votre mère une nouvelle couronne de gloire ! A vous de profonde affection.

« A. Barbès.

« La Haye, le 10 juillet 1862. »

Victor Hugo répondit par une de ses plus belles lettres qu'a citée le témoin de sa vie.

Ses efforts contre l'échafaud lui avaient valu l'affection de Louis-Philippe, qui, lui aussi, détestait la peine de mort, et qui un jour, appelant le grand poëte aux Tuileries, lui dit :

« Monsieur Victor Hugo, je vous crée pair de France. Ce titre, le plus élevé dans notre ordre politique, est une récompense à votre génie, mais vous saurez toute ma pensée : ce que je veux surtout récompenser aujourd'hui, c'est votre lutte si belle, si constante, pour l'abolition de la peine de mort. »

En 1848, le représentant de l'Assemblée constituante continua la lutte.

Il monta à la tribune et s'écria :

« La peine de mort est le signe spécial et éternel de la barbarie. Partout où la peine de mort est prodiguée, la barbarie domine ; partout où la peine de mort est rare, la civilisation règne... Vous écrivez en tête du préambule de votre Constitution : — En présence de Dieu, — et vous commenceriez par lui dérober, à ce Dieu, le droit qui n'appartient qu'à lui, le droit de vie et de mort!....

« ... Je suis monté à cette tribune pour vous dire un seul mot, décisif selon moi : après Février, le peuple eut une grande pensée ; le lendemain du jour où il avait brûlé le trône, il voulut brûler l'échafaud. Ceux qui agissaient sur son esprit alors ne furent pas, je le regrette profondément, à la hauteur de son grand cœur. On l'empêcha d'exécuter cette idée sublime. Eh bien! dans le premier article de la Constitution que vous votez, vous venez de consacrer la première pensée du peuple ; vous avez renversé le trône. Maintenant consacrez l'autre, renversez l'échafaud ! »

Cette proposition fut repoussée dans la séance du 18 septembre.

En 1849, Victor Hugo sollicita vainement la grâce des condamnés de l'affaire Bréa.

En 1851, son fils Charles Hugo fut traduit en cour d'assises pour avoir protesté, dans le journal *l'Événement*, contre l'exécution du brigand Montchar-

mont, qui venait de s'accomplir avec d'effroyables détails. Le poëte demanda et obtint la permission de défendre son fils.

Charles Hugo avait écrit :

« Il y a quatre jours, sur la place publique d'une ville de France, la loi, c'est-à-dire la force divine et sainte de la société, la loi prenait un malheureux homme qui se débattait et qui hurlait, le prenait au cou, aux bras et aux jambes, le tirait par les cheveux et lui déchirait la peau du corps pour le traîner sur l'échafaud ; devant toute une population consternée et profondément émue, pendant une heure entière, la loi s'est colletée avec le crime. »

Le poëte prit la parole devant une assistance considérable :

« Vous allez comprendre, messieurs les jurés, dit-il, combien doit être profonde mon émotion ; le vrai coupable dans cette affaire, s'il y a un coupable, ce n'est pas mon fils, c'est moi.

« Le vrai coupable, j'y insiste, c'est moi, moi qui, depuis vingt-cinq ans, ai combattu sous toutes les formes les pénalités irréparables ! Moi qui, depuis vingt-cinq ans, ai défendu en toute occasion l'inviolabilité de la vie humaine !

« Ce crime, défendre l'inviolabilité de la vie humaine, je l'ai commis bien avant mon fils, bien plus que mon fils. Je me dénonce, monsieur l'avocat général ! Je l'ai commis avec toutes les circonstances aggravantes, avec préméditation, avec ténacité, avec récidive !

« Oui, je le déclare, ce reste des pénalités sauvages, cette vieille et inintelligente loi du talion, cette loi du sang pour le sang, je l'ai combattue toute ma vie, — toute ma vie, messieurs les jurés ! — et tant qu'il me restera un souffle dans la poitrine, je la combattrai de tous mes efforts comme écrivain, de tous mes actes et de tous mes votes comme législateur, je le déclare devant le Christ, devant cette victime de la peine de mort qui est là, qui nous regarde et qui nous entend ! Je le jure devant ce gibet, où, il y a deux mille ans, pour l'éternel enseignement des générations, la loi humaine a cloué la loi divine !

« ... Et quand un cri échappe à la poitrine d'un jeune homme, à ses entrailles, à son cœur, à son âme, un cri de pitié, un cri d'angoisse, un cri d'horreur, un cri d'humanité, ce cri, vous le puniriez ! En présence des épouvantables faits qui se sont passés, vous diriez à la guillotine : « Tu as raison. » Et vous diriez à la pitié, à la sainte pitié : « Tu as tort ! »

. . . .

« Vous avez contre vous l'intime résistance du cœur de l'homme ; vous avez contre vous tous les principes à l'ombre desquels, depuis soixante ans, la France marche et fait marcher le monde : l'inviolabilité de la vie humaine, la fraternité pour les classes ignorantes, le dogme de l'amélioration, qui remplace le dogme de la vengeance ! Vous avez contre vous tout ce qui éclaire la raison, tout ce qui vibre dans les âmes, la philosophie comme la religion, d'un côté, Voltaire, de l'autre, Jésus-Christ ! Vous avez beau faire, cet effroyable service que l'échaufaud a la prétention de rendre à la société, la

société, au fond, en a horreur et n'en veut pas! Vous avez beau faire, les partisans de la peine de mort ont beau faire, et vous voyez que nous ne confondons pas la société avec eux, les partisans de la peine de mort ont beau faire, ils n'innocenteront pas la vieille pénalité du talion! ils ne laveront pas ces textes hideux sur lesquels ruisselle depuis tant de siècles le sang des têtes coupées!

« Mon fils, tu reçois aujourd'hui un grand honneur, tu as été jugé digne de combattre, de souffrir peut-être, pour la sainte cause de la vérité. A dater d'aujourd'hui, tu entres dans la véritable vie virile de notre temps, c'est-à-dire dans la lutte pour le juste et pour le vrai. Sois fier, toi qui n'es qu'un simple soldat de l'idée humaine et démocratique, tu es assis sur ce banc où s'est assis Béranger, où s'est assis Lamennais!

« Sois inébranlable dans tes convictions, et, que ce soit là ma dernière parole, si tu avais besoin d'une pensée pour t'affermir dans ta foi au progrès, dans ta croyance à l'avenir, dans ta religion pour l'humanité, dans ton exécration de l'échafaud, dans ton horreur des peines irrévocables et irréparables, songe que tu es assis sur ce banc où s'est assis Lesurques! »

Une émotion indescriptible succéda à ce discours et toutes les mains se tendirent vers l'orateur.

Après une réplique de l'avocat général, Me Crémieux prit à son tour la parole et défendit avec une grande éloquence le rédacteur, le gérant de l'*Événement*.

Quel fut le verdict du jury? quelques extraits des journaux du temps vont nous l'apprendre. On lisait le soir même dans la *Presse* :

CONDAMNATION DE CHARLES HUGO

> « L'échafaud n'apparaît plus sur nos places publiques qu'à de rares intervalles et comme un spectacle que la justice a honte de donner.
> « Léon FAUCHER, 1836. »

« Aujourd'hui, 11 juin 1851, Charles Hugo, défendu par son père, Victor Hugo, a été condamné à six mois de prison pour avoir écrit, sous la République, ce que M. Léon Faucher avait pu écrire impunément sous la Monarchie.

« M. L.-N. BONAPARTE, *président de la République*;

« M. ROUHER, *ministre de la justice*;

« M. LÉON FAUCHER, *ministre de l'intérieur*.

« Sur un tombeau, une date suffit.

« La liberté, en France, n'existe plus.

« Si je disais ce que m'a fait éprouver cette audience d'où je sors, j'irais

rejoindre dans leurs prisons Nefftzer, le gérant de la *Presse*; Charles Hugo, le rédacteur de l'*Événement*.

« Je dois me taire, car je pressens que j'aurai un autre rôle à remplir que celui d'accusé.

« A mon tour, j'aurai à remplir le rôle de juge.

« Je me tais donc.

« Émile de Girardin,
« Représentant du peuple. »

Le *National* écrivait de son côté :

« Nos prévisions ont été trompées. La Cour d'assises vient de condamner M. Charles Hugo à six mois de prison et 500 fr. d'amende. Ce jugement, que nous devons respecter, mais qui nous étonne et qui nous afflige, sera accueilli avec tristesse par la presse tout entière.

« M. Charles Hugo est le plus jeune des rédacteurs de l'*Événement*; il combat sous les drapeaux de la République avec l'ardeur et la passion généreuse que donnent des convictions enthousiastes; mais, s'il a apporté dans la critique d'une peine prescrite par nos lois une énergie de langage qui seule a pu motiver sa condamnation, personne ne saurait mettre en doute la loyauté de ses intentions et du but qu'il voulait atteindre.

« M. Victor Hugo a défendu son fils avec une admirable éloquence. Sa défense de l'*Événement* prendra place parmi les meilleurs discours de l'illustre poëte, tant pour la grandeur des idées que pour l'incomparable éclat de la forme dont il a su les revêtir.

« L'éloquence de M. Victor Hugo a échoué devant le verdict du jury; mais, si nous ne protestons jamais contre les décisions de la justice, il nous sera permis d'offrir à l'*Événement* l'expression de nos regrets sympathiques, sûrs d'ailleurs que nos sentiments sont ceux de tous les républicains envers un journal qui sert avec tant de vaillance et de talent la cause de la démocratie.

« Théod. Pelloquet. »

Le *Siècle*, le *Charivari*, la *Gazette de France*, la *République*, le *Messager de l'Assemblée* s'associèrent à ces protestations.

On ne pouvait plus dire, croyait-on, que les républicains étaient des *buveurs de sang*, qu'ils voulaient relever l'échafaud politique, eux qui protestaient contre la guillotine au péril de leur liberté. On continua de l'affirmer cependant.

Mais le peuple, qui attendait Victor Hugo à la sortie de la Cour d'assises, l'accueillit par des acclamations et l'escorta jusqu'à sa voiture.

En exil, le poëte continua de réclamer la grâce des condamnés à mort, et l'on a remarqué ce qu'il y avait de touchant à voir les adversaires du bourreau

se tourner tous vers les rochers de Jersey et de Guernesey pour demander aide et assistance à celui dont la main puissante a déjà ébranlé l'échafaud et finira par le renverser.

« Le beau serviteur du vrai, disait alors le *Courrier de l'Europe*, est le plus grand des spectacles. Victor Hugo se faisant l'avocat de Dieu pour revendiquer ses droits immuables — usurpés par la justice humaine, — c'est naturel : qui parlera au nom de la Divinité, si ce n'est le génie? »



Le récit des tentatives du poëte est fait pour passionner les esprits.

En 1854, il était encore à Jersey, lorsqu'une condamnation à mort fut prononcée à Guernesey. Le condamné se nommait Tapner; il avait assassiné une femme.

Victor Hugo écrivit au peuple de Guernesey, lui disant que, en présence du texte des codes, la magistrature avait fait son devoir et rempli son obligation; mais qu'il fallait prendre garde, parce que ceci était le talion. « Tu as tué, tu seras tué » ; chose juste devant la loi humaine, chose redoutable devant la loi divine.

Il suppliait les Guernesiais de se réunir légalement, d'agiter pacifiquement l'opinion et les consciences.

Déjà en 1851, un homme à Jersey avait tué un autre homme d'un coup de fusil. Les deux jurys l'avaient condamné à mort; mais devant l'imminence d'une exécution capitale, un grand meeting avait été tenu, dans lequel des Français avaient parlé aux applaudissements du peuple jersiais; une pétition avait été signée, et la reine d'Angleterre avait commué la peine en celle de la déportation perpétuelle.

Fouquet avait manifesté un repentir tel, que le gouverneur de la prison où il était enfermé sollicita bientôt une nouvelle commutation de peine.

Victor Hugo, rappelant ce fait, désirait qu'on agît de même à Guernesey pour Tapner; il disait que le crime qu'avait commis cet homme exigerait une longue et solennelle réparation, le châtiment accompagné de la réflexion, le rachat du mal par la pénitence, l'agenouillement du criminel sous le crime et du condamné sous la peine, toute une vie de douleur et de purification. Il se demandait si, parce qu'un matin, en quelques minutes, un poteau aurait été enfoncé dans la terre; parce qu'une corde aurait serré le cou d'un homme: parce qu'une âme se serait enfuie d'un corps misérable avec le hurlement d'un damné, tout serait bien.

Cette lettre émut l'île de Guernesey. Des meetings eurent lieu. Une adresse à la reine fut signée, adresse reproduite par les journaux anglais, qui appuyèrent la demande de Victor Hugo pour la grâce de Tapner.

Le gouvernement anglais accorda successivement trois sursis, et déjà l'on pensait que l'exécution n'aurait pas lieu. Soudain, le bruit se répandit que l'ambassadeur de France, M. Walewski, était allé voir lord Palmerston, et deux jours après arriva l'ordre de pendre Tapner.

Le poëte écrivit peu après à lord Palmerston, rappelant encore au secrétaire d'État de l'intérieur en Angleterre que trois grâces avaient été accordées à Jersey dans l'espace de huit années et lui demandant pourquoi on refusait à Jersey ce qu'on avait tant de fois accordé à Guernesey.

L'exécution de Tapner avait eu lieu et dans des circonstances horribles, elle avait duré douze minutes. Après avoir raconté dans tous ses détails effroyables cette exécution, Victor Hugo s'adressait à lord Palmerston en ces termes:

« Nous habitons, vous et moi, l'infiniment petit. Je ne suis qu'un proscrit, et vous n'êtes qu'un ministre. Je suis de la cendre; vous êtes de la poussière. D'atome à atome on peut se parler. On peut d'un néant à l'autre se dire ses vérités... Les râbachages sur la peine de mort vous touchent peu. Pendre un homme, boire un verre d'eau, c'est une légèreté d'homme d'État, rien de plus. Monsieur, gardez vos étourderies pour la terre; ne les offrez pas à l'éternité. Croyez-moi, ne jouez pas avec ces profondeurs-là; n'y jetez rien de vous. C'est une imprudence. Ces profondeurs-là, j'en suis plus près que vous, je les vois. Prenez garde! *Exul sicut mortuus.* Je vous parle de dedans le tombeau.

« Bah! qu'importe! un homme pendu, et puis après? une ficelle que nous allons rouler, une charpente que nous allons déclouer, un cadavre que nous allons enterrer, voilà grand'chose. Guernesey, Tapner, il faut un microscope pour voir cela. Messieurs, cette ficelle, cette poutre, ce cadavre, ce méchant gibet imperceptible, cette misère, c'est l'immensité. C'est la question sociale..... c'est plus encore, c'est ce qui n'est plus la terre..... L'assassin qui du matin au soir devient l'assassiné, voilà ce qui est effrayant; une âme qui s'envole tenant le bout de la corde du gibet, voilà ce qui est formidable.

« Continuez, c'est bien. Qu'on voie les hommes du vieux monde à l'œuvre. Puisque le passé s'obstine, regardons-le. Voyons successivement toutes ses figures : à Tunis, c'est le pal; chez le czar, c'est le knout; chez le pape, c'est le garrot; en France, c'est la guillotine; en Angleterre, c'est le gibet; en Asie et en Amérique, c'est le marché d'esclaves. Ah! tout cela s'évanouira!

« Nous les anarchistes, nous les démagogues, nous les buveurs de sang, nous vous le déclarons à vous les conservateurs et les sauveurs, la liberté humaine est auguste, l'intelligence humaine est sainte, la vie humaine est sacrée, l'âme humaine est divine. Pendez maintenant! »

Là ne se bornèrent point les efforts de Victor Hugo. En 1859, une exécution plus terrible, ou du moins plus criminelle que les autres, eut lieu en Amérique, celle de John Brown, homme de bien, un des plus beaux et des plus purs caractères de la jeune Amérique.

Les souffrances des esclaves noirs des États du Sud avaient excité de bonne heure la pitié de ce héros, de ce chrétien, qui voulait que la fraternité enseignée par l'Évangile cessât d'être une vaine maxime.

John Brown avait consacré toute son énergie, toutes ses forces, toute sa vie à la grande cause de l'abolition de l'esclavage. Il avait bravé tous les dangers, affronté tous les périls pour émanciper lui, homme blanc, les hommes de couleur; son grand cœur, suivant l'expression de sa vaillante veuve, souffrait des souffrances des esclaves.

Dans les batailles sans nombre qu'il soutint contre les esclavagistes, deux de ses fils étaient morts. Il joignait à un dévouement héroïque, aux mâles vertus du citoyen, les vertus de l'homme privé. Mal soutenu par ceux-là même dont il entreprenait le relèvement, pauvres êtres abrutis par un trop long asservissement, il fut vaincu dans une lutte suprême qui coûta la vie à deux autres de ses enfants. On s'empara de lui, il était couvert de blessures. Il fut traîné devant un tribunal improvisé, composé de Virginiens, possesseurs d'esclaves, de juges animés d'un sauvage désir de vengeance. Son sang coulait à travers le matelas sur lequel il était étendu. Ses bourreaux attendaient de ses souffrances quelque défaillance morale. Il répondit aux questions qu'on lui posa avec le calme, avec la sérénité d'un martyr qui meurt pour sa foi, et écouta en souriant sa sentence de mort.

Le bruit se répandit en Europe qu'un sursis était accordé.

Aussitôt Victor Hugo intervint. Convaincu que si les naturalistes peuvent discuter la question de savoir s'il a existé plusieurs Adam, il n'existe pour lui qu'un seul père, le Créateur ; concluant de là que tous les hommes sont frères, il adressa à la République américaine une supplique attendrie, éloquente, un de ces recours en grâce comme lui seul en sait écrire, une lettre qui eut un immense retentissement.

« Prenez garde, disait-il, que le meurtre de Brown ne soit, au point de vue politique, une faute irréparable qui ébranlera la démocratie américaine.

« Au point de vue moral, il semble qu'une partie de la lumière humaine s'éclipserait, que la notion même du juste et de l'injuste s'obscurcirait, le jour où l'on verrait se consommer l'assassinat de la Délivrance par la Liberté.

« Quant à moi, qui ne suis qu'un atome, mais qui, comme tous les hommes, ai en moi toute la conscience humaine, je m'agenouille avec larmes devant le grand drapeau étoilé du Nouveau-Monde, et je supplie à mains jointes, avec un respect profond et filial, cette illustre République américaine d'aviser au salut de la loi morale universelle, de sauver John Brown, de jeter bas le menaçant échafaud, et de ne pas permettre que, sous ses yeux, et, j'ajoute en frémissant, presque par sa faute, le premier fratricide soit dépassé.

« Oui, que l'Amérique le sache et y songe, il y a quelque chose de plus effrayant que Caïn tuant Abel, c'est Washington tuant Spartacus. »

Les États du Nord s'émurent ; il y eut dans les villes des manifestations imposantes, des meetings, des services religieux. Mais l'État de Virginie devait consommer son crime, et John Brown fut conduit à la potence par Wilkes Booth, le futur assassin du président Lincoln.

L'avenir réalisa la prophétie du poëte, qui fit au martyr américain cette superbe épitaphe : *Pro Christo, sicut Christus*, « pour le Christ, comme le Christ ».

Deux ans plus tard l'Union américaine « se disloqua », et l'atroce guerre des Sudistes et des Nordistes éclata. Le sang de John Brown ne fut point inutilement répandu.

En 1862 la République de Genève revisa sa Constitution.

La Constituante genevoise avait voté le maintien de la peine de mort, mais il fallait la ratification du peuple, et les républicains progressistes de Genève invoquèrent l'appui de Victor Hugo ; son intervention dans cette question sociale et humanitaire qui, lui écrivirent-ils, avait besoin d'être éclairée par son génie.

« Vous avez besoin d'aide, vous m'appelez, je vous remercie, me voilà, répondit le poëte. Il s'agit de la peine de mort..... Quand donc ce sombre rocher de Sisythe cessera-t-il de rouler et de retomber sur la société humaine ? Quand donc au mot Peine substituera-t-on le mot Enseignement ?

« ... Talion, œil pour œil, dent pour dent, mal pour mal, voilà à peu près tout notre code. Quand donc la vengeance renoncera-t-elle à ce vieil effort

qu'elle fait de nous donner le change en s'appelant Vindicte? Croit-elle nous tromper? Pas plus que la félonie quand elle s'appelle Raison d'État. Pas plus que le fratricide quand il met des épaulettes et qu'il s'appelle la Guerre. »

Et développant le plus puissant des arguments contre la peine de mort, Victor Hugo demandait de quel droit on constituait Dieu juge avant son heure, pourquoi, si l'on était croyant, on osait jeter une immortalité à l'éternité, pourquoi, si on ne l'était pas, on osait jeter un être au néant?

Après la publication de cette lettre le peuple genevois vota et abolit la peine de mort, malgré l'opposition ardente du parti catholique. Victor Hugo avait cette fois gagné sa cause.

Quelque temps après, il éleva de nouveau la voix en faveur d'une femme Rosalie Doise, qui avait été faussement accusée de parricide et condamnée, malgré son innocence, aux travaux forcés à perpétuité.

En 1865, il prêta son appui aux membres du comité central italien pour l'abolition de la peine de mort.

En 1866, il protesta contre l'exécution de Bradley, à Jersey.

En 1867, il reçut d'un noble portugais la lettre suivante :

« ... L'humanité compte une victoire immense. Maître ! votre voix, qui se fait toujours entendre lorsqu'il faut défendre un grand principe, mettre en lumière une grande idée...; votre voix est arrivée ici, a parlé aux cœurs, a été traduite en un grand fait. Les deux Chambres de notre Parlement ont voté l'abolition de la peine de mort. »

Le jeune roi don Luiz de Portugal avait signé cette loi avant de quitter son pays pour aller visiter l'Exposition universelle de Paris.

Victor Hugo considéra cette victoire comme un grand pas fait par la civilisation. Toujours fidèle à cette croyance que la vie humaine est inviolable, il n'a négligé aucune occasion de plaider cette grande cause. Plus tard Bazaine est condamné à mort ; on ne l'exécute pas ; il faut en conclure que la peine de mort est abolie dans l'armée.

Selon le poëte, en jugeant que Bazaine assassin de sa patrie méritait la mort, et en déclarant qu'il devait vivre, le haut conseil de guerre a décidé que désormais ni la trahison, ni la désertion à l'ennemi, ni le parricide (car tuer sa patrie, c'est tuer sa mère), ne seraient punis de mort. La déduction est logique. Grâce à ce raisonnement irréfutable, un conseil de guerre de 1875 épargna la vie d'un soldat nommé Blanc condamné à être fusillé à Aix.

La brochure intitulée *Pour un soldat* arracha ce malheureux au peloton d'exécution.

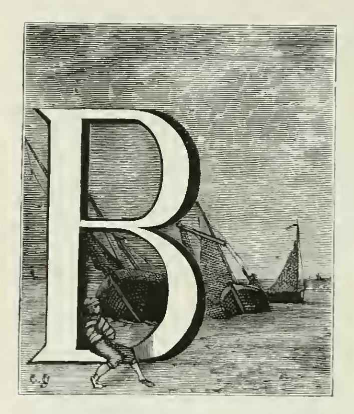
Maintes fois encore Victor Hugo intervint et eut le bonheur d'obtenir de M. Thiers quelques commutations de peine.

Il avait eu l'intention d'écrire *le Dossier de la peine de mort*. C'est un livre dont il ne reste plus qu'à assembler les matériaux épars.

Nous venons d'en résumer les principaux chapitres.

CHAPITRE XXVIII

SOMMAIRE : Amende honorable du peuple de Jersey. — Mariage et naissances. — Voyage en Zélande. — Le « Jean Valjean de la gloire », ou l'incognito des grands hommes. — D'Anvers à Middelbourg. — Hospitalité hollandaise. — Découvertes artistiques. — Une ovation charmante. — Retour en Belgique. — Les *Chansons des rues et des bois* (1865). — Victor Hugo musicien. — *Les Travailleurs de la mer* (1866). — *L'Homme qui rit* (1869).



IENTOT finira l'exil ; il nous reste à retracer les événements principaux qui marquèrent la fin de cette grande époque de la vie de Victor Hugo. Le poëte devait, sur la terre qu'il avait choisie pour asile, être récompensé de son inébranlable fidélité au devoir.

En 1860, le 18 juin, il se passa à Jersey un événement singulier. Les murailles se couvrirent un jour d'affiches sur lesquelles on lisait : *Victor Hugo is arrived.* Il était revenu, en effet, sollicité par cinq cents notables habitants de cette île d'où on l'avait chassé ; il était revenu pour un jour, sollicité par les Jersiais repentants. On l'appelait afin qu'il prononçât un discours en faveur de la souscription qui s'organisait alors dans toute l'Angleterre dans le but d'aider Garibaldi luttant pour la libération de l'Italie, de permettre à l'illustre patriote de mener à bonne fin son expédition des mille.

Victor Hugo ne pouvait refuser de monter à une tribune qui se dressait pour la liberté. Il fit le tableau de l'Italie esclave, au milieu d'une émotion profonde, en présence d'une assemblée immense qui tressaillait pour ainsi dire à chacun de ses mots. Fière revanche d'un proscrit se faisant acclamer par ses proscripteurs même, en venant défendre devant eux la cause sacrée de l'indépendance et de la liberté.



VOYAGE EN ZÉLANDE.

UNE OVATION.

Solennellement, avec ce don de prophétie que possèdent les poëtes, il jura que l'heure approchait où, grâce à Garibaldi, grâce à l'appui de la France et de l'Angleterre, l'Italie, la grande morte, réveillée, redeviendrait une nation puissante. L'Italie, nous voulons le croire, n'oubliera jamais ni cette intervention, ni le sang français qui coula pour ses droits.

L'attitude du peuple de Jersey l'honore, en cette occasion ; se repentir d'une faute, c'est vouloir qu'elle soit oubliée. On avait trompé ce peuple ; il le comprit, il rappela celui qu'il aurait dû être fier de protéger. Il s'efforça de réparer son erreur ; cela est bien.

D'autres joies étaient réservées à l'exilé.

En 1866, Charles Hugo épousa à Bruxelles une jeune fille gracieuse et belle, la pupille de Jules Simon.

Victor Hugo, devenu bientôt grand-père, salua en ces termes la naissance de son petit-fils :

« Hauteville-House, 3 avril 1867.

« Georges, nais pour le devoir, grandis pour la liberté, vis dans le progrès pour mourir dans la lumière ! aie dans les veines le doux lait de ta mère, et le généreux esprit de ton père ; sois bon, sois fort, sois honnête, sois juste ! et reçois, dans le baiser de ta grand'mère, la bénédiction de ton grand-père. »

Ce cher petit être si impatiemment attendu ne devait pas vivre sur la terre d'exil. Il mourut au bout d'une année. Mais le destin, tantôt cruel et tantôt doux, réservait au poëte une consolation pour sa vieillesse.

Un autre Georges naquit bientôt, lequel ne fit pas oublier l'aîné, mais qui, du moins, le remplaça et qui, lui, devait grandir.

Puis, quelques années plus tard, une sœur lui fut donnée, l'adorable petite Jeanne. Jeanne et Georges sont maintenant la joie et l'orgueil du poëte. Ils lui ont inspiré le plus touchant de ses chefs-d'œuvre, le livre adorable dont nous parlerons bientôt.

Peu de temps après le mariage de son fils, Victor Hugo fit en Zélande une excursion célèbre, racontée par Charles Hugo avec un esprit charmant, avec la plus spirituelle et la plus aimable érudition, dans le livre anonyme intitulé : *Victor Hugo en Zélande.*

Tandis que quelques journaux annonçaient faussement la présence du poëte à Paris et que d'autres signalaient sa présence à Genève, celui-ci faisait, en compagnie de ses deux fils et d'un petit nombre d'amis, une promenade de plaisir et d'art en Zélande.

Victor Hugo était parti avec l'intention de n'être reconnu de personne, « de voyager avec un porte-manteau couleur de muraille », tout à fait incognito, afin d'éviter les inconvénients de sa renommée.

Il n'y avait guère en Europe que la Zélande, semblait-il, qui pût lui offrir un lieu de promenade où on ne les viendrait pas saluer cérémonieusement.

En arrivant à Anvers, port fixé pour l'embarquement, dans la première auberge où descendirent les touristes, le poëte fut reconnu par la servante. Le capitaine du bateau le *Telegraaf*, prévenu, eut les attentions les plus délicates, et ses passagers, en débarquant pour faire leur première excursion, trouvèrent une élégante voiture à leur disposition. C'en était fait de l'incognito; Victor Hugo, a dit son fils Charles, croyait découvrir la Zélande; c'était la Zélande qui découvrait Victor Hugo.

Malgré les ovations qui nécessairement allaient troubler un peu la promenade, l'excursion fut gaie, ravissante.

Victor Hugo en voyage (c'est son compagnon de route qui parle) « admire tout comme une brute ». C'est son principe et c'est sa joie. La montagne le ravit et le pré l'enchante. Il aime, presque autant que l'aigle des grands monts, ce modeste canard et cette oie paisible qui paissent l'herbe... Aussi se sentait-il heureux dans ce paysage simplement endimanché de verdure appétissante. Il faisait remarquer la coquetterie de la maisonnette, l'air d'aisance de la ferme, la blanche laine si bien frisée du troupeau de moutons, et jusqu'à la bonne mine du tas de fumier que dégustait délicatement un porc étonné de sa propreté.

Partout, dans ce petit archipel hollandais plongeant à moitié dans la mer et à moitié dans l'Escaut, « la propreté est en effet merveilleuse; les villes ont non pas des boueux comme les nôtres, mais des frotteurs. »

Et à mesure que se succédaient les étapes à travers ce pays surprenant, l'hospitalité se passait pour ainsi dire de main en main, les notables de chaque ville se disputant, d'Anvers à Middelbourg, l'honneur de recevoir l'hôte que le destin leur envoyait,

En arrivant à Ziéricsée, les touristes, auxquels s'était joint le frère du peintre Stevens, rencontré par hasard dans une hôtellerie, les touristes reçurent un accueil touchant.

Victor Hugo, descendant de son char à bancs, se trouva entouré par les autorités de la ville, et deux petites filles en robes blanches lui mirent deux énormes bouquets dans les mains.

« Que dites-vous, a remarqué l'auteur du voyage en Zélande, de cette entrée naïvement triomphale d'un homme universellement populaire, qui arrive à l'improviste dans un pays perdu, dont il ne soupçonnait même pas l'existence, et qui s'y trouve tout naturellement dans ses États? qui eût pu faire prévoir au poëte que cette petite ville inconnue, dont il avait considére de loin la silhouette avec curiosité, c'était sa *bonne ville* de Ziéricsée? »

Le voyage s'égayait d'aventures inattendues, de découvertes artistiques. Ici quelque beffroi d'hôtel de ville d'une allure fantasque; là de vieilles maisons d'une architecture, hélas! abandonnée, de curieux bas-reliefs, des tableaux de vieux maîtres. Et à chaque instant des surprises.

Le poëte monte au sommet d'une tour d'une hauteur à donner le vertige,

de ces tours qu'il aime (rappelons en passant que c'est sur une des tours du château de la Roche-Guyon qu'il écrivit un chapitre de *Han d'Islande*); là, en Zélande, à deux cent soixante et dix-huit pieds au-dessus du niveau de la mer, des ouvriers, qui travaillaient au soubassement du beffroi, montèrent le saluer.

A la fin, ces ovations perpétuelles devinrent un peu fatigantes. « Tu es le Jean Valjean de la gloire », disait Charles, plaignant son père.

Dans chaque ville, les habitants mettaient leurs habits de fête et saluaient respectueusement le poëte de France ; les maisons se pavoisaient sur son passage ; les drapeaux flottaient aux mâts des navires.

Au retour, en quittant Dordrecht, ville hollandaise, dernière étape de cette pérégrination charmante, sur un coup de sifflet, le *Telegraaf* se couvrit subitement d'une nuée de pavillons de toutes couleurs, le drapeau français tout en haut.

— C'est en votre honneur, dit le capitaine à Victor Hugo, comme pour le roi !

Charles, à la fin, était exaspéré parce qu'il ne pouvait voyager tranquille ; et, à un bourgmestre qui, le prenant pour son frère, le félicitait d'avoir traduit Shakespeare, il répondit brusquement : « Non, c'est moi qui suis le marié ! »

Un autre jour eut lieu une scène plus comique encore. Dans une hôtellerie de Louviers, un matin, tandis que Victor Hugo, resté dans sa chambre, travaillait à côté de Nanteuil, son compagnon de route, une des dames qui faisaient partie de l'excursion descendit dans la salle à manger et, remarquant des fruits superbes, pria le garçon d'hôtel de les mettre sur la table.

— Ce n'est pas pour vous, répondit le domestique, qui mit les fruits sous clef dans le buffet, avec un geste tragique et un air égaré. Et il ajouta : Je vais parler à ces messieurs.

Croyant avoir affaire à un fou, la voyageuse monta en toute hâte prévenir ses amis. Derrière elle le garçon se précipita dans la chambre du poëte ; les yeux hagards, ouvrant les bras, il s'écria :

— C'est vous, c'est bien vous qui êtes Victor Hugo ?

— Cela dépend, répondit celui-ci, en se reculant.

— Ah monsieur ! ajouta le pauvre homme en fondant en larmes, c'est que j'ai lu vos vers sur l'aumône ; je les sais par cœur. Les fruits sont pour vous.

Aucun hommage ne devait manquer au touriste. Les plus simples furent ceux qui le touchèrent davantage.

Il trouva, pendant ce voyage dont il se souvient avec émotion, des pasteurs qui lui dirent : « Le désir de beaucoup d'entre nous est de lire *les Misérables*, en chaire, après l'évangile. Cela se fera. En attendant, c'est dans ce livre que nous apprenons à lire aux enfants ! »

En revenant de Zélande, le poëte passa l'été en Belgique, dans la jolie



. . . .
C'était l'église en fleurs, bâtie
Sans pierre, au fond du bois mouvant,
Par l'aubépine et par l'ortie,
Avec des feuilles et du vent.

Le porche était fait de deux branches,
D'une broussaille et d'un buisson.
La voussure, toute en pervenches,
Était signée : Avril, maçon.

vallée de Chaudfontaines. Là il mit la dernière main aux œuvres de la fin de l'exil, que nous avons maintenant à signaler :

En 1865 avaient paru les *Chansons des rues et des bois.*

Il était temps que le poëte fît entendre sa voix ; la muse du second Empire laissait trop voir sa déplorable nudité.

Victor Hugo, après avoir été le Benvenuto Cellini, le Juvénal, l'Orphée de la poésie française, s'essayait à des chansons.

Il nous avait habitués à toutes les merveilles de la forme, il avait, pour nous, créé, animé des mondes, donnant à l'humanité des lois nouvelles ; il voulut chanter des choses en apparence plus petites, *paulo minora;* mais dans ces strophes harmonieuses, au recto du livre il écrivit le poëme de la jeunesse de l'homme, et au verso le poëme de sa sagesse.

Les *Chansons des rues et des bois* furent assez sigulièrement accueillies d'abord. Les critiques de Sa Majesté Napoléon III, prêts à assouvir la basse vengeance du maître, s'efforcèrent de laisser entendre que cette œuvre poétique était au-dessous des précédentes.

Le titre si charmant (Victor Hugo a aussi le génie des titres), le titre ne trouva pas grâce devant les Zoïles impériaux. Et cependant ce livre était nécessaire à la gloire du maître ; elle la complète en quelque sorte. Il s'y montre sous un aspect nouveau ; il exprime dans des vers d'une variété infinie toutes ces choses vivantes qui sortent de la nature et qui sont entendues des poëtes seulement. Il écrit sous la dictée des bois et des champs les strophes les plus mélodieuses.

Il a voulu, sans abandonner le *cheval*, le Pégase de la tradition, faire promener un moment cette monture de Titan dans les prés fleuris de l'idylle, et il a fondu toutes ces poésies bien ordonnées et bien mises en place dans une harmonie générale qui est nettement comprise après la lecture de l'œuvre entière. Il sonne des fanfares charmantes, il chante des chansons d'amour ; il décrit pour *Jeanne seule* et pour *d'autres, l'éternel petit Roman*, à l'aide de tableaux d'une délicieuse fraîcheur. Tous les enfantillages gracieux de la jeunesse réapparaissent à nos souvenirs, transformés par la magie de son imagination.

Mais il entend que les ivresses du plaisir soient passagères et que la nature, après avoir enseigné l'amour à l'adolescent, enseigne le devoir à l'homme ; et c'est avec ferveur que le chêne à qui, fabuliste puissant, il prête la parole, s'écrie que la formule de l'avenir est résumée en ces trois mots : Liberté, Égalité, Fraternité.

Après s'être penché sur les nids d'oiseaux, après avoir respiré les fleurs de la forêt, il enseigne sa douce philosophie et annonce l'époque prochaine où les guerres auront disparu.

Le poëte des *Chansons des rues et des bois* se révèle dans cette œuvre comme un musicien de premier ordre, ce qui peut sembler un paradoxe, puisque jamais il n'a manifesté de penchant immodéré pour la musique, et

que l'on trouverait plutôt chez lui, a dit un des hommes de lettres les plus délicats de ce temps, les œuvres complètes de Viennet qu'un piano ou tout autre ustensile d'harmonie.

Cette remarque est de Charles Monselet, coupable d'une aimable parodie intitulée : *Une chansonnette des rues et des bois*, « un badinage que je n'ai pas signé, a écrit Monselet lui-même ; mais je n'ai pas démenti ceux qui m'en ont déclaré l'auteur ».

Dans une de ses plus jolies chroniques, Monselet a constaté que Victor Hugo est musicien depuis longtemps, et qu'il a composé des ouvertures, de véritables ouvertures du genre de celle-ci :

Écoutez! écoutez! Du maître qui palpite
Sur tous les violons l'archet se précipite.
L'orchestre tressaillant rit dans son antre noir.
Tout parle. C'est ainsi qu'on entend sans les voir,
Le soir, quand la campagne élève un sourd murmure,
Rire les vendangeurs dans une vigne mûre.
Comme sur la colonne un frêle chapiteau,
La flûte épanouie a monté sur l'alto.
Les gammes, chastes sœurs dans la vapeur cachées,
Vidant et remplissant leurs amphores penchées,
Se tiennent par la main et chantent tour à tour,
Tandis qu'un vent léger fait flotter alentour,
Comme un voile folâtre autour du divin groupe,
Ces dentelles du son que le fifre découpe.
. . . .

« Ce morceau, ajoute le lettré qui n'est pas encore académicien, ce morceau ne pourrait-il pas être signé Hérold ou Rossini ? » Il fait partie de la pièce intitulée : *Que la musique date du seizième siècle*.

Le tempérament musical de Victor Hugo se trahit à chaque coin de son œuvre. Sans parler du poëme dramatique d'*Esmeralda*, composé directement en vue de l'Opéra, n'est-il pas devenu, par la force des choses, le premier librettiste du XIX[e] siècle? *Ernani*, *Rigoletto*, *Lucrezia Borgia* sont là pour en témoigner.

Il a fait des romances qui sont des bijoux. Le livre tout entier des *Chansons des rues et des bois* est un écrin. Certains couplets semés dans *les Misérables* sont restés dans toutes les mémoires.

La musique est sa constante préoccupation. Il y a certaines de ses poésies qu'il appelle *Guitares* et *Autres Guitares*. Or si l'on citait les messes en musique des *Chansons des rues et des bois* dans lesquelles Victor Hugo s'est montré adorable et supérieur, on en arriverait à affirmer que Cherubini n'a pas fait mieux.

D'autres pensées, heureusement pour nous, ont tenté son génie.

A ces poésies succéda un livre considérable, *les Travailleurs de la mer*, qui parurent en 1866.

Voici en quels termes l'illustre poëte a marqué le but de cette œuvre dans une lettre que publièrent les journaux alors :

« J'ai voulu glorifier le travail, la volonté, le dévouement, tout ce qui fait l'homme grand. J'ai voulu montrer que le plus implacable des abîmes c'est le cœur, et que ce qui échappe à la mer n'échappe pas à la femme. »

Victor Hugo a écrit sur la première page des *Travailleurs de la mer :* « Je dédie ce livre au rocher d'hospitalité et de liberté, à ce coin de vieille terre normande où vit le noble petit peuple de la mer, à l'île de Guernesey sévère et douce, mon asile actuel, mon tombeau probable. »

Son but dans ce merveilleux récit, qui fut l'événement de l'année 1866, son but a été de compléter l'étude des luttes de l'homme.

Un triple anankè pesant sur nous : l'anankè des dogmes, l'anankè des lois, l'anankè des choses ; dans *Notre-Dame de Paris,* il a dénoncé le premier ; dans *les Misérables,* il a signalé le second ; dans *les Travailleurs de la mer,* il a indiqué le troisième. Là il ne met pas en scène les grands événements de l'histoire contemporaine, des agitations, des révolutions. Il fait un saisissant tableau de la vie populaire au bord de l'océan et dans un cadre majestueux et sauvage raconte à la fois une idylle et un drame.

Dans ce livre vigoureux et simple, aux lignes austères, aux sombres peintures, Victor Hugo manifeste toute sa puissance. Le poëte lyrique hantait les royaumes de lumière, le romancier et le dramaturge sait analyser toutes les sensations douloureuses ; peintre merveilleux, il trouve des tons éblouissants pour retracer les mystérieuses profondeurs de la mer, pour peindre ces voûtes souterraines inconnues aux regards de l'homme, pour faire entendre le terrible choc des vents. Quand il décrit, comme dans un poëme épique, le *combat,* la lutte de l'homme contre les forces brutales et terribles de la nature, il personnifie les éléments déchaînés, il leur prête une âme, il leur donne les sentiments et la passion des êtres animés, l'hypocrisie, la haine, la colère et l'amour.

Ces pages ineffaçables, que l'on admire davantage à mesure qu'on les relit et qu'on les médite, trouvèrent cependant, elles aussi, des détracteurs.

Des malveillants de tout ramage, des scribes à gage reprochèrent à l'écrivain sa puissance, essayant de prouver qu'une cime a tort de donner le vertige et qu'un rocher a tort d'être escarpé.

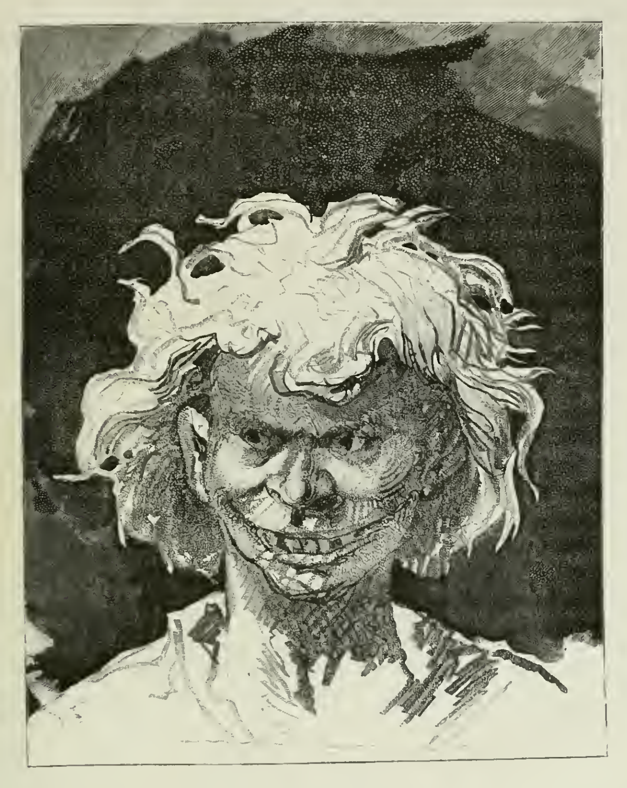
On fit aussi des querelles de mots. Les éplucheurs se plaignirent que Victor Hugo se servît de plus de termes qu'aucun auteur français et que pour parler de la mer il se soit permis d'employer des termes de marine, termes qui, selon ces critiques surprenants, ont le tort de se trouver dans le dictionnaire guernesiais et de montrer quelles sont leurs relations romanes, celtiques et tudesques.

Ces critiques nous les signalons toujours implacablement. Elles sont le châtiment de leurs auteurs.

Trois années plus tard, en 1869, parut un ouvrage non moins important

et non moins admirable, *l'Homme qui rit,* qui obtint également un succès universel.

Cette œuvre du maître souleva comme toujours des clameurs. Elle est



L'HOMME QUI RIT.

pleine de scènes d'un pathétique émouvant et d'un intérêt grandiose. Il se trouva des écrivains qui affectèrent de ne pas la comprendre.

A côté des parodies qui témoignaient sous une forme plaisante l'impression profonde produite par l'ouvrage, parodies non sans esprit et signées Touchatout, ou intitulées *l'Homme qui ri...gole*, par Le Guillois et Mario Arris; à côté, disons-nous, de ces ouvrages légers inspirés par une gaieté de bon aloi et

pour ainsi dire respectueuse, il se produisit des œuvres violentes et haineuses.

Des écrivains de mauvaise foi signalèrent à l'indignation publique cet ouvrage, dans lequel l'horrible se mêle à la grâce, et qui développe de merveilleuse manière l'antithèse chère au poëte : la beauté morale dans la difformité physique et la laideur de l'âme dans la beauté du corps.

Gwynplaine le saltimbanque et la duchesse Josiane sont maintenant des types éternels. En dépit des détracteurs, les amours de Déa demeureront d'inoubliables amours. *L'Homme qui rit* a, comme toutes les œuvres du maître, ce sous-titre : chef-d'œuvre.



CHAPITRE XXIX

Sommaire : Quelques mots sur William Shakespeare. — *La Voix de Guernesey.* — L'Exposition universelle de 1867. — *Paris-Guide.* — Reprise d'*Hernani.* — Lettre aux jeunes poëtes. — Mouvement littéraire et mouvement libéral pendant le second Empire. — Les grandes causes défendues par Victor Hugo. — Le *Rappel.* — Auguste Vacquerie et Paul Meurice. — Une profession de foi suivie d'une condamnation. — L'œuvre de l'exil.

Nous avons passé sous silence la magnifique étude consacrée par Victor Hugo à William Shakespeare, le poëte d'Angleterre.

Cette œuvre, dans laquelle sont passés en revue les génies de tous les temps et de toutes les époques, est le plus bel hommage qui jamais ait été rendu à l'éternel écrivain anglais.

Déjà le poëte français s'était associé aux fêtes célébrées en l'honneur de son rival; il lui devait sa louange, et son hommage le grandit.

Dans son étude pour Shakespeare, il sut prouver sa vénération pour l'homme qui, comme lui, a fouillé jusqu'au fond le cœur humain, et c'est à bon droit qu'il signala à l'attention la traduction faite par son fils d'une des plus grandes œuvres humaines.

Chacun des livres de l'admirable traduction de Shakespeare par François Hugo est dédié à ceux qu'il aime.

Les deux Hamlet sont dédiés à ma mère, les Féeries à celle qui est restée en exil, la sœur du traducteur, les Tyrans à mon père, les Jaloux à Charles Hugo et à Auguste Vacquerie, les Comédies de l'amour à Paul Meurice, les Amants tragiques à Jules Janin, les Amis à Paul de Saint-Victor, la Famille à Alexandre Dumas, la Société à Louis Blanc, la Patrie à Eugène Pelletan, à Michelet et à Garibaldi, les Farces à miss Émily de Putron; enfin les sonnets à la mère Patrie.

Nous avons dit quelle est la valeur de cette œuvre colossale.

Il nous faut maintenant rappeler comment Victor Hugo se trouva, en 1867, mêlé aux événements qui se passaient en France.

L'Exposition universelle fut l'occasion d'une grande publication littéraire sur Paris, intitulée *Paris-Guide*.

Dans ce vaste livre se groupèrent tous les grands écrivains de France, et Victor Hugo, chargé d'écrire l'introduction, ou plutôt le manifeste de l'ouvrage, le rédigea dans sa prose étincelante; chaque ligne, peut-on dire, était une fusée.

Cette préface eut un immense retentissement. Mais bientôt un événement plus considérable devait permettre de rendre justice au poëte.

En vain on s'était efforcé pendant plus de seize ans de faire oublier jusqu'à son nom. Les faiseurs de coups d'État ne sont pas de taille à lutter contre le génie. Tôt ou tard il reprend la place qui lui est due.

Si le premier Empire avait laissé la littérature dans un état de dénuement absolu, en revanche, le second arrêta le magnifique essor qui datait de la Restauration et de 1830.

Lorsque Napoléon III, parvenu à son apogée, voulut, en 1867, montrer au monde, en même temps que les embellissements de la capitale et que les splendeurs de l'Exposition, les œuvres dramatiques nouvelles, nos directeurs de théâtre se trouvèrent dans un embarras extraordinaire. De nouveautés intéressantes, il n'y en avait point. Sur les premières scènes, la preuve d'une navrante stérilité; sur les scènes de second ordre, des pièces à grand spectacle, dans lesquelles on exhibait de superbes décors, des trucs, des machines, avec des femmes demi-nues, qui chantaient d'une voix éraillée des couplets, non plus grivois, mais dévergondés, contenant des allusions non piquantes, mais obscènes et stupides.

Tout cela pouvait séduire une certaine classe de visiteurs, mais il se trouvait dans la foule des étrangers et des provinciaux un certain nombre d'hommes capables de juger cette décadence et de l'apprécier comme il convenait.

Le ministère des beaux-arts daigna s'émouvoir et se permit de faire observer à Sa Majesté Napoléon III que l'univers convoqué constaterait un abaissement terrible et se demanderait ce qu'était devenu notre génie littéraire.

La Comédie française, en dehors de l'ancien répertoire connu du monde entier, ne trouvait dans le répertoire moderne rien qui fût de nature à passionner la foule. Le nom de Victor Hugo fut timidement prononcé, et après de longues hésitations on daigna décider que *Hernani* serait mis en répétitions au Théâtre-Français, et *Ruy Blas* à l'Odéon.

Ainsi se trouva levé, forcément, après seize années, l'interdit qui frappait le théâtre immortel du maître.

Ruy Blas, à la suite d'étonnantes avantures dont le récit nous entraînerait trop loin, fut ajourné pour longtemps; mais *Hernani* fut représenté le 20 juin 1867, avec des interprètes dignes de l'œuvre : Delaunay jouait le rôle d'Hernani, Bressant celui de don Carlos, Maubant celui de Ruy Gomez, et Mlle Favart celui de dona Sol.

Un immense intérêt s'attachait à cette reprise, à laquelle nous avons eu l'honneur d'assister. Plus de vingt mille demandes de places avaient été adressées à l'administration du théâtre pour la première représentation. L'événement était grave en effet ; non seulement les jeunes gens, amis des lettres, n'avaient jamais vu jouer ce chef-d'œuvre de l'art dramatique contemporain, et ils savaient les grandes batailles de 1830, mais encore la politique était mêlée à l'affaire. On pouvait s'attendre à une manifestation s'adressant autant à l'homme politique qu'au poëte grandi par la proscription, au génie auquel ses implacables ennemis se trouvaient contraints de rendre un éclatant hommage.

On prétend que les mesures d'ordre les plus sévères avaient été prises et que des troupes, en assez grand nombre, étaient consignées dans les casernes.

Le public admis se partageait en groupes divers. Il y avait d'abord en grand nombre les fonctionnaires prêts à réagir contre toute manifestation politique, puis les anciens jeunes gens de 1830, les héros des premières représentations, prêts à acclamer leur auteur avec une joie pleine de provocation ; ceux-là applaudirent comme jadis, cherchant du regard des ennemis disparus. Les jeunes gens ne comprenaient pas qu'on eût sifflé des vers que depuis Corneille on n'était plus habitué à entendre.

Un critique éminent qui, après avoir contesté longtemps l'œuvre de Victor Hugo, en est devenu depuis le plus ardent de ses défenseurs, M. Francisque Sarcey, s'étonna dans son feuilleton de cet enthousiasme, et prétendit que les longs applaudissements qui éclataient, comme à un signal donné, s'opposèrent à l'explosion unanime des acclamations.

La vérité est que la salle étant à demi remplie par le personnel administratif, il n'y eut, le jour de la première représentation, qu'une moitié des spectateurs qui manifesta librement son admiration. Mais dès le lendemain les ovations commencèrent. Le public, chaque soir renouvelé, écouta l'œuvre avec un respect pour ainsi dire religieux, avec une attention émue, et pendant quatre-vingts soirées, le poëte absent reçut le plus bel hommage que puisse rêver un auteur dramatique.

Heureux de ce succès, les jeunes poëtes contemporains adressèrent à Victor Hugo cette lettre :

« Cher et illustre maître,

« Nous venons de saluer des applaudissements les plus enthousiastes la réapparition au théâtre de votre *Hernani*.

« Le nouveau triomphe du plus grand poëte français a été une joie immense pour toute la jeune poésie ; la soirée du 20 juin fera époque dans notre existence.

« Il y avait cependant une tristesse dans cette fête. Votre absence était pénible à vos compagnons de gloire de 1830, qui ne pouvaient presser la main du maître et de l'ami ; mais elle était plus douloureuse encore pour les

jeunes, à qui il n'avait jamais été donné de toucher cette main qui a écrit la *Légende des siècles*.

« Ils tiennent du moins, cher et illustre maître, à vous envoyer l'hommage de leur respectueux attachement et de leur admiration sans bornes.

« *Sully-Prudhomme, Armand Silvestre, François Coppée, Georges Lafenestre, Léon Valade, Léon Dierx, Jean Aicard, Paul Verlaine, Albert Mérat, André Theuriet, Armand Renaud, Louis-Xavier de Ricard, H. Cazali, Ernest d'Hervilly.* »

Cette lettre, signée de noms maintenant célèbres, n'était pas seulement une belle action, elle était aussi, à l'époque où elle fut écrite, une action courageuse. Victor Hugo répondit de Bruxelles, le 22 juillet 1867 :

« Chers poëtes,

« La révolution littéraire de 1830, corollaire et conséquence de la révolution de 1789, est un fait propre à notre siècle. Je suis l'humble soldat de ce progrès. Je combats pour la révolution sous toutes ses formes, sous la forme littéraire comme sous la forme sociale. J'ai la liberté pour principe, le progrès pour loi, l'idéal pour type.

« ...... Recevez, mes jeunes confrères, mon remerciement.

« A ce point de la vie où je suis arrivé, on voit de près la fin, c'est-à-dire l'infini. Quand elle est si proche, la sortie de la terre ne laisse guère place dans notre esprit qu'aux préoccupations sévères. Pourtant, avant ce mélancolique départ dont je fais les préparatifs dans ma solitude, il m'est précieux de recevoir votre lettre éloquente, qui me fait rêver une rentrée parmi vous et m'en donne l'illusion, douce ressemblance du couchant avec l'aurore. Vous me souhaitez la bienvenue, à moi qui m'apprêtais au grand adieu.

« Merci ! Je suis l'absent du devoir, et ma résolution est inébranlable, mais mon cœur est avec vous.

« Je suis fier de voir mon nom entouré des vôtres. Vos noms sont une couronne d'étoiles. — Victor Hugo. »

Mais l'autorisation de jouer *Hernani* ne fut pas de longue durée. Louis Bonaparte ne se contentait pas d'exiler l'homme, il voulait encore exiler sa pensée. Il consentit avec peine, à la fin de son règne, à ce qu'on reprît *Lucrèce Borgia* à la Porte-Saint-Martin, reprise qui fut un triomphe pour Marie Laurent et qui fit écrire à George Sand une admirable lettre dans laquelle elle disait à Victor Hugo :

« J'étais il y a trente-sept ans à la première de *Lucrèce*, et j'ai pleuré. Je sors de la représentation d'aujourd'hui le cœur tout rempli d'émotion et de joie. J'ai dans les oreilles les acclamations de cette foule qui criait : « Vive Victor « Hugo ! » et qui vous appelait, hélas ! comme si vous alliez venir, comme si vous alliez l'entendre. »

Mais auparavant, en 1867, avait paru *la Voix de Guernesey*, ce poëme superbe qui flétrissait l'expédition de *Mentana*, consolait et vengeait la défaite de Garibaldi vaincu par le pape et par Bonaparte, son complice ; le poëte disait à Pie IX couvert du sang des morts de ce champ de bataille :

O sinistre vieillard, te voilà responsable
Du vautour déterrant un crâne dans le sable,
Et du croassement lugubre des corbeaux !
Emplissez désormais ses visions, tombeaux.
. . . .
La mitraille invoquée a tenu sa promesse ;
C'est fait ; les morts sont morts. Maintenant dis la messe.
Prends dans tes doigts l'hostie en t'essuyant un peu,
Car il ne faudrait pas mettre du sang à Dieu !

On comprend le déchaînement de la presse cléricale ; on se l'explique d'autant mieux que dix-sept traductions de ce poëme, dont quelques-unes en vers, parurent en même temps. Garibaldi répondit à Victor Hugo par un poëme en vers français. Des milliers d'exemplaires de *Mentana* passant la frontière pénétraient à Paris.

La colère impériale gronda ; les représentations d'*Hernani* furent arrêtées, et le poëte reçut à Guernesey la lettre suivante :

« Le directeur du théâtre impérial de l'Odéon a l'honneur d'informer M. Victor Hugo que la reprise de *Ruy Blas* est interdite.

« CHILLY. »

Victor Hugo répondit :

A M. Louis-Bonaparte, aux Tuileries.

« Monsieur, je vous accuse réception de la lettre signée Chilly.

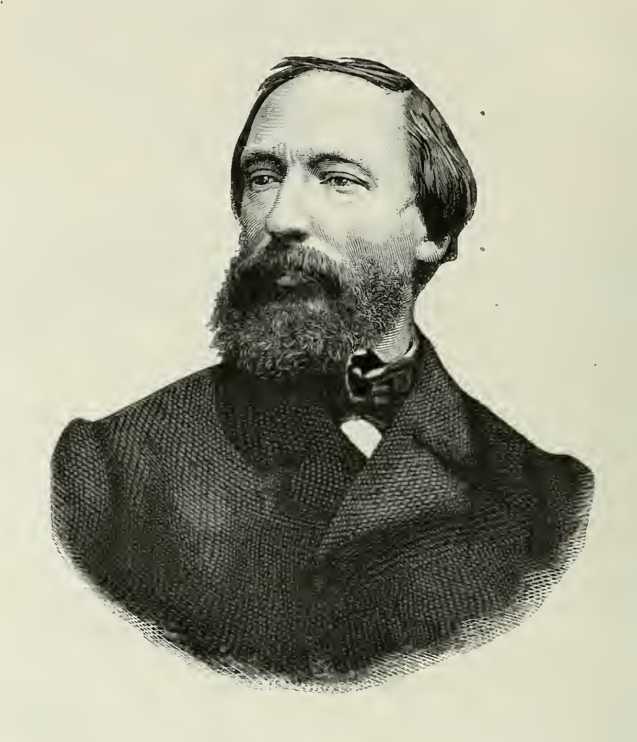
« VICTOR HUGO. »

Cette lettre parvint à son adresse. Toutes n'avaient pas le même sort, grand nombre des missives que le poëte adressait en France étaient confisquées ; toutes étaient lues. Il en avait été réduit à faire imprimer sur le coin de ses enveloppes l'article 187 du Code pénal, ainsi conçu :

— Toute suppression, toute ouverture de lettres confiées à la poste, commise ou facilitée par un fonctionnaire ou un agent du gouvernement ou de l'administraction des postes, sera punie d'une amende de seize francs à cinq cents francs, et d'un emprisonnement de trois mois à cinq ans. —

Cette citation, pleine d'à-propos, n'empêchait pas le cabinet noir de se livrer à son décachetage et de lire même les lettres sur lesquelles l'exilé écrivait de sa main : *Affaires de famille, inutile d'ouvrir*. La police avait ses raisons. Elle savait que le grand exemple donné par le proscrit faisait réfléchir bien des hommes

en France ; elle savait que c'était à lui que s'adressaient les vœux de délivrance ; que c'était vers lui que se tendaient les mains des jeunes gens nés dans la servitude, et qui, grandissant avec des aspirations de liberté, commençaient à réveiller la nation, trop longtemps endormie. Peu à peu le mouvement



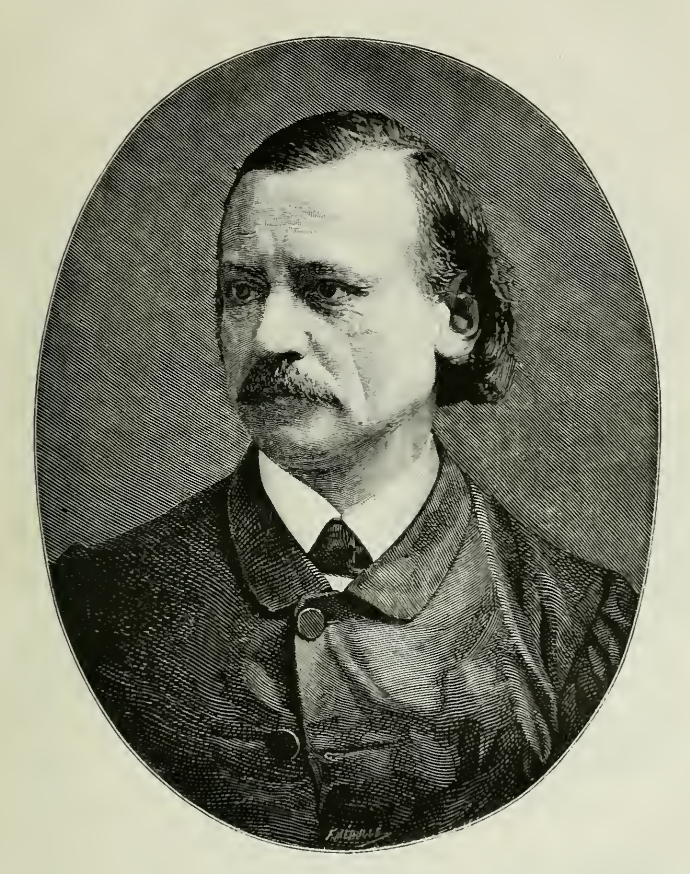
AUGUSTE VACQUERIE.

libéral s'accentuait. C'est un vieillard qui, de Guernesey, fortifiait les cœurs, encourageait les espérances.

Certain du lendemain, souriant à l'avenir, il attendait.

Ayant déjà repoussé l'amnistie en 1859, ne reconnaissant pas au criminel le droit d'absoudre des innocents, au bourreau le droit de pardonner aux victimes, il repoussa avec plus de hauteur encore la dernière amnistie du règne de Napoléon III, celle du 15 août 1869. Il avait déclaré qu'il ne reverrait le pays

« tombeau de ses aïeux et nid de ses amours » que lorsque la liberté y reparaîtrait; il avait juré qu'il ne rentrerait en France qu'avec le droit. Ces serments-là ne se trahissent point.



PAUL MEURICE.

L'action politique de Victor Hugo était considérable malgré son éloignement; elle devint plus puissante encore, lorsque, le 4 mai 1869, fut fondé le *Rappel*. On était à la veille des élections générales. Il fallait, continuant la bataille commencée par Rochefort avec *la Lanterne*, fonder un organe puissant de

la démocratie, une feuille qui pût avoir sur le suffrage populaire une énergique influence.

Pour mener à bien cette entreprise, il fallait des hommes d'une valeur éprouvée, d'un courage inébranlable, d'un talent éclatant. La rédaction de l'ancien *Événement* était digne de remplir une semblable tâche, d'engager un combat à outrance.

Les fondateurs de cette feuille vaillante furent donc Charles et François Hugo, Vacquerie, Paul Meurice ; à eux se joignit Rochefort, qui le premier en ce temps avait monté à l'assaut, démolissant avec ses épigrammes les premières murailles de la citadelle impériale.

On sait quels hommes étaient Charles et François Hugo. Nous redirons plus loin la noblesse de leur caractère et la grandeur de leur âme. On connaît aussi les deux plus dévoués, les deux plus fidèles amis du maître. Victor Hugo maintes fois leur a rendu non seulement justice, mais hommage. Il a dit combien il était fier de leur amitié, de leur talent, de leur honnêteté. Il leur a dédié de belles strophes ; il les a consolés lorsque d'infâmes calomnies s'efforçaient de les atteindre ; il sait le prix de leurs sacrifices et de leur dévouement. Ils ont été à la peine et ils sont à l'honneur.

Paul Meurice est un de nos maîtres en l'art d'écrire. Dans toutes ses œuvres, dans ses romans et dans ses drames on trouve la marque d'un écrivain de premier ordre ; lettré, savant, il a une manière originale ; la simplicité de son style, l'harmonie de ses phrases, la vigueur et la netteté de ses compositions, la puissance de son imagination le placent au premier rang parmi les hommes de lettres de notre époque. Plein de goût, d'une grande affabilité de manières, d'une rare probité, il aura dans l'histoire littéraire du XIX[e] siècle une place enviable.

Auguste Vacquerie, lui aussi, est un caractère, et son nom, comme celui de son ami, de son frère d'armes, signifie talent, droiture, énergie. Rien n'ébranla ses convictions, sa foi en l'art et en la République. Lorsqu'il comprit que le règne de la duplicité et de la fourberie allait enfin finir, Auguste Vacquerie, exilé volontaire, s'en vint à Paris battre le rappel de la liberté ; et dès lors, sans cesser d'être un artiste et un poëte digne de ce nom, il se fit journaliste, un journaliste incomparable. En cet art il a des égaux, mais point de maîtres. Depuis dix ans, chaque jour il écrit dans son journal des articles qui sont des chefs-d'œuvre d'improvisation. Verve, savoir, bon sens, élégance de plume, élévation d'idées, surprenante variété de tons et d'allures, défense énergique du droit, inflexibilité des principes, ainsi se peut résumer son œuvre quotidienne : philosophe indigné ou sarcastique, il publie chaque matin une page remarquable. Son œuvre mérite le respect de la postérité.

On s'explique que, rédigé par de tels hommes, le *Rappel* ait eu un succès sans précédent. L'Empire, prévoyant l'accueil qu'allait faire à cette feuille la population parisienne, lui interdit d'abord la vente sur la voie publique.

Dès le premier numéro, malgré cette entrave, le *Rappel* se tira à cent quatre-vingt mille exemplaires ; les presses dont on disposait ne suffisaient pas, malgré le travail de jour et de nuit, à satisfaire les acheteurs, qui se disputaient les exemplaires. Le *Rappel* battait la charge de l'honneur et enthousiasmait la foule lasse de l'asservissement et de la honte.

Victor Hugo, le premier jour, avait publié dans ce journal, écho de la liberté, un manifeste adressé aux cinq rédacteurs fondateurs que nous avons nommés. Il avait écrit :

« *Rappel.* J'aime tous les sens de ce mot : rappel des principes par la conscience ; rappel des vérités par la philosophie ; rappel du devoir par le droit ; rappel des morts par le respect ; rappel du châtiment par la justice ; rappel du passé par l'histoire ; rappel de l'avenir par la logique ; rappel des faits par le courage ; rappel de l'idéal dans l'art par la pensée ; rappel du progrès dans la science par l'expérience et le calcul ; rappel de Dieu dans les religions par l'élimination des idolâtries ; rappel du peuple à la souveraineté par le suffrage universel renseigné ; rappel de l'humanité par l'enseignement gratuit et obligatoire ; rappel de la liberté par le réveil de la France; rappel de la liberté par le cri : ***Fiat jus!***

« Vous dites : Voilà notre tâche ; moi je dis : Voilà votre œuvre. »

Il n'était pas permis au poëte de prendre part à la lutte quotienne ; mais son âme était avec les combattants.

Le *Rappel*, à qui s'adjoignirent des collaborateurs d'un grand mérite : Arthur Arnould, Lafenière, Jules Claretie, et plus tard toute une pléiade de jeunes talents, le *Rappel* eut à subir des persécutions sans nombre, dont l'énumération simple nous demanderait vingt pages. Il lutta et il triompha. Grâce à lui la jeunesse connut enfin l'histoire contemporaine, que les maîtres d'alors avaient réussi pendant un temps à tenir secrète. L'indignation éclata et l'explosion formidable des consciences hâta le jour de la justice et du châtiment.

Personne n'ignore le rôle superbe joué depuis par le *Rappel*.

En 1870, il fut poursuivi et sérieusement condamné lorsque Napoléon III, sentant que le sol tremblait sous ses pieds, éprouva le besoin de faire un plébiscite pour étayer son trône chancelant.

Victor Hugo, consulté, répondit non, et développa ses raisons dans une de ses pages les plus énergiques.

Il demanda pourquoi l'on invitait le peuple à voter le perfectionnement d'un crime. Cela lui faisait hausser les épaules, et il termina son refus indigné par ces phrases :

« Si l'auteur du coup d'État tient absolument à nous adresser une question à nous, peuple, nous ne lui reconnaissons que le droit de nous faire celle-ci :

« Dois-je quitter les Tuileries pour la Conciergerie, et me mettre à la disposition de la justice ?

« NAPOLÉON. »

« Oui.

« VICTOR HUGO. »

Les tribunaux condamnèrent l'auteur de l'article.

Mais, enfin, des jours meilleurs allaient venir après d'effroyables catastrophes. Nous ne voulons ici que résumer l'action politique du poëte pendant son exil; elle est tout entière jugée dans cette page d'Auguste Vacquerie.

« Le devoir, on sait si Victor Hugo lui a obéi, s'il a été fidèle au vers immortel :

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là!

« De toutes parts, on s'adressait à lui, les individus et les peuples. On venait le chercher pour parler sur les tombes : il parlait sur la tombe de Jean Bousquet, sur celle de Louise Julien, sur celle de Félix Bany. On le sollicitait d'écrire contre les gibets : il écrivait contre le gibet de Tapner, contre le gibet de Bradley ; il faisait de John Brown le Christ des noirs.

« Lui qu'un empereur expatriait, il demandait à Juarez la grâce d'un empereur. Il répondait à l'appel du peuple crétois. Cuba s'était insurgée; la répression était féroce; des districts entiers étaient exécutés militairement; trois cents femmes, qui s'étaient réfugiées à New-York, envoyaient au grand proscrit leur adresse pour le prier d'intervenir. On l'appelait à Lausanne pour présider le Congrès de la paix. L'Irlande se tournait vers lui, et le suppliait de prendre la défense des fenians condamnés.

« Il ne se refusait jamais.

« Et ce n'était là qu'une part de son œuvre. A travers tout cela, le monde voyait éclater *Napoléon le Petit*, *les Châtiments*, les *Contemplations*, *la Légende des siècles*, les *Chansons des rues et des bois*, *Shakespeare*, *l'Homme qui rit*, *les Travailleurs de la mer*, *les Misérables*.

« Une chose à constater, c'est que, pendant ces dix-neuf ans de luttes incessantes, de duel avec l'Empire, corps à corps avec toutes les tyrannies et toutes les iniquités, Victor Hugo est resté tranquille et souriant.

« Expulsé de France pour avoir défendu le Droit et le Peuple, il était expulsé de Bruxelles pour *Napoléon le Petit*, et de Jersey pour *les Châtiments*; il était d'aussi bonne humeur à Guernesey qu'à Paris.

« Il vivait en famille. Il avait autour de lui : sa femme, l'admirable femme qui a eu l'honneur de mourir en exil, — Mme Victor Hugo était morte en 1868.

« D'autres malheurs, s'il est possible, devaient venir assombrir l'illustre destinée du poëte, et lui faire verser des larmes amères. Enfin, l'heure si longtemps attendue par lui, l'heure de la justice sonna. »


RETOUR
EN FRANCE

CHAPITRE XXX

SOMMAIRE : Le retour en France. — Un terrible voyage. — Arrivée à Paris (5 septembre 1870). — Ovation populaire. — Remerciement de Victor Hugo. — Chez Paul Meurice. — Le siège. — Appel de paix et appel de guerre. — Menus bizarres. — Quelques quatrains improvisés. — Promenades à travers Paris assiégé. — Les canons offerts par *les Châtiments*. — Représentations populaires. — Affection du poëte pour le peuple de Paris. — L'éloge qu'il en fait. — La fin de la guerre.

Le plébiscite devait mener la France à Sedan. La promesse de paix amena la guerre et le démembrement de la France, inévitable fin d'un régime datant du Deux décembre.

Aux premières nouvelles de nos désastres en 1870, Victor Hugo, abandonnant sa maison d'Hauteville-House, accourut à Bruxelles afin d'être le plus près possible de la patrie, à l'heure des épreuves terribles.

Survint la honteuse capitulation de Sedan et la révolution du Quatre-Septembre. Le lendemain, le 5, le poëte rentrait en France. Le premier spectacle qui frappa ses yeux en arrivant à Landrecies fut le spectacle de la déroute : des soldats blessés, des fuyards mourant de fatigue et de faim tendant la main pour avoir du pain. A la vue de ce désastre, de cette armée française errante et battue, des larmes s'échappèrent de ses yeux, des sanglots secouèrent sa poitrine. Il acheta tout le pain qu'il put trouver et le fit distribuer aux soldats.

Un écrivain de bonne race et depuis longtemps célèbre, M. Jules Claretie, fut le compagnon de ce voyage lugubre. Nous voulons laisser pour un moment la parole à ce témoin attendri d'une scène touchante :

« Le lundi, 5 septembre 1870, a écrit Jules Claretie, le lendemain de la chute de l'empire, Victor Hugo, alors à Bruxelles, place des Barricades, se présentait au guichet de la gare où l'on distribue les billets pour la France et demandait, d'une voix malgré lui tremblante d'émotion, *un billet pour Paris.*

Je le vois encore.

En quittant le champ de bataille de Sedan, j'avais pris le chemin de Bruxelles, où j'avais passé, allant de la poste au télégraphe, dans une anxiété

facile à comprendre, cette fiévreuse journée du 4. Le soir, à la nouvelle de la proclamation de la République, il avait été convenu que Victor Hugo partirait le lendemain pour Paris. Exilé volontaire depuis l'amnistie, il demeurait hors de France avec la résolution inébranlable de tenir le serment par deux fois prêté, dans ses *Châtiments* d'abord, puis dans ses lettres rendues publiques, lorsqu'il s'écriait : *Quand la liberté rentrera, je rentrerai!*

La France était, en apparence du moins, rendue à elle-même. Ce n'était plus sa liberté qu'on menaçait, c'était son indépendance. Victor Hugo pouvait et devait rentrer dans Paris assiégé. Nous eûmes l'honneur de l'accompagner dans ce voyage, dont les moindres détails sont demeurés présents à notre esprit. C'est une page d'histoire que le récit de cette journée.

Le jour du 5 septembre, Victor Hugo, coiffé d'un chapeau de feutre mou, une sacoche de cuir à son côté, maintenue par une courroie, le visage pâle et ému, regarda instinctivement sa montre lorsqu'il s'avança pour demander un billet. Il semblait qu'il voulût savoir l'heure exacte où devait finir sa proscription.

Tant d'années, — dix-neuf ans! — avaient passé depuis le jour où il lui avait fallu abandonner, dans ce Paris dompté par son génie, tout ce qui faisait sa vie : sa demeure d'habitude, ses livres préférés, ses meubles, ses tableaux, et jusqu'à six feuillets à peine séchés de ses derniers vers.

Maintenant, tout était fini. Ce n'était plus par des mois, c'était par des minutes qu'il comptait le temps qui le séparait encore du moment où il allait s'écrier : — Voici la France!

— *Un billet pour Paris!* cria-t-il de sa voix claire, qui vibrait comme un clairon.

Sur le quai d'embarquement, des amis fidèles accompagnaient Victor Hugo regagnant son pays. Le bon et brave Camille Berru, dont Charles Hugo a retracé le portrait dans ses *Hommes de l'exil*, pleurait à l'idée de ne pouvoir suivre celui qu'il admirait et aimait. Le train partit, et Victor Hugo demeura assis en face de moi et de M. Antonin Proust. Le poëte regardait par la portière les horizons et les paysages, attendant que la frontière fût franchie et qu'il découvrît les arbres, les prés, le sol, l'air même et le ciel de la patrie. Je n'oublierai jamais l'impression profonde et sublime que causa à cet homme, alors âgé de soixante-huit ans et blanchi dans l'exil, la vue du premier soldat français aperçu du fond du wagon.

C'était à Landrecies. Des troupes de ce corps de Vinoy qui battait en retraite de Mézières sur Paris, pauvres gens harassés, poudreux, boueux, blêmes, découragés, se tenaient assis ou couchés le long de la voie. Ils fuyaient les uhlans qui étaient proches. Ils se repliaient sur la grande ville pour n'être pas engloutis dans le désastre qui venait de faire, devant Sedan, de la dernière armée française, une proie pour les citadelles prussiennes. On lisait la défaite dans leurs regards, l'affaissement moral dans leur attitude physique; ils étaient

mornes, sordides, roulés par la déroute comme des cailloux par l'orage. Mais quoi! ils étaient des soldats de notre France, ils en avaient l'uniforme aimé, la capote bleue, le pantalon rouge. Ils emportaient, dans la débâcle, sains et saufs, leurs drapeaux aux trois couleurs. De grosses larmes emplirent soudain les yeux navrés de Victor Hugo, et, se penchant à la portière, d'une voix vibrante et éperdue :

— Vive la France! cria le vieillard; vive l'armée! vive l'armée française! vive la patrie!

Les soldats, écrasés de fatigue, regardaient vaguement et d'un air morne, sans comprendre.

Lui continuait à leur jeter des encouragements et des vivats semblables aux battements du pas de charge : « Non, non, ce n'est pas votre faute, vous avez fait votre devoir! »

Et quand le train repartit, les larmes tombèrent lentement de ses yeux sur ses joues et se perdirent dans sa barbe blanche.

Il avait vécu jusque-là avec cette fière et hautaine illusion que la France était invincible. Fils de soldat, il avait cru que les soldats de son pays étaient éternellement promis à la gloire et non à la honte. Patriote, il avait assigné à sa patrie le poste le plus périlleux et le plus beau : la première place, l'avant-garde. Et tout s'écroulait de ses espoirs! Nous l'entendîmes alors murmurer sourdement, avec l'accent profond de la conviction et de la souffrance : « Plût à Dieu que je n'eusse jamais revu la France, si je dois la revoir partagée, diminuée, amoindrie et réduite à ce qu'elle était au temps de Louis XIII! »

Il y a plus de dix ans que tout cela s'est passé, et je revois, comme alors, ces larmes du poëte qui jaillissaient, comme le sang d'une blessure, du fond même de son cœur.

A Tergnier, — autre souvenir dont je suis fier, — Victor Hugo prit son premier repas en France. On avait déjà signalé son arrivée; la salle du buffet était pleine de curieux, de gens empressés.

— Vous n'avez pas besoin de passeport! dit le commissaire en saluant.

Nous entrâmes au buffet : il y avait à peine de quoi manger. Ce fut un repas rapide : du pain frais, du fromage et du vin, rien de plus. Je réclamai de Victor Hugo l'honneur de lui offrir ce premier dîner fait en France. Il accepta, et je le vis emporter, glisser dans sa poche, avec une certaine émotion, ce morceau de pain, rompu, pour la première fois, dans son pays retrouvé.

— Je l'ai toujours, votre morceau de pain, nous dit-il parfois, attendri encore au souvenir de ce frugal repas. Mme Drouet l'a gardé.

Il l'a conservé, en effet, ce pain de Tergnier, qui fut à peu près tout ce qu'il mangea ce jour-là, car l'angoisse l'étreignait à la gorge.

Nous remontâmes en wagon. Jusqu'à Paris, la nuit tombant peu à peu sur les campagnes traversées, Victor Hugo songea.

— Je voudrais, disait-il, rentrer seul, à pied, comme un voyageur ignoré, dans la ville menacée !

A la gare du Nord, Paul Meurice, Vacquerie, François-Victor Hugo — Charles était avec nous dans le wagon — se précipitèrent. *Vive Victor Hugo! vive Hugo!*

— Messieurs, messieurs, dit doucement un chirurgien en chef, nous avons là des blessés !

Il montrait des wagons-ambulances, d'où le sang coulait sur les rails à travers les planches.

Victor Hugo fit un signe. On se tut. Au dehors, une foule énorme l'attendait. On l'aperçoit, on l'acclame, on l'emporte. Et je suis du regard, dans l'ombre de Paris et l'immensité de la foule, ce vieillard qui, fidèle à son serment, avait été *celui-là* qui proteste jusqu'au dernier jour contre l'injure faite au Droit.

Et chaque fois que je vois Victor Hugo salué des applaudissements, heureux de ces hommages de tout un peuple à un maître qui est le maître par le génie, je me rappelle ces larmes du fils à barbe blanche, pleurant en retrouvant, blessée au flanc, mourante et souillée, sa mère, la Patrie !

Quoique jeune encore, m'écrivait une fois Victor Hugo en se rappelant cette journée, vous êtes pour moi un vieil ami. Il y a entre nous de l'inoubliable : — la rentrée en France. »

» Il arrivait, a écrit de son côté Alphonse Daudet.

Il arrivait au moment où se fermait le cercle d'investissement, avec le dernier train, la dernière bouffée d'air libre ; il venait combattre pour Paris, il était à la gare du Nord.

Quelle ovation lui fit ce peuple tumultueux, révolutionné, prêt aux grandes choses, plus joyeux de sa liberté reconquise qu'effrayé du canon qui grondait contre ses remparts! Nous verrons toujours cette voiture, descendant la rue Lafayette, le poëte debout, les yeux mouillés; soulevé par la foule... »

Il était dix heures du soir lorsque le train pénétra dans la gare du Nord. Le poëte avait tenu, afin que sa rentrée fût silencieuse et solitaire, à prendre un train arrivant la nuit ; mais une foule considérable l'attendait, encombrant la gare et les rues voisines ; une station de plusieurs heures n'avait point découragé le peuple, qui tenait à saluer respectueusement, à acclamer mille fois le grand citoyen qui, pendant vingt ans, avait protesté au nom de l'honneur, au nom de la liberté.

Paris, tout entier, voulait voir et entendre Victor Hugo, qui, accueilli par des vivats frénétiques, prononça une courte allocution :

« Les paroles, commença-t-il en tremblant, me manquent pour dire à quel point m'émeut l'inexprimable accueil que me fait le généreux peuple de Paris.. Citoyens, j'avais dit : « Le jour où la République rentrera, je rentrerai. » Me voici.

« Deux grandes choses m'appellent : la première, la République ; la seconde, le danger. Je viens ici faire mon devoir. Quel est mon devoir? c'est le vôtre, c'est celui de tous. Défendre Paris, garder Paris...

« Je vous remercie de vos acclamations, mais je les rapporte toutes à cette grande angoisse qui remue toutes les entrailles, la patrie en danger. Je ne vous demande qu'une chose : l'union ! Par l'union vous vaincrez. Étouffez toutes les haines, éloignez tous les ressentiments, soyez unis, vous serez invincibles. Serrons-nous tous autour de la République et soyons frères. Nous vaincrons. C'est par la fraternité qu'on sauve la liberté. »

Reconduit par le peuple jusqu'à l'avenue Frochot, où il allait habiter au numéro 5, chez son ami Paul Meurice, et rencontrant partout la foule sur son passage, Victor Hugo prit de nouveau la parole et dit : « Vous me payez en une « heure dix-neuf ans d'exil. »

Le poëte demeura donc pendant toute la durée du siège dans la maison de Paul Meurice, un élégant rez-de-chaussee tout entouré d'arbres.

A cette époque vivait encore Mme Paul Meurice.

Cette noble femme était une grande artiste. Elle s'était associée comme il convenait à l'existence intellectuelle de son mari. En elle vibrait l'âme de son époux. Elle était lettrée et elle faisait de la peinture. On a, signées de son nom, d'admirables copies des maîtres du Louvre et du Luxembourg, copies qui font hésiter à se demander si l'on a devant soi la toile du maître.

Mme Paul Meurice, à qui Victor Hugo consacra une de ses plus belles oraisons funèbres, fut une âme vaillante, une femme qui toujours ne songea qu'au devoir. Elle eut toutes les vertus.

Ce fut dans cet aimable asile que le poëte, en revenant d'exil, nous le répétons, s'en vint demeurer. Il lui fallait ces amitiés chaudes et fidèles pour le consoler de l'épreuve. Jamais il n'avait pu rêver que le destin lui réservait cette aventure terrible : rentrer en France après que le crime impérial avait été châtié, mais y rentrer au moment où la patrie était envahie, à l'heure fatale où l'étranger souillait notre sol.

A cette France qu'il a toujours aimée d'un si ardent amour, il apportait du moins un noble conseil. Il revenait pour lui dire comment on résiste, comment on lutte ; il voulait sa part de souffrances, sa part de douleurs, sa part de résistance.

Paris était assiégé ; sa place était dans Paris assiégé. Il ne lui convenait pas que la grande ville, redevenue libre en dépit des armées allemandes, pût mourir sans qu'il fût là.

Ses enfants et ses petits-enfants étaient revenus avec lui. Le triomphe impérial avait eu leur dédain ; le deuil de la nation devait avoir leur amour.

Alors que les jolis jeunes gens du second Empire se hâtaient de passer la frontière pour se mettre à l'abri des balles et des boulets, le poëte de France se venait placer là où il y avait péril et là où il y avait honneur. Aux canons



MADAME PAUL MEURICE.



A L'AMBULANCE, AU THEATRE-FRANÇAIS

(Croquis d'Andrieux.)

qui voulaient détruire la ville du monde, la cité universelle, il offrait sa poitrine, il apportait comme cible son cœur et le cœur des siens.

Cela est vénérable.

Quelques jours après la rentrée du poëte en France l'armée allemande, à grandes journées, s'avança pour investir la capitale.

Il semblait qu'il fût temps encore d'élever la voix entre deux nations dont l'une, la victorieuse, avait dit à l'autre : « Nous ne faisons la guerre qu'à ton empereur. » On pouvait supposer que l'empereur étant chassé la lutte devait finir.

Victor Hugo publia en français et en allemand un appel aux Prussiens. Il leur dit :

« Allemands, celui qui vous parle est un ami. Il y a trois ans, à l'époque de l'Exposition de 1867, je vous souhaitais la bienvenue dans votre ville. Quelle ville? Paris, car Paris ne nous appartient pas à nous seuls. Paris est à vous autant qu'à nous. Berlin, Vienne, Dresde, Munich, Stuttgard, sont vos capitales; Paris est votre centre. C'est à Paris que l'on sent vivre l'Europe. Paris est la ville des villes. Paris est la ville des hommes. Il y a eu Athènes, il y a eu Rome et il y a Paris. Paris n'est autre chose qu'une immense hospitalité.

... Aujourd'hui vous y revenez en ennemis. Pourquoi? quel est ce malentendu sinistre?

Pourquoi cette invasion? Pourquoi cet effort sauvage contre un peuple frère? Qu'est-ce que nous vous avons fait?

Cette guerre, est-ce qu'elle vient de nous? C'est l'Empire qui l'a voulue, c'est l'Empire qui l'a faite. Il est mort. C'est bien. Nous n'avons rien de commun avec ce cadavre. Il est le passé, nous sommes l'avenir. Il est la haine, nous sommes la sympathie. Il est la trahison, nous sommes la loyauté! Il est Capoue et Gomorrhe, nous sommes la France. Nous sommes la République française; nous avons pour devise : *Liberté, égalité, fraternité;* nous écrivons sur notre drapeau : *États-Unis d'Europe.*

... Réfléchissez avant de donner au monde ce spectacle : les Allemands redevenus les Vandales, la barbarie décapitant la civilisation... Savez-vous ce que serait pour vous cette victoire? Ce serait le déshonneur.

... Allemands, si vous persistez, soit, vous êtes avertis, faites, attaquez la muraille de Paris. Sous vos bombes et vos mitrailles elle se défendra. Quant à moi, vieillard, j'y serai sans armes. Il me convient d'être avec les peuples qui meurent. Je vous plains d'être avec les rois qui tuent. »

A ces superbes paroles de concorde, la presse allemande répondit par des cris de colère. Le manifeste de paix fut saisi, traqué, détruit par les généraux prussiens. Un journal prussien écrivit :

Hængt den Dichter an der Mast auf; pendez le poëte au haut du mât. Les troupes ennemies continuèrent leur marche en avant. Il ne restait plus d'espoir que dans la levée en masse, dans un formidable appel aux armes. Il

se fallait défendre contre l'envahisseur farouche. Le poëte alors poussa le cri de guerre :

« ... Que toutes les communes se lèvent! que toutes les campagnes prennent feu! que toutes les forêts s'emplissent de voix tonnantes! Tocsin! tocsin! que de chaque maison il sorte un soldat; que le faubourg devienne régiment, que la ville se fasse armée. Les Prussiens sont huit cent mille, vous êtes quarante millions d'hommes. Dressez-vous et soufflez sur eux! Lille, Nantes, Tours, Bourges, Orléans, Dijon, Toulouse, Bayonne, ceignez vos reins. Lyon, prends ton fusil; Bordeaux, prends ta carabine; Rouen, tire ton épée, et toi, Marseille, chante ta chanson et viens terrible. Cités, cités, cités, faites des forêts de piques, épaississez vos baïonnettes, attelez vos canons, et toi, village, prends ta fourche. On n'a pas de poudre, on n'a pas de munitions, on n'a pas d'artillerie? Erreur! on en a. D'ailleurs les paysans suisses n'avaient que des cognées, les paysans polonais n'avaient que des faulx, les paysans bretons n'avaient que des bâtons. Et tout s'évanouissait devant eux! Tout est secourable à qui fait bien. Nous sommes chez nous. La saison sera pour nous, la bise sera pour nous, la pluie sera pour nous. Guerre ou honte! Qui veut peut. Un mauvais fusil est excellent quand le cœur est bon : un vieux tronçon de sabre quand le bras est vaillant. C'est aux paysans d'Espagne que s'est brisé Napoléon. Tout de suite, en hâte, sans perdre un jour, sans perdre une heure, que chacun, riche, pauvre, ouvrier, bourgeois, laboureur prenne chez lui ou ramasse à terre tout ce qui ressemble à une arme ou à un projectile. Roulez des rochers, entassez des pavés, changez les socs en haches, changez les sillons en fosses, combattez avec tout ce qui vous tombe sous la main, prenez les pierres de notre terre sacrée, lapidez les envahisseurs avec les ossements de notre mère la France. Citoyens, dans les cailloux du chemin, ce que vous leur jetterez à la face c'est la patrie! »

Ce grand chant de combat parut le 17 septembre 1870. On demanda à Victor Hugo d'aller le répéter par toute la France. Il avait promis de partager le sort de Paris, il resta dans Paris assiégé. Le peuple se montra héroïque; mais au mois d'octobre des symptômes de division se manifestèrent et une première tentative d'insurrection communaliste éclata, qui fut heureusement étouffée.

Après avoir élevé la voix en faveur de la paix et flagellé la criminelle entreprise des Allemands, après avoir encouragé une guerre devenue sainte, puisqu'il s'agissait de repousser l'invasion, le poëte parla aux Parisiens de concorde et d'union.

— Le souvenir que tu dois au devoir, dit-il à chacun, se compose de ton propre oubli. — Union et unité. — Les griefs, les ressentiments, les rancunes, les haines, jetons ça au vent. Que ces ténèbres s'en aillent dans la fumée des canons. Aimons-nous pour lutter ensemble. Nous avons tous les mêmes mérites. Est-ce qu'il y a eu des proscrits? Je n'en sais rien. Quelqu'un a-t-il été en

exil? Je l'ignore. Il n'y a plus de personnalités, il n'y a plus d'ambition, il n'y a plus dans les mémoires que ce mot : salut public. —

Ces sages conseils dictés par la plus patriotique pensée ne furent pas, hélas! toujours écoutés. Celui qui les donnait ne cessa d'encourager la résistance, de donner l'exemple de la fermeté d'âme.

Au mois d'octobre parut une édition parisienne des *Châtiments*, qui furent mêlés au siège mémorable et jouèrent pendant cette terrible époque un rôle important.

Pour la première fois la vente des cinq mille exemplaires de cette édition rapporta cinq cents francs à l'auteur, qui aussitôt fit don de cette somme à la souscription pour les canons.

Quelques jours plus tard la Société des gens de lettres eut l'idée de faire dire par les premiers artistes de Paris quelques-unes des pièces du livre proscrit et vengeur qui était rentré en France avec la République. Elle demanda à son président vénéré la permission d'offrir un canon à la défense nationale avec le produit de la représentation et d'appeler ce canon le Victor Hugo.

Le poëte répondit qu'il était fier qu'on voulût bien se servir de son œuvre; mais il pria qu'on donnât au bronze, non pas son nom, mais le nom de l'héroïque petite ville qui partageait alors l'admiration de l'Europe avec Strasbourg, le nom de Châteaudun.

L'audition des *Châtiments* eut lieu au théâtre de la Porte-Saint-Martin le 5 novembre.

M. Jules Claretie, au nom de la Société des gens de lettres, prononça un discours plein de noblesse et de patriotisme. Il rappela dans un beau langage l'exil du poëte et fit justement remarquer que l'histoire devait donner raison à la poésie indignée, et le destin à la prédiction terrible. Avec le neveu comme avec l'oncle l'Empire qui était la paix était devenu l'invasion. Le prophète des *Châtiments* avait annoncé toutes les catastrophes.

Dits par les premiers artistes du monde, par Frédérick-Lemaître, Coquelin, Marie Laurent, Taillade, Lafontaine, Berton, chantés par Mme Gueymard, qu'accompagnait l'orchestre de Pasdeloup, les vers des *Châtiments* furent accueillis par des ovations dont on ne peut se rendre compte quand on n'en a pas été témoin.

L'effet produit par cette première audition, qui rapporta 7,500 francs, fut si grand que la Société des gens de lettres, sollicitée par la population parisienne assiégée, organisa aussitôt une seconde séance qui rapporta plus que la première.

Une troisième audition eut lieu le 17 novembre, dans la salle de l'Opéra, mais cette fois le poëte voulut qu'elle fût offerte gratuitement au peuple. Dans cette représentation à l'Opéra, M. Tony-Révillon, avec son enthousiasme et son talent habituels, fit une conférence sur l'œuvre, et pendant les entr'actes les actrices recueillirent dans des casques prussiens une quête fructueuse. A la fin

de la représentation, qui fut merveilleusement belle et entraînante, une couronne de laurier dorée fut jetée sur la scène; elle portait cette inscription : *A notre poëte, qui a voulu donner aux pauvres la paix de l'esprit.*

Ces trois représentations produisirent plus de dix mille francs. Le comité de la Société des gens de lettres décida qu'on fondrait deux canons; que sur l'un l'on graverait le mot *Châtiments*, sur l'autre *Victor Hugo*, et sur tous les deux, en exergue, les mots, Société des gens de lettres.

M. Dorian, ministre des travaux publics, se conforma à ces vœux. Les deux canons coûtèrent environ sept mille francs. Le reste de la somme recueillie fut employé à secourir les gens de lettres victimes de la guerre, et une autre somme de six mille francs, produit d'une représentation au Théâtre-Français, où l'on joua des fragments des principales pièces de Victor Hugo, fut consacrée aux ambulances.

Indépendamment de ces représentations, *les Châtiments* et toutes les œuvres de Victor Hugo furent, pendant le siège de Paris, une sorte de propriété publique pour les théâtres, qui tous, usèrent de la permission du poëte jusqu'au mois de janvier 1871, époque où il ne fut plus possible d'éclairer et de chauffer les salles. Non seulement les blessés profitèrent de cette générosité, mais encore, grâce aux ouvrages de Victor Hugo, il fut permis de compléter l'armement et l'équipement de plusieurs compagnies de marche.

Quelques jours avant son départ en ballon, Gambetta était allé voir le poëte qui, selon lui, pouvait rendre de si grands services à la République et à la patrie.

« Usez de moi comme vous voudrez pour l'intérêt public, lui avait répondu Victor Hugo. Dépensez-moi comme l'eau. Mes livres comme moi nous appartenons à la France. Qu'on fasse des livres et de l'auteur ce qu'on voudra. »

Les combattants, les malades, les municipalités, les ateliers, les orphelinats, les veuves et les enfants, tout le peuple en un mot profita des représentations dont nous venons de parler, et auxquelles Victor Hugo, fuyant toutes les occasions d'ovation, n'assista jamais.

Son exemple animait les courages. Jusqu'au dernier moment il espéra, plein d'une confiance inébranlable en la délivrance de la capitale. Il renfermait en lui ses patriotiques angoisses, s'efforcant de calmer les inquiétudes des siens.

Durant les heures douloureuses sa bonne humeur, sa gaîté ne l'abandonnaient pas, en apparence.

Il habitait, avons-nous dit, chez M. Paul Meurice, avenue Frochot; mais il allait chaque jour prendre ses repas au pavillon de Rohan, près la rue de l'Échelle, où était logée sa famille.

Là il invitait, non seulement ses amis, mais encore les ministres et les membres du gouvernement de la défense nationale lesquels, donnant l'exemple, se rationnaient eux-mêmes et en étaient réduits au plus strict nécessaire, comme tout le monde.

— Venez donc dîner avec moi, disait-il, quand il les rencontrait, à Jules Simon ou à quelqu'un de ses collègues, venez donc dîner avec moi demain. Je vous offrirai un festin.

Le festin, on le devine. On mangeait sur sa table des animaux de toute espèce, du cheval, du chien, du rat, du chat; on transformait son ventre en *arche de Noé;* mais l'amphitryon faisait contre fortune bon cœur, riant de sa cuisine, assaisonnant les mets d'un bon mot, remplaçant, lui aussi, le rôti par une anecdote.

Chaque soir le menu fournissait au poëte le sujet d'un gai distique ou d'un quatrain plaisant. Ces badinages ont été conservés par Mme Drouet. Cette amusante gazette rimée, ayant pour thème la cuisine du siège de Paris, n'a point paru à l'auteur digne d'être publiée. Citons un distique.

Le cheval servait le plus souvent de plat de résistance. Un jour qu'un morceau de coursier trop étique refusait de se laisser digérer, Victor Hugo s'écria soudain :

Mon dîner me tracasse et même me harcèle;
J'ai mangé du cheval et je songe à la selle!

Parfois, la plaisanterie était en prose. Un soir, Emmanuel Arago était venu prendre part aux agapes. Victor Hugo, le front grave, soucieux, s'approcha de son convive.

— Mon ami, lui dit-il, vous connaissez mes opinions sur la peine de mort.

— Certes, répondit l'homme d'État, dont le visage se rembrunit aussitôt.

— Il faut absolument que vous m'accordiez la grâce d'un condamné!

— Ah! mon cher maître, cela m'est absolument impossible. Je ne sais de qui il s'agit, mais dans la grave situation où nous nous trouvons il importe que les crimes soient punis comme le veut la loi. En attendant l'abolition de la peine de mort je me déclare, à mon grand regret, incapable de vous donner satisfaction.

— Vous ferez grâce cependant. Je l'exige. Le condamné est le cheval de notre illustre et cher Théophile Gautier.

Le pardon fut accordé au milieu d'un éclat de rire général et le pauvre cheval eut la vie sauve, pour quelque temps du moins.

Vers la fin de l'hiver, a raconté M. Rivet dans son volume d'anecdotes intitulé *Victor Hugo chez lui*, quand la disette, de jour en jour accrue, eut inspiré à quelques philanthropes l'idée de manger de la chair humaine, le poëte, s'offrant comme une victime pour apaiser la faim de ses concitoyens, fit ce testament aimable :

Je lègue au pays, non ma cendre,
Mais mon beefteack, morceau de roi!
Femmes, si vous mangez de moi,
Vous verrez comme je suis tendre.

La gaîté, cette qualité si française, aidait de la sorte à supporter l'épreuve. On mangeait en riant ce pain horrible dont M. Magnin n'a jamais avoué le secret de la composition.

Le soir venu, Victor Hugo rentrait seul et triste. Il faisait à travers la ville assiégée de longues promenades pendant la nuit, composant en marchant, selon son habitude, les pièces superbes qui, plus tard, devaient former *l'Année terrible.*

Le spectacle de Paris en armes le remplissait d'admiration. Il s'en allait du côté des remparts, là où tombaient les obus, s'avançant en méditant dans l'ombre, arrêté de temps à autre par les cris des sentinelles auxquelles il répondait : Vive la République !

— Jamais, nous a-t-il dit bien souvent depuis cette époque effroyable, jamais ville au monde n'a montré un semblable courage. Personne ne désespérait ; le courage grandissait avec la misère, s'accroissait avec les privations les plus affreuses. Pas un crime ne fut commis pendant le siège mémorable. Paris a mérité le respect et l'admiration de l'univers. Sa lutte a été héroïque et superbe. Paris ne s'est pas rendu ; Paris voulait mourir tout entier. Le courage des femmes était à la hauteur du courage des citoyens. On l'a livré, on l'a trahi, on ne l'a pas vaincu.

Et ses yeux s'emplissent encore de larmes lorsqu'il parle de la défaite imméritée et glorieuse.





LES OBSÈQUES DE CHARLES HUGO.
18 mars 1871.

CHAPITRE XXXI

SOMMAIRE : Les élections à l'Assemblée nationale (8 février 1871). — Arrivée à Bordeaux. — Garibaldi. — Discours de Victor Hugo pour la guerre dans le présent et la paix dans l'avenir (1er mars 1871). — Proposition concernant les représentants d'Alsace et de Lorraine. — La question du retour à Paris. — Séances orageuses. — Victor Hugo ne parle pas français. — La démission (8 mars). — Mort de Charles Hugo — Ses obsèques (18 mars). — M. Xavier de Montépin demande que Victor Hugo soit exclu de la Société des gens de lettres.

Après avoir obtenu, quoiqu'il eût refusé toute candidature, plus de 4,000 suffrages dans le quinzième arrondissement aux élections des maires et adjoints de Paris, le 5 novembre 1870, Victor Hugo fut élu représentant de la Seine, le second sur quarante-trois, aux élections générales du 8 février 1871, qui suivirent la signature de l'armistice, par 214,169 suffrages.

Le 14 février, le lendemain de son arrivée à Bordeaux, où siégea d'abord l'Assemblée, deux jours après le départ de Garibaldi, il fut invité, à la fin de la première séance, à monter sur un balcon qui domine la grande place pour parler à la foule qui l'entourait. Il refusa de prononcer un discours ; mais il dit à ceux qui l'en pressaient qu'il ne devait plus, à cette heure grave, s'adresser au peuple qu'à travers l'Assemblée, parce que la prudence faisait alors partie du dévouement. Entre la guerre désespérée et la paix plus désespérée encore, entre le désespoir avec la gloire ou le désespoir avec la honte, il ne pouvait faire un choix terrible que du haut de la tribune.

L'élu du peuple de Paris siégea dans les rangs de l'extrême gauche. Lorsqu'il eut à parler devant l'Assemblée présidée par M. Grévy, il s'éleva, le 1er mars, contre les préliminaires de paix dans un discours plein de grandeur et d'énergie. Il dit que Paris combattant avait fait l'étonnement du monde ; que Paris, en cinq mois de République, avait conquis plus d'honneur qu'il n'en avait perdu en dix-neuf ans d'Empire ; que Paris acceptait les mutilations, mais n'en voulait pas pour la France. Il ajouta que l'Alsace et la Lorraine voulant rester France devaient rester France et s'écria :

« Dans la glorieuse Strasbourg écrasée sous les bombes prussiennes il y a deux statues : Gutenberg et Kléber. Eh bien, nous sentons en nous une voix

qui s'élève et qui jure à Gutenberg de ne pas laisser étouffer la civilisation et qui jure à Kléber de ne pas laisser étouffer la République! »

Il termina, au milieu des applaudissements de la gauche, sa harangue par un éloquent appel à la République universelle, à la fraternité qu'il appela sa vengeance, et vota pour la guerre dans le présent et pour la paix dans l'avenir.

Après la ratification du traité de paix les représentants d'Alsace-Lorraine envoyèrent leur démission à l'Assemblée.

Victor Hugo annonça aussitôt le jeudi 12 mars, dans la réunion de la gauche radicale, qu'il proposerait à la Chambre la déclaration suivante :

« Les représentants de l'Alsace et des Vosges conservent tous indéfiniment leurs sièges à l'Assemblée. Ils seront, à chaque élection nouvelle, considérés comme élus de droit. S'ils ne sont plus les représentants de l'Alsace et de la Lorraine, ils restent et resteront toujours les représentants de la France. »

Il voulait, dit-il à la tribune, que si, en regardant du côté de l'Allemagne, la Lorraine et l'Alsace apparaissent mortes, en regardant dans l'Assemblée on les sentît vivantes; il voulait aussi qu'on niât implicitement le traité qui, pour lui, n'existait pas et devait être répudié, comme étant imposé par la force, et parce que les hommes de la République ont pour devoir étroit de ne jamais accepter le fait qu'après l'avoir confronté avec le droit.

Victor Hugo tâcha vainement de faire avec la parole ce que son père avait fait avec l'épée. Sa proposition ne fut pas adoptée.

Bientôt l'Assemblée élue en des jours de malheur, et qui, en ratifiant le traité de paix, avait disposé de la France, disposa également de Paris en décrétant qu'elle irait siéger à Versailles.

Victor Hugo protesta énergiquement.

L'Assemblée réactionnaire de Bordeaux ne le voulut point écouter.

Quelques jours après la proposition de décapitalisation de Paris, un rapport fut fait sur l'élection d'Alger dont le général Garibaldi avait été nommé représentant. On proposa l'annulation de cette élection. Victor Hugo intervint :

« La France, dit-il, vient de traverser une épreuve terrible, d'où elle est sortie sanglante et vaincue.

« De toutes les puissances européennes aucune ne s'est levée pour défendre cette France qui, tant de fois, avait pris en main la cause de l'Europe,... pas un roi, pas un État, personne ! Un seul excepté... Cet homme, qu'avait-il ? son épée. Cette épée avait délivré un peuple ; elle pouvait en sauver un autre. Il l'a pensé, il est venu, il a combattu..... »

Un tumulte effroyable, indescriptible, se déchaîna à ces mots, auxquels répondirent d'inqualifiables injures. Le vicomte de Lorgeril s'écria que Victor Hugo ne *parlait pas français!*

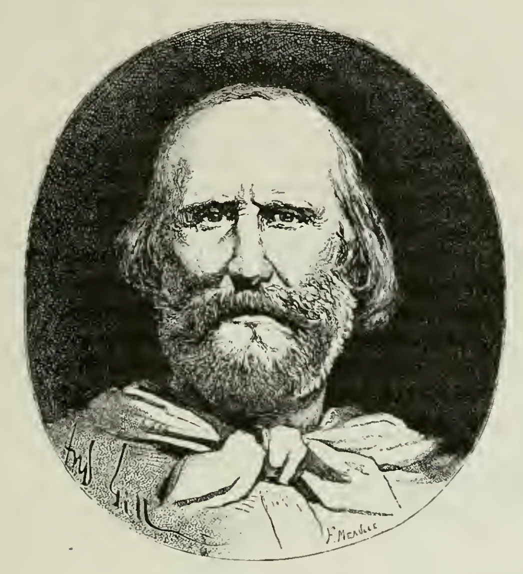
Un curé, l'abbé Jaffré, représentant du Morbihan, député pour la première fois, fort ignorant des usages parlementaires, ne comprenant pas le sens des

cris : *A l'ordre! à l'ordre!* poussés par la majorité furieuse, et n'écoutant que ses passions de fanatique, l'abbé Jaffré se leva et l'œil en feu, le poing levé, hurla : *A mort* Victor Hugo, *à mort, à mort!*

A ces rumeurs, l'orateur, calme, répondit :

« Il y a trois semaines vous avez refusé d'entendre Garibaldi, aujourd'hui vous refusez de m'entendre. Cela me suffit ! Je donne ma démission. »

Il ne lui semblait pas permis de rester plus longtemps dans une Chambre qui, selon lui, était animée d'un plus mauvais esprit que les plus détestables Chambres françaises qui avaient existé auparavant.



GARIBALDI.

Il descendit de la tribune, emprunta la plume d'un sténographe et écrivit debout, sur le bord d'un bureau, sa démission au président de la Chambre, M. Jules Grévy.

M. Jules Grévy, aujourd'hui président de la République française, s'efforça, avec sa loyauté, avec son habituelle noblesse de sentiments, de faire revenir Victor Hugo sur sa résolution. Celui-ci demeura inébranlable, il résista aux représentations les plus affectueuses et les plus touchantes, et après vingt-quatre heures de démarches incessantes, le président de l'Assemblée déclara combien il regrettait profondément de se trouver contraint de lire publiquement la démission de l'illustre représentant du peuple de Paris.

Louis Blanc alors se leva pour dire de quelle douleur son âme était saisie

en voyant l'homme de génie dont la France était fière réduit à donner sa démission de membre d'une Assemblée française.

Louis Blanc, avec une émotion poignante, qualifia ce fait un malheur ajouté à tant d'autres malheurs, se plaignant qu'une voix si puissante eût été étouffée au moment où elle proclamait la reconnaissance de la patrie pour d'éminents services, exprimant, applaudi par Schœlcher, les sentiments de tous ceux qui chérissaient et rêvaient alors le génie combattant pour la liberté.

Garibaldi écrivit à son défenseur :

« Sans manifestation écrite nos âmes se sont cependant entendues, la vôtre par le bienfait, et la mienne par l'amitié et la reconnaissance que je vous consacre depuis longtemps. Le brevet que vous m'avez signé à Bordeaux suffit à toute une existence dévouée à la cause sainte de l'humanité dont vous êtes le premier apôtre. »

Le 13 mars, le poëte s'apprêtait à revenir à Paris; il avait réuni pour dîner quelques amis dans un restaurant, lorsque soudain on vint lui apprendre la mort de son fils Charles, foudroyé dans un fiacre par une congestion, en venant au repas d'adieu.

Ainsi après dix-neuf années d'exil et de luttes, après la perte de sa femme bien-aimée, après six mois de guerre et de siège, le proscrit n'était rentré en France que pour ensevelir son fils à côté de sa fille et pour mêler ses larmes de patriote à ses larmes de père.

Il couvrit de baisers le cadavre de son enfant et le ramena à Paris pour l'inhumer dans le caveau du Père-Lachaise où dormaient déjà le général Hugo, la mère de Victor Hugo et son frère Eugène.

Derrière le corbillard marchèrent le poëte, son dernier fils François-Victor, puis MM. Paul Meurice, Auguste Vacquerie, Paul Foucher, etc. Les obsèques eurent lieu le 18 mars. Le corbillard, sans passer par aucune église, se dirigea vers le cimetière du Père-Lachaise, et d'instant en instant, écrivit alors un rédacteur du *Rappel*, le cortège grossissait.

Place de la Bastille, il y eut une chose touchante. Trois gardes nationaux, reconnaissant Victor Hugo, se mirent aussitôt aux côtés du corbillard et l'escortèrent, fusil sous le bras. D'autres gardes nationaux suivirent cet exemple, puis d'autres et bientôt ils furent plus d'une centaine et formèrent une haie d'honneur qui accompagna le mort jusqu'au cimetière.

Un moment après un poste de gardes nationaux, très nombreux à cause des événements de la journée, apprenant qui l'on enterrait, prit les fusils, se mit en rang et présenta les armes ; les clairons sonnèrent, les tambours battirent aux champs et le drapeau salua.

Ce fut la même chose sur tout le parcours. Rien n'était touchant comme de voir, sur le canal, dans les rues et le long du boulevard, tous les postes accourir et spontanément, sans mot d'ordre, rendre hommage au fils de Victor Hugo.

Çà et là on entrevoyait des barricades. Et ceux qui les gardaient venaient, eux aussi, présenter les armes à cette gloire désespérée.

A la porte du cimetière et autour du tombeau, la foule se groupait si compacte qu'il était presque impossible de faire un pas.

Enfin, après une longue attente on put arriver jusqu'au caveau.

Deux discours furent prononcés, le premier par M. Auguste Vacquerie, qui eut peine à faire taire ses sanglots : « Charles, dit-il, est rentré avec son père. On pouvait croire qu'il allait maintenant être heureux ; il avait tout, sa patrie, la République, un nom illustre, un grand talent, la jeunesse, sa femme qu'il adorait, deux petits enfants ; il voyait s'ouvrir devant lui le long avenir de bonheur, de bien-être et de renommée qu'il avait si noblement gagné. Il est mort. Il y a des heures où la destinée est aussi lâche et aussi féroce que les hommes et où elle semble se venger de ceux qui font le bien.

« Il n'y a pas de plus sombre exemple de ces crimes du sort que le glorieux et douloureux père de notre cher mort. Qu'a-t-il fait toute sa vie que d'être le meilleur comme le plus grand ? Je ne parle pas seulement de sa bonté intime et privée ; je parle surtout de sa bonté publique, de ses romans, si tendres à tous les misérables, de ses livres penchés sur toutes les plaies, de ses drames dédiés à tous les déshérités ; à quelle difformité, à quelle détresse, à quelle infériorité, a-t-il jamais refusé de venir en aide ? Tout son génie n'a eu qu'une idée : consoler. Récompense : Charles n'est pas le premier de ses enfants qu'il perd de cette façon tragique. Aujourd'hui c'est son fils qu'il perd brusquement, en pleine vie, en plein bonheur. Il y a trente ans c'était sa fille. Ordinairement un coup de foudre suffit ; lui il aura été foudroyé deux fois.

« Qu'importe, citoyens, ces iniquités de la destinée ! Elles se trompent si elles croient qu'elles nous décourageront. Jamais ! Demandez à celui que nous venons d'apporter dans cette fosse. N'est-ce pas, Charles, que tu recommencerais ?

« Et nous vous continuerons. Sois tranquille, frère, nous combattrons comme toi jusqu'à notre dernier souffle.

« Aucune violence et aucune injustice ne nous feront renoncer à la vérité, au bien, à l'avenir, pas plus celles des événements que celles des gouvernements, pas plus la loi mystérieuse que la loi humaine, pas plus les malheurs que les condamnations, pas plus le tombeau que la prison. »

Après ces consolantes et fortifiantes paroles, M. Louis Mie, au nom de la presse de province, prononça à son tour quelques mots. Il rappela comment Charles Hugo était entré dans la lutte en poussant un cri d'indignation contre un attentat à l'inviolabilité de la vie humaine.

Il dit combien celui qui n'était plus comptait, à Paris comme en province, de nombreux amis et de nombreux admirateurs.

Et il remarqua justement que s'il y a des fils qui rapetissent le nom de leur père, ce sera l'éternel honneur de Charles d'avoir ajouté quelque chose à un nom auquel il semblait qu'on ne pût ajouter rien.

Malgré ces touchantes consolations il fallut soutenir le poëte qui un moment sembla vaincu par la douleur, mais qui puisa dans son ardent amour de l'humanité assez de forces pour la dompter.

Victor Hugo, dès le surlendemain de ces funérailles, partit pour Bruxelles, où sa présence était exigée par les formalités à remplir dans l'intérêt de ses deux petits-enfants orphelins.

C'est à Bruxelles que Charles Hugo avait passé les dernières années de l'exil; c'est à Bruxelles qu'il s'était marié et que sont nés son petit garçon et sa petite fille, Georges et Jeanne.

Retenu quelque temps dans la capitale de la Belgique par ses devoirs d'aïeul et de tuteur, le poëte suivit avec anxiété la lutte entre Paris et Versailles et éleva la voix contre la guerre civile :

Combattants, combattants! qu'est-ce que vous voulez?
Vous êtes comme le feu qui dévore les blés,
Et vous tuez l'honneur, la raison, l'espérance!
Quoi, d'un côté la France, et de l'autre la France!
Arrêtez! c'est le deuil qui sort de vos succès.
Chaque coup de canon de Français à Français
Jette, — car l'attentat à sa source remonte, —
Devant lui le trépas, derrière lui la honte!

Lorsqu'il vit que les hommes qui dominaient la Commune la précipitaient, sous prétexte de représailles, dans la tyrannie et dans le crime, il s'indigna, et, dans des vers d'une incomparable puissance, il déclara qu'on ne pouvait faire un pas en dehors du juste et de l'honnête.

Et lorsque la guerre civile, odieusement déchaînée, produisit des ruines, la Commune déboulonnant la Colonne, les boulets de Versailles frappant l'Arc de Triomphe, le poëte essaya d'arrêter les destructeurs et publia *les Deux Trophées :*

La France n'est donc pas encore assez tuée?
Si la Prusse, à l'orgueil sauvage habituée,
Voyant ses noirs drapeaux enflés par l'aquilon,
Si la Prusse, tenant Paris sous son talon,
Nous eût crié : — Je veux que vos gloires s'enfuient.
Français, vous avez là deux restes qui m'ennuient,
Ce pilastre d'airain, cet arc de pierre; il faut
M'en délivrer; ici, dressez un échafaud,
Là, braquez des canons; ce soin sera le vôtre :
Vous démolirez l'un, vous mitraillerez l'autre.
Je l'ordonne. — O fureur! comme on eût dit souffrons!
Luttons! c'est trop! ceci passe tous les affronts!
Plutôt mourir cent fois! nos morts seront nos fêtes!
Comme on eût dit : Jamais! Jamais!
— Et vous le faites!

Victor Hugo n'hésita pas à blâmer la Commune de la manière la plus énergique, écrivant au *Rappel* que la ville de la science ne pouvait être menée par

l'ignorance, que la ville de la clarté ne pouvait pas être conduite par la cécité. En effet, de l'ignorance naît l'inconscience ; tel acte commence par être imbécile et finit par être féroce. Ainsi fut le monstrueux décret des otages, œuvre abominable de quelques insensés.

Le poëte qualifia cela de politique de caverne. Mais quand l'insurrection fut vaincue, après les sanglantes journées de mai 1871, Victor Hugo, toujours à Bruxelles, protesta contre la déclaration du gouvernement belge relative aux vaincus de Paris, contre une décision qui interdisait le sol de la Belgique aux fugitifs. Après avoir protesté contre les actes de ces hommes et contre leurs violences, il se crut en droit, au nom de sa conscience, de leur offrir asile chez lui à Bruxelles, place des Barricades, n° 4.

Il se montra fidèle à ses principes. N'est-ce pas lui qui a écrit :

Si je vois les cachots sinistres, les verrous,
Les chaînes, menacer mon ennemi, je l'aime,
Et je donne un asile à mon proscripteur même ;
Ce qui fait qu'il est bon d'avoir été proscrit.
Je sauverais Judas si j'étais Jésus-Christ.

Il prêchait de la sorte le pardon pour tous les hommes, pour les Français égarés un moment par une fausse appréciation de la situation politique, pour ces vaillants ouvriers de Paris croyant, non sans raison, le sort de la République menacé et n'accordant pas à M. Thiers, maître des destinées de cette République, une confiance illimitée ; il n'ignorait point que, à l'occasion de ce mouvement approuvé en principe par la population parisienne tout entière, des misérables, n'appartenant à aucun parti ou du moins n'appartenant pas au parti républicain, avaient commis des crimes sans nom. Mais il voulait qu'on pût donner asile à ceux qui s'étaient battus pour la Commune, et c'était son droit à lui qui avait dit : « Si quelquefois Napoléon III me demandait asile, je le lui accorderais et pas un cheveu ne tomberait de sa tête. »

A son cri de pitié on répondit par des cris de haine. Deux faits prouvent la rage de ses ennemis, l'un comique, l'autre tragique. Commençons par le fait comique. Le 22 juin 1881, M. Xavier de Montépin, fabricant de feuilletons aussi malsains que mal écrits, adressa au président de la Société des auteurs dramatiques la lettre suivante :

« Monsieur le président,

« J'ai l'honneur de soumettre à votre haute approbation et à celle de nos collègues une proposition qui me semble toucher aux intérêts les plus chers de notre dignité.

« Je demande que MM. Félix Pyat, Victor Hugo, Henri Rochefort, Vacquerie, Paul Meurice, ceux enfin d'entre nous qui, soit par leurs actes, soit par leurs écrits, ont pactisé avec les doctrines de la Commune de Paris, soient déchus de l'honneur d'appartenir à la fraternelle Société des auteurs dramatiques.

« En effaçant leurs noms de nos listes, nous affirmerons notre indignation légitime....... entre de tels hommes et nous, nous creuserons un abîme. C'est assurément notre droit et c'est, je crois, notre devoir.

« Forcé de quitter Paris, je vous prie de vouloir bien donner connaissance de cette lettre à nos collègues. Ils comprendront le sentiment qui m'anime et j'espère qu'ils ne refuseront point de s'y associer.

« Agréez, etc... »

M. de Montépin voulant creuser un abîme entre Victor Hugo et lui, cela est un incident que l'histoire a le devoir d'enregistrer.

La Société des auteurs dramatiques répondit comme il convenait à la proposition qui lui était faite de rayer de ses cadres l'auteur d'*Hernani*, de *Ruy Blas*, de *Marion De Lorme* et du *Roi s'amuse*. Elle ne répondit point.

Racontons maintenant le fait tragique.



CHAPITRE XXXII

SOMMAIRE : Opinion de Victor Hugo sur la Commune. — Les vaincus de Bruxelles. — Incident belge (25 mai 1871). — L'attentat nocturne. — Une bande d'assassins. — La petite Jeanne et le petit Georges. — Le poëte est chassé de Belgique. — Protestations de la presse et des représentants de la Chambre. — Résultat de la mesure d'expulsion. — Voyage à Vianden et dans le Luxembourg. — Une visite à Thionville. — Souvenir du général Hugo. — Georges refuse sa main à un général prussien. — Retour en France.

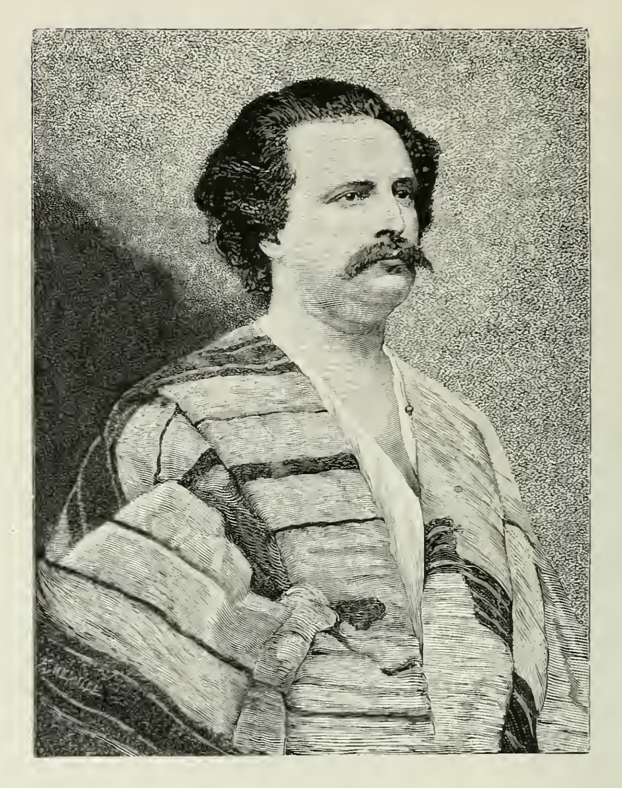
L'événement tragique eut pour cause les faits suivants.

De Bruxelles, jugeant les événements qui s'accomplissaient à Paris, Victor Hugo écrivit le 28 avril à ses amis Paul Meurice et Auguste Vacquerie une longue lettre dans laquelle il exprima toute sa pensée sur la crise que l'on traversait.

Il ne contestait pas à Paris le droit incontestable de se déclarer Commune, mais il estimait qu'à côté du droit se trouve l'opportunité; et il n'hésitait pas à dire : Faire éclater un conflit à pareille heure! la guerre civile après la guerre étrangère! ne pas même attendre que les ennemis soient partis! amuser la nation victorieuse du suicide de la nation vaincue! donner à la Prusse, à cet empire, à cet empereur, ce spectacle, un cirque de bêtes s'entre-dévorant, et que ce cirque soit la France! En dehors de toute appréciation politique, et avant d'examiner qui a tort et qui a raison, c'est là le crime du 18 mars.

Et après avoir sévèrement qualifié le mouvement insurrectionnel produit d'un malentendu, fruit de l'ignorance, il songeait que la terreur blanche pouvait répliquer à la terreur rouge. Lui, homme de révolution, lui qui était même cet homme-là sans le savoir, dès son adolescence, du temps où, subissant à la fois son éducation qui le retenait dans le passé et son instinct qui le poussait vers l'avenir, il était royaliste en politique et révolutionnaire en littérature, il acceptait les grandes nécessités, à la condition qu'elles fussent la confirmation des principes et non leur ébranlement.

Nul, croyons-nous, ne pouvait parler avec plus de modération et de sagesse. Cependant les événements se précipitaient ; après les fatales journées de mai,



CHARLES HUGO.



FRANÇOIS-VICTOR HUGO.

quelques-uns des vaincus, franchissant la frontière, vinrent demander asile à la Belgique.

Le ministre des affaires étrangères, interpellé à ce sujet dans la Chambre des représentants belges, n'hésita pas à affirmer qu'il userait de tous les pouvoirs dont il était armé pour empêcher l'invasion sur le sol de la Belgique de ces gens de la Commune qui méritaient à peine le nom d'hommes et qui devaient être mis au banc de toutes les nations civilisées.

A cette déclaration du gouvernement, Victor Hugo répondit par une lettre publiée le 27 mai 1871 dans l'*Indépendance belge.*

Il soutint, qu'en dépit de tout, les vaincus de la Commune étaient des hommes politiques contre les actes desquels il avait énergiquement protesté et il protestait encore. Tout en acceptant le principe de la Commune, il ne pouvait qu'être indigné en présence de la loi des otages, des représailles, des arrestations arbitraires, de la violation des libertés, de la suppression des journaux, des spoliations, des confiscations, des démolitions, de la destruction de la Colonne, des attaques au droit, des attaques au peuple.

Il ne voulait cependant pas qu'on condamnât même des hommes coupables de ces actes sauvages avant de les avoir jugés. Il affirma donc que si la loi permettait le refus d'asile à la Belgique, le droit lui défendait ce refus et que pour lui l'asile était un vieux droit qu'au moyen âge l'église accordait aux parricides. Il offrait chez lui cet asile aux vaincus, place des Barricades, n° 4, à Bruxelles.

Se sentant le frère de tous les hommes et l'hôte de tous les peuples, il entendait avoir le droit d'ouvrir sa porte même à un ennemi personnel et il suppliait le gouvernement belge de ne point oublier que la gloire de la Belgique était d'être un lieu d'asile. L'Angleterre ne livrant pas les réfugiés de la Commune, la Belgique ne pouvait volontairement se placer au-dessous de l'Angleterre.

Le soir de la publication de cette lettre, dans la nuit du 27 au 28 mai, le poëte faillit être victime d'un attentat nocturne dont son fils François-Victor a raconté les détails.

Vers minuit un quart, après avoir écrit et travaillé suivant sa coutume, Victor Hugo venait de se coucher dans la chambre qu'il occupait au premier étage sur le devant de la maison située place des Barricades.

Un coup de sonnette se fit entendre. Le poëte se leva, ouvrit la fenêtre et demanda qui était là. On lui répondit Dombrowski. Il s'apprêtait à descendre pour offrir, comme il l'avait promis, l'hospitalité à quiconque frapperait à sa porte, lorsqu'une grosse pierre vint frapper la muraille à côté de la fenêtre. Victor Hugo se pencha au dehors, aperçut une troupe d'hommes rangés sur la place et, comprenant ce qui se passait, éleva la voix et cria à ces hommes : — Vous êtes des misérables !

Au moment où il refermait la fenêtre, un morceau de pavé creva la vitre à

un pouce au-dessus de sa tête et roula à ses pieds en le couvrant d'éclats de verre. En même temps se firent entendre ces cris : A mort Victor Hugo! à bas Victor Hugo! à bas Jean Valjean! à bas lord Chambarlie!

Ces clameurs furieuses réveillèrent la maîtresse de la maison, M[me] veuve Charles Hugo, qui accourut en larmes avec ses deux enfants. Les pierres ne cessaient de pleuvoir; on entendait crier encore : A la potence, à la lanterne, le brigand! à Cayenne! à Mazas! enfonçons la porte!

Soudain les clameurs se turent et les habitants de la maison assiégée, croyant que le danger avait disparu, se recouchèrent.

Une demi-heure après une nouvelle pierre retomba sur le lit de Victor Hugo. L'assaut recommença; les cailloux criblaient la fenêtre. M[me] Charles Hugo, épouvantée, monta, au risque de se tuer, sur le châssis de la serre du jardin et parvint en marchant sur les vitres qui se cassaient sous ses pieds, en s'accrochant au mur, à atteindre la fenêtre d'une maison voisine. Là, d'une voix désespérée, elle appela au secours. Personne ne répondit. Les voisins avaient peur.

Une seconde fois encore l'attaque cessa. Victor Hugo s'efforça de rassurer sa bru, de faire taire les sanglots du petit Georges qui avait deux ans et demi et qui s'écriait : « C'est des Prussiens, dis papapa! » Prenant dans ses bras Jeanne qui, âgée de vingt mois, était alors très malade, il rentra dans sa chambre. Aussitôt un caillou aigu et tranchant, lancé avec une grande force, passa à travers la fenêtre déjà défoncée et effleura la tête de l'enfant. Puis, pour la troisième fois, l'assaut recommença et, la porte résistant, quelques-uns des bandits tentèrent l'escalade en poussant des cris sauvages.

Heureusement on était à la fin du mois de mai et le jour paraissait de bonne heure. C'est à cette circonstance que le noble vieillard et ses enfants durent probablement la vie. Deux honnêtes ouvriers passèrent par là, allèrent chercher la police, et la bande se dispersa. On trouva non loin de la barricade une poutre énorme qui sans nul doute était destinée à enfoncer la porte.

Que fit le gouvernement belge en présence de cettte attaque nocturne à main armée, de cette tentative d'assassinat? Il publia, le 30 mai, l'arrêté suivant, signé du roi Léopold et de son ministre de la justice :

« Il est enjoint au sieur Victor Hugo, homme de lettres, âgé de soixante-neuf ans, né à Besançon, résidant à Bruxelles, de quitter immédiatement le royaume, avec défense d'y rentrer à l'avenir, sous les peines comminées par l'article 6 de la loi du 16 juillet 1865. »

Le même jour, au sénat belge, le ministre des affaires étrangères déclara que la lettre de l'illustre poëte pouvait être considérée comme un défi, comme un outrage à la morale publique, comme une bravade, comme une provocation au mépris des lois; la tranquillité publique étant menacée par la présence de Victor Hugo sur le territoire belge, l'arrêté devait être exécuté sans retard. La majorité approuva cette résolution, d'accord avec M. le comte de Ribaucourt qui

trouvait excellentes les mesures prises « contre l'individu dont il s'agissait! »

En vain, à la Chambre des représentants, M. Defuisseaux s'éleva contre l'inqualifiable arrêté.

La Belgique, qui peu auparavant tolérait les ménées bonapartistes, qui, il y avait quelques mois, offrait, sous prétexte d'hospitalité, les honneurs d'un train spécial à l'homme du Deux Décembre, à l'homme de Sedan, la Belgique saisissait avec empressement l'occasion de chasser l'illustre auteur des *Châtiments* qui, frappé dans ses affections les plus chères, contraint de donner sa démission de député, était venu, au milieu des derniers membres de sa famille, demander l'hospitalité à une nation libre.

Son âge, son génie, ses malheurs, son courage, sa loyauté devaient lui attirer toutes les sympathies. Et on le chassait d'un pays dans lequel il ne croyait pas pouvoir se considérer comme un étranger, d'un pays auquel toujours il avait rendu hommage.

Cette mesure laissait justement supposer qu'on voulait par avance donner des gages aux idées catholiques et réactionnaires qui menaçaient alors de gouverner la France. La tranquillité publique n'avait été troublée que par des malfaiteurs oublieux de toute générosité et de toute convenance, par des insulteurs d'un hôte vénérable. La presse entière, c'est-à-dire toute la presse libérale, blâmait énergiquement l'acte du gouvernement. M. Couvreur joignit sa protestation à celle de M. Defuisseaux.

Mais le gouvernement ne tint pas compte de ces protestations. Il s'obstina et signifia l'arrêté d'expulsion de Victor Hugo.

Toutefois il ne tarda pas à réfléchir et l'attentat de Bruxelles eut ce résultat : la Belgique n'osa point proscrire tous les réfugiés de la Commune; elle offrit asile à Tridon qui mourut à Bruxelles.

La justice belge, n'ayant pu donner le change à l'opinion, se décida au bout de trois mois à poursuivre les criminels auteurs de l'assaut du 27 mai. Les témoins étaient dispersés; les traces matérielles avaient en partie disparu. On acquit cependant la preuve que M. Kervyn de Lettenhove, fils du ministre de l'intérieur, était un des principaux coupables de l'attentat dans lequel un vieillard et un petit enfant avaient failli être tués. M. Kervyn de Lettenhove, qui refusa de nommer ses complices, fut condamné à cent francs d'amende!

Ceci, est-il écrit dans les notes du livre intitulé *Depuis l'exil*, ceci est *la fin* de l'incident belge.

Victor Hugo chassé de Belgique alla faire un voyage dans le Luxembourg. Il se rendit d'abord à Vianden.

Le bruit de son arrivée se répandit aussitôt, et il paraît qu'un curé, montant en chaire, le dénonça comme l'assassin de l'archevêque de Paris, et prédit à ses paroissiens qu'il allait attirer sur leurs têtes les plus effroyables malheurs.

Ce sermon eut un résultat inattendu. Une société musicale de Vianden, la *Lyre ouvrière*, vint lui donner une sérénade sous ses fenêtres. Le poëte re-



L'ATTAQUE NOCTURNE DE BRUXELLES

mercia d'une voix tremblante. Il était depuis quelque temps plus accoutumé aux cris de colère qu'aux chants du cœur et la sympathie faisait ce que n'avait pu faire la force : elle lui causait une émotion profonde.

C'était la cinquième fois qu'il venait dans ce pays. Il rappela que les autres années il y était attiré par sa propre rêverie, par la pente qu'il a en lui vers les beaux lieux qui sont des lieux sauvages. Il se trouvait chassé là maintenant par un coup de vent ; mais l'accueil qui l'attendait était de nature à le consoler.

La *Lyre ouvrière*, qui d'elle-même était venue donner une aubade à Victor Hugo banni de Belgique, se souvint des recommandations et des prédictions de son ministre de paix. Quelques jours plus tard elle refusa de chanter dans l'église, malgré la présence de l'évêque de Vianden, venu pour donner la confirmation.

De Vianden, le poëte, avant de revenir à Paris, se rendit à Londres où il passa quelque temps.

Il avait fait auparavant une pieuse excursion dans l'est de la France sur le théâtre principal de la guerre. Il avait voulu, emmenant avec lui ses petits-enfants, voir les villes bombardées par les obus prussiens ; il se rendit à Thionville, dont les sièges offrent des rapprochements curieux.

Au siège de 1792, Chateaubriand, qui devait appeler Victor Hugo « un enfant sublime », était blessé devant la place, au milieu des émigrés. Paul-Louis Courier se trouvait parmi les défenseurs.

En 1814, Gœthe se battait dans l'armée prussienne et hessoise qui assiégeait la ville défendue, on le sait, par le père de Victor Hugo, par le héros d'Avila, qui fit au baron de Hainaut, le sommant de se rendre, une si fière réponse.

Le poëte demanda à voir la maison où habitait son père pendant le siège héroïque. Les gens de l'hôtel ne purent le renseigner; mais on lui conseilla d'aller voir le maire, qui était très vieux et avait dû connaître le général.

Il se fit conduire par un gamin à la mairie, ou plutôt à ce qui servait de mairie. La ville ayant été presque entièrement démolie par les boulets, les conseillers municipaux se réunissaient pour délibérer dans une sorte de grange dont le toit était en partie enlevé et dont les murailles étaient défoncées.

C'est là que se présenta le poëte. A peine eut-il prononcé le nom de Hugo que le maire se leva, s'écriant avec des larmes : « Qui parle du général Hugo? S'il eût été à Thionville les Prussiens n'y seraient pas entrés ! »

Les conseillers municipaux s'étaient levés. Soudain l'un d'eux, apercevant Victor Hugo qui jamais n'était venu à Thionville et qu'il ne connaissait pas, dit, tout pâle : « Messieurs, voici son fils ! » Une émotion terrible serra le cœur de ces hommes. Hélas ! le portrait du soldat glorieux n'avait pas même été épargné par les obus ; un morceau du cadre était seul resté accroché à un pan de muraille noirci par les flammes ; c'était tout ce qui restait de l'honneur

évanoui. Près de ce cadre vide se promenait, l'arme au bras, une sentinelle prussienne.

Le poëte dessina les ruines de l'hôtel de ville et les principaux aspects de la cité désolée. Un jour qu'il se promenait dans un faubourg, une vieille femme l'aborda en tremblant. Elle venait d'entendre prononcer son nom, et c'est d'une voix brisée qu'elle lui demanda : « Êtes-vous ce beau jeune homme avec qui j'ouvrais toujours le bal autrefois? »

— Avoue, avoue donc! dit tout bas Charles à son père, nous hériterons peut-être.

Le poëte détrompa la pauvre femme. C'était son frère Abel qui avait laissé à Thionville un si long et si tendre souvenir.

Pendant cette promenade, il se passait dans la cour de l'hôtel où était descendu Victor Hugo un fait intéressant.

Le petit Georges était resté avec sa bonne. Il jouait. Près de lui vint à passer un général prussien qui, voyant sa bonne mine et sa gentillesse, s'approcha et lui dit d'un ton très doux et fort engageant :

« Voulez-vous me donner la main, mon petit ami? »

Georges se redressa, le toisa du regard, mit ses mains derrière son dos et répondit résolûment : « Non! »

— A qui donc est cet enfant? demanda le général prussien à la bonne.

— Il est le petit-fils de M. Victor Hugo.

— Ah! riposta le général en s'éloignant pensif; je comprends. Vous avez raison, mon petit ami.

Oui, Georges, vous aviez raison. Quand plus tard, devenu digne du grand nom que vous portez, vous vous rappellerez ce fait et le méditerez, il vous attendrira; il contient votre histoire et celle de vos ancêtres.

Victor Hugo, de retour à Paris à la fin de l'année 1871, ne retourna pas chez Paul Meurice, où il était resté depuis le 5 septembre 1870 jusqu'au 2 février 1871. Ces dates ont été gravées par lui-même sur un cadre entourant un de ses plus beaux dessins. Ce large cadre, en bois doré, est sculpté et peint par le poëte; de belles fleurs aux riches couleurs l'ornent et l'enrichissent. Il porte cette inscription gravée dans le bois : A Paul Meurice, Victor Hugo. C'est le remerciement de l'hospitalité qu'il a reçue.

Il s'installa dans un très bel appartement, rue de La Rochefoucauld, 66. Il était en deuil; il reçut très peu dans cet appartement, qu'il n'habita du reste que pendant quinze mois, et qu'il quitta pour s'installer, 21, rue de Clichy. Nous décrirons le salon de la rue de Clichy.

Le salon de la rue de La Rochefoucauld était à peine meublé. On y remarquait une magnifique esquisse en marbre représentant la France à terre et blessée, avec cette épigraphe tirée de *Napoléon le Petit :*

« Si elle dort, silence et chapeau bas; si elle est morte, à genoux! »

A côté, sur la même table, un grand théâtre de marionnettes, un théâtre

dont l'auteur d'*Hernani* et de *Ruy Blas* se faisait le directeur pour amuser Georges et Jeanne.

Le culte de la patrie, l'amour des petits enfants, c'est de cela qu'est pétri le cœur du poëte. La guerre étant finie il allait redevenir l'apôtre de la douceur et de la bonté!



CHAPITRE XXXIII

Sommaire : Vote du 2 juillet 1871. — Le mandat impératif et le mandat contractuel. — Élection du 7 janvier 1872. — Rôle politique de Victor Hugo après la guerre. — La libération du territoire. — Mort de François Hugo (26 décembre 1873). — Ses obsèques. — Discours de Louis Blanc. — Obsèques de Mme Louis Blanc. — Croyances religieuses du poëte. — De l'expulsion de Belgique à l'entrée au Sénat. — *L'Année terrible* (1872).

Pendant le voyage de Victor Hugo eurent lieu les élections du 2 juillet 1871, élections faites sous l'état de siège et viciées par une radiation arbitraire, qui écarta du vote 140,000 électeurs. L'absent n'obtint que 57,000 suffrages.

— J'ai fait mon devoir, rien que mon devoir, tout mon devoir, écrivait-il de Vianden en apprenant cette nouvelle. Qui fait son devoir est habituellement abandonné. C'est pourquoi ayant eu en février, dans les élections de Paris, 214,000 voix, je suis surpris qu'il m'en soit resté, en juillet, 57,000. J'en suis profondément touché. J'ai été heureux des 214,000; je suis fier des 57,000. —

Il avait alors une nouvelle tâche à remplir, tâche à laquelle il consacra toutes ses forces, le relèvement de la patrie. Il enseigna la concorde, il s'efforça d'avancer l'heure de l'établissement définitif de la République. Il soutint éloquemment que la puissance matérielle de la France était seule atteinte et que sa puissance intellectuelle demeurait entière. Il lutta contre les tentatives criminelles de la réaction.

Victor Hugo, après avoir donné sa démission de représentant de l'Assemblée de Bordeaux, avait dit à la réunion de la gauche radicale : « Dans cette Assemblée, la majorité ne veut pas qu'une idée se fasse jour. Elle n'a pas voulu entendre Garibaldi, elle n'a pas voulu m'entendre... Tenez, le jour où M. Thiers cessera de lui plaire, la droite le traitera comme elle a traité Garibaldi, comme elle m'a traité, et je ne serais pas surpris qu'elle le forçât, lui aussi, à donner sa démission... La Chambre introuvable est retrouvée, nous sommes en 1815. »

Cette prédiction se devait réaliser comme tant d'autres faites par l'homme

politique. M. Thiers dut donner sa démission, et l'on put craindre un moment que les partis monarchiques allaient une fois encore vaincre la République, c'est-à-dire le progrès. Leurs divisions seules firent avorter leurs projets de restauration d'un trône.

En même temps qu'il plaidait la cause de la liberté et de la vérité, Victor Hugo intercédait avec tout son cœur en faveur de ceux que les conseils de guerre déportaient ou condamnaient à mort. Il demanda la vie pour tous, pour Maroteau, pour Rossel, pour Ferré, pour Lullier, pour Crémieux, affirmant que les exécutions politiques prolongent souterrainement la guerre civile et que sept ou huit tombes n'avaient jamais été une ressource pour un peuple en péril.

Il répéta sans cesse les mots de pitié, de pardon, de fraternité, mais il sonna vainement « le tocsin de la clémence » ; on fit des répliques sanglantes au meurtre des otages.

Au mois de décembre, les membres d'un comité électoral lui proposèrent, en vue d'élections complémentaires prochaines, d'accepter le mandat impératif.

Il ne pouvait subir ce mandat, parce que la conscience, selon lui, ne reçoit pas d'ordres : mais il s'efforça de transformer le mandat *impératif* en mandat *contractuel*, pour réaliser plus sûrement le progrès électoral par le contrat librement débattu et consenti entre le mandant et le mandataire, entre l'électeur et l'élu.

Le comité accepta cette transformation ; mais, à l'élection du 7 janvier 1872, Victor Hugo échoua avec 95,900 voix contre M. Vautrain qui en obtint 122,435. Cet échec fut le résultat du programme politique du candidat : le mot amnistie y était écrit en tête, et « il y a des époques où la société a peur et demande des secours aux impitoyables ».

Cet échec ne l'empêcha point de continuer à élever la voix au nom de tous ceux qui souffrent, de plaider avec toute son âme les questions sociales, d'encourager par des lettres, par des discours, le peuple à chérir la liberté.

S'il resta en dehors des assemblées politiques jusqu'en 1876, ce n'est point qu'il n'ait été à diverses reprises sollicité d'y rentrer.

En 1873, les électeurs lyonnais lui offrirent la candidature dans le sixième arrondissement ; il refusa, afin de ne point compromettre la cause de l'amnistie et crut devoir mieux servir la République en effaçant momentanément sa personnalité.

L'illustre écrivain donna d'autres preuves de son patriotisme. Il publia, le 16 septembre 1873, un poëme intitulé *la Libération du territoire* qui fut vendu au profit des Alsaciens-Lorrains.

C'était l'année où l'on donnait à Paris des fêtes superbes à ce monstrueux souverain d'Asie, qui, après la prise d'une ville, se fit apporter sur des plateaux *trente livres pesant d'yeux*, arrachés aux principaux habitants, l'année où l'on passait en revue nos soldats en l'honneur du shah de Perse.

Le poëte protesta en ces termes :

Je veux qu'on soit modeste et hautain ; quant à moi,
Je déclare qu'après tant d'opprobre et d'effroi,
Lorsqu'à peine nos murs chancelants se soutiennent,
Sans me préoccuper si des rois vont et viennent,
S'ils arrivent du Caire ou bien de Téhéran,
Si l'un est un bourreau, si l'autre est un tyran,
Si ces curieux sont des monstres, s'ils demeurent
Dans une ombre hideuse où des nations meurent,
Si c'est au diable ou bien à Dieu qu'ils sont dévots,
S'ils ont des diamants aux crins de leurs chevaux,
Je dis que, les laissant se corrompre ou s'instruire,
Tant que je ne pourrais faire au soleil reluire
Que des guidons qu'agite un lugubre frisson
Et des clairons sortis à peine de prison,
Tant que je n'aurais pas, rugissant de colère,
Lavé dans un immense Austerlitz populaire
Sedan, Forbach, nos deuils, nos drapeaux frémissants,
Je ne montrerais point notre armée aux passants!

Le poëte venait de donner au gouvernement du maréchal de Mac-Mahon cette fière leçon lorsqu'un nouveau et épouvantable malheur le frappa. Son dernier fils, François Hugo, succomba le 26 décembre 1873 à une maladie qui depuis seize mois le retenait au lit en proie à d'effroyables souffrances. On peut dire que c'était trop de douleur. Eh bien, il se trouva des hommes, des misérables dont il est inutile de rappeler les noms, qui insultèrent au deuil du père et s'en réjouirent publiquement. Honte éternelle à ceux-là!

Auguste Vacquerie écrivit dans le *Rappel* un admirable éloge funèbre. Il dit qui était François-Victor Hugo, un écrivain d'une gravité presque sévère, un historien plus encore qu'un journaliste, une âme charmante, un être affectueux et bon.

— Les dix-huit années de sa jeunesse, les meilleures de sa vie, il les avait passées hors de France, loin de ses habitudes et de ses goûts, dans un pays froid aux étrangers, plus froid aux vaincus. Il lui avait fallu pour cela un grand courage, car il adorait Paris ; mais il s'était dit lui aussi qu'il ne reviendrait pas tant que l'Empire durerait.

Il employa généreusement ces dures années à son admirable traduction de Shakespeare, et rien n'était plus touchant que de le voir à cette œuvre, où l'Angleterre était mêlée à la France, et qui était en même temps le payement de l'hospitalité et le don de l'expatrié à la patrie.

Paris était menacé, il était venu avec son père prendre sa part du péril, de la faim, du froid, du bombardement. Il était engagé dans l'artillerie de la garde nationale et avait eu la douleur commune des désastres et la douleur personnelle de la mort de son frère. —

Le jour des obsèques, longtemps avant l'heure fixée, la foule était telle qu'on avait peine à se frayer un passage jusqu'à la maison mortuaire.



L'ANNÉE TERRIBLE.

Un peu après midi on descendit le corps. Le père, placé au bas de l'escalier, regardait le cercueil de son dernier fils. Mme Charles Hugo était présente elle aussi. Deux ans auparavant elle enterrait son mari ; ses soins assidus, son dévouement sublime n'avaient pu sauver son beau-frère. Elle était si faible qu'il fallut pour ainsi dire la porter jusqu'au cimetière où elle voulut suivre l'être cher qui lui était ravi.

Derrière le corbillard marchait l'illustre vieillard, accablé, pleurant, mais supportant l'effroyable épreuve avec virilité et dressant encore, malgré les coups du sort, sa tête blanche vers le ciel.

A ses côtés se trouvaient Paul Meurice, Auguste Vacquerie, Paul Foucher et son fils, le comte Léopold Hugo, puis le docteur Allix et Armand Gouzien, qui avaient fraternellement soigné leur ami jusqu'à la dernière heure. Ensuite, un cortège innombrable, composé des hommes illustres de la France, et le peuple de Paris.

Le tombeau de famille n'avait plus de place. On déposa le corps dans un caveau provisoire, et au milieu d'un religieux silence, Louis Blanc prononça de nobles et touchantes paroles.

Il dit combien François Victor Hugo était animé de l'amour de la justice. Il rappela l'effrayant labeur de cet homme de lettres qui, fils de notre Shakespeare à nous, a su transporter dans notre langue, sans offenser la pruderie de notre goût, tout ce que le style de Shakespeare a de hardi dans sa vigueur, d'étrange dans sa sublimité ; comment il a découvert et dévoilé les procédés de ce merveilleux esprit, et pris la mesure de ce génie universel.

Louis Blanc, trouvant dans sa tendresse, dans son grand cœur, des consolations pour une semblable douleur, termina sa harangue par ces mots :

« Il reste, pour l'aider à porter jusqu'à la fin le poids des jours, au vieillard illustre que tant de malheurs accablent, la conviction qu'il a si bien formulée dans ces beaux vers :

C'est un prolongement sublime que la tombe.
On y monte, étonné d'avoir cru qu'on y tombe

« Victor Hugo n'admet pas l'idée redoutable des séparations absolues, définitives. Il croit à Dieu éternel, il croit à l'âme immortelle. C'est là ce qui le rendra capable, tout meurtri qu'il est, de vivre pour son autre famille, celle à qui appartient la vie des grands hommes : l'humanité. »

Victor Hugo embrassa l'orateur en pleurant, puis ses amis l'enlevèrent de la fosse, tandis que toutes les mains se tendaient vers la sienne et que la foule émue, dans laquelle on sentait battre le cœur de Paris, criait pour consoler le poëte en proie au désespoir : « Vive Victor Hugo ! Vive la République ! »

Le père infortuné devait à son tour, deux ans plus tard, s'efforcer d'adoucir les regrets cuisants de l'illustre historien, du grand patriote Louis Blanc.

Il dit, lorsque mourut Mme Louis Blanc :

« Ce que mon ami a fait pour moi, il y a deux ans, je le fais aujourd'hui pour lui. Je viens dire en son nom l'adieu suprême à un être aimé. L'ami, qui a encore la force de parler, supplée l'ami qui ne sait même plus s'il a la force de vivre. Ces douloureux serrements de main aux bords des tombes font partie de la destinée humaine. »

Destinée terrible souvent, qui fait que les plus grands cœurs sont ceux qui saignent le plus et qu'aux plus grandes âmes sont réservées les plus terribles épreuves. Malheur à ceux qui ne sont point alors soutenus par le sentiment du devoir à accomplir, de la mission à remplir, ou qui ne sont pas réconfortés par une croyance sincère!

Cette croyance, Victor Hugo la possède.

Sans doute, il n'a point la foi telle que l'entendent et la comprennent les ministres des religions quelconques; mais sa religion, débarrassée de toutes les superstitions des cultes, est haute et pure. Il ne veut point d'intermédiaire entre l'âme et Dieu; sa conscience n'a pas besoin de demander des conseils aux hommes. Il a flagellé les prêtres coupables et serviles, mais en les accusant de manquer de respect à l'être éternel; il n'admet point les dogmes étroits, les inventions cléricales, les menaces de tortures éternelles; mais, lorsqu'il prend à partie dans ses strophes indignées les moines fanatiques, les inquisiteurs féroces, les papes assassins, les évêques ambitieux, les jésuites avides de domination, toute cette race hypocrite et lâche qui se sert d'un culte pour gouverner et de la superstition universelle pour jouir, qui abêtit l'espèce humaine afin d'en tirer profit, le poëte, les yeux en haut, n'a qu'un but : dégager Dieu de la tourbe, le montrer tel qu'il doit être, c'est-à-dire grand, juste et bon, le faire aimer, le faire apparaître dans sa véritable gloire. Pour lui la morale, le droit, le devoir sont au-dessus de toutes les pratiques religieuses. Il professe, comme Kant, une philosophie d'essence supérieure, basée sur des faits, sur des probabilités, sur de nobles espérances.

L'homme qui eut pour confesseur Lamennais, et qui, malgré son éducation catholique, s'efforça de pratiquer, est sorti, ainsi que Lamennais, du sein de l'Église apostolique et romaine; mais cet homme-là n'en pratique pas moins la plus belle religion.

Il nous a dit à nous-même :

« Oui, je suis resté longtemps catholique à cause de mon éducation; mais c'est bien fini et pour toujours. Cependant je crois à l'immortalité de l'âme et je crois à Dieu que je remercie tous les jours des années de grâce qu'il m'accorde; je le remercie surtout de me permettre d'employer ces années à travailler utilement. »

Telle est la foi que nous exposons sans la juger.

Qu'il nous suffise, revendiquant pour lui, pour nous, pour tous, l'entière liberté de conscience, de constater que ce génie spiritualiste, déiste, est le plus redoutable ennemi du cléricalisme. Telle fut, à quelque différence près, la

philosophie voltairienne. Voltaire n'a jamais été athée; les prêtres attaqués par lui ont seuls cherché à le faire passer pour tel.

Victor Hugo, de même que l'auteur de l'*Essai sur les mœurs*, a vu se déchaîner contre lui toutes les colères et toutes les haines du clergé : « Et pourtant, dit-il, je parle comme le clergé de l'âme et de Dieu, mais je déshabille la vérité des fables. Je supprime les farces, et je n'admettrai jamais une religion dont certains mystères ne peuvent être expliqués devant des femmes sans les faire rougir. »

Cependant il ne s'est pas montré systématiquement hostile à la religion catholique, car en 1846 il salua l'avènement de Pie IX, croyant aux espérances libérales que donnait celui-ci et s'imaginant qu'il ceignait la tiare avec des idées d'émancipation et de fraternité. L'Encyclique l'a empêché de continuer à croire au libéralisme des papes et il ne vénère ni le *Dieu des armées* ni le Dieu dont Veuillot prétend être l'image et l'apôtre.

Depuis l'expulsion de Belgique jusqu'à l'entrée au Sénat, Victor Hugo ne cessa de produire des œuvres nouvelles, se multipliant, luttant pour le triomphe du juste. Il écrivit une admirable page à l'occasion du centenaire de Pétrarque, prit la parole aux obsèques de Mme Paul Meurice, d'Edgar Quinet, du grand acteur Frédérick-Lemaitre, adressa un adieu ému à la tombe de George Sand, écrivit aux démocrates italiens, plaida la cause du condamné Simbozel, célébra l'exposition de Philadelphie. Les jours ne suffirent point à la tâche; les bonnes actions succédèrent aux bonnes actions.

Mêlé à toutes les choses de son temps, ayant bien réellement en lui l'âme de la patrie, il avait écrit au jour le jour, pendant le siège, les pages héroïques et sinistres de notre histoire.

Il ne songeait qu'à la France, pleurant les heures tristes de la défaite ; l'on trouve, dans son poétique récit de *l'Année terrible*, ses plus belles, ses plus hautes inspirations.

Il raconte, tandis que nos cœurs se serrent, l'effroyable catastrophe de Sedan, dans laquelle toutes les gloires de la France rendirent leur épée par la main d'un bandit. Il conte un à un les épisodes effroyables du siège ; il adresse à l'Allemagne coupable de la guerre fraticide d'énergiques objurgations et flétrit les vainqueurs qui se transforment en pillards ; il s'écrie, s'adressant au canon fondu avec le produit des lectures des *Châtiments :*

La lutte nous attend; viens, ô mon fils étrange,
Doublons-nous l'un par l'autre et faisons un échange,
Et mets, ô noir vengeur, combattant souverain,
Ton bronze dans mon cœur, mon âme en ton airain.

Et il dit à Jeanne :

Ah! nouvelle venue innocente, et rêvant,
Vous avez pris pour naître une heure singulière;

Vous êtes, Jeanne, avec les terreurs familière;
Vous souriez devant tout un monde aux abois;
Vous faites votre bruit d'abeille dans les bois,
O Jeanne, et vous mêlez votre charmant murmure
Au grand Paris faisant sonner sa grande armure.

On sent que chaque morceau a été écrit dans la fièvre du moment, inspiré par l'espérance ou l'anxiété de l'heure présente. Et il ressent toutes les douleurs de la patrie ; il pleure nos défaites, il prédit la résurrection.

Après avoir toute sa vie voulu la paix universelle, la fraternité des peuples, annoncé les États-Unis d'Europe ; après avoir adapté les admirables strophes de *Patria* à un air de Beethoven, croyant voir dans cette collaboration d'outre-tombe « un symbole de cette sainte fraternité de la France et de l'Allemagne, que les rois ne parviennent pas à détruire », Victor Hugo, qui après Sedan espéra un moment la réconciliation, avait eu bientôt ce devoir impérieux : encourager la défense nationale, afin de sauver la France et Paris, c'est-à-dire la civilisation.

Mais quand la lutte terrible fut terminée, alors que beaucoup pensaient que tout était fini, il fut le premier qui s'écria : Courage, espérance ! Une foi plus profonde vivait en lui après la tempête. La grande nation ne pouvait s'évanouir dans un coup de canon. Les accents de Tyrtée avaient fait vibrer sa lyre ; il chanta de nouveau la paix, demandant à qui était la victoire définitive, annonçant aux Allemands qu'un jour viendrait où la France les conquerrait au progrès, à la révolution, qu'avant longtemps ils se débarrasseraient de leurs princes ivres de carnage et qu'ils verraient luire enfin cette aube qui est la Justice et qui est la Liberté. Sans doute, c'était alors sa pensée, une dernière guerre semblait inévitable, mais elle lui apparaissait comme l'aurore de la fraternité universelle.

Des cris d'espoir se mêlent à ses sanglots ; il pleure ses morts et les morts de la patrie, mais sa confiance en l'avenir est inébranlable et superbe. Son âme, loin de s'abaisser, a grandi avec l'épreuve.

Se plaisant à montrer le contraste entre la prospérité du vaincu et les embarras du vainqueur, il ne cessa de prédire que la France, fidèle à son éternelle et grande mission, ne pouvait disparaître, ne pouvait être vaincue.

Voilà que déjà les événements lui ont donné raison. Les mauvais jours sont passés et son destin n'a cessé d'être semblable au destin de la France dont il est le poëte.

Après les deuils inoubliables, après les épreuves sans nombre, après les malheurs sans nom, il semble qu'une vie nouvelle recommence. La nation et le poëte ont été consolés, récompensés de leur labeur, de leur énergie. Le même souffle les anime. Oui, l'avenir sera meilleur.

CHAPITRE XXXIV

Sommaire : *Quatrevingt-treize* (1874). — La critique. — Un article de M. Escoffier dans le *Petit Journal*. — Trait de mémoire. — *Mes fils* (1874). — *Actes et Paroles* : Avant, pendant et après l'exil. — *Pour un soldat*. — La seconde période de *la Légende des siècles* (1877). — Le salon de la rue de Clichy. — Les soirées de Victor Hugo. — Une leçon de littérature. — Le réalisme et le naturalisme. — Leur but, leurs conséquences. — Le mur de M. Courbet. — Le plus misérable des mots. — Appréciations politiques.

Quatrevingt-treize, le dernier roman publié par Victor Hugo, parut en 1874, et, de même que *les Misérables*, fut aussitôt traduit dans presque toutes langues.

La Révolution est à son apogée. Le maître glorifiant la sanglante année révolutionnaire a choisi l'heure de la crise suprême. La Convention est décimée; elle a abdiqué entre les mains de Robespierre et de Danton, et les royalistes, essayant de profiter des discordes civiles, engagent en Vendée une lutte désespérée. Ce que veut prouver le livre, c'est que de cette atmosphère de sang, de cette bataille sans merci, entreprise au nom de la liberté contre le despotisme, au nom de la loi contre l'arbitraire, le progrès et l'humanité se sont dégagés triomphants.

L'œuvre a pour sous-titre *la Guerre civile*, et c'est en Vendée que se déroulent les péripéties du drame entremêlé d'épisodes gracieux, de scènes charmantes, d'admirables descriptions des paysages de cette vieille terre, dernier asile de la foi royaliste.

L'immortel écrivain, créant, avec sa puissance habituelle de conception, des types personnifiant l'époque de 1793, a résumé, à l'aide de ses héros principaux, toutes les passions du temps, les vertus stoïques, le courage indomptable, la résistance inflexible.

Dans un chapitre magnifique il ressuscite, pour ainsi dire, le Paris de quatrevingt-treize; il le fait revivre tel qu'il était alors, remuant, passionné, bouillonnant; il lui rend sa physionomie pittoresque et terrible, et les descriptions sont à ce point exactes et vivantes qu'on les croirait extraites des *Mémoires d'un contemporain*, des dépositions d'un témoin. Aux yeux du lecteur apparaît

de même le tableau de la Convention, telle que la représentent la tradition et l'histoire, telle qu'elle était avec ses drapeaux, ses tribunes, avec l'autel de la loi, avec ses gradins où chaque député à son banc revit, vêtu de son costume, faisant le geste qui lui était familier ; toutes ces physionomies, tous ces caractères sont caractérisés par un mot, fixés par un trait.

La grande Assemblée qui accomplit tant d'actions superbes se dresse tout entière, évoquée par le génie de l'historien.



QUATREVINGT-TREIZE.

Puis vient le récit de l'insurrection formidable, récit entraînant, d'un intérêt sans égal, animé par des élans sublimes et rempli de pages d'une exquise sensibilité.

Cette œuvre, pleine de contrastes comme toutes les œuvres du maître, éclaire d'un jour nouveau l'histoire de la Révolution française ; elle la complète et la glorifie.

Quatrevingt-treize fut accueilli comme il convenait par la critique et pour ainsi dire universellement loué. L'habituelle querelle fut cependant cherchée ; on reprocha à l'auteur son vocabulaire, prétendant qu'il avait eu tort de se servir, pour décrire des faits maritimes, du répertoire technique. Nous



PETIT PAUL.

(Légende des Siècles.)



nous sommes expliqué sur ce point, nous n'y reviendrons pas, et nous citerons seulement une anecdote relative à l'apparition de l'ouvrage, dont la première édition était en trois volumes.

Le jour même de la mise en vente, le rédacteur en chef du *Petit Journal*, M. Escoffier, qui depuis si longtemps signe du pseudonyme de Thomas Grimm des chroniques quotidiennes qui sont des chefs-d'œuvre de clarté, de bon sens et de concision, M. Escoffier tint à rendre compte le premier du livre nouveau qui, comme tous les livres de Victor Hugo, était un événement. On sait que le *Petit Journal*, malgré son apparence modeste, est le plus grand journal de notre époque. Il a élevé le niveau moral du peuple, il a accoutumé un nombre considérable de lecteurs, trop peu soucieux auparavant de leurs devoirs et de leurs droits, à réfléchir sur ces droits et sur ces devoirs. Il a été le plus puissant véhicule de l'éducation populaire, et a fait pénétrer dans la masse une grande somme de connaissances utiles, de vérités indispensables. Les services rendus à la démocratie par cette feuille à un sou méritent qu'on lui rende hommage.

M. Escoffier, trouvant donc que le peuple devait être renseigné le premier sur une œuvre de Victor Hugo, fit un de ces tours de force auxquels il a habitué son public, mais qui ne sont possibles qu'à de rares talents.

Il reçut le premier voulume de *Quatrevingt-treize* à midi, le troisième à deux heures, et ne put avoir le second qu'à cinq heures du soir. Malgré cette interversion, une analyse complète, merveilleusement claire et admirablement faite, parut le lendemain matin dans le *Petit Journal*.

Mais là n'est pas la question.

M. Escoffier, n'ayant pas reçu le second tome, courut vers quatre heures chez M. Paul Meurice, avenue Frochot. Victor Hugo s'y trouvait.

Il demanda à voir le journaliste pour lui remettre lui-même le volume manquant.

Notre confrère entra au salon. Le maître le reçut avec son affabilité habituelle et causa avec cette familiarité éloquente qui est la marque de son hospitalité, avec ce charme qui est une partie de son génie.

A ce moment, il dit au journaliste qu'il ne s'attendait point à voir, dont personne ne lui avait annoncé la venue :

« Je vous connais depuis longtemps, monsieur Escoffier. Vous avez dit jadis sur moi un mot qui m'a beaucoup frappé... Vous avez dit, parlant des *Misérables : — Les Girondins* ont été l'œuvre d'une époque ; *les Misérables* seront peut-être l'œuvre d'un siècle ! »

Le lendemain, Thomas Grimm vérifia le jugement porté par lui, jugement qu'il avait publié. La citation était exacte, y compris le *peut-être*. On était en 1874, et l'étude publiée par M. Escoffier sur *les Misérables* avait paru en 1863... dans un petit journal de Toulouse !

Ce seul trait suffit à prouver la prodigieuse mémoire du poëte, don merveilleux qui explique la puissance de son œuvre. Il n'est guère d'homme de

lettres qui n'ait été en quelque sorte stupéfié par la précision, par la certitude de cette mémoire. Vingt fois, pour notre part, nous avons été témoin de cette étonnante force de souvenir; vingt fois, dans des circonstances moins curieuses, mais cependant frappantes, nous avons vu le poëte accueillant un écrivain, un artiste qui se croyait inconnu de lui, par une citation, par un mot prouvant une universelle connaissance des hommes et des choses.

C'est là, croyons-nous, une indication intéressante pour quiconque voudrait tenter l'analyse ou la synthèse de l'écrivain de génie à qui le XIXe siècle doit en partie sa gloire.

A *Quatrevingt-treize* succédèrent d'autres ouvrages non moins intéressants. En 1874 fut publiée l'émouvante brochure intitulée : *Mes fils.* On sait quel est cet hommage rendu par le poëte à ses enfants morts : une douloureuse apologie, un cri de souffrance et d'espoir. Puis, en 1875, parut une nouvelle édition de *Napoléon le Petit*, qui, on s'en souvient, avait été édité pour la première fois à Londres en 1852. Ensuite vinrent trois volumes intitulés : *Actes et Paroles : Avant*, *pendant*, et *depuis l'exil.*

« Cette trilogie n'est pas de moi, a dit Victor Hugo lui-même. Elle est de l'empereur Napoléon III. C'est lui qui a partagé ma vie de cette façon ; que l'honneur lui en revienne ! Il faut rendre à César ce qui est à Bonaparte. »

La trilogie est très bien faite, et l'on pourrait dire selon les règles de l'art.

Chacun de ces trois volumes contient un exil; dans le premier, il y a l'exil de France ; dans le deuxième l'exil de Jersey ; dans le troisième, l'exil de Belgique. Une rectification pourtant. L'exil, pour les deux derniers pays, est un mot impropre; le mot vrai est expulsion. Il n'y a d'exil que de la patrie.

L'auteur ajoute qu'on peut dans ces documents, dont les deux premières parties avaient été publiées en Belgique au profit des éditeurs de ce pays, qu'on y peut étudier jour par jour la marche d'un esprit avec la vérité, sans jamais un pas en arrière. C'est là que nous avons été puiser aux sources les éléments principaux de notre étude. Cette œuvre commence comme il fallait par un conseil de résistance et se termine par un conseil de clémence. Résistance aux tyrans, clémence aux vaincus, telle est la devise, telle est la leçon qui se dégage de ce recueil de discours, de cette énumération des actes accomplis par Victor Hugo. Sa vie tout entière est en quelque sorte contenue dans ce recueil.

Quelque temps auparavant avait été mise en vente la brochure intitulée : *Pour un soldat*, qui fut une double bonne action ; elle sauva la vie d'un malheureux coupable d'une faute expiable et se vendit au profit des caisses de secours des Alsaciens-Lorrains.

En 1877 vint la seconde série de *la Légende des siècles*, série digne de la première, suite d'épopées et d'idylles, sorte de défilé grandiose de tout ce qui, à travers les âges, a marqué dans l'humanité.

Le poëte parcourt de nouveau le cycle humain depuis la légende du paradis terrestre jusqu'à l'avenir qu'il prévoit et qu'il évoque. Il emprunte à l'âge hé-



MATHA. (*Légende des Siècles.*)

(Dessin de J.-P. LAURENS.)

roïque et poétique de la Grèce, aux histoires de tous les temps, des thèmes et tableaux. Réaliste et visionnaire, il broie les couleurs, il assouplit les formes, il analyse les sensations. Son magique pinceau fait revivre les êtres disparus ; sa plume anime les phénomènes de la terre. Il contemple, il décrit, il explore le monde, puis, s'élançant au delà, il fouille l'inconnu, il sonde l'infini, écoutant les voix indistinctes, éclairant les ombres.

Dans les temps modernes, il choisit les épisodes les plus émouvants ; après avoir chanté les dieux et les géants, les rois et les villes disparues, les livres et les merveilles du monde, les vers de terre et les âmes, les cycles et les idylles, tout le passé et tout l'avenir, il chante les petits, exprimant, dans cette adorable pièce intitulée *Petit Paul*, toutes les tendresses et toutes les douleurs de l'enfance.

« Le complément de *la Légende des siècles*, a écrit Victor Hugo sur la première page de l'œuvre, sera prochainement publié, à moins que la fin de l'auteur n'arrive avant la fin du livre. »

Cette troisième partie n'a pas encore paru, mais elle est presque entièrement terminée.

A l'époque où s'éditait cet ouvrage qui ajouta tant de gloire à une gloire qui semblait complète, Victor Hugo habitait, avons-nous dit, rue de Clichy, 21.

Le destin le ramenait dans la rue où s'étaient écoulées les premières années de son enfance, dans une demeure voisine de l'école où il apprit à lire.

Le poëte habitait au quatrième étage dans le même appartement que Mme Charles Hugo qui, après plusieurs années de veuvage, épousa en secondes noces M. Charles Lockroy, l'énergique député de la Seine, cœur vaillant, orateur, écrivain, artiste qui, chaque jour, donne, soit en politique, soit en littérature, la preuve de sa valeur.

Au troisième étage habitait la généreuse femme qui sauva la vie de Victor Hugo en 1851, Mme Drouet. Elle mettait sa salle à manger et son salon à la disposition du poëte, et c'est chez elle que le poëte recevait ses amis. Le salon, aménagé par ses soins, était devenu le salon de Victor Hugo, c'est-à-dire une pièce historique.

Il était tendu de satin rouge avec des rayures jaunes semées au centre de la pièce; sur un piédestal, un chef-d'œuvre de l'art japonais, un éléphant de bronze portant une tour et levant sa trompe pour le combat. Au-dessus, un lustre de Venise aux couleurs variées. Une pendule de Boule sur la cheminée aux côtés de laquelle des appliques de Venise. A droite de la cheminée, un canapé de velours vert, siège ordinaire du maître de la maison; à droite, à gauche, au centre, des chaises de chêne, des canapés ou des sièges de velours vert ou rouge.

Là est venu pour ainsi dire quiconque touche à la littérature de notre temps. C'est là que nous eûmes l'honneur d'être reçu maintes fois de la façon la plus cordiale et la plus intime ; c'est là que nous connûmes réellement Victor Hugo.

On sait quel est le labeur immense de cet homme. Il semble qu'à mesure que s'écoulent les années rapides, il ajoute une tâche à sa tâche, multipliant ses efforts et redoublant d'énergie afin de remplir sa mission qui est d'éclairer l'humanité et de répandre la vérité.

— Hélas! nous disait-il tristement un jour, les œuvres par moi rêvées sont cent fois plus nombreuses que celles que j'ai eu le temps d'écrire.

La main est trop lente pour tant d'œuvres de géant. Cependant jamais une minute perdue. Il se lève presque toujours avec le soleil, et, debout, écrit jusqu'à midi, parfois jusqu'à deux heures.

Ensuite, il lui faut sortir, après un déjeuner frugal, pour aller au Sénat. Il expédie là, pendant les discussions oiseuses, sa correspondance, une correspondance d'homme d'État.

Pour se reposer, il va se promener à pied, ou bien, comme on l'a souvent raconté, monte sur l'impériale d'un omnibus, ce balcon roulant sur lequel il se trouve à côté du peuple qu'il aime. A huit heures, le dîner auquel sont invités chaque jour ceux à qui le poëte veut donner une marque d'estime, d'intérêt, d'affection ou d'encouragement. Jeanne et Georges, devenus les enfants de M. Lockroy, le vaillant député de Paris, à la suite du second mariage de M[me] Charles Hugo, Jeanne et Georges sont presque toujours de la fête.

Une fois à table, Victor Hugo se métamorphose. L'orateur puissant, qui sait plaider avec tant d'éclat à la tribune française de si généreuses causes, le sénateur disparaît. Il devient le maître de maison le plus séduisant. Il rit, il plaisante, il raconte. Les hommes et les choses sont jugés, d'un mot, avec une étonnante justesse. Tantôt il s'égaye aux dépens d'une personnalité grotesque, tantôt il flétrit avec une honnêteté superbe ce qui est vil et ce qui est bas; tout cela entremêlé d'un compliment charmant à l'adresse d'une femme, d'une piquante réflexion, d'un jeu de mots au besoin. Mais dix heures sonnent. On rentre au salon, où l'attendent des députés, des artistes, des gens de lettres. La conversation recommence, conversation à laquelle chacun est invité à prendre part; tous prêtent aux paroles du maître une oreille attentive; tous se tiennent dans une respectueuse attitude.

Doux, bienveillant, affable, d'une exquise simplicité de manières, d'une bonhomie fine; se souvenant de tout, ayant pour les plus petits et les plus indignes un mot aimable, un plus aimable sourire, sans jamais se lasser, sans efforts, sans ironie, il accueille d'une cordiale manière jusqu'aux plus inconnus des soldats de l'armée littéraire.

Un soir, un écrivain humoristique bien connu, Léon Bienvenu, lui présenta un homme qui vient de mourir jeune encore, Hippolyte Briollet, dont la verve gauloise égaya longtemps les lecteurs du *Tintamarre*. Notre ami Briollet, qui, comme Théophile Gautier, tremblait en montant l'escalier de Victor Hugo, fondit en larmes lorsque celui-ci lui tendit la main.

Touchant hommage, qui montre à quel point, aujourd'hui ainsi qu'en

1830, s'impose même aux esprits les plus légers et les plus joyeux la vénération pour le maître.

De plus illustres personnages ont éprouvé la même émotion. En 1877, l'empereur du Brésil, voyageant en France, vint rendre visite au poëte, et lui dit:

« Rassurez-moi, monsieur Victor Hugo, je suis un peu timide. »

On sort de chez lui heureux, réconforté.

Nous ne savons pas de plus admirable spectacle que celui de ce vieillard alerte, souple, vigoureux, simple et élégamment vêtu, droit, les yeux pétillants et doux, la tête haute, le front éclairé. Sa chevelure blanche semble encore jeune; elle est plantée en brousaille sur un front immense et sans rides; la barbe également blanche (il ne l'a portée que quelques années après son arrivée à Guernesey, pour éviter les maux de gorge), la barbe courte suit les contours du visage. Il donne l'idée précise de la virilité, de la force; la face rappelle le lion et l'aigle. Aucun signe de sénilité ni de faiblesse; la démarche est sûre, les gestes amples et fermes, la voix douce et grave.

Il cause, il plaisante avec tant d'aisance et de familiarité, il est, en un mot, à la fois si séduisant et si vénérable que l'on se surprend à avoir envie de l'embrasser comme on a envie d'embrasser son grand-père. Et, de fait, n'est-il pas le grand-père de l'humanité?

Tel nous le connûmes ces années dernières, tel il est encore.

Bien souvent j'ai eu occasion de le voir et de l'entendre; il m'a fait l'honneur de m'inviter maintes fois à sa table, et il m'a été permis souvent aussi de l'entretenir seul à seul. Mais de ces conversations privilégiées, celle qui m'a le plus frappé et qui est le plus fidèlement restée dans ma mémoire, c'est la première, une conversation qui, rue de Clichy, dura plus d'une heure, et que je rapporte ici, parce qu'elle touche à une question palpitante, celle de la littérature actuelle. Le hasard mit sur le tapis les romans de nos jours et l'école naturaliste. Il réprouva sans pitié, mais sans colère, les œuvres de cette école.

— Pourquoi, me dit-il, pourquoi descendre et descendre volontairement, est-ce pour dire la vérité? — Mais les idées élevées ne sont pas moins vraies, et pour moi, je les préfère.

Examinez ce simple exemple : Shakespeare, dans *le Marchand de Venise*, fait dire à Shylock parlant des juifs et des chrétiens :

« Ils vivent comme nous et nous mourrons comme eux ». Voilà la réalité dans son expression la plus simple; mais je puis l'idéaliser sans qu'elle cesse d'être réelle et sans qu'elle en soit moins vraie.

Je dirai :

Ils sentent comme nous, et nous pensons comme eux.

Ils souffrent comme nous, et nous aimons comme eux.

Imaginons, au contraire, la gamme descendante.

Nous dirons alors :

Ils dorment comme nous, et nous marchons comme eux.



GEORGES ET JEANNE.

(L'Art d'être grand-père.)

Ils toussent comme nous, et nous crachons comme eux.

Ils mangent comme nous et nous buvons comme eux.

Continuez vous-même..... Vous n'achevez pas. Vous ne pouvez pas achever. Mais un autre viendra qui ne craindra pas de le faire, un plus hardi ira encore plus loin peut-être. Et ceci n'est que malpropre ; après la malpropreté il y a l'obscénité, et j'entrevois un abîme dont je ne puis sonder la profondeur.

Il en est de même dans les questions d'art. Courbet, qui avait un grand talent et qui ne manquait pas d'intelligence (il y a des artistes d'un esprit borné), Courbet me disait un jour : J'ai fait un mur vrai, tout à fait vrai, je me suis donné autant de mal pour le faire qu'Homère a pris de peine pour décrire le bouclier d'Achille, et ma foi mon mur vaut bien son bouclier auquel il manque une foule de choses.

— Eh bien, lui dis-je, je préfère le bouclier d'Achille, d'abord parce qu'il est plus beau que votre mur et ensuite parce qu'il manque encore quelque chose à celui-ci. — Quoi donc? — Ce qu'on trouve souvent au pied des murs et ce qu'un autre, un jour, ne manquera pas d'y mettre pour être plus réaliste que vous.

Voilà pourquoi, continua Victor Hugo, je trouve les œuvres réalistes malsaines et mauvaises.

— Pardon, cher maître, interrompis-je, mais il me semble qu'une de ces œuvres au moins est écrite dans des intentions avouables. Je trouve même une utilité grande dans un tableau saisissant des dangers de l'alcoolisme, dans la peinture du châtiment terrible auquel s'exposent les ouvriers qui quittent l'atelier pour le cabaret, qui abandonnent le devoir pour la débauche.

— Il est vrai, dit le poëte, néanmoins le livre est mauvais. Il montre comme à plaisir les hideuses plaies de la misère et l'abjection à laquelle le pauvre se trouve réduit. Les classes ennemies du peuple se sont repues de ce tableau. Voilà comme ils sont tous, disent-elles, et c'est par elles que s'est fait le succès du livre.

— Cependant, maître, l'auteur du livre dont il s'agit nous montre d'abord un ménage honnête, heureux par l'ordre et l'épargne, et c'est comme un enseignement qu'il décrit ensuite la misère et l'abjection qu'amènent la paresse et l'ivrognerie.

— Peu importe. Il est de ces tableaux qu'on ne doit pas faire. Que l'on ne m'objecte pas que tout cela est vrai, que cela se passe ainsi. Je le sais, je suis descendu dans toutes ces misères, mais je ne veux pas qu'on les donne en spectacle. Vous n'en avez pas le droit, vous n'avez pas le *droit de nudité sur le malheur*.

Je sais ce que le peuple souffre ; à quels vices, à quels crimes entraînent les besoins surexcités, les appétits affamés, la promiscuité bestiale qu'impose la misère du logis. Mais ce n'est pas sa faute à lui, peuple, c'est la vôtre à vous dont le luxe est fait de cette misère, et je n'admets pas que vous veniez l'étaler à plaisir avec ses ulcères, ses dartres et ses lèpres que vous n'avez pas su guérir et que vous contribuez à envenimer.

Dans le dernier demi-volume que je viens de faire paraître, je me suis passé la fantaisie de faire un pape. Ce pape, c'est l'évêque Myriel, on le devinera bien, quoique je ne l'aie pas dit, et je lui fais donner des conseils à ses prêtres! Je lui fais dire combien de misères et de souffrances coûte aux classes pauvres le luxe des ecclésiastiques.

Ailleurs je n'ai pas craint de montrer les douleurs et la honte des *Misérables*. J'ai pris pour personnages un forçat, une fille publique, mais j'ai écrit ce livre avec la pensée constante de les relever de leur abjection. Je n'y ai pas failli un seul instant. J'ai pénétré dans ces misères pour les adoucir, pour les guérir. J'y ai pénétré en moraliste, en médecin, mais je ne veux pas qu'on s'y introduise en indifférent ou en curieux et nul n'en a le droit.

Je n'ai pas hésité non plus à pousser le souci de la vérité jusqu'à un mot que tout le monde sait et que personne n'écrit. Je l'ai fait parce que c'était là le *misérable des mots* et que ce titre lui donnait droit à figurer dans mon livre consacré à toutes les misères ; mais j'ai choisi le moment où sa trivialité devenait sublime, quand le patriotisme en faisait la protestation désespérée de la chute de la grande armée. »

Passant ensuite à des questions politiques, avec la même aisance et la même chaleur, le maître flagellait durement les complaisances gouvernementales vis-à-vis de certaines créatures de l'Empire, les récents ministères de réaction, scandaleuses épaves somptueusement abritées dans l'exercice des plus hautes fonctions publiques.

Il poursuivait de ses invectives vengeresses les membres triomphants des commissions mixtes qui continuent à occuper dans la magistrature les postes les plus élevés et à inspirer ses décisions. Il rappelait alors, avec une étonnante sûreté de mémoire, ce passage de *Napoléon le Petit :*

« L'auteur apprend qu'on se prépare à le poursuivre devant les tribunaux.
« Dans le cas où cela serait vrai, il déclare que rien n'égalera son dédain pour
« le jugement, si ce n'est son mépris pour les juges. »

Mais ces explosions d'indignation ne troublaient pas, n'ont jamais troublé la sérénité de sa pensée, car jamais, ainsi qu'il l'affirme dans l'admirable lettre qu'il a bien voulu nous écrire et qui est placée en tête de ce livre, jamais il n'a eu de colère que contre la mal.

De ses ennemis personnels il s'inquiète peu en général, et à moins de faits exceptionnels, il n'en tient nul compte. Que si cependant un nom détesté vient à être prononcé, il trouve des mots qui flagellent. C'est ainsi que le jour où nous eûmes le plaisir de l'entendre causer si longuement le nom de Mérimée s'échappa de nos lèvres.

— Cet homme, s'écria Victor Hugo, a laissé une infâme mémoire ; c'était un plat écrivain de talent qui traitait de déclamatoire ce que ne pouvait comprendre la sécheresse absolue de son cœur !

Pour Mérimée qui se montra ingrat et égoïste, pour Sainte-Beuve qui se

montra traître, la haine est restée vivace et s'exprime par des explosions indignées, mais sans troubler la sérénité impérieuse de la pensée de Victor Hugo. Un moi immense plane sur ces passions, un moi qui n'a rien d'orgueilleux et qui semble être simplement l'expression de l'humanité.

Quant aux attaques qui se sont récemment produites contre lui, il n'en parle jamais. Ceux qui de leurs bras débiles ont essayé, ces années dernières, d'ébranler le piédestal sur lequel se dressa la statue gigantesque du poëte de France, ceux-là ont amusé la galerie aux dépens de leur orgueil demesuré. Ils opposent à l'œuvre du génie des œuvres qui se complaisent dans l'étude approfondie des vices sociaux, dans des peintures obscènes. De tout cela, l'on ne parle déjà plus; déjà le naturalisme a accompli ses destinées. Il a voulu vainement recommencer à son profit cette ridicule querelle de mots qui doit pour toujours disparaître du domaine littéraire. Le plus fameux parmi les écrivains de cette école a attaqué le romantisme avec une fureur plaisante. Il n'a voulu y voir, soit par ignorance, soit par mauvaise foi, que le coup de folie d'un groupe. Aux yeux de ce critique étrange, classiques et romantiques sont des produits de la scolastique et de la théologie! Pour lui, les grands littérateurs de 1830 n'ont point réformé la langue et n'ont pas élevé de nouveau, vers les cimes de l'art, les pensées des générations qui avaient désappris jusqu'au nom de la liberté et de la poésie. Il ne comprend pas lord Byron courant à la défense de la Grèce, il ne comprend pas Hugo chantant sur sa lyre d'or les gloires du passé, les espérances de l'avenir, tout ce qui est beau et tout ce qui est grand. Que notre littérature se transforme soit, parce que ne pas se transformer, avons-nous dit déjà, c'est périr. Mais l'œuvre de Victor Hugo n'en sera pas moins impérissable et nier son action est folie.

Le poëte, tout en combattant certains livres et certaines tendances à cause des raisons que l'on connaît, n'en professe pas moins pour tous les écrivains de talent, à quelque école qu'ils appartiennent, une admiration sincère.

Il a écrit parlant de Gustave Flaubert, ce réaliste incomparable, ce maître en l'art d'écrire, auquel on vient d'élever un monument : « Toutes les hautes passions, aucune passion inférieure, c'était là Flaubert, ce grand cœur, ce noble esprit. »

L'auteur de *Madame Bovary* professait pour Victor Hugo, dont il n'était point le disciple, l'admiration la plus sincère. Quand il mourut foudroyé par une attaque d'apoplexie, une seule pensée persista dans son cerveau et lui donna la force d'articuler ces deux mots qui furent les derniers : Avenue d'Eylau.

Sa suprême pensée avait été pour le maître.

Égale était l'admiration de Balzac, le chef incontesté de l'école moderne, qui s'est écrié : « Victor Hugo, mais c'est un monde, n'en parlons plus! »

De semblables hommages devraient faire réfléchir les disciples de Balzac et de Flaubert.

CHAPITRE XXXV

Sommaire : *L'Art d'être grand-père* (1877). — Victor Hugo et les enfants. — Comment il parle aux mères. — Le côté touchant de son génie. — Georges et Jeanne. — *Lœtitia rerum*. — La Noël. — Le jour des Rois. — Bons points et mauvais points. — Un grand-père privé de dessert. — Quelques mots de Mlle Jeanne. — Ce que c'est que le paradis. — *L'Histoire d'un crime* (1877).

Quelques mois avant la seconde série de *la Légende des siècles*, en 1877, avait paru un livre qui est la manifestation la plus éclatante du génie de Victor Hugo, *l'Art d'être grand-père*, sorte de suite au *Livre des Mères* ou *Livre des Enfants*, trésor épars dans l'ensemble des œuvres du poëte et pieusement recueilli par Hetzel.

Ce recueil, publié il y a longtemps, est unique en son genre. — Cela a été en effet, a bien dit l'éditeur dans une préface, cela a été un don particulier au poëte de pouvoir peindre, de pouvoir chanter les enfants. Victor Hugo, contraste étrange, si l'on songe à ses qualités robustes, Victor Hugo restera comme le plus tendre, comme le plus aimable, comme le plus véritablement sensible de nos poëtes. Sur le doux terrain de la famille, il est sans rival. Nul n'a su dire comme lui aux mères heureuses : « Voici vos joies ; » nul aux mères désolées : « Voici vos larmes. » Ce livre est plein de cris joyeux, de bruits d'oiseaux, de tous ces gais et charmants ramages qui sont la chanson de l'enfance. Hélas ! il est plein de douleurs aussi.

Victor Hugo a chanté les petits d'une voix qui jamais ne s'oubliera ; il a toujours aimé ceux qui sont désarmés. Sans cesse il s'est penché souriant et bon sur ces deux faiblesses, la femme et l'enfant ; il a réclamé pour eux des droits. Alors que Musset s'est contenté de célébrer en strophes ardentes un seul amour, l'amour des sens, l'amour passionné, Hugo a envisagé l'amour comme le plus sacré des devoirs. C'est aux mères qu'il s'adresse, c'est à leur cœur qu'il parle. Il a cherché à faire de la femme une compagne digne de l'homme ; il a cherché à relever celles qui tombent victimes de la misère ou des lois sociales. Il leur a tendu la main, prononçant des paroles de pardon, leur laissant espérer la réhabilitation.

Lui-même a résumé sa mission :

J'ai dans le livre, avec le drame, en prose, en vers
Plaidé pour les petits et pour les misérables,
Suppliant les puissants et les inexorables;
J'ai réhabilité le bouffon, l'histrion,
Tous les damnés humains, Triboulet, Marion,
Le laquais, le forçat et la prostituée.
. . . .

Le lire, c'est chercher à devenir meilleur, car nul mieux que lui n'a mis en pratique la maxime de Christ : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Il a pour les berceaux d'ineffables trésors de tendresse. Il sait que, si grande que soit la gloire d'un homme, l'innocence d'une tête blonde vaut mieux. Il écoute le gazouillement des babys avec des larmes dans les yeux.

Devenu grand-père, après avoir chanté les enfants de tous, il a choisi pour héros ses petits-enfants à lui, Georges et Jeanne, et a écrit *l'Art d'être grand-père*. Là éclate tout son amour.

On lui a reproché son titre ; on lui a dit qu'être grand-père cela n'était pas un art. Il en est convenu en souriant. On l'a grondé parce qu'il ne grondait pas assez et il a répondu : « Je le confesse, ce n'est affaire à moi d'être sévère. Ces roses naissantes ont des épines, dites-vous; à vous de les enlever; moi je respire les roses. » Sans doute il eût plus justement intitulé son œuvre : le Bonheur d'être grand-père ; mais il a craint que le mot bonheur ne parût un défi ; il se souvient que le destin l'a cruellement éprouvé dans ses enfants, il se rappelle les deuils de son foyer et il songe aux deuils des autres, mais il veut être doux pour Georges et pour Jeanne.

Ainsi que l'a remarqué M. Gaucher dans un bel article de la *Revue politique et littéraire*, la paternité simple a ses devoirs souvent pénibles ; elle doit instruire, corriger, punir. Mais le grand-père peut pardonner ; à lui le droit de jouir de la première ignorance et du premier savoir, le droit d'aimer et de gâter, de promettre la lune quand on la lui demande, et, selon une charmante expression de Louis Ulbach, de n'aller chez le bon Dieu que pour le chercher.

Le poëte grand-père donne seulement le conseil d'aimer, d'aimer trop, et son amour paraît rayonnant. Georges et Jeanne sont pour lui des dieux ; cependant dans son livre plein de choses exquises, d'attendrissants enfantillages, les douces leçons de charité, les enseignements se cachent sous les belles fleurs de la poésie. Mais il est désarmé par l'ingénuité, il l'avoue :

J'ai devant les Césars, les princes, les géants,
De la force debout sur l'amas des néants,
Devant tous ceux que l'homme adore, excècre, encense,
Devant les Jupiters de la toute-puissance,
Été quarante ans fier, indompté, triomphant;
Et me voilà vaincu par un petit enfant!

et il n'en rougit pas, et il chante la joie des choses, *lætitia rerum*.


LÆTITIA RERUM
. . . .
Qui chante là? Le rossignol.
Les chrysalides sont parties.
Le ver de terre a pris son vol
Et jeté le froc aux orties.
. . . .
Enfants, dans vos yeux éclatants
Je crois voir l'Empyrée éclore.
Vous riez comme le printemps
Et vous pleurez comme l'aurore.
F. Méaulle sc.

Il va dans ses vers de Georges à Jeanne, et ses idylles paternelles forment une gerbe fleurie ; pour lui l'art est bonheur, il contemple à genoux les adorables ébats, et l'enseignement de la charité se mêle à ses gâteries :

En me voyant si peu redoutable aux enfants
Et si rêveur devant les marmots triomphants,
Les hommes sérieux froncent leurs sourcils mornes;
Un grand-père échappé passant toutes les bornes,
C'est moi. . . . .
. . . .
Mais des petits qui n'ont pas fait de crime encore,
Je vous demande un peu si le grand-père doit
Être anarchique au point de leur montrer du doigt,
Comme pouvant dans l'ombre avoir des aventures,
L'auguste armoire où sont les pots de confitures!
Oui, j'ai pour eux parfois, — ménagères, pleurez! —
Consommé le viol de ces vases sacrés.
Je suis affreux. Pour eux je grimpe sur des chaises!
Si je vois dans un coin une assiette de fraises
Réservée au dessert de nous autres, je dis :
O chers petits oiseaux goulus du paradis,
C'est à vous! Voyez-vous en bas sous la fenêtre
Ces enfants pauvres, l'un vient à peine de naître
Ils ont faim; faites-les monter et partagez.
. . . .

Quelles histoires il leur a contées quand ils étaient tout petits! Entre autres *la Bonne puce et le Roi méchant* qui contient une moralité terrible; l'histoire du chien qui est transformé en ange à la suite de son dévouement pour une petite fille. Le conte de l'âne qui a deux oreilles plus longues que les oreilles des autres ânes, et dont l'une entend *oui*, tandis que l'autre entend *non;* ce qui fait que l'âne infortuné hésite sans cesse entre le bien et le mal.

Sans cesse il instruit en les charmant Georges et Jeanne. Il est gai toujours, de cette gaieté franche, communicative qui fait dire aux enfants qu'on s'amuse avec lui ; il ne se fâche jamais; il leur fait

Des choses en carton, des dessins à la plume.

Personne mieux que lui ne sait au dessert faire tenir une fourchette en équilibre sur un bouchon placé sur une carafe, ou bien modeler avec de la mie de pain un petit cochon de lait reposant sur quatre allumettes; nul n'organise avec plus de soin les fêtes enfantines et ne sait mieux, à la Noël ou au jour des Rois, ménager des surprises joyeuses, installer des chambres de poupées et des sénats de *porrichinels.*

Lorsqu'ils n'avaient encore que quelques années, Georges et Jeanne pénétraient dans le salon un peu avant l'heure du dîner, suivis du chat Gavroche et quelquefois du chien. C'étaient alors des parties sans fin. Ils sautaient sur les

genoux de papapa, c'est ainsi qu'ils nomment le grand-père, ils lui tiraient les cheveux et la barbe et ils l'embrassaient, et le grand-père pleurait de joie.

— Tu vois, disait un jour celui-ci à Georges assis sur ses genoux, tandis que nous contemplions ému cette scène, tu vois, cela sert à quelque chose un grand-père, on s'assoit dessus.

Qui ne l'a pas vu sourire ne saurait comprendre toute la puissance, toute l'étendue de sa bonté. Certes, sa tendresse s'est révélée dans ses œuvres dédiées à l'enfance, mais il faut l'entendre parler, l'entendre dire à Jeanne de sa voix caressante :

— Donnez-moi vos ordres, mademoiselle, je les exécuterai. Ici, je ne suis pas le maître ; j'obéis, c'est vous qui commandez. Que faut-il faire?

— Embrasse-moi, papapa.

Et la voilà dans les bras de l'aïeul attendri.

Pauvre et charmante enfant ! Déjà le destin l'a frappée ; à peine elle souriait quand son père mourut, et dans une nuit sinistre les assassins de Bruxelles faillirent la tuer. Nous voulons pour elle de beaux jours.

Mlle Jeanne est maintenant une grande fillette de dix ans.

De longs cheveux et de grands yeux ; un sourire, un rayonnement. Avec la plus exquise tendresse sa mère lui apprend la vie. Mlle Jeanne sait se tenir à table, et dans le grand salon, elle s'incline gracieusement en tendant la main, comme une femme du monde.

Elle n'est plus fière de grandir. Le temps est loin déjà où elle disait avec orgueil en rentrant de la promenade, et en se campant devant son papapa :

— Maintenant il y a des petites filles plus petites que moi.

Elle ne boude plus et ne s'entend plus menacer par l'aïeul de l'achat d'une autre petite ; à quoi elle répondait furieuse : « Je la *perdras* dans les bois. »

Elle a maintenant de longs entretiens sérieux avec le poëte, qui lui raconte de merveilleuses histoires, et elle ne reçoit plus, comme jadis, les bons et les mauvais points que celui-ci dessinait suivant l'occasion : un bon point c'était un cheval, une fleur, une couronne de laurier, un oiseau tenant une branche à son bec, le soleil entouré de rayons, un bateau à vapeur ; les mauvais points représentaient des choses terribles, des objets menacés par un paquet de verges et, dans les cas graves, un vase de nuit !

Ces enfantillages sont finis ; Mlle Jeanne travaille toute seule.

Son frère Georges va devenir un jeune homme. Son grand-père a bien voulu me dire l'autre jour, non sans orgueil : « Georges a été le second en grec. Il m'a promis qu'il serait le premier ; il tiendra sa parole. »

M. Georges a l'aspect plus grave que sa sœur. Pâle, de grands yeux noirs, le front large. Il écoute avec attention ce qui se dit. C'est un observateur. Il aime à garder souvenir de ses impressions.

L'an passé, comme il était allé en Italie faire un voyage, Victor Hugo reçut une grande enveloppe contenant un beau dessin de Georges qui avait été

pris du désir de croquer le Vésuve. Au bas du dessin cette légende qui ne permettait point qu'on se trompât : PORTRAIT DU VÉSUVE.

Il est très ressemblant, ajoutait-il dans sa lettre.

La haine qu'il a contre les Prussiens date de la guerre dernière. Au moment de l'attentat de Bruxelles il dit :

— Ça, c'est des Prussiens!

Quelque temps après il se conduisit, on sait comment, à Thionville. Il promet d'être un homme; il sera digne du grand nom qu'il porte.

M. Rivet a recueilli plusieurs mots de Mlle Jeanne ; nous lui en emprunterons quelques-uns.

Elle avait environ six ans, quand, un soir, on la vit venir à table avec un petit éventail japonais.

— Tu as un bel éventail, Jeanne, lui dit son grand-père.

— Oui, répondit-elle avec gravité ; c'est moi qui l'ai choisi. Maman m'a ouvert un crédit de six sous.

Le lendemain, comme une demande d'argent avait été repoussée par la mère, Mlle Jeanne s'approcha de son ami Auguste Vacquerie, qui était en visite, et elle lui dit :

— J'ai des tas de choses à acheter; donne-moi vingt sous. Si tu trouves que c'est trop, donne-moi deux francs; mais comme c'est la fête de Georges, tu ne peux pas lui donner moins de dix sous.

Un soir elle aborda Victor Hugo avec toutes sortes de manières, le salua jusqu'à terre, et gravement prononça ces mots : — Bonsoir, cher maître!

Et il y a quatre ans, comme on tirait les Rois, Mlle Jeanne, impatientée d'entendre crier sans cesse le « roi boit, le roi boit », ce qui froissait ses opinions politiques, Mlle Jeanne monta sur une chaise et cria : « Vive la République! »

Le poëte, si épris des joies de la famille, définit ainsi le paradis : « Les enfants toujours petits, et les parents toujours jeunes. »

Jeune, il l'est réellement resté; il adore les enfantillages, mais il ne punit jamais; même on l'a vu porter à Jeanne, prisonnière, un pot de confitures, en cachette; il n'en souffre pas moins quand elle est méchante; et plus d'une fois, nous l'avons vu se priver de dessert, en signe de deuil, parce que Mlle Jeanne avait manqué à tous ses devoirs.

Il a les mêmes soins et les mêmes attentions pour tous les enfants qu'on lui présente. Une mère ne parle pas devant lui de son fils ou de sa fille sans qu'il dise :

— Vous me les ferez connaître, n'est-ce pas?

Et on les amène joyeux. Charles Monselet, à propos, a conté une jolie historiette.

« L'auteur de *l'Art d'être grand-père* avait engagé un de nos confrères à lui amener son jeune fils, gamin de huit à neuf ans.

— Il dînera entre Jeanne et Georges, avait dit Victor Hugo.

Le cœur du père se gonfla de joie.

Pendant quelques jours il ne fut occupé qu'à faire la leçon à son fils.

— Tu vas paraître devant le plus grand poëte du siècle, lui répétait-il fréquemment ; comprends-tu bien l'immense honneur qui t'est réservé dans un âge aussi tendre? Tiens-toi respectueusement et observe un silence religieux.

Le petit bonhomme grava ces observations dans sa mémoire; aussi tremblait-il comme la feuille en s'asseyant, au jour dit, à la table de Victor Hugo. Vainement l'excellent maître essaya-t-il de le mettre à son aise en lui adressant plusieurs fois la parole avec sa bonhomie incomparable,

L'enfant, effaré, rouge jusqu'aux oreilles, se tenait raide et muet sur sa chaise.

Tout à coup Victor Hugo s'adressant au père :

— Ah çà, mon cher, votre fils est malade?

— Mais non, je vous assure, fit le père, surpris au possible.

Mais si... comment! il est ici depuis une demi-heure *et il n'a encore rien cassé.* »

Ce mot achève de peindre Victor Hugo grand-père.

Mais à côté de l'amour sans bornes pour les petits, il y a dans le grand-père la haine des grands lorsqu'ils sont criminels, et c'est peu de mois après s'être fait l'écho du divin gazouillement des enfants que Victor Hugo livra aux méditations du peuple dont on menaçait la liberté l'*Histoire d'un crime.*

« Ce livre est plus qu'actuel, il est urgent, je le publie », écrivit-il le 1er octobre 1877.

Il était urgent, en effet ; on était à la veille des élections de 1877, nécessitées par l'inqualifiable dissolution de la Chambre. Le 16 mai accomplissait son œuvre ; la réaction se dressait menaçante et entendait imposer au pays sa volonté. On était sous le coup d'une restauration ; on pouvait craindre un attentat. Il importait de rappeler l'attentat de décembre 1852.

Nous avons dit précédemment, lorsque nous avons résumé les événements de cette époque, ce que c'est que l'*Histoire d'un crime*, à laquelle doit être ajouté un troisième volume, composé de pièces justificatives.

Témoin inflexible, historien implacable, Victor Hugo raconte l'usurpation criminelle, et dit combien de cadavres ont jonché les pieds du César triomphant.

Leçon profitable, souvenir utile.

L'*Histoire d'un crime* eut un retentissement considérable et servit bien la cause de la République.

Cet unique génie, supérieur dans toutes les formes, est resté non seulement le plus grand, mais encore le plus hardi, toujours à l'avant-garde. C'est que s'il a soif de bonté et s'il a faim d'amour, il est avant tout passionné pour la justice.



LE PAPE.

CHAPITRE XXXVI

Sommaire : Croyances philosophiques et religieuses de Victor Hugo. — Accusation d'athéisme. — *Le Pape* (1878). — *L'Anti-pape* de M. de Brigny. — Un formidable « éreintement ». — *La Pitié suprême* (1878). — *Religions et Religion* (1880). — *L'Ane* (1880). — Une conférence de Louis Ulbach. — Le poëte sénateur.

Nous avons indiqué déjà les croyances philosophiques de Victor Hugo. Nous y voulons revenir en quelques mots et grouper ce que l'on peut appeler son œuvre philosophique, c'est-à-dire les récents ouvrages publiés à de courts intervalles, et intitulés *le Pape*, *la Pitié suprême*, *Religions et Religion*, *l'Ane*.

Dans ces livres, le poëte développe sa foi. On sait qu'il croit fermement à l'immortalité de l'âme.

— J'y crois aussi, a dit au poëte un philosophe, mais c'est selon. Les misérables ne doivent pas tenir à leur immortalité.

— Ils y croient peut-être plus que vous, répondit Victor Hugo.

En effet, ajoute Mme de Girardin, qui a rapporté cette anecdote, tous les hommes sont frères par l'âme, et Victor Hugo, qui a passé sa vie à étudier l'âme humaine, prête une âme immortelle à Marion de Lorme, à Quasimodo, à Triboulet ; il ne jette pas le mépris sur ces êtres misérables que la honte et le ridicule ont proscrits ; il nous apprend à les plaindre comme des victimes, tandis que nous les traitons comme des parias ; il leur enseigne la dignité comme il nous enseigne la charité ; il les voit malheureux, il leur dit : « Vous êtes mon frère ! »

Il affirme sans cesse, en toute occasion, sa croyance en Dieu, disant : Croire à Dieu, c'est croire à tout, c'est croire à l'infini, c'est croire à son âme.

Un jour, devant l'élégant écrivain qui se nomme Arsène Houssaye et qui a rapporté cette affirmation que nous avons maintes fois entendue, un jour Victor Hugo a ainsi résumé les preuves de sa croyance. Elles sont simples et précises.

— Je sens en moi, a-t-il dit, toute une vie nouvelle, toute une vie future ; je suis comme la forêt qu'on a plusieurs fois abattue : les jeunes pousses sont

de plus en plus fortes et vivaces. Je monte, je monte, je monte vers l'infini. Tout est rayonnant sur mon front, la terre me donne sa sève généreuse, mais le ciel m'illumine du reflet des mondes entrevus. Vous dites que l'âme n'est que l'expression des forces corporelles : pourquoi alors mon âme est-elle plus lumineuse, quand les forces corporelles vont bientôt m'abandonner? L'hiver est sur ma tête, le printemps éternel est dans mon âme; j'y respire à cette heure les lilas, les violettes et les roses, comme à vingt ans. Plus j'approche du but et plus j'écoute autour de moi les immortelles symphonies des mondes qui m'appellent. C'est merveilleux et c'est simple. C'est un conte de fées; mais c'est une histoire. Il y a tout un demi-siècle que j'écris ma pensée en prose et en vers, histoire, philosophie, drame, roman, légende, satire, ode, chanson, j'ai tout, tout tenté, mais je sens que je n'ai dit que la millième partie de ce qui est en moi. Quand je me coucherai dans la tombe, je pourrai dire comme tant d'autres : J'ai fini ma journée! Mais ne dirai pas : J'ai fini ma vie. Ma journée recommencera le lendemain matin. La tombe n'est pas une impasse, c'est une avenue : elle se ferme sur le crépuscule, elle se rouvre sur l'aurore. Si je ne perds pas une heure, c'est parce que j'aime ce monde comme une patrie, parce que la vérité me tourmente comme elle a tourmenté Voltaire, ce dieu humain. Mon œuvre n'est qu'un commencement, mon mouvement est à peine sorti de terre, je voudrais le voir monter, monter encore, monter toujours. La soif de l'infini prouve l'infini. —

Et comme on lui objectait que la nature avait seule enfanté sa puissance, la nature mère visible des forces occultes :

— Il n'y a pas de forces occultes, répéta-t-il, il n'y a que des forces lumineuses. La force occulte c'était le chaos, la force lumineuse c'est Dieu. Écoutez-moi; l'homme n'est qu'un infiniment petit exemplaire de Dieu, l'édition in-32 de l'in-folio gigantesque, mais c'est le même livre, gloire inouïe pour l'homme! Je suis l'homme, moi, une parcelle divine, une goutte de l'Océan, un grain de sable sur le rivage. Tout petit que je sois, je me sens Dieu, parce que moi aussi je débrouille le chaos qui est en moi. Je fais des livres — je veux dire des rêves — qui sont des mondes. Oh! je parle sans orgueil, car je n'ai pas plus de vanité que la fourmi qui bâtit des Babylones, pas plus de vanité que le plus petit des oiseaux qui chante dans l'hymne national. Je ne suis rien. Ci-gît : Victor Hugo, un abîme, un écho qui passe, un nuage qui fuit, une vague qui mord la rive; je ne suis rien, mais laissez-moi vivre toutes mes existences futures, laissez-moi continuer mon œuvre commencée, laissez-moi gravir de siècle en siècle tous les rochers, tous les périls, tous les amours, toutes les passions, toutes les angoisses. Qui vous dit qu'un jour, après mille et mille ascensions, je n'aurai pas comme tous les hommes de bonne volonté acquis une place de ministre au suprême conseil de cet adorable tyran qu'on appelle Dieu? —

Il rêve qu'il habitera des mondes inconnus, des sphères éblouissantes

de lumière, qu'il voyagera de planète en planète, transformé, meilleur.

Malgré cette foi ardente, il s'est trouvé des évêques qui l'ont appelé athée. Athée, entendons-nous, a-t-il répondu dans des vers inoubliables :

S'il s'agit d'un bonhomme à longue barbe blanche,
D'une espèce de pape, ou d'empereur, assis
Sur un trône qu'on nomme, au théâtre, un châssis,
Dans la nuée, ayant un oiseau sur la tête,
A sa droite un archange, à sa gauche, un prophète,
Entre ses bras son fils, pâle et percé de clous,
Un et triple, écoutant des harpes, dieu jaloux.
. . . .
... Sacrant tous les bandits royaux dans leurs repaires,
Punissant les enfants pour la faute des pères,
En colère et faisant la moue au genre humain,
Comme un Père Duchêne, un grand sabre à la main;
Dieu qui volontiers damne et rarement pardonne,
Qui, sur un passe-droit, consulte une madone,
Dieu qui, dans son ciel bleu, se donne le devoir
D'imiter nos défauts, et le luxe d'avoir
Des fléaux, comme on a des chiens, qui trouble l'ordre,
Lâche sur nous Nemrod et Cyrus, nous fait mordre
Par Cambyse, et nous jette aux jambes Attila,
Prêtre, oui, je suis athée, à ce vieux bon Dieu-là.

Mais s'il s'agit de l'être qui personnifie le juste, le vrai, le beau, que ne font ni ne défont les religions, qui n'a pas de visage et pas de fils, qui est invisible, impalpable et qu'on aperçoit dans tout sans le saisir dans rien, qui est suprême, immuable, qui représente la raison, le droit, la justice, principe éternel, immense et simple, qui est notre conscience et que faute d'un nom plus grand on appelle Dieu, c'est Victor Hugo qui est le croyant, et c'est le prêtre qui est l'athée.

Ainsi se peuvent résumer la foi du poëte, ses croyances. Ainsi expliquée, sa religion est la plus pure, la plus noble, la plus belle des religions.

Ses pensées, ses espérances, il a fini de les développer et de les affirmer dans sa vieillesse. Il leur a consacré plusieurs de ses livres. Dans *le Pape*, il a peint le caractère d'un pasteur idéal qui, tandis que les autres princes haïssent, se contente d'aimer, qui affirme sa bonté et a pour règle le pardon dans son royaume humain. Ce pape tâche d'être doux ; il ne maudit pas, il veut partager toutes les douleurs humaines; il appelle à lui tous ceux qu'on méprise et qu'on déteste; il ne connaît point les religions méchantes, funestes, implacables, avides de châtiments; pour lui aimer tous les hommes, c'est servir Dieu.

Il dédaigne l'infaillibilité; il secourt les brebis tondues; il pénètre dans les greniers; il sourit aux nourrices; il embrasse les petits enfants; il combat les échafauds et les guerres; il s'écrie : Paix à tous, et Dieu lui répond : Fils, sois béni !

Le pape réel, le pape qui règne sur la chrétienté pense en se réveillant,

après que des voix ont murmuré ces vérités à son oreille : « Quel rêve affreux je viens de faire! »

Les catholiques de France, après avoir lu ce livre, ne purent faire taire leur indignation. Ils se répandirent dans leurs journaux en injures chrétiennes, en saintes apostrophes répondant à des paroles de paix et d'amour par des cris de colère et des invectives.

Un pieux satirique, M. Alfred de Brigny, publia aussitôt un volume de poésies qui est mentionné dans *le Catalogue des éditions originales des livres de Victor Hugo*, par un *bibliophile cévenol.* Ce volume s'intitule : *Pape contre Pape*, ou *le Pape de Victor Hugo et le Pape de l'Église.*

M. de Brigny n'y va pas de main morte. Il appelle Victor Hugo le poëte de la décadence et ses pièces principales portent des titres modestes : *Coups de massue*, *l'Éreintement*, etc.

Il dit son fait à l'auteur du *Pape :*

Poëte, vante-toi d'être un homme loyal;
Tu fus, dès ton enfance, un anti-clérical!

M. de Brigny ne s'en tient pas là. Il ajoute parlant à la lyre de l'anti-clérical :

. . . .
. . . . Lyre, vibre toujours.
Oui, dans des flots d'encens, dans des flots de prière,
Mêle tes cris plaintifs; mais, surtout de saint Pierre
Savoure la douleur, abreuves-en tes jours.

Le style est à la hauteur de sa pensée. Elle nous rend rêveur cette lyre qui, mêlant ses cris dans des flots d'encens et de prières, trouve moyen de savourer la douleur de saint Pierre et d'en abreuver ses jours. Théophile Gautier disait : Mes métaphores se tiennent; tout est là. Les métaphores d'Alfred de Brigny se tiennent, elles aussi; nous les devions à la postérité.

Victor Hugo, qui jamais ne se consolera d'avoir été « éreinté » de la sorte, fit paraître en 1879 *la Pitié suprême.* Ce fut sa réponse à la haine; pardon, pitié pour tous, pour les tyrans, pour les monstres qui sont victimes de leur ignorance et de leur éducation. Panser la puissance, laver le crime, il considère cela comme un devoir. Jean Huss, en voyant s'approcher le bourreau chargé de mettre le feu à son bûcher, a dit au bourreau : Pauvre homme!

Il faut, au nom du ciel, délivrer

Le bourreau du supplice et le tyran du trône.

Quelle philosophie pourrait être comparée à celle-là? Quel *Syllabus* pourrait être mis en regard de *la Pitié suprême?* Qui, des prêtres et du poëte, prêche véritablement le pardon et la miséricorde?

La tolérance est la règle, le *Credo* de Victor Hugo. Non seulement il la professe, mais il la pratique; de même qu'il l'enseigne dans ses œuvres, ainsi chez lui il la prouve.

Il y a peu d'années, sa belle-sœur, Mme Julie, toute confite en dévotion, était venue passer chez lui quelques jours. Elle lui faisait de temps à autre la lecture; mais il lui arrivait souvent de manifester un peu d'embarras, d'hésiter un moment, de balbutier; le poëte alors l'interrompait pour lui faire remarquer que le passage qu'elle venait de lire n'était pas très clair.

La lectrice rougissait; poussée à bout, elle avouait avoir sauté quelques lignes que sa conscience lui défendait de prononcer à haute voix. Par exemple. pour rien au monde, par crainte d'être damnée, elle n'eût consenti à prononcer le nom de Voltaire.

— Je comprends vos scrupules, lui répondait Victor Hugo après avoir obtenu son aveu. Quand ce nom affreux se présentera, vous m'avertirez, et vous le passerez. Continuez, madame, je vous en prie.

Ce petit fait contient en lui la doctrine. C'est la tolérance qui a inspiré l'admirable poëme *Religions et Religion*, publié en 1880 avec cette remarque : « Ce livre a été commencé en 1870; il est terminé en 1880. L'an 1870 a donné à la papauté l'infaillibilité et à l'empire Sedan. Que fera l'an 1880? »

C'est vers l'avenir que vont sans cesse les pensées du poëte.

Guerre aux superstitions, respect à l'infini; ce que sont les religions, ce qu'est ou plutôt ce que doit être la religion, voilà le thème du poëme philosophique.

Non, plus de ce Dieu qui ne veut pas qu'on touche à ses arbres fruitiers; plus de ces légendes ridicules qui sont une atteinte à la raison humaine, qui s'opposent au progrès et à l'amélioration sociale. Une religion pure, dégagée des superstitieuses pratiques, uniquement basée sur la morale, ne définissant pas Dieu parce que la seule idée que puisse avoir de Dieu l'homme, être fini, c'est l'infini, et que le fini ne saurait concevoir l'infini; une religion clémente, pleine de douceur et de fraternité, ayant souci des droits, des devoirs et des douleurs de ce monde, affirmant l'immortalité de l'âme, telle est la religion de Victor Hugo, la religion de l'avenir.

Le déisme, le spiritualisme du poëte ont été souvent battus en brèche, mais rien n'a pu entamer sa foi. Il n'appartient à aucune coterie, à aucune église; mais sa pensée puissante console et fortifie.

Quoique souvent il ait recours à la satire, il est un constructeur et non un destructeur. A l'aide de l'ironie, il s'efforce de jeter bas les erreurs, mais il les remplace par des conceptions meilleures et substitue aux sottises dont le règne est passé et qui ne sauraient se perpétuer sans devenir mortelles pour la société humaine, un idéal supérieur, une philosophie raisonnable, belle, qui élève. qui ennoblit les intelligences.

De même que pour juger les religions contradictoires et passagères, Victor Hugo s'est placé sur le terrain de la religion une, simple et éternelle, ainsi pour combattre la fausse science, il a fait appel au bon sens et fait briller la vraie lumière.

Désireux de détruire le pédantisme et de le remplacer par le savoir, il a écrit *l'Ane*. Après l'ânesse de Balaam qui prophétisait, l'âne prend la parole pour conspuer les faux savants.

Cet âne, qui s'exprime en vers, s'appelle Patience : soufflé par le poëte, il entonne un réquisitoire hardi, formidable, prenant à partie les docteurs et les doctrines, donnant des coups de pied à la nécropole du savoir humain, démolissant avec des ruades les rayons des bibliothèques d'où tombent par milliers les volumes poudreux, les bouquins austères et illisibles, les livres piqués des vers, les textes vénérables, les in-folio légers aux pédants redoutables, tout ce qui, depuis des siècles, a étouffé l'intelligence leur aînée.

Cet âne sait parler et il en use pour dire terriblement son fait au mauvais roi de la création.

— Que fait ce mauvais roi, a écrit l'admirable critique Paul de Saint-Victor, qui vient de mourir, que fait-il de l'enfant?

Dieu lui livre
L'enfant, du paradis des anges encore ivre.

L'homme jette cette âme en fleur à la pédagogie routinière qui la cultive à contre-sens, l'arrose d'une encre étouffante et mutile sa libre croissance. On se rappelle, en lisant ces pages où gronde une raillerie indignée, le chapitre terriblement ironique où Rabelais décrit l'éducation scolastique du jeune Gargantua. Mais la satire y parle avec un accent de paternité tendre que Maître François n'a jamais connue. L'enfant a toujours été, non point seulement une des inspirations les plus pures, mais une des sollicitudes les plus ardentes du génie de Victor Hugo. Il a vers lui l'inclinaison de la force sur la faiblesse, les nids l'attirent plus encore que les gouffres. Ce poëte des géants est aussi par excellence celui des petits.

Qu'il a beau jeu cet âne contempteur de l'homme en parcourant son histoire, qui n'est en somme que la biographie d'un méchant multiple, converti çà et là par quelques retours de justice, illuminé par quelques éclairs d'héroïsme ! En deux pages dont chaque vers évoque un démon terrestre, le poëte abrège et concentre cet enfer de l'histoire humaine plus effroyable que celui du Dante. —

Le poëte, a dit de son côté M. Louis Ulbach, dans une remarquable conférence sur *l'Ane*, le poëte exerce son action providentielle et reste dans son rôle quand, au faîte de sa vie, ébloui de cette autre aurore d'au delà de la vie qui monte vers lui, jetant un regard sur ceux qu'il dépasse et qui ne peuvent le suivre, il les exhorte avec une raillerie douce, assez mordante pour les stimuler, assez paternelle pour ne pas les décourager, et, du haut de sa sérénité, ayant le secret de l'amour infini qui est l'épanouissement de tout effort humain, il met des bonnets d'âne à notre fausse science, à notre fausse sagesse, à notre fausse piété.



HERNANI (acte IV, scène IV).

CHAPITRE XXXVII

Sommaire : Le théâtre de Victor Hugo combattu par l'ordre moral. — Reprise d'*Hernani* à la Comédie française (1877). — Un souper de centième. — Reprises de *Ruy Blas*, de *Notre-Dame de Paris* et des *Misérables*. — Quelques strophes de Théodore de Banville. — Les noces d'or d'*Hernani* (25 février 1880). — Vers de François Coppée. — Fête du cinquantenaire à l'Hôtel Continental. — Un mot de M. Sarcey. — Toast d'Émile Augier. — Au père! — Réponse du poëte.

Justice a été rendue à Victor Hugo de son vivant. Exception mémorable, il aura connu avant d'entrer dans cet infini, auquel il croit si fermement, la gloire de l'immortalité. Son labeur a été recompensé.

Les haines se sont éteintes autour de lui ; il plane maintenant au-dessus de nos passions, de nos discordes et de nos colères. Chaque année ajoute un rayon à son front. Ses adversaires les plus impitoyables se sont inclinés devant lui. M. de Falloux, le fougueux catholique, lui a demandé pardon avant de mourir. Il est entouré de l'universel respect.

Cependant son œuvre ne cessa pas d'être poursuivie après la chute de l'Empire, et les hommes de l'ordre moral continuèrent la persécution commencée par Napoléon III. Pendant l'état de siège, si longtemps maintenu par l'Assemblée de Bordeaux, les drames de Victor Hugo furent presque tous interdits; les théâtres officiels obéissaient à la consigne soldatesque.

M. le général Ladmirault, son sabre à la main, s'opposa aux représentations du *Roi s'amuse*, qui, on le sait, n'a pas encore été remis à la scène.

Le général, nous apprend une note de *Pendant l'exil*, ne se donna même pas la peine d'expliquer en quoi Triboulet mettait Marie Alacocque en danger. Cela lui a paru évident, et cela lui a suffi ; cela doit nous suffire aussi.

Vers la même époque, un autre fonctionnaire, un sous-préfet, fit effacer le *Revenant* de l'affiche d'un théâtre de province, en déclarant que, pour dire sur un théâtre quoi que ce soit qui fût de Victor Hugo, il fallait une permission spéciale du ministre de l'intérieur, *renouvelable tous les soirs*.

Cependant, au mois de novembre 1877, eut lieu la reprise d'*Hernani* à la Comédie française. Cette reprise fut accueillie avec enthousiasme.

Les interprètes, ces admirables artistes de la maison de Molière, se montrèrent dignes de l'œuvre. A Mlle Sarah Bernhardt échut le rôle créé par Mlle Mars. La capricieuse et charmante comédienne se montra supérieure à sa devancière.

Victor Hugo, heureux de saluer un tel talent, écrivit à la jeune sociétaire la lettre suivante :

« Madame,

« Vous avez été grande et charmante ; vous m'avez ému, moi, le vieux combattant, et à un certain moment, pendant que le public, attendri et enchanté par vous, applaudissait, j'ai pleuré. Cette larme que vous avez fait couler est à vous : — je la mets à vos pieds. »

Ainsi Voltaire écrivait de Ferney en 1760 à Mlle Clairon, qui interprétait un des rôles de son théâtre : « Envoyez-moi dans un billet une larme ou deux des cent mille que vous faites répandre. »

Les hommes de génie ont de ces délicatesses.

Les représentations d'*Hernani* amenèrent une foule considérable à la Comédie française. Cent représentations s'y succédèrent rapidement.

Après la centième, le poëte, se conformant à un usage parisien, réunit, dans un dîner au Grand Hôtel, les critiques de théâtre, des hommes de lettres et les interprètes de son drame : deux cents personnes environ.

Nous avons eu la joie d'être au nombre des invités de ce festin littéraire et nous n'oublierons jamais l'impression que nous avons ressentie.

Au centre d'une immense table en fer à cheval était assis le poëte, souriant, ému ; rien dans son attitude ne trahissait la vanité, l'orgueil, le triomphe, mais une noble fierté se lisait dans son regard. Le maître semblait vouloir dire à ses convives : « Je vous remercie d'avoir répondu à mon appel, je suis heureux de voir que vous m'aimez comme je vous aime, vous qui êtes mes généraux et mes soldats dans l'armée de l'intelligence, dans la légion des lettres, et qui, comme moi, travaillez pour l'avenir au triomphe du beau, du juste, du bien. »

Il régnait dans cette assemblée une cordialité rare ; les représentants de tous les journaux se trouvaient là rassemblés, c'est-à-dire les représentants des opinions les plus contraires, les adversaires toujours prêts à se livrer bataille, écrivains ennemis, disputeurs opiniâtres dans les luttes quotidiennes de la presse. Mais le poëte, qui avec ses soixante-quinze ans semblait donner à tous des leçons de jeunesse, représentait la fraternité. La discorde avait été bannie de l'enceinte ; une même pensée, une même foi animaient tous les cœurs.

Sa présence suffisait à faire vivre un moment l'idéale république des lettres, à faire planer pour quelques heures les citoyens de cette république au-dessus des trahisons humaines. Et que l'on n'aille point dire que nous exagérons, que notre enthousiasme nous entraîne : les plus sceptiques et les plus

railleurs parmi nos confrères en journalisme, ceux qui d'ordinaire semblent craindre d'avouer une émotion, ont dans leurs articles du lendemain franchement constaté cette bonne impression-là.

Ils avaient été sous le charme et comme éblouis par un rayonnement de puissance et de bonté.



DON CÉSAR DE BAZAN.

(*Ruy Blas.*)

Une fête semblable fut donnée à l'occasion de la centième représentation de *Ruy Blas*, et, au théâtre des Nations, de *Notre-Dame de Paris*, pièce tirée du roman par M. F. Hugo et revue par M. Paul Meurice. Une manifestation fut organisée au théâtre des Nations, en l'honneur de Victor Hugo, qui, essayant de se dissimuler dans le fond d'une avant-scène, s'entendit acclamer par deux mille spectateurs.



Mlle FAVART Mlle SARAH BERNHARDT

LES NOCES D'OR D'*Hernani* A LA COMÉDIE FRANÇAISE

Sarah Bernhardt récite la « Bataille d'*Hernani* », de François Coppée.

A l'issue de la représentation Mme Marie Laurent, la principale interprète du drame, déclama de sa voix superbe les strophes écrites pour la circonstance par Théodore de Banville.

Voici quelques-uns de ces beaux vers :

Tu ne te lassais pas de ce drame qui t'aime
Et qui semble un miroir magique où tu te vois,
O peuple! car Hugo le songeur, c'est toi-même,
Et ton espoir immense a passé dans ta voix.

C'est lui qui te console et c'est lui qui t'enseigne :
Sans le lasser le temps a blanchi ses cheveux.
Peuple! on n'a jamais pu te blesser sans qu'il saigne,
Et quand ton pain devient amer, il dit : j'en veux!

O Job mourant! sa bouche a baisé ton ulcère,
Et cependant un jour, parmi les deuils amers,
L'exil, le noir exil l'emporta dans sa serre
Et le laissa, pensif, au bord des sombres mers.

Il méditait, privé de la douce patrie;
Et, lui que cette France avait vu triomphant,
Il ne pouvait plus même, en son idolâtrie,
S'agenouiller dans l'herbe où dormait son enfant!

A ses côtés pourtant, invisible et farouche,
Némésis, au courroux redoutable et serein,
Épouvantant les flots du souffle de sa bouche,
Crispait ses doigts sanglants sur la lyre d'airain.

Mais le jour où la guerre entoura nos murailles,
Où le vaillant Paris, agonisant enfin,
Succombait et sentait le vide en ses entrailles,
Il revint, il voulut comme nous avoir faim!

Quand sur nous le carnage enfla son aile noire,
Quand Paris désolé, grand comme un Ilion,
Proie auguste, servit de pâture à l'Histoire
On revit parmi nous sa face de lion.

Et puis, enfin l'aurore éclata sur nos cimes
Le rêve affreux s'enfuit par le vent emporté,
Et, frémissant encor, de nouveau nous revîmes
Fleurir la poésie avec la liberté.

Les applaudissements saluèrent ces beaux vers, écrits par l'un des plus fervents disciples du maître, par Théodore de Banville, un maître, lui aussi, en l'art des vers, et qui non seulement sait jongler et jouer avec les rimes d'or, mais qui encore se plaît à égayer les amis des lettres, les amateurs des fines ciselures au moyen de contes joyeux, créés par son imagination, son humour et sa fantaisie.

A la fin du spectacle eut lieu le souper traditionnel, qui se termina vers quatre heures du matin et dont les invités ont gardé le meilleur, le plus charmant souvenir.

La reprise des *Misérables*, ou plutôt de la pièce tirée des *Misérables*, et dont nous avons parlé plus haut, fut accueillie avec une grande faveur, et *Ruy Blas*, remonté à la Comédie française, obtint aussi sans tarder plus de cent représentations.

On célébra également, dans des festins littéraires, ces triomphes de l'art dramatique et l'hommage rendu au théâtre de Victor Hugo fut touchant et beau.

La plus belle fête date de l'année 1880, année où l'on fêta au Théâtre-Français le cinquantième anniversaire d'*Hernani*, « les noces d'or » du drame et de la gloire.

C'est le 25 février 1830, on s'en souvient, qu'avait eu lieu la première représentation de ce chef-d'œuvre. Nous avons longuement raconté cette bataille; disons maintenant ce que fut l'apothéose, un demi siècle plus tard.

Le 25 février 1880 la Comédie française, heureuse et fière de fêter un tel anniversaire, joua le drame immortel qui peut être considéré comme l'idéal du beau dans l'art.

L'œuvre qui restera éternellement jeune et superbe fut écoutée dans un religieux silence par un public composé de tous les hommes célèbres de ce temps.

A peine le rideau fut-il tombé sur le cinquième acte, que la toile se releva et au milieu d'un tonnerre de bravos apparut sur la scène le buste de Victor Hugo reposant sur un socle chargé de couronnes. Derrière se tenaient rangés les interprètes d'*Hernani* et tous les sociétaires de la Comédie dans les costumes des principaux rôles du théâtre du poëte.

Le fond de la scène était occupé par les figurants, tenant en main des faisceaux d'oriflammes.

Sarah Bernhardt, dans son costume de doña Sol, s'approcha du buste, tenant une palme à la main, et au milieu d'une émotion profonde, de sa voix harmonieuse et touchante récita ces vers de François Coppée, vers admirables, interrompus maintes fois par les applaudissements sonores :

Hernani!... cinquante ans sont passés; mais ce nom
Résonne dans nos cœurs comme un bruit de canon
Et grise nos cerveaux comme une odeur de poudre;
Et quand gronde un écho lointain de cette foudre,
Quiconque a le respect et le culte du Beau
Sent passer sur son front une ombre de drapeau!

Cinquante ans sont passés!... Il n'en reste plus guère,
Hélas! des grands soldats de cette ancienne guerre.
Mais il est toujours là, celui dont le cerveau
Fit naître pour le monde un idéal nouveau.
Le sublime héros survit à l'épopée;

Le vieil arbre est debout dans la forêt coupée;
Et, sous ses cheveux blancs, l'aïeul robuste est tel
Qu'il sera centenaire avant d'être immortel!

. . . .

Et toi, poëte, après ce demi-siècle, entends
Ton grand nom célébré par nos chants éclatants!
Va, nous te les devions ces splendides revanches.
Vieux chêne plein d'oiseaux sens tressaillir tes branches!
O vainqueur, au récit de ton premier combat
Écoute le grand cœur de la foule qui bat!
Regarde et souviens-toi de la belle soirée,
Où nous pressant autour de ton œuvre admirée,
Nous pensons la comprendre et l'aimer mieux encor;
Car ton drame et ta gloire ont fait leurs noces d'or!

L'émotion de la comédienne avait gagné la foule ; ce poëme vibrant, plein de flamme et de fièvre fut salué par une ovation.

Au dernier vers, un des plus justement célèbres parmi les critiques dramatiques, M. Francisque Sarcey, cria : « Debout! » Et toute la salle se leva, s'associant à la prédiction de François Coppée, poussant le cri des anciens : « Qu'il vive! » *ad multos annos !*

Tandis que ses petits-enfants, présents à ce triomphe, versaient de douces larmes, le poëte s'était retiré, tant son émotion était grande.

Oui, le souhait s'accomplira. Il vivra encore de longues et glorieuses années. Sa vieillesse, écrivit, ce jour-là, Saint-Victor, « sa vieillesse ne s'accuse que par les éclats et les aspérités de la force, si l'on peut appeler vieillesse cette auguste maturité qui reverdit toujours sans se flétrir par aucun côté.

« Comme son Eviradnus,

Il n'est point las. Les ans s'acharnent, il s'obstine.

« Il bat son plein à l'heure où tant de grands esprits se retirent. L'exception intellectuelle semble appeler l'exception physique. On lui souhaite et on lui prédit une longévité d'élection. On entend de loin un *Carmen sæculare* chanté au couchant de ce siècle, par cette voix qui en a salué l'aurore. »

Quelques jours après la représentation solennelle du Théâtre-Français, la presse parisienne, désirant témoigner au plus grand de nos poëtes son affectueuse admiration, organisa un banquet dans les salons de l'Hôtel Continental. Toute l'élite des journaux parisiens était présente à cette fête, que présida Victor Hugo, ayant en face de lui à la table d'honneur son petit-fils Georges, les neveux d'Auguste Vacquerie, et à ses côtés les principaux artistes de la Comédie française.

Environ deux cents convives, choisis par les plus célèbres des hommes de lettres, emplissaient la grande salle de l'hôtel.

Après le dîner, qui fut magnifique, M. Émile Augier, l'auteur de tant

d'œuvres si justement applaudies, l'écrivain délicat et vigoureux, qui un des mieux honore notre art dramatique et qui joint à ses rares et éclatantes qualités le cœur le plus noble et le plus généreux, M. Émile Augier se leva et porta le toast suivant :

« Cher et glorieux maître,

« Combien, parmi ceux qui vous offrent cette fête, combien n'avaient pas atteint l'âge d'homme, combien même n'étaient pas nés le jour où éclatait sur



ÉMILE AUGIER

la scène française l'œuvre immortelle dont nous célébrons aujourd'hui le cinquantième anniversaire !

« Les premiers artistes qui ont eu l'honneur de l'interpréter ont tous disparu ; ils ont été deux fois et brillamment remplacés ; les générations se sont succédé, les gouvernements sont tombés, les révolutions se sont multipliées ; l'œuvre a survécu à tout et à tous, de plus en plus acclamée, de plus en plus jeune... et il semble qu'elle ait communiqué au poëte quelque chose de son éternelle jeunesse !

« Le temps n'a pas de prise sur vous, cher maître ; vous ne connaissez pas de déclin ; vous traversez tous les âges de la vie sans sortir de l'âge viril ; l'imperturbable fécondité de votre génie depuis un demi-siècle et plus a couvert le monde de sa marée toujours montante ; les résistances furieuses de la première heure, les aigres rébellions de la seconde se sont fondues dans une admiration universelle ; les derniers réfractaires sont rentrés au giron, et vous donnez aujourd'hui ce rare et magnifique spectacle d'un grand homme assistant à sa propre apothéose, et conduisant lui-même le char du triomphe définitif, que ne poursuit plus l'insulteur.

« Quand La Bruyère, en pleine Académie, saluait Bossuet, père de l'Église, il parlait d'avance le langage de la postérité ; vous, cher maître, c'est la postérité même qui vous entoure ici, c'est elle qui vous salue et vous porte ce toast :

« Au père ! »

Toute l'assemblée applaudissant, levant ses verres, répéta, du fond du cœur, la touchante parole : « Oui, au père ! » Une émotion indescriptible s'était emparée de tous. C'était un hommage tendre rendu par des fils reconnaissants au génie plein d'amour pour l'humanité.

Après Émile Augier, M. Delaunay prit la parole au nom de son directeur M. Émile Perrin, et s'exprima en ces termes :

« En l'absence de notre administrateur général, retenu par un deuil de famille, permettez-moi, comme l'un des doyens de la compagnie, de prendre la parole au nom de la Comédie française et de porter un toast à l'hôte illustre qui a bien voulu se rendre à notre appel.

« Que souhaiter à M. Victor Hugo? Il a lassé la renommée, on a épuisé pour lui toutes les formules de la louange, il a touché à tous les sommets. Qu'il ajoute de longues années à cette longue et prodigieuse carrière faite de gloire et de génie! Tel doit être le seul vœu de tous nos cœurs.

« Il en est bien encore un autre! Mais j'ose à peine le formuler, messieurs, et pourtant il aurait, j'en suis sûr, votre approbation unanime. Aux drames merveilleux, à ces chefs-d'œuvre qui sont dans toutes les mémoires, le maître en a ajouté d'autres qu'il tient secrets et qu'il dérobe à notre admiration. Qu'il entende au moins une fois l'immense cri de joie qui saluerait l'apparition d'une nouvelle œuvre dramatique signée de ce nom resplendissant : *Victor Hugo !*

« Voulez-vous vous unir à moi, messieurs ? C'est peut-être un moment unique et favorable pour lui demander, pour le supplier d'ouvrir, ne fût-ce qu'une fois, la porte de son trésor. »

Des applaudissements formidables associèrent tout l'auditoire au vœu si bien exprimé par l'éminent comédien. Les bravos redoublèrent lorsque Sarah Bernhardt, au milieu de l'enthousiasme unanime, embrassa le poëte, qui pleurait.

Alors, dans une improvisation d'une familiarité chaleureuse, M. Francisque Sarcey se leva à son tour et s'empara des derniers mots de M. Delaunay pour en faire le début de son compliment. Il s'excusa avec cette bonhomie fine qui lui est familière d'être le porte-parole de la critique quand il y avait là des critiques comme Paul de Saint-Victor et Théodore de Banville. Le nom de Paul de Saint-Victor fut l'occasion d'une ovation aussi éclatante que spontanée. L'admirable écrivain venait d'échouer à l'Académie française, qui lui avait préféré Maxime Ducamp, ce qui avait fait dire à Victor Hugo, parlant à la majorité des immortels : « Ce choix ne vous fait pas honneur ».

M. Sarcey, poursuivant, rappela avec beaucoup d'esprit qu'il avait été jadis un de ces réfractaires dont parlait Émile Augier, et il trouva des paroles émues et touchantes quand il déclara que sa conviction, pour avoir été tardive, n'en était que plus raisonnée, plus inébranlable.

Il termina son toast en buvant à la première de *Torquemada*.

Après cette éloquente causerie, Sarah Bernhardt redit la pièce de François Coppée sur la bataille d'*Hernani*.

On acclama à ce passage :

Désormais tu confonds Chimène et dona Sol,
Et tu sais bien alors qu'un chef-d'œuvre se trouve,
Que Molière sourit et que Corneille approuve.
Au firmament de l'art où tu les mets tous deux,
Hugo depuis longtemps rayonne à côté d'eux.

Rien ne saurait dépeindre la merveilleuse façon dont l'artiste répéta de sa voix d'or ces vers qu'elle surchauffa de sa flamme.

Bientôt le silence se fit. Victor Hugo, surmontant son émotion, se dressa en pied et lut d'une voix forte, bien qu'interrompue par les sanglots qui lui serraient la gorge, ce remerciement :

« Je ne veux et je ne dois dire qu'un mot.

« J'ai devant moi la grande Presse française.

« Les hommes considérables qui la représentent ici ont voulu prouver sa concorde souveraine et montrer son indestructible unité. Vous vous ralliez tous pour serrer la main du vieux combattant qui a commencé avec le siècle et qui continue avec lui. Je suis profondément ému. Je remercie.

« Je remercie Augier. Je remercie Sarcey. Je remercie M. Delaunay et la Comédie française. Je remercie Mlle Sarah Bernhardt qui a prêté sa voix exquise aux vers exquis de François Coppée.

« Toutes ces grandes et nobles paroles que vous venez d'entendre ajoutent encore à mon émotion.

« Il y a en ce moment certaines dates souvent répétées : — *26 février 1802*, naissance de l'homme qui parle à cette heure; *25 février 1830*, apparition de *Hernani; 26 février 1880*, l'époque actuelle. Autrefois, il y a cinquante ans, l'homme qui vous parle était haï, il était hué, exécré, maudit. Aujourd'hui...

« Ces dates constatées, on demeure pensif.

« MESSIEURS,

« La Presse française est une des maîtresses de l'esprit humain. Sa tâche est quotidienne; son œuvre est colossale. Elle agit à la fois et à toute minute sur toutes les parties du monde civilisé : ses luttes, ses querelles, ses colères se résolvent en progrès, en harmonie et en paix. Dans ses préméditations, elle veut la vérité; par ses polémiques, elle fait étinceler la lumière.

« Je bois à la Presse française, qui remplit de si grands devoirs et qui rend de si grands services. »

Les acclamations et les cris de : « Vive Victor Hugo ! » qui avaient interrompu plusieurs fois le grand poëte national et populaire éclatèrent alors avec une énergie incomparable et ne cessèrent que lorsqu'il fallut se lever de table pour passer dans les salons transformés en jardins par M. Alphand, qui, voulant participer à l'hommage rendu au génie, les avait magnifiquement et artistement remplis d'admirables fleurs.

Ainsi s'est terminé ce banquet unique dans les annales littéraires.

Ce soir-là les cœurs battaient à l'unisson ; plus d'un essuya furtivement ses larmes.

« Cette soirée anniversaire, écrivait le lendemain un des écrivains les plus distingués et les plus spirituels de ce temps, Aurélien Scholl, cette soirée a été un des plus beaux spectacles et le plus touchant auquel un homme puisse assister. »

La critique jetait des fleurs au pied du Maître en lui disant : « Vous avez vaincu ! » et le créateur de ces œuvres immortelles qui se nomment Esmeralda, Quasimodo, Doña Sol, Didier, Ruy Blas, César de Bazan, Victor Hugo, se berçait ému sur un océan d'affection.



RUY BLAS.

CHAPITRE XXXVIII

Sommaire : Victor Hugo dessinateur. — Premiers essais. — Ce que le poëte entend par un dessin. — Ses procédés et ses maîtres. — Une plume qui peint. — Étude de la nature et de l'architecture. — Un album publié pour les enfants pauvres. — Caricatures et croquis. — Catalogue des portraits et des *charges* de Victor Hugo, de 1827 à 1880.

A mesure que se poursuit le récit de l'existence de Victor Hugo, les faits prêtent un plus grand intérêt à ce livre; la vie du poëte devient de plus en plus superbe; sa vieillesse est une apothéose; il est entré vivant dans l'immortalité.

Nous avons à raconter encore les fêtes dernières, les ovations faites à sa vieillesse, les hommages rendus à son génie, qui a en quelque sorte grandi avec les années. Mais nous devons consacrer un chapitre à la surprenante faculté de Victor Hugo pour le dessin. Le public, nous lui en avons donné la preuve, sait qu'il existe à côté du poëte un artiste original. Les reproductions de ses dessins ont montré dans cet ouvrage la manière du maître.

Dans un remarquable article publié par *l'Art* en 1875, M. Ph. Burty rappelait comment Mme Victor Hugo avait trouvé en tête d'un cahier contenant des essais de poésie le premier dessin de *l'Enfant du génie*.

Cette ébauche amusante ne saurait être considérée comme la preuve d'une irrésistible vocation : un oiseau s'échappe d'un œuf; mais la forme du volatile est si imparfaite, que le *dessinateur* a cru devoir expliquer son œuvre en écrivant au-dessous : *Ceci est un oiseau.*

De même, à l'époque où les décors des théâtres ressemblaient à ceux de l'Opéra actuel, comme un polichinelle ressemble à une statue de Phidias, on plaçait, sur la scène, des poteaux, avec des inscriptions explicatives disant : *Ceci est un palais*, ceci est une forêt.

Victor Hugo dans sa jeunesse ne s'occupa en aucune façon de dessiner.

Il n'eut point au début de sa *carrière* l'intention de devenir un peintre comme Théophile Gautier, qui, tout en esquissant une académie, songeait

certes bien plus à la poésie qu'à son modèle, mais qui, du moins, reçut des leçons sérieuses et vécut longtemps à l'atelier.

Il ne songea pas d'abord à se consacrer aux arts, ainsi que fit Gœthe, qui, à la vérité, n'y réussit guère, si l'on s'en rapporte à ce qu'il a avoué lui-même dans ses *Épigrammes de Venise :*

« J'ai essayé bien des choses; j'ai beaucoup dessiné, gravé sur cuivre, peint à l'huile; j'ai aussi bien souvent pétri l'argile, mais je n'ai pas eu de persévérance, et je n'ai rien appris, rien accompli. Dans un seul art je suis devenu presque un maître, dans l'art d'écrire en allemand. »

Victor Hugo n'apprit le dessin que comme nous l'apprenons tous, au collège ; il était un écolier studieux et attentif, et, sans doute, s'appliquait exactement à reproduire les nez et les bouches, que l'on plaçait devant ses yeux; mais la plume le tentait autrement que le crayon, dont il ne songeait point qu'il pût se servir utilement un jour.

— La première fois, nous a-t-il raconté, que je pris un croquis d'après nature, j'avais déjà l'âge d'homme. J'étais en excursion aux environs de Paris. J'accompagnais une dame et nous voyagions en diligence. Dans un village voisin de Meulan, si j'ai bonne mémoire, la patache s'arrêta pour relayer. Je descendis aussitôt. Près de nous se trouvait l'église; j'y entrai, et je fus si frappé de la beauté gracieuse de l'abside que je m'efforçai d'en retracer quelques détails. Mon chapeau me servit de pupitre. Je n'avais que dix minutes à moi. Quand on vint me chercher en hâte à l'heure du départ, ma note était prise, le dessin était suffisant pour fixer nettement mon souvenir. C'est la première fois que je compris bien de quelle utilité pouvait être pour mes travaux littéraires la copie de la nature. Ma compagne de voyage se moqua de moi : « Allez-vous donc devenir dessinateur? » me dit-elle. Nous rîmes; mais cette aventure me fut profitable, et depuis, ainsi que je l'écrivis plus tard, j'ai toujours aimé à noter les originalités des architectures locales, quand l'architecture est naturelle et non frelatée par les architectes. Le climat s'écrit dans l'architecture : pointu, un toit prouve la pluie; plat, le soleil; chargé de pierres, le vent. »

Peu à peu le dessin devint pour Victor Hugo, non une préoccupation, mais une distraction.

Crayonnant à tout propos, pour passer le temps, ou pour fixer une impression, ou pour distraire ses enfants, ce dessinateur d'*occasion* est devenu, depuis longtemps, un artiste merveilleux.

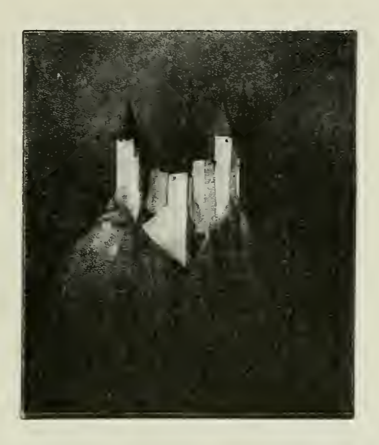
Victor Hugo dans son dessin est un visionnaire servi par une main singulièrement obéissante, reproduisant l'image entrevue, la modifiant, l'animant, rendant la pensée comme le clavier rend les sons sous les doigts d'un musicien inspiré.

M. Méaulle, dont le grand talent est justement estimé par le poëte, et qui a reproduit par la gravure les compositions ici reproduites, M. Méaulle nous a

défini la manière de Victor Hugo d'un mot charmant ; il nous a dit : « Ses dessins sont l'école buissonnière de son esprit. »

On ne saurait qualifier plus justement le procédé, si toutefois on peut appeler procédé une façon de faire qui ne ressemble à aucune autre.

Victor Hugo n'imite pas Célestin Nanteuil, qui, si l'on en croit l'auteur de *Histoire du romantisme*, pour arriver à rendre le grain d'une vieille muraille, posait un morceau de tulle sur son papier, et tamponnait du bistre à travers les mailles, obtenant ainsi des pierres d'un grain plus âpre que les pierres les plus rugueuses de Decamps.



Le poëte n'a pas recours à ces moyens patients.

Souvent, laissant reposer un moment son esprit fatigué, il jette au hasard quelques lignes en pleine marge d'un manuscrit. Les traits forment d'abord les contours d'un nuage, puis ce nuage devient une tourelle, et à la tourelle s'ajoute un château ; ou bien, c'est au début une fleur gigantesque, bien en lumière, tout ensoleillée, et cette fleur se transforme en une ruine sauvage, en un paysage noir comme le Valpurgis, et vaguement dessiné par des lueurs et des ténèbres.

L'inspiration vient ; il s'abandonne à ses souvenirs, et, servi par une mémoire prodigieuse, il retrace fidèlement un château fort aperçu il y a trente ans.

Tout lui sert de prétexte, de point de départ.

Que si l'encre, s'échappant de sa plume, vient faire une tache sur le papier, la tache prendra aussitôt une forme : elle se métamorphosera en un burg, en un rocher, en une silhouette, et, devenant un dessin véritable, elle s'étendra, se développera aussi loin que le permettra la feuille blanche.

Ce dessin, commencé par un caprice ou par un accident, intéresse-t-il l'auteur? Il s'empare du sujet, il l'exécute, il s'y plaît, il le termine et produit alors une eau-forte d'une exécution inouïe, d'une vigueur et d'une puissance incroyables. L'art achève ce qu'a ébauché la fantaisie.

Toutefois, Victor Hugo, nous le répétons, n'emploie pas les procédés habituels.

— Il m'arrive, nous a-t-il déclaré en riant, de me servir de mon encrier comme d'une palette et de rendre les teintes plus claires en versant sur mon papier la moitié d'un verre d'eau ou en lui sacrifiant quelques gouttes de mon café.

Le liquide, pas plus que le temps, ne fait rien à l'affaire : la pochade souvent est devenue un chef-d'œuvre, car la main est d'une habileté prodigieuse, et les plus célèbres parmi les illustres du dessin se plaisent à dire leur admiration, louant, sans restriction, les morceaux que l'artiste s'est donné la peine de finir.

Ses dessins cependant sont presque tous ou des notes, ou des jalons, ou des commentaires de sa pensée.

Hoffmann, le conteur fantastique dont M. Xavier Marmier a rappelé la vie d'une manière si exacte et si charmante, Hoffmann se servait de son crayon pour aider son imagination. On raconte qu'avant d'entreprendre un de ses récits bizarres, il dessinait avec le plus grand soin les portraits des personnages qu'il voulait mettre en scène. Il n'écrivait qu'après avoir achevé cette première tâche. S'enfermant dans son cabinet de travail, il allumait sa pipe, plaçait ses héros dressés sur des cartons, à côté d'un pot de bière, et se plaisait alors à les faire mouvoir, s'agiter, parler en quelque sorte, au milieu d'un nuage formé par la fumée du tabac. Le dessin lui était utile pour le développement de ses rêves.

Victor Hugo, au contraire, ne fait que développer ses poëmes et ses récits en donnant une forme nouvelle à ses souvenirs, aux créations de son esprit.

Il a, en un mot, cette imagination poétique, qui, disait M. Thiers dans un de ses *Salons*, « est commune au peintre comme à l'écrivain, cette imagination de l'art qu'on pourrait appeler l'imagination du dessin ».

On ne saurait en cet art comparer Victor Hugo à personne, mais on connaît les maîtres du passé qu'il estime le plus. Il a dit d'Albert Dürer :

O mon maître Albert Dure, ô vieux peintre pensif!

Il est en effet de l'école de ceux qui veulent que l'image parle à l'âme comme à la phrase. Il voit en dedans; et, quand il a cherché dans ses études d'après nature, il a dû s'apercevoir qu'il avait la nature en lui, la nature comme il la comprend, la nature qui pense.

Les plus nombreuses de ses compositions trahissent sa constante admiration pour les paysages et les châteaux du bord du Rhin, souvenirs qui n'ont cessé de le hanter depuis son célèbre voyage.

Il aime le moyen âge, qu'il a en quelque sorte ressuscité; il chérit les broussailles et les plafonds effondrés, et les fenêtres défoncées au-dessus desquelles se dressent de grandes diablesses de tours noires, éventrées, formidables, fantômes mystérieux auxquels il demande leurs noms, s'ils ressemblent à des fantômes, mais qu'il flétrit énergiquement si les architectes ont tenté de les embellir, utilisant les ruines, en Allemagne comme en France, afin de faire avec les vieux palais des cabanes neuves.

Théophile Gautier a rattaché hardiment Victor Hugo aux maîtres de l'école romantique. Il écrivit ceci à propos d'une Vue de Liere, fac-similé en lithographie par André Durand dans *l'Album cosmopolite* : « M. Hugo n'est pas seulement un poëte, c'est encore un peintre, mais un peintre que ne désavoueraient pas pour frère Louis Boulanger, C. Roqueplan et Paul Huet. Quand il voyage, il crayonne tout ce qui le frappe. Une arête de colline, une dentelure d'horizon, une forme bizarre de nuage, un détail curieux de porte et de fenêtre, un vieux beffroi; ce sont des notes; puis, le soir, à l'auberge, il retrace son trait à la plume, l'ombre, le colore, y met des vigueurs, un effet toujours hardiment choisi; et le croquis informe, croqué à la hâte sur le genou ou sur le fond du chapeau, souvent à travers les cahots de la voiture ou le roulis du bateau de passe, devient un dessin assez semblable à une eau-forte d'un caprice et d'un ragoût à surprendre les artistes eux-mêmes. »

Les premiers dessins de Victor Hugo furent réunis en un album par l'éditeur Castel, à qui le poëte écrivit la lettre suivante :

« Hauteville-House, le 5 octobre 1862.

« Mon cher Monsieur Castel,

« Le hasard a fait tomber sous vos yeux quelques espèces d'essais de dessins faits par moi à des heures de rêverie presque inconsciente, avec ce qui restait d'encre dans ma plume, sur des marges ou des couvertures de manuscrits. Ces choses, vous désirez les publier; et le graveur, M. Paul Chenay, s'offre à en faire les *fac-simile*. Vous me demandez mon consentement. Quel que soit le talent de M. Paul Chenay, je crains fort que ces traits de plume quelconques, jetés plus ou moins maladroitement sur le papier par un homme qui a autre chose à faire, ne cessent d'être des dessins du moment qu'ils auront la prétention d'en être.

« Vous insistez pourtant, et je consens. Ce consentement à ce qui peut être un ridicule veut être expliqué : voici donc mes raisons. »

Il explique que le produit de la vente sera consacré à son œuvre des enfants pauvres, et il ajoute :

« J'avoue que je n'eusse jamais imaginé que mes dessins, comme vous voulez bien les appeler, pussent attirer l'attention d'un éditeur connaisseur tel que vous : que votre volonté s'accomplisse; ils se tireront comme ils pourront

du grand jour pour lequel ils n'étaient point faits; la critique a sur eux désormais un droit dont je tremble pour eux, je les abandonne; je suis sûr toujours que mes chers petits pauvres les trouveront très bons. »

L'album se vendit très bien; il était précédé d'une étude de Théophile Gautier. On prépare depuis longtemps un autre album plus complet et plus précieux dont le regretté Paul de Saint-Victor devait écrire le texte, et une édition des *Travailleurs de la Mer* va paraître, illustrée par le Maître lui-même.

Victor Hugo ne dessine pas seulement les châteaux; il est aussi paysagiste. Le poëte, a dit un écrivain charmant et bien connu, Paul Arène, le poëte peint ce que nous peignons : la mer, les champs, les villes et les hommes; et puis il peint encore ce que nous ne saurions peindre, il peint l'infini et l'invisible : les lieux profonds, l'azur sans limite, la source qui chante et le vent qui passe. Après quelque tableau puissant et sombre, quelque fresque à la Delacroix, voici un Corot trempé d'aurore, un Corot réel et rêvé, à la fois très fin et très vague, un de ces Corot du vieux Corot qui rajeunissait en vieillissant et dont la palette, tous les matins, se faisait plus lumineuse et plus argentine. Les vers d'Hugo sont un bois où l'on se promène, moussu, feuillu, vibrant et peuplé, avec des surprises charmantes à chaque tournant de la rime et toujours un grand morceau de ciel qui luit, tout bleu, entre les branches. Comme penseur, il me transporte; comme paysagiste, il me ravit.

M. Auguste Vacquerie possède un grand nombre de paysages et de marines signés Victor Hugo. Les uns lui furent donnés. Il échangea les autres contre des bahuts moyen âge dont le maître était friand. Il en a gagné quelques-uns au jeu de dames. A la vente de l'appartement de la rue de la Tour-d'Auvergne, il a acquis une sépia réellement extraordinaire qui fut exécutée de 1848 à 1851 et qui représente une vue fantastique de Paris éclairé par la lune.

A Hauteville-House se trouvent également beaucoup de dessins du Maître. De ses œuvres d'exil il en offrit bon nombre à son fils Charles avec d'exquises dédicaces et, pendant les dix dernières années de l'Empire, a raconté M. Ph. Burty, qui est au nombre des heureux possesseurs de quelques-uns de ces dessins, certains amis du poëte recevaient très exactement de Guernesey un dessin, un croquis, une aquarelle, le premier janvier. M. Paul de Saint-Victor, en 1868, eut pour sa part un village incendié, émietté par les bombes, des meubles brisés, des hardes éparses, des mares de sang, un berceau vide, au-dessous, ces mots : *Organisation militaire.*

« Le paquet contenant le dessin arrivait toujours plié, cacheté, adressé par Victor Hugo lui-même avec une ponctualité dont les femmes tendres et les grands poëtes apparemment ont seuls le secret. »

M. Burty possède un dessin au lavis : *l'Éclair,* que l'exilé lui envoya avec ces mots : « Mes dessins, ou ce que j'ai la bonté d'appeler ainsi, sont un peu sauvages. Je vous les envoie tels quels. Si celui-ci vous semble trop difficile à

graver vu toutes mes petites indisciplines qui me font user autant de la barbe de ma plume que du bec, prenez-en un autre parmi ceux que vous avez bien voulu recevoir de moi. »

Mme Lockroy, Mme Drouet ont de ces précieux souvenirs, et l'on voit dans le cabinet de travail de Paul Meurice une immense sépia représentant une ville forte entourée de hautes fortifications, œuvre datée, nous l'avons dit, du siège de Paris.

Si Victor Hugo a beaucoup dessiné, en revanche il a été maintes fois le sujet de dessins. Ciseaux, pinceaux, pointes, crayons, ont tour à tour, à l'envi, tenté de reproduire cette tête énergique et puissante. Il est intéressant de suivre, à travers les diverses inspirations des artistes, les transformations successives de cette tête dont la beauté a tant de fois changé de caractère.

Un curieux catalogue, de M. Aglaüs Bouvenne, nous donne cette nomenclature. Il est intitulé : *Victor Hugo, ses portraits et ses charges*, de 1827 à 1879 ; nous dirons plus loin quelques mots des portraits ; quant aux charges, elles offrent un grand intérêt et sont au nombre d'une centaine.

Il en est d'amusantes ; quelques-unes, celles de Daumier, sont irrévérencieuses, mais la plupart, surtout les plus récentes, sont plutôt un témoignage de vénération qu'une satire.

Les caricaturistes se sont arrêtés devant la gloire et n'ont crayonné qu'avec admiration.

Au reste, le poëte a permis toute licence.

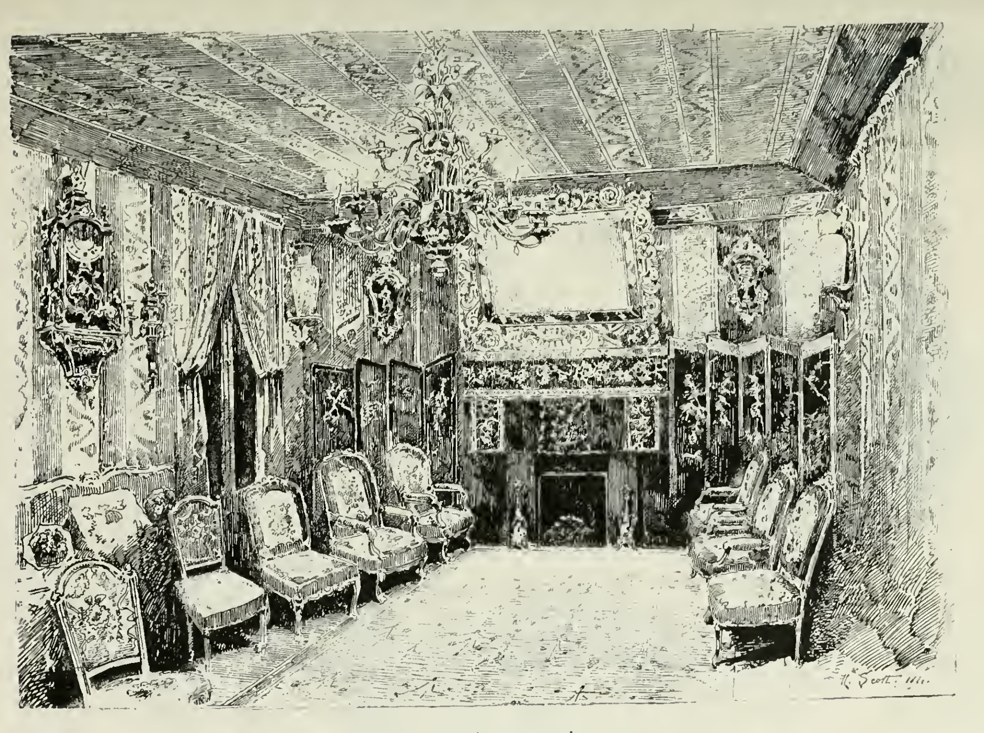
C'est au-dessous d'un dessin d'André Gill qu'il écrivit, en 1867, cette ligne que l'Empire fit effacer et qui résume toute sa manière de voir en art comme en politique :

« Je veux toute la liberté, comme je veux toute la lumière. »



LA MAIN DE VICTOR HUGO.

Photographie de A. Vacquerie.



LE SALON DE L'AVENUE D'EYLAU

Croquis d'après nature par Scott.

CHAPITRE XXXIX

SOMMAIRE : Quelques mots des manuscrits du poëte. — La maison de l'avenue d'Eylau. — Discours de Victor Hugo au Château-d'Eau pour le congrès ouvrier de Marseille. — Son opinion sur la situation politique actuelle. — La République et M. Jules Grévy. — Solution de la question sociale au vingtième siècle. — Éducation et possession. — Avenir de l'humanité. — Le salon de l'avenue d'Eylau. — Cabinet de travail. — Visites et réceptions. — La vieillesse du poëte.

Ce que nous avons dit des dessins nous entraîne à parler de l'écriture de Victor Hugo.

Cette écriture a subi de profonds changements. Dans sa jeunesse elle était très fine, très serrée ; peu à peu elle a grossi, et l'on suit cette transformation en feuilletant ses manuscrits précieux, ce que nous avons eu la joie de faire. M. Jules Claretie doit, croyons-nous, publier une étude sur ces manuscrits dont il a plus d'une fois parlé dans des chroniques.

Michelet disait un jour au brillant écrivain : « On devrait imprimer les livres tels qu'ils ont été écrits avec les ratures, l'écriture lente ou cursive, les aspects divers de la composition d'un même livre. De la sorte on se rendrait compte de l'état d'esprit de l'auteur à telle ou telle page de ses ouvrages. Un livre autographe, quel livre ! »

Et il continuait éloquemment la description de ce livre idéal.

« Les manuscrits de Victor Hugo, poursuit M. Claretie, pourraient servir de modèle à ce fameux *autographe imprimé* que rêvait Michelet. On y voit réellement vivre le poëte au moment où, sur le premier papier venu, il écrivait des vers immortels, immortalisant le papier, même la feuille d'affiche verte bonne tout au plus à coller contre une muraille et sur laquelle il trace comme de verve cette pièce des *Feuilles d'automne* qui traversera les siècles.

O mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse !

« Papier d'emballage destiné à être maculé, déchiré, brûlé, jeté à la hotte, que le hasard place sous la main d'un grand poëte et que la Bibliothèque nationale, à qui Victor Hugo doit léguer ses manuscrits, conservera pieusement.

« Une bonne volonté qui m'honore m'a permis d'étudier à l'aise ces précieux manuscrits où tant de *variantes* se retrouveraient, curieuses et intéressantes pour les lettres. M. Paul Meurice les a presque toutes données dans l'édition définitive des œuvres du poëte. On y voit Victor Hugo en déshabillé, et son génie n'y perd rien. Il est bien évident, à en juger par le manuscrit des *Orientales*, que la plupart de ses pièces de vers ont été composées durant une promenade, et qu'en rentrant chez lui le poëte a jeté sur le premier papier venu la *trouvaille* de sa journée.

« Je me l'imagine rentrant en son logis de la rue Notre-Dame-des-Champs, qu'il habitait alors.

« — Le dîner est-il prêt?

« — Non, pas encore!

« — Bon.

« Et tandis qu'on met la nappe, — entre le couvert et la soupe, si je puis dire, — il écrit ses admirables pièces : *la Fille d'Europe*, qui change de titre et devient *la Captive*; *Mesharra*, qui devient *Lazzara*.

« Il écrit sur tout, sur les billets amis, sur les chiffons de papier, sur les lettres de *faire part*, et on reconstituerait toute une époque littéraire et artistique avec les *revers* des poésies de Victor Hugo. »

Les premières poésies sont donc écrites sur des feuilles volantes de toute espèce; au dos de lettres de faire part, de mariage, de décès; on y trouve en marge des notes intimes, des remarques, des dessins, de rares corrections, des surcharges qui sont de merveilleuses leçons de style.

Depuis 1840 environ, le poëte a pris l'habitude de se servir d'un papier très grand, de format petit in-folio, papier qui ne lui a pas été donné, ainsi que le conte une légende, par un marchand généreux, mais qu'il a acheté comme inaltérable.

Il a conservé l'habitude de se servir de plumes d'oie et l'écriture est devenue énergique, bien formée, très grosse. Presque toutes les phrases sont sans ratures. On sait comment il compose, avant d'écrire. Certaines strophes, les plus belles peut-être, ont été faites d'un jet; elles sont en quelque sorte une peinture.

Victor Hugo lègue par testament tous ces manuscrits à la Bibliothèque nationale; ils sont soigneusement reliés et forment une collection d'un prix inestimable.

Avant de décrire la maison de l'avenue d'Eylau, dernière demeure du poëte, nous avons à rappeler le rôle qu'il joua en politique.

On sait qu'il resta en dehors des Assemblées depuis 1871 jusqu'à 1876; cependant il avait été à diverses reprises sollicité d'y rentrer. En 1873 les électeurs lyonnais lui offrirent la candidature dans le sixième arrondissement : il refusa afin de ne point compromettre la cause de l'amnistie et crut devoir mieux servir la République en effaçant momentanément sa personnalité.

Choisi plus tard comme délégué du Conseil municipal de Paris pour les élections sénatoriales, il adressa aux communes de France un manifeste les appelant à consolider un gouvernement qui fera frères tous les peuples.

Il fut élu sénateur de la Seine au second tour de scrutin, le quatrième sur cinq, le 5 février 1876. Il prit place à l'extrême gauche et déposa dès les premières réunions, sur le bureau du Sénat, une proposition d'amnistie pleine et entière pour les condamnés de la Commune. Cette proposition fut repoussée. Ce n'était pas encore l'heure du pardon.

Sénateur assidu, il prit part à toutes les délibérations graves, à tous les votes importants.

Après avoir aussi nettement que possible dessiné les traits de cette grande figure, nous voulons indiquer les opinions définitives de Victor Hugo, c'est-à-dire ses conclusions dernières et les affirmations qui résument pour ainsi dire toutes ses croyances et toute sa philosophie.

Ces croyances se trouvent pour ainsi dire en entier dans le discours qu'il prononça, il y a deux ans, au Château-d'Eau, au profit de l'œuvre du congrès ouvrier de Marseille.

« Le genre humain, dit-il, depuis quatre cents ans, n'a point fait un pas qui n'ait marqué. Nous entrons dans les grands siècles. Le seizième siècle aura été le siècle des peintres, le dix-septième le siècle des écrivains, le dix-huitième le siècle des philosophes, le dix-neuvième le siècle des apôtres et des prophètes. Pour suffire au dix-neuvième siècle, il faut être peintre comme au seizième, écrivain comme au dix-septième, philosophe comme au dix-huitième; il faut en outre avoir en soi, comme Louis Blanc, ce religieux amour de l'humanité qui constitue l'apostolat et qui fait distinctement voir l'avenir. Au vingtième siècle, la guerre sera morte, l'échafaud sera mort, la haine sera morte, la royauté sera morte, la frontière sera morte, les dogmes seront morts ; l'homme vivra. Il y aura au-dessus de tout une grande patrie, toute la terre, et une grande espérance, tout le ciel.

« Saluons-le, ce beau vingtième siècle qui possédera nos enfants, et que nos enfants posséderont.

« La question unique à cette heure, c'est le travail. La question politique est résolue ; la République est faite, et rien ne la défera. La question sociale reste ; elle est terrible, mais elle est simple ; c'est la question de ceux qui ont et de ceux qui n'ont pas. Il faut que le second de ces deux termes s'évanouisse. A cela le travail suffit. Réfléchissez. L'homme commence à être le maître de la terre. Voulez-vous couper un isthme : vous avez Lesseps. Voulez-vous créer une mer : vous avez Roudaire. Voyez. Vous avez un peuple et vous avez un monde. Le peuple est déshérité, le monde est désert ; donnez-les l'un à l'autre ! Vous les faites heureux. Étonnez l'univers par de grandes choses qui ne sont pas des guerres. Ce monde, faut-il le conquérir ? Non. Il est à vous ; il appartient à la civilisation ; il attend. Personne ne peut vous le contester. Allez, faites, mar-

chez, colonisez ! Il vous faut une mer. Créez-la ; une mer crée une navigation ; une navigation crée des villes. A quiconque veut un champ, dites : Prends. La terre est à toi, cultive-la.

« Ces plaines sont admirables ; elles sont dignes d'être françaises, ayant été romaines. La barbarie est revenue, puis la sauvagerie ; chassez-les. Rendez l'Afrique à l'Europe. Et du même coup, restituez à la vie commune les quatre nations mères, la Grèce, l'Italie, l'Espagne et la France. Refaites la Méditerranée centre de l'histoire. Ajoutez aux quatre peuples fraternels la grande Angleterre. Rattachez Shakespeare à Homère.

« Préparez-vous aux résistances. Ces faits démesurés, les isthmes coupés, les mers apportées, l'Afrique habitable, commencent par la raillerie, le sarcasme et le rire. Il faut s'y attendre. C'est la première épreuve. Et quelquefois ceux qui se trompent le plus sont ceux qui devraient le moins se tromper. Il y a quarante-cinq ans, à la tribune de la Chambre des députés, un homme distingué, M. Thiers, a déclaré que les chemins de fer seraient le hochet de Paris à Saint-Germain. Un autre homme distingué, qui faisait autorité dans la science, M. Pouillet, a affirmé que le télégraphe électrique serait l'amusement des cabinets de curiosités. Ces joujoux ont changé le monde.

« Ayons foi.

« Sentons-nous en égalité citoyens, en fraternité hommes, en liberté esprits. Aimons ceux qui nous aiment et ceux qui ne nous aiment pas. Sachons vouloir le bien pour tous. Alors tout se transforme. Ce qui est vrai se révèle, ce qui est beau rayonne, ce qui est grand flamboie. Le monde nous apparaît comme une fête. La loi suprême s'accomplit. Au-dessus de tout brille ce mot étrange, Dieu, tellement mystérieux, qu'il peut tout supporter, depuis l'affirmation la plus horrible jusqu'à la négation la plus loyale, tout, depuis le fanatique féroce jusqu'à l'athée honnête, et qu'ainsi que l'astre, inondé par les nuées, englouti par les tempêtes, noyé par les déluges nocturnes, il est au delà, éternel. Ayons foi, vous dis-je.

« Les choses existent, les forces s'ajustent ; les êtres se groupent ; tout fait son devoir ; rien n'est inutile.

« Si nous baissons les yeux, nous voyons l'insecte remuer dans l'herbe ; si nous levons la tête, nous voyons l'étoile resplendir dans le firmament. Qu'est-ce qu'ils font ? La même chose. Le travail. L'insecte travaille à la terre, l'étoile travaille au ciel ; l'immensité les sépare et les unit. Tout est l'infini. Comment cette loi ne serait-elle pas la loi de l'homme ? Lui aussi, il subit la force universelle ; et il la subit doublement ; il la subit par le corps, par l'esprit. Sa main pétrit la terre, son âme embrasse le ciel ; il est de l'argile comme l'insecte, et de l'empyrée comme l'étoile. Il travaille et il pense. Le travail, c'est la vie ; la pensée, c'est la lumière. »

De telles idées, exprimées de la sorte, provoquent, on le comprend aisé-



VICTOR HUGO A SON BUREAU DE TRAVAIL (AVENUE D'EYLAU).
Croquis d'après nature, par M. Régamey.

ment, chez ceux qui les écoutent des transports d'admiration, qui se traduisent par des acclamations unanimes.

Mais chez lui, Victor Hugo séduit de la même façon son interlocuteur, et quel que soit le sujet qu'il aborde, il n'a point de peine à convaincre quiconque l'entend.

Un jour que nous lui demandions ce qu'il pensait de la situation politique actuelle, le Maître a bien voulu, pour nous-même, exprimer dans une longue conversation son appréciation et ses espérances.

Cet exposé de principes faisant suite, en quelque sorte, au discours qu'on vient de lire, nous le rapportons fidèlement en tâchant de ne rien oublier de ce que nous avons écouté avec attention.

Voici à ce sujet la pensée de Victor Hugo, dépouillée, hélas! des charmes de son langage et de sa diction.

— La République, telle qu'elle est aujourd'hui, est acceptable, et son président, M. Jules Grévy, est animé des plus honnêtes et de plus louables intentions.

Le poëte n'a eu que peu de rapports avec M. Grévy; mais au moment où il donna sa démission de représentant à l'Assemblée de Bordeaux, le président de la Chambre eut une attitude admirable et se montra plein de fermeté et de respect de la légalité.

La résistance de M. Grévy à la détermination de Victor Hugo se heurta à une volonté inébranlable, mais elle fut une noble résistance.

Depuis cette époque le nouveau président de la République n'a point cessé de témoigner au poëte une déférence véritable, et il a toujours tenu compte de ses vœux et des rares demandes, qui lui ont été adressées.

Il n'exista point entre eux de relations suivies, mais un échange d'estime et de sympathie.

La droiture de M. Grévy vénère la grandeur d'âme de Victor Hugo.

Nous sommes, pense le Maître, en possession d'une République bourgeoise, qui n'est point l'idéal des Républiques, et qui se transformera peu à peu, mais cette transition était utile, nécessaire. C'est un acheminement, une étape indispensable, parce qu'il importait de rallier à cette forme de gouvernement, essentiellement perfectible, ceux qui jusqu'à présent ont eu le privilège de la direction des affaires publiques, et le chef actuel de l'État possède une rectitude de jugement, une honnêté d'intentions, qui peuvent inspirer confiance à chacun.

Ceci déclaré, Victor Hugo ajouta que ce n'était point aux hommes de sa génération à prendre la haute direction des affaires publiques. A son avis, lui et ses contemporains ont été des précurseurs, des avertisseurs; ils méritent d'être écoutés, comme des conseillers, comme des hommes qui ont puisé dans l'étude et dans les luttes du passé l'expérience et le savoir, mais leurs théories et leurs espérances ne sauraient être mises en pratique par eux-mêmes. Ils

sont vieux. Il faut pour gouverner les générations nouvelles des hommes nouveaux.

Ils représentent le dix-neuvième siècle ; l'avenir appartient au vingtième, qui résoudra enfin la question sociale.

Or, la question sociale est tout simplement ceci : d'un côté, ceux qui possèdent, et de l'autre, ceux qui ne possèdent pas.

Quelle en sera la solution ? Il ne la faut point chercher en dehors de l'instruction, universellement répandue, et de la création des nouvelles écoles, dans lesquelles on donnera un enseignement salutaire.

Jusqu'ici l'instruction a été absolument mauvaise, puisque le père, après avoir mûrement réfléchi, se voit presque toujours dans l'obligation de dire à son fils : « Oublie ce que je t'ai fait apprendre. »

Le seul but est donc l'unité et la vérité de l'instruction. On fera pour cela les livres nécessaires, livres qui remplaceront la littérature de ce siècle, laquelle est en avance et a commencé à éclairer l'humanité.

Une fois qu'on sera en mesure de donner l'instruction à l'enfant, on donnera la possession à l'homme, et l'on agira, par une répression sévère, sur quiconque alors résistera au bien, parce qu'il n'y aura plus d'excuse.

La possession donnée à l'homme, est-ce donc une utopie? Non, certes. Quand on songe au progrès de la science et aux immenses forces de la nature, aux courants des fleuves qui sont, jusqu'à présent, en partie inutiles à cette colossale puissance de la marée qu'on méprise aujourd'hui, mais dont on saura se servir un jour ou l'autre, on demeure convaincu que l'effort humain s'est épuisé inutilement et dépensé en travaux stériles.

Un grand pas a été fait déjà, et lorsque, pour produire et pour récolter, l'homme n'aura plus besoin de dépenser aussi vainement son temps et sa sueur, que lui manquera-t-il pour être heureux, autant que l'homme peut être heureux ? De la terre à cultiver.

— Eh bien ! on dira à l'homme : « Prends de la terre, nous t'en donnons qui sera bien à toi. » Les distances à parcourir ne sont plus un obstacle : des continents utiles, tout le centre de l'Afrique, par exemple, ne tardera pas à être conquis à la civilisation.

Bientôt, au siècle prochain, les frontières auront pour ainsi dire disparu, car l'idée de la fraternité fait son chemin à travers le monde. Ici, le territoire est possédé par un petit nombre ; là-bas, il ne l'est par personne. Tu te déplaceras sans hésiter, toi qui ne possèdes rien dans le pays où tu es né, pour devenir propriétaire dans une contrée devenue voisine. Toute la terre est à tous les hommes.

Il n'y aura plus de malheureux que ceux qui s'obstineront à vouloir ne rien faire, et ceux-là diminueront grâce aux sains enseignements qui leur seront donnés.

Aussi l'avenir apparaît rayonnant, car il est impossible que les tentatives

et l'immense labeur des siècles passés demeurent éternellement improductifs.

— Telle est, sans la magie de l'expression, la ferme croyance de Victor Hugo en l'avenir de l'humanité.

Il se peut que quelques-uns qualifient cette foi d'aveugle et traitent de rêverie cette espérance superbe.

Tant pis, à notre avis, pour ceux-là! Que sert de vivre si l'on ne rêve point pour ceux qui nous survivront un avenir meilleur, et si l'on ne travaille pas de toutes ses forces au bonheur des enfants qui naissent ou qui vont naître?

Quelle croyance peut subsister si ce n'est celle à l'émancipation, à l'honnêteté, au bonheur futur de ses semblables!

Il faut l'entendre les défendre dans ce salon de l'avenue d'Eylau où, chaque soir, se réunissent ses amis.

Mais avant de faire la description de ce dernier salon, disons quelques mots de la demeure qui est habitée par le poëte depuis la fin de l'année 1878.

L'avenue d'Eylau est située à l'une des extrémités de Passy, près du bois de Boulogne, dans un quartier qui n'est pas encore construit, qui ne ressemble pas à Paris, mais qui cependant n'est plus la campagne. De tous côtés, des terrains à bâtir.

Le petit hôtel porte le n° 130; il est contigu et fait pour ainsi dire corps avec un autre petit hôtel portant le n° 132 et dans lequel demeurent M. et Mme Lockroy, Georges et Jeanne. Ces habitations communiquent à l'intérieur par des portes placées au rez-de-chaussée et au premier étage et de la sorte Victor Hugo vit au milieu de ses enfants.

L'hôtel de Lusignan, situé avenue d'Eylau, est voisin de celui qu'occupe Victor Hugo. Les deux immeubles appartiennent à la famille des anciens rois de Chypre. Les jardins sont contigus et le poëte quitte quelquefois sa chambre pour entendre la voix de sa charmante propriétaire.

Victor Hugo connaît d'ailleurs la princesse depuis longtemps. Il lui adressait, le jour du centenaire d'*Hernani*, une des plus jolies lettres qu'il ait écrites :

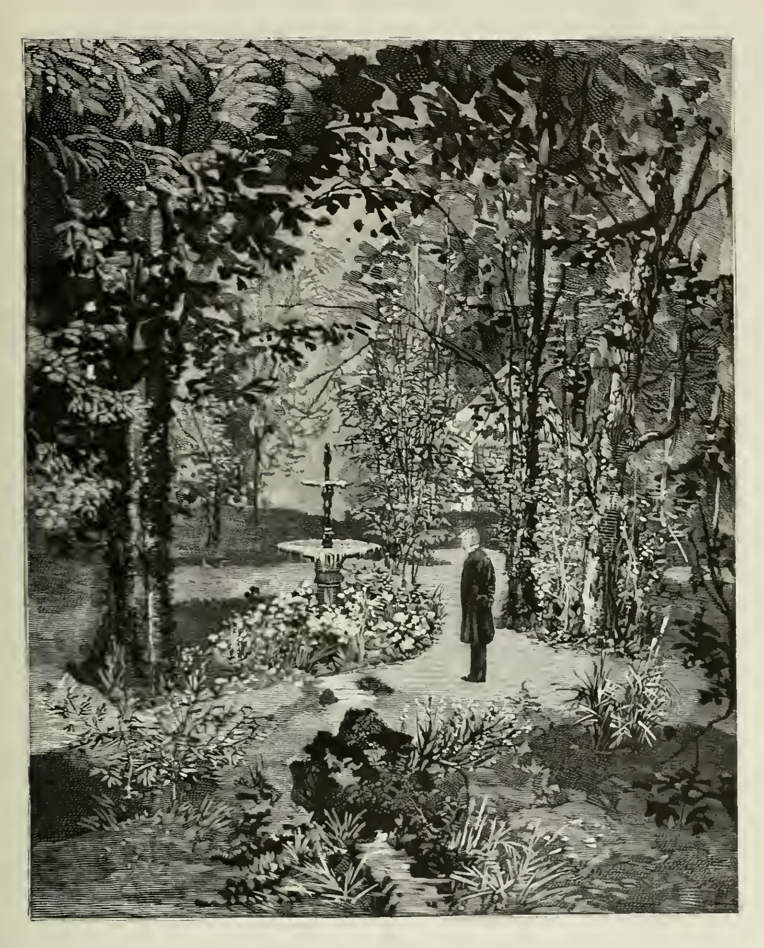
« Mercredi, 25 février.

« Entre nos deux âges, madame, il y a la place d'un cinquantenaire d'*Hernani*. Mes quatre-vingts ans offrent leurs respects à vos trente ans, et mes vieilles lèvres baisent vos jeunes mains.

« VICTOR HUGO. »

La maison de Victor Hugo est connue dans le quartier sous le nom de « maison de la grande marquise » ; une marquise vitrée la fait en effet remarquer, et c'est là que les passants, surpris par la pluie, trouvent à s'abriter un moment dans ce quartier désert : — Ma demeure sera toujours un lieu d'asile, dit en riant Victor Hugo.

L'hôtel se compose d'un rez-de-chaussée et de deux étages. Le rez-de-



LE JARDIN DE L'AVENUE D'EYLAU.

chaussée est occupé par la bibliothèque et par la cuisine qui donnent sur la rue. Entre ces deux pièces se trouvent une chambre servant de vestiaire et un vestibule donnant accès au salon de réception.

Au premier, les chambres à coucher, un salon et le cabinet de travail.

C'est au premier que reste le poëte pour travailler. Là, il est pour ainsi dire dans un bois. D'un côté, il a vue sur les arbres de l'avenue; de l'autre, sur le jardin de l'hôtel : un coquet et délicieux jardin, plein de beaux arbres, avec un tapis vert, des corbeilles de fleurs, un ruisselet dans lequel barbotent les canards blancs de Mlle Jeanne et une petite fontaine d'où l'eau tombe en cascade.

On descend dans le jardin par un perron, auquel on arrive après avoir traversé le grand salon et une véranda qui s'étend derrière le salon, laissant voir le jardin.

A l'une des extrémités de cette galerie vitrée, le magnifique buste, en marbre blanc, de Victor Hugo, par son ami David d'Angers; à l'autre extrémité, lui faisant face, le ravissant tableau de Voillemot, représentant Jeanne et Georges. La petite fille lit *l'Art d'être grand-père;* à droite son frère s'appuie sur le fauteuil où elle est assise.

Le salon est semblable à celui de la rue de Clichy, que nous avons décrit. Il n'en diffère que par le meuble, qui est en tapisserie d'Aubusson; au fond, à droite, une haute cheminée faite d'un devant d'autel Renaissance en velours rouge brodé d'or. Près de cette cheminée s'ouvre la porte de la bibliothèque, où l'on remarque d'abord l'admirable portrait du poëte, peint par Bonnat. A ce sujet, un mot des portraits du maître, qui a fort peu souvent posé et dont les traits ont presque toujours été reproduits de mémoire avant l'invention de la photographie. On ne connaît que cinq ou six portraits peints de Victor Hugo : celui d'Auguste Châtillon, fait en 1836, et dont nous avons parlé; celui de Louis Boulanger, daté de 1842; un petit portrait de Heim, dans son tableau, aujourd'hui à Versailles : *Une lecture au Théâtre-Français* et le portrait que le peintre Chiffart envoya, de Guernesey, au Salon de Paris de 1868. Les autres doivent être passés sous silence, et l'œuvre de Bonnat sera, croyons-nous, l'œuvre définitive.

Le plafond de la bibliothèque est garni d'une tapisserie Renaissance très rare, sur fond rouge, représentant Narcisse se mirant dans la fontaine. Les murs sont recouverts de velours rouge d'Utrecht, de l'époque de Louis XIV.

A gauche, près de la porte d'entrée du grand salon, le petit salon, séparé du premier par deux portières chinoises en satin rouge, brodé de fleurs, étoffe qu'on dirait prise à des manteaux d'empereur chinois.

Les tentures murales sont en cuir de Cordoue, époque Louis XV, fond jaune, avec figures chinoises, trouvées et achetées en Belgique par M. Charles Hugo. Pour les poser, il a fallu donner à la pièce une forme ovale, qui ne manque pas d'originalité. Il n'existe des panneaux pareils que chez la famille de Rothschild, au château de Ferrières.

La salle à manger fait suite aux salons; son plafond est d'une grande beauté : il est formé de bordures fond argent en étoffe vénitienne du seizième siècle, alternant avec des bandes de velours vert.

Le magnifique lambrequin de la cheminée est en velours italien fond jaune, à broderies multicolores.

Deux petits meubles sculptés de forme légère et deux jolis dressoirs; une glace avec cadre en bois sculpté, surmontée d'un Amour, et une deuxième sans cadre, entourée de la même étoffe que les bandes du plafond, plusieurs belles toiles ornent cette salle à manger, éclairée par le jardin et dans laquelle douze convives environ s'assoient chaque soir pour le dîner; ce chiffre n'est dépassé que lorsqu'il y a beaucoup d'enfants. On dresse alors une petite table. Victor Hugo, assis au haut bout de la table, tourne le dos à la cheminée. A ses côtés viennent s'asseoir tous ceux qui comptent dans la littérature, dans les arts, dans les sciences, dans la politique. La seule distraction du maître est maintenant de réunir ses amis chaque soir, par petits groupes. Victor Hugo ne rend plus de visites, mais il reçoit la visite de tous, et ses invitations sont faites avec une cordialité qui n'admet pas de distinctions; tantôt c'est Gambetta, et tantôt Rochefort; tantôt les ministres, et tantôt les intransigeants, qui viennent partager son repas. Dîner toujours charmant, auquel sont régulièrement admises des dames; un dîner sans femmes ne serait pas un dîner pour le poëte.

On reste longtemps à table, souvent près de trois heures. Menu soigné, abondant; deux sortes de vins seulement, le madère et le saint-émilion, mais les crus sont authentiques.

C'est le moment du repos.

On cause. A table, Victor Hugo est superbe : « Bel estomac! fourchette rare. » Il a cette robustesse rare et superbe, qui fait qu'on ne redoute rien; de même que Luther et que tous les grands esprits, jouissant d'une belle santé, il trouve plaisir dans la conversation autour de la table; n'ayant rien oublié, embrassant, pour ainsi dire, un siècle tout entier, promenant ses souvenirs à travers ce siècle, il fixe d'un trait la physionomie des *anciens* et des *modernes*; sa voix est ferme, son langage plein de politesse fière et de cordialité; tantôt c'est le pair de France qui apparaît, tantôt le maître de maison le plus affable et le plus gracieux. De sa vieillesse il n'a point souci; il parle avec une tranquillité souriante du peu de vie qui lui reste et des immenses projets qu'il porte dans sa tête. Ainsi que Platon, il mourra la plume à la main.

Il porte ce grand âge avec coquetterie et puissance, mais ne cherchant pas à le dissimuler; mettant parfois des lunettes pour lire à haute voix des vers inédits, ne ressemblant point en cela encore à Lamartine, qui, vieux, avait eu la faiblesse de ne jamais dire son âge, et qui prétendit toujours qu'il était né en 1803, tandis que la vraie date de sa naissance est 1790.

Mais, à mesure que s'avancent les années, Victor Hugo défend mieux son temps contre les importuns. Levé presque toujours à cinq heures, il reste dans

sa chambre à coucher, devenue son cabinet de travail de prédilection. C'est la pièce la plus isolée, la mieux défendue contre les bruits du dehors; elle est très simplement meublée. Une commode de toilette Louis XV, et près de la fenêtre, donnant sur le jardin, le bureau, très élevé, où le poëte écrit debout.

Il dort dans un lit à colonnes torses, supportant un ciel plat, dans le goût du seizième siècle. La chambre est tendue d'un damas de soie rouge éclatant.

Le lit est absolument horizontal; celui qui y couche ne se sert ni de traversin ni d'oreiller, et puisque nous en sommes à ces détails intimes, disons qu'il n'a jamais voulu porter de pardessus ni sortir avec un parapluie. Il a payé de plus d'un gros rhume ce manque de précaution, et ce n'est que depuis quelques années qu'il a renoncé, sur l'avis d'un savant médecin, aux bains d'eau glacée, qu'il prenait tous les matins. Jamais Victor Hugo n'a fumé.

On connaît ses procédés de travail; il songe, il regarde sans voir, il s'opère en lui une gestation d'idées, qu'il interrompt, qu'il reprend, et à la suite de laquelle il écrit au courant de la plume.

Deux autres salons, le salon rouge et le salon bleu, composent le premier étage; c'est dans le salon bleu que se tient d'ordinaire Mme Drouet, et là ne sont admis que les intimes.

Après le dîner, avenue d'Eylau, on passe au salon et l'on continue la causerie, qui devient plus intime encore. Quelques visites arrivent et l'on abandonne d'ordinaire les sujets graves.

Un jour, un philosophe, poursuivant les arguments mis en avant pendant le dîner, demanda au salon à Victor Hugo sa définition sur le mal.

— Le mal, répondit celui-ci, à cette heure-ci, ce serait d'en parler et de ne pas tenir société aux dames. Sa gaieté ne se dément jamais; maintenant il n'est plus soumis à l'effroyable labeur de la rue de Clichy; l'avenue d'Eylau est loin; on n'entre plus chez lui à minuit comme autrefois; il se peut retirer plus tôt, échappant à une admiration naïve et indiscrète, qui l'avait fatigué à ce point en 1878, qu'il dut aller se reposer pendant quelques semaines à Guernesey.

Sa besogne est suffisante encore; mais ses réceptions, quoique quotidiennes, étant moins nombreuses et plus courtes, sont devenues un repos. Il a renoncé à ouvrir les lettres qui lui arrivent par centaines, et, grâce aux bons soins de Mme Drouet et de son secrétaire Richard Lesclide, les missives intéressantes sont seules mises sous ses yeux.

— Je n'ai plus de temps à perdre, dit-il en riant.



LES PETITES FILLES DE PARIS SOUHAITENT A VICTOR HUGO SA FÊTE.

Nous sommes les petits pinsons,
Les fauvettes au vol espiègle
Qui viennent chanter des chansons
A l'aigle.

Il est terrible! mais très doux,
Et sans que son courroux s'allume
On peut fourrer sa tête sous
Sa plume.

. . . .

Catulle Mendès.

CHAPITRE XL

SOMMAIRE : L'anniversaire du 27 février 1881. — Les petites filles de Paris souhaitent à Victor Hugo sa fête. — Vers de Catulle Mendès. — Ovation populaire. — Paris défile devant la maison du poëte et l'acclame. — Enthousiasme de la foule. — La représentation du Trocadéro. — Chez Victor Hugo. — Les poëtes au Poëte. — Dernière reprise de *Lucrèce Borgia* au théâtre de la Gaité. — Édition *ne varietur* des œuvres inédites du maître. — *Les Quatre vents de l'Esprit.* — La statue de Victor Hugo.

Notre tâche est achevée. Simplement, à l'aide de documents et de faits, nous avons esquissé la vie du plus grand homme de ce siècle. Si bref que soit ce récit, nous espérons que la noble et haute figure du poëte apparaît dans notre livre nettement mise en lumière. Nous n'avons rien tu, rien caché; toutes les œuvres, tous les actes, nous les avons rappelés; nous nous sommes efforcé de pénétrer dans une conscience et dans un génie, mais nous avons fait modestement cette tentative.

« Un poëte est un monde enfermé dans un homme. » Pour raconter Victor Hugo, il se faudrait appeler Victor Hugo, et nous nous sommes seulement contenté de suivre dans son développement cette merveilleuse intelligence, de noter ses manifestations, d'analyser ses productions.

Nous l'avons connu, vieillissant comme un chêne robuste, ou plutôt comme un de ces arbres des tropiques qui, deux fois séculaires, poussent de vigoureux rameaux, des feuilles immenses, enroulant autour de leurs troncs à la rude écorce des lianes fleuries, étendant à leur pied l'ombre, la fraîcheur, le parfum, alliant la force à la grâce, imposant l'admiration et donnant à la fois le repos et la joie.

Nous avons dit ses efforts, ses luttes, ses triomphes, ses nobles actions. A dix-neuf ans, il offrait asile à un proscrit; sa mission a été d'arracher les victimes aux bourreaux; non seulement il a cherché à sauver les martyrs du droit, mais encore il a imploré la grâce des empereurs. N'est-ce pas lui qui écrivit à Juarez pour lui demander la vie de Maximilien?

« Il fait le bien par un don de nature comme le soleil fait le jour. »

Il était réservé à cette existence merveilleuse, et qui n'est point encore achevée, une apothéose véritable. Une fête sans précédent a été célébrée à Paris,

le 27 février 1881. La fête de Besançon devait servir de prélude à notre ouvrage; elle chantait la naissance du poëte; la fête parisienne est le dénouement et le couronnement de la vie de Victor Hugo.

Quelques jours avant le 26 février, anniversaire de la naissance du grand homme, un journaliste, M. Bazire, émit dans un journal littéraire, *le Beaumarchais,* cette idée qu'il fallait souhaiter solennellement cet anniversaire en invitant le peuple de Paris à aller saluer la maison du poëte de France.

Le directeur du *Beaumarchais,* M. Jeannin, adopta l'idée avec enthousiasme, la répandit, se consacra corps et âme à sa réussite, et bientôt non seulement la capitale, mais la nation s'émurent à la pensée de l'hommage qu'on allait rendre.

Un comité s'organisa, qui reçut aussitôt les adhésions des hommes les plus connus, groupés en comité d'honneur, et, grâce à l'initiative privée, au bon vouloir de chacun, au chaleureux empressement de la jeunesse, en quelques jours les artistes organisèrent des manifestations touchantes. Des délégations vinrent de Londres, de Vienne, de Bruxelles, de Pesth, du monde entier.

La fête de Victor Hugo! qui donc n'était pas prêt à la souhaiter avec son cœur!

« Des fleurs, il nous faut des fleurs », écrivait Paul Arène à son ami Marius Tistet, propriétaire à la Garoupe.

« Les fleurs nous manquent, Marius! »

Ah! si au lieu de naître en février Victor Hugo était né en avril, en mai! Mais on ne saurait penser à tout, même quand on est homme de génie. En avril, Sèvres et Meudon auraient dépouillé leurs coteaux pour le père de Cosette; on verrait les jacinthes pleuvoir et les muguets neiger sur la maison de l'avenue d'Eylau; les lilas marcheraient comme la forêt de *Macbeth,* et la circulation serait interdite dans Paris par des barricades de roses.

Vous avez des roses, là-bas, près de la mer bleue, à la Garoupe, et mille autres sortes de fleurs, par brassées et par charretées, à ne savoir qu'en faire. Dans ton jardin, Marius, les palmes frissonnent, symbole de gloire! Tu possèdes sur un bout de roc pas mal d'oliviers que la brise argente, et le laurier aimé des poëtes sert de clôture à ton petit champ.

Cueille-moi tout ça, Marius! cueille-moi tout ça, fleurs et verdure. Avertis les voisins. Chargez dix, cinquante wagons. Que de Nice à Paris, sur le parcours, toute la France en soit embaumée, et qu'au passage du train les bons paysans, s'appuyant sur la bêche, disent : « Encore quelques bouquets « qu'on emporte pour la fête de Victor Hugo! »

Et l'on vint de toutes les villes, grandes et petites, et il y eut des fleurs à la fête qui fut fixée non au 26 février, mais au 27, qui était un dimanche.

La veille, le salon de l'avenue d'Eylau était plein des amis du Maître. Le président du conseil des ministres, M. Jules Ferry, se fit annoncer; il était accompagné de son chef de cabinet, M. Rambaud, et venait apporter au nom

du gouvernement, à l'occasion de la fête, un magnifique vase de Sèvres à Victor Hugo.

En le lui offrant, il prononça les paroles suivantes, paroles simples et touchantes qui font honneur à son esprit et à son cœur :

« Cher Maître,

« Le gouvernement de la République a voulu être le premier à fêter votre glorieux anniversaire.

Je vous demande la permission de vous offrir ce que nous avons trouvé de plus beau dans nos manufactures nationales.

Je suis très heureux d'être le mieux placé, par mes fonctions, pour vous apporter, au nom du gouvernement de la République, ce témoignage de haute sympathie.

Les manufactures nationales ont été instituées, dans l'origine, pour offrir des présents aux souverains. C'est à un souverain de l'esprit que la République offre ce vase de Sèvres.

J'ajoute ceci, cher Maître : comme ministre de l'instruction publique, j'ai cherché aussi à faire ce qui pouvait vous être le plus agréable. Vous qui avez été toute votre vie l'apôtre de la clémence, j'ai voulu être clément en votre nom. J'ai fait lever toutes les punitions dans les lycées, collèges et écoles de France et d'Algérie. »

Victor Hugo remercia avec effusion.

Le vase est une amphore à anses doubles, en gros bleu de Sèvres, montée en bronze doré. Le col est orné de gracieux camées. Sur la frise, Fragonard neveu a peint des scènes du *Joueur*, de Regnard. On lit sur le pied de cette inscription, gravée en lettres d'or :

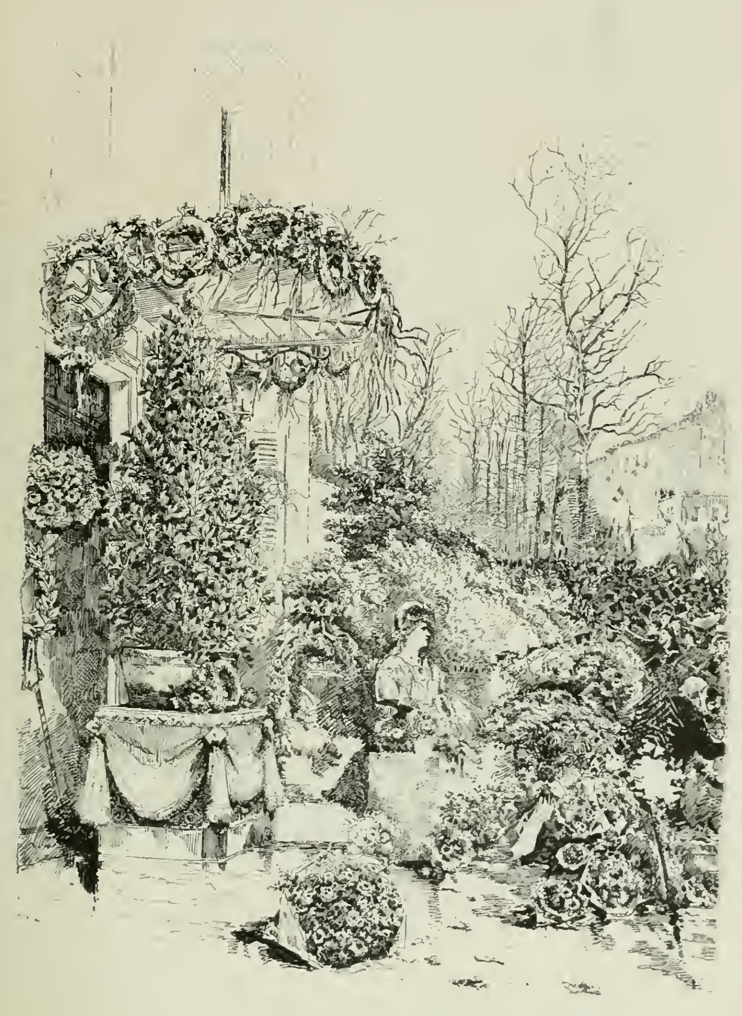
LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE

A VICTOR HUGO

27 février 1881

Le lendemain, 27, dès dix heures du matin, une multitude formidable en gais habits du dimanche descendit des faubourgs et se porta du côté de l'avenue d'Eylau. Bientôt l'avenue des Champs-Élysées ne fut plus qu'un immense fourmillement humain.

Avenue d'Eylau, on pavoisait les fenêtres, on élevait des estrades, on décorait la maison du poëte avec les plus belles fleurs de la ville de Paris que venait d'envoyer M. Alphand.



LA MAISON DU POÈTE
le jour de son anniversaire (27 février 1881).

Aux deux côtés de la marquise se construisent de grandes estrades, qui, bientôt couvertes de plantes vertes et de fleurs, forment un joli décor de printemps. Des palmes sont accrochées aux arbres, et devant la maison, aux pointes de la marquise, aux fenêtres, à la porte, on suspend des couronnes, on amoncelle les palmes et les lauriers envoyés de tous les points de la France. Des bouquets énormes, merveilleux, arrivent de Nice et de Toulon : les uns en myosotis, avec ces mots en fleurs rouges : « *A Victor Hugo!* » les autres avec des violettes et le nom en fleurs de jasmin.

Il est à peine dix heures et la façade de la maison disparaît sous les couronnes et les fleurs. Devant la porte, qui s'entr'ouvre encore pour quelques instants, on a placé sur un piédestal aux couleurs bleues et roses frangées d'or un grand laurier d'or dont la pointe touche au premier étage.

L'intérieur de la maison de Victor Hugo est aussi tout fleuri ; depuis la veille, chaque heure apporte une foule de bouquets qui décorent le salon, la salle à manger, la véranda. Partout de la verdure et des fleurs.

Dans la serre, une couronne immense, envoyée par la Comédie française, faite de roses blanches et roses avec ces titres fixés sur les drapeaux de soie rouges : « *Hernani, Ruy Blas, les Burgraves, Marion De Lorme.* »

A dix heures et demie, dans une maison qui fait face à celle du poëte, s'organise le cortège des petits enfants qui doivent dire un compliment au Maître. Une bannière bleue et rose, avec cette inscription : « L'*Art d'être grand-père* », est tenue par une petite fille, ayant à ses côtés des enfants qui portent des bouquets et tiennent les rubans de la bannière.

Au dehors s'est organisé le défilé des enfants des écoles, qu'on a amenés à cette heure pour qu'ils ne courent aucun danger dans la foule ; les petites filles bleues et roses prennent la tête du cortège, et, accompagnées des membres du comité, viennent sonner à la porte du poëte.

La députation est introduite dans le salon, et Victor Hugo embrasse d'abord la plus petite fille, en disant : « Je vous embrasse tous en elle, mes chers enfants. — Comme ils sont charmants ! » ajoute le poëte ; et il dit : « Je veux embrasser aussi la porte-bannière. » L'enfant, qui est la fille de notre confrère Étiévant, récite avec une grâce émue les jolies strophes de M. Catulle Mendès, qui commencent ainsi :

Nous sommes les petits pinsons.

Victor Hugo a embrassé la jolie fillette, Georges et Jeanne l'ont embrassée aussi, pour bien montrer qu'ils étaient heureux et non jaloux.

Ce tableau enfantin, antithèse vivante, a touché Victor Hugo jusqu'aux larmes.

« — Je suis bien heureux, disait-il, bien heureux... »

Pendant que ces fillettes se retiraient discrètement poussées par leurs

mères, des enfants en très grand nombre, groupés devant la maison, faisaient entendre un joyeux murmure d'impatience. C'étaient d'autres enfants qui demandaient à voir Victor Hugo.

Victor Hugo paraît à la fenêtre avec Georges et Jeanne ; une immense acclamation retentit ; par dix fois les cris de : « Vive Victor Hugo ! » Le grand poète envoie des baisers aux chers petits et à la foule.

On l'oblige à rentrer à cause du froid et il reçoit une adresse que lui apporte M. Dommartin au nom de la presse belge, de la presse de ce Bruxelles où il a passé plusieurs années d'exil.

Au dehors le bruit grandit peu à peu ; la maison se ferme ; un ruban tricolore entourant les estrades la protège contre la foule qui, avant de défiler, se réunit place de l'Arc-de-Triomphe. Des pancartes accrochées au-dessus des bas-reliefs indiquent aux corporations la place qu'elles doivent occuper dans le cortège. Point de police ; on a compté sur le bon sens de la population, qui est admirablement calme.

Seuls quelques jeunes gens, commissaires de la fête, donnent des renseignements et des avis. Ces commissaires portent à leur boutonnière une rose et un bluet, entourés de deux rubans, sur lesquels on lit c tte incription en lettres d'or : *Les bluets sont bleus, les roses sont roses,* devise empruntée à l'exquise chanson de Fantine dans *les Misérables.*

Le cortège municipal partit un peu avant midi et précéda les autres députations. Victor Hugo, placé à la fenêtre du premier étage, l'accueillit par le discours suivant :

« Je salue Paris.

« Je salue la ville immense.

« Je la salue, non en mon nom, car je ne suis rien ; mais au nom de tout ce qui vit, raisonne, pense, aime et espère ici-bas.

. . . .

« De temps en temps, l'histoire met un signe sur une cité. Ce signe est unique. L'histoire, en quatre mille ans, marque ainsi trois cités, qui résument tout l'effort de la civilisation. Ce qu'Athènes a été pour l'antiquité grecque, ce que Rome a été pour l'antiquité romaine, Paris l'est aujourd'hui pour l'Europe, pour l'Amérique, pour l'univers civilisé. C'est la ville, et c'est le monde. Qui adresse la parole à Paris, adresse la parole au monde entier. *Urbi et orbi.*

« Donc, moi, l'humble passant qui n'ai que ma part de votre droit à tous, au nom des villes, de toutes les villes, des villes d'Europe et d'Amérique, et du monde civilisé, depuis Athènes jusqu'à New-York, depuis Londres jusqu'à Moscou, en ton nom, Rome, en ton nom, Berlin, je glorifie avec amour et je salue la ville sacrée, Paris. »

Pendant ce temps, l'immense cortège, formé place de l'Arc de Triomphe, se mettait en marche à midi précis. Il tombait du grésil, il faisait froid, per-

sonne n'y prenait garde. Le poëte était à sa fenêtre tête nue, au milieu de ses deux petits enfants.

Profondément ému par les premières visites reçues, quand il entendit les fanfares approcher, sa main droite, que dans son geste familier il tenait repliée sur sa poitrine, se mit à trembler, il contracta sa figure pour ne point laisser couler ses larmes, mais l'émotion fut plus forte que lui, il se mit à pleurer.

Les premiers qui arrivaient, voyant le grand vieillard qui souriait à travers ses pleurs, s'arrêtèrent émus.

Il eut une effusion irrésistible; tous les yeux s'emplirent de larmes; le cœur de chacun débordait; il y avait communion entre le génie et le peuple; entre la gloire et l'humanité; entre l'épître et le croyant; entre les enfants et le grand-père. Rien ne saurait rendre l'accent avec lequel dans cette fête véritablement filiale, dans cette ovation, faite par une nation tout entière à son poëte, à l'aïeul illustre, vénéré, rien ne saurait rendre l'émotion et la ferveur avec lesquelles tous criaient : « Vive Victor Hugo! Vive le poëte!

Spectacle unique, tel qu'on n'en vit jamais. Cinq cent mille hommes venant saluer au nom de l'honneur, au nom de la fraternité le chantre immortel de l'humanité.

Et quelle fête! tout était mêlé dans ces légions d'acclamateurs qui ont défilé devant cette gloire, les pardessus et les blouses, les casquettes et les chapeaux, les jeunes filles et les vieillards, les écrivains et les ouvriers, les artistes et les bourgeois, toutes les classes de la société. On a fait une ovation à un boiteux, il y avait des soldats et à certains costumes exotiques on reconnaissait des étrangers. Ce n'était pas seulement Paris, ce n'était pas seulement la France, on peut dire que le monde entier était représenté là et avait trouvé une voix pour exprimer directement au poëte les sentiments d'admiration qu'il a partout suscités.

Et, après un groupe, il en passait un autre. On entassait des bouquets sous la porte, on jetait les adresses dans des corbeilles. Et le poëte, avec son grand front pensif, ne se lassait point de regarder toutes ces figures, que l'émotion rendait radieuses, tournées vers lui, toutes ces lèvres souriantes, tous ces yeux mouillés, toutes ces mains levées, toutes ces têtes découvertes, toutes ces bouches qui s'ouvraient pour crier vive Victor Hugo! Et, de temps en temps, il essuyait du doigt une larme qui lui voilait la vue, et il envoyait des sourires et des baisers à ce torrent d'amis inconnus qui coulait devant lui.

Après le comité des gens de lettres, qui ouvrait la marche, venait l'École normale supérieure dont les délégués portaient une immense couronne de laurier; les élèves des Arts et Métiers; des délégations de tous les lycées de Paris apportant des couronnes et des bouquets.

Et toujours le fourmillement continue, ordonné, coupé de clameurs. Parfois, respectueusement, la foule passe et salue sans rien dire. Des jeunes gens des clubs élégants s'arrêtent une seconde et ôtent leurs chapeaux correctement. La

foule s'écoule par toutes les rues adjacentes. On aperçoit, par delà les terrains vagues, des files noires de gens se rendant au Trocadéro.

Là était en effet, organisée au profit des pauvres, une manifestation artistique d'un immense intérêt. Les principaux artistes de la Comédie française et de l'Opéra interprétèrent uniquement ce jour-là des chefs-d'œuvre de Victor Hugo. On devine ce que fut cette représentation.

Le coup d'œil offert par l'immense salle, où pas une place ne se trouvait libre, était splendide. Sur l'estrade, décorée de trophées aux armes de la République, avaient pris place les membres d'honneur du comité, les représentants de la presse, les délégués de la province et de l'étranger, etc.

M. Louis Blanc, qui présidait, était assis devant un buste de Victor Hugo, en terre cuite, le front ceint de lauriers. Il avait à sa droite M. Salmeron, ancien président de la république espagnole ; à sa gauche, M. Alfred Naquet, député.

A deux heures précises, M. Louis Blanc s'est levé, salué par de très vifs applaudissements, et a prononcé l'allocution suivante :

« Il a été donné à peu de grands hommes d'entrer vivants dans leur immortalité. Voltaire a eu ce bonheur dans le dix-huitième siècle, Victor Hugo dans le dix-neuvième, et tous les deux ont mérité d'en jouir : l'un pour avoir déshonoré à jamais l'intolérance religieuse ; l'autre pour avoir, avec un éclat incomparable, servi l'humanité.....

Que la pratique de la vie publique donne naissance à des divisions profondes, il ne faut ni s'en étonner ni s'en plaindre. La justice et la vérité ont plus à y gagner qu'à y perdre. Mais c'est la puissance du génie employé au bien de réunir dans un même sentiment d'admiration reconnaissante les hommes qui, sous d'autres rapports, auraient le plus de peine à s'accorder, et rien n'est plus propre à mettre en relief cette puissance que des solennités semblables à celle d'aujourd'hui.

L'idée d'union est, en effet, inséparable de toute grande fête.....

C'est cette idée d'union qui rendit si touchante la plus mémorable des fêtes de la Révolution française : la Fédération. Assez de jours dans l'année sont donnés à ce qui sépare les hommes : il est bon qu'on donne quelques heures à ce qui les rapproche. Et quelle plus belle occasion pour cela que la fête de celui qui est, en même temps qu'un poëte sans égal, le plus éloquent apôtre de la fraternité humaine ! Car, si grand que soit le génie de Victor Hugo, il y a quelque chose de plus grand encore que son génie : c'est l'emploi qu'il en a fait, et l'unité de sa vie est dans l'ascension continuelle de son esprit vers la lumière. »

Après ce beau discours, M. Coquelin dit, avec le talent qu'on lui connaît, les belles strophes que Théodore de Banville avait écrites pour la circonstance, et qui commencent par ces vers :

Père ! doux au malheur, au deuil, à la souffrance !
A l'ombre du laurier dans la lutte conquis,

Viens sentir sur tes mains le baiser de la France,
Heureuse de fêter le jour où tu naquis!

. . . .

De véritables acclamations accueillirent M. Coquelin et tous les artistes qui s'étaient joints à lui pour cette solennité.

Cependant le défilé continuait toujours. Il dura jusqu'à la nuit. Les corporations avec leurs oriflammes, leurs étendards, leurs drapeaux, succédaient aux chars enrubannés, aux groupes qui portaient des couronnes. On n'y voyait déjà plus; déjà le grand Arc de Triomphe sur lequel est maintenant inscrit le nom du père, le général Hugo; déjà le monument qui a été témoin de l'hommage rendu au fils disparaissait dans l'obscurité, et des retardataires arrivaient encore apporter leurs couronnes au seuil de l'avenue d'Eylau.

Fier de cette manifestation sans égale, à laquelle en principe il s'était opposé de toutes ses forces ainsi que ses amis, le poëte redescendit dans son salon transformé en une serre. Aux tentures, aux rideaux, aux patères, aux croisées s'accrochaient des couronnes et des guirlandes. Sa demeure, encombrée, était cependant pleine d'amis heureux de s'associer à sa joie. Se remettant peu à peu de son émotion, il reprit possession de lui-même, dîna gaiement, disant aux dames assises près de lui à table : « Il me semble qu'aujourd'hui j'ai vingt ans. »

A la même heure, des quatre coins de la France, arrivaient à Paris des dépêches annonçant que dans tous les départements on s'associait à la manifestation. Dans un grand nombre de villes on illumina, on pavoisa les maisons. A l'étranger il y eut un écho de la fête dans les cercles littéraires, et tous les pays latins envoyèrent leurs félicitations au poëte.

Dans la soirée du 27 février tous les théâtres illuminèrent et célébrèrent l'anniversaire du poëte, soit en interprétant une de ses œuvres, soit en interprétant des pièces de vers composées en son honneur par les poëtes les plus justement célèbres, les plus aimés! Touchant hommage rendu au Maître, rendu au poëte par les poëtes. Le nom de Lamartine, mis au concours par l'Académie cette même année, n'avait pas fait jaillir un vers remarquable; le nom de Hugo enfanta les strophes ailées. Nous ne pouvons citer ces pièces dignes d'être conservées et qui, avec mille détails touchants relatifs au grand anniversaire, figureront dans un livre d'or préparé par les soins de M. Émile Blémont. Citons au moins les noms des poëtes : Théodore de Banville, H. de Bornier, Armand Silvestre, Catulle Mendès, Ernest d'Hervilly, Clovis Hughes, Paul Foucher, Émile Blémont, Gustave Rivet, Emmanuel des Essarts, Fabvre des Essarts, Bertrand Millanvoye, Adolphe Pelleport, etc. Ces noms nous dispensent de l'éloge. Les poëtes de France ont bien chanté l'ancêtre.

Telle est résumée, avec les détails principaux, cette apothéose qui honore le dix-neuvième siècle, prosterné avec admiration et respect, dans un élan commun, devant celui qu'Émile Augier a si bien appelé le Père de la littérature.

La veille de la fête le théâtre de la Gaîté avait repris *Lucrèce Borgia*, interprétée par une grande artiste qui venait de quitter la Comédie française, Mlle Favart.

Dans l'universelle acclamation de la salle enthousiaste on avait senti le culte de la nation pour sa gloire la plus pure et la plus sereine.

Cette fête, qui honore le peuple, eut un retentissement considérable; l'admiration est maintenant universelle. Dans plusieurs villes on a donné son nom à des rues; à Paris, l'avenue et la place d'Eylau s'appellent place Victor-Hugo.

Sur cette place se dressera prochainement sa statue; une souscription s'organise dans ce but. Ce jour-là, la fête recommencera plus belle encore.

Mais l'œuvre de Victor Hugo n'est pas terminée. Les ovations ne lui ont point enlevé son infatigable ardeur au travail, son éternelle jeunesse, sa prodigieuse puissance d'esprit.

On publie actuellement chez Quantin et chez Hetzel l'édition définitive de ses ouvrages d'après les manuscrits originaux, édition *ne varietur*, surveillée par Paul Meurice. Cette œuvre classique obtient un succès sans précédent; les éditeurs en ont fixé invariablement le texte en rassemblant autour de ce texte tout ce qui en dépend, tout ce qui s'y rattache, tout ce qui le complète et l'achève.

L'apparition des *Quatre vents de l'Esprit* a, depuis la fête de 1881, prouvé la magique puissance du poëte. D'autres surprises nous sont réservées. *Toute la Lyre*, deux volumes de vers, *la Vision du Dante*, *la Fin de Satan*, et la troisième partie de *la Légende des Siècles;* voilà les œuvres entièrement achevées et non encore publiées, ainsi que *Torquemada*, drame en cinq actes et en vers, *l'Épée*, pièce en vers, *la Grand'Mère* et *la Forêt mouillée*, deux comédies également en vers. Et tout cela n'est pas l'énumération complète des travaux inédits du Maître!

Nous avons eu la joie d'ouvrir, sur sa prière, sa malle aux manuscrits; elle est jusqu'au bord remplie de chefs-d'œuvre qui verront le jour peu à peu.

Qu'ajouter à cette trop brève étude?

Victor Hugo n'est pas seulement le plus illustre des écrivains, il est auss le meilleur, parce que son œuvre est tout entière consacrée à l'humanité.

Et, pour peu qu'on réfléchisse à cette existence prodigieuse, on comprend quel enseignement elle contient. Outre le labeur obstiné, la croyance au bien, le mépris de l'injuste, l'horreur de ce qui est méprisable, outre la droiture, la fermeté, la vaillance, il y a dans la succession des idées et des opinions de Victor Hugo une leçon convaincante.

Nous avons dit par quelle série d'évolutions morales il a passé, comment peu à peu il est sorti du cercle étroit des croyances dans lesquelles on avait emprisonné sa jeunesse, quel travail gigantesque il fit en lui-même pour briser la résistance que lui opposaient ses préjugés de famille et d'éducation. Or, à mesure que son esprit s'est émancipé, le poëte a monté plus haut : ainsi

l'aigle, quelque temps enchaîné au sortir du nid, n'a, lorsqu'il parvient à s'échapper de sa cage, qu'un vol timide, embarrassé; mais peu à peu, à mesure qu'il s'élève dans la nue, qu'il respire un air plus pur, il donne de plus vigoureux coups d'ailes; enfin, lorsqu'il a quelque temps regardé le soleil en face, il s'élève et il plane, ayant, dans la nue, le mépris de sa prison et l'amour de l'immensité libre.

La destinée a proportionné sa part de souffrance à sa gloire, mais la foudre, à diverses reprise, l'a atteint sans le briser, et les plus effroyables orages et les plus terribles menaces l'ont laissé calme, inflexible et doux. Le temps lui-même l'a respecté et semble craindre de toucher à sa tête vénérable. Aussi espérons-nous que le patriarche de la démocratie française pourra présider le centenaire de la Révolution de 1789.

Quoi qu'il arrive, ce dix-neuvième siècle, qui a vu les prodigieuses conquêtes de la science, les stupéfiantes découvertes de l'industrie, qui a enfanté la vapeur et l'électricité, qui a peuplé la France et le monde de légions d'hommes illustres, qui a vu de si grands et de si terribles événements, ce siècle, malgré ses savants et malgré ses triomphes, n'aura qu'un nom pour la postérité : il s'appellera le siècle de Victor Hugo.



TABLE DES MATIÈRES

